Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

+ *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.

+ *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.

+ *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.

+ *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter `http://books.google.com` durchsuchen.

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

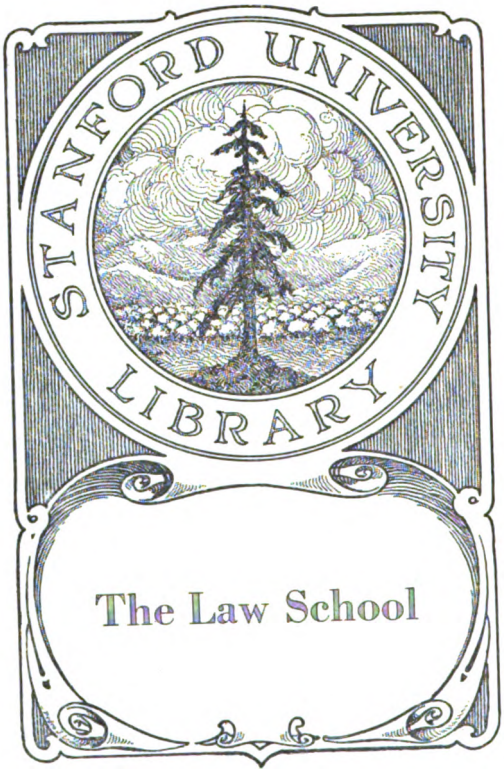
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



The Law School

Digitized by Google

FN
CNS
V.I
v.39

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Niemeyers

Zeitschrift für Internationales Recht.

Begründet von F. Böhm (1890).

Herausgegeben in Verbindung mit

L. Beer (Berlin), W. van Calker (Freiburg i. B.), O. v. Dungern (Graz), A. Hold-Ferneck (Wien), M. Fleischmann (Halle), M. Huber (Zürich), W. Jellinek (Kiel), E. Kaufmann (Berlin), G. Kleinfeller (Kiel), R. Laun (Hamburg), A. Mendelssohn Bartholdy (Hamburg), Ch. Meurer (Würzburg), K. Neumeyer (München), K. Perels (Hamburg), G. Radbruch (Heidelberg), C. Rühland (Kiel), W. Schoenborn (Kiel), W. Schücking (Kiel), L. Strisower (Wien), K. Strupp (Frankfurt a. M.), H. Triepel (Berlin), H. Wehberg (Berlin)

von

Th. Niemeyer

XXXIX. Band

1928—1929

Redaktions- und Verlagsbüro Kiel Dänische Straße 9

Gedruckt bei Schmidt & Klaunig in Kiel

Digitized by Google

Ständig in dieser Zeitschrift angewendete Abkürzungen.

BG. = Berufungsgericht.
BGB. = Bürgerliches Gesetzbuch für das Deutsche Reich.
C.C. = Code Civil (Napoléon).
EG. = Einführungsgesetz.
F.V. = Friedensvertrag.
Ges. = Gesetz.
GS. = Gesetzsammlung.
Hans.G.Z. = Hanseatische Gerichtszeitung.
J. = Journal du droit international (früher *Clunet*, jetzt *André-Prudhomme*).
I.P.R. = Internationales Privatrecht.
KG. = preußisches Kammergericht.
LG. = Landgericht.
NR. = Nouveau Recueil de traités etc., herausgegeben von *Triepel* (früher *Martens*).
OGH = Oberster Gerichtshof.
OLG. = Oberlandesgericht.
R. = Revue de droit international et de législation comparée *(De Visscher)*.
Rev. = Revue de droit international privé (früher *Darras*, jetzt *De Lapradelle*).
Red. = Redaktion dieser Zeitschrift.
Riv. = Rivista di diritto internazionale *(Anzilotti)*.
R.G. = Revue générale de droit international public *(Fauchille*, jetzt *Marcel Sibert)*.
RG. = Reichsgericht.
V.V. = Vertrag von Versailles.
ZPO. = Zivilprozeßordnung.
Ztschr. = diese Zeitschrift.

Römische Ziffern mit folgender arabischer Ziffer (z. B. III 399) bezeichnen Band und Seite, bei Zeitschriften Band und Heft, arabische Ziffern bei literarischen Zitaten die Seite.

Zeitdaten sind mit Ziffern bezeichnet (z. B. 5. 12. 01 = 5. Dezember 1901).

372765

Digitized by Google

Inhaltsverzeichnis des XXXIX. Bandes.

Abhandlung. Seite

Rechtsprechungsmethode und das Problem im Falle Ogden c. Ogden. Von Prof. Dr. *J. H. I. Hughes* in Leeds . . 1—16

Haager Gerichts- und Schiedsgerichtssprüche.

Arrêt des Ständigen Internationalen Gerichtshofes vom 26. April 1928 betr. die Minderheitsschulen in Oberschlesien . . . . . 17—83

Berichte über Kongresse, Konferenzen, Gesellschaften, Institute.

1. Internationale amerikanische Juristenkommission 1927 . 84—171
2. Fünfte und sechste Haager Konferenz für internationales Privatrecht 1925, 1928 . . . . . 357—386
3. Interparlamentarische Union Berlin 1928 . . . . . 436—438
4. International Law Association Wien 1926 . . . . . 438—441

Berichte über Staatsverträge.

1. Regesten der Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge seit 1914 . . . . . 387—404
2. Uebersicht der internationalen Schiedsgerichtsverträge nach Maßgabe der die Gegenstände festsetzenden Formeln 405—420
3. Der Kellogg-Pakt . . . . . 421—426
4. Deutsch-amerikanischer Vergleichsvertrag und Schiedsgerichtsvertrag vom 5 Mai 1928 . . . . . 427—435

Verschiedene Mitteilungen.

Exterritorialität der Mitglieder und der Beamten des Ständigen Internationalen Gerichtshofes im Haag . . . 172—178

Dokumente.

1. 2 Schiedsverträge (compromis d'arbitrage) der französischen Republik . . . . . 179—190
2. Polnisches Gesetz vom 2. August 1926 betreffend internationales Privatrecht . . . . . 191—201
3. Staatsangehörigkeitsgesetz vom 1. August 1925 für Palästina 202—210

Digitized by Google

Seite

4. Verträge der Vereinigten Staaten von Amerika und anderer amerikanischer Republiken über Untersuchungskommissionen und Schiedswesen . . . . . 211—227
A. Vertrag über Untersuchungskommissionen vom 7. Februar 1923, proklamiert durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika am 15 Juni 1925 . . . 211–219
B. Vertrag vom 3. Mai 1923, proklamiert durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika am 12. Januar 1927 . . . . . 219—227

Rechtsprechung.

Deutschland . . . . . 228—336
Österreich . . . . . 336—348
Schweiz . . . . . 348—352
Rumänien 352
Tschechoslowakei . . . . . 352—356

Literaturberichte.

I. Zeitschriftenschau 442–455
II. Bücheranzeigen 455–464
III. Bücherbesprechungen . . . . . 464—481

Alphabetisches Sachregister . . . . 482—484

Corrigenda:

S. 388 Anmerkung 2 hinzuzufügen: **45, 65.**

S. 391 bei Nr. 16: anstatt M. 9, 98 zu setzen M. 9, 106.

S. 395 bei Nr. 70: anstatt A. 189 zu setzen A. 89.

S. 395 bei Nr. 71: anstatt A. 83[2] zu setzen A. 158[2].

S. 398 bei Nr. 103: anstatt M. 16, 65 zu setzen Bundesblatt der schweizerischen Eidgenossenschaft 1925, II 442.

S. 398: Nr. 109 (Polen-Schweden usw.) zu streichen.

S. 403 bei Nr. 160: anstatt R. 329 zu setzen A. 329.

Digitized by Google

Rechtsprechungsmethode und das Problem im Falle Ogden c. Ogden.

Von Prof. **J. D. I. Hughes** in Leeds.

Autorisierte Uebersetzung und Anmerkungen[1]) von Dr. *Wilhelm Pappenheim*, Rechtsanwalt in Wien.

Der Rechtsfall *Salvesen* (oder *von Lorang)* c. *Administrator des österreichischen Eigentums* (1927 vor dem englischen Appellhofe) veranlaßt eine Betrachtung der Rechtslage der Frau im Rechtsfalle *Ogden* c. *Ogden* (1908) und zu einer Übersicht der Versuche, die gemacht wurden, um dieser Rechtslage durch Fortbildung der Rechtsprechungsmethode Abhilfe zu verschaffen.

Der Tatbestand *Ogden* c. *Ogden*[2]) sei hier kurz rekapituliert, der Tatbestand im Falle *Salvesen* bleibe für spätere Darlegungen vorbehalten. Im Falle *Ogden* c. *Ogden* fand zwischen einer Engländerin mit Domizil in England und

[1]) Die Anmerkungen bezwecken für den kontinentalen und insbesondere für den deutschen Leser den Hinweis auf kontinentale Judikatur und Literatur, und auf englische Literatur außerhalb der *Law Reports;* teils zur Ermöglichung genauerer Prüfung der besprochenen Rechtsfälle, teils zur Rechtsvergleichung. Vor allem sei auf das unvergleichliche Buch von *Dicey-Keith, Conflict of Laws*, 4. Aufl., speziell auf Noten 12—17, Seite 873—899 verwiesen. Zur Parallelisierung sei genannt: *Schöndorf*, „Scheidung einer nach den Heimatgesetzen des Ehemannes ungültigen Ehe" („Scheidung" nach deutschem Sprachgebrauche ist „Trennung" nach österreichischem Sprachgebrauch) in Bd. 75 von *Iherings* Jahrbüchern der Dogmatik. Vgl. im allgemeinen auch *Otto Fischer* „Methode der Rechtsfindung im internationalen Recht", ebendort Bd. 65. *Frankenstein* I, S. 233. — Aus der Judikatur z. B. *Trib. civ. Brüssel*, 2. Mai 1923 bei *Clunet* 1924, S. 1098; *Trib. civ. Paris*, 9. April 1914, *Clunet* 1916, Seite 173; *Trib. civ. Paris*, 19. November 1920, *Trib. civ. Orange*, 11. Dezember 1920, beide *Revue dr. int. pr.* 1922—23, S. 307. Vgl. ferner die ganze Literatur und Judikatur über die Trennung jüdischer Ehen von Russen in Frankreich und Belgien.

[2]) *Clunet*, 1908, S. 547 und viel ausführlicher *Revue* 1908, S. 478. Vgl. auch *Leval* in *Clunet* 1911, S. 41 und Brüssel, 30. November 1907 bei *Clunet*, 1908, S. 1227.

Digitized by Google

einem Franzosen mit Domizil in Frankreich die Eheschließung in England nach englischer Form statt. Diese Ehe wurde von einem französischen Gerichtshofe aus dem Grunde für nichtig erklärt, weil die Zustimmung des Vaters, die nach französischem Rechte erforderlich gewesen wäre, nicht erteilt worden war. In der Folge heiratete der Franzose eine Französin in Frankreich. Sodann beantragte die Engländerin vor dem englischen Gerichte die Auflösung ihrer Ehe wegen Ehebruchs und Verlassung, die Klage wurde jedoch wegen mangelnder Gerichtsbarkeit abgewiesen, da kraft englischen Rechtes das Domizil der Frau französisch geworden war, als Folge des Eingehens einer Ehe, die als ursprünglich gültig und noch weiter zu Recht bestehend behandelt wurde. Es kam dann zu einer Eheschließungszeremonie zwischen *Ogden* und der Frau, die sich als Witwe ausgab, und zur Klage *Ogdens* auf Nichtigkeitserklärung dieser Ehe. Sie hatte Erfolg, weil diese zweite Ehe als bigamisch und ungültig angesehen wurde.

Das Ergebnis der Ehetrennungsklage der Frau und *Ogdens* späterer, erfolgreicher Nichtigkeitsklage zeigt, daß die Frau in einem Komplex von Rechtsregeln gefangen war, die isoliert nicht unvernünftig waren, aber in ihrer Zusammenwirkung zu Härte führten.

Die Hauptbestandteile des Komplexes sind die folgenden:

1. daß die in England nach englischen Formen geschlossene Ehe gültig ist,
2. daß eine solche Ehe nicht darum ungültig ist, weil gewisse gemäß der Nationalität des Ehemannes erforderliche Formalitäten nicht beobachtet wurden,
3. daß eine solche Ehe, soweit die englischen Gerichte mit der Sache befaßt werden, durch ein Nichtigkeitserkenntnis der Gerichte des Staates des Ehemannes aus dem Grunde, weil es an etwas fehlt, was wir in England als Einhaltung gewisser Formalitäten ansehen, nicht annulliert wird,
4. daß die Gerichte des Domizils der Parteien ausschließliche Gerichtsbarkeit zur Ehetrennung besitzen,

Digitized by Google

5. daß die Frau, als abhängige Rechtspersönlichkeit, das Domizil ihres Ehemannes erwirbt,
6. daß nach Ansicht der französischen Gerichte eine Ehe der in diesem Falle als Beispiel erörterten Art als ungültig zu erklären ist,
7. daß daher die Gerichte des Domizils, als französische, der Frau nicht durch Ehetrennung Abhilfe gewähren könnten, da Ehetrennung voraussetzungsgemäß den Bestand einer Ehe erfordert.

Die Zusammenfassung dieses Komplexes in ein logisches Ganzes hatte zum Ergebnis den Schluß auf den Tatbestand, daß eine bigamische Ehe nichtig sei und *Ogden* bekam sein Nichtigkeitserkenntnis.

Klärlich ist für diese Rechtslage eine Abhilfe erforderlich. Lassen wir die jederzeit unerwünschte Möglichkeit des Eingreifens der Gesetzgebung augenblicklich außer acht und sehen wir zu, welches die nächsten Angriffslinien in einem solchen Falle sind.

Erstens können wir den Komplex abstrakter Regeln prüfen, um zu sehen, ob er in sich logisch geschlossen ist. Offenbar paßt er nicht zu den Lebenserscheinungen, die an diesen Komplex herangebracht werden. Die Regeln mögen einzeln oder in kleineren Gruppierungen gut fungiert haben, aber in unserem Falle lassen sie im Stich. Mag sein, daß sie notwendig im Stiche lassen müssen, daß hier ein Fall von Härte vorliegt, der um des wichtigeren Gutes der Erhaltung eines Systems, das die Mehrheit der Fälle deckt, erduldet werden muß. Andererseits könnte vielleicht der unbefriedigende Erfolg des Regelkomplexes dem Umstande zuzuschreiben sein, daß die Regeln ihre wahre Tragweite nur durch ihre mittels logischen Prozesses aus ihnen selbst vorzunehmende Weiterentwicklung finden können — von innen heraus, wie *Savigny* gesagt haben könnte.

Zweitens mögen wir, unter der Annahme, daß dieser Regelkomplex sich an der neuen Gruppe von Tatsachen nicht bewährt hat, es ablehnen den Versuch zu machen, das Sy-

Digitized by Google

stem durch einen rein logischen Prozeß zu ergänzen, sondern vorziehen, sozusagen eine neue Rückführung zu den Tatsachen des Lebens herzustellen, zuzusehen, ob auf diese Weise irgend eine neue Regel oder irgend eine nötige Modifikation der alten Regeln beschafft werden kann. Dieser Vorgang mag als soziologische Methode bezeichnet werden. Die Regeln waren schon ursprünglich aus menschlichen Institutionen hergeleitet und nicht in die Luft formuliert. Bewähren sie sich nicht, so seien sie neueurlich, zur Weiterentwicklung, auf diese menschlichen Institutionen rückgeführt, so daß die Logik dem Leben dienstbar wird. Logik wird noch immer nötig sein, um irgendwelche neue Regeln mit den bereits vorhandenen in Übereinstimmung zu bringen, aber sie wird nicht hemmend wirken, wenn das Leben eine Ausgleichung verlangt.

Drittens, ebenfalls unter der Annahme, daß die Regeln sich nicht bewährt haben, mag man sich entschließen einen kleinen Schnitt zu machen und, koste es was es wolle, eine Ausnahme zuzulassen und dem Glücke anheimzustellen, daß die Ausnahme nicht zu weiterer Störung führe und daß sie schließlich ein Prinzip erkennen lasse, das der logischen Harmonisierung mit den bereits bestehenden Regeln fähig sei. Das mag man eine utilitaristische[3]) Lösung nennen, die die Logik außer acht läßt, ihre Aufmerksamkeit den unmittelbaren Lebenstatsachen zuwendet und eine rein empirische (individuelle) Lösung ergreift.

Alle diese Arten richterlichen Verhaltens haben die Lösung des uns vorliegenden Problems beeinflußt. Das soziologische Verfahren scheint fehlgeschlagen zu haben, das utilitaristische scheint zu zweifelhaften Ergebnissen geführt zu haben, das logische scheint noch nicht vollständig zu sein.

Sicherlich war eine der Hauptursachen der Störung die fünfte Regel des Komplexes, daß die Frau das Domizil ihres Ehegatten erwirbt. Beruht diese Regel auf der normalen

[3]) Es ist unerwünscht, ein Fremdwort im Deutschen durch ein anderes Fremdwort zu ersetzen, hier wäre opportunistisch statt utilitaristisch für den Deutschen schärfer.

Digitized by Google

Übung der Ehe, daß die Frau mit dem Manne lebt, so mag sie einer Modifikation fähig sein, um abnormen Fällen gerecht zu werden, wenigstens wenn die Frau getrennt vom Manne unter solchen Umständen lebt, daß das Recht sie ihrer gesetzlichen Verpflichtung mit ihm zu leben entheben würde. Dieser Weg wurde von Sir *Robert J. Phillimore* im Falle *Le Sueur* c. *Le Sueur*[4]) eingeschlagen. In diesem Falle war das gemeinschaftliche eheliche Domizil in Jersey gewesen und der Ehebruch des Mannes war dort begangen worden. Er verließ seine Ehefrau und nahm seinen Aufenthalt in den Vereinigten Staaten. Hierauf kam die Frau nach England, meinte hier ein Domizil zu erwerben und brachte bei den englischen Gerichten eine Klage auf Auflösung ihrer Ehe ein. Die erste Frage war offenbar die: hatte sie ein Domizil hier, auf das die Gerichtsbarkeit der englischen Gerichte gegründet werden konnte?

Sir *Robert Phillimore* zitiert zuerst gewisse gelegentliche *Dicta Lord Cranworth's* im Falle *Dolphin* c. *Robins* (1869)[5]), die auf die soziologische Angriffslinie hinweisen. Er schreitet dann zur Entwicklung dieser *dicta* und zur Enunziation des wirksamen Grundsatzes, daß das Domizil der Frau sich gründet „auf die Pflicht der Frau mit ihrem Manne zu leben" und er setzt fort „aber auch auf die Vermutung, daß er seinem Ehegelübde treu sein werde. Läßt er diese Verpflichtung außer acht, begeht er einen Verstoß, der sie berechtigt gerichtliche Scheidung oder Ehetrennung zu verlangen, so muß ihre gesetzliche Pflicht mit ihm zu leben beträchtliche Änderung erfahren und in manchen Fällen gänzlich erlöschen, denn es ist möglich, daß die Fortdauer der Lebensgemeinschaft sie des Anspruchs auf jene Rechtsmittel berauben könnte, zu welchen sein übles Verhalten, wenn sie nicht verzeiht, ihr das Recht einräumt . . . . Im ganzen bin ich geneigt, zugunsten der Klägerin die Richtigkeit der Meinung anzunehmen, daß Verlassung durch den Ehemann die

[4]) (1877) vgl. z. B. *Nelson, Selected Cases*, 1889, S. 119 oder bei *Westlake* (1905), S. 325.

[5]) (1859) *Westlake* (1905), S. 325; *Lorenzen Cases*, (1909), S. 539.

Digitized by Google

Frau ermächtigen kann, ohne gerichtliche Bewilligung der Ehescheidung ein neues Domizil für sich selbst zu wählen und indem ich zu diesem Schluß gelange, bin ich mir dessen bewußt, daß ich einen Schritt weiter gehe als gerichtliche Entscheidungen bisher gegangen sind".

Dies ist die soziologische Methode, die Rückführung gesetzlicher Grundsätze auf soziale Institutionen, so daß sie neu bestimmt werden, wenn die Tatsachen des Lebens es erheischen. Das Ergebnis der Methode ist die Prägung eines neuen Grundsatzes im Rechte des Domizils. Daß der Rechtsfall *Le Sueur* c. *Le Sueur* aus einem anderen Rechtsgrunde gegen die Frau entschieden wurde, ist für unsere Frage belanglos. Keine der oben erörterten drei Methoden richterlicher Tätigkeit hat ausschließliche Gültigkeit. In diesem Falle sollten die Früchte der soziologischen Methode durch utilitaristische Erwägungen kontrolliert und womöglich durch Logik harmonisiert werden. Die utilitaristische Grundlage für die Regel, daß die Frau das Domizil des Ehegatten erwirbt, ist, daß man eine Jurisdiktion mit ausschließlicher Entscheidungsgewalt über Dinge dieser Art haben sollte, daß es eine schwere Unzukömmlichkeit wäre, falls die Gerichte eines neuen Domizils des Ehegatten auf sein Einschreiten um Ehetrennung die e i n e Entscheidung und die Gerichte des Domizils der Ehefrau eine a n d e r e Entscheidung fällen würden. Der Herausforderung durch Nützlichkeitserwägungen würde die Logik der soziologischen Lösung durch die Anregung zu Hilfe kommen, daß, wenn wir der verlassenen Frau erlauben, ein eigenes Domizil zu erwerben, darin billigerweise enthalten sein müßte, daß das Domizil der Frau der maßgebende Rechtsstand in Ehesachen werden sollte. Auf diese Weise hätten die Tatsachen des Lebens einen neuen Komplex von Regeln ins Recht hineingebracht und die Verlassung durch den Ehegatten würde sich im Spiegel des Rechtes abspiegeln. Die dem Ehegatten gemäß des Gedankens des Richters *Gorell Barnes* im Falle *Armytage* c. *Armytage*[6]) auferlegte Unbeachtlichkeit seiner Be-

[6]) (1898) *Nembhard Hibbert, Int. Priv. Law*, S. 70.

Digitized by Google

hauptungen *(estoppel)* würde kraft der Fiktion der Unwidersprechbarkeit der Behauptung der Ehegattin, daß ihr Domizil in England sei, zu demselben Resultate führen. Wäre die Rückführung auf soziales Leben eine gültige Methode, so würde es nicht nötig sein die empirischen (individuellen) Grenzen dieses Dictums zu beschränken, welches die Lösung auf den Fall der Ehegattin einengte, „die bis zu der Zeit wo sie verlassen wurde, oder verlassen zu sein begann, mit ihrem Ehegatten ihr Domizil in England hatte". Wir können ausländischen Gerichten die Annahme einer Doktrin nicht diktieren, aber wir könnten sagen, daß nach unserer Ansicht die Tatsache der Verlassung diese rechtlichen Folgen haben sollte, und weiter, daß nach unserer Ansicht von allen Gerichtsbarkeiten die Einräumung gemacht werden sollte, daß in solchen Fällen das Domizil der Frau das maßgebende werden sollte.

Man wird indes allerdings sehen, daß die soziologische Methode in diesem Falle unfruchtbar geblieben ist, da die Aussprüche von Sir *Robert Phillimore* im Hause der Lords nicht gutgeheißen wurden. Die Nützlichkeitserwägungen, die der Annahme der Möglichkeit doppelten Domizils entgegen sind, haben das Recht in eine sehr strenge Anwendung der abstrakten Logik der Situation hineingetrieben, so daß diese nicht dazu diente, neue Resultate mit den alten zu harmonisieren, sondern die alten derart zu bekräftigen, daß nur ein Wunder logischer Weiterbildung das Problem lösen kann.

Ehe wir dies in Erwägung ziehen, muß auch noch die rein empirische (individuelle) Lösung berücksichtigt werden, die auf Utilitätsgründen im engsten Sinne beruht: hier liegt eine Härte vor, machen wir einen Schnitt ins Recht um sie zu beseitigen. Es genügt auf das oben bezogene dictum des Richters *Gorell Barnes* zu verweisen, das empirisch (individuell) auf die Tatsachen des besonderen Falles sich beschränkt und durch Anwendung der Lehre von der Unbeachtlichkeit des Vorbringens des Ehemanns *(estoppel)* mit einem Duft von Gesetzlichkeit durchtränkt wird; o d e r auf die Anregung im Falle *Ogden* c. *Ogden*, im Nullitätsprozeß,

Digitized by Google

inhaltlich einer Bemerkung über die Erfolglosigkeit des früheren Einschreitens der Frau um Ehetrennung, daß, nachdem die Gerichte des Domizils des Ehegatten die Ehegattin ihrer Verpflichtungen gegen den Mann enthoben haben, die Frau nunmehr zu ihrem eigenen Domizil zurückkehrt, wobei der Duft der Gesetzlichkeit hergeleitet würde aus einer Hindeutung auf „Rückverweisung". Das Gericht hatte keine glückliche Hand, indem es ohne Bezugnahme auf logische Argumentation oder den Geist einer sozialen Einrichtung im Falle *Statathos* c. *Statathos*[7]) und geradezu bilderstürmerisch im Falle *De Montaigu* c. *De Montaigu*[8]) solche empirische (individuelle) Lösungen guthieß. Die Tatbestände in diesen beiden Fällen führen zu denselben Rechtsfragen wie der Tatbestand im Falle *Ogden* c. *Ogden*, in dem ersteren infolge des Verlangens des griechischen Rechtes, daß ein griechischer Priester bei allen Eheschließungen anwesend sein müsse und der Norm, daß in bezug auf die Gültigkeit der Ehe eines griechischen Staatsbürgers das Recht des Staates des Ehemannes anzuwenden sei, im letzteren Falle wieder, weil die Sachlage so geartet war, daß vom Gesichtspunkte des französischen Rechtes die Ehe als eine geheimgehaltene zu gelten hatte. In beiden Fällen hatte eine Engländerin mit Domizil in England einen Fremden geheiratet, der vor den Gerichten seines ausländischen Domizils ein Nichtigkeitsurteil erlangte, so daß dann die Ehegattin wegen Verlassung und Ehebruchs vor den englischen Gerichten um Ehetrennung einschritt. Die Ausführungen des Richters *Bargrave Deane* im Falle *Statathos* c. *Statathos* sind instruktiv. „Es wird von mir verlangt, daß ich in diesem Gerichtshofe zum ersten Male die in Anregung gebrachte Rechtshilfe gewähre. Unzweifelhaft bedeutet das einen Bruch mit dem, was hier immer Rechtsregel und Praxis war, nämlich daß das Domizil der Frau immer das des Mannes ist, welches auch dieses letztere sein mag. Ich würde mich bei dem Vor-

[7]) (1912) *Clunet*, 1913, S. 963.
[8]) Vgl. Note 6.

Digitized by Google

gang, den ich einzuschlagen im Begriffe bin, viel glücklicher fühlen wenn ich wüßte, daß meine Entscheidung vor den Appellhof kommt und daß die höhere Instanz in die Lage kommt, sich mit ihr zu beschäftigen und ihr Urteil darüber aussprechen kann. Aber ich nehme immer meinen Mut in meine Hand und handle, soweit ich kann, entsprechend dem, was ich als gerecht und recht empfinde und ansehe. Bin ich im Unrecht damit, was ich in diesem Falle zu tun im Begriffe bin, so hoffe ich, daß es nicht als Präzedenzfall gelten wird wenn nicht und solange nicht der Appellhof eine Gelegenheit gehabt hat, ihn zu prüfen . . . Ich denke, daß einer Engländerin, die hier domiziliert war und hier geheiratet hat, zu sagen, daß sie in England eine Ehefrau ist, aber keine Ehefrau in Griechenland, der Heimat ihres Mannes, eine Schande für unser Recht und unsere Praxis wäre. Es muß einen Ausweg geben. Der einzige Ausweg ist der, der vorgeschlagen wurde".

Sir *Samuel Evans*, der Richter, der im Falle *De Montaigu* c. *De Montaigu* den Vorsitz führte, sagte: „Die Situation ist unerträglich für die Frau und ich finde es richtig, wo erforderlich, in einem Falle wie diesem, eine Ausnahme von der gewöhnlichen Regel, wonach das Domizil diese Fälle beherrscht, zu machen und ihr ein Auflösungsurteil zu gewähren, als einen praktischen Weg ihr die Abhilfe zu geben, auf die sie ein Recht hat und ohne die sie große Härte erleiden müßte. Ich glaube es ist besser diese Ausnahme zu machen, als an der starren Regel oder der erwähnten Rechtstheorie festzuhalten".

Weder richterliche noch außerrichterliche Meinung haben eine Tendenz gezeigt, diese Lösung festzulegen.

Wo man sagen kann, daß weder die soziologische noch die eng-utilitaristische Methode für eine Lösung gesorgt haben, muß man erwarten zu finden, wie das auch Tatsache war, daß die Logik strenger geworden ist, vielleicht auf diesen Weg gezwungen durch erweiterte Zweckmäßigkeitserwägungen. Die Rückführung auf die Natur der Ehe ist mißlungen. Es wäre sicherlich revolutionär, der verlassenen

Digitized by Google

Frau den Anspruch auf das maßgebende Domizil zu gewähren und nur auf diesem Wege könnte die vorgeschlagene Lösung wirksam sein. Der Hinweis auf unmittelbar vorliegende Härte hat verfehlt mehr hervorzubringen, als eine empirische (individuelle) Ausnahme von der rechtlichen Regel. Kann strengere Rechtslogik selbst die Lösung erbringen, so ist das sicherlich zu wünschen.

Die moderne Verwerfung einer soziologischen Lösung kann am besten exemplifiziert werden durch ein Zitat aus der Ansicht des Lord *Cave* im Falle *Lord Advocate* c. *Jeffrey* [9]). „Mylords, ich bezweifle, daß die Regel, daß das Domizil der Frau dem des Mannes folgt, nur auf ihrer Pflicht mit ihm zu leben, begründet ist. Es scheint mir richtiger zu sagen, daß sie eine Folge der durch das Eheband hervorgebrachten Einheit von Mann und Frau ist". Mit anderen Worten, die Regel, die die Wurzel der Schwierigkeit darstellt, ist eher zu betrachten als ein Schluß aus dem Status, den das Recht Eheleuten auferlegt, als wie als Reflex aus dem gemeinsamen Leben der Frau mit dem Manne. Abbrechen dieses gemeinsamen Lebens kann daher die Rechtsregel nicht modifizieren, es folge denn diesem Abbrechen eine gesetzliche Abänderung des den Parteien auferlegten Status, eine Theorie, die mit härtester Logik angewandt wurde im Fall *Attorney General for Alberta* c. *Cook* [10]), wo entschieden wurde, daß ein Abbrechen des gemeinsamen Lebens, das durch ein gerichtliches Separationserkenntnis anerkannt wurde, keine weitere Wirkung hatte, da der Status noch aufrecht blieb, aus dem die Regel abgeleitet werden konnte.

In dem zuletzt bezogenen Falle wandte das Richter-Komitee des *Privy Council* die Logik noch strenger an, nicht nur durch definitive Verwerfung jeder soziologischen Bezugnahme, sondern auch durch Subsumtion der Domizilregel unter die Maxime der *Common Law*, daß Mann und Frau

[9]) (1921) *Dicey-Keith*, S. 844.
[10]) (1926) *Clunet* 1927, S. 173.

Digitized by Google

eins seien: ein merkwürdiger Kraftzuwachs zugunsten eines von *Equity* und Gesetzgebung so sehr unterwaschenen Grundsatzes, und, mit tiefem Respekte sei es gesagt, eine vielleicht nicht zu rechtfertigende Annahme, daß dieser Grundsatz die moderne Vorstellung von dem Status, den das Recht in bezug auf die Ehe auferlegt, entsprechend wiedergebe.

Da sich der Komplex der Regeln als zu unbeugsam für eine Einwirkung durch Bezugnahme auf Tatsachen erwies, scheint die einzige Möglichkeit einer Lösung — außer durch die Gesetzgebung [11]) — eine Prüfung des Komplexes in der Beziehung zu sein, ob nicht dessen schlechtes Funktionieren durch mangelhaften logischen Zusammenhang in dem Komplexe selbst veranlaßt ist. Die dritte Regel in der Komplexgruppe scheint darauf hinzudeuten. Wenn die Gerichte des Domizils für Ehetrennung zuständig sind, ist es logisch, ihnen die Zuständigkeit für Ehenichtigkeit abzusprechen? Wenn über Statusfragen von den Gerichten des Domizils zu erkennen ist, und das Domizil des Ehegatten maßgebend ist, sollten nicht die Gerichte, die gezwungen sind Ehetrennung zu versagen, weil sie auf Nichtigkeit der Ehe erkannt haben, als berechtigt anerkannt werden, wirksam Nullität auszusprechen, so daß kein Begehren auf Trennung mehr nötig wäre? Diese Lösung wurde im Falle *Ogden* c. *Ogden* aus den folgenden Gründen verweigert: erstens, weil in Nullitätsprozessen das Domizil der Frau nicht das des Mannes wäre, wenn die Ehe nie gültig gewesen wäre; zweitens: weil die Gerichtsbarkeit des Domizils in Nullitätsprozessen nie eine ausschließliche sein könnte; drittens: weil es unbegreiflich wäre, wenn ein französisches Erkenntnis aus den in diesem Falle vorliegenden Gründen eine gültige englische Ehe vernichten könnte.

Auf diese Einwendungen könnte man antworten: *ad 1:* daß spekulative Schwierigkeiten, die aus der Rückwirkung

---

[11]) *Dicey-Keith*, Note 14, Entwurf einer Act betr. Ausdehnung der englischen Gerichtsbarkeit.

Digitized by Google

des Nullitätserkenntnisses sich ergeben, uns nicht hindern müssen der Frau das Domizil des Mannes zuzuerkennen, bis das Urteil gefällt ist, *ad 2:* daß, ob die Gerichtsbarkeit des Domizilgerichts ausschließlich ist oder nicht, eine spätere Frage ist, die erst aufzuwerfen wäre, nachdem seine Gerichtsbarkeit überhaupt anerkannt wäre; *ad 3:* daß, nachdem die englischen Gerichte *rebus sic stantibus* Fälle vor sich haben müssen, für welche das englische Recht bisher nur zweifelhafte Lösungen beigebracht hat, der Wunsch in einem vorausgesetzten Konflikt mit fremdem Recht das englische Recht durchzuhalten, der durch die Logik gewiesenen Lösung nicht im Wege stehen sollte.

Der Fall *Salvesen* im Haus der Lords lehrt die richtige Logik und widerlegt autoritativ die Einwendungen im Falle *Ogden* c. *Ogden.*

Die Logik besteht darin, daß die Angriffe auf die fünfte Regel des Komplexes aufzugeben, daß aber die dritte und vierte Regel aus einem übergeordneten Satze abzuleiten sind und so zu zeigen, daß die dritte Regel unlogisch formuliert ist.

Im Falle *Salvesen* war der Tatbestand der folgende: Im Jahre 1897 wurde eine Ehezeremonie zwischen Miß *Salvesen,* einer Engländerin mit Domizil in Schottland, und dem österreichischen Staatsangehörigen *von Lorang* in Paris vollzogen. Sie ließen sich in Wiesbaden nieder und lebten dort als Mann und Frau bis 1923, nur daß während des Krieges während *von Lorang* bei der österreichischen Armee diente, die Frau in der Schweiz lebte. 1923 erhob der Verwalter der österreichischen Vermögenschaften Anspruch auf das in den Händen der Bevollmächtigten der Ehefrau in Schottland befindliche bewegliche Vermögen derselben, und zwar gemäß der Österreich betreffenden Friedensvertragsverordnung von 1920 und einer abändernden Verordnung von 1921, aus dem Grunde, weil die Frau durch die Eheschließung österreichische Staatsangehörige geworden sei. Die Verwahrer der Vermögenschaften leiteten ein Gerichtsverfahren ein um entscheiden zu lassen, wer den Anspruch auf die Vermögen-

Digitized by Google

schaften habe, da die Frau jetzt behauptete, ihre Eheschließung in Paris sei null und nichtig gewesen, weil gewisse vom französischen Rechte erforderte Formalitäten nicht beobachtet worden seien. Sie teilte mit, sie beabsichtige einen Nullitätsprozeß beim Gerichte in Wiesbaden, wo sie und *von Lorang* ihr Domizil hätten, anzustrengen und das Verfahren zur Feststellung des Anspruchsberechtigten auf das schottische Vermögen wurde zu diesem Zwecke ausgesetzt. Das Gericht in Wiesbaden erklärte die Ehe für null und nichtig. Nun wurde das Verfahren in Schottland aufgenommen, die Zuständigkeit des deutschen Gerichts anerkannt und die Frage war nun, ob dessen Urteil die schottischen Gerichte dergestalt binde, daß die Prüfung des Anspruchs des Verwalters der österreichischen Vermögenschaften, der auf der Eheschließung und dem so erworbenen Staatsbürgerrecht der Ehefrau beruhte, sich erübrige. Es wurde Kollusion vor dem deutschen Gerichte behauptet, aber alles was ersichtlich wurde, war die Möglichkeit, daß ein gesetzliches Recht ausgeübt worden war um ein Nichtigkeitsurteil in der Absicht zu erwirken, das fragliche Vermögen behalten zu können.

Das Haus der Lords erkannte, daß das Urteil des deutschen Gerichtes als das Urteil des Gerichtes des Domizils der Streitteile und daher eines Gerichtes mit Gerichtsbarkeit für den Prozeß von den englischen und schottischen Gerichten als bindend anzuerkennen sei.

Die Logik der Sache, in Betracht der uns beschäftigenden Untersuchung, nämlich die Ableitung der dritten und vierten Regel aus einem übergeordneten Satze, behufs Nachweises, daß Satz 3 unlogisch formuliert ist, wurde von Viscount *Dunedin* (1927) *in nuce* zusammengefaßt wie folgt: „Ich bin daher der Ansicht, daß ein Nichtigkeitsurteil genau so als *res* aufzufassen ist wie ein Ehetrennungsurteil“ [12]).

Die Grundsätze, die Ehetrennungs- und Nichtigkeitsurteile zu beherrschen haben, sind daher beide aus dem höheren Grundsatze abzuleiten, daß die zu entscheidende *res*,

[12]) Nach englischer Ausdrucksweise sind *inter omnes* gültige Statusurteile Urteile *in rem*.

Digitized by Google

nämlich der *status*, zur Wirksamkeitssphäre des Domizilgerichtes gehört. In den Fällen vom Typus *Ogden* sollte daher dem Nichtigkeitsurteil solche erweiterte Anerkennung zugestanden werden, wie einem von den Domizilgerichten gesprochenen Ehetrennungsurteil und wie sie dem Nichtigkeitsurteil im Falle *Salvesen* zuerkannt wurde, so daß eine Ehetrennungsklage überflüssig würde. Man könnte ja allerdings argumentieren, daß im Falle *Salvesen* das Domizilgericht auf Nichtigkeit wegen Nichtbeobachtung der Formen des französischen Rechtes erkannte, nach welchem die Ehe geschlossen worden war, während jetzt empfohlen wird, daß die englischen Gerichte einem ausländischen Nullitätserkenntnis Wirkung zuerkennen sollen, das trotz aller Beobachtung der englischen Formen bei der Eheschließung ergangen ist, und auf Gründen beruht, die die englischen Gerichte nicht bestimmen würden, die Ehe von sich aus für ungültig zu erklären.

Logik muß dieses Hindernis beseitigen, wenn sie so straff ist wie bei der Lösung des Falles *Salvesen*. Die erhobene Einwendung ist nur eine andere Form der Auffassung der Sache mehr als Konflikt zwischen französischem und englischem Recht wie als grundsätzliche Frage, und sie beruht auf der Aufrechterhaltung der Gültigkeit einer bloßen Form gegen das die Wesenheit der Dinge erfassende Urteil der Domizilgerichte.

Man könnte der Ansicht sein, daß die Unterscheidung von Bedeutung ist, daß im Falle *Ogden* die Frau England nie verlassen hatte, während sie im Falle *Salvesen* tatsächlich lange mit ihrem Ehegatten in Deutschland ihren Aufenthalt gehabt hatte, und in Schottland nur bis zur Eheschließung domiliziert gewesen war. Von dieser Grundlage aus zu argumentieren wäre nur eine andere Form soziologischer Rückführung, die durch die oben erörterte strikt logische Rechtsanwendung ausgeschlossen wurde: von der Frau gilt, daß sie das Domizil des Mannes als Wirkung der Eheschließung erwirbt, und die logischen Konsequenzen ergeben sich, ob tatsächliche Lebensgemeinschaft statthat oder

Digitized by Google

nicht. Dieselbe Unterscheidung könnte auch in der folgenden Weise relevant sein. Wird der im Falle *Ogden* geltend gemachte Gesichtspunkt urgiert, daß nämlich in einem Nichtigkeitsfall gezeigt wird, es sei das Domizil der Frau niemals das des Mannes gewesen, so daß die Gerichte, die das Nichtigkeitserkenntnis aussprachen, nicht die Gerichte des Domizils hatten sein können und darum nicht als Domizilgerichte für ein auf Status bezügliches Erkenntnis von anderen Gerichten haben Anerkennung verlangen können — wird dieser rechtliche Gesichtspunkt urgiert, so könnte man argumentieren, daß bei einem Tatbestand wie im Falle *Salvesen* die Frau ein sekundäres Domizil hat, das sie durch ihre persönliche Niederlassung im Auslande erworben hat, (wenn auch nicht als Ehefrau), und das unbeeinflußt bleibt durch die Wirkung des Nichtigkeitserkenntnisses auf das durch die Eheschließung erworbene Domizil. Dieses persönlich erworbene Domizil — so könnte man argumentieren — würde übrig bleiben als Stütze der außerterritorialen Wirksamkeit des Erkenntnisses im Falle *Salvesen*, würde aber dem Tatbestande im Falle *Ogden* fehlen, wo die Frau England nie verlassen hat.

Die erschöpfende Antwort auf diese Gedankenweise wäre die folgende: erstens, es ist sehr zweifelhaft, ob der Frau bei diesem Sachverhalt ein persönlich erworbenes Domizil zugestanden werden kann; zweitens, die ganze Grundlage der versuchten Unterscheidung der Tatbestände ruht auf dem Grade der Anspannung der Rückwirkung des Erkenntnisses, die zu unüberwindlichen Schwierigkeiten führt. Es wird die Frage gestellt: Wie kann man ein Nichtigkeitserkenntnis aus dem Grunde anerkennen, daß es vom Domizilgerichte herrührt, wenn das Erkenntnis selbst das Domizil leugnet, das die Grundlage seiner Anerkennung ist? Hierauf sofort die Antwort: Wie kann man annehmen, daß das zur Anerkennung des Erkenntnisses erforderliche Domizil nicht existiert, ohne das Erkenntnis gerade zu dem Zwecke anzuerkennen, daß es die Grundlage für dessen Nichtanerkennung liefere? Mit anderen Worten: wir geraten in einen noch un-

Digitized by Google

erbittlicheren *circulus inextricabilis* hinein, als der war, auf den in anderem Zusammenhang hingewiesen wurde.

Die einzige Lösung besteht darin, der Frau ein durch die Ehe erworbenes Domizil zuzugestehen und sich an die logischen Konsequenzen zu halten, mag die Ehe zur Wohnungsgemeinschaft im Auslande geführt haben oder nicht.

Der Gegenstand scheint ein vollkommenes Beispiel für die Wechselwirkung der Rechtsregeln zu sein, und für die Veränderung des ganzen Verhältnisses eines Regelkomplexes zu einer Tatsachengruppe durch rein innerliche logische Zurechtrückung innerhalb des Komplexes. Soweit dieses Verfahren gültig ist, haben wir eine ausgezeichnete Exemplifikation von Recht als System. Zusammengehalten mit der zweifelhaften Gültigkeit der rein empirischen (individuellen) Lösung und mit der vorgängigen Erforschung der Möglichkeit einer Rückführung auf soziale Tatsachen, stellt dieses Verfahren dar, was der wahre Geist englischer gerichtlicher Rechtsfortbildung zu sein scheint, im Gegensatz zu der einigermaßen übereilten Verwerfung der Fesseln der Logik in vielem, was heutzutage geschrieben wird.

Es ist auch charakteristisch, daß die Härte, die sich ergibt, wenn die Verlassung nicht mit einem auswärtigen Nichtigkeitserkenntnis zusammengeht, noch immer die Lösung, die zu ihrer Milderung führen könnte, erwartet.

Digitized by Google

Haager Gerichts- und Schiedsgerichtssprüche[1].

Sprüche des ständigen internationalen Gerichtshofs.

Arrêt vom 26. April 1928 betr. die Minderheitsschulen in Oberschlesien[2].

Présents:

MM. *Anzilotti*, Président,
Huber, ancien Président,
Weiss, Vice-Président,
Loder, *Nyholm*, *Altamira*, } Juges,
Yovanovitch, *Beichmann*, *Negulesco*, *Wang*, } Juges suppléants,
Schücking, Comte *Rostworowski*, } Juges nationaux.

Arrêt Nr. 12.

Droits de Minorités en Haute-Silésie
(Écoles minoritaires).

Entre le Gouvernement allemand, représenté par M. le Dr. *Budding*, président de district à Marienwerder,

Demandeur,

et le Gouvernement polonais, représenté par M. *J. Mrozowski*, président à la Cour suprême de Varsovie,

Défendeur,

---

[1]) Über die vorhergehenden *arrêts* vgl. diese Zeitschrift Bd. XXXI, S. 283, XXXIII 434, XXXV 276, XXXVI 197, XXXVII 321, 344, XXXVIII 311, 327.

[2]) Abgedruckt: *Publications de la Cour permanente de justice internationale. Série A. Nr. 15. Recueil des arrêts Nr. 12. Leyden 1928, A. W. Sijthoff* [= **Arrêt Nr. 12**].

Digitized by Google

La Cour,

composée ainsi qu'il est dit ci-dessus,

après avoir entendu les Parties en leurs observations et conclusions,

a rendu l'arrêt suivant:

Par Requête introductive d'instance, déposée au Greffe de la Cour le 2 janvier 1928, conformément à l'article 40 du Statut et à l'article 35 du Règlement de la Cour, le Gouvernement allemand a introduit devant la Cour permanente de Justice internationale une instance concernant l'exercice des droits des minorités par rapport aux écoles publiques en Haute-Silésie, droits visés par les articles 74, 106 et 131 de la Convention germano-polonaise relative à la Haute-Silésie.

La Requête, dans le texte original anglais, conclut à ce qu'il plaise à la Cour dire et juger:

„that Articles 74, 106 and 131 of the German-Polish Convention relating to Upper Silesia of May 15th, 1922, establish the unfettered liberty of an individual to declare according to his own conscience and on his own personal responsibility that he himself does or does not belong to a racial, linguistic or religious minority and to choose the language of instruction and the corresponding school for the pupil or child for whose education he is legally responsible, subject to no verification, dispute, pressure or hindrance in any form whatsoever by the authorities; that any measure singling out the minority schools to their detriment is incompatible with the equal treatment granted by Articles 65, 68, 72, paragraph 2, and the Preamble to Division II [1])"

---

[1]) Traduction du Greffe distribuée à partir du 5 janvier 1928 conformément à l'article 36 du Règlement de la Cour:

„que les articles 74, 106 et 131 de la convention germano-polonaise relative à la Haute-Silésie en date du 15 mai 1922, établissent pour tout individu la liberté sans restriction de déclarer en conscience et sous sa responsabilité personnelle qu'il appartient ou n'appartient pas à une minorité ethnique, de langue ou de religion, et de choisir, sans vérification, contestation, pression ou empêchement quelconques de la part des autorités, la langue dans laquelle il désire que soit instruit l'élève ou l'enfant de l'éducation duquel il est légalement responsable, et l'école appropriée qu'il doit fréquenter, et que toute mesure d'exception au détriment des écoles minoritaires est incompatible

Digitized by Google

La Requête du Gouvernement allemand a été, conformément à l'article 40 du Statut, communiquée, le 3 janvier 1928, au Gouvernement polonais.

A la date du 2 janvier 1928, le Gouvernement allemand avait, en même temps que la Requête, déposé son Mémoire en l'affaire. Par une ordonnance datée du 3 janvier 1928, le Président de la Cour a pris acte du dépôt du Mémoire, effectué par le demandeur à la date du 2 janvier, et fixé comme suit, conformément à l'article 33, alinéa 3, du Règlement de la Cour, les délais pour le dépôt des pièces ultérieures de la procédure écrite:

Pour le dépôt, par le défendeur, du Contre-Mémoire, le samedi 4 février 1928.

Pour le dépôt, par le demandeur, de la Réplique, le mercredi 22 février 1928.

Pour le dépôt, par le défendeur, de la Duplique, le samedi 10 mars 1928.

Le Gouvernement polonais ayant sollicité une prorogation du délai qui lui avait été imparti pour le dépôt de son Contre-Mémoire, le délai pour le dépôt de cette pièce a été, en vertu d'une nouvelle ordonnance du 3 février 1928, fixé au 20 février 1928. La même ordonnance a fixé au 1er mars le délai pour le dépôt, par le demandeur, de sa Réplique. Le Contre-Mémoire et la Réplique du défendeur ont été présentés au jour ainsi prévu.

---

avec le traitement d'égalité prescrit par les articles 65, 68, 72, alinéa 2, et par le préambule du titre II".

Dans une traduction en français de la Requête, communiquée le 7 janvier 1928 par le Gouvernement allemand, les conclusions sont libellées comme suit:

„que les articles 74, 106 et 131 de la Convention germano-polonaise du 15 mai 1922 relative à la Haute-Silésie accordent à toute personne la liberté absolue de déclarer, selon sa conscience et sous sa responsabilité personnelle, qu'elle appartient ou non à une minorité de race, de langue et de religion, et de choisir la langue véhiculaire et l'école correspondante pour l'élève ou l'enfant de l'éducation de qui elle est légalement responsable, sans devoir se soumettre, sous quelque forme que ce soit, à une vérification, contestation, pression ou entrave de la part des autorités; que toute mesure discriminatoire au préjudice des écoles minoritaires est incompatible avec l'égalité du traitement garantie par les articles 65, 68, 72, alinéa 2, et par le préambule à la section II".

Digitized by Google

Le délai fixé pour le dépôt de la Duplique n'ayant pas été prorogé, la dernière pièce de la procédure écrite a été déposée le 10 mars 1928.

Étant donné que la procédure écrite en cette affaire, qui était considérée comme urgente, devait être terminée le 10 mars, la session extraordinaire, qui avait été convoquée afin de permettre à la Cour de donner, avant la quarante-huitième Session du Conseil de la Société des Nations, son avis consultatif en l'affaire relative à la compétence des tribunaux de Dantzig, n'a pas été déclarée close avant cette date. La procédure écrite terminée, l'affaire relative à certains droits des minorités en Haute-Silésie (écoles minoritaires) a été inscrite, le 12 mars 1928, au rôle de la treizième Session (extraordinaire).

Au cours d'audiences tenues les 13, 15 et 17 mars, la Cour a entendu M. le Dr. *Budding*, président du district de Marienwerder, agent du Gouvernement allemand, et M. *J. Mrozowski*, président à la Cour suprême de Varsovie, agent du Gouvernement polonais, en leurs plaidoiries, réplique et duplique.

La Cour a enfin eu sous les yeux les pièces complémentaires énumérées dans l'annexe jointe au présent arrêt.

Les conclusions du Gouvernement demandeur ont été énoncées dans le texte original anglais du Mémoire, de la même manière que dans la Requête [1]).

---

[1]) Dans la traduction française du Mémoire, communiquée par le Gouvernement allemand, les conclusions sont libellées comme suit:

„Les articles 74, 106 et 131 de la Convention germano-polonaise du 15 mai 1922, touchant la Haute-Silésie, établissent sans restriction la liberté de tout individu de déclarer, conformément à sa propre conscience et sous sa responsabilité personnelle, qu'il appartient ou n'appartient pas à une minorité de race, de langue ou de religion, et de choisir pour l'enfant ou l'élève de l'éducation duquel il est légalement responsable, la langue d'enseignement et l'école correspondante, sans être soumis, par les autorités, sous quelque forme que ce soit, à aucune enquête, contestation, pression ou entrave; toute mesure exceptionnelle prise au détriment des écoles minoritaires est incompatible avec le traitement sur le pied d'égalité, garanti par les articles 65, 68, 72, alinéa 2, et le preambule du titre II".

Digitized by Google

Le Contre-Mémoire du Gouvernement polonais conclut à ce qu'il plaise à la Cour:

„débouter le Gouvernement allemand de sa demande;
éventuellement et subsidiairement, dire et juger que les articles 69, 74, 106 et 131 de la Convention germano-polonaise du 15 mai 1922 touchant la Haute-Silésie, établissent la liberté de tout ressortissant de déclarer, conformément à sa conscience et sous sa responsabilité personnelle, qu'il appartient ou n'appartient pas à une minorité de race, de langue ou de religion, ainsi que de déclarer quelle est la langue de l'enfant ou de l'élève de l'éducation duquel il est légalement responsable".

Les conclusions du Gouvernement demandeur n'ont pas subi de modification dans la Réplique. Le Gouvernement défendeur, en revanche, a fait valoir dans sa Duplique que le Gouvernement demandeur avait exclu, dans sa Réplique, l'interprétation de l'article 69 de la Convention de Genève, et il a invoqué cet argument pour conclure qu'il plaise à la Cour „se déclarer incompétente".

En outre, le Gouvernement défendeur, dans sa Duplique, a formulé l'objection, déjà indiquée dans le Contre-Mémoire, que l'affaire soumise à la Cour aurait déjà été réglée par le Conseil de la Société des Nations.

Dans les plaidoiries orales, les conclusions des Parties n'ont pas subi, quant au fond, de modification. Toutefois, l'agent du Gouvernement allemand, se référant à la nouvelle conclusion contenue dans la Duplique du Gouvernement polonais, a demandé à la Cour de statuer sur le fond, conformément à ses conclusions.

L'agent du Gouvernement polonais a maintenu ses demandes dans la procédure orale, tout en déclarant qu'il n'avait pas soulevé l'exception d'incompétence comme exception préliminaire, mais qu'il entendait la joindre au fond de l'affaire.

Point de fait.

Aux termes de l'article 88, alinéa premier, du Traité de Versailles, les habitants de la partie de la Haute-Silésie dont

Digitized by Google

les limites sont décrites dans le même article devaient être „appelés à désigner, par voie de suffrage, s'ils désirent être rattachés à l'Allemagne ou à la Pologne".

Le plébiscite ayant eu lieu le 20 mars 1921, la Conférence des Ambassadeurs a rendu, à la date du 20 octobre 1921, en conformité avec l'avis donné par le Conseil de la Société des Nations, une décision relative au partage de la Haute-Silésie entre l'Allemagne et la Pologne, ainsi qu'aux modalités de ce partage. Cette décision contient entre autres les passages suivants:

„II. Les Gouvernements allemand et polonais concluront dans le plus bref délai possible . . . . . une convention à l'effet de consacrer les dispositions suivantes:

— — — — — — — — — — — — — — — — —

K. *Droits de nationalité et de domicile et protection des minorités en Haute-Silésie.*

— — — — — — — — — — — — — — — — —

Le Traité concernant la protection des minorités, etc., conclu le 28 juin 1919 entre les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon, d'une part, et la Pologne, d'autre part, est applicable sur la partie de la Haute-Silésie reconnue comme faisant définitivement partie de la Pologne. L'équité, ainsi que le maintien de la vie économique dans la Haute-Silésie, demandent que le Gouvernement allemand soit tenu d'accepter, au moins pour la période transitoire de quinze ans, à dater de l'attribution définitive du territoire, des stipulations correspondant aux articles premier, 2, 7, 8, 9 (alinéas 1 et 2), 10, 11 et 12 dudit Traité, pour ce qui concerne la partie de la Haute-Silésie reconnue comme faisant définitivement partie de l'Allemagne.

Les stipulations de l'accord qui sera conclu entre les Gouvernements allemand et polonais, en vue de la mise en pratique des principes ci-dessus énoncés, constituent des obligations d'intérêt international pour l'Allemagne et pour la Pologne et seront placées sous la garantie de la Société des Nations de la même façon que les stipulations du Traité du 28 juin 1919.

Toute pétition individuelle ou collective de la part des habitants de la Haute-Silésie au Conseil de la Société des Nations, relative à ces stipulations ou à l'exécution des

Digitized by Google

stipulations du Traité du 28 juin 1919, dans la mesure où ces stipulations affectent des personnes appartenant à des minorités de race, de religion ou de langue, sera envoyée au gouvernement sur le territoire duquel les pétitionnaires sont domiciliés. Ce gouvernement sera tenu de la transmettre, avec ou sans commentaire, au Conseil de la Société des Nations pour examen.

Afin de veiller à l'exécution de ces mesures, il sera institué:

1. Une Commission mixte de Haute-Silésie, composée de deux Allemands et de deux Polonais originaires de Haute-Silésie, et d'un président d'une autre nationalité, désigné par le Conseil de la Société des Nations.

2. Un tribunal arbitral chargé de statuer sur tous différends d'ordre privé que pourrait soulever l'application de la convention visée ci-dessus. Ce tribunal sera composé d'un arbitre désigné par le Gouvernement allemand et d'un arbitre désigné par le Gouvernement polonais. Le Conseil de la Société des Nations sera prié de désigner le président de ce tribunal.

Tous différends relatifs à l'exécution et à l'interprétation de la convention devront être réglés conformément aux stipulations de cette convention".

Le Traité conclu le 28 juin 1919 entre les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon, d'une part, et la Pologne, d'autre part, est le Traité des Minorités cité plus loin.

La Convention germano-polonaise relative à la Haute-Silésie, négociée conformément à la Décision de la Conférence des Ambassadeurs, a été signée à Genève le 15 mai 1922. Les articles de cette Convention qui offrent quelque importance pour la présente affaire sont reproduits à l'annexe.

Le différend dont la Cour se trouve saisie par la Requête qu'a déposée, à la date du 2 janvier 1928, le Gouvernement allemand, tire son origine de l'application, dans la pratique, des dispositions de la Convention de Genève relatives à la protection des minorités.

L'historique de ce différend est, d'après les rapports adoptés par le Conseil de la Société des Nations, qui ont été corroborés par les exposés des Parties, le suivant:

Digitized by Google

Au cours de l'année 1926, les autorités polonaises ont ordonné une enquête administrative en vue de constater l'authenticité des demandes d'inscription dans les écoles minoritaires, et pour vérifier si ces demandes émanaient de personnes autorisées à les déposer, ainsi qu'en vue de constater l'existence des circonstances prévues aux articles 106 et 131 de la Convention de Genève par rapport aux enfants pour lesquels les demandes avaient été faites.

A la suite de l'enquête, 7.114 inscriptions aux écoles de minorité furent, pour des motifs divers, déclarées nulles par les autorités, et, au début de l'année scolaire 1926—1927, tous les élèves dont l'inscription avait été annulée furent exclus. Dans de nombreux cas, procès-verbal fut dressé aux parents qui avaient refusé d'envoyer leurs enfants à l'école. Un certain nombre de parents furent condamnés à des amendes pour infraction à la loi sur l'obligation scolaire.

Le 25 septembre 1926, le *Deutscher Volksbund für Polnisch-Oberschlesien*, se fondant sur les articles 149 à 157 de la Convention de Genève, adressa à l'Office des minorités à Katowice une pétition par laquelle il demandait de constater que les décisions du voïévode de Silésie, déclarant nulles les inscriptions scolaires pour le motif que les enfants inscrits n'appartenaient pas à la minorité de langue, étaient contraires au droit; le *Volksbund* concluait en outre que le voïévode, avant qu'il n'eût été statué sur la pétition, ne pouvait „prononcer des peines ou exercer une contrainte ni contre les personnes responsables de l'éducation des enfants ni contre les enfants eux-mêmes".

Conformément à l'article 152 de la Convention de Genève, cette pétition fut transmise pour avis au président de la Commission mixte avec les observations de l'Office des minorités polonais.

Dans l'Avis rendu par lui à la date du 15 décembre 1926, le président de la Commission mixte a conclu comme suit:

„1. Vu les articles 75 et 131 de la Convention de Genève l'enquête administrative générale qui a eu lieu pendant l'été de 1926, en vue de l'audition de toutes les personnes

Digitized by Google

qui avaient inscrit à l'école de minorité des enfants de l'éducation desquels elles étaient légalement responsables, n'est pas régulière.

2. Les catégories suivantes d'inscriptions à l'école de minorité ont été annulées à tort:

A. Toutes les inscriptions émanant de parents, tuteurs, etc., qui, lors de l'enquête, ont manifesté formellement le désir d'envoyer à l'école de minorité allemande les enfants de l'éducation desquels ils étaient légalement responsables; il n'y a pas lieu de rechercher si les parents, tuteurs, etc., ont indiqué comme langue maternelle de l'enfant, le polonais, l'allemand et le polonais, ou l'allemand.

B. Toutes les inscriptions émanant de parents, tuteurs, etc., qui, lors de l'enquête, n'ont fait aucune déclaration relative à l'école à laquelle ils désiraient envoyer les enfants de l'éducation desquels ils étaient légalement responsables; il n'y a pas lieu de rechercher si les parents, tuteurs, etc., ont indiqué comme langue maternelle de l'enfant, le polonais, l'allemand et le polonais, ou l'allemand.

C. Toutes les inscriptions émanant de parents, tuteurs, etc., qui, lors de l'enquête, ont exigé que l'enseignement fût donné aux enfants en allemand et en polonais, mais qui n'ont pas indiqué formellement si les enfants devaient fréquenter l'école de minorité allemande ou l'école de majorité polonaise; il n'y a pas lieu de rechercher si les parents, tuteurs, etc., ont indiqué comme langue maternelle de l'enfant, le polonais, l'allemand et le polonais, ou l'allemand.

D. Les 1.307 inscriptions annulées, parce que les parents, tuteurs, etc., n'ont pas donné suite à l'invitation de comparaître à l'enquête qui a eu lieu pendant l'été de 1926.

Tous les élèves visés aux paragraphes A, B, C, D, doivent immédiatement et d'office être transférés à l'école de minorité, à l'exception des élèves qui ont été exclus de cette école:

a) parce qu'ils ne possédaient pas la nationalité polonaise;

b) parce que l'inscription avait été faite par une personne qui n'était pas légalement responsable de l'éducation de l'enfant en question;

c) parce qu'ils n'appartenaient pas au district scolaire;

d) parce qu'ils devaient fréquenter en réalité une autre école;

Digitized by Google

e) parce qu'ils n'étaient plus soumis à l'obligation scolaire.

Le requérant pourra présenter des pétitions spéciales pour ces catégories d'élèves.

3. Les autorités compétentes sont invitées à ne dresser aucun procès-verbal, pour cause d'infraction à la loi sur l'obligation scolaire, aux parents, tuteurs, etc., des enfants qui, en vertu du paragraphe 2 du présent Avis, doivent être transférés d'office à l'école de minorité. Ces autorités sont également invitées à retirer les procès-verbaux qui ont déjà été dressés, à moins que les tribunaux n'aient déjà été appelés à statuer sur ces cas.

Après avoir pris connaissance de l'Avis du président de la Commission mixte, le voïévode de Silésie a déclaré, le 13 janvier 1927, qu'il lui était impossible de s'y conformer intégralement; toutefois, il a ajouté qu'il satisferait aux demandes légitimes que la minorité allemande en Haute-Silésie polonaise formulerait en matière scolaire.

La déclaration du voïévode n'ayant pas donné satisfaction au *Deutscher Volksbund*, celui-ci a déclaré faire appel, en vertu des articles 149 à 157 de la Convention de Genève, au Conseil de la Société des Nations. L'appel du *Deutscher Volksbund*, daté du 15 janvier 1927, a été transmis le 11 février 1927 par l'intermédiaire du Gouvernement polonais au Secrétaire général pour soumission au Conseil. Les observations du Gouvernement polonais sur ledit appel ont été soumises au Conseil par une lettre en date du 18 février 1927.

Le Conseil de la Société des Nations s'est occupé de l'affaire au cours de ses séances des 5, 8 et 12 mars; sous un certain aspect, l'affaire est revenue devant le Conseil le 8 décembre 1927.

Le 12 mars 1927, le Conseil a adopté une Résolution qui, entre autres, signale à l'attention du Gouvernement polonais „l'intérêt tout spécial qui s'attache à ce que ce dernier n'insiste pas sur les mesures prises par ses autorités locales en vue d'exclure des écoles minoritaires les catégories d'enfants qui ont fait l'objet des demandes d'inscription ci-après:

„1. Demandes d'inscription infirmées pour le motif que les parents, tuteurs, etc., n'ont pas donné suite à l'invitation

Digitized by Google

de comparaître à l'enquête qui a eu lieu pendant l'été de 1926.

„2. Demandes d'inscription infirmées pour le motif que les enfants à inscrire et pour lesquels, lors de ladite enquête, furent indiquées comme langues maternelles et l'allemand et le polonais, n'appartenaient pas à la minorité allemande".

D'autre part, le Conseil a estimé qu'il ne convenait pas d'admettre aux écoles minoritaires les enfants qui ne parlaient que la langue polonaise. Il a décidé d'instituer un contrôle au sujet des cas concrets rentrant dans les catégories mentionnées aux nos 1 et 2 ci-dessus et qui sembleraient douteux aux autorités scolaires polonaises locales.

„Pareil contrôle", dit la Résolution du Conseil, „pourra aussi s'appliquer aux cas de nouvelles inscriptions d'enfants postérieurement demandées par les personnes légalement responsables de leur éducation, et qui sembleraient douteux aux autorités locales scolaires polonaises. Le contrôle aura pour but de vérifier si un enfant parle la langue véhiculaire de l'école minoritaire, de façon qu'il soit utile qu'il fréquente cette école".

Il a été décidé qu'l'exercice de ce contrôle se ferait de la manière suivante: Les autorités locales déféreraient, dans chaque cas douteux, la question au président de la Commission mixte de Haute-Silésie, assisté d'un ressortissant suisse, expert en matière d'enseignement, et désigné, en principe, par le Conseil de la Société des Nations. Si, à la suite de l'avis de l'expert quant à la connaissance par l'enfant de la langue allemande, le président déclarait qu'il ne serait pas utile que l'enfant fréquentât l'école minoritaire, l'enfant serait exclu de cette école.

Le contrôle en question serait aussi exercé à l'égard des enfants pour lesquels les personnes légalement responsables de l'éducation auraient déclaré, lors de l'enquête faite en 1926, que la langue maternelle était la langue polonaise, au cas où lesdites personnes en exprimeraient le désir. Dans ce cas, l'enfant en question aurait accès à l'école minoritaire si, à

Digitized by Google

la suite de l'avis de l'expert quant à sa connaissance de la langue allemande, le président déclarait qu'il y avait utilité à l'admettre dans ladite école.

La Résolution dont il s'agit a été adoptée après une discussion au cours de laquelle le représentant de l'Allemagne a fait valoir que le rapport au Conseil laissait ouverte la question juridique posée à l'occasion de cette affaire.

Par une note de la délégation de Pologne auprès de la Société des Nations, adressée au Secrétaire général en date du 18 octobre 1927, le Gouvernement polonais a prié le rapporteur au Conseil en l'affaire de statuer sur le point de savoir si le contrôle institué par la Résolution du Conseil du 12 mars 1927 devait s'appliquer, aux termes du troisième paragraphe de l'alinéa II (cité plus haut) à 735 enfants de l'année scolaire 1927—1928. Cette démarche était faite conformément à l'alinéa IV de la Résolution susmentionnée, dont la teneur est la suivante:

„Toute question relative à l'exécution des dispositions qui précèdent que pourrait désirer voir élucider, soit le Gouvernement polonais, soit le président de la Commission mixte, devra, pour plus de facilité, être résolue d'une façon définitive par le rapporteur au Conseil, à moins que celui-ci n'estime nécessaire d'en référer au Conseil".

Il ressort de la réponse du rapporteur au Conseil, M. *Urrutia*, que ce dernier a estimé que le contrôle institué par la Résolution du 12 mars 1927 était applicable aux 735 enfants visés dans la note polonaise du 18 octobre 1927.

Ainsi que le rapporteur l'a fait ressortir dans la séance du Conseil du 8 décembre 1927, cette opinion ne préjugeait pas de la décision que le Conseil lui-même pouvait être appelé à prendre à l'égard des enfants de l'année scolaire 1927—1928.

Au cours de la même séance, le représentant de l'Allemagne a expliqué que la décision prise par le Conseil en mars 1927 avait été comprise par lui comme se référant uniquement aux enfants de la classe 1926—1927. Constatant qu'il y avait une divergence de vues entre les Membres du Conseil à cet égard, et estimant qu'il était devenu nécessaire d'éclair-

Digitized by Google

cir définitivement les questions juridiques de principe régissant l'admission des enfants aux écoles minoritaires allemandes, il a répété qu'on se trouvait en présence d'un différend d'ordre juridique, et il a déclaré quil avait maintenant l'intention de recourir à la Cour permanente de Justice internationale en vue de lui demander une interprétation des dispositions pertinentes de la Convention de Genève.

Le Conseil a pris acte de la déclaration du représentant de l'Allemagne en constatant qu'il était bien entendu que les examens en cours concernant les enfants de l'année scolaire 1927—1928 seraient poursuives. La décision qui pourrait être prise par la Cour déterminerait si des enfants qui, à la suite de ces examens, pourraient être transférés dans l'école polonaise, devraient finalement être admis dans les écoles minoritaires.

Dans sa plaidoirie, l'agent du Gouvernement allemand a, en outre, fait allusion au rapport relatif à une nouvelle pétition du *Deutscher Volksbund* de Haute-Silésie polonaise, et que le Conseil de la Société des Nations a adopté le 7 mars 1928.

Par une pétition datée du 30 janvier 1928 et adressée directement au Conseil de la Société des Nations en vertu de l'article 147 de la Convention de Genève, le *Deutscher Volksbund* avait saisi le Conseil d'une question ayant trait à la création d'une école primaire de minorité dans le district scolaire de Biertultowy, en Haute-Silésie polonaise. Dans les observations qu'il a présentées le 1er mars 1928 au sujet de cette pétition, le Gouvernement polonais a exprimé l'avis que la question de fond soulevée dans la pétition, à savoir celle qui avait trait à l'ouverture de l'école minoritaire de Biertultowy, ne pourrait être utilement examinée par le Conseil en ce moment, vu qu'elle était liée à la question de l'interprétation des articles 106 et 131 de la Convention de Genève et que l'interprétation de ces articles se trouvait soumise actuellement à une procédure engagée devant la Cour permanente de Justice internationale de La Haye. Le *Deutscher*

Digitized by Google

Volksbund ayant fait observer qu'il avait saisi, avant son appel direct au Conseil, l'Office polonais des minorités à Katowice, de sa pétition conformément à la procédure prévue par les articles 149 à 157 de la Convention de Genève, sans avoir pu obtenir de réponse sur le sort de cette communication, le Gouvernement polonais a déduit d'autre part que, s'il n'avait pas cru devoir jusqu'alors transmettre l'appel en question au Conseil, c'était uniquement parce qu'il estimait que la question faisant l'objet de la pétition ne saurait être utilement examinée par le Conseil en ce moment.

Le Conseil, prenant acte de cette déclaration du Gouvernement polonais, a décidé d'ajourner l'examen de la question relative à la création de l'école minoritaire de Biertultowy, jusqu'à ce que la Cour permanente de Justice internationale ait rendu sa décision sur la Requête du Gouvernement allemand du 2 janvier 1928, à laquelle le Gouvernement polonais s'était référé.

Point de droit.

I.

L'article 72 de la Convention de Genève est ainsi conçu: (Article 12 du Traité des Minorités du 28 juin 1919).

1. — L'Allemagne agrée que, dans la mesure où les stipulations des articles précédents affectent des personnes appartenant à des minorités de race, de religion ou de langue, ces stipulations constituent des obligations d'intérêt international et seront placées sous la garantie de la Société des Nations. Elles ne pourront être modifiées sans l'assentiment de la majorité du Conseil de la Société des Nations.

1. — La Pologne agrée que, dans la mesure où les stipulations des articles précédents affectent des personnes appartenant à des minorités de race, de religion ou de langue, ces stipulations constituent des obligations d'intérêt international et seront placées sous la garantie de la Société des Nations. Elles ne pourront être modifiées sans l'assentiment de la majorité du Conseil de la Société des Nations. Les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon s'engagent à

Digitized by Google

ne pas refuser leur assentiment à toute modification desdits articles, qui serait consentie en due forme par une majorité du Conseil de la Société des Nations.

2. — L'Allemagne agrée que tout Membre du Conseil de la Société des Nations aura le droit de signaler à l'attention du Conseil toute infraction ou danger d'infraction à l'une quelconque de ces obligations, et que le Conseil pourra procéder de telle façon et donner telles instructions qui paraîtront appropriées et efficaces dans la circonstance.

3. — L'Allemagne agrée en outre qu'en cas de divergence d'opinion, sur des questions de droit ou de fait concernant ces articles, entre le Gouvernement allemand et une Puissance quelconque, Membre du Conseil de la Société des Nations, cette divergence sera considérée comme un différend ayant un caractère international selon les termes de l'article 14 du Pacte de la Société des Nations. Le Gouvernement allemand agrée que tout différend de ce genre sera, si l'autre Partie le demande, déféré à la Cour permanente de Justice. La décision de la Cour permanente sera sans appel et aura la même force et valeur qu'une décision rendue en vertu de l'article

2. — La Pologne agrée que tout Membre du Conseil de la Société des Nations aura le droit de signaler à l'attention du Conseil toute infraction ou danger d'infraction à l'une quelconque de ces obligations, et que le Conseil pourra procéder de telle façon et donner telles instructions qui paraîtront appropriées et efficaces dans la circonstance.

3. — La Pologne agrée en outre qu'en cas de divergence d'opinion, sur des questions de droit ou de fait concernant ces articles, entre le Gouvernement polonais et l'une quelconque des Principales Puissances alliées et associées ou toute autre Puissance, Membre du Conseil de la Société des Nations, cette divergence sera considérée comme un différend ayant un caractère international selon les termes de l'article 14 du Pacte de la Société des Nations. Le Gouvernement polonais agrée que tout différend de ce genre sera, si l'autre Partie le demande, déféré à la Cour permanente de Justice. La décision de la Cour permanente sera sans appel et aura la

Digitized by Google

13 du Pacte. même force et valeur qu'une décision rendue en vertu de l'article 13 du Pacte.

Se fondant sur le paragraphe 3 de cet article, qui, selon son texte même, donne à tout État membre du Conseil le droit de porter devant la Cour différend „sur des questions de droit ou de fait concernant ces articles" (c'est-à-dire les articles qui, dans le titre premier, précèdent l'article 72; voir annexe), le Gouvernement allemand a, dans la Requête et dans son Mémoire, formulé la conclusion dont les termes ont été reproduits ci-dessus.

Cette conclusion contient, semble-t-il, trois thèses, dont les deux premières forment un tout, qui, à la lumière des discussions dans le Conseil de la Société des Nations, a pour objet de faire affirmer par la Cour la thèse énoncée devant le Conseil par le représentant de l'Allemagne, savoir „que même un enfant sachant exclusivement le polonais doit pouvoir être admis à l'école minoritaire", et „que la décision sur le point de savoir à quelle école doit aller l'enfant dépend uniquement de la volonté exprimée par ses parents, quelle que soit la langue parlée par l'enfant".

Les thèses comprises dans la conclusion allemande paraissent être les suivantes:

1) Les articles 74, 106 et 131 de la Convention de Genève accordent à toute personne la liberté sans restriction de déclarer, selon sa propre conscience et sous sa propre responsabilité personnelle, qu'elle appartient ou non à une minorité de race, de langue ou de religion, sans devoir se soumettre, sous quelque forme que ce soit, à une vérification, contestation, pression ou entrave de la part des autorités;

2) lesdits articles accordent aussi à toute personne la liberté sans restriction de choisir la langue d'enseignement et l'école correspondante pour l'élève ou l'enfant de l'éducation duquel elle est responsable — également sans devoir se soumettre, sous quelque forme que ce soit, à une vérification, contestation, pression ou entrave de la part des autorités;

Digitized by Google

3) toute mesure discriminatoire *(any measure singling out)* au préjudice des écoles minoritaires est incompatible avec l'égalité de traitement garantie par les articles 65, 68, 72, paragraphe 2, et par le préambule du titre II.

Les conclusions du Contre-Mémoire du Gouvernement polonais ont été reproduites ci-dessus.

Il a été également relevé que, dans sa Duplique écrite, l'agent du Gouvernement polonais a demandé à la Cour de se déclarer incompétente et qu'il a maintenu cette demande dans la procédure orale, tout en déclarant qu'il n'avait pas soulevé cette exception comme exception préliminaire, mais qu'il l'avait jointe au fond de l'affaire. Il en est de même de l'objection selon laquelle l'affaire avait été déjà réglée par le Conseil de la Société des Nations.

Le mot „débouter" de la conclusion principale du Gouvernement polonais devant être compris dans son sens ordinaire en droit français, il est clair que cette conclusion vise le fond de l'affaire et signifie que le Gouvernement polonais, contestant l'exactitude des thèses du Gouvernement allemand, prie la Cour d'en rejeter la demande.

La conclusion „éventuelle et subsidiaire" du Gouvernement polonais, elle aussi, par son contenu même, démontre, si on la compare à la conclusion allemande, que le Gouvernement polonais n'accepte pas les thèses allemandes. La Cour aura à examiner de plus près par la suite les divergences d'opinion qui divisent les Parties à l'égard de ces thèses. Mais il semble utile de signaler, dès maintenant, que, de la comparaison des deux conclusions, il résulte entre autres ce qui suit:

La Pologne est d'avis qu'à côté des articles cités à l'appui des deux premières thèses allemandes, il faut également prendre en considération l'article 69 de la Convention;

La Pologne ne reconnaît pas que les articles en question accordent à toute personne la liberté sans restriction de „choisir la langue véhiculaire et l'école correspondante pour un élève ou un enfant de l'éducation duquel elle est légale-

Digitized by Google

ment responsable", mais seulement „la liberté de déclarer quelle est la langue de l'élève ou de l'enfant"; et

la Pologne n'admet pas non plus, dans sa totalité, la thèse allemande concernant l'exemption, dans l'exercice de ces libertés, de toute „vérification, contestation, pression ou entrave de la part des autorités".

La Cour passe maintenant à l'examen de l'exception d'incompétence que l'agent du Gouvernement polonais a formulée dans sa Duplique écrite. Cette exception est ainsi motivée:

„Il ressort des observations finales du n° III de la Réplique que le Gouvernement allemand exclut l'interprétation de l'article 69 de la Convention de Genève en disant:

„No doubt can exist that Article 131, in connection with Article 74, regulates the question of admission to the minority schools exhaustively and clearly for both parts of the plebiscite district".

Ce n'est que dans la Réplique que le Gouvernement allemand précise aussi nettement l'objet du différend, ce qui soulève nécessairement la question de la compétence de la Cour. Seules peuvent être déférées à la Cour permanente les divergences d'opinion sur des questions de droit ou de fait concernant les articles qui précèdent l'article 72, et non pas ceux qui le suivent. Le texte du n° 3 de l'article 72 de la Convention est précis".

A l'égard de cette exception, l'agent du Gouvernement allemand a, en premier lieu, fait valoir que l'exception avait été présenté trop tard, — les exceptions préliminaires, selon l'article 38 du Règlement de la Cour, devant être proposées au plus tard dans le Contre-Mémoire. Il soutient que le Gouvernement polonais aurait fort bien pu, dans son Contre-Mémoire, soulever la question de compétence à raison du fait que le Gouvernement allemand n'avait pas invoqué l'article 69 à l'appui de son interprétation. Il conteste d'ailleurs que le Gouvernement allemand ait adopté le point de vue que l'article 69 ne devait pas être pris en considération, mais il considère ce point comme étant sans intérêt parce que, d'après lui, l'opinion du Gouvernement polonais, selon laquelle l'accès

Digitized by Google

à la Cour n'est ouvert que pour des différends concernant les articles 64 à 71, serait erronée.

L'article 38 du Règlement de la Cour est ainsi conçu:

„Lorsque l'instance est introduite par requête, toute exception préliminaire est proposée après la présentation du Mémoire de la Partie demanderesse et dans le délai fixé pour la présentation du Contre-Mémoire.

L'acte introductif de l'exception contient l'exposé de fait et de droit sur lequel l'exception est fondée, les conclusions et le bordereau des pièces à l'appui qui sont annexées; il fait mention des moyens de preuve que la Partie désire éventuellement employer.

Dès réception par le Greffier de l'acte introductif de l'exception, la Cour, ou, si la Cour ne siège pas, le Président, fixe le délai dans lequel la Partie contre laquelle l'exception est proposée peut présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions; les documents à l'appui y sont annexés et les moyens éventuels de preuve sont indiqués.

Sauf décision contraire de la Cour, la suite de la procédure est orale. Les dispositions des alinéas 4 et 5 de l'article 69 du Règlement sont applicables".

Le but de cet article a été de régler le point de savoir quand pourrait valablement être présenté une exception d'incompétence dans le cas, seulement, où l'exception serait présenté comme préliminaire en ce sens que le défendeur demanderait une décision sur l'exception avant toute procédure ultérieure sur le fond. C'est uniquement pour ce cas que l'article règle la procédure à suivre, différente de la procédure sur le fond.

Mais de cela il ne résulte pas qu'une exception d'incompétence, qui n'est pas présentée comme préliminaire dans le sens susdit, puisse être soulevée à n'importe quel stade de la procédure.

La juridiction de la Cour dépend de la volonté des Parties. La Cour est toujours compétente du moment où celles-ci acceptent sa juridiction, car il n'y a aucun différend que les États admis à ester devant la Cour ne puissent lui soumettre. L'article 36 du Statut, dans son premier alinéa, consacre ce principe dans les termes suivants:

Digitized by Google

„La compétence de la Cour s'étend à toutes affaires que les Parties lui soumettront, ainsi qu'à tous les cas spécialement prévus dans les traités et conventions en vigueur".

Ce principe ne saurait être tenu en échec que dans les cas exceptionnels où le différend que des États voudraient soumettre à la Cour rentrerait dans la compétence exclusive, réservée à un autre organe. Telle n'est cependant pas la situation dans la présente affaire; car la compétence que le Conseil de la Société des Nations possède, en vertu des articles 147 et 149 de la Convention de Genève, pour statuer sur des pétitions individuelles ou collectives, est tout à fait distincte, et ne limite en rien la compétence de la Cour pour statuer sur des différends entre États. La preuve en est que la compétence détenue par le Conseil, en vertu de ces articles, couvre aussi les articles du titre premier de cette partie de la Convention, pour lesquels l'article 72, n° 3, prévoit expressément la juridiction de la Cour en cas de différends entre les États qui y sont mentionnés.

La situation de la Cour, en matière de compétence, n'est pas comparable à la situation des tribunaux nationaux, pour lesquels l'État a réparti la compétence, soit *ratione materiæ*, soit d'après un ordre hiérarchique. Cette répartition est, en général, d'ordre public, et implique pour les tribunaux le devoir de veiller *ex officio* à son observation. Puisque dans ces cas, l'exception de la Partie ne fait qu'attirer l'attention du tribunal sur une objection à la compétence qu'il doit examiner d'office, cet acte de la Partie peut être accompli à tout moment, au cours de la procédure.

L'acceptation, par un État, de la juridiction de la Cour dans un cas particulier, n'est pas, selon le Statut, soumise à l'observation de certaines formes, comme, par exemple, l'établissement d'un compromis formel préalable.

Ainsi la Cour a, dans son Arrêt n° 5, reconnu comme suffisante, pour établir sa compétence, la simple déclaration, faite par le défendeur au cours de la procédure, d'accepter que la Cour jugeât sur un point qui, de l'avis de la Cour, ne rentrait pas autrement dans sa compétence. Et il ne semble point

Digitized by Google

douteux que la volonté d'un État de soumettre un différend à la Cour puisse résulter, non seulement d'une déclaration expresse, mais aussi d'actes concluants. Il paraît difficile de nier que le fait de plaider le fond, sans faire des réserves sur la compétence, ne doive être regardé comme une manifestation non équivoque de la volonté de l'État d'obtenir une décision sur le fond de l'affaire. Or, la Cour a déjà observé que les conclusions du Contre-Mémoire visent une décision sur le fond.

La Cour sait fort bien que le Gouvernement allemand avait présenté la Requête introductive d'instance en vertu de l'article 72, n° 3, de la Convention de Genève, et partant en sa qualité de Membre du Conseil de la Société des Nations, tandis que, dans les questions dont la Cour se trouve saisie exclusivement de par le consentement des Parties, le Gouvernement allemand ne saurait figurer qu'en tant qu'État contractant de la Convention de Genève.

Mais elle est d'avis que rien, dans cette Convention ou dans les principes régissant la juridiction de la Cour, ne s'oppose à ce que l'accord des Parties place devant la Cour des questions qui sont en dehors du cadre de celles pour lesquelles la juridiction obligatoire est prévue, bien que l'instance ait été introduite sur la base de la clause qui établit ladite juridiction. La Cour rappelle à cet égard ce qu'elle a retenu dans son Arrêt n° 5, mentionné ci-dessus: savoir, qu'un différend relatif au Protocole XII de Lausanne, pour lequel sa juridiction n'était pas prévue, lui avait été valablement soumis en vertu du consentement de la Partie défenderesse; et cela dans une procédure que le Gouvernement hellénique avait introduite en vertu de l'article 26 du Mandat pour la Palestine et en sa qualité de Membre de la Société des Nations. Il est vrai que, dans ce cas, le consentement de la Partie défenderesse s'était manifesté par une déclaration expresse, alors que, dans le cas actuel, il ne résulte que du fait d'avoir demandé une décision sur le fond sans faire des réserves à l'égard de la compétence. Mais cette circonstance ne saurait, de l'avis de la Cour, justifier une conclusion diffé-

Digitized by Google

rente, car il n'y a aucune règle qui prescrive que le consentement doit être donné par une déclaration explicite plutôt que par des actes concluants.

Si, dans un cas spécial, le défendeur a manifesté, par une déclaration expresse, sa volonté d'obtenir une décision sur le fond et de ne pas soulever la question de compétence, il semble clair qu'il ne peut, plus tard au cours de la procédure, revenir sur cette déclaration. Il n'en serait autrement que si les conditions dans lesquelles celle-ci avait été faite étaient de nature à infirmer la déclaration de volonté, ou si la Partie demanderesse avait, dans la procédure ultérieure, essentiellement modifié l'aspect de l'affaire, de sorte que le consentement donné, sur la base de la demande primitive, ne saurait raisonnablement s'appliquer à la demande telle qu'elle se présente actuellement. Or, de l'avis de la Cour, il n'existe pas de raison pour traiter autrement les cas où la volonté de soumettre une affaire à la décision de la Cour a été manifestée implicitement par le fait de plaider le fond sans réserver la question de compétence.

La Partie défenderesse paraît, elle aussi, partager cette opinion. C'est ce qui ressort de la manière dont elle a, dans sa Duplique, motivé la présentation de son exception seulement à ce stade de la procédure. Elle se fonde, en effet, sur la mise hors cause par le Gouvernement allemand, dans la Réplique écrite, de l'article 69 de la Convention de Genève; cette mise hors cause, dans son opinion, ne résultait pas en effet aussi nettement du Mémoire allemand.

Mais la Cour ne trouve pas que cette raison puisse justifier le retrait du consentement implicitement donné. La Partie demanderesse n'a pas, dans sa Réplique, changé sa conclusion, dans laquelle elle n'invoque, à l'égard des deux premières thèses, que des articles de la Convention qui suivent l'article 72. Le Contre-Mémoire lui-même démontre que l'agent du Gouvernement polonais avait déjà porté son attention sur ce fait et qu'il aurait fort bien pu poser la question de compétence dans son Contre-Mémoire s'il l'avait voulu. Au lieu de ce faire, le Gouvernement polonais, dans son

Digitized by Google

Contre-Mémoire, c'est borné à insister sur l'importance de l'article 69 pour la décision quant au fond de l'affaire, et le Gouvernement allemand, dans sa Réplique, a accepté la discussion sur ce terrain, en maintenant que l'article 69 constituait un argument en faveur de son point de vue. Quand bien même on voudrait regarder le consentement à l'examen par la Cour des conclusions de l'Allemagne comme dépendant de la prise en considération de l'article 69, cette condition se trouverait donc remplie. En effet, comme il sera démontré plus loin, la Cour, en examinant le fond, s'est, elle aussi, placée au point de vue suivant lequel l'article 69 doit entrer en ligne de compte, conformément aux vues exprimées par le Gouvernement polonais dans son Contre-Mémoire.

Au surplus, les déclarations du Gouvernement polonais dont le Conseil, ainsi qu'il a été dit plus haut, a pris acte dans sa séance du 7 mars 1928, contribuent à indiquer le sens qu'il convient d'attribuer au fait que, dans son Contre-Mémoire, le Gouvernement polonais a répondu quant au fond sans formuler de réserves.

La Cour arrive donc à la conclusion que le Gouvernement polonais a implicitement accepté la compétence de la Cour pour juger quant au fond, sur l'ensemble des demandes du Gouvernement allemand, et que l'exception d'incompétence formulée dans la Duplique ne peut invalider cette acceptation acquise dès la présentation du Contre-Mémoire.

D'ailleurs, même si tel n'était pas le cas, l'argument contre la compétence de la Cour, qui est tiré de l'article 72, n° 3, ne pourrait porter sur la troisième thèse du Gouvernement allemand, pour autant que celle-ci invoque les articles 65 et 68 de la Convention, qui, eux, sont parmi les articles visés dans l'article 72, n° 3.

La Cour, ayant établi qu'elle est competente en vertu de l'acceptation de sa juridiction par la Partie défenderesse, n'a pas besoin d'examiner si, et, le cas échéant, dans quelle mesure, les deux premières thèses de la conclusion allemande tomberaient, elles aussi, sous le coup de la compétence que lui confère l'article 72, n° 3, de la Convention de Genève.

Digitized by Google

Toutefois, le Gouvernement allemand ayant exprimé l'opinion selon laquelle la compétence de la Cour s'étendrait aux différends relatifs aux dispositions du titre II de la Partie III de la Convention, donc aussi aux articles invoqués par lui à l'appui de ses deux premières thèses, la Cour désire observer ce qui suit.

Cette opinion est fondée sur l'avis que la garantie de la Société des Nations, mentionnée sous le n° 3 du préambule au titre premier, comprendrait aussi les dispositions du titre II.

La Cour ne saurait se rallier à cet avis.

Le préambule en question est ainsi conçu:

„Considérant que la Conférence des Ambassadeurs a décidé, en date du 20 octobre 1921:

1° que le Traité concernant la protection des minorités, etc., conclu le 28 juin 1919 entre les États-Unis d'Amérique, l'Empire britannique, la France, l'Italie, le Japon, d'une part, et la Pologne, d'autre part, est applicable dans la partie de la Haute-Silésie reconnue comme faisant définitivement partie de la Pologne;

2° que l'équité ainsi que le maintien de la vie économique de laHaute-Silésie demandent que le Gouvernement allemand soit tenu d'accepter, au moins pour la période transitoire de quinze ans à dater de l'attribution définitive du territoire, des stipulations correspondant aux articles premier, 2, 7, 8, 9 (alinéas 1 et 2), 10, 11 et 12 dudit Traité, pour ce qui concerne la partie de la Haute-Silésie reconnue comme faisant définitivement partie de l'Allemagne;

3° que les stipulations de l'accord qui sera conclu entre les Gouvernements allemand et polonais en vue de la mise en pratique des principes ci-dessus énoncés, constituent des obligations d'intérêt international pour l'Allemagne et pour la Pologne et seront placées sous la garantie de la Société des Nations de la même façon que les stipulations du Traité du 28 juin 1919,

les deux Parties contractantes ont convenu des stipulations suivantes. . . . .“

L'objet du préambule est de donner les motifs des dispositions contenues dans le titre premier, ce qui ressort clairement du texte („considérant que la Conférence des Ambassa-

Digitized by Google

deurs a décidé. . . . les deux Parties contractantes ont convenu des stipulations suivantes. . . .“). Suivent les dispositions du titre en textes imprimés parallèlement, l'une en ce qui concerne l'Allemagne, l'autre en ce qui concerne la Pologne. Elles répètent, dans les articles 65 à 72, les dispositions du Traité des Minorités, qui, selon la Décision de la Conférence des Ambassadeurs, devaient être acceptées par l'Allemagne.

Il apparaît ainsi clairement que ce sont les dispositions du titre premier lui-même qui constituent l'exécution (ou, selon le texte du préambule, „la mise en pratique“) des „principes établis ci-dessus“ par la Conférence des Ambassadeurs [1]).

S'il en avait été autrement, on aurait dû trouver quelque part ailleurs dans la Convention l'expression de l'idée que les dispositions de l'article 72 — lesquelles ont sans aucun doute pour but de préciser ce qu'il faut entendre par la garantie de la Société des Nations mentionnée dans le préambule au titre premier —, devaient s'appliquer aussi aux dispositions du titre II. Mais c'est en vain qu'on cherche l'expression d'une telle idée dans la Convention, qui, loin de mettre sur le même pied les multiples dispositions du titre II et celles du titre premier, établit une distinction très marquée entre les unes et les autres.

Il est vrai que les résolutions par lesquelles le Conseil de la Société des Nations a déclaré accepter la garantie des dispositions de la Convention de Genève sont rédigées dans des termes si généraux qu'elles pourraient faire croire qu'on n'entendait pas distinguer entre les dispositions des deux titres. Mais cela ne peut prévaloir contre les termes de la Convention. Le fait que, d'après le titre III, certaines fonctions sont confiées au Conseil, à l'égard des dispositions du titre II également, peut d'ailleurs expliquer que l'on ait considéré aussi ces dispositions comme étant garanties par la

---

[1]) Dans l'annexe 3 à la Recommandation faite par le Conseil de la Société des Nations et acceptée par la Conférence des Ambassadeurs, l'expression qui, dans le texte anglais, correspond à l'expression „mettre en pratique“ du texte français est: *put into force* (mettre en vigueur).

Digitized by Google

Société des Nations, bien que d'une autre façon que les dispositions du titre premier.

Pour ces raisons, la Cour ne saurait accepter l'interprétation selon laquelle la garantie de la Société des Nations, telle qu'elle est définie dans l'article 72 de la Convention de Genève, s'étendrait aussi aux dispositions du titre II.

La Cour est donc arrivée à la conclusion qu'elle ne saurait admettre l'exception d'incompétence soulevée par le Gouvernement polonais. Mais, comme il a été dit plus haut, l'agent du Gouvernement polonais a aussi formulé l'objection que „l'affaire, en vertu des articles 149 et 157 de la Convention, est réglée par le Conseil de la Société des Nations qui est souverain dans l'appréciation des mesures à prendre", et que sa „décision ne saurait être soumise à un contrôle de la Cour de Justice internationale".

Si, comme la Cour l'estime, cette objection doit être comprise comme posant une exception de non-recevabilité de la conclusion allemande, la Cour ne peut considérer cette exception comme bien fondée.

La „décision" visée est la „Résolution" rappelée plus haut, que le Conseil a adoptée le 12 mars 1927, statuant en appel sur la demande de l'Association allemande de Haute-Silésie polonaise *(Deutscher Volksbund für Polnisch-Oberschlesien)*. Il s'agit donc d'une résolution prise en vertu des pouvoirs que l'article 149 de la Convention de Genève confère au Conseil.

Les rapports découlant de la coexistence de ces pouvoirs et de la juridiction attribuée à la Cour par l'article 72, n° 3, n'ont pas été définis dans la Convention. Mais en l'absence de tout règlement spécial à ce sujet, la Cour estime devoir rappeler son observation antérieure, savoir que les deux juridictions sont d'ordres différents.

En tous cas, il ressort clairement des discussions qui ont eu lieu devant le Conseil que celui-ci n'a pas voulu trancher la question de droit soulevée par le délégué allemand et dont la solution est demandée par la Requête qui est à la base de

Digitized by Google

la présente procédure. La Résolution dit expressément, sous le n° V, que „l'arrangement prévu sous les nos II, III et IV ci-dessus doit être considéré comme une mesure exceptionnelle destinée à faire face à une situation de fait non prévue par la Convention du 15 mai 1922", et „qu'il ne doit en rien être interprété comme comportant une modification des stipulations de cette Convention". Et s'il pouvait encore exister des doutes sur la portée de la Résolution du Conseil, le Conseil lui-même les a fait disparaître en précisant, lors de sa séance du 8 décembre 1927, que la question juridique n'était pas tranchée. La Cour renvoie, sur ce point, à ce qu'elle a exposé plus haut.

Dans son Contre-Mémoire, l'agent du Gouvernement polonais a présenté, au sujet de la troisième thèse allemande, des observations qui peuvent être interprétées comme réservant une exception de non-recevabilité. Il a déclaré, en effet, qu'il n'était pas en état de se prononcer sur la dernière partie (troisième thèse) de la conclusion allemande, parce que le Gouvernement allemand n'avait, dans son Mémoire, fourni aucun exemple pour illustrer ladite thèse et que les tribunaux, de l'avis du Gouvernement polonais, n'ont pas à énoncer des principes généraux autrement qu'à l'occasion de faits concrets qui leur sont soumis. Le Gouvernement polonais, cependant, se réservait le droit de fournir des explications si la Partie adverse apportait des précisions et citait des faits concrets. Le Gouvernement allemand ayant, dans sa Réplique écrite, cité certains faits qui, à son avis, démontraient la nécessité d'obtenir une décision de la Cour conformément à cette thèse, l'agent du Gouvernement polonais n'a, dans sa Duplique écrite, rien dit au sujet de ladite thèse. Dans sa plaidoirie orale, il s'est borné, soit à contester l'existence des faits invoqués, soit à nier que ces faits puissent être imputés au Gouvernement polonais ou qu'ils puissent démontrer qu'il y ait eu un traitement discriminatoire au préjudice des écoles de minorité allemandes en Haute-Silésie polonaise. La Cour ne se trouve donc pas en présence d'une véritable exception d'irrecevabilité.

Digitized by Google

II.

Abordant maintenant l'examen du fond de l'affaire, la Cour estime nécessaire d'établir quels sont les rapports entre les dispositions du titre premier de la troisième Partie de la Convention de Genève et celles qui se trouvent dans le titre II de la même Partie.

La Cour rappelle à ce sujet que les dispositions du titre premier sont des dispositions dont le contenu a été fixé d'avance par la Conférence des Ambassadeurs. Elles devaient être acceptées telles quelles sans modifications. Cela résulte clairement du préambule au titre premier et de la disposition qui se trouve dans l'article 72, sous le nº 1. Elles constituent une catégorie à part des dispositions relatives à la protection des minorités, et les dispositions ultérieures convenues entre les Parties contractantes ne peuvent les modifier ou y être contraires, diminuant ainsi la protection prévue. (Voir à ce sujet le préambule du titre II cité plus haut, lequel déclare que les dispositions de ce titre sont adoptées „sans préjudice des dispositions du titre premier").

Le Protocole final, signé par les Parties à la même date que la Convention elle-même, souligne cette intangibilité des dispositions du titre premier par son article XV, qui dit:

„Aucune disposition de la Convention ne modifie en rien les stipulations des articles 65 à 72".

L'article 65 donne à certains de ces articles un caractère intangible encore plus marqué en disposant que les deux Parties contractantes s'engagent „à ce que les stipulations contenues dans les articles 66 à 68 soient reconnues comme lois fondamentales, à ce qu'aucune loi, aucun règlement ni aucune action officielle ne soient en contradiction ou en opposition avec ces stipulations, et à ce qu'aucune loi, aucun règlement ni aucune action officielle ne prévalent contre elles". Cette disposition se trouve encore répétée dans l'article 73 avec l'addition que „les tribunaux et cours de justice, y compris les tribunaux administratifs, militaires et les tribunaux extraordinaires, sont compétents pour examiner si

Digitized by Google

les dispositions législatives ou administratives ne sont pas contraires aux stipulations de la présente Partie".

Du caractère spécial et prééminent des stipulations du titre premier de la Convention, il résulte que toute interprétation des dispositions du titre II qui pourrait contredire le sens des stipulations du titre premier est exclue. Les stipulations du titre II doivent être interprétées à la lumière des stipulations du titre premier, et non ces dernières à la lumière de celles du titre II. Il ressort de la procédure en la présente affaire que les Gouvernements en cause ne sont pas d'accord sur le principe qui, pour les deux parties de la Haute-Silésie, règle la question de savoir si une personne appartient ou non à une minorité de race, de langue ou de religion. S'appuyant sur l'article 74 qui interdit aux autorités toute vérification ou contestation quant à „la question de savoir si une personne appartient ou non" à une telle minorité, l'Allemagne est d'avis que, par cet article, les Parties ont, d'un commun accord, adopté comme principe que ce point doit être laissé à la volonté subjective des personnes, et que cette volonté doit être respectée par les autorités, même si elle paraît contraire à la réalité.

Par contre la Pologne estime que la question de savoir si une personne appartient ou non à une desdites minorités est une question de fait et non de volonté, et que tel est bien le sens des dispositions du titre premier de la troisième Partie de la Convention de Genève, dispositions qui ne sauraient être modifiées par celles du titre II de cette Partie. Si l'article 74 conduit à admettre que les personnes peuvent déclarer elles-mêmes si elles appartiennent ou non à une des minorités en question, cette déclaration doit porter sur ce qui est en fait le cas. Une personne qui, en claire contradiction avec les faits, déclarerait appartenir à une minorité, commettrait, selon le Gouvernement polonais, un abus qui ne pourrait être toléré.

La Cour estime que la Pologne est fondée à interpréter le Traité des Minorités, dont les dispositions comme telles constituent — sauf de légères modifications sans importance

Digitized by Google

ici — le titre premier de la troisième Partie de la Convention de Genève, dans ce sens que la question de savoir si une personne appartient à une minorité de race, de langue ou de religion, et, partant, est en droit de réclamer le bénéfice des règles que le Traité contient sur la protection des minorités, est une question de fait et non de pure volonté. Le Traité est devenu, sans autre, applicable dans tous les territoires que le Traité de Versailles a transférés de l'Allemagne à la Pologne. Si le Traité des Minorités ne dit pas expressément quelles personnes appartiennent à une minorité, il ne faut pas y voir une lacune qui doive nécessairement être comblée par des stipulations ultérieures. Le Traité manquerait son but si l'on ne devait considérer comme établi que les personnes qui en fait appartiennent à une telle minorité doivent jouir de la protection stipulée.

S'il doit être reconnu que tel est le sens des stipulations du Traité des Minorités insérées dans le titre premier de la troisième Partie de la Convention de Genève avec le caractère spécial ci-dessus exposé, il ne s'ensuit cependant pas que les Parties contractantes n'aient pu valablement convenir d'étendre les droits prévus pour les minorités également à des personnes qui ne rentrent pas naturellement dans la notion de minorité. Il ne serait pas conforme à une juste interprétation des stipulations du Traité des Minorités, ni de la disposition de l'article XV du Protocole final, cité plus haut, de considérer comme exclue une extension à des personnes qui, en fait, n'appartiennent pas à une minorité, des bénéfices de protection stipulés en faveur des minorités. Mais, d'autre part, une telle extension ne se présume pas. Au contraire, il y a présomption que les dispositions de la Convention sont conformes au principe du Traité des Minorités.

Parmi les articles de la Convention cités par le Gouvernement allemand à l'appui de sa thèse, seul l'article 74 se réfère en général à la question de savoir si une personne appartient ou non à une minorité de race, de langue ou de religion. L'article 131 traite seulement d'une question spéciale, celle de la langue d'un élève ou enfant.

Digitized by Google

L'article 74 est ainsi conçu:

„La question de savoir si une personne appartient ou non à une minorité de race, de langue ou de religion, ne peut faire l'objet d'aucune vérification ni d'aucune contestation par les autorités".

Cette stipulation fournit-elle une base suffisante à l'interprétation que lui donne le Gouvernement allemand et selon laquelle il s'agirait d'une question de pure volonté („principe subjectif")? La Cour ne le pense pas.

Il y a lieu de remarquer, tout d'abord, que l'article ne dit pas en termes exprès que c'est une déclaration de la personne elle-même qui décide de l'appartenance à une minorité, ni que cette déclaration doit être une déclaration de pure volonté et non une déclaration établissant ce que la personne considère comme étant la situation de fait. L'interdiction de vérification et de contestation, que contient l'article, se comprend très bien, même si l'on rejette l'interprétation soutenue par l'Allemagne.

Il y a lieu de croire que, dans les conditions qui règnent en Haute-Silésie, il se présente une multitude de cas où l'appartenance à une minorité, notamment de race ou de langue, ne ressort pas clairement des faits. Une telle incertitude pourrait, par exemple, exister en ce qui concerne la langue, là où une personne ne parle ni l'allemand ni le polonais littéraire, ou bien connaît et emploie plusieurs langues, et, en ce qui concerne la race, dans le cas de mariages mixtes. Si les autorités voulaient procéder à la vérification ou à la contestation du contenu de la déclaration de la personne elle-même, il est peu probable que, dans de tels cas, elles pourraient arriver à un résultat plus conforme à la réalité. Pareil procédé, de la part des autorités, prendrait en outre facilement, dans l'opinion de la population, l'aspect d'une mesure vexatoire qui enflammerait les passions politiques et contrecarrerait le but d'apaisement, qui est aussi celui des stipulations concernant la protection des minorités.

Selon l'opinion de la Cour, la défense de vérification et de contestation a donc pour but, non de substituer un nou-

Digitized by Google

veau principe à celui qui, d'après la nature des choses et les dispositions du Traité des Minorités, détermine l'appartenance à une minorité de race, de langue ou de religion, mais seulement d'éviter les inconvénients — particulièrement grands en Haute-Silésie — qui résulteraient d'une vérification ou d'une contestation de la part des autorités en ce qui concerne cette appartenance. Que le principe soit resté le même, c'est ce qui se trouve aussi confirmé par l'article 131 qui, comme il sera exposé plus loin, prévoit une déclaration portant sur une question de fait („quelle est la langue d'un élève ou enfant"?) et non une déclaration de volonté.

Il faut reconnaître que l'interdiction de toute vérification ou contestation de la part des autorités peut avoir pour conséquence que certaines personnes, qui, en fait, ne font pas partie de la minorité, devront être respectées comme y appartenant. C'est là, de l'avis de la Cour, une conséquence que les Parties contractantes ont acceptée pour éviter les inconvénients beaucoup plus graves qui résulteraient d'une vérification ou d'une contestation de la part des autorités. Si, d'après ce qui a été dit ci-dessus, une déclaration qui est en pleine contradiction avec les faits doit être considérée comme non conforme à la Convention de Genève, il n'en découle pas que l'interdiction de vérification et de contestation cesse d'être applicable en pareil cas, comme semble vouloir le soutenir le Gouvernement polonais. L'interdiction, conçue en des termes absolus, ne peut souffrir aucune restriction. Mais il ne faut pas en conclure que l'interprétation ci-dessus donnée, selon laquelle la déclaration, en principe, doit être conforme aux faits, soit pour cela sans valeur. Il n'est pas sans importance, en effet, de constater quelle est la situation de droit.

Passant maintenant à la deuxième thèse du Gouvernement allemand, la Cour rappelle que cette thèse comporte que les personnes légalement responsables de l'éducation d'un élève ou d'un enfant ont la liberté sans restriction de „choisir la langue d'enseignement et l'école correspondante pour cet élève ou enfant sans avoir à se soumettre à aucune vérifi-

Digitized by Google

cation, contestation, pression ou entrave de la part des autorités".

Les dispositions que le Gouvernement allemand invoque à l'appui de cette thèse sont, à côté de l'article 74 dont la Cour a fixé plus haut l'interprétation, les articles 106 et 131 de la Convention de Genève dont le texte suit:

„*Article* 106.

§ 1.

1. — Il sera créé une école minoritaire, sur la demande d'un ressortissant, appuyée par les personnes légalement responsables de l'éducation d'au moins quarante enfants d'une minorité de langue, à condition que ces enfants soient ressortissants de l'État, appartiennent à une même communauté scolaire *(Schulverband — zwiazek szkolny)*, aient l'âge où l'enseignement est obligatoire, et soient destinés à fréquenter ladite école.

2. — Si quarante de ces enfants au moins appartiennent à la même confession ou religion, il sera créé sur demande une école minoritaire du caractère confessionnel ou religieux demandé.

3. — Dans le cas où la création d'une école minoritaire n'est pas expédiente pour des raisons spéciales, il sera formé des classes minoritaires.

§ 2.

Il devra être donné satisfaction aux demandes mentionnées aux alinéas 1 et 2 du paragraphe premier, dans le plus bref délai possible et au plus tard au début de l'année scolaire qui suivra la demande, à condition que celle-ci ait été présentée neuf mois au moins avant le début de l'année scolaire.

Article 131.

1. — Pour établir quelle est la langue d'un élève ou enfant, il sera uniquement tenu compte de la déclaration verbale ou écrite de la personne légalement responsable de son éducation. Cette déclaration ne pourra faire l'objet d'aucune vérification ou contestation de la part des autorités scolaires.

2. — Les autorités scolaires devront de même s'abstenir d'exercer toute pression, si minime qu'elle soit, ayant pour but le retrait de demandes de création d'institutions scolaires de minorités".

Digitized by Google

Pour faire comprendre ce qu'il faut entendre par „langue d'enseignement", il convient de citer l'article 132 qui est ainsi conçu:

„*Article* 132.

§ 1.

Par langue véhiculaire ou par langue considérée comme matière d'enseignement, on entend la langue littéraire correcte soit polonaise, soit allemande.

§ 2.

Là où la langue d'une minorité est la langue véhiculaire, elle l'est pour l'enseignement de toutes les matières, sauf pour l'enseignement du polonais dans la partie polonaise du territoire plébiscité et pour l'enseignement de l'allemand dans la partie allemande dudit territoire, lorsque l'enseignement de ces langues fait partie du programme scolaire.

§ 3.

Les cours minoritaires de la langue de la minorité seront donnés dans cette langue".

La thèse polonaise, telle qu'elle se trouve formulée dans la conclusion „éventuelle et subsidiaire", est, par contre, que les ressortissants légalement responsables de l'éducation d'un élève ou enfant ont la liberté de „déclarer quelle est la langue de l'élève ou de l'enfant". Cette thèse constitue la négation de la liberté de choisir la langue d'enseignement et l'école correspondante. Il ressort également de la procédure que la Pologne n'accepte pas sans restriction que toute vérification ou contestation de la part des autorités soit exclue en ce qui concerne la déclaration.

En dehors des articles cités dans la conclusion allemande, le Gouvernement polonais se fonde sur l'article 69 de la Convention, dont le premier alinéa doit être rappelé ici:

1. — En matière d'enseignement public, le Gouvernement allemand accordera dans les villes et districts où réside une proportion considérable de ressortissants allemands de langue autre que la langue allemande, des fa-

1. — En matière d'enseignement public, le Gouvernement polonais accordera dans les villes et districts où réside une proportion considérable de ressortissants polonais de langue autre que la langue polonaise, des faci-

Digitized by Google

cilités appropriées pour assurer que dans les écoles primaires l'instruction sera donnée dans leur propre langue aux enfants de ces ressortissants allemands. Cette stipulation n'empêchera pas le Gouvernement allemand de rendre obligatoire l'enseignement de la langue allemande dans lesdites écoles.

lités appropriées pour assurer que dans les écoles primaires l'instruction sera donnée dans leur propre langue aux enfants de ces ressortissants polonais. Cette stipulation n'empêchera pas le Gouvernement polonais de rendre obligatoire l'enseignement de la langue polonaise dans lesdites écoles.

Il en déduit que les écoles, classes ou cours de langue minoritaires prévus dans l'article 105 de la Convention (voir annexe) ne sont destinés qu'aux élèves de langue autre que la langue polonaise et dont les parents sont également de cette autre langue. Aussi le Gouvernement polonais estime-t-il que la déclaration prévue par l'article 131 pour établir quelle est la langue d'un élève ou enfant vise la constatation d'un fait et non l'expression d'une volonté ou d'un désir.

Pour ce qui est de savoir si l'article 131 vise une déclaration constatant un fait et non l'expression d'une volonté ou d'un désir, la Cour doit se rallier à l'interprétation du Gouvernement polonais. Le texte de l'article est clair en ce sens („pour établir *quelle est la langue* d'un élève ou d'un enfant . . ."). Il est aussi en complète harmonie avec les termes de l'article 105 („enfants d'une minorité de langue"), ainsi que de ceux de l'article 107 („élèves . . . qui . . . appartiennent à une minorité de langue"). Cette interprétation est, en outre, conforme au sens des mots „dans leur propre langue", qu'emploie l'article 69. La Cour ne trouve, dans le texte de la Convention, aucune raison pour interpréter l'article 131, ainsi que le veut le Gouvernement allemand, comme visant seulement une déclaration de la volonté ou du désir que l'instruction de l'enfant ou de l'élève soit donnée dans la langue minoritaire. Sur ce point la Cour se réfère aussi à ce qu'elle a exposé ci-dessus à propos de l'article 74.

La Cour, ayant à juger sur des thèses présentées sur la base de la Convention de Genève, ne peut attribuer une im-

Digitized by Google

portance particulière au fait que le voïévode de Haute-Silésie, se conformant à un avis exprimé par le président de la Commission mixte, a supprimé dans les formulaires, pour les demandes prévues dans les articles 106 et 107, l'exigence d'une déclaration sur la „langue maternelle" de l'enfant. Cette suppression peut d'ailleurs s'expliquer par le fait que le texte même desdits articles n'exige pas une déclaration sur ce point et que la Convention ne se sert pas de l'expression „langue maternelle".

La Cour ne peut non plus attacher beaucoup d'importance à l'argument que le Gouvernement allemand a cru trouver dans la position prise par le Gouvernement polonais lors des négociations qui ont eu lieu entre la Pologne et la Ville libre de Dantzig, et qui ont été terminées par l'Accord du 24 octobre 1921, moins d'un mois avant le commencement des négociations avec l'Allemagne relatives à la Haute-Silésie. Selon le Gouvernement allemand, le Gouvernement polonais aurait alors exigé l'adoption du principe que soutient actuellement le Gouvernement allemand. La Cour ne trouve pas cela tout à fait exact. La Pologne demandait alors deux choses: 1° que l'admission aux écoles minoritaires à Dantzig ne dépendît pas de ce que l'enfant fût à la fois de race et de langue polonaise, mais qu'il suffît, pour lui, d'être soit d'origine, soit de langue polonaise; 2° que la déclaration de la personne responsable de l'éducation de l'enfant décidât si l'enfant se servait de la langue polonaise ou était d'origine polonaise, toute vérification de l'exactitude de cette déclaration de la part des autorités scolaires devant être exclue. La Pologne revendiquait donc deux bases différentes, dont chacune devait suffire pour l'admission aux écoles minoritaires, savoir: soit l'origine polonaise, soit la langue polonaise de l'enfant. Seule, la seconde base paraît avoir été adoptée dans la Convention de Genève. La demande de la Pologne à ce sujet paraît correspondre parfaitement au contenu du premier alinéa de l'article 131 de la Convention de Genève et ne saurait donc fournir d'argument en faveur de l'interprétation allemande de cet article.

Digitized by Google

Mais, si la conclusion tirée par la Cour du texte de la Convention est que l'article 131 vise une déclaration qui, en principe, doit porter sur l'existence d'un fait et non exprimer une volonté ou un désir, cela n'exclut pas que, dans l'appréciation des faits, un élément subjectif puisse légitimement entrer. En effet, ce qu'il faut entendre par la langue d'une personne n'est pas toujours clair et hors de doute; notamment quand il s'agit d'un enfant arrivant à l'âge scolaire, il est sans doute légitime de ne pas tenir compte exclusivement de la langue dont l'enfant se sert en général, si c'est dans une autre langue que les parents satisfont leurs besoins culturels et si c'est cette langue qu'ils considèrent comme étant de préférence la leur. Ce qui vient d'être dit est tout particulièrement vrai pour la Haute-Silésie, étant donné les conditions très spéciales qui paraissent y régner, d'après les éléments de la procédure, au point de vue linguistique.

La thèse allemande soulève encore une autre question, celle de savoir si, d'après la Convention, l'admission d'un élève ou enfant aux écoles (classes ou cours) minoritaires dépend d'une déclaration conformément à l'article 131.

A ce sujet, la Cour fait observer qu'il ne lui paraît pas douteux que l'article 69 ne comporte pas l'obligation, pour les États en question, d'accorder „des facilités appropriées" pour que l'instruction dans la langue de la minorité soit donnée, dans les écoles primaires publiques, à d'autres élèves ou enfants que ceux dont la langue est celle de la minorité. Mais, d'après ce qui a été dit plus haut sur les rapports entre les dispositions du titre premier et celles du titre II, il ne serait pas raisonnable d'interpréter les stipulations dudit article comme s'opposant à ce que la participation aux mêmes bénéfices soit étendue par la Convention à d'autres élèves ou enfants. Il s'agit donc de savoir si la Convention a établi une telle extension. Le président de la Commission mixte a estimé qu'il faut distinguer entre, d'une part, les demandes en vue d'établir une école minoritaire ou un cours de langue minoritaire — pour lesquelles les articles 106 et 107 posent certaines règles —, et, d'autre part, les simples demandes d'inscription

Digitized by Google

d'un élève à une école minoritaire existante. Ces dernières, pour lesquelles la Convention n'a pas établi de règles, ne sont, selon lui, soumises à aucune forme ni à aucune condition concernant la langue. La base de cette interprétation paraît être, en premier lieu, le „principe subjectif" qui, selon le Gouvernement allemand, serait établi par les articles 74 et 131, mais qui, d'après l'interprétation donnée ci-dessus par la Cour, ne s'y trouve pas contenu.

Une autre base serait celle du traitement égal que l'article 68 de la Convention garantit aux minorités; le texte de cet article suit:

Les ressortissant allemands appartenant à des minorités ethniques, de religion ou de langue, jouiront du même traitement et des mêmes garanties en droit et en fait que les autres ressortissants allemands. Ils auront notamment un droit égal à créer, diriger et contrôler à leurs frais des institutions charitables, religieuses ou sociales, des écoles et autres établissements d'éducation, avec le droit d'y faire librement usage de leur propre langue et d'y exercer librement leur religion.	Les ressortissants polonais appartenant à des minorités ethniques, de religion ou de langue, jouiront du même traitement et des mêmes garanties en droit et en fait que les autres ressortissants polonais. Ils auront notamment un droit égal à créer, diriger et contrôler à leurs frais des institutions charitables, religieuses ou sociales, des écoles et autres établissements d'éducation, avec le droit d'y faire librement usage de leur propre langue et d'y exercer librement leur religion.

Bien que cet article ne soit pas invoqué dans la conclusion allemande, par rapport à la thèse dont il s'agit ici, il ressort de la procédure que le Gouvernement allemand trouve dans l'article 68 un argument pour établir qu'il y a liberté de choisir l'école minoritaire sans qu'il y ait obligation de faire la déclaration prévue à l'article 131. La Cour croit donc devoir examiner cet argument.

En effet, le Gouvernement allemand, au cours de la procédure orale, a émis l'opinion que le principe de l'égalité de traitement de tous les ressortissants, établi par les articles 67

Digitized by Google

et 68 de la Convention, serait violé si, en ce qui concerne la simple inscription d'un enfant à une école minoritaire, on exigeait de la personne responsable de l'éducation de l'enfant une déclaration contenant autre chose que la simple demande d'inscription. Le raisonnement paraît être celui-ci: aucune déclaration spéciale n'est requise pour l'inscription d'un enfant à l'école majoritaire; partant, en vertu du principe de l'égalité de traitement, il doit en être de même pour l'inscription aux écoles minoritaires.

La Cour ne peut se rallier à ce raisonnement. Elle estime que l'article 67 (voir annexe) est étranger à la question ci-dessus posée. En ce qui concerne l'article 68, il y a lieu de remarquer qu'on ne peut l'interpréter en laissant de côté l'article 69. En établissant l'obligation d'accorder des facilités appropriées pour que l'instruction d'un enfant de langue minoritaire dans les écoles primaires publiques lui soit donnée dans sa propre langue, cet article démontre clairement qu'il est parfaitement compatible avec le principe du „même traitement" garanti par l'article 68, de restreindre le bénéfice de ces „facilités" aux enfants dont la langue est la langue minoritaire. Et si, pour observer cette règle, une déclaration relative à la langue de l'enfant est exigée, cela ne peut non plus être considéré comme une infraction au principe du „même traitement" consacré par l'article 68.

En effet, l'article 69 accorde un avantage qui est lié à l'accomplissement de certaines conditions; le fait que cet avantage n'est pas accessible si les conditions dont il s'agit ne sont pas remplies, ne soulève par conséquent pas une question d'égalité de traitement. Il résulte de ce qui a été exposé ci-dessus, qu'on ne peut considérer comme contraire à la Convention le refus d'admettre aux écoles (classes ou cours) minoritaires des enfants dont la langue, d'après la déclaration des personnes responsables, n'est que la langue polonaise, ou pour lesquels manque la déclaration relative à la langue de l'enfant.

Si une déclaration a été faite, il faut toujours la respecter. Pour ce qui est de l'article 131, comme de l'article 74, la

Digitized by Google

Cour estime que l'interdiction de toute vérification ou contestation ne cesse pas d'être applicable dans des cas où il apparaît que la déclaration n'est pas conforme à la vérité. La Cour renvoie sur ce point à ce qu'elle a dit plus haut au sujet de l'article 74.

Abordant maintenant la troisième thèse du Gouvernement allemand, la Cour constate que, seul, l'article 68 de la Convention est pertinent à cet égard. En effet, l'article 65 (voir annexe), que le Gouvernement allemand a également cité, n'ajoute rien aux règles contenues dans l'article 68, mais donne à celles-ci un caractère particulièrement important et intangible. Quant à l'article 72, n° 2, et au préambule au titre II (voir annexe), également cités, aucune explication n'a été donnée qui permette à la Cour de les prendre en considération.

Selon la thèse allemande, il s'agit de mesures qui, dans le texte anglais original, sont désignées comme *singling out the minority schools to their detriment.* Cette expression signifie, dans l'opinion de la Cour, des mesures qui constituent un traitement des écoles minoritaires moins favorable ou plus défavorable que celui qui est accordé aux autres écoles, traitement présentant en même temps un caractère plus ou moins arbitraire.

A l'appui de sa thèse, le Gouvernement allemand a invoqué, dans sa Réplique, que, depuis la mise en vigueur de la Convention, les écoles minoritaires allemandes ont été, dans la plupart des cas, organisées et maintenues nonobstant la vive opposition des autorités polonaises. Il a allégué que plus de 700 pétitions émanant de membres de la minorité qui se plaignent d'une intervention arbitraire des autorités polonaises dans les affaires d'écoles de minorités sont encore pendantes, et que sept pétitions collectives, ayant également trait exclusivement aux écoles de minorité, ont été présentées au Conseil de la Société des Nations, conformément aux articles 149 et 157. Comme preuve de son allégation suivant laquelle l'attitude des autorités polonaises aurait été hostile

Digitized by Google

aux écoles de minorité, le Gouvernement allemand a invoqué le fait que, dans un Avis, daté du 12 octobre 1927, le président de la Commission mixte, au sujet de l'enquête ordonnée par les autorités compétentes en vue de l'audition de toutes les personnes qui avaient demandé la création d'une école minoritaire à Gieraltowice, avait dit ce qui suit:

„L'interrogatoire dut faire aux personnes légalement responsables de l'éducation l'impression d'un essai de pression destinée à les faire renoncer à la création d'une école minoritaire, d'autant plus que la minorité est engagée depuis des années dans une lutte permanente avec les autorités sur le terrain de l'école minoritaire. D'après l'article 131, alinéa 2, il est interdit aux autorités d'exercer une influence, si minime qu'elle soit, en vue du retrait de la demande faite dans le sens de l'article 106; il est donc évident que les autorités compétentes ont violé cet article".

Comme exemples d'une attitude partiale de la part des autorités, le Gouvernement allemand a aussi invoqué deux affaires particulières, l'une relative à l'attitude prise par la police de Brzezie à propos d'une fête de Noël organisée par l'école minoritaire, l'autre visant le fait que, dans la commune de Brzezinka, les autorités scolaires avaient établi l'école minoritaire dans une localité sise à trois quarts d'heure environ du lieu où habitaient la plupart des enfants inscrits à cette école, alors que les locaux auraient pu être trouvés en ce lieu même.

La cour est d'avis qu'une attitude générale d'hostilité de la part des autorités à l'égard des écoles minoritaires, attitude qui se manifesterait par des actes plus ou moins arbitraires, n'est pas compatible avec le principe de l'article 68. La Cour n'a, d'ailleurs, rien trouvé dans les éléments de la procédure qui constitue une contestation par la Pologne du bien-fondé de la thèse allemande, suivant laquelle toute mesure discriminatoire au préjudice des écoles minoritaires est incompatible avec l'égalité de traitement garantie par ledit article 68. D'autre part, la Cour n'entend pas se prononcer sur la question de savoir si l'attitude des autorités a, en fait, eu un caractère discriminatoire, car sa décision n'a été sollicitée sur

Digitized by Google

aucune mesure concrète représentée comme étant de cette nature.

Dans ces conditions, la Cour estime qu'il n'y a pas lieu pour elle de statuer sur la troisième thèse allemande.

Par ces motifs,

La Cour,

statuant contradictoirement,

par huit voix contre quatre,

décide et juge:

1) qu'il y a lieu de rejeter les exceptions, soit d'incompétence, soit d'irrecevabilité, soulevées par le défendeur;

2) que les articles 74, 106 et 131 de la Convention germano-polonaise du 15 mai 1922 relative à la Haute-Silésie accordent à tout ressortissant la liberté de déclarer, selon sa conscience et sous sa responsabilité personnelle, qu'il appartient ou non à une minorité de race, de langue ou de religion, ainsi que de déclarer quelle est la langue d'un élève ou d'un enfant de l'éducation duquel il est légalement responsable;

que lesdites déclarations doivent porter sur ce que leur auteur estime être la situation de fait concernant le point en question et que la liberté de déclarer quelle est la langue d'un élève ou d'un enfant, tout en comportant, le cas échéant, une certaine latitude d'appréciation des circonstances, ne constitue pas une faculté illimitée de choisir la langue dans laquelle l'enseignement doit être donné et l'école qui y correspond;

que, cependant, la déclaration visée par l'article 131 de la Convention, ainsi que la question de savoir si une personne appartient ou non à une minorité de race, de langue, ou de religion, ne sont pas soumises, sous quelque forme que ce soit, à une vérification, contestation, pression ou entrave de la part des autorités;

3) qu'il n'y a pas lieu de statuer sur la partie de la conclusion du demandeur d'après laquelle toute mesure discriminatoire au préjudice des écoles minoritaires est incompatible avec l'égalité de traitement garantie par les articles 65, 68, 72,

Digitized by Google

alinéa 2, et par le préambule du titre II de la Partie III de la Convention.

Le présent arrêt ayant été rédigé en français et en anglais, c'est le texte français qui fait foi.

Fait au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt-six avril mil neuf cent vingt-huit, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et dont les autres seront transmis aux agents des Gouvernements des Puissances requérante et défenderesse respectivement.

Le Président: ***D. Anzilotti.***
Le Greffier: ***A. Hammarskjöld.***

M. ***Huber,*** ancien Président, M. ***Nyholm,*** juge, M. ***Negulesco,*** juge suppléant, et M. ***Schücking,*** juge national, déclarant ne pas pouvoir se rallier à l'arrêt rendu par la Cour et se prévalant du droit que leur confère l'article 57 du Statut, ont joint audit arrêt les exposés suivants de leur opinion individuelle:

Opinion dissidente de M. Huber.

Le soussigné regrette de ne pouvoir se rallier à l'arrêt rendu par la Cour. Se fondant en effet exclusivement sur les éléments de la procédure devant la Cour, les seuls qui soient juridiquements pertinents, il estime que la Cour n'a pas compétence pour statuer sur les conclusions de la Requête allemande dans les conditions admises par l'arrêt. La Cour doit se borner à se prononcer sur lesdites conclusions exclusivement sur la base du titre premier de la Partie III de la Convention de Genève, et cela pour les raisons suivantes:

Aux termes de l'article 36 du Statut, „la compétence de la Cour s'étend à toutes affaires que les Parties lui soumettront, ainsi qu'à tous les cas spécialement prévus dans les traités et conventions en vigueur".

Digitized by Google

Si large que soit cette délimitation de compétence, elle est en même temps limitative. A la différence des tribunaux nationaux, la Cour n'a pas de compétence indépendante de la volonté des Parties et préexistante à pareille volonté. Selon l'article 40 du Statut, les affaires sont portées devant la Cour soit par notification du compromis, soit par requête.

La Requête allemande du 2 janvier 1928 invoque l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève, — donc une compétence prévue dans une convention en vigueur, et l'article 40 du Statut. Par ces deux clauses, la compétence de la Cour et la procédure à suivre ont été déterminées. Les règles de droit matériel sur lesquelles se fondent les conclusions de la Requête sont les articles 65, 68, 72, alinéa 2, 74, 106 et 131, ainsi que le préambule à la Section II de la Convention de Genève.

La Pologne n'a pas proposé une exception préliminaire aux termes de l'article 38 du Règlement; elle a admis l'existence de la compétence de la Cour, compétence qu'elle a acceptée par l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève; mais, en observant cette attitude, elle a simplement admis cette compétence telle que la Cour l'interprétera. En effet, la Requête allemande n'est pas de nature à exclure d'emblée la possibilité pour la Cour de statuer en vertu de l'article 72, alinéa 3.

Il est vrai que les conclusions de la Requête et le Mémoire du Gouvernement allemand, d'une part, et le Contre-Mémoire du Gouvernement polonais, d'autre part, ont révélé que les deux Parties interprètent l'article 72, alinéa 3, d'une manière différente. Tandis que l'Allemagne estime que la compétence de la Cour s'étend aussi bien au titre II qu'au titre premier de la Partie III, la Pologne, dans son Contre-Mémoire, soutient que cette compétence ne vise que les articles qui précèdent l'article 72, et que, partant, les conclusions relatives aux dispositions du titre II devraient être envisagées par rapport au titre premier. Les conclusions du Contre-Mémoire se comprennent facilement de ce point de vue: soit débouter la demanderesse de ses conclusions comme sortant du cadre de la

Digitized by Google

compétence admise — et cette interprétation de la conclusion principale polonaise, bien qu'opposée au sens ordinaire du mot „débouter", semblerait seule compatible avec le contexte —, soit, éventuellement et subsidiairement, statuer à leur endroit par rapport à l'article 69. Lorsque la Réplique allemande a démontré l'opposition essentielle des deux interprétations de l'article 72, alinéa 3, la Pologne a soulevé, dans sa Duplique, une exception d'incompétence. Encore que tardive comme exception tendant à arrêter la procédure sur la base de l'article 72, alinéa 3, et trop générale pour la raison qu'au moins une partie des conclusions allemandes se fondent sur le titre premier, la proposition polonaise a toute sa valeur pour démontrer que la Pologne n'a reconnu la compétence de la Cour que dans le cadre de l'article 72, alinéa 3. L'examen de la question de savoir quelles règles de droit matériel doivent être appliquées par la Cour dans l'exercise de sa compétence qui lui revient en vertu de l'article 72, alinéa 3, rentre bien dans le cadre de cette compétence, et il peut y être procédé dans tous les stades de la procédure. Les contestations de compétence visées par le dernier alinéa de l'article 36 du Statut ne sont pas nécessairement, sauf dans des conditions particulières, des exceptions liminaires.

La compétence établie par l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève ne s'étend qu'au titre premier de la Partie III. Aux arguments développés dans l'arrêt pour appuyer cette manière de voir, il y a lieu d'ajouter les suivants:

1° C'est un trait caractéristique de toute l'économie de la Convention de Genève que de prévoir des juridictions et des moyens de recours différents presque pour chaque partie ou titre ou même pour les subdivisions de titres. L'extension d'une juridiction, relative à une section de la Convention, à une autre partie de ce même instrument, n'est donc pas admissible, et cela d'autant moins que le titre III (articles 147 *et sqq.*) établit un système développé et spécial de moyens de recours individuels et collectifs pour toute la Partie III.

2° L'article 72, alinéa 3, est la reproduction littérale de l'article 12 du Traité des Minorités du 28 juin 1919 et de dis

Digitized by Google

positions analogues d'autres traités. La juridiction prévue par cette clause présente à tous égards un caractère très particulier et exorbitant du droit international général; car l'article 72, alinéa 3, reconnaît à toute Puissance membre du Conseil, même si elle n'est pas Partie contractante du Traité des Minorités ou de la Convention de Genève, le droit de s'adresser à la Cour, et cette action judiciaire vise des stipulations qui ont trait non à des droits de l'État demandeur ou de ceux de ses ressortissants pour lesquels il prendrait fait et cause, mais bien à des rapports entre l'État défendeur et ses propres ressortissants. Étant donné ce caractère très particulier de la juridiction de l'article 72, alinéa 3, il semble difficile de déduire, du seul fait de l'insertion de cet article dans la Convention de Genève, une extension de juridiction au delà du titre premier. Le régime du titre premier est, en tant que „traité de minorités", selon la décision de la Conférence des Ambassadeurs, applicable *de plano* à la Haute-Silésie polonaise, et c'est en vertu de la même décision que ce régime, du point de vue de la réciprocité, a été rendu applicable également à la partie allemande. Mais le titre II présente un caractère différent: il constitue un accord conclu entre les deux États pour tenir compte des conditions spéciales de la Haute-Silésie et peut, selon la clause III du Protocole final, être modifié d'un commun accord comme les autres dispositions du régime transitoire. Or, il semblerait inconcevable que les Parties contractantes eussent conféré, sauf stipulation expresse, à des Puissances tierces, étrangères à la Convention de Genève, le droit de les actionner en justice, au sujet de l'interprétation et de l'application de leur accord. Aussi le titre II, malgré son préambule, ne reproduit-il en rien l'article 72. Cet article n'appartient donc pas à l'ensemble de dispositions que le titre II veut représenter.

Il résulte de ce qui précède que l'article 72, alinéa 3, ne vise que le titre premier et que la Partie défenderesse n'a pas au point de vue de la procédure, abandonné ce terrain; au contraire, elle a affirmé sa thèse selon laquelle la compétence se trouverait limitée au titre premier. Mais il est quand

Digitized by Google

même possible que les Parties aient élargie la base de la compétence de la Cour par un accord intervenu entre elles.

Comme il ne s'agirait pas d'introduire une nouvelle affaire, mais une nouvelle compétence pour une affaire déjà soumise à la Cour, les conditions de forme établies par l'article 40 du Statut ne s'imposent pas. Par contre, l'article 36, alinéa premier, du Statut, fait loi pour la Cour, et, partant, aussi pour les Parties chaque fois qu'il s'agit de créer une compétence pour la Cour.

Il est constant que la compétence qui dépasserait celle de l'article 72, alinéa 3, ne résulterait pas d'un traité en vigueur, mais d'un accord *ad hoc*. La question est donc celle-ci: l'affaire, pour autant qu'elle dépasse le cadre de l'article 72, alinéa 3, a-t-elle été soumise à la Cour par les Parties? en d'autres termes, l'Allemagne et la Pologne ont-elles soumis à la Cour l'interprétation des articles 74, 106 et 131 de la Convention de Genève?

Soumission par les Parties signifie dans l'article 36 du Statut soumission par un accord — acte bilatéral — intervenu entre elles en vue d'un cas spécial; le cas typique, mais pas nécessairement le seul, de cette espèce, est le compromis proprement dit. Pour qu'un État puisse soumettre une affaire par un acte unilatéral, il faut qu'un accord antérieur lui confère cette faculté. Mais il ne peut pas être présumé que l'article 36 reconnaisse, en dehors de ces deux possibilités de soumettre une affaire à la Cour, une troisième suivant laquelle une compétence naîtrait du fait qu'un État, par acte unilatéral, présenterait une demande se trouvant, au moins en partie, en dehors d'une compétence préexistante, et que la Partie défenderesse y répondrait quant au fond. Pareille interprétation de l'article 36 semble difficile à concilier avec les conceptions qui, à l'époque de la préparation du Statut, ont prévalu parmi les États au sujet de l'arbitrage obligatoire, et est elle-même contredite par les travaux préparatoires.

L'Allemagne a présenté sa Requête en partant du point de vue que la compétence de la Cour, aux termes de l'arti-

Digitized by Google

cle 72, alinéa 3, s'étend aux dispositions du titre II de la même façon qu'au titre premier. D'après ce qui a été exposé, cette manière de voir n'est pas fondée en droit. En procédant ainsi, l'Allemagne n'a pas pu et n'a pas même voulu changer la compétence qui est établie de l'article 72, alinéa 3. Le consentement des Parties ne saurait résulter que de l'attitude que la Pologne a prise dans son Contre-Mémoire, car, à partir de la Duplique et jusqu'à la fin des plaidoiries, le dissentiment est certain. Ce qui pourrait constituer le consentement à un accord — consentement sur lequel la Pologne n'aurait pas pu revenir — est seulement le fait que le Contre-Mémoire polonais discute non exclusivement par rapport au titre premier l'interprétation des articles 74, 106 et 131, et qu'il formule des conclusions quant au fond des conclusions allemandes. Toutefois, la divergence des points de vue des deux Parties quant aux rapports entre les titres premier et II pour la question de la compétence est évidente déjà dans la première phase de la procédure écrite, et, dans ce même stade rien ne permet de supposer que les Parties aient voulu sortir du cadre de l'article 72, alinéa 3, et soumettre à la Cour l'affaire sur une nouvelle base de compétence.

Dans ces conditions, il ne semble pas possible de constater l'existence d'un consentement des Parties pour établir une nouvelle compétence ou pour adopter une interprétation commune de l'article 72, alinéa 3, et toutes les circonstances de la procédure qui s'est déroulée devant la Cour portent à ne pas présumer pareil consentement. Il est vrai que l'attitude des représentants des deux Parties au Conseil semble démontrer qu'elles s'attendaient l'une et l'autre à obtenir de la Cour une interprétation des articles cités à cette fin dans les conclusions allemandes. Mais ce fait n'est pas juridiquement pertinent.

Comme les compétences des tribunaux internationaux résultent presque toujours de traités ou d'autres instruments établissant formellement la volonté des États, il est difficile de concevoir que de nouvelles compétences — même seulement pour un cas spécial — puissent être déduites indirecte-

Digitized by Google

ment de la manière dont procèdent les agents. Pareille déduction de lavolonté des Parties serait d'autant plus difficile là où il s'agit du premier procès intenté sur la base de la juridiction de la Cour établie par les traités de minorités de 1919.

Mais, même si les Parties avaient placé la discussion de la même manière sur la base du titre II, il semble qu'une acceptation explicite, énoncée devant la Cour par les personnes ayant qualité pour faire des déclarations au nom des Parties, serait nécessaire pour autoriser la Cour à aller au delà des limites de la compétence qui découle du traité en vertu duquel la Cour a été saisie.

L'absence de contestation de compétence ne crée pas de compétence; elle ne fait qu'ouvrir la voie à la procédure. Si la Cour, saisie en vertu d'une clause de juridiction obligatoire ne se trouve pas en présence d'une exception d'incompétence, elle n'aura pas, sauf le cas de l'article 53 du Statut, à examiner d'office sa compétence; elle la présumera faute de contestation. Mais, statuant en vertu de la compétence que les Parties lui reconnaissent implicitement ou explicitement, elle recherchera d'office quelle sera sa base juridique pour se prononcer sur les demandes des Parties. *Jura novit curia.* La compétence de la Cour est déterminée par le traité ou compromis créateur de cette compétence, et non pas par les thèses que les Parties soutiennent en l'espèce.

C'est donc toujours l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève qui déterminera dans la présente affaire la portée de compétence de la Cour.

Si la Cour doit se fonder sur le titre premier, elle ne s'occupera des stipulations du titre II que comme de points incidents. Les interprétations et applications des clauses du titre II ne sont que des faits qui peuvent être appréciés par rapport à leur conformité avec celles du titre premier. A cet égard, une importance particulière revient à l'article 68, qui établit le principe du traitement égal.

Si l'on se place au point de vue adopté par la Cour pour interpréter les conclusions allemandes, on arrivera, sur la

Digitized by Google

base du titre premier, au résultat suivant: 1° Les conclusions visant l'interprétation des articles 74, 106 et 131 entant que tels sortent du cadre de la compétence de la Cour. 2° Pour autant que les conclusions relatives auxdits articles visent la conformité de certaines interprétations avec les dispositions du titre premier, notamment la conformité du principe dit objectiv et du principe dit subjectif avec les articles 68 et 69, un *non liquet* s'imposera. Les articles 68 et 69 ne contiennent rien qui interdise à un État de vérifier si une personne appartient, selon des critères objectifs, à une minorité, ni quelle est la langue propre d'un enfant. Mais ces articles qui, comme tout le titre premier, sont destinés à assurer aux minorités certaines libertés et un certain traitement de faveur, n'empêchent pas que les États, par législation autonome ou par convention, accordent aux minorités des libertés plus grandes ou un traitement plus libéral. C'est pourquoi les thèses soutenues par les deux Parties quant à l'interprétation des articles 74, 106 et 131 ne sont ni imposées ni exclues par les dispositions du titre premier. 3° La conclusion de la Cour relative aux mesures discriminatoires en général ne serait pas modifiée parce qu'elle est déjà fondée sur le titre premier.

Max Huber.

Opinion dissidente de M. Nyholm.

L'affaire soumise à la Cour comporte deux questions: celle de la compétence et celle (au fond) de l'interprétation des articles 74 et 131 de la Convention de Genève du 15 mai 1922.

Elle a été traitée en quatre parties: 1) l'exception d'incompétence soulevée par la Pologne est-elle tardive? 2) l'exception a-t-elle été abandonnée et, par ce fait, un accord a-t-il été établie entre les Parties d'où résulterait la compétence de la Cour? 3) cette compétence est-elle fondée sur d'autres motifs que l'accord? 4) le fond de l'affaire.

I. L'arrêt rejette l'argumentation de forclusion pour le motif que l'article 38 du Règlement de la Cour prescrivant la présentation d'une exception d'incompétence simultanément

Digitized by Google

avec le Contre-Mémoire ne concerne qu'un cas spécial où le défendeur demande un arrêt séparé sur l'exception.

D'ailleurs, le Règlement de la Cour n'aurait pu prescrire une règle de procédure qui aurait pour conséquence de déterminer la compétence de la Cour. La Cour décide sur sa compétence, mais elle ne la fixe pas. La règle, qui n'est pas prescrite sous peine de nullité, a un caractère plutôt administratif, et son sens est que le Greffe ne recevra pas d'exception après le délai fixe. Elle ne peut avoir un effet judiciaire pour le seul motif que le texte vise aussi les exceptions *ratione materiæ;* à celles-ci s'applique le principe immuable qu'elles sont recevables en tout état de cause.

II. L'arrêt conclut à la compétence de la Cour en se basant sur le principe que la volonté des Parties détermine la compétence de la Cour (Statut, article 36); mais, en l'espèce, cette volonté n'a pas trouvé son expression d'une manière suffisante. D'après l'article 36, la juridiction de la Cour repose sur deux bases seulement, qui sont soit un traité, soit un compromis. L'affaire actuelle est introduite sur la base d'un traité: la Convention de Genève du 15 mai 1922. Cependant, ce n'est pas là que l'arrêt trouve en réalité la fixation de la compétence; mais il résout la question de compétence en estimant que les Parties auraient fixé cette compétence par un „accord" spécial entre elles. Pourtant, lorsqu'il s'agit d'interpréter un article d'une convention déterminée, il semblerait naturel de rechercher en première ligne dans la convention elle-même les règles de la compétence, sans recourir dès l'abord à une autre base, telle que la volonté des Parties. Mais, en tout cas, faut-il encore prouver qu'il existe un compromis en due forme, c'est-à-dire constituant une *preuve précise et exacte de la volonté des Parties.*

Il est incontestable que la volonté des Parties puisse, sous forme de compromis, déterminer la compétence de la Cour.

Cependant, il paraît qu'on ne saurait se passer des formalités qui, selon les règles et l'esprit du Statut et du Règle-

Digitized by Google

ment, doivent présider à l'élaboration d'un compromis. C'est à tort, semble-t-il, que l'arrêt renvoie à un précédent dans l'affaire Mavrommatis (Arrêt n° 5), en faisant valoir qu'au cours de la procédure, sans aucune autre formalité, les Parties fixaient par accord entre elles la compétence de la Cour sur un point déterminé.

Dans l'affaire Mavrommatis, une exception d'incompétence avait été régulièrement plaidée et rejetée. Pendant les plaidoiries subséquentes au fond, les Parties ont fait ce qui n'était en substance qu'un acte de procédure, en priant la Cour de se prononcer également sur un point qui ne lui avait pas encore été spécialement soumis. Il s'agissait donc plutôt d'un changement ou de l'élargissement des conclusions. Une allusion précise quant à la compétence de la Cour ne paraît pas avoir été faite, et la demande par laquelle la Cour était invitée à se prononcer était faite sans indication spéciale d'une compétence qui n'était pas assurée d'avance. Un précédent pour l'omission des formalités accompagnant l'introduction d'un compromis ne paraît donc pas exister.

Mais, même en faisant abstraction de ces formalités, il est tout au moins certain que le compromis implique une volonté précise des deux Parties, conçue en des termes exprès.

Y a-t-il, en l'espèce, volonté précise? Tout d'abord, une déclaration concordante des deux Parties fait absolument défaut. Nulle part la Pologne n'a *déclaré* accepter la compétence de la Cour.

Mais, néanmoins, y a-t-il en fait acceptation? Encore non. Au contraire, jusqu'à ses dernières conclusions (plaidoiries orales du 15 mars 1928), la Pologne a expressément maintenu son exception d'incompétence.

L'arrêt, qui ne peut invoquer à l'appui de la thèse qu'il énonce ni déclaration expresse ni acceptation même tacite, se borne à soutenir que, par le fait que la Pologne a plaidé le fond „sans réserves", il s'est formé un compromis. Pourtant, les réserves existent tout au long des plaidoiries. Si l'arrêt fait allusion au fait que la Pologne a déposé son Contre-Mémoire avec des conclusions sur le fond sans „soule-

Digitized by Google

ver une exception", il est avéré que, dans la suite des plaidoiries et aussitôt que l'attitude de l'Allemagne en a fourni l'occasion, la Pologne a conclu à l'incompétence. En tout cas, les plaidoiries devant la Cour — par écrit et orales — forment une unité. Elles contiennent deux phases et elles finissent par la duplique orale; et il n'est pas possible de conclure avec l'arrêt qu'une acceptation tacite s'es produite par le fait que la Pologne a commencé les plaidoiries par le dépôt d'un Contre-Mémoire sur le fond. Un argument décisif contre cette prétention existe d'ailleurs dans le fait qu'il s'agit, en l'espèce, d'une exception *ratione materiæ* et qui peut donc être soulevée en tout état de cause. L'arrêt paraît, en définitive, adopter le point de vue qu'il y a acceptation implicite (pas même tacite) du simple fait que la Pologne, à un moment où la Cour était saisi des conclusions *et* sur l'incompétence *et* sur le fond, aurait plaidé le fond. Il suffit de relever qu'une pareille théorie renverse l'axiome de procédure selon lequel une exception peut être jointe au fond, d'où il résulte qu'il est possible de plaider en même temps et l'incompétence et le fond.

Il doit donc être considéré comme impossible de constituer un „compromis" entre deux Parties, dont l'une ne fait que protester contre l'existence d'un accord.

Au surplus, on doit ajouter qu'en l'espèce les Parties *ne pouvaient même pas* conclure un accord sur la compétence de la Cour. La Convention, sur la base de laquelle l'affaire est introduite, a été imposée aux Parties par la Conférence des Ambassadeurs qui a prescrit entre autres les règles de compétence. L'Allemagne et la Pologne ne sauraient donc changer ou fixer ces règles de leur propre volonté.

III. La compétence de la Cour ne peut donc être admise en l'espèce sur la base d'un „accord" qui n'existe pas et qui ne peut pas exister.

Il est, partant, nécessaire de s'adonner — chose du reste toute naturelle — à une interprétation de la Convention de Genève, laquelle sert de base à l'affaire. L'arrêt ne s'en occupe

Digitized by Google

que d'une manière plutôt passagère (voir pages 26—27). En complément ou en remplacement des remarques de l'arrêt, on peut renvoyer à la Convention qui contient, en effet, des éléments suffisants pour décider de la question de compétence.

Pour s'orienter dans le texte, il y a lieu de relever ce qui suit. L'article 131 soumis à l'interprétation se trouve dans le titre II de la partie de la Convention qui s'occupe des minorités, savoir *la troisième Partie* qui contient les articles 64 à 158. Cette Partie est divisée en trois: la première de l'article 64 à l'article 72, la seconde de l'article 73 à l'article 146. A ce second titre se joint un titre III concernant les voies de recours (articles 147 à 158). En se référant au texte, qu'il est nécessaire de consulter pour la discussion de la compétence, on peut relever ici que le titre premier n'est qu'une reproduction du Traité des Minorités, conclu entre la Pologne et les Principales Puissances alliées et associées le 28 juin 1919, tandis que le titre II est l'œvre de la Commission chargée de rédiger la Convention.

Des règles de compétence se trouvent dans le titre premier à l'article 72, dans le titre III aux articles 147 et suivants. L'article 72 confère compétence à la Cour pour les articles „qui précèdent", c'est-à-dire les articles 65 à 72. L'article 147 confère compétence au Conseil de la Société des Nations pour ce qui concerne toute la troisième Partie, soit pour le premier et aussi pour le second titre. En comparant les susdites remarques avec le texte, on arrive à comprendre l'interprétation qui s'impose à première vue et qui a été soutenue: savoir que la Cour compétente jusqu'à l'article 72 et le Conseil de l'article 73 à l'article 158. Et, puisque l'article 131 se trouve dans la partie qui est du domaine du Conseil, on pourrait aboutir à la conclusion que l'incompétence de la Cour est prouvée.

Mais, en considérant la genèse de la Convention et le système de rédaction adopté par la Commission, on arrive pourtant à un autre résultat.

Après la conclusion du Traité du 28 juin 1919, qui visait la protection des droits des minorités, les principes de ce

Digitized by Google

Traité devaient être développés et détaillés, et la Conférence des Ambassadeurs décida alors le 20 octobre 1921 que, en vue de la *mise en pratique* des principes du Traité, les Gouvernements allemand et polonais devaient „conclure une convention à l'effet de consacrer les dispositions suivantes: . . . .", savoir celles contenues dans les articles 1, 2, 7, 8, 9 (alinéas 1 et 2), 10, 11 et 12 du Traité.

La Commission chargée de l'élaboration de la Convention pouvait choisir deux voies: soit prendre comme base les articles du Traité en ajoutant à chaque article, sous forme de commentaires, tous les articles nécessaires pour développer en détail les principes du Traité, soit procéder à un amalgame des principes avec les stipulations de détail. C'est cette dernière voie qui a été choisie. En effet, le titre II constitue, avec les principes et avec les nouvelles règles détaillées, un ensemble. En même temps, les articles du Traité étaient réimprimés comme une espèce de préannexe ou préambule et étaient numérotés dans le cadre de la Convention de l'article 65 à l'article 72. L'emploi de ce procédé est relaté dans le préambule au titre II qui dit: le contenu des articles 65 à 72 se trouve *répété* au présent titre à seule fin de donner une vue d'ensemble.

Le titre II forme donc en soi seul la Convention. Les principes du Traité de 1919 y sont insérés, formant un ensemble avec les détails que la Commission devait y ajouter.

La première conséquence à tirer de ceci est que les mots „qui précèdent" perdent leur importance. Naturellement, la règle de la compétence de la Cour pour les articles 65 à 72 reste intacte, mais les mots „qui précèdent" ne sont plus une barrière excluant la compétence de la Cour pour les articles 75 *et sqq.* savoir pour le titre II. Ce titre, qui représente seul la Convention, est soumis à la compétence de la Cour, non seulement en ce qui concerne les principes, mais encore en ce qui concerne les articles qui les détaillent et qui ne sont qu'un développement de ces principes, et on ne saurait isoler ces articles puisqu'ils forment un tout avec les principes. Il serait inadmissible d'extraire quelques articles, en retenant

Digitized by Google

pour eux seuls la compétence de la Cour. En parcourant les articles du titre II, on constate que chacun d'eux sans exception est lié à un des principes du Traité, de manière à ne pas permettre une scission des règles de compétence. Les articles 69 et 131 en forment précisément un exemple. Les prescriptions de l'article 69 quant à l'enseignement, telles qu'elles résultent du Traité des Minorités, sont très sommaires. On constate dans le titre II quelle foule de prescriptions de détail il a fallu établir à côté de la règle principale de l'article 69.

Mais le titre II, qui est soumis à la compétence de la Cour, l'est aussi à celle du Conseil.

A ce propos, il est pourtant d'une importance extrême de relever que le Conseil n'est compétent que pour des pétitions et demandes venant des *particuliers*, tandis que la compétence de la Cour n'existe que pour les disputes surgissant entre, d'une part, les Gouvernements polonais ou allemand, et d'autre part, l'une quelconque des Principales *Puissances* alliées et associées ou toute autre Puissance membre du Conseil de la Société des Nations. Cette fixation de la compétence établie par la Commission dans la Convention est appropriée aux conditions pratiques et créée pour satisfaire ce but. La compétence du Conseil est fixée en vue des très nombreuses disputes surgissant à propos des stipulations de détail de la Convention (titre II). Pour le moment, plus de 700 affaires sont en cours. Et la Cour ne devrait pas s'en occuper. Si, tout de même, on admet la compétence de la Cour pour le titre II, c'est en se plaçant au point de vue que la Cour ne s'occupe que des affaires soulevées par des États et qu'on s'est fié au discernement d'un État pour ne pas introduire des recours à propos de cas insignifiants, mais seulement lorsqu'il arrive qu'à propos d'un article de détail il se pose des questions de principes de droit ou des faits qui peuvent entraîner d'importantes conséquences. Tel est, en effet, le cas d'espèce où un fait apparemment sans importance, savoir l'interprétation d'une déclaration d'inscription d'un enfant à l'école, a eu pour effet l'arrêt momentané de l'éducation d'un grand nombre d'enfants.

Digitized by Google

Ces considérations démontrent justement la nécessité de l'action des États, et il ne serait pas admissible de repousser cette action; on trouve donc ici un motif pour soutenir la compétence de la Cour à l'égard des articles de détail du titre II.

IV. La réponse que donne l'arrêt à la question de savoir si la déclaration de l'article 131 est de caractère subjectif ou objectif paraît conçue dans des termes qui n'arrivent pas à résoudre le problème d'une manière satisfaisante. L'arrêt reconnaît comme de juste l'importance du texte précis, selon lequel la déclaration ne peut être ni vérifiée ni contestée, mais il n'en tire pas la conclusion nécessaire. En effet, le dispositif de l'arrêt admet que la déclaration ait le caractère objectif en décidant qu'elle „doit" porter sur ce que son auteur estime être la situation de fait et qu'il n'existe pas une faculté illimitée de choisir la langue de l'enfant visé par la déclaration.

Il paraît y avoir ici une contradiction. Une déclaration *qui ne peut pas être contestée ni vérifiée* est inattaquable de tous les côtés. Il n'est pas possible de soumettre cette déclaration à des règles de droit. L'exigence selon laquelle la déclaration devrait être exacte quant aux faits n'est qu'un souhait pieux, et toute prescription en ce qui concerne sa sincérité reste absolument dans le domaine *moral*. S'il est défendu d'examiner la déclaration et si toutes objections ou contestations sont exclues, le déclarant n'est pas soumis à une obligation juridique, et la déclaration doit être prise telle quelle. Par conséquent, l'auteur peut, de sa propre volonté, formuler la déclaration sans s'occuper de sa concordance avec la réalaté.

L'Allemagne, qui conclut pourtant fermement au droit du déclarant de formuler la déclaration librement, a inséré dans ses conclusions que „le parent doit déclarer selon sa conscience et sous sa responsabilité personnelle". Puisque l'Allemagne n'a pas voulu accepter la thèse objective, l'idée qu'expriment lesdits mots doit être que l'auteur peut formuler sa déclaration comme il le veut, vraie ou fausse, mais qu'en la

Digitized by Google

formulant il doit, du point de vue moral, réfléchir sur le contenu que doit avoir sa déclaration.

La règle de l'article 131 s'explique par la situation spéciale en Haute-Silésie: il n'y existe pas de limites précises ni pour la nationalité, ni pour la langue. A côté des deux langues littéraires: le polonais et l'allemand, en trouve des patois comme dans tous les pays, et même un patois général considérablement différent des langues polonaise et allemande. La classe ouvrière parle couramment — et dans la vie intérieure exclusivement — ce patois, qui, par suite, est l'unique moyen d'expression — à l'exclusion de l'allemand et du polonais — des enfants jusqu'au moment où ces derniers commencent leurs études scolaires. Or, la déclaration ne prévoit d'option qu'entre deux langues: la langue allemande et la langue polonaise. Dans ces conditions, et vu l'état de choses relaté ci-dessus, il est des cas où la déclaration, en indiquant soit l'allemand soit le polonais, ne saurait répondre à la réalité des faits. De cette situation, il résulte encore que l'examen ordonné par la Société des Nations ne peut aboutir à prouver que la langue de l'enfant examiné n'est pas l'allemand. L'enfant ne sait pas non plus le polonais. Il ne possède que le patois. La demande de l'inscription de l'enfant à l'école minoritaire ne peut être considérée en général comme ayant pour but de soustraire un enfant réellement polonais à sa nationalité. Le motif peut être autre, par exemple que le parent, voyant que l'enfant apprendra automatiquement le polonais, langue du pays, désire lui faire apprendre pour des raisons pratiques la langue allemande enseignée dans l'école minoritaire. La Pologne ne saurait se plaindre de l'article 131 ni chercher à le changer par interprétation puisque, vu la nature réciproque du Traité, la même règle s'applique au district allemand. On peut ajouter encore que la plainte polonaise quant à l'application de l'article 131 se tourne principalement contre ses propres sujets, c'est-à-dire contre des Polonais qui amènent leurs enfants à l'école allemande.

Pour les grandes personnes, on a appliqué (article 74) les mêmes principes pour la définition de nationalité, race et re-

Digitized by Google

ligion. Il en paraît résulter que, étant donné la situation en Haute-Silésie, la solution établie repose sur une base rationelle selon les conditions du pays.

Aux remarques qui précèdent il est intéressant d'ajouter des renseignements sur ce qui s'est passé au sein de la Commission lors de la préparation de la Convention. A la réunion du 15 février 1922, du côté allemand il a été relevé que le principe admis par le projet était celui „*que chaque individu détermine lui-même s'il appartient à une minorité*". Pour laisser le droit de libre disposition s'exercer sans être entravé et sans subir l'influence des autorités il a été prescrit expressément que les autorités ne doivent pas procéder à une vérification. C'est de rigueur, précisément, étant donné la situation particulière de la Haute-Silésie où la langue n'est pas le critérium unique qui décide si un individu appartient à une minorité. Et, de même, il est surtout peu de mise d'y donner une définition rigide et objective de la notion „minorité" parce que les rapports linguistiques, religieux et ethniques s'y enchevêtrent. La définition des minorités *basée uniquement sur le principe subjectif* doit permettre par exemple à chaque individu de se compter au point de vue religieux parmi une minorité; d'autre part, il ne doit pas être impossible pour lui de se considérer comme appartenant à la minorité dans le domaine de l'école, mais à la majorité dans d'autres domaines, par exemple dans celui des associations. La délégation allemande croit que sa proposition tient compte de cette situation particulière.

Contre les susdits principes aucune objection n'a été faite au cours de la réunion.

Si la déclaration est donc inattaquable, il échet de regarder encore le problème qui est effectivement celui qui intéresse les Parties. Jusqu'à quel point peut-on enquêter sur la déclaration? L'article 131 défend toute contestation et vérification par „les autorités scolaires". Il n'y a aucune raison pour restreindre les mots „autorités scolaires" aux préposés subalternes de chaque école. Les mots „autorités scolaires"

Digitized by Google

doivent comprendre tous les organes de l'État qui s'occupent des affaires scolaires, depuis les plus inférieurs jusqu'aux plus hauts.

Pour les autorités non spécialisées comme „scolaires", on ne peut établir selon l'esprit de la Convention un pouvoir d'examen.

Toute enquête pour vérification quant à la langue signifie donc une entrave contraire au droit de liberté.

Cependant, on pourrait objecter que les autorités de l'État pourraient, du point de vue administratif, examiner non pas si la déclaration est conforme à la vérité, mais s'il existe en réalité *une déclaration* au sens de l'article, c'est-à-dire, par exemple, si la personne qui a fait une déclaration avait la capacité nécessaire pour ce faire.

L'on ne saurait nier qu'à cet égard des abus puissent se produire. Ceci n'est pas contesté par l'Allemagne. La Pologne aura la possibilité d'intervenir dans ces cas, mais la bonne foi dans l'exécution de la Convention exige que de tels cas particuliers ne fournissent pas de motifs pour des mesures générales contraires au contenu de l'article 131. Mais il y a lieu de se reporter à la bonne foi des deux États, vu que les stipulations de la Convention sont réciproquement applicables et au district polonais et au district allemand, et que, par conséquent, elles peuvent, le cas échéant, être invoquées contre l'un ou l'autre des États.

D. G. Nyholm.

Opinion dissidente de M. Negulesco.

Le soussigné, tout en se ralliant à la conclusion de l'arrêt quant au fond, diffère de la majorité de la Cour sur la question de compétence.

En vertu de l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève, la Cour a établi le principe que sa compétence s'étend aux articles 65 à 71 qui précèdent l'article 72, et non pas aux articles qui le suivent. Or, la Requête allemande, fondée sur l'article 72, alinéa 3, de la Convention, à la suite de la Réplique écrite et des explications données par l'agent du

Digitized by Google

Gouvernement allemand dans la plaidoirie orale, doit être considérée comme relative seulement à l'interprétation des articles 74, 106 et 131 de la Convention, et cela doit conduire à l'incompétence de la Cour.

L'article 131 étant étroitement lié à l'article 69 de la Convention, le Gouvernement polonais, dans son Contre-Mémoire, remarque que le Gouvernement allemand dans son Mémoire ne fait pas la moindre mention de l'article 69: „et pourtant", dit le Contre-Mémoire polonais, „l'article 72, paragraphe 3, sur lequel s'appuie la Requête, se réfère aux articles qui le précèdent et non à ceux qui le suivent".

L'exception d'incompétence étant mentionnée dans les motifs du Contre-Mémoire, on ne peut dire que, par la conclusion finale de ce Contre-Mémoire „de débouter le Gouvernement de sa demande", le Gouvernement polonais ait renoncé à cette exception. Il est vrai que la conclusion finale du Contre-Mémoire aurait dû mentionner en premier lieu que la Cour doit se déclarer incompétente et subsidiairement débouter le Gouvernement allemand de sa demande.

Il eût fallu interpréter la conclusion finale du Contre-Mémoire à la lumière des motifs que contient cette conclusion, et considérer cette dernière comme subsidiaire et devant se poser seulement si la Cour se déclarait compétente. D'ailleurs cette hésitation du Gouvernement polonais à invoquer l'exception dans les motifs et non dans les conclusions du Contre-Mémoire, s'explique par l'imprécision de la Requête allemande qui, tout en demandant l'interprétation des articles 74 et 131 de la Convention, se référait en même temps aux articles 65, 68, 72, alinéa 2, qui auraient pu attribuer compétence à la Cour si une divergence portait sur ces articles.

C'est la Réplique allemande qui établit clairement que la demande porte seulement sur l'interprétation des articles 74 et 131 de la Convention de Genève, et c'est par conséquent à partir de ce moment qu'aucun doute n'a plus subsisté dans l'esprit du Gouvernement polonais quant à l'incompétence de la Cour. Tels sont les motifs qui ont conduit le Gouverne-

Digitized by Google

ment polonais à conclure dans sa Duplique à l'incompétence de la Cour.

L'agent du Gouvernement allemand, en vertu de l'article 38 du Règlement, a invoqué dans sa plaidoirie orale la présentation tardive de l'exception, celle-ci n'ayant pas été soulevée dans le Contre-Mémoire. On doit considérer que l'exception d'incompétence ne saurait être tardive et qu'elle peut être soulevée en tout état de cause à n'importe quel stade de la procédure. L'exception d'incompétence de l'instance introduite par voie de requête n'est pas une question de procédure mais une question de fond, car la Cour doit examiner la Convention entre les Parties pour savoir si le différend porté devant elle rentre ou non dans les limites tracées pour sa compétence.

Le fait de „plaider le fond" n'implique pas que le défendeur ait renoncé à l'exception, surtout quand il l'a soulevée dans la Duplique et au cours de la plaidoirie orale comme une exception jointe au fond; autrement, on arrive à considérer le défendeur, qui en principe peut soulever une exception d'incompétence au cours de la plaidoirie orale (car — la Cour l'a établi —, il n'y a pas forclusion en vertu de l'article 38), comme étant dans impossibilité de la faire, vu la présomption d'acceptation de la compétence de la Cour. On ne voit pas bien à quoi servira le droit de soulever l'exception d'incompétence dans toutes les phases de la procedure, si ce droit est paralysé par la présomption d'avoir renoncé à l'exercice de ce droit et d'avoir accepté la compétence de la Cour.

La compétence de la Cour ne peut pas être assimilée à la compétence d'un tribunal national. La compétence de la Cour n'est pas générale, elle est strictement limitée par la volonté des États qui ont porté leur différend devant elle. En cas de doute sur la compétence, on doit conclure à l'incompétence de la Cour.

Mais même devant les tribunaux nationaux, il n'y a pas de présomption et de déchéance sans un texte spécial de procédure (paragraphes 38 et suivants du Code de procédure allemand). Dans plusieurs législations, on distingue entre

Digitized by Google

l'exception d'incompétence et l'exception d'inadmissibilité de la voie judiciaire, cette dernière pouvant être soulevée en tout état de cause. L'exception d'incompétence devant la Cour ne peut pas être assimilée à l'exception d'incompétence *ratione personæ;* elle ressemble plutôt à l'exception *ratione materiæ,* ou encore à l'exception d'inadmissibilité de la voie judiciaire, et, par conséquent, on ne peut obliger le défendeur sous peine de déchéance, à soulever l'exception *in limine litis.* Pour imposer au défendeur une pareille obligation, il faut un texte exprès soit dans le Statut, soit dans le Règlement, mais, faute de texte, pareille sanction ne peut pas intervenir. On ne peut donc dire que l'agent du Gouvernement polonais ait plaidé le fond „sans réserves", car il a fait plus: il a soulevé l'exception dans sa Duplique et il l'a maintenue dans sa plaidoirie orale.

D'ailleurs, une acceptation tacite de la compétence de la Cour qui résulte des simples actes de procédure est en contradiction avec les dispositions du Statut et du Règlement qui ne connaissent que deux voies pour saisir la Cour: la requête et le compromis. L'article 36 du Statut proclame que la compétence de la Cour s'étend à tous les cas spécialement prévus dans les traités et conventions en vigueur, ainsi qu'à toutes les affaires „que les Parties lui soumettront".

C'est par voie de requête unilatérale que la Cour est saisi, si elle est compétente en vertu des traités et conventions en vigueur. Au contraire, c'est par voie de compromis que la Cour est saisie pour les cas „que les Parties lui soumettront". Que ces mots se réfèrent à un compromis formel et non à des actes successifs de procédure, cela ressort, d'une part, de l'article 40 du Statut qui proclame que les „affaires sont portées devant la Cour, soit par notification du compromis, soit par une requête . . .", d'autre part des articles 37 et suivants du Règlement qui déterminent les conditions et les formalités à remplir lorsque l'instance est introduite par requête ou par la notification du compromis.

En vertu de ces textes il est difficile de dire que la Cour, incompétente pour statuer sur la requête du Gouvernement

Digitized by Google

allemand, qui était fondée sur l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève et se référait à l'interprétation des articles 74, 106 et 131 de la Convention, est devenue compétente, par l'accord tacite des Parties résultant des actes successifs de procédure et en dehors de tout compromis. D'ailleurs, pour qu'on puisse parler d'un accord sur la compétence de la Cour en dehors de la compétence limitée par l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève, il faut démontrer l'intention de l'Allemagne et de la Pologne d'accepter une pareille compétence. Or, la Requête allemande qui se réfère à l'interprétation des articles 74, 106 et 131 du titre II de la Convention, est fondée sur la croyance erronée que l'article 72, alinéa 3, confère à la Cour compétence obligatoire pour l'interprétation de ces articles. La Pologne, au contraire, n'est pas tombée dans cette erreur, car dans son Contre-Mémoire, elle mentionne l'incompétence de la Cour en vertu de l'article 72, alinéa 3, pour les articles qui le suivent (titre II). Il est donc difficile de constater qu'un accord s'est formé entre les Parties pour conférer à la Cour une compétence en dehors de l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève.

Si l'on veut considérer que les Parties sont tacitement tombées d'accord pour transformer l'instance saisie par voie de requête en instance par voie d'accord, on ne peut préciser à quel moment cette transformation s'est produite.

La Cour semble fixer ce moment au dépôt du Contre-Mémoire. Elle croit donc que par la volonté unilatérale du défendeur toute la procédure par requête du demandeur est transformée en demande par accord, sans que la Cour s'occupe de rechercher si le demandeur avait exprimé une pareille volonté. La Cour, partant de ce point de vue, affirme que l'exception du défendeur soulevée dans la Duplique est tardive, car elle est postérieure à cet accord, mais elle reconnaît que le défendeur aurait pu soulever l'exception d'incompétence en faisant des réserves dans sa plaidoirie orale, ce qui signifie que, par la volonté unilatérale du défendeur, on aurait pu anéantir les effets de l'accord conclu tacitement par le dépôt du Contre-Mémoire.

Digitized by Google

Mais, même si l'on considère qu'un accord s'est formé par le fait que le défendeur a accepté de plaider le fond de la Requête, comme celle-ci était fondée sur l'article 72, alinéa 3, de la Convention, on doit dire que l'accord entre les Parties a pour but d'étendre au titre II de la troisième Partie la compétence obligatoire de la Cour proclamée par l'article 72, alinéa 3, et qui se réfère seulement au titre premier de la Convention.

Cette extension de compétence n'est pas admissible à cause de la nature particulière de la troisième Partie de la Convention. L'article 72, alinéa 3, est la reproduction de l'article 12, alinéa 3, du Traité des Minorités. Ce Traité, conclu le 28 juin 1919 entre les États-Unis, l'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon, d'une part, et la Pologne, d'autre part, a été étendu à la Haute-Silésie, par la Décision de la Conférence des Ambassadeurs du 20 octobre 1921. Le Traité des Minorités pour la Haute-Silésie a été encore placé sous la garantie de la Société des Nations.

Dans ces conditions, le pouvoir conféré aux Membres du Conseil, en vertu de l'article 72, alinéa 3, de la Convention, ne peut être étendu à un autre titre, qu'à la suite des mêmes accords, nécessaires pour consacrer ce pouvoir. Par conséquent, une extension de ce pouvoir au titre II ne peut pas résulter d'un accord tacite entre l'Allemagne et la Pologne.

D'ailleurs, par cette extension de pouvoir des Membres du Conseil, permettant de saisir la Cour même pour les divergences qui portent sur le titre II de la troisième Partie, on diminue la compétence du Conseil pour *statuer* (article 147) sur l'interprétation et l'application de dispositions de la troisième Partie de la Convention (article 148); et cela d'autant plus que, pour le titre II, la compétence du Conseil est exclusive. Or, il est évident qu'une pareille diminution de compétence du Conseil ne peut se produire par un accord tacite entre l'Allemagne et la Pologne et que l'extension de la compétence de la Cour au titre II n'est pas admissible.

Même si l'on pouvait procéder à un changement de la Convention par la volonté de l'Allemagne et de la Pologne,

Digitized by Google

il faudrait que l'Allemagne figurât dans l'instance *proprio nomine*, et non pas, comme en l'espèce, en qualité de Membre du Conseil (en vertu de l'article 72, alinéa 3); cela exclut toute possibilité pour elle de procéder à un changement de la Convention de Genève conclue entre l'Allemagne et la Pologne.

D'ailleurs, on ne peut parler d'un accord pour étendre la compétence de la Cour en dehors des dispositions de la Convention de Genève, car la Requête allemande invoque la compétence de la Cour en vertu de l'article 72, alinéa 3, de cette Convention, et jamais l'Allemagne n'a soutenu l'existence d'un accord sur la compétence en dehors des dispositions de cet article.

Même si l'on suppose qu'un accord tacite sur la compétence de la Cour s'est formé entre les Parties, par le dépôt du Contre-Mémoire, il est facile de démontrer qu'un autre accord tacite qui exclut celui-ci s'est formé au cours des plaidoiries orales.

Conformément à l'article 43 du Statut et du Règlement, la procédure devant la Cour a deux phases, l'une écrite, l'autre orale, et c'est dans les conclusions finales posées devant la Cour qu'on doit chercher et examiner l'accord. C'est ainsi que, dans l'affaire de Chorzów, la Cour a constaté le changement apporté aux conclusions contenues dans le Mémoire et le Contre-Mémoire par les conclusions finales posées devant elle.

L'agent du Gouvernement allemand a invoqué, dans sa plaidoirie orale, en vertu de l'article 38 du Règlement, la présentation tardive de l'exception d'incompétence, mais, dans sa réplique du 17 mars 1928, il a reconnu qu'il n'y avait pas de tardivité en vertu de l'article 38, et que la compétence de la Cour peut être examinée même d'office à toute phase de la procédure: „I am aware that you, the Judges of the Court, can investigate *ex officio* the question of jurisdiction at every stage of the proceedings".

L'agent du Gouvernement polonais a expliqué le motif de la présentation tardive de l'exception: „Vous voyez, Mes-

Digitized by Google

sieurs, je n'ai pas soulevé cette exception comme exception préliminaire, je l'ai jointe au fond de l'affaire".

Par ces conclusions finales, le Gouvernement allemand persistait dans sa croyance erronée à la compétence de la Cour en vertu de l'article 72, alinéa 3; au contraire, l'agent du Gouvernement polonais concluait à l'incompétence de la Cour. Cela prouve que les Parties ignoraient l'existence d'un accord tacite sur la compétence de la Cour et que leur volonté commune était de rester dans les limites de la compétence fixée par l'article 72, alinéa 3, de la Convention de Genève.

Demetre Negulesco.

Opinion dissidente de M. Schücking.

Je regrette de n'être pas à même de me déclarer d'accord sur l'arrêt de la Cour. Pour l'exposé de mon opinion individuelle, je me borne à renvoyer à la Section IV de l'opinion dissidente de M. *Nyholm*, ce qui est dit dans cette section représentant entièrement ma manière de voir.

W. Schücking.

Digitized by Google

Berichte über Kongresse, Konferenzen, Gesellschaften, Institute.

Internationale amerikanische Juristenkommission 1927.

Die erste Tagung der *„Commission Internationale de Jurisconsultes Américains"* *) fand in Rio de Janeiro 1912 statt. Daß die zweite Tagung erst 1927 (gleichfalls in Rio de Janeiro) stattfinden konnte, wird in dem Verhandlungsbericht auf den Weltkrieg zurückgeführt.

Das Ergebnis dieser Tagung ist die Ausarbeitung von

Kodifikationsvorschlägen für das Völkerrecht und für das internationale Privatrecht.

Die Texte dieser Entwürfe**) lauten wie folgt:

I.

Projets de convention de droit public (12 Projekte).

Projet de Convention No. 1.

Bases fondamentales du Droit International.

Art. 1. Le Droit International comprend les règles, coûtumes, usages, et principes reconnus par les Etats comme étant applicables dans leurs relations.

*) Diese Kommission ist hervorgegangen aus der III Panamerikanischen Konferenz (Rio de Janeiro 1906). Über die Panamerikanischen Konferenzen 1890, 1901, 1906, 1910, 1923 ist in dieser Zeitschrift Bd. XXXIII, S. 418 ff. berichtet. — Ihre Tätigkeit bedeutet die Wiederaufnahme und Erweiterung der auf dem Kongreß südamerikanischer Staaten 1878 in Lima (vgl. Zeitschr. f. Handelsrecht Bd. 25, S. 545 ff.) begonnenen, durch den Krieg zwischen Chile und Peru unterbrochenen, von Argentinien und Uruguay 1888 wieder aufgenommenen, auf den Kongreß von Montevideo (25. August 1888 bis 18. Februar 1889) mit dem Erfolge der Herstellung von acht Vertragsentwürfen gekrönten Arbeiten der amerikanischen Juristenwelt. In Bd. 1 dieser Zeitschrift (1891) hat *Heck* darüber berichtet, mit Übersetzung der Vertragsentwürfe.

**) Abgedruckt nach der von dem Brasilianischen Außenministerium herausgegebenen Publikation: *„Commission internationale de jurisconsultes américains. Réunion de 1927. Tome 4me. Projets de codification de droit international public et privé. (Édition française). Rio de Janeiro. Imprensa nacional 1927."*

Digitized by Google

Art. 2. Le Droit International positif fait partie de la législation de chaque État et, en cette qualité, il sera appliqué par les autorités nationales dans les matières de son ressort et d'accord avec les préceptes de la Constitution Politique respective.

Art. 3. Les lois nationales ne contiendront pas de dispositions contraires au Droit International Conventionnel.

Art. 4. Les Règles internationales proviennent du consentement exprès des États, manifesté dans les traités et autres actes internationaux, dûment ratifiés et destinés à établir une règle obligatoire.

Art. 5. Les règles conventionnelles obligent seulement les États qui les ont ratifiés ou qui y ont adhéré. Mais si elles ont un caractère fondamental et ont été acceptées par la grande majorité des États, chacun de ces États pourra solliciter les bons offices de l'Union Pan-Américaine pour les faire admettre par tous, si possible.

Art. 6. Les règles conventionnelles ne peuvent être dénoncées que par déclaration expresse de l'État ou par adoption également expresse d'une règle contraire, d'accord avec ce qui a été établi dans la Convention sur les Traités.

Art. 7. A défaut de règles conventionnelles, on se rapportera, comme élements subsidiaires; 1°.: aux règles consuétudinaires; 2°.: aux règles des conventions signées aux Conférences Internationales, non encore ratifiées, mais dont la ratification est en instance et sur lesquelles il n'a pas été fait de réserves; 3°.: aux usages ou coûtumes plus au moins généraux, lesquels ne peuvent être invoqués qu'entre les États qui les pratiquent; 4°.: aux principes généraux de Droit International; 5°.: aux préceptes de Justice Internationale.

Art. 8. Les principes généraux du Droit International sont ceux qui découlent des règles en vigueur de ce Droit, surtout quand ils ont été spécialement reconnus par des actes diplomatiques, des décisions arbitrales ou des tribunaux internationaux.

Art. 9. Les préceptes de Justice Internationale sont ceux reconnus par l'opinion publique comme régulateurs des

Digitized by Google

relations entre les États et qui ont été exprimés en actes tels que des votes de conférences internationales, des résolutions d'instituts scientifiques de compétence reconnue ou des opinions de publicistes renommés.

Art. 10. Les usages de courtoisie généralement suivis peuvent être invoqués par n'importe quel État et le refus de les observer ne doit être jamais considéré comme un acte inamical.

Art. 11. Les précédents diplomatiques, les sentences arbitrales ou les décisions des tribunaux internationaux, les jugements des tribunaux nationaux en matière internationale, ainsi que l'opinion des publicistes de renommée, n'ont de valeur comme sourcre de droit ou élément d'interprétation qu'en tant qu'ils rendent clair le droit existant et comme subsidiaires des règles juridiques.

Art. 12. Le développement et l'interprétation des règles internationales doivent s'inspirer toujours de la coopération solidaire pour la justice et le bien général.

Art. 13. Les États directement atteints par une violation du Droit International peuvent s'adresser à l'Union Pan-Américaine pour qu'elle lui facilite un échange d'idées sur la matière.

Ils pourront aussi avoir recours aux mesures de caractère moral, tels que l'appel à l'opinion publique, la publication de la correspondance officielle, la demande d'arbitrage et la rupture des relations diplomatiques.

Art. 14. Les États ont le droit de protester contre les violations du Droit International, même s'ils ne sont pas directement atteints par ces violations.

Projet de Convention No. 2.

États.

Existence — Égalité — Reconnaissance.

Art. 1. L'État, pour être une personne civile du Droit International, doit répondre aux conditions suivantes:

1 — Population permanente.

2 — Territoire déterminé.

Digitized by Google

3 — Gouvernement constitué.

4 — Capacité d'entrer en relations avec les autres États.

5 — Degré de civilisation tel qu'il puisse observer les principes du Droit International.

Art. 2. Les États sont juridiquement égaux, jouissent des mêmes droits et ont la même capacité pour les exercer.

Les droits de chaque État ne dépendent pas du pouvoir dont il dispose pour en assurer l'exercice, mais du seul fait de son existence comme personalité du Droit International.

Art. 3. Aucun État ne peut intervenir dans les affaires intérieures d'un autre.

Art. 4. L'État fédéral ne constitue qu'une seule personne internationale.

Art. 5. L'existence politique de l'État est indépendante de sa reconnaissance par les autres États. Même avant d'être reconnu comme indépendant, l'État a le droit de défendre son intégrité et son indépendance, de pourvoir à sa conservation et à sa prosperité et de s'organiser, par conséquent, comme il l'entendra, de légiférer sur ses intérêts, d'administrer ses services et de déterminer la juridication et la compétence de ses tribunaux. L'exercice de ces droits n'a d'autres limites que l'exercice des droits des autres États, les traités et les principes du Droit International.

Art. 6. La reconnaissance d'un État signifie que l'État qui reconnait, accepte la personnalité de l'autre avec tous les droits et devoirs déterminés par le Droit International.

La reconnaissance est inconditionnelle et irrévocable.

La reconnaissance du Gouvernement a simplement pour objet de nouer des relations diplomatiques avec ce Gouvernement ou de poursuivre régulièrent celles existant antérieurement.

Art. 7. La reconnaissance de l'État ou du Gouvernement poura être expresse ou tacite. La reconnaissance tacite résultera de tout acte qui puisse impliquer l'intention de reconnaître le nouvel État ou Gouvernement.

Art. 8. Le Gouvernement devra être reconnu toutes les fois qu'il réunira les conditions suivantes: 1°., autorité effec-

Digitized by Google

tive, avec des probabilités de stabilité et de consolidation, dont les ordres soient respectés par le peuple, principalement, au sujet des impôts et du service militaire; 2°., capacité d'accomplir les obligations internationales préexistantes, d'en contracter de nouvelles et de respecter les obligations établies par le Droit International.

Art. 9. L'État perd seulement sa personnalité internationale quand il se divise en deux ou plusieurs États, et quand il s'incorpore volontairement à un autre ou quand il se réunit à un autre pour ne former qu'un seul.

Projet de Convention No. 3.

Condition des étrangers.

Art. 1. Les États ont le droit d'établir par des lois les conditions d'entrée et de résidence des étrangers dans leur territoire.

Art. 2. Les nationaux d'un État qui se trouvent sur le territoire d'un autre y jouiront de toutes les garanties individuelles et de tous les droits civils que l'État assure à ses propres nationaux, s'ils respectent les prescriptions des Constitutions Politiques et des lois de l'État.

Art. 3. Malgré la disposition de l'article précédent, il est permis aux États par raison d'ordre ou de sureté publicque, d'expulser l'étranger domicilié, résidant ou simplement de passage sur leur territoire.

Les États publieront les règles générales qu'ils entendront suivre dans l'exercice de ce droit.

L'expulsion sera notifiée dans les plus bref délai à l'État de l'individu expulsé.

Les États seront obligés de recevoir les nationaux qui, expulsés de l'étranger, retourneront sur leur territoire.

Art. 4. Les étrangers sont soumis, aussi bien que les nationaux, à la juridiction et lois locales, sous réserve des limitations expresses stipulées dans les conventions et traités.

Art. 5. Les étrangers ne peuvent être obligés au service militaire; mais ceux qui sont domiciliés, à moins qu'ils préfèrent sortir du pays, pourront être contraints, dans les

Digitized by Google

mêmes conditions que les nationaux, au service de police, pompiers ou gendarmerie pour la protection de l'endroit de leur domicile contre les catastrophes naturelles ou dangers ne provenant pas de la guerre.

Art. 6. Les étrangers sont soumis aux contributions ordinaires ou extraordinaires, aussi bien qu'aux emprunts forcés, lorsque de telles mesures atteignent la généralité de la population et ne sont pas destinées à appuyer des actes contraires à leur patrie.

Art. 7. L'étranger ne doit pas s'immiscer dans les activités politiques propres des citoyens du pays où il se trouve; dans le cas contraire, l'État d'origine ne couvrira pas son national de sa protection et il sera en outre passible des sanctions prévues par la législation locale.

Projet de Convention No. 4.

Traités.

Art. 1. Le traité sera signé par les autorités compétentes des États contractants, en accord avec leur législation interne, ou par leur représentant dûment autorisé.

Art. 2. Les traités seront rédigés par écrit. Leur confirmation, rénovation et rétablissement seront revêtus de la même forme, sauf stipulation contraire.

Art. 3. L'interprétation des traités, quand elle sera jugée nécessaire par les parties contractantes, sera aussi rédigée par écrit.

Art. 4. Les traités seront publiés aussitôt après l'échange de ratifications.

Art. 5. Le traité ne prend force obligatoire et n'est exécutable qu'après la ratification des États contractants, même si cette clause ne figure pas aux pleins pouvoirs des négociateurs, ni au propre traité.

Art. 6. La ratification doit être donnée sans conditions et s'étendre au traité tout entier. Elle sera envoyée par écrit et d'accord avec la constitution de l'État.

Si l'État qui ratifie fait des réserves au traité, celui-ci n'entrera en vigueur que lorsque l'autre partie contractante,

Digitized by Google

informée des dites réserves, les aura acceptées d'une manière expresse.

Dans les conventions internationales passées entre plusieurs États la réserve faite par l'un d'eux, au moment de ratifier, n'atteint que la clause envisagée et l'État auquel elle se réfère.

Art. 7. Le refus de ratifier est un droit des États et ne devra pas être considéré comme un acte inamical. Le refus sera notifié à l'autre ou aux autres États contractants.

Art. 8. Les effets du traité prennent date au jour de la ratification, sauf si, par une clause expresse, une autre date a été convenue. Même dans ce cas, les droits des particuliers seront sauvegardés.

Art. 9. L'efficacité des clauses d'un traité en faveur d'un tiers État dépend de l'acceptation expresse de celui-ci.

Art. 10. Aucun État ne pourra se libérer des engagements figurant dans un traité ou modifier ses stipulations sans le consentement pacifiquement obtenu de l'autre ou des autres contractants.

Art. 11. Le traité restera en vigueur, même dans le cas où serait modifiée la constitution intérieure des États contractants, à moins que ses clauses ne soient devenues absolument incompatibles avec le nouvel État de choses créé par cette modification.

Art. 12. Quand le traité devient inapplicable par la faute d'une des parties, ou par suite de circonstances qu'elle connaissait ou pouvait prévoir au moment de la signature du traité, mais qui, par contre, étaient ignorées de l'autre partie, elle répondra des préjudices causés par l'inexécution du dit traité.

Art. 13. L'exécution du traité pourra, par clause expresse, ou en vertu d'un traité spécial, être mise, en tout ou en partie, sous la garantie d'un ou de plusieurs États.

L'État garant ne pourra intervenir dans l'exécution du traité, sans y avoir été requis par l'un des intéressés — et quand se trouveront réalisées les conditions prévues pour l'intervention, mais, dans ce cas, il ne pourra se servir que

Digitized by Google

des moyens autorisés par le Droit International, sans d'autres exigences plus larges que celles du propre État garanti.

Art. 14. Le traité devient nul dans les cas suivants:

a) quand on a rempli l'obligation prévue;

b) à l'échéance du délai pour lequel il fut signé;

c) si l'on constate une condition résolutoire;

d) par le consentement des parties contractantes;

e) par la rénonciation de la partie intéressée;

f) quand il devient inapplicable.

Art. 15. Les engagements contractés dans les traités seront sanctionnés en cas d'inexécution, par décision d'une Cour de Justice Internationale ou d'un Tribunal Arbitral, toutes les fois que des négociations diplomatiques seront restées sans résultat.

Art. 16. Les traités — notamment ceux qui établissent des règles de Droit International — ne pourront être dénoncés qui suivant la procédure prévue à cet effet.

A moins d'une clause contraire, le traité pourra être dénoncé par l'un quelconque des États contractants, qui devra notifier sa décision aux autres.

Dans ce cas, le traité deviendra nul à l'égard du dénonçant, un an après la dernière notification, mais restera en vigueur à l'égard des autres cosignataires.

Art. 17. Deux États ou plus, pourront convenir entre eux, que leurs relations seront désormais régies par d'autres règles que celles convenues par eux dans des Conventions Générales signées avec d'autres États.

Projet de Convention No. 5.

Échange de publications.

Art. 1. Les États échangeront entre eux les documents officiels, parlementaires, judiciaires, administratifs, et statistiques qu'ils publient, et les ouvrages, cartes géographiques, générales ou locales, les plans topographiques et tous les autres travaux analogues publiés sur leur territoire, ou dont ils auront subventionné la publication.

Digitized by Google

Cette obligation existera même quand les ouvrages subventionnés auront été imprimés en dehors du territoire de l'État accordant la subvention.

Art. 2. Chaque gouvernement réunira une collection aussi complète que possible des ouvrages énumérés à l'article précédent, principalement ceux relatifs à la législation, à l'histoire, à la statistique et à la géographie du pays, qu'il enverra aux autres gouvernements et à l'Union Panaméricaine.

Art. 3. A mesure que ces publications seront reçues, les gouvernements le feront savoir, afin que l'on puisse les consulter dans le bureau, ou à la bibliothèque où elles seront déposées.

Art. 4. L'échange de publications, aussi bien que la correspondance s'y référant, jouiront de la franchise postale, sous réserve des conventions existantes.

Projet de Convention No. 6.

Échange de professeurs et d'étudiants.

Art. 1. Les Universités, Écoles Supérieures et Lycées existant dans les différents États, qu'ils soient de caractère officiel ou au contraire appartiennent à l'initiative privée, pourront organiser entre eux l'échange de professeurs et d'étudiants dans les conditions suivantes:

a) Les institutions énumérées ci-dessus prendront toutes mesures utiles afin que les professeurs dont elles recevront la visite puissent donner leurs cours et conférences;

b) Ces cours et conférences traiteront principalement des sujets scientifiques intéressant l'Amérique ou ceux ayant rapport aux conditions particulières d'un ou de plusieurs pays d'Amérique et notamment du pays d'origine du professeur;

c) Tous les ans, les institutions énumérées plus haut communiqueront à celles qui désireront faire l'échange de professeurs, les sujets que devront traiter dans leurs cours les professeurs étrangers;

Digitized by Google

d) La rémunération du professeur sera à la charge de l'institution qui l'aura envoyé, sauf si ses services ont été spécialement sollicités, dans lequel cas les dépences en seront assumées par l'institution l'ayant invité;

e) Les institutions dans leur budget et, le cas échéant, avec la subvention accordée par le gouvernement de leurs pays, prévoiront chaque année les sommes destinées à permettre cet échange de professeurs.

Art. 2. Les Universités, Écoles Supérieurs et Lycées de l'État ou privés feront le nécessaire pour créer des bourses de voyage à l'usage des étudiants des autres États, avec ou sans conditions de réciprocité, et directement ou par l'intermédiaire de leur gouvernement, prendront, les mesures nécessaires pour la concession des dites bourses.

Chaque institution nommera un comité chargé de veiller sur les étudiants pensionnés, de les diriger dans leurs études et dans l'accomplissement de leurs obligations.

Art. 3. Les Universités, tant officielles que privées, feront le nécessaire pour se réunir périodiquement en Congrès, afin d'organiser dans les meilleures conditions la coopération intellectuelle.

Projet de Convention No. 7.

Fonctionnaires diplomatiques.

Art. 1. Les États auront le droit de se faire représenter les uns auprès des autres, par le moyen d'agents diplomatiques.

Section 1.

Des Chefs de Mission.

Art. 2. Les agents diplomatiques se divisent en agents ordinaires et agents extraordinaires.

Les agents ordinaires sont ceux qui représentent à titre permanent le gouvernement d'un État auprès d'un autre État.

Les agents extraordinaires sont ceux qui sont chargés d'une mission spéciale ou qui sont accrédités pour représenter un gouvernement à une conférence ou à un congrès international.

Digitized by Google

Art. 3. Les agents diplomatiques ne représenteront, en aucun cas, la personne du chef de l'État, mais bien son gouvernement et ils devront être accrédités devant un gouvernement reconnu. Dans le cas d'États fédéraux, seul le gouvernement fédéral pourra nommer et recevoir des agents diplomatiques.

Art. 4. Sauf en ce qui concerne la préséance et l'étiquette, les agents diplomatiques quelle que soit leur classe, jouiront des mêmes droits, prérogatives et immunités.

La classe de l'agent sera conférée par le gouvernement dont il relève et d'accord avec le gouvernement auprès duquel il est accrédité.

L'étiquette dépend des usages diplomatiques, en général, comme aussi des lois et règlements du pays auprès duquel est accrédité l'agent.

Art. 5. En outre des fonctions indiquées dans leurs lettres de créances, les agents ordinaires auront les attributions que pourront leur conférer les lois ou décrets de leurs pays respectifs. Ils devront remplir les dites attributions sans entrer en conflit avec les lois du pays auprès duquel ils sont accrédités.

Art. 6. Les gouvernements ne pourront accréditer qu'un agent ordinaire auprès de chacun des autres gouvernements, mais pourront désigner plusieurs agents extraordinaires.

Art. 7. Chaque État pourra se faire représenter par un seul agent auprès de plusieurs gouvernements.

Plusieurs États pourront se faire représenter auprès d'un autre par un seul agent diplomatique.

Art. 8. Un agent diplomatique, étant en cela dûment autorisé par son gouvernement, pourra, avec le consentement du gouvernement local et sur la demande d'un État non représenté par un agent ordinaire, assumer vis à vis du même gouvernement la défense temporaire ou accidentelle des intérêts dudit État non représenté.

Art. 9. Les États sont libres du choix des agents diplomatiques, mais ils ne pourront choisir pour ces fonctions des

Digitized by Google

ressortissants de l'État auprès duquel devront être exercées ces fonctions.

Art. 10. Aucun État ne pourra accréditer des agents diplomatiques auprès des autres États sans leur en avoir donné un avis préliminaire et avoir obtenu leur assentiment.

Un État pourra refuser de recevoir l'agent d'un autre État ou, ayant accepté cet agent, pourra demander son départ. En pareil cas, l'État n'aura pas à donner les motifs de sa décision, à moins qu'il ne s'agisse de la révocation d'un agent chargé exclusivement d'une mission temporaire; de même, l'État dont relève l'agent ne pourra réclamer contre cette décision, à moins quelle n'ait un caractère d'hostilité systématique.

Art. 11. Les agents diplomatiques extraordinaires seront accrédités de la même manière que les agents ordinaires et ils jouiront des mêmes prérogatives et immunités.

Section II.

Personnel des Légations.

Art. 12. Chaque légation aura le personnel détermine par son gouvernement.

Art. 13. Quand un agent diplomatique s'absentera de l'endroit où il exerce ses fonctions ou se trouvera dans l'impossibilité de les remplir, il devra être remplacé par un Chargé d'Affaires Intérimaire, celui-ci étant à cet effet désigné par son gouvernement.

Section III.

Des Agents spéciaux.

Art. 14. Les agents nommés, seuls ou conjointement avec d'autres, en vue d'une mission spéciale, à l'intérieur, ou hors du pays, comme par exemple dans la défense de leur pays devant un arbitre, délimitations de frontières, enquêtes, commissions mixtes et réclamations, comme aussi les arbitres nommés pour résoudre un litige, jouiront dans le pays où ces fonctions seront exercées, et pendant toute la durée de leurs fonctions, des mêmes immunités et prérogatives diplomatiques que celles des agents diplomatiques ordinaires.

Digitized by Google

Art. 15. Les membres des organismes considérés comme personnes civiles internationales, les membres des tribunaux de justice ou d'arbitrage internationaux permanents, comme aussi les membres des commissions d'enquête, créés par un accord international, jouiront des immunités, et prérogatives accordées aux agents diplomatiques. Ce même privilège sera accordé, même quand ils exerceront leurs fonctions dans leur propre pays, aux fonctionnaires internationaux, c'est à dire, ceux nommés par l'Union Panaméricaine ou d'autres associations d'États.

Section IV.

Devoirs des fonctionnaires diplomatiques.

Art. 16. Les fonctionnaires diplomatiques étrangers ne devront pas se mêler à la politique intérieure de l'État dans lequel ils exerceront leurs fonctions.

Art. 17. Les agents diplomatiques devront, dans leurs communications officielles, s'adresser au Ministre des Relations Extérieures du pays auprès duquel ils sont accrédités. Les communications qu'ils auraient à faire à d'autres autorités devront passer aussi par le canal du même ministère, quand le cas n'exigera pas une autre procédure.

Art. 18. Ni l'agent diplomatique étranger, ni le ministre des Relations Extérieures du pays auprès duquel il est accrédité, ne pourront publier, sans que cette publication ait été décidée d'un commun accord, la correspondance officielle échangée entre eux, et cela pendant tout le cours des négociations.

Les gouvernement pourront néanmoins publier, quand ils le jugeront opportun la correspondance officielle échangée entre eux et leurs propres agents.

Section V.

Immunités et prérogatives des fonctionnaires diplomatiques.

Art. 19. Les fonctionnaires diplomatiques seront inviolables dans leur personne, leur résidence, officielle ou privée, et dans leurs biens. Cette inviolabilité s'étend:

a) à toutes les classes d'agents diplomatiques;

Digitized by Google

b) à tout le personnel officiel de la mission diplomatique, quand celui-ci n'appartiendra pas au pays auprès duquel la mission est accréditée;

c) aux membres de leur famille, vivant sous le même toit;

d) aux documents, archives, et à la correspondance de la mission.

Art. 20. Les États devront donner aux agents diplomatiques accrédités auprès d'eux toute facilité pour l'exercice de leurs fonctions. Ils devront notamment veiller à ce qu'ils puissent communiquer librement avec leur gouvernement.

Art. 21. Aucun fonctionnaire judiciaire ou administratif de l'État auprès duquel l'agent est accrédité, ne devra pénétrer dans le domicile dudit agent ou dans la législation sans son consentement.

Art. 22. L'agent diplomatique devra livrer à l'autorité locale compétente, qu'il l'en aura requis, tout condamné ou prévenu d'un crime de droit commun qui se serait refugié dans la légation.

Art. 23. La résidence particulière de l'agent diplomatique, comme aussi le local de la légation, ne jouiront pas du privilège de l'extra-territorialité.

Art. 24. Les agents diplomatiques seront exempts dans l'État dans lequel seront accrédités:

1°, de tous impôts personnels, qu'ils soient nationaux ou locaux;

2°, de tous impôts immobiliers qui pourraient frapper l'immeuble de la légation quand celle-ci est la propriété de l'État dont il relève;

3°, des droits de douane pouvant frapper les objets de leur usage personnel ou destinés à l'usage de leur famille, et cela jusqu'à concurrence d'une somme fixée par le gouvernement de l'État auprès duquel ils sont accrédités.

Art. 25. Les agents diplomatiques échappent à toute juridiction, civile ou criminelle, de l'État auprès duquel ils se trouvent accrédités, et ne pourront être poursuivis, en dehors des cas prévus à l'article 27, que par les tribunaux de leur propre pays.

Digitized by Google

L'action pourra être intentée devant le tribunal compétent de la capitale de l'État que l'agent représente, mais celui-ci pourra opposer l'exception d'un autre domicile.

Art. 26. L'immunité de justice survit aux fonctions diplomatiques, en ce qui concerne les actions intentées à leur occasion. Pour les autres actions, au contraire, ladite immunité ne pourra être invoquée que pendant la durée des fonctions diplomatiques.

Art. 27. L'immunité de justice ne pourra être opposée:

a) pour les actions provenant d'obligations nées d'une profession que l'agent aurait exercée dans le même État, concurramment avec ses fonctions diplomatiques, ou d'une quelconque exploitation industrielle ou commerciale qu'il aurait, ou aurait eue sur le territoire du même État;

b) pour les action réelles, étant comprises parmi elles les actions possessoires relatives aux biens, meubles ou immeubles existant sur le territoire. Il ne s'agit pas des actions concernant le domicile de l'agent diplomatique, la légation et toute dépendance de celle-ci;

c) quand l'agent diplomatique dûment autorisé en cela par son gouvernement renonce à l'immunité;

d) pour les actions dérivant de sa qualité d'héritier ou de légataire d'un national dans une succession ouverte sur le territoire;

e) pour les actions dérivant des contrats signées par lui dans un État étranger et ne concernant ni le local, ni le mobilier de la légation, si, par une clause expresse ou par la nature même de l'action, l'exécution n'en peut être exigée que dans le pays auprès duquel il se trouve accrédité;

f) pour les actions en dommages et intérêts nées d'un délit ou d'un quasi-délit commis dans l'État.

Art. 28. Les personnes qui jouissent de l'immunité de justice peuvent refuser de servir de témoin devant les tribunaux locaux. Cependant, si leur déposition est demandée par voie diplomatique, ils devront la faire, suivant la législation locale, dans l'édifice de la légation ou l'envoyer par écrit à l'autorité désignée à cet effet.

Digitized by Google

Art. 29. L'agent diplomatique commence à jouir de ses immunités dès le moment où il franchit la frontière de l'État où il va exercer ses fonctions et dès qu'il fait connaître sa qualité.

Les immunités continueront à protéger les agents diplomatiques pendant le temps où leur mission se trouverait suspendue et, même après sa fin, pendant tout le temps nécessaire au départ de l'agent et de la légation.

Art. 30. Les membres de la mission seront également inviolables sur le territoire qu'ils traverseraient pour rejoindre leur poste, ou pour retourner dans leur pays, ou sur lequel ils se trouveraient accidentellement pendant l'exercice de leurs fonctions, s'ils ont fait connaître officiellement leur qualité.

Art. 31. Dans le cas décès de l'agent diplomatique, sa famille continuera à jouir de l'immunité pendant un délai raisonnable jusqu'à son départ.

Section VI.

Fin de la mission diplomatique.

Art. 32. La mission de l'agent diplomatique prend fin:

1°, par la notification officielle du gouvernement dont relève l'agent à l'autre gouvernement, indiquant que ses fonctions ont pris fin;

2°, par l'expiration du délai fixé à l'accomplissement de la mission;

3°, par la solution de la question, si la mission fut nommée pour une question déterminée;

4°, par la remise des passeports faite à l'agent par le gouvernement auprès duquel il exerçait ses fonctions;

5°, par la demande de ses passeports, faite au gouvernement par l'agent.

Dans les cas mentionnés ci-dessus, on donnera à l'agent, au personnel officiel de la légation, et à leur famille, un délai convenable pour quitter le territoire de l'État. Le gouverne-

Digitized by Google

ment auprès duquel l'agent était accrédité, aura, outre cela, de devoir de veiller, pendant tout ce temps, à ce qu'il ne leur soit causé aucun préjudice dans leur personne ou dans leurs biens.

La mort ou la démission du chef de l'État, ainsi que le changement de gouvernement ou de régime politique de l'un quelconque, des deux pays, ne constituera pas un motif suffisant pour mettre fin à la mission de l'agent diplomatique.

Projet de Convention No. 8.

Consuls.

Section I.

Nomination et attributions.

Art. 1. Les États peuvent nommer sur le territoire des autres États, avec le consentement exprès ou tacite de ceux-ci, des consuls qui les y représentent, qui défendent leurs intérêts commerciaux et industriels et prêtent à leurs natio naux l'assistance et la protection dont l'État dont il relève.

Art. 2. Le mode de nomination et ses conditions, ainsi que la classe et la catégorie des consuls, seront réglés par la législation intérieure de l'État respectif.

Art. 3. Sans le consentement de l'État où il va exercer ses fonctions, un de ses ressortissants ne peut être reconnu, comme consul. La concession de l'*exequatur* tient lieu d'autorisation.

Art. 4. Après avoir nommé le consul, l'État remettra à l'autre État, par les voies diplomatiques, les lettres de créance qui mentionneront le nom la catégorie et les attributions du titulaire.

S'il s'agit d'un agent commercial nommé par le Consul, suivant les dispositions de sa loi nationale, les lettres de créance seront envoyées et transmises par celui-ci.

Art. 5. Les États peuvent refuser leur approbation à la nomination d'un consul sur leur territoire ou subordonner l'exercice des fonctions consulaires à certaines obligations spéciales.

Digitized by Google

Art. 6. Le Consul ne peut être reconnu comme tel qu'après avoir présenté ses lettres de créance et obtenu l'*exequatur* de l'État sur le territoire duquel il va exercer ses fonctions.

La reconnaissance provisoire du consul pourra être accordée à la demande de la légation dudit consul jusqu'à ce que soit reçu l' *exequatur* en bonne et due forme.

Les fonctionnaires nommés dans les termes de l'article 4 sont également sujets à cette formalité. Dans ce cas, la demande d'*exequatur* devra émaner du consul.

Art. 7. L'*exequatur* une fois obtenu sera présenté aux autorités du district consulaire, qui protégeront le consul dans l'exercice de ses fonctions, et lui garantiront les immunités auxquelles il a droit.

Art. 8. Le gouvernement du pays peut, pour un motif grave, retirer l'*exequatur* du consul; mais, sauf le cas d'urgence, il n'aura recours à ce moyen, qu'après avoir tenté d'obtenir de son gouvernement la révocation du consul.

Art. 9. En cas de mort, absence ou empêchement imprévu du consul, le premier employé du consulat, sera admis de plein droit à la gérance du consulat; il sera tenu cependant de communiquer, en temps opportun, à l'autorité locale, l'acte officiel qui l'aura confirmé dans sa gérance. Le consul, à son entrée en fonctions, présentera à cette autorité l'employé qui devra éventuellement le remplacer.

Art. 10. Les consuls exerceront les attributions qui leur seront conférées par la loi de leur pays, sous réserve de la législation locale.

Art. 11. Dans les questions judiciaires intéressant ses compatriotes, l'intervention du Consul ne s'exercera que dans les conditions expressément prévues par la législation locale.

Art. 12. Le consul ne peut avoir recours à la force pour obliger ses compatriotes à se soumettre à ses ordres ou décisions. Il devra, en cas de besoin, faire appel à l'autorité locale compétente.

Art. 13. Le consul, dans l'exercice de ses attributions, communiquera officiellement avec les autorités de son district.

Digitized by Google

S'il n'était pas donné suite à ses réclamations, il pourrait alors, par la voie de son agent diplomatique, les porter devant le gouvernement de l'État; mais il ne peut, en aucun cas, s'adresser directement à celui-ci, sauf en cas d'absence ou de vacance dudit agent diplomatique.

Art. 14. Dans le cas où, son pays n'aura pas de légation, le consul pourra pratiquer les actes diplomatiques généralement autorisés en semblable occurrence par le gouvernement de l'État où siège ledit consul.

Art. 15. La représentation diplomatique et les fonctions consulaires pourront se trouver réunies dans les mains d'une même personne, dûment accréditée à cet effet.

Section II.

Prérogatives des consuls.

Art. 16. Les consuls ne pourront être arrêtés ou détenus que pour crime grave.

Art. 17. Les consuls ne sont pas tenus de comparaître comme témoins devant les tribunaux locaux, mais ils feront leur déposition dans le local du consulat ou l'enverront rédigée par écrit à l'autorité designée à cet effet.

Ils devront néanmoins comparaître en personne au tribunal dans le cas d'actions criminelles et quand les accusés auront la faculté de les présenter comme témoins à décharge. Si la comparation personnelle du Consul est jugée indispensable et que celui-ci n'y consent pas, le gouvernement local pourra avoir recours à la voie diplomatique, afin de l'obtenir.

Art. 18. Les consuls ne relèvent pas des tribunaux locaux pour les actes de caractère officiel pratiqués dans les limites de leurs attributions. Dans le cas où un particulier se jugera lésé par un consul, il devra adresser sa réclamation au gouvernement local. Si celui-ci juge la réclamation justifiée, il la fera valoir par voie diplomatique.

Art. 19. En ce qui concerne les actes non officiels, les consuls relèveront, en matière civile et criminelle, des tribunaux de l'État sur le territoire duquels ils exercent leurs fonctions.

Digitized by Google

Art. 20. Les dispositions de l'article 21 de la Convention relative aux Fonctionnaires Diplomatiques s'appliquent à la résidence des consuls et aux locaux occupés par la chancellerie et les archives.

Art. 21. Les consuls garderont les archives officielles séparées de leurs papiers privés et ne pourront garder dans ces archives ou dans la chancellerie des documents et objets étrangers au service. Ces derniers seront soumis à l'action de l'autorité locale, comme s'ils appartenaient à un étranger quelconque, et le gouvernement local pourra, par voie diplomatique, en exiger la livraison à qui de droit, quand le consul s'y refusera.

Art. 22. Le consul est tenu de livrer, sur simple requisition de l'autorité locale, les prévenus de crime ou condamnés pour crime, qui se réfugieraient dans le local du consulat.

Art. 23. Les consuls seront exemptés des impôts directs et de ceux frappant les choses nécessaires à l'exercice de leurs fonctions.

Les consuls de carrière seront aussi dispensés de payer les contributions de guerre.

Art. 24. L'employé qui remplacera le consul, en cas de vacance, d'absence ou d'empêchement (article 9), jouira durant sa gérance des mêmes immunités et privilèges.

Art. 25. Les consuls exerçant une autre fontion ou profession, ou ceux n'appartenant pas à l'État représenté par eux, continueront à être assujétis aux obligations personnelles dont ils étaient tenus auparavant.

Section III.

Suspension et fin des fonctions consulaires.

Art. 26. Les fonctions consulaires se trouvent suspendues en cas de maladie ou de congé du consul. Elles cessent:

a) par leur mort;

b) par leur mise à la retraite, leur déplacement, leur démission, leur mise en disponibilité;

c) par le retrait de l'*exequatur*.

Digitized by Google

Projet de Convention No. 9.

Neutralité maritime.

Section I.

Déclarations générales.

Art. 1. En cas de guerre entre deux ou plusieurs États, les autres considéreront comme un devoir d'observer la neutralité et de contribuer, par l'offre des bons offices et de leur médiation, à mettre fin au conflit.

L'accomplissement de ce devoir ne pourra, en aucun cas, être considéré par les belligérants comme un acte inamical.

Section II.

De l'Union Panaméricaine.

Art. 2. Dans le but d'assurer le respect des droits des neutres, et surtout la liberté de commerce et de la navigation, telle qu'elle existe en temps de paix, le Comité Directeur de l'Union Panaméricaine se réunira, dès la déclaration de guerre, afin d'examiner quels sont les interêts communs des États et de leur suggérer les mesures appropriées.

Section III.

De la liberté du commerce en temps de guerre.

Art. 3. Les règles suivantes seront observées pour le commerce en temps de guerre.

1°, les navires de guerre des belligérants ont le droit d'arrêter et de visiter, en haute mer et dans les eaux territoriales que ne jouissent pas de la neutralité, n'importe quel navire marchand, aux fins de vérifier son caractère et sa nationalité et de s'assurer qu'il ne transporte aucun matériel prohibé et qu'il ne viole pas la loi du blocus. Si le navire marchand n'obéit pas à l'intimation qui lui est faite, le vaisseau de guerre peut le poursuivre et le contraindre par la force à s'arrêter. En dehors de cette hypothèse, le navire ne pourra être attaqué que lorsqu' après avoir été détenu, il n'observera pas les instructions qui lui auront été données.

Digitized by Google

Le navire ne pourra être mis hors d'état de naviguer qu'après que l'équipage et les passagers auront été transportés en lieu sûr.

2°, Les sous-marins belligérants seront soumis aux mêmes règles ci-dessus. Si le sous-marin ne peut capturer le navire, conformément à ces règles, il n'aura pas le droit de continuer l'attaque ni celui d'arrêter le navire.

Art. 4. Le navire détenu pour violation de neutralité, ainsi que son équipage, seront mis au lieu et sous le régime qui conviendront le mieux à l'État qui aura effectué la prise et aux frais du navire qui aura commis une infraction. Le navire effectuant la prise, sauf en cas de faute grave commise par lui, ne pourra être tenu pour responsable des dommages subis par celui qui tombé en son pouvoir.

Art. 5. Si le navire détenu transportait des marchandises, il sera procédé au débarquement de celles qui étaient destinées à l'État neutre et au transbordement de celles destinées à d'autres ports.

Art. 6. Si le navire marchand, après s'être ravitaillé en charbon ou avoir fait d'autres approvisionnements dans un État neutre, les cède, en tout ou en partie, á un navire de guerre belligérant, il ne lui sera point permis de ce ravitailler en vivres et combustibles.

Art. 7. S'il y a lieu de supposer que le navire marchand, par ses préparatifs ou d'autres circonstances, puisse fournir aux navires de guerre de son pays les approvisionnements dont ceux-ci ont besoin, l'autorité neutre pourra, suivant le cas, le considérer comme navire auxiliaire et lui refuser tout ravitaillement, ou demander à l'agent de la compagnie de garantir que ledit navire ne portera aide ou assistance à aucun navire belligérant.

Dès lors qu'un navire se sera rendu suspect, le fait devra être communiqué à l'Union Panaméricaine pour que celle-ci prenne les dispositions qu'elle jugera opportunes. Cette règle s'imposera notamment quand le navire aura abandonné furtivement un port neutre.

Digitized by Google

Section IV.

Droits et devoirs des belligérants.

Art. 8. Les États belligérants sont tenus de s'abstenir, dans les eaux neutres, d'actes de guerre ou, d'une façon générale, de tous actes qui pourraient être considérés comme une violation de neutralité de la part de l'État neutre les ayant tolérés.

Art. 9. Aux termes de l'article précédent, il est interdit à l'État belligérant:

a) de prende les eaux neutres comme base d'opérations navales contre ses ennemis, soit pour renouveler ou augmenter ses provisions de guerre ou l'armement de ses navires soit pour compléter l'équipage de ceux-ci;

b) d'installer dans les eaux neutres des postes radiotélégraphiques ou n'importe quels autres appareils destinés à communiquer avec les forces de terre ou de mer, d'utiliser les installations de ce genre qui auraient été construites avant la guerre dans un but exclusivement militaire et qui n'auraient pas été mises au service du public.

Art. 10. Il est interdit aux navires de guerre des belligérants de demeurer dans les ports ou dans les eaux d'un État neutre pendant plus de vingt-quatre heures. Cette interdiction sera notifiée aux navires dès leur arrivée dans le port ou dans les eaux territoriales; s'ils s'y trouvaient au moment de la déclaration de guerre, la notification leur sera faite dès que la déclaration sera connue de l'État neutre.

§ 1°. Sont exceptés de cet article les navires de guerre employés exclusivement à des missions scientifiques, religieuses ou philanthropiques.

§ 2°. Le navire pourra prolonger son séjour au delà de vingt-quatre heures dans le port, en cas d'avaries ou de grosse mer; mais il devra s'éloigner dès qu'auront disparu les motifs de ce retard.

§ 3°. Si les lois des États neutres édicte que la navire ne peut faire du charbon que vingt-quatre heures après son arrivée dans le port, le délai du § précédent sera prolongé d'un laps de temps égal.

Digitized by Google

Art. 11. Le navire qui ne se conformera pas aux règles précédentes, s'exposera à être interné par ordre du gouvernement.

Le navire sera considéré comme interné dès l'instant où il aura reçu l'avis officiel de l'autorité locale, même s'il a demandé la revision d'une semblable mesure.

Art. 12. Le nombre maximum de navires de guerre d'un État belligérant qui pourront se trouver en même temps dans un même port neutre est fixé à trois.

Art. 13. Un navire de guerre ne pourra sortir d'un port neutre moins de vingt-quatre heures après le départ d'un navire de guerre ennemi. Le premier sortant devra être le premier entré, sauf si celui-ci se trouve dans les conditions prévues pour la prorogation du délai. En tous cas, le dernier navire entré aura le droit de notifier a l'autre, par l'intermédiaire de l'autorité compétente, que dans les vingt-quatre heures, il abandonnera le port. Le premier entré aura le droit de s'éloigner dans ce délai. S'il part, le navire qui aura reçu la notification devra observer l'intervalle fixé ci-dessus.

Art. 14. Il ne sera permis aux navires avariés belligérants de faire, dans le port, que les réparations indispensables à la continuation de leur voyage, sans que leur puissance militaire se trouve de ce fait augmentée.

§ 1°. L'État neutre vérifiera la nature des réparations à effectuer et veillera à ce qu'elles soient exécutées dans le plus bref délai.

§ 2°. Ne se trouvent point comprises dans cette disposition les avaries visiblement produites par le feu ennemi, mais seulement celles résultant de tempêtes ou d'accidents.

Art. 15. Les navires belligérants ne pourront dans les ports neutres que compléter leur approvisionnement normal du temps de paix, ils ne pourront prendre plus de combustible qu'il est nécessaire pour gagner le port le plus proche de leur pays ou pour compléter le chargement de leurs soutes proprement dites, si telle est la manière de déterminer le combustible à fournir, d'accord avec les usages de l'État neutre.

Digitized by Google

Art. 16. Les navires belligérants qui se seront ravitaillés en combustible dans un port neutre ne pourront renouveler leur approvisionnement que trois mois plus tard dans le même État.

Art. 17. En ce qui concerne le séjour, l'approvisionnement des navires belligérants dans les ports, baies et eaux neutres, les dispositions relatives aux navires de guerre s'appliqueront également:

1. Aux navires auxiliaires ordinaires;

2. Aux navires marchands transformés en navires de guerre, suivant la Convention VII de la Haye, de 1907;

3. Aux navires marchands des belligérants qui auraient prêté une assistance constante ou occasionnelle aux navires de guerre de leur pays sans avoir été transformés en navires auxiliaires, dans les termes de la dite Convention.

4. Aux navires neutres qui auraient prêté une assistance constante ou occasionnelle aux navires belligérants.

Art. 18. Le navire auxiliaire des belligérants transformé à nouveau en navire marchand sera considéré comme tel dans les ports neutres aux conditions suivantes:

1. De ne pas avoir violé la neutralité de l'État dans les eaux duquel il se présentera;

2. D'avoir opéré sa transformation dans les ports ou dans les eaux soumis à la juridiction du pays auquel appartient le navire ou dans le port ou les eaux de ses alliés;

3. D'avoir opéré la transformation d'une façon effective, c'est á dire que le navire ne démontre pas, par le fait de son équipage et de ses installations, qu'il pourra rendre à la flotte de guerre de son pays les services auxiliaires auxquel il était primitivement employé;

4. Que le gouvernement du pays auquel appartient le navire communique aux autres États le nom des navires qui auront perdu la qualité d'auxiliaires pour redevenir marchands.

5. Que le même gouvernement prenne l'engagement de ne pas employer ledit navire à l'avenir dans la flotte de guerre en qualité d'auxiliaire.

Digitized by Google

Art. 19. Les aéronefs des pays belligérants ne pourront survoler le territoire ou les eaux soumis à la juridiction des neutres, sinon en se conformant aux règlements de ceux-ci.

Section V.

Droits et devoirs des neutres.

Art. 20. Les actes d'assistance émanant des États neutres, mais non les actes de commerce effectués par des particuliers, seront considérés comme contraires à la neutralité.

Art. 21. Défense est faite à l'État neutre:

a) de livrer aux belligérants, directement ou indirectement pour quel que motif que ce soit, des navires de guerre, des munitions ou n'importe quel autre matériel de guerre;

b) de leur accorder des emprunts ou de leur ouvrir de crédits pendant toute la durée de la guerre.

Ne sont pas inclus dans cette défense les crédits qu'un État neutre ouvrirait pour faciliter la vente ou l'exportation de ses produits alimentaires et ses matières premières.

Art. 22. Une prise ne pourra être conduite dans un port neutre que dans le cas où le navire sera dans l'impossibilité de naviguer par suite de grosse mer ou manque de combustible ou de vivres. Dès que ce motif aura disparu, le navire prisonnier devra s'éloigner et si aucune des hypothèses mentionnées ne s'est vérifiée, l'État donnera l'ordre de son départ. En cas de désobeissance, il aura recours aux moyens dont il disposera, pour libérer les officiers et l'equipage du navire prisonnier et interner l'équipage mis à bord par celui qui aura effectué la prise.

Art. 23. L'État neutre doit également mettre en liberté le navire prisonnier qui aura été conduit dans ses eaux en dehors des cas prévus à l'article 22.

Art. 24. L'État neutre n'est pas tenu d'empêcher dans ses ports ou dans ses eaux la sortie ou le transit pour compte de n'importe lequel des belligérants, d'armes, munitions, et d'une façon générale, de tout ce qui peut servir à une escadre.

Art. 25. L'État neutre ne saurait s'opposer au départ volontaire des citoyens des États belligérants, même si ce départ

Digitized by Google

s'effectue en même temps et en masse, mais il pourra s'opposer au départ volontaire de ses propres nationaux qui désireraient s'engager dans l'armée de l'un des belligérants.

Art. 26. L'usage, en temps de guerre, des télégraphes ou câbles des États neutres par les citoyens d'États belligérants sera soumis aux mesures prises par l'autorité locale.

Art. 27. Un pays neutre pourra envoyer hors de ses eaux territoriales des navires hôpitaux auxiliaires au secours de navires belligérants contenant des blessés et des morts, quand ces pertes auront été subies au cours d'opérations navales hors de ses eaux territoriales, mais avec l'autorisation des belligérants. Ces navires jouiront d'une inviolabilité complète pendant toute la durée de leur mission.

Les blessés ou naufragés ne seront pas internés et seront mis en liberté dans le plus bref délai possible.

Art. 28. L'État neutre est tenu d'exercer toute la surveillance possible afin d'empêcher dans ses ports et dans ses eaux toute violation des dispositions précédentes.

Toutefois sa responsabilité ne sera pas mise en cause par la vérification d'un acte hostile sur son territoire. On devra pour cela démontrer que l'acte a été commis intentionnellement — ou qu'il y a eu une négligence manifeste de sa part.

Section VI.

Du respect et de la sanction des lois de la neutralité et de la guerre.

Art. 29. Le belligérant qui violera les dispositions précédentes, paiera une indemnité équivalente au dommage causé; il répondra en même temps des actes commis par les individus qui feront partie de ses armées de terre ou de mer.

Art. 30. L'Union Panaméricaine, pourra, d'accord avec les gouvernements intéressés nommer des commissions chargées de veiller à la fidèle observance, de la part des belligérants des lois et usages de la guerre.

Les renseignements fournis par ces commissions permettront de vérifier s'il y a eu ou non violation des lois et usages

Digitized by Google

de guerre. Dans le cas affirmatif, l'Union, si elle le juge convenable, pourra protester, au nom des États, contre la violation commise.

Projet de Convention No. 10.

Asile.

Art. 1. Il est défendu aux États de donner asile, sur toute l'étendue du ressort de leur juridiction, à des prévenus de crime de droit commun, à des condamnés pour crime de cette même nature, comme aussi aux déserteurs des armées de terre et de mer.

Art. 2. L'asile existera et sera respecté en faveur des accusés ou condamnés pour crimes politiques, qui se réfugieront dans les légations, sur les navires de guerre, dans les campements ou sur les aéronefs militaires.

Art. 3. Le prévenu d'un crime de droit commun qui se réfugiera dans le local d'une légation, ou sur un navire ou aéronef militaires, sera livré, sur simple réquisition du gouvernement local. Si l'asile lui a été donné sur le territoire même de la nation, la livraison sera effectuée par extradition et suivant les termes de la Convention de Droit International Privé.

Art. 4. L'asile ne sera pas donné quand il en résulterait un avantage évident pour une des parties en lutte.

Art. 5. L'asile ne sera donné qu'en cas d'urgence et pendant le temps strictement nécessaire au réfugié pour se mettre d'une autre manière en sûreté, par un accord entre les deux États.

Art. 6. Le Chef de la Légation, l'Officier commandant le navire, le campement ou l'aéronef militaires, qui donnera asile à un réfugié devra en aviser le Ministre des Relations Extérieures du pays du réfugié, ou l'autorité administrative os militaire locale, si le fait a eu lieu hors de la capitale de l'État.

Art. 7. Les réfugiés ne pourront être débarqués en aucun point de leur territoire national, ni à proximité dudit territoire.

Digitized by Google

Art. 8. On interdira aux réfugiés, de se livrer dans le lieu d'asile, à des actes de nature à compromettre la paix du Pays contre lequel fut déjà commis le crime.

Art. 9. Les États ne seront pas tenus au remboursement des dépenses faites par celui qui a donné asile.

Projet de Convention No. 11.

Devoirs des États en cas de guerre civile.

Article unique. En cas d'insurrection ou de guerre civile, dans un État, les autre États voisins s'engagent à suivre les dispositions suivantes:

1°, ne pas permettre aux habitants de leur territoire — nationau ou étrangers — de prendre part aux préparatifs de guerre, de passer la frontière pour entreprendre ou prêter appui à l'insurrection ou guerre civile;

2°, d'interner et de désarmer toute force rebelle qui passera la frontière, tout équipage de navire de guerre au service des rebelles, qui pourrait se trouver dans l'étendue de sa juridiction. Dans se cas, les frais d'internement seront à la charge du pays dont la paix interieure a été troublée;

3°, interdire le trafic des armes et munitions de guerre, des moyens de transport, ou de communications terretres, aériens, maritimes et fluviaux, autres que ceux appartenant á l'État;

4°, interdire que leurs lignes et stations télégraphiques, téléphoniques, radiotélégraphiques, et radiotéléphoniques soient mises au service de la rebellion;

5°, éviter que, sur leur territoire, on équipe, arme ou adapte n'importe quelle embarcation en vue de la rébellion.

Projet de Convention No. 12.

Solution pacifique.

I. Bons offices et médiation.

Art. 1. En cas de dissentiment grave ou d'un conflit qui n'aura pas pu être resolu par les négociations diplomatiques directes, les États, avant tout autre recours, et dans la mesure où les circonstances le permettront, feront appel aux bons

Digitized by Google

offices ou á la médiation d'une ou de plusieurs autres nations amies.

Art. 2. Indépendamment de cela, d'autres États pourront, de leur propre initiative, offrir leurs bons offices ou leur médiation.

Cette offre pourra être faite même pendant la durée des hostilités, et, en aucun cas, ne pourra être considérée par les États en conflit comme un acte inamical.

Art. 3. Le rôle de l'État médiateur se limitera à concilier les prétentions contraires et à calmer les ressentiments des États en conflit, mais il prendra fin dès que ledit État médiateur aura constaté, par lui-même, ou qu'il résultera de la déclaration de l'une des parties, que ses moyens de conciliation n'ont pas été acceptés.

Art. 4. Les bons offices et la médiation auront exclusivement le caractère d'un conseil, sans force obligatoire.

L'État médiateur n'encourt, pour cette raison, aucune responsabilité du fait des accords qui pourraient être signés.

II. Commission d'enquête.

Art. 5. Tout conflit réel de n'importe quelle nature, surgissant entre deux ou plusieurs États et qu'il n'aura pas été possible, ni d'éviter par la voie diplomatique, ni de soumettre à l'arbitrage aux termes des traités existants, sera sujet à l'examen suivi du rapport d'une commission d'enquête constituée suivant les dispositions de l'article 8.

Aucune des deux parties ne devra mobiliser, n'exécutera une concentration de troupes près des frontieres de l'autre, ni se livrera à aucun acte hostile ou à des préparatifs de guerre, dès que la commission aura été saisie et cette interdiction durera jusqu'à la remise du rapport de la commission, ou jusqu'à l'expiration du délai prévu à l'article 16.

Art. 6. L'un quelconque des gouvernements directement intéressés à l'examen des faits par la Commission d'Enquête, pourra demander la convocation de ladite Commission et il lui suffira pour cela d'en aviser officiellement l'autre partie ou l'une des Commissions Permanentes, prévues à l'article 7.

Digitized by Google

Art. 7. Deux Commissions siègeront d'une façon permanente, l'une à Buenos Ayres (Argentina) et l'autre à Bogota (Colombie). Elles seront constituées par les 3 agents diplomatiques américains les plus anciens en fonction dans ces deux capitales. Ceux-ci, sur la convocation du Ministre des Relations Extérieures de l'État respectif, se réuniront et nommeront leur Président.

Leurs fonctions se limiteront à recevoir de l'État intéressé la demande de convocation de la Commission d'Enquête et à en aviser immédiatement l'autre partie. La partie qui demandera la convocation d'une Commission d'Enquête désignera en même temps ses représentants à cette Commission, et l'autre partie, dés la reception de la notification, nommera également ses délégués.

Dès la réception de la demande de convocation et l'envoi des notifications par la Commission Permanente, le litige ou le conflit en question sera „ipso facto" suspendu.

La Commission d'Enquête se composera de cinq membres, tous américains, nommés de la façon suivante:

Chaque gouvernement intéressé désignera deux délégués, au moment de la convocation, dont un seulement sera l'un de ses ressortissants. Le cinquième sera nommé d'un commun accord par les quatre délégués ainsi nommés, et il assumera les fonctions de Président. Ce dernier ne pourra appartenir à l'un des deux États déjà représentés dans la Commission.

Art. 8. L'un quelconque des deux gouvernements pourra refuser son approbation à la nomination du membre ainsi élu, sans avoir pour cela à donner ses raisons, et son suppléant sera nommé, avec le consentement des parties, dans un délai de 30 jours à partir de la notification du refus aux parties.

Au cas où les deux parties ne pourraient pas se mettre d'accord sur la personne du cinquième membre, celui-ci, serait nommé par un Chef d'État dont le pays n'est pas interessé dans le conflit. Ce Chef d'État serait lui même désigné, en présence des quatre membres déjà nommés, par voie de tirage au sort sur une liste de six noms de Chefs d'État établie de la

Digitized by Google

façon suivant: chaque partie, individuelle on collective, désignera trois chefs d'États qui entretiennent également avec la partie adverse des relations amicales. Dans le cas, oú plus de deux gouvernements seront directement interessés dans le conflit, et quand il y aurait identité d'intêrets de deux ou plusieurs de ces gouvernements, le gouvernement ou les gouvernements en conflit auront le droit d'augmenter le nombre de leurs délegués, de façon à maintenir toujours l'équilibre numérique des deux parties en cause.

Une fois la commission constituée, on en avisera les pays interessés, leur donnant la date de la séance d'ouverture et fixant le siège de ses séances, ce pourquoi on aura en vue la plus grande commodité des enquêtes. Le siège des séances, une fois fixé, ne pourra être transféré, sans le consentement des parties en cause.

La Commission d'Enquête établira elle-même son réglement.

Les décisions et le rapport final seront votés á la majorité des voix.

Chaque partie fera face á ses propres dépenses et á sa quote-part des frais de la Commission.

Art. 9. Les Commissions d'Enquête pourront citer des témoins, faire préter serment, et recevoir des preuves et déclarations.

Art. 10. Au cours de l'enquête, l'on entendra les parties, qui pourront se faire assister par un ou plusieurs avocats et experts.

Art. 11. Les membres de la Commission prêteront devant la plus haute autorité judiciaire du lieu de la réunion le serment d'accomplir leur devoir en toute conscience et sincèrité.

Art. 12. La Commission notifiera à chacune des parties les déclarations de la partie adverse et fixera les délais pour la présentation et réception des preuves. Dès la remise de ces notifications, la Commission commencera son enquête et cela, même si les parties font défaut.

Art. 13. Dès qu'aura été constituée la Commission d'enquête, a la demande de l'une quelconque des deux parties on

Digitized by Google

devra fixer le „status" qui règlera la conduite des parties jusqu'à l'élaboration du rapport de la Commission.

Art. 14. Les parties en cause fourniront à la Commission les donnés nécessaires à son enquête.

La Commission présentera son rapport dans l'année qui suivra la date de sa séance d'ouverture. Si ce délai est jugé insuffisant pour mener à bien l'enquête et élaborer le rapport, il pourra être prorogé de six mois, avec le consentement des parties.

Art. 15. Les conclusions de la Commission n'auront que la valeur d'un rapport et ne constituiront pas une décision judiciaire, ni une sentence arbitrale.

Art. 16. Après la remise aux parties en cause et à l'Union Panaméricaine du rapport, il est accordé un délai de six mois pour la reprise des négociations et arriver à une solution du conflit, d'accord avec les conclusions dudit rapport. A l'expiration de ce délai, si les parties en présence ne sont pas arrivées à une solution amiable, elles recouvreront alors leur liberté d'action et pourront prendre toutes mesures quelles jugeraient utiles à la sauvegarde de leurs intêrets.

III. La conciliation.

Art. 17. Dans le cas d'un conflit grave, mettant en péril la paix des États, l'une quelconque des parties pourra faire appel au comité Directeur de l'Union Panaméricaine, qui, séance tenante, remplira les fonctions de Conseil de Conciliation. La demande sera adressée au Directeur Général de l'Union, qui, sans tarder, la transmettra au Président du Comité Directeur. Ce dernier convoquera immédiatement le Comité Directeur. Les États intèressés s'abstiendront alors de toute communitation directe entre eux, jusqu'à ce que le Comité Directeur ait déterminé la nature et la forme de sa mission.

IV. Arrangement amiable.

Art. 18. Si le conflit n'a pu être résolu par aucune des procédures ci-dessus mentionnées, on le soumettra au Chef du

Digitized by Google

Pouvoir Exécutif de n'importe quel État américain, ou à toute autre personnalité jouissant de la confiance des parties en présence.

Le Chef d'État ou la personne de confiance ainsi désignée remplira les fonctions de médiateur amiable et rendra sa sentence.

Par un accord spécial, les parties fixeront les conditions d'acceptation de la sentence et la procédure à suivre par elles et par le médiateur.

V. L'arbitrage.

Art. 19. L'arbitrage a pour but soumettre les conflits à des juges choisis par les États intéressées.

Art. 20. La convention d'arbitrage a pour objet la solution des conflits présents et futurs, et elle s'applique à tous les conflits en général ou à ceux d'une nature nettement déterminée à l'avance.

Art. 21. La Convention d'arbitrage implique de la part des États qui l'ont signée le devoir de se soumettre loyalement à la sentence arbitrale.

Art. 22. Le Tribunal Permanent d'Arbitrage, organisé suivant les disposition de la „Convention pour les Solutions Pacifiques", signée à la Haye en 1907, sera compétent dans tous les cas d'arbitrage. Quand un conflit sera soumis audit Tribunal, la constitution de celui-ci et la procédure à suivre seront règlées par la Convention déjà nommée.

Art. 23. Les conflits que les parties voudraient voir résoudre par un Tribunal de Justice pourront être soumis au Tribunal Permanent de Justice International de la Haye dans les conditions prévues aux statuts, ou à n'importe quel autre Tribunal de Justice constitué à cet effet par les États Américains.

Quand les parties en présence saisiront le Tribunal Permanent de Justice Internationale de la Haye, la procédure à suivre sera celle déterminée par les statuts dudit Tribunal.

Digitized by Google

II.

Projet de convention de droit international privé.

Titre préliminaire. Règles générales.

Art. 1. Les ressortissants de l'un des Etats contractants jouissent, sur le territoire des autres, des mêmes droits civils que ceux qui sont accordés aux nationaux.

Chaque État pourra, pour des raisons d'ordre public, refuser l'exercice de certains droits civils, aux ressortissantes des autres États contractants, ou en subordonner la jouissance à certaines conditions spéciales et dans ce cas, ces derniers États pourront également refuser l'exercice de ces droits aux ressortissants des autres contractants.

Art. 2. Les ressortissants de l'un des Etats contractants jouiront également sur le territoire des autres des mêmes garanties politiques que les nationaux, sauf les limitations établies dans la constitution de chacun d'eux.

Les mêmes garanties politiques ne s'étendent pas, sauf dispositions spéciales de la législation interne, à l'exercice des fonctions publiques ni au droit de suffrage.

Art. 3. Pour l'exercice des droits civils et des garanties individuelles identiques, les lois et règles en vigueur dans chaque Etat contractant sont considérées comme rentrant dans les trois catégories suivantes:

I. Celles qui s'appliquent aux personnes, en raison de leur domicile ou de leur nationalité et les suivent même quand elles changent de pays, appelées personnelles ou d'ordre public interne.

II. Celles qui obligent également ceux qui résident sur le territoire, quils soient ou non des nationaux, appelées territoriales, locales ou d'ordre public international.

III. Celles qui s'appliquent seulement par l'expression, l'interprétation ou la présomption de volonté des parties ou de l'une d'elles, appelées volontaires, supplétoires ou d'ordre privé.

Digitized by Google

Art. 4. Les règles constitutionnelles sont d'ordre public international.

Art. 5. Toutes les règles de protection individuelle ou collective, établies par le droit constitutionnell et administratif sont également d'orde public international, sauf le cas où il y aurait des dispositions expresses en sens contraire.

Art. 6. Dans tous les cas non prévus par la présente Convention, chacun des Etats contractants appliquera ses propres qualifications aux institutions ou relations juridiques qui doivent correspondre aux groupes de lois mentionnées à l'article 3.

Art. 7. Chaque Etat contractant appliquera, comme loi personnelle, la loi du domicile, ou la loi de la nationalité, suivant le système dejà adopté, ou qui sera adopté par sa législation interne.

Art. 8. Les droits acquis conformément aux règles de la présente Convention ont de pleins effets extraterritoriaux dans les États contractants, sauf quand une règle d'ordre public international s'oppose à l'un de ces effets ou conséquences.

Livre I. Droit Civil International.

Titre I. Des personnes.

Chapitre I.

Nationalité et naturalisation.

Art. 9. Chaque Etat contractant appliquera son propre droit à la détermination de la nationalité d'origine, à l'acquision, à la perte et à la réacquisition de la nationalité, ultérieure de cette nationalité, concernant toute personne réelle ou civile, que les circonstances se soient réalisées sur son territoire ou au dehors, quand l'une des nationalités en conflit est celle dudit Etat. Dans les autres cas, on appliquera les dispositions prévues aux autres articles du présent chapitre.

Art. 10. Pour les conflits sur la nationalité d'origine, auxquels n'est pas intéressé l'État où ils sont soulevés, on appliquera la loi de celui des pays en litige où la personne dont s'agit a son domicile.

Digitized by Google

Art. 11. A défaut d'un semblable domicile, on appliquera au cas prévu à l'article précédent les règles adoptées par la loi du tribunal.

Art. 12. Les conflits portant sur l'acquisition individuelle d'une nouvelle nationalité sont résolus suivant la loi de la nationalité supposée acquise.

Art. 13. Pour les naturalisations collectives, par suite de l'indépendance d'un Etat, on appliquera la loi de l'Etat nouvellement formé, s'il a établi sur le territoire une souveraineté effective reconnue par l'Etat saisi du différend, à défaut de quoi, ce sera celle de l'ancien Etat, le tout sans préjudice des stipulations contractuelles entre les deux Etats intéressés, qui toujours prévaudront.

Art. 14. A' la perte de la nationalité doit s'appliquer la loi de la nationalité perdue.

Art. 15. Le reccouvrement de la nationalité est soumis à la loi de la nationalité recouvrée.

Art. 16. La nationalité d'origine des corporations et des fondations est déterminée par la loi de l'Etat qui les autorise ou les approuve.

Art. 17. La nationalité d'origine des associations sera celle du pays où elles sont constituées, et dans lequel elles doivent être enregistrées ou inscrites si la législation locale exige cette condition.

Art. 18. Les sociétés civiles, commerciales ou industrielles, qui ne sont pas anonymes, auront la nationalité du lieu où siège habituellement leur administration ou leur direction principale.

Art. 19. Pour les sociétés anonymes, la nationalité sera déterminée par la loi du lieu où se réunit normalement l'assemblée générale de leurs actionnaires, et à défaut, par celle du lieu où siège leur principale assemblée ou conseil de direction et d'administration.

Art. 20. Le changement de nationalité des corporations, fondations, établissements et sociétés, sauf les cas de variation dans la souveraineté territoriale, devra être soumis aux conditions exigées par leur ancienne loi et par leur nouvelle.

Digitized by Google

En cas de changement de la souveraineté territoriale, par le fait de l'indépendance, on appliquera la règle établie par l'article 13 pour les naturalisations collectives.

Art. 21. Les dispositions de l'article 20, et des quatre articles le précédant, ne s'appliqueront pas aux Etats contractants qui n'accordent pas la nationalité aux personnes civiles.

Chapitre II.

Domicile.

Art. 22. La nature, l'acquisition, la perte et la récupération du domicile des personnes réelles ou civiles seront régies par la loi territoriale.

Art. 23. Le domicile des agents diplomatiques, et des personnes qui résident temporairement à l'étranger, par suite de leurs fonctions ou pour remplir une mission officielle ou pour s'y livrer à des études scientifiques ou artistiques, sera le dernier qu'ils auront eu sur le territoire national.

Art. 24. Le domicile légal du chef de famille s'étend à la femme et aux enfants non émancipés, et celui du tuteur ou curateur, aux mineurs ou incapables confiés à sa garde, sauf dispositions contraires de la législation personelle de ceux à qui est attribué le domicile d'un autre.

Art. 25. Les questions relatives au changement de domicile des personnes réelles ou civiles sont résolues conformément à la loi du tribunal, s'il est celui d'un des Etats intéressés et à défaut par la loi du lieu, du dernier domicile reconnu.

Art. 26. Quand les personnes n'auront pas de domicile, on considérera comme tel le lieu de leur résidence ou celui, où elles se trouvent.

Chapitre III.

Naissance, extinction et effet de la personnalité civile.

Section I. — Des personnes réelles.

Art. 27. La capacité des personnes réelles est déterminée par la loi personnelle, sauf les restrictions apportées à son application par la présente Convention, ou par le droit local.

Digitized by Google

Art. 28. On appliquera la loi personnelle pour décider si la naissance détermine la personnalité et si l'enfant conçu doit être considéré comme né pour tout ce qui lui est favorable, de même que pour la viabilité et les effets de la priorité de la naissance en cas d'accouchements doubles ou multiples.

Art. 29. Les présomptions de survie ou de mort simultanée, à défaut de preuve, sont régies par la loi personelle de chacun des défunts quant à leur succession respective.

Art. 30. Chaque Etat applique sa propre législation pour déclarer éteinte la personnalité civile en cas de mort naturelle des personnes physiques ou de disparition ou de dissolution officielle des personnes civiles, de même que pour décider si la minorité, la démence ou l'imbécillité, la surdi-mutité, la prodigalité et l'interdiction civile, sont uniquement des restrictions de la personnalité, qui permettent des droits et aussi certaines obligations.

Section II. — Des personnes civiles.

Art. 31. Chaque Etat contractant, en sa qualité de personne civile, a la capacité d'acquérir et d'exercer des droits civils et de contracter des obligations de même catégorie sur le territoire des autres, sans autres restrictions que celles qui sont établies expressément par le droit local.

Art. 32. La nature et la reconnaissance des personnes civiles seront déterminées par la loi du territoire.

Art. 33. Sauf les restrictions établies aux articles précédents, la capacité civile des organismes administratifs *(corporaciones)* est régie par la loi qui les a créés ou reconnus; celle des fondations, par les règles de leur institution, approuvées par l'autorité compétente, si leur droit national l'exige, et celle des associations, par leurs status dans les mêmes conditions.

Art. 34. Avec les mêmes restrictions, la capacité civile des sociétés civiles, commerciales ou industrielles est régie par les dispositions relatives au contrat de société.

Art. 35. La loi locale s'appliquera pour l'attribution des biens des personnes civiles qui cessent d'exister, si le cas n'est

Digitized by Google

pas autrement prévu dans leur statuts, chartes de fondation ou dans le droit en vigueur régissant les sociétés, la région, la province, la municipalité ou l'Etat qui devraient bénéficier de leur actif.

Chapitre IV.

Du mariage et du divorce.

Section I. — Conditions juridiques qui doivent précéder leur célébration.

Art. 36. Les contractants sont soumis à leur loi personnelle pour tout ce qui se réfère à leur aptitude à contracter mariage, au consentement ou au conseil des parents, aux empêchements et aux dispenses.

Art. 37. Les étrangers doivent prouver avant de se marier qu'ils remplissent les conditions exigées par leurs lois personnelles conformément aux dispositions de l'article précédent. Ils pourront en justifier par une attestation de leurs agents diplomatiques ou consulaires ou par d'autres moyens jugés suffisants par l'autorité locale, qui aura, en tout cas, liberté d'appréciation complète.

Art. 38. La législation locale est applicable aux étrangers quant aux empêchements qu'elle institue et qui ne sont pas susceptiles de dispense, à la forme du consentement, à la force obligatoire ou non des fiançailles, à l'opposition au mariage, à l'obligation d'aviser des empêchements et aux conséquences civiles des fausses déclarations, à la forme des diligences préliminaires et à l'autorité compétente pour la célébration.

Art. 39. Est régie par la loi personnelle commune des parties, et à son défaut, par le droit local, l'obligation de payer ou non une indemnité pour promesse de mariage non tenue et publication des bans dans le même cas.

Art. 40. Les Etats contractants ne sont pas tenus de reconnaître le mariage célébré dans l'un d'eux, par leurs nationaux ou des étrangers, quand il est contraire à leurs dispositions légales relatives à la nécessité de la dissolution d'un

Digitized by Google

mariage autérieur, au dégré de parenté ou d'alliance qui créerait un empêchement dirimant, à la prohibition de se marier concernant les coupables de l'adultère qui a causé la dissolution du mariage, et à la même prohibition interdisant à celui qui s'est rendu coupable d'un attentat contre la vie de l'un des époux, d'épouser le survivant.

Section II. — De la forme du mariage.

Art. 41. Sera tenu à tous égards pour valable, quant à la forme, le mariage célébré suivant celle qui est reconnue comme valable par les lois du pays où il est conclu. Cependant, les Etats, dont la législation exige une cérémonie religieuse, pourront refuser toute validité aux mariages contractés par leurs nationaux à l'étranger sans observer cette forme.

Art. 42. Dans les pays, où la législation le permet, les mariages contractés devant les agent diplomatiques ou consulaires des deux conjoints seront célebrés suivant leur loi personnelle, sans préjudice des dispositions de l'article 39 qui leur sont applicables.

Section III. — Effets du mariage quant à la personne des conjoints.

Art. 43. La loi personnelle des époux, et, si elle est différent, celle du mari, s'appliquera pour tout ce qui concerne les devoirs de protection et d'obéissance, l'obligation pour la femme de suivre ou non son mari quand il change de résidence, la disposition et l'administration des biens de la communaute, et les autres effests spéciaux du mariage.

Art. 44. La loi personnelle de la femme mariée s'appliquera à la disposition et l'administration de ses propres et à son droit d'ester en justice.

Art. 45. Est soumise au droit local l'obligation pour les époux de vivre ensemble, de se devoir fidélité et de se secourir mutuellement.

Art. 46. Le droit local qui prive d'effets civils le mariage du bigame s'applique également d'une manière impérative.

Digitized by Google

Section IV. — Nullité du mariage et ses effets.

Art. 47. La nullité du mariage doit être régie par la même loi que celle à laquelle est soumise la condition intrinsèque ou extrinsèque qui motive cette nullité.

Art. 48. La violence, la crainte ou le rapt comme cause de nullité du mariage sont régis par la loi du lieu de célébration.

Art. 49. La loi personnelle des époux s'appliquera si elle est commune, à son défaut ce sera celle de l'epoux qui aura agi de bonne foi, à défaut des deux, celle du mari, quant aux règles sur la garde des enfants issus de mariages nuls, dans les cas où les parents n'ont pu ou voulu rien stipuler à cet égard.

Art. 50. La même loi personnelle doit s'appliquer aux autres effets civils du mariage nul, sauf à ceux qu'il doit produire relativement aux biens des époux, pour lesquels sera suivie la loi sur le régime matrimonial.

Art. 51. Les règles qui fixent les effets judiciaires de la demande en nullité sont d'ordre public international.

Section V. — Séparation de corps et divorce.

Art. 52. Le droit à la séparation de corps ou au divorce est régi par la loi du domicile conjugal, mais il ne peut être fondé sur des causes antérieures à l'acquisition dudit domicile si la loi personnelle des époux ne les reconnaît pas avec les mêmes effets.

Art. 53. Chaque État contractant a le droit de refuser d'autoriser ou de reconnaître le nouveau mariage de personnes divorcées à l'étranger, avec les effets et pour des causes que leur droit personnel n'admet pas.

Art. 54. Les causes de divorce et de séparation de corps sont soumises à la loi du lieu de la demande, dès l'instant, où les époux y sont domiciliés.

Art. 55. La loi du juge devant lequel est porté le litige, détermine les conséquences judiciaires de la demande et le dispositif du jugement vis-à-vis des conjoints et de leurs enfants.

Digitized by Google

Art. 56. La séparation de corps et le divorce, obtenus conformément aux articles qui précèdent, produisent leurs effets civils selon la législation du tribunal qui les prononce, dans les autres États contractants, sauf les dispositions de l'article 53.

Chapitre V.

Paternité et filiation.

Art. 57. Les règles relatives à la présomption de paternité et ses conditions, celles qui confèrent le droit au nom de famille, celles qui déterminent les preuves de la filiation et règlent la succession de l'enfant sont d'ordre public interne, la loi personelle de l'enfant devant s'appliquer, si elle est différente de celle du père.

Art. 58. Les lois qui accordent aux enfants légitimes les droits de succession ont le même caractère, mais c'est la loi personnelle du père qui s'applique.

Art. 59. La règle qui donne à l'enfant légitime le droit à la pension alimentaire est d'ordre public international.

Art. 60. L'aptitude à légitimer est régie par la loi personnelle du père et l'aptitude à être légitimé par la loi personnelle de l'enfant, mais la légitimation exige le concours des conditions prévues par les deux lois.

Art. 61. L'interdiction de légitimer des enfants autres que les enfants naturels simples, est d'ordre public international.

Art. 62. Les conséquences de la légitimation et l'action en contestation, sont soumises à la loi personnelle de l'enfant.

Art. 63. La recherche de la paternité, celle de la filiation maternelle, et leur interdiction sont régies par le droit territorial.

Art. 64. Les règles qui fixent les conditions de la reconnaissance, obligent à l'effectuer dans certains cas, déterminent les actions à cet effet, accordent ou refusent le nom de famille et énumèrent les causes de nullité, dépendent de la loi personnelle de l'enfant.

Digitized by Google

Art. 65. Les droits successoraux des enfants naturels sont soumis à la loi personnelles du père, ceux des parents naturels à la loi personnelle de l'enfant.

Art. 66. La forme et les circonstances de la reconnaissance des enfants naturels sont régies par la loi locale.

Chapitre VI.

Obligation alimentaire entre parents.

Art. 67. Sont soumis à la loi personnelle du créancier d'aliments: la conception légale de l'obligation alimentaire, l'ordre dans lequel elle est exigible, le mode de prestation et l'extinction de ce droit.

Art. 68. Les dispositions qui fixent l'obligation alimentaire, le montant, la réduction et l'augmentation de la pension, les circonstances dans lesquelles ils sont dus et la forme de leur prestation, de même que celles qui interdisent de renoncer à ce droit et de le céder sont d'ordre public international.

Chapitre VII.

Puissance paternelle.

Art. 69. Sont soumises à la loi personnelle de l'enfant l'existence et la portée générale de la puissance paternelle vis-à-vis de la personne et des biens, ainsi que ses causes d'extinction et de recouvrement et la limitation du droit de correction, en cas remariage.

Art. 70. L'existence du droit d'usufruit et les autres règles applicables aux différentes catégories de pécules sont soumises également à la loi personnelle de l'enfant, quels que soient la nature des biens et le lieu où ils se trouvent.

Art. 71. La disposition de l'article précédent est applicable en territoire étranger, sans préjudice des droits des tiers que la loi locale accorde et des dispositions locales sur la spécialité et la publicité des garanties hypothécaires.

Art. 72. Sont d'ordre public international les dispositions qui déterminent la nature et les limites du droit paternel de correction et de châtiment et autorisent le recours aux auto-

Digitized by Google

rités, de même que celles qui déterminent la perte de la puissance paternelle en cas d'incapacité, d'absence ou de condamnation.

Chapitre VIII.

Adoption.

Art. 73. L'aptitude à adopter et être adopté et les conditions et limitations de l'adoption sont soumises à la loi personnelle de chacun des intéressés.

Art. 74. La loi personnelle de l'adoptant régit les effets de l'adoption quant à sa succession, celle de l'adopté ce qui se réfère au nom de famille et aux droits et devoirs qu'il conserve vis-à-vis de sa famille naturelle, ainsi qu'à sa succession vis-à-vis de l'adoptant.

Art. 75. Chacun des intéressés pourra contester l'adoption, conformément aux prescriptions de sa loi personnelle.

Art. 76. Sont d'ordre public international les dispositions qui en cette matière réglement le droit aux aliments et celles qui établissent pour l'adoption des formes solennelles.

Art. 77. Le dispositions des quatre articles précédents, ne s'appliqueront pas aux Etats, dont la législation ne réconnaît pas l'adoption.

Chapitre IX.

De l'absence.

Art. 78. Les mesures provisoires en cas d'absence sont d'ordre public international.

Art. 79. Nonobstant les dispositions de l'article précédent la représentation du présumé absent sera désignée conformément à sa loi personnelle.

Art. 80. La loi personnelle de l'absent détermine à qui appartient l'action pour demander la déclaration et fixe l'ordre et les conditions qui concernent les administrateurs.

Art. 81. Le droit local doit s'appliquer pour décider quand se fait et produit ses effets la déclaration d'absence, et quand et comment doit cesser l'administration des biens de l'absent, de même que l'obligation et la manière de rendre compte.

Digitized by Google

Art. 82. Tout ce qui se rélère à la présomption de mort de l'absent et à ses droits éventuels est régi par sa loi personnelle.

Art. 83. La déclaration d'absence ou de sa présomption, ainsi que la manière dont elle prend fin, et celle de présomption de décès de l'absent ont un effet extraterritorial, y compris ce qui a trait à la nomination et aux pouvoirs des administrateurs.

Chapitre X.

Tutelle.

Art. 84. La loi personnelle du mineur ou de l'incapable s'appliquera pour tout ce qui touche à l'objet de la tutelle ou curatelle, à son organisation et à sa classification.

Art. 85. La même loi doit être observée quant à l'institution du protuteur.

Art. 86. Aux incapacités et aux excuses relatives à la tutelle, à la curatelle et à la protutelle devront s'appliquer simultanément les lois personnelles du tuteur, curateur ou protuteur et du mineur ou de l'incapable.

Art. 87. Les garanties à fournir par le tuteur ou curateur et les règles pour l'exercice de la tutelle ou curatelle sont soumises à la loi personnelle du mineur ou de l'incapable. Si la garantie est une hypothèque ou un nantissement, elle devra être constituée dans la forme prévue par la loi locale.

Art. 88. Sont régies également par la loi personnelle du mineur ou de l'incapable les obligations relatives aux comptes sauf les responsabilités d'ordre pénal qui sont territoriales.

Art. 89. Quant à l'enregistrement des tutelles, on appliquera simultanément la loi locale et les lois personnelles du tuteur ou curateur et du mineur ou incapable.

Art. 90. Sont d'ordre public international les règles qui obligent le ministère public ou tout autre fonctionnaire local à demander la déclaration d'incapacité des déments et sourds-muets et celles qui fixent les formalités de cette déclaration.

Art. 91. Sont également d'ordre public international les règles qui fixent les conséquences de l'interdiction.

Digitized by Google

Art. 92. La déclaration d'incapacité et l'interdiction civile produisent des effets extraterritoriaux.

Art. 93. On appliquera la loi locale à l'obligation pour le tuteur ou curateur de donner des aliments au mineur ou incapable et à la faculté de le corriger d'une manière modérée.

Art. 94. L'aptitude à être membre d'un conseil de famille est régie par la loi personnelle de l'intéressé.

Art. 95. Les incapacités spéciales et l'organisation, le fonctionnement, les droits et devoirs du conseil de famille sont régis par la loi personnelle de la personne soumise à la tutelle.

Art. 96. En tout cas, les actes et décisions du conseil de famille doivent suivre les formes et solennités prescrites par la loi du lieu ou il se réunit.

Art. 97. Les Etats contractants qui reconnaissent, comme loi personnelle, celle du domicile, pourront exiger, quand des incapables passeront d'un pays à un autre, la ratification ou l'établissement à nouveau de la tutelle ou curatelle.

Chapitre XI.

De la prodigalité.

Art. 98. La déclaration de prodigalité et ses effets sont soumis à la loi personnelle du prodigue.

Art. 99. Nonobstant les dispositions de l'article précédent, la loi du domicile ne s'appliquera pas à la déclaration de prodigalité des personnes dont le droit national ignore cette institution.

Art. 100. La déclaration de prodigalité, intervenue dans un des États contractants, produit des effets extraterritoriaux vis-à-vis des autres.

Chapitre XII.

Émancipation et majorité.

Art. 101. Les règles applicables à l'émancipation et la majorité sont celles qui sont fixées par la législation personnelle de l'intéressé.

Art. 102. Cependant la législation locale peut être déclarée applicable à la majorité comme condition d'option pour la nationalité de ladite législation.

Digitized by Google

Chapitre XIII.

Du régistre d'État civil.

Art. 103. Les dispositions relatives au registre d'état civil sont territoriales, sauf en ce qui concerne ceux que tiennent les agents diplomatiques ou consulaires. La disposition de cet article n'affecte pas les droits d'un autre État, concernant les relations juridiques soumises au Droit International Public.

Art. 104. De toute inscription relative à un national de l'un des États contractants, qui figurera sur le registre d'état civil d'un autre, il devra être envoyé gratuitement, par la voie diplomatique, une copie littérale et officielle au pays de l'intéressée.

Titre II. Des biens.

Chapitre I.

Classification des biens.

Art. 105. Les biens, quelle que soit leur catégorie, sont soumis à la loi de leur situation.

Art. 106. Aux effets de l'article précédent, on tiendra compte, en ce qui concerne les biens meubles corporels et les titres représentatifs des créances de toute nature, du lieu de leur situation ordinaire ou normale.

Art. 107. La situation des créances est déterminée d'après le lieu où l'obligation doit être acquittée et, si ce lieu n'est pas précisé, d'après le domicile du débiteur.

Art. 108. La propriété industrielle, la propriété intellectuelle et les autres droits analogues de nature pécuniaire, qui autorisent l'exercice de certaines activités accordées par la loi, sont considérés comme situés là où ils sont officiellement enregistrés.

Art. 109. Les concessions sont considérées comme situées là où elles ont été obtenues légalement.

Art. 110. A défaut de tout autre règle et en outre pour tous les cas non prévus dans la présente convention, on ad-

Digitized by Google

mettra que les meubles de toute catégorie sont situés au domicile de leur propriétaire, ou à défaut, de leur possesseur.

Art. 111. Sont exceptées de la disposition de l'article précédent les choses données en gage, qui sont considérées comme situées au domicile de la personne en possession de laquelle elles ont été mises.

Art. 112. On appliquera toujours la loi territoriale pour la distinction entre les meubles et immeubles sans préjudice des droits acquis par les tiers.

Art. 113. Les autres classifications et qualifications juridiques des biens sont soumises à la même loi territoriale.

Art. 114. La propriété de famille inaliénable, exempte de charges et insaisissable est régie par la loi de la situation.

Toutefois les ressortissants d'un État contractant dans lequel cette sorte de propriété n'est pas admise ou réglementée ne pourront en avoir et organiser une dans un autre État, qu'en tant qu'elle ne lèse pas les héritiers nécessaires.

Art. 115. La propriété intellectuelle et la propriété industrielle sont régies par les clauses des conventions internationales spéciales en vigueur ou par celles qui interviendront à l'avenir.

A défaut de ces conventions, l'obtention, l'enregistrement et la jouissance de ces droits sont soumis au droit local qui les confère.

Art. 116. Chaque État contractant a la faculté de soumettre à des règles spéciales pour les étrangers la propriété minière, celle des bateaux de pêche ou de cabotage, celle des industries dans l'étendue de la mer territoriale et dans la zône maritime et l'obtention et la jouissance de concessions et travaux d'utilité publique et de service public.

Art. 117. Les règles générales sur la propriété et ses modes d'acquisition ou d'aliénation, entre vifs, y compris celles qui s'appliquent au tresor caché, de même que les règles qui régissent les eaux du domaine public et privé et leur jouissance, sont d'ordre public international.

Digitized by Google

Chapitre III.

De l'indivision.

Art. 118. L'indivision est régie en général par l'accord ou la volonté des parties et à son défaut par la loi du lieu. Elle aura son domicile au lieu où elle est soumis à cette loi à défaut de convention contraire.

Art. 119. On appliquera toujours la loi locale, avec un caractère exclusif, au droit de demander le partage de la chose commune et aux formes et conditions de son exercice.

Art. 120. Sont d'ordre public international les dispositions relatives à la délimitation, au bornage et au droit de clore les immeubles ruraux, ainsi que celles relatives aux édifices en ruine et aux arbres qui menacent de tomber.

Chapitre IV.

De la possession.

Art. 121. La possession et ses effets sont régis par la loi locale.

Art. 122. Les modes d'entrer en possession sont régis par la loi applicable à chacun, suivant sa nature.

Art. 123. Sont déterminées par la loi du tribunal les mesures et formalités nécessaires pour maintenir en possession le possesseur inquiété, troublé et dépossédé en vertu ou en conséquence de mesures ou de décisions judiciaires.

Chapitre V.

De l'usufruit, de l'usage et de l'habitation.

Art. 124. Quand l'usufruit est constitué conformément à la loi d'un État contractant, ladite loi le régira d'une manière obligatoire.

Art. 125. Si l'usufruit est constitué par la volonté des particuliers, exprimée dans un acte entre vifs ou *mortis causa*, la loi de l'acte ou celle de la succession s'appliqueront respectivement.

Art. 126. S'il résulte de la prescription, il sera soumis à la loi locale qui l'a établi.

Digitized by Google

Art. 127. La règle qui dispense ou non le père usufruitier de donner caution dépend de la loi personnelle de l'enfant.

Art. 128. Est subordonnée à la loi de la succession, l'obligation de donner caution imposée au conjoint survivant pour l'usufruit héréditaire et l'obligation pour l'usufruitier de payer certains legs ou dettes héréditaires.

Art. 129. Sont d'ordre public international les règles qui définissent l'usufruit et ses formes de constitution, ses causes légales d'extinction et celles qui le limitent à un certain nombre d'années pour les villes, corporations et sociétés.

Art. 130. L'usage et l'habitation sont régis par la volonté de la partie ou des parties qui les établissent.

Chapitre VI.

Des servitudes.

Art. 131. On appliquera le droit local à la définition et à la classification des servitudes, à leurs modes d'acquisition et d'extinction non conventionnels et aux droits obligations, en pareil cas, des propriétaires des fonds dominants et servants.

Art. 132. Les servitudes d'origine contractuelle ou volontaire sont soumises à la loi de l'acte ou du rapport juridique qui leur donne naissance.

Art. 133. Sont exceptés de la disposition de l'article précédent, la vaine pâture *(comunidad de pastos)* sur des terres publiques et le rachat de la jouissance des bois morts et des autres produits de la montagne propriété des particuliers, qui sont régis par le droit local.

Art. 134. Sont d'ordre privé les règles applicables aux servitudes légales imposées dans l'intérêt ou par l'utilité privée ou particulière.

Art. 135. Le droit territorial doit s'appliquer à la définition et l'énumération des servitudes légales et à la réglementation non conventionnelle des servitudes d'eau, de passage, de mitoyenneté, de jour et de vue, d'écoulement des eaux, des distances et des travaux intermédiaires pour les constructions et le plantations.

Digitized by Google

Chapitre VII.

Des registres de la propriété.

Art. 136. Sont d'ordre public international les dispositions qui les instituent, qui en règlent et imposent la nécessité vis-à-vis des tiers.

Art. 137. Sont inscrits sur les registres de la propriété de chaque État contractant les actes ou titres à inscrire, passés dans l'autre, qui sont valables dans le premier conformément au présent Code, et les jugements exécutoires auxquels, suivant la dite Convention, on donne effet dans l'État dont dépend le registre, ou qui y ont force de chose jugée.

Art. 138. Les dispositions relatives à l'hypothèque légale, en faveur d'un État, des provinces ou des villes, sont d'ordre public international.

Art. 139. L'hypothèque légale que plusieurs législations accordent à certaines personnes individuelles, ne pourra être requise que lorsque la loi personnelle concordera avec la loi du lieu où sont situés les biens frappés par cette hypothèque.

Titre III. Des divers modes d'acquérir la proprieté.

Chapitre I.

Principe général.

Art. 140. On appliquera le droit local aux modes d'acquisition, quand il n'y aura pas dans la présente Convention des dispositions contraires.

Art. 141. Les donations d'origine contractuelle sont soumises pour leur validité et leurs effets entre vifs aux règles générales des contrats.

Art. 142. Les lois personnelles respectives du donateur et du donataire régiront la capacité de chacun d'eux.

Art. 143. Les donations qui doivent produire effet à la mort du donateur participeront de la nature des dispositions de dernière volonté, et seront régies par les règles internationales établies dans la présente Convention pour les successions testamentaires.

Digitized by Google

Chapitre III.

Des successions en général.

Art. 144. Les successions „ab intestat" et testamentaires, y compris ce qui concerne l'ordre successoral, le montant des droits de succession et la validité intrinsèque des dispositions seront régis, sauf les cas d'exceptions établies plus loin, par la loi personnelle du *de cujus*.

Art. 145. Est d'ordre public international la règle en vertu de laquelle les droits à la succession d'une personne sont transmis à dater de l'instant du décès.

Chapitre IV.

Des testaments.

Art. 146. L'aptitude à disposer par testament est régie par la loi personnelle du testateur.

Art. 147. La loi territoriale s'appliquera aux règles fixées par chaque État pour établir que le testateur dément est dans un intervalle lucide.

Art. 148. Sont d'ordre public international les dispositions qui ne reconnaissent pas le testament réciproque ou olographe et celles qui le déclarent acte purement personnel.

Art. 149. Sont également d'ordre public international les règles sur la forme des actes privés se rapportant aux testaments et sur la nullité du testament obtenu par violence, dol ou fraude.

Art. 150. Les règles sur la forme des testaments sont d'ordre public international, à l'exception de celles qui concernent le testament passé à l'étranger et le testament militaire ou maritime dans les cas où ils sont passés hors de leur pays.

Art. 151. Sont soumis à la loi personnelle du testateur, la procédure, les conditions et les effets de la révocation d'un testament, mais la présomption de révocation est déterminée par la loi locale.

Chapitre V.

De l'héritage.

Art. 152. L'aptitude à succéder par testament ou „ab in-

Digitized by Google

testat" est régie par la loi personnelle de l'héritier, ou légataire.

Art. 153. Nonobstant les dispositions de l'article précédent, sont considérées comme d'ordre public international, les incapacités de succéder que les États contractants considérent comme telles.

Art. 154. L'institution d'héritier et la substitution seront soumises à la loi personnelle du testateur.

Art. 155. Le droit local s'appliquera nonobstant à l'interdiction des substitutions fidéicommissaires qui dépassent le second degré ou qui sont faites au profit de personnes non encore vivantes au décès du testateur et de celles qui impliquent l'interdiction perpétuelle d'aliéner.

Art. 156. La nomination et les pouvoirs des exécuteurs testamentaires *(albaceas)* dépendent de la loi personnelle du défunt et doivent être reconnus dans chacun des Etats contractants conformément à cette loi.

Art. 157. Dans la succession „ab intestat", quand la loi appelle l'Etat comme héritier à défaut d'autres, on appliquera la loi personnelle du *de cujus:* mais, s'il est appelé comme occupant de *res nullius*, le droit local s'appliquera.

Art. 158. Les précautions à adopter quand la veuve est enceinte seront conformes à la législation du lieu où elle se trouve.

Art. 159. Les formalités requises pour accepter un héritage sous bénéfice d'inventaire ou pour faire usage du droit de déliberer, sont fixées par la loi du lieu où la succession s'ouvre, et elles suffiront pour produire les effets extraterritoriaux.

Art. 160. Est d'ordre public international la règle qui concerne le maintien de l'indivision illimitée de la succession ou qui établit le partage provisionnel.

Art. 161. L'aptitude à requérir et effectuer le partage est soumise à la loi personnelle de l'héritier.

Art. 162. La nomination et les pouvoirs du curateur ou de l'expert-répartiteur de la succession dépendront de la loi personnelle du *de cujus.*

Digitized by Google

Art. 163. La paiement des dettes héréditaires est soumis à la même loi. Cependant les créanciers qui ont des garanties d'un caractère réel pourront les réaliser conformément à la loi qui régit la garantie.

Titre IV. Des obligations et contrats.

Chapitre I.

De l'obligation en général.

Art. 164. La nature et le classement des obligations sont soumis à la loi territoriale.

Art. 165. Les obligations résultant de la loi sont régies par le droit qui les a établies.

Art. 166. Les obligations qui naissent des contrats ont force de loi entre les parties contractantes et doivent être exécutées suivant ces contrats, sauf les restrictions établies pour la présente Convention.

Art. 167. Celles qui ont leur origine dans des délits ou des fautes sont soumises à la même loi que le délit ou la faute dont elles résultent.

Art. 168. Celles qui procèdent d'actes ou d'omissions dans lesquels sont intervenues une faute ou une négligence non punies par la loi, sont régies par le droit du lieu où ont été commises la négligence ou la faute dont elles sont nées.

Art. 169. La nature et les effets des diverses catégories d'obligations, de même que leur extinction sont régies par la loi de l'obligation dont il s'agit.

Art. 170. Nonobstant la disposition de l'article précédent, la loi locale réglemente les conditions de paiement et la monnaie en laquelle il doit être fait.

Art. 171. C'est également à la loi locale de décider qui doit payer les frais de justice auxquels le paiement donne naissance et de les régler.

Art. 172. La preuve des obligations est soumise, quant à son admission et ses effets, à la loi qui régit l'obligation même.

Art. 173. La contestation de la réalité du lieu où a été passé un acte privé, si elle affecte sa validité, pourra toujours

Digitized by Google

être faite par le tiers lésé, et la preuve sera à la charge de celui que la présente.

Art. 174. La présomption de chose jugée par une décision étrangère sera recevable quand la décision réunira les conditions nécessaires pour son exécution sur le territoire, conformément à la présente Convention.

Chapitre II.

Des contrats en général.

Art. 175. Sont d'ordre public international les règles qui interdisent de passer des pactes, des clauses et conditions contraires aux lois, à la morale et à l'ordre public, et celle qui interdit le serment et le tient pour non prêté.

Art. 176. Les règles, qui déterminent la capacité ou l'incapacité de donner son consentement dépendent de la loi personnelle de chaque contractant.

Art. 177. La loi territoriale s'appliquera à l'erreur, la violence, l'intimidation et le dol, relativement au consentement.

Art. 178. Est également territoriale toute règle que interdit que les services contraires aux lois et aux bonnes mœurs et les choses hors du commerce soient l'objet de contrats.

Art. 179. Les dispositions qui se réfèrent à la cause illicite dans les contrats sont d'ordre public international.

Art. 180. La loi du lieu du contrat et celle de son exécution s'appliqueront simultanément à la nécessité de passer un acte public pour les effets de conventions déterminées et à celle de les rédiger par écrit.

Art. 181. La recision des contrats pour incapacité ou absence est déterminée par la loi personnelle de l'absent ou de l'incapable.

Art. 182. Les autres causes de rescision et leurs formes ou effets sont soumis à la loi territoriale.

Art. 183. Les dispositions sur la nullité des contrats sont soumises à la loi dont dépend la cause de nullité.

Art. 184. Les contrats doivent être interprétés, en règle générale, conformément à la loi qui les régit.

Digitized by Google

Paragraphe unique. Cependant, quand cette est loi discutée et qu'elle doit résulter de la volonté tacite des parties, la législation déterminée pour ce cas par les articles 185 et 186 sera appliquée comme présomption, même si cette solution amenait à appliquer au contrat une loi distincte, comme résultat de l'interprétation de volonté.

Art. 185. En dehors des règles déjà établies et de celles qui, à l'avenir, seront fixées pour des cas spéciaux, dans les contrats d'adhésion, est présumée acceptée, à défaut de volonté expresse ou tacite, la loi de celui que les offre ou prépare.

Art. 186. Dans les autres contrats et pour le cas prévu dans l'article précédent, on appliquera en premier lieu la loi personnelle commune aux contractants et à son défaut la loi du lieu où ils ont été conclus.

Chapitre III.

Du contrat de mariage relativement aux biens.

Art. 187. Ce contrat est régi par la loi personnelle commune des contractants et à son défaut par celle du premier domicile matrimonial.

Les mêmes lois déterminent, suivant cet ordre, le régime légal supplétoire, à défaut de stipulation.

Art. 188. Est d'ordre public international la règle qui interdit de conclure des contrats de mariage, pendant le mariage, ou de modifier ou d'altèrer le régime des biens en cas de changement de nationalité ou de domicile postérieur à la célébration.

Art. 189. Ont le même caractère celles qui se réfèrent au respect des lois et des bonnes mœurs, aux effets des conventions vis-à-vis des tiers et à la forme solennelle du contrat.

Art. 190. La volonté des parties règle le droit applicable aux donations pour cause de mariage, sauf en ce qui concerne leur capacité, la sauvegarde des droits des héritiers légitimes et la nullité, tant que le mariage subsiste, qui sont soumis à la loi générale qui régit le mariage, dès l'instant où l'ordre public international n'en sera pas affecté.

Digitized by Google

Art. 191. La règle qui rejette l'inaliénabilité de la dot est d'ordre public international.

Art. 192. Les dispositions relatives à la dot et aux biens paraphernaux dépendent de la loi personnelle de la femme.

Art. 193. Est d'ordre public international l'interdiction de renoncer à la communauté des acquêts.

Chapitre IV.

Vente, cession de créances et novation.

Art. 194. Sont d'ordre public international les dispositions relatives à l'aliénation forcée pour cause d'utilité publique.

Art. 195. Il en est de même de celles qui déterminent les effets de la possession et de l'inscription entre deux acquéreurs et celles qui se réfèrent au rachat légal.

Chapitre V.

Louage.

Art. 196. En matière de louage de choses, la loi territoriale doit s'appliquer aux mesures prises pour réserver les droits des tiers et a celles qui fixent les droits et les devoirs de l'acheteur de l'immeuble loué.

Art. 197. Est d'ordre public international, en matière de louage de services, la règle qui empêche de s'engager pour toute la vie, ou pour plus d'un temps determiné.

Art. 198. Est également territoriale la législation sur les accidents du travail et la protection sociale du travailleur.

Art. 199. Les lois et règlements locaux concernant les transports par eau, par terre et par air seront rattachés à la legislation territoriale.

Chapitre VI.

Cens ou rentes.

Art. 200. La loi territoriale s'applique à la détermination de la nature et des catégories de cens ou rentes, à leur caractère rachetable à la prescription et à l'action réelle qui en résulte.

Digitized by Google

Art. 201. Pour le bail emphytéotique, sont également territoriales les dispositions qui en fixent les conditions et formalités, qui en imposent la reconnaissance au bout d'un certain nombre d'années et qui prohibent la sous-emphytéose.

Art. 202. Dans la constitution des cens ou rentes sur la propriété d'autrui, est d'ordre public international la règle qui interdit que le paiement en fruits puisse consister en une partie de ce que produit l'immeuble grevé.

Art. 203. A le même caractère, dans le contrat de rente ou cens réservé, la clause exigeant l'estimation de l'immeuble grevé.

Chapitre VII.

Sociétés.

Art. 204. Les lois qui exigent un objet licite, des formes solennelles et un inventaire, quand il y a des immeubles, sont territoriales.

Chapitre VIII.

Du prêt.

Art. 205. La loi locale s'applique à la nécessité d'une convention expresse d'intérêts et leur taux.

Chapitre IX.

Dépôt.

Art. 206. Les dispositions relatives au dépôt nécessaire et au séquestre sont territoriales.

Chapitre X.

Contrats aléatoires.

Art. 207. Les effets de la capacité en matière d'actions nées du contrat de jeu sont déterminés par la loi personnelle de l'intéressé.

Art. 208. La loi locale définit les contrats aléatoires *(de suerte)* et détermine la mesure suivant laquelle le jeu et le pari sont permis ou interdits.

Digitized by Google

Art. 209. Est territoriale la disposition qui déclare nulle la rente viagère sur la vie d'une personne, morte à la date de la passation du contrat, ou dans une période où elle se trouvait atteinte d'une maladie incurable.

Chapitre XI.

Transaction et compromis.

Art. 210. Sont territoriales les dispositions qui interdisent de transiger ou de soumettre au compromis des matières déterminées.

Art. 211. La portée et les effets du compromis et l'autorité de la chose jugée attachée à la transaction, dépendent également de la loi territoriale.

Chapitre XII.

Du cautionnement.

Art. 212. Est d'ordre public international la règle qui interdit à la caution d'être plus obligée que le débiteur principal.

Art. 213. Les dispositions relatives à la caution légale ou judiciaire appartiennent à la même catégorie.

Chapitre XIII.

Gage, antichrèse et hypothèque.

Art. 214. La disposition qui interdit au créancier de s'approprier les choses reçues en gage ou hypothéquées est territoriale.

Art. 215. Sont également territoriales les règles qui fixent les conditions essentielles du contrat de gage et son exécution est obligatoire quand la chose donnée en nantissement est transportée dans un lieu où ces règles sont différentes de celles exigées pour sa constitution.

Art. 216. Sont également territoriales les prescriptions en vertu desquelles le gage doit rester en possession du créancier ou d'un tiers, celle qui exige que pour être opposable au tiers la date soit établie par acte public et celle qui fixe la procédure de son aliénation.

Digitized by Google

Art. 217. Les règlements spéciaux des monts-de-piété et établissements publics analogues suivront la loi du territoire pour toutes les opérations passées avec eux.

Art. 218. Sont territoriales les dispositions qui fixent l'objet, les conditions, modalités, la portée et l'inscription du contrat d'hypothèque.

Art. 219. Il en est de même de la prohibition pour le créancier d'acquérir la propriété de l'immeuble en cas d'antichrèse, à défaut de payement de la dette.

Chapitre XIV.

Quasi-contrats.

Art. 220. La gestion des affaires d'autrui est réglée par la loi du lieu où elle s'effectue.

Art. 221. La reddition de l'indû est soumis à la loi personnelle commune des parties et, à son défaut, a celle du lieu du payement.

Art. 222. Les autres quasi-contrats sont régis par la loi qui règle l'institution juridique qui leur a donné naissance.

Chapitre XV.

Concours et priorité de créances.

Art. 223. Si les obligations concurrentes n'ont pas de caractère réel et sont soumises à une loi commune, la dite loi réglera leur priorité.

Art. 224. Pour les garanties avec action réelle, on appliquera la loi de la situation de la garantie.

Art. 225. En dehors des cas prévus aux les articles précédents, on devra appliquer aux priorités entre créances la loi du tribunal qui doit en décider.

Art. 226. Si la question est posée simultanément devant plusieurs tribunaux d'États différents, elle sera résolue conformément à la loi de celui qui a réellement sous sa juridiction les biens ou la somme sur lesquels le droit de priorité doit effectivement s'exercer.

Digitized by Google

Chapitre XVI.

Prescription.

Art. 227. La prescription acquisitive en matière de meubles ou d'immeubles est régie par la loi du lieu de leur situation.

Art. 288. Si les biens meubles changent de situation en cours de prescription, la prescription sera régie par la loi du lieu où ils se trouvent à l'échéance du délai exigé.

Art. 229. La prescription extinctive des actions personnelles est régie par la loi à laquelle est soumise l'obligation frappée d'extinction.

Art. 230. La prescription extinctive des actions réelles est régie par la loi du lieu où est située la chose à laquelle elle se réfère.

Art. 231. Si, dans le cas prévu à l'article précédent, il s'agit de biens meubles qui ont changé de situation pendant le délai de prescription, on appliquera la loi du lieu où ils se trouvent à la fin du terme fixé pour la prescription.

Livre II. Droit Commercial International.

Titre I. Des commerçants et du commerce en général.

Chapitre I.

Des commerçants.

Art. 232. L'aptitude à exercer le commerce et intervenir dans les actes et contrats commerciaux est régie par la loi personnelle de chaque intéressé.

Art. 233. Les incapacités et capacités *(habilitación)* sont soumises à la même loi.

Art. 234. La loi du lieu où s'exerce le commerce doit s'appliquer aux mesures de publicité nécessaires pour que les incapables, par l'intermédiaire de leurs représentants, et les femmes mariées, par elles-mêmes, puissent s'adonner à ce commerce.

Digitized by Google

Art. 235. La loi locale doit s'appliquer à l'incompatibilité pour exercer le commerce, entre les fonctions publiques et la profession d'agent commercial ou de courtir.

Art. 236. Toute incompatibilité avec le commerce résultant de lois ou dispositions spéciales sur un territoire déterminé, sera régie par le droit de ce territoire.

Art. 237. Ladite incompatibilité, concernant les agents diplomatiques et consulaires, sera soumise à la loi de l'État qui les nomme. Le pays où ils résident a également le droit de leur interdire l'exercice du commerce.

Art. 238. La loi du contrat s'applique à l'interdiction aux associés en nom collectif ou aux commanditaires d'effectuer des opérations commerciales, ou une certaine catégorie de ces opérations, pour leur compte ou pour le compte d'autrui.

Chapitre II.

De la qualité de commerçant et des actes du commerce.

Art. 239. Pour tous ses effets ayant un caractère public, la qualité de commerçant est régie par la loi du lieu où a été passé l'acte ou exercée l'industrie dont s'agit.

Art. 240. La forme des contrats et actes commerciaux est soumise à la loi territoriale.

Chapitre III.

Du registre du commerce.

Art. 241. Sont territoriales les dispositions relatives à l'inscription sur le registre du commerce des commerçants étrangers et sociétés étrangères.

Art. 242. Ont le même caractère les règles qui déterminent l'effet de l'inscription sur ledit registre des créances et des droits des tiers.

Chapitre IV.

Lieux et maisons de commerce, cotation officielle d'effets publics, titres au porteur.

Art. 243. Les dispositions relatives aux maisons de bourses et tous locaux, où se fait la cotation officielle des titres

Digitized by Google

publics, et des titres au porteur sont d'ordre public international.

Chapitre V.

Dispositions générales sur les contrats commerciaux.

Art. 244. S'appliqueront aux contrats commerciaux les règles générales établies pour les contrats civils au chapitre II, titre IV, livre I de la présente Convention.

Art. 245. Les contrats par correspondance ne sont parfaits que par la réalisation des conditions prescrites à cet effet par la législation de tous les contractants.

Art. 246. Sont d'ordre public international les dispositions relatives aux contrats illicites et aux délais de grâce, de courtoisie et autres analogues.

Titre II. Des contrats spéciaux du commerce.

Chapitre I.

Des sociétés commerciales.

Art. 247. Le caractère commercial d'une société collective ou en commandite sera régi par la loi à laquelle est soumis l'acte de société et, à son défaut, par celle du lieu où elle a son siège social.

Si ces lois ne distinguent pas entre les sociétés commerciales et civils, le droit du pays où la question est soumises à la justice, s'appliquera.

Art. 248. Le caratère commercial d'une société anonyme dépend de la loi du lieu où se réunissent ses assemblées générales d'actionnaires, et, à son défaut, où siègent normalement son conseil ou comité de direction.

Si ces lois ne distinguent pas etre sociétés commerciales et civiles, la société aura l'un et l'autre caractère, suivant qu'elle est ou non inscrite sur le registre de commerce du pays où la question doit être jugée. A' défaut de registre du commerce, le droit local de ce dernier pays s'appliquera.

Digitized by Google

Art. 249. La loi de l'acte de société régit tout ce qui est relatif à la constitution, au mode de fonctionnement des sociétés commerciales et à la responsabilité de leurs organes.

Art. 250. L'émission d'actions et d'obligations dans un État contractant, les formes et garanties de publicité et la responsabilité des gérants de succursales vis-à-vis des tiers sont soumises à la loi territoriale.

Art. 251. Sont également territoriales les lois qui imposent aux sociétés un régime spécial en raison de leurs opérations.

Art. 252. Les Sociétés commerciales dûment constituées dans l'un des États contractants jouiront dans les autres États, de la même personnalité civile, sauf les restrictions apportées par la législation territoriale.

Art. 253. Sont territoriales les dispositions qui se réfèrent à la création, au fonctionnement et aux privilèges des banques d'émission et d'escompte, des sociétés de magasins généraux de depôt et autres semblables.

Chapitre II

De la commission commerciale.

Art. 254. Sont d'ordre public international les prescriptions relatives à la forme de la vente urgente par le commissionnaire, pour conserver dans la mesure du possible la valeur des choses qui font l'objet de la commission.

Art. 255. Les obligativns du représentant sont soumises à la loi du lieu où le mandat lui a été conféré.

Chapitre III.

Du dépôt et du prêt commercial.

Art. 256. Les responsabilités non civiles du dépositaire sont régies par la loi de lieu du dépôt.

Art. 257. Le taux ou la liberté de l'intérêt commercial sont d'ordre public international.

Art. 258. Sont territoriales les dispositions relatives au prêt avec garantie d'effets admis à la cote, fait en bourse, avec l'intervention d'un agent membre d'une corporation, ou fonctionnaire officiel.

Digitized by Google

Chapitre IV.

Du transport terrestre.

Art. 259. Dans le cas de transport international, il n'y a qu'un contrat régi par la loi qui convient suivant sa nature.

Art. 260. Les délais et formalités pour l'exercice d'actions nées de ce contrat et qui n'y sont pas prévues sont régis par la loi du lieu où se sont produits les faits qui leur donnent naissance.

Chapitre V.

Des contrats d'assurance.

Art. 261. Le contrat d'assurance contre l'incendie est régi par la loi du lieu, où se trouve au moment de la passation du contrat, la chose assurée.

Art. 262. Le contrat d'assurance sur la vie et les autres suivent la règle générale et sont régis par la loi personnelle commune des parties et, à son défaut, par la loi du lieu du contrat; mais les formalités nécessaires pour l'exercice ou la conservation des actions ou droits, sont soumises à la loi du lieu où se sont produits le fait ou l'omission qui les a fait naître.

Chapitre VI.

Du contrat et de la lettre de change et des effets de commerce semblables.

Art. 263. Les formes du tirage, de l'endossement, de la caution, de l'intervention, de l'acceptation et du protêt d'une lettre de change sont soumises à la loi du lieu où se passe chacun de ces actes.

Art. 264. A défaut de convention expresse ou tacite, les rapports juridiques entre le tireur et le preneur sont régis par la loi du lieu où la lettre est tirée.

Art. 265. Dans le même cas, les obligations et droits entre l'acceptant et le porteur sont régis par la loi du lieu où l'acceptation est intervenue.

Art. 266. Dans la même hypothèse, les effets juridiques que l'endossement produit entre endosseur et endossataire dépendent de la loi du lieu où la lettre a été endossée.

Digitized by Google

Art. 267. La plus ou moins grande étendue des obligations de chaque endosseur ne modifie pas les droits et devoirs du tireur et du bénéficiaire à l'origine.

Art. 268. L'aval, dans les même conditions, est régi par la loi du lieu où il est donné.

Art. 269. Les effets juridiques de l'acceptation par intervention sont régis, à défaut de convention, par la loi du lieu où le tiers intervient.

Art. 270. Les délais et formalités pour l'acceptation, le paiement et le protêt sont soumis à la loi locale.

Art. 271. Les règles du présent chapitre sont applicables aux bons, obligations, billets et mandats ou chèques.

Chapitre VII.

De la falsification, vol, détournement ou perte d'effets de crédit et titres au porteur.

Art. 272. Les dispositions relatives à la falsification, au vol ou au détournement des valeurs et titres au porteur, sont d'ordre public international.

Art. 273. L'adoption des mesures prescrites par la loi du lieu où le fait s'est produit ne dispense pas les intéressés de prendre toutes autres mesures fixées par la loi du lieu où ces actes et effets sont cotés et par la loi du lieu de leur paiement.

Titre III. Du commerce maritime et aérien.

Chapitre I.

Des navires et aéronefs.

Art. 274. La nationalité des navires est établie par la patente de navigation, le rôle et le certificat d'enrégistrement, et a le pavillon comme signe distinctif apparent.

Art. 275. La loi du pavillon régit les formes de publicité requises pour le transfert de la propriété du navire.

Art. 276. Il faut soumettre à la loi de la situation la faculté de saisir et vendre aux enchères un navire, qu'il soit ou non chargé et expédié.

Digitized by Google

Art. 277. Les droits des créanciers après la vente du navire et leur extinction sont régis par la loi du pavillon.

Art. 278. L'hypothèque maritime, les privilèges et garanties de caractère réel, constitués conformément à la loi du pavillon, a des effets extraterritoriaux même dans les pays dont la législation ne connaît pas ou ne réglemente pas cette hypothèque, ou ces privilèges.

Art. 279. Sont soumis également à la loi du pavillon les pouvoirs et obligations du capitaine et la responsabilité des propriétaires et armateurs pour leurs actes.

Art. 280. La reconnaissance du navire, la demande d'un pilote-guide et la police sanitaire dépendent de la loi territoriale.

Art. 281. Les obligations des officiers et gens de mer et l'ordre interne du navire sont soumis à la loi du pavillon.

Art. 282. Les précédentes dispositions de ce chapitre s'appliquent également aux aéronefs.

Art. 283. Les règles sur la nationalité des propriétaires de navires et aéronefs et des armateurs, des officiers et de l'équipage sont d'ordre public international.

Art. 284. Sont également d'ordre public international les dispositions relatives à la nationalité des navires et aéronefs pour le commerce fluvial, lacustre et de cabotage ou entre lieux déterminés du territoire des États contractants, de même que pour la pêche et les autres exploitations sous-marines dans la mer territoriale.

Chapitre II.

Des contrats spéciaux du commerce maritime et aérien.

Art. 285. L'affrètement, quand il n'est pas un contrat d'adhésion, sera régi par la loi du lieu de sortie des marchandises.

Art. 286. Les pouvoirs du capitaine pour le prêt à la grosse sont déterminés par la loi du pavillon.

Les actes d'exécution du contrat s'effectueront conformément à la loi du lieu où ils devraient s'exécuter.

Digitized by Google

Art. 287. Le contrat de prêt à la grosse, sauf convention contraire, est soumis à la loi du lieu où le prêt est effectué.

Art. 288. Pour déterminer si l'avarie est simple ou grosse, et la proportion dans laquelle le navire et le chargement contribuent à la supporter, la loi du pavillon s'applique.

Art. 289. L'abordage fortuit dans les eaux territoriales ou dans l'air national est soumis à la loi du pavillon s'il est commun.

Art. 290. Dans le même cas, si les pavillons diffèrent, la loi du lieu s'applique.

Art. 291. La même loi locale s'applique en tout cas à l'abordage délictueux dans les eaux territoriales ou l'air national.

Art. 292. En cas d'abordage fortuit ou délictueux dans la mer ou l'air libres, la loi du pavillon s'appliquera, si tous les navires ou aéronefs, ont le même pavillon.

Art. 293. En cas contraire, on appliquera la loi du pavillon du navire ou de l'aéronef abordés, si l'abordage est délictueux.

Art. 294. En cas d'abordage fortuit en haute mer ou dans l'air libre entre navires et aéronefs de pavillons differents, chacun supportera la moitié de la somme totale du dommage, réparti suivant la loi de l'un d'eux et l'autre moitié répartie suivant le loi de l'autre.

Titre IV. De la prescription.

Art. 295. La prescription des actions nées de contrats et actes de commerce sera conforme aux règles établies dans la présente Convention pour les actions civiles.

Livre III. Droit Pénal International.

Chapitre I.

Les lois pénales.

Art. 296. Les lois pénales obligent tous ceux qui résident sur le territoire, sans autres exceptions que celles qui sont établies au présent chapitre.

Digitized by Google

Art. 297. N'est pas soumis aux lois pénales de chaque État contractant le chef d'un autre État qui se trouverait sur son territoire.

Art. 298. Jouissent de la même exemption les agents diplomatiques des États contractants dans chacun des autres, ainsi que leurs employés étrangers et les membres de leur famille, vivant en leur compagnie.

Art. 299. Les lois pénales d'un État ne sont pas non plus applicables aux délits commis dans le périmètre des opérations militaires, quand il a autorisé le passage sur son territoire de l'armée d'un autre État contractant.

Art. 300. La même exemption s'applique aux délits commis dans les eaux territoriales ou dans l'air national, à bord de navires ou aéronefs de guerre étrangers.

Art. 301. Il en est de même des délits commis dans les eaux territoriales ou l'air national sur des navires ou des aéronefs marchands étrangers, s'ils n'ont aucune relation avec le pays et ses habitants et ne troublent pas leur tranquillité.

Art. 302. Quand les éléments dont se compose un délit sont accomplis dans des États contractants différents, chaque État peut punir l'acte passé dans son pays, s'il constitue à lui seul un fait punissable.

Dans le cas contraire, la préférence sera donnée au droit de la souveraineté du lieu où le délit a été commis.

Art. 303. S'ils s'agit de délits connexes sur les territoires de plus d'un État contractant, le délit commis sur leur territoire sera seul soumis à la loi pénale de chacun.

Art. 304. Aucun État contractant n'appliquera sur son territoire les lois pénales des autres.

Chapitre II.

Délits commis dans un état étranger contractant.

Art. 305. Sont soumis à l'étranger aux lois pénales de chaque État contractant ceux qui ont commis un délit contre sa sécurité interne ou externe ou contre son crédit public, quels que soient la nationalité ou le domicile du délinquant.

Digitized by Google

Art. 306. Tout national d'un État contractant ou tout étranger y étant domicilié qui commet à l'étranger un délit contre l'indépendance de cet État est soumis à ses lois pénales.

Art. 307. Sont également soumis aux lois pénales de l'État contractant dans lequel ils peuvent être appréhendés et jugés, ceux qui commettent hors territoire un délit; comme la traite des blanches; que cet État contractant s'est engagé à réprimer en vertu d'un accord international.

Chapitre III.

Délits commis en dehors de tout territoire national.

Art. 308. La piraterie, la traite des nègres et le commerce des esclaves, la traite des blanches, la destruction ou la détérioration de câbles sous-marins et les autres oélits de même caractère contre le droit international, commis en haute mer, dans l'air libre et en territoires non encore organisés en États, sont châtiés par l'auteur de la capture conformément à ses propres lois pénales.

Art. 309. En cas d'abordage délicueux, en haute mer, ou dans l'air, entre navires et aéronefs de pavillons différents, la loi pénale de la victime s'appliquera.

Chapitre IV.

Questions diverses.

Art. 310. Pour déterminer la nature légale de la répétition et de la récidive, on tiendra compte de la sentence rendue dans un Etat étranger contractant sauf quand la législation locale s'y opposera.

Art. 311. La peine de l'interdiction civile a des effets extraterritoriaux.

Art. 312. La prescription du délit est soumise à la loi de l'État à qui il appartient d'en connaître.

Art. 313. La prescription de la peine est régie par la loi de l'État qui l'a infligée.

Digitized by Google

Livre IV. Procédure Internationale.

Titre I. Règles générales.

Art. 314. La loi de chaque État contractant détermine la compétence de ses tribunaux, ainsi que leur organisation, les formes de procédure et d'exécution des jugements et les recours contre les décisions.

Art. 315. Aucun État contractant n'organisera ou n'entretiendra sur son territoire des tribunaux spéciaux pour les membres des autres États contractants.

Art. 316. La compétence *ratione loci* est soumise, en matière de relations internationales à la loi de l'État qui l'établit.

Art. 317. Les compétences internationales *ratione materiae* et *ratione personae* en matière de relations internationales ne doivent pas être fondées pour les États contractants sur la qualité de nationaux ou d'étrangers des personnes intéressées, et à leur dépens.

Titre II. Compétence.

Chapitre I.

Des règles générales de compétence en matière civile et commerciale.

Art. 318. Le juge compétent en premier lieu, pour connaître des litiges auxquels a donné naissance l'exercice des actions civiles et commerciales de toute nature, sera celui auquel les plaideurs se soumettent expressement ou tacitement, à condition que l'un d'eux, au moins soit un national de l'État contractant auquel le juge appartient ou qu'il y ait son domicile, sauf les dispositions contraires du droit local.

Art. 319. Les parties ne pourront se soumettre qu'au juge investi d'une juridiction ordinaire et compétent pour connaître des affaires de même nature et au même dégré.

Art. 320. En aucun cas, les parties ne pourront se soumettre expressément ou tacitement pour un recours à un juge ou tribunal différent de celui à qui est subordonnée, suivant les lois locales, la juridiction qui a connu de l'affaire en première instance.

Digitized by Google

Art. 321. On entendra par soumission expresse, celle qui est faite par les intéressés en renonçant nettement et formellement à leur propre tribunal et en désignant d'une manière très précise le juge auquel ils se soumettent.

Art. 322. La soumission sera considérée comme tacite de la part du demandeur par le fait de comparaître devant le juge en faisant l'assignation et de la part du défendeur par le fait d'accomplir, après avoir été cité en justice, toute diligence autre que d'opposer un déclinatoire de pure forme. On ne considérera pas qu'il y a soumission tacite si la procédure est suivie par défaut.

Art. 323. En dehors des cas de soumission expresse ou tacite et sauf les dispositions contraires du droit local, le juge compétent pour l'exercice des actions personnelles sera celui du lieu d'exécution de l'obligation et, à son défaut, celui du domicile ou de la nationalité des défendeurs et subsidiairement celui de leur résidence.

Art. 324. Pour l'exercice des actions réelles mobilières, le juge de la situation sera compétent; si elle n'est pas connue du demandeur, ce sera celui du domicile et, à son défaut celui de la résidence du défendeur.

Art. 325. Pour l'exercice des actions réelles sur des immeubles et pour celui des actions mixtes de bornage et de partage de l'indivision, le juge compétent sera celui de la situation des biens.

Art. 326. Si, dans les cas auxquels se réfèrent les deux articles précédents, il y a des biens situés dans plus d'un État contractant, les parties pourront saisir les juges de l'un quelconque d'entre eux.

Art. 327. Dans les procédures de succession testamentaire ou *ab intestat*, le juge compétent sera celui du lieu où le *de cujus* avait son dernier domicile.

Art. 328. En cas de concordat *(concursos de acredores)* et de faillite, si la comparution du débiteur dans cette situation est volontaire, le juge compétent sera celui de son domicile.

Digitized by Google

Art. 329. En cas de concordat ou de faellite provoquées par les créanciers, le juge compétent sera celui de l'un des lieux où est formée la réclamation qui les motive, en donnant la préférence, quand il se trouvera parmi eux, à celui du domicile du débiteur, si celui-ci ou la majorité des créanciers le réclame.

Art. 330. Pour les actes de juridiction volontaire, excepté aussi le cas de soumission et sous réserve des dispositions contraires du droit local, le juge compétent sera celui du lieu où la personne qui motive la demande a ou a eu son domicile, ou, à défaut, sa résidence.

Art. 331. Quant aux actes de juridiction volontaire en matière de commerce et hors le cas de soumission sauf les dispositions contraires du droit local, le juge du lieu où l'obligation doit s'exécuter ou, à son défaut, celui du lieu du fait qui leur donne naissance sera compétent.

Art. 332. Dans chaque État contractant, en cas de compétence de divers juges la préférénce sera donnée à son droit national.

Chapitre II.

Exception aux règles générales de compétence en matière civile et commerciale.

Art. 333. Les juges et tribunaux de chaque État contractant seront incompétents pour connaître des affaires civiles et commerciales, dans lesquelles seraient partie défenderesse les autres États contractants ou leurs chefs, en cas d'exercice d'action personnelle, sauf le cas de soumission expresse ou de demandes reconventionnelles.

Art. 334. Dans le même cas, et sous réserve de la même exception, ils seront incompétents pour l'exercice d'actions réelles, si l'État contractant ou son chef ont agi dans l'affaire comme tels et en leur caractère public.

Art. 335. Si l'État étranger contractant ou son chef ont agi comme particuliers ou personnes privées, les juges ou tribunaux seront compétents pour connaître des affaires où sont exercées des actions réelles ou mixtes, si cette compétence

Digitized by Google

leur appartient vis-à-vis de particuliers étrangers conformément à la présente Convention.

Art. 336. La règle de l'article précédent sera applicable aux procédures concernant l'ensemble des biens *juicios universales*, quelque soit le caractère avec lequel interviendrait l'État étranger contractant ou son chef.

Art. 337. Les dispositions des articles précédents s'appliqueront aux agents diplomatiques étrangers et aux commandants de navires ou aéronefs de guerre.

Art. 338. Les consuls étrangers ne pourront se prévaloir de l'incompétence des juges et tribunaux civils du pays où ils agissent, que pour leurs actes officiels.

Art. 339. En aucun cas les juges ou tribunaux ne pourront adopter des voies d'exécution ou d'autre nature, susceptibles de s'exercer à l'intérieur des légations ou des consulats et de leurs archives, ni vis-à-vis de la correspondance diplomatique ou consulaire, sauf le cas où les agents diplomatiques ou consulaires y consentiront.

Chapitre III.

Règles générales de compétence en matière pénales.

Art. 340. Les juges et tribunaux d'un État contractant sont compétents pour connaître des délits et infractions qui y sont commis et les juger.

Art. 341. Leur compétence s'étend à tous les autres délits et infractions auxquels doit s'appliquer la loi pénale de l'État, conformément aux dispositions de la prèsente Convention.

Art. 342. Elle comprend aussi les délits ou infractions commis à l'étranger par les agents nationaux qui jouissent du bénéfice de l'immunité.

Chapitre IV.

Exceptions aux règles générales de compétence en matière pénale.

Art. 343. Ne sont pas soumis, en matière pénale, à la compétence des juges et tribunaux des États contractants, les per-

Digitized by Google

sonnes et les délits ou infractions qui ne sont pas visés par la loi pénale de ces États.

Titre III. De l'extradition.

Art. 344. Pour rendre effective la compétence judiciaire internationale, en matière pénale, chacun des États contractants accédera à la demande, faite par l'un des autres, de remise des individus condamnés ou poursuivis pour délit, pourvu que cette demande se conforme au présent Titre III ainsi qu'aux clauses des traités ou conventions internationaux qui donnent le liste des infractions pénales autorisant l'extradition.

Art. 345. Les États contractants ne sont pas tenus de livrer leurs nationaux. La nation qui se refusera à livrer l'un de ses nationaux, devra le juger.

Art. 346. Quand, avant la réception de la demande d'extradition, un inculpé ou condamné a commis un délit dans le pays auquel est demandée son extradition, cette remise peut être différée jusqu'à ce qu'il soit jugé et que sa peine soit subie.

Art. 347. Si plusieurs États contractants sollicitent l'extradition d'un délinquant pour le même délit, il devra être remis à celui sur le territoire duquel ce délit a été commis.

Art. 348. Si elle est demandée pour des délits différents, la préférence sera donnée à l'État contractant sur le territoire duquel aura été commis le délit le plus grave, suivant la législation de l'État requis.

Art. 349. Si tous les faits imputés ont la même gravité, l'État contractant qui présentera le premier la demande d'extradition aura la préférence. Si les demandes sont simultanées, l'État requis décidera, mais il donnera la préférence à l'État d'origine, ou à son d'faut, à celui du domicile du délinquant, si l'un d'eux est parmi les sollicitants.

Art. 350. Les précédentes règles sur la préférence ne seront pas applicables si l'État contractant est obligé vis-à-vis d'un tiers, en vertu de traités en vigueur antérieurs à la présente Convention, à l'accorder d'une manière différente.

Digitized by Google

Art. 351. Pour que l'extradition soit accordée, il est nécessaire que le délit ait été commis sur le territoire de l'État qui la demande ou que ses lois pénales lui soient applicables conformément au Titre II de la présente Convention.

Art. 352. L'extradition s'étend aux prévenus ou condamnés comme auteurs, complices ou receleurs du délit.

Art. 353. Il est nécessaire que le délit qui motive l'extradition ait le caractère de délit dans la législation de l'État requérant et dans celle de l'État requis.

Art. 354. Il sera également exigé que la peine prévue pour les faits incriminés, suivant leur qualification provisoire ou définitive par le juge ou tribunal compétent de l'État qui sollicite l'extradition, ne soit pas inférieure à un an d'emprisonnement, et que soit autorisée ou prévue l'incarcération ou détention préventive du prévenu, s'il n'y a pas encore de jugement définitif. Cette décision doit condamner à la privation de la liberté.

Art. 355. Sont exclus de l'extradition les délinquents politiques, suivant la qualification de l'État requis.

Art. 356. L'extradition ne sera pas accordée non plus, s'il est prouvé que la demande est présentée, enfait, dans le but de juger et condamner l'accusé pour un délit de caractère politique, suivant la même qualification.

Art. 357. Ne sera pas reputé délit politique, ni fait connexe, celui d'homicide, ou d'assassinat du chef d'un État contractant, ou de n'importe quelle personne revêtue d'autorité.

Art. 358. L'extradition ne será pas accordée, si la personne réclamée a été déjà jugée et mise en liberté, ou si elle a subi sa peine ou s'il y a une procédure en instance, sur le territoire de l'État requis, pour le même délit que celui qui a motivé la demande.

Art. 359. Il ne sera pas non plus être accédé à la requête si le délit ou la peine sont prescrits conformément aux lois de l'État requérant ou requis.

Art. 360. Dans tous les cas, où la législation de l'État requis refuse l'extradition, il est nécessaire qu'il s'agisse de lois antérieures au délit.

Digitized by Google

Art. 361. Les consuls généraux, consuls, vice-consuls ou agents consulaires peuvent demander qu'on arrête et remette à bord d'un navire ou aéronef de leur pays, le officiers, marins ou équipages de leurs navires ou aéronefs de guerre ou marchands, qui ont déserté.

Art. 362. Aux effets de l'article précédent, ils présenteront à l'autorité locale compétente, en lui en laissant en outre une copie authentique, les régistres du navire, ou de l'aéronef, le rôle de l'équipage ou tout autre document officiel sur lequel est fondée la demande.

Art. 363. Dans les pays limitrophes, des règles spéciales pourront être établies pour l'extradition dans les régions ou localités de la frontière.

Art. 364. La demande d'extradition doit être faite par l'intermédiaire des agents dûment autorisée à cette fin, par l'État requérant.

Art. 365. A la demande définitive d'extradition doivent être joints:

1°. Un jugement de condamnation ou un mandat ou ordre d'emprisonnement ou un document de même nature ou un acte obligeant l'intéressé à comparaitre périodiquement devant la justice répressive, accompagné des formalités de procédure qui déterminent les preuves ou au moins des indices rationnels de la culpabilité de la personne dont s'agit;

2°. La filiation de l'individu réclamé et les particularités ou circonstances qui peuvent servir à l'identifier;

3°. Une copie authentique des dispositions qui établissent la qualification légale du fait qui motive la demande de remise, définissent la participation attribuée à l'inculpé et précisent la peine applicable.

Art. 366. L'extradition peut être demandée télégraphiquement, et, en pareil cas, les actes mentionnés à l'article précédent seront présentés à l'état requis ou à sa légation ou consulat général dans le pays requérant, dans les deux mois qui suivront la détention de l'inculpé à défaut de quoi, il sera mis en liberté.

Digitized by Google

Art. 367. Si l'État requérant ne prend pas livraison de la personne réclamée dans les trois mois qui suivront le moment où elle a été mise à sa disposition, elle sera mise également en liberté.

Art. 368. Le détenu pourra utiliser, dans l'État auquel est adressée la demande d'extradition, tous les moyens légaux accordés aux nationaux pour recouver la liberté, en se basant sur les dispositions de la présente Convention.

Art. 369. Le détenu pourra également, à partir de ce fait, utiliser les recours légaux nécessaires dans l'État qui demande l'extradition, contre les qualifications et les résolutions sur lesquelles elle est fondée.

Art. 370. La remise doit être faite avec tous les objets qui se trouvent au pouvoir de la personne réclamée, que ce soint le produit du délit imputé ou des pièces qui pourront servir pour la preuve de ce délit, dans la mesure où cela sera possible conformément aux lois de l'État qui l'effectue et en respectant dûment les droits des tiers.

Art. 371. La remise des objets à laquelle se réfère l'article précédent pourra être opérée, si l'État qui sollicite l'extradition la demande, même si le détenu meurt ou s'évade avant qu'elle ne soit effectuée.

Art. 372. Les frais de détention et de remise seront à la charge de l'État requérant qui n'aura pourtant rien à payer pour les services rendus par les fonctionnaires publics à la solde du gouvernement auquel l'extradition est demandée.

Art. 373. Le montant des services rendus par des fonctionnaires publics ou officiels qui ne perçoivent que des droits et primes n'excédera pas ceux auxquels ils ont droit pour ces diligences ou services suivant les lois du pays où ils résident.

Art. 374. Toute responsabilité que pourra entraîner la détention préventive sera à la charge de l'État qui l'aura sollicitée.

Art. 375. Le transit de la personne extradée et des surveillants par le territoire d'un État tiers contractant sera permis moyennant l'exhibition de l'exemplaire original ou d'une copie authentique de l'acte accordant l'extradition.

Digitized by Google

Art. 376. L'État qui obtient l'extradition d'un accusé qui est ensuite absous sera tenu de communiquer à celui qui l'aura accordé une copie authentique du jugement.

Art. 377. La personne livrée ne pourra être détenue en prison ni jugée par l'État contractant auquel elle est remise pour un délit différent de celui qui a motivé l'extradition et commis antérieurement à celle-ci, à moins que l'État requis n'y consente, ou que l'extradé ne reste dans l'État requérant trois mois après avoir été jugé et absous pour le délit qui a donné naissance à l'extradition ou après avoir subi la peine d'emprisonnement infligée.

Art. 378. En aucun cas, on ne prononcera ni exécutera la peine de mort pour le délit qui a été l'objet de l'extradition.

Art. 379. Quand on imputera la détention préventive, on comptera le temps passé à partir de la détention de l'extradé dans l'État auquel il a été reclamé.

Art. 380. Le détenu sera mis en liberté, si l'État réquérant n'a pas présenté la demande d'extradition, dans un délai raisonnable, qui sera le plus bref possible, et tiendra compte de la distance et des communications postales entre les deux pays, à partir de la demande de prison préventive.

Art. 381. Dans le cas du refus d'extrader, une seconde demande ne pourra être faite pour le méme delit.

Titre IV. Du droit d'ester en justice et de ses modalités.

Art. 382. Les nationaux de chaque État contractant jouiront dans chacun des autres, du bénéfice de l'assistance judiciaire aux mêmes conditions que les nationaux.

Art. 383. Il ne sera fait aucune différence entre les nationaux et les étrangers, dans les États contractants, relativement à la caution de justice.

Art. 384. Les étrangers appartenant à un État contractant pourront exercer dans les autres, l'action publique en matière pénale aux mêmes conditions que les nationaux.

Digitized by Google

Art. 385. Ces étrangers n'auront pas besoin non plus de fournir caution pour agir par action privée dans les cas où cela ne sera pas exigé des nationaux.

Art. 386. Aucun des États contractants n'imposera aux nationaux d'un autre la caution *judicio sisti* ou l'*onus probandi* dans les cas où elles ne sont pas exigées de leurs propres nationaux.

Art. 387. Ne seront autorisées ni les saisies préventives, ni la caution pour éviter l'incarcération, ni les autres mesures de procédure d'un caractère analogue, vis-à-vis des nationaux des États contractants du fait de leur seule qualité d'étrangers.

Titre V. Requêtes et commissions rogatoires.

Art. 388. Toute diligence judiciaire qu'un État contractant a besoin de pratiquer dans un autre, sera effectuée par une requête ou commission rogatoire transmise par la voie diplomatique. Cependant, les États contractants pourront accepter en matière civile ou criminelle une autre forme de transmission.

Art. 389. Il appartient au juge requérant de décider de sa propre compétence et de la légalité et de l'opportunité de l'acte ou de la preuve, sans préjudice de la juridiction du juge requis.

Art. 390. Le juge requis décidera de sa propre compétence *ratione materiae* pour l'action dont il est saisi.

Art. 391. Celui qui reçoit une requête ou commission rogatoire doit se conformer quant à son objet à la loi de son mandant et quant à la forme d'exécution à sa propre loi.

Art. 392. La requête sera rédigée dans la langue de l'État requérant et sera accompagnée d'une traduction dans la langue de l'État requis, dûment approuvée par un traducteur juré.

Art. 393. Les intéressés à l'exécution des requêtes et commissions rogatoires, d'une nature privée, devront nommer des fondés de pouvoirs prenant à leur charge les frais de ces fondés de pouvoirs et de la procédure.

Digitized by Google

Titre VI. Exceptions qui ont un caractère international.

Art. 394. La litispendance en cas d'instance engagée dans un autre État contractant pourra être invoquée en matière civile, quand le jugement rendu dans l'un d'eux doit produire dans un autre les effets de la chose jugée.

Art. 395. En matière pénale, l'exception de litispendance ne pourra être invoquée en cas d'instance pendante dans un autre État contractant.

Art. 396. L'exception de chose jugée qui se fonde sur la décision d'un autre État contractant ne pourra être invoquée que lorsqu'il aura été rendu un jugement sur comparution des parties ou de leurs représentants légaux, sans qu'ait été mise en question la compétence du tribunal étranger fondée sur des dispositions de la présente Convention.

Art. 397. Dans tous les cas de rapports juridiques soumis à la présente Convention, des questions de compétence pourront être soulevées par déclinatoire fondé sur les règles de cette convention.

Titre VII. De la preuve.

Chapitre I.

Dispositions générales sur la preuve.

Art. 398. La loi que régit le délit ou le rapport de droit, objet de l'instance civile ou commerciale, détermine à qui incombe la preuve.

Art. 399. Pour décider quels modes de preuve peuvent être employées dans chaque cas, la loi du lieu où s'est passé l'acte ou le fait qu'il s'agit de prouver est compétente, à l'exception de ceux qui ne sont pas autorisés par la loi du lieu où l'instance est engagée.

Art. 400. La forme dans laquelle doit être administrée toute preuve est fixée par la loi en vigueur au lieu ou elle s'applique.

Art. 401. La preuve doit être apprécidée d'après la loi du juge.

Digitized by Google

Art. 402. Les actes passés dans chacun des États contractants auront dans les autres les mêmes effets en justice que s'ils s'y étaient passés, s'ils réunissent les conditions suivantes:

1°. Que l'affaire ou l'objet de l'acte ou contrat soient licites et permis par les lois du pays où il est passé et de celui où la pièce est employée;

2°. Que les parties aient l'aptitude et la capacité nécessaires pour s'obliger conformément à leur loi personnelle;

3°. Que lors de la rédaction de l'acte on ait observé les formes et solennités prescrites dans le pays où les actes ou contrats ont été passés;

4°. Que l'acte soit légalisé et remplisse les autres conditions nécessaires à son authenticité au lieu où il est utilisé.

Art. 403. La force exécutoire d'un acte est soumise au droit local.

Art. 404. La capacité des témoins et leur récusations dépendent de la loi à laquelle est soumis le rapport de droit, objet de l'instance.

Art. 405. La forme du serment sera conforme à la loi du juge ou tribunal devant lequel il est prêté et son efficacité à celle qui régit le fait sur lequel il porte.

Art. 406. Les présomptions résultant d'un fait sont soumises à la loi du lieu où s'est passé le fait qui les a fait naître.

Art. 407. La preuve par indices est soumise à la loi du juge ou du tribunal.

Chapitre II.

Règles spéciales à la preuve des lois étrangères.

Art. 408. Les juges et tribunaux de chaque État contractant appliqueront d'office, quand il conviendra, les lois des autres, sans préjudice des modes de preuve auxquels se réfère ce chapitre.

Art. 409. La partie qui demande l'application du droit de l'un des États contractants dans l'un des autres, ou qui s'y refuse, pourra en établir le texte, justifier qu'il est en vigueur

Digitized by Google

et fixer son sens, par une attestation de deux avocats d'autorité notoire dans le pays dont la législation est en cause, attestation qui devra être fournie dûment légalisée.

Art. 410. A' défaut de preuve ou si le juge ou le tribunal l'estime insuffisante, ils pourront demander d'office, par voie diplomatique, avant de rendre leur décision, que l'État dont la législation est en cause fournisse un rapport sur le texte, la mise en vigueur et l'interprétation du droit applicable.

Art. 411. Chaque État contractant s'oblige à fournir aux autres, dans les plus bref délai possible, l'avis auquel se réfère l'article précédent et qui devra émaner de son tribunal suprême, ou de l'une de ses chambres ou sections, ou du ministère public, ou du secrétariat ou ministère de la justice.

Titre VIII. Du pourvoi en cassation.

Art. 412. Dans tout État contractant, où existe le pourvoi en cassation ou une autre institution semblable, il pourra être formé pour violation, interprétation erronée ou application indue d'une loi d'un autre État contractant dans les mêmes conditions et cas que s'il s'agissait du droit national.

Art. 413. Seront applicables au pourvoi en cassation les règles établies dans le chapitre II du titre précédent, encore que le juge ou le tribunal inférieur s'y soit déjà conformé.

Titre IX. De la faillite.

Chapitre I.

Unité de la faillite.

Art. 414. Si le créancier concordataire ou venant en concurrence à une faillite n'a qu'un domicile civil ou commercial, il ne peut y avoir qu'une seule procédure préventive ou d'établissement de la concurrence des créanciers de faillite, ou qu'une suspension de paiements ou un concordat *(quita y espera)* pour tous ses biens et ses obligations dans les États contractants.

Art. 415. Si une même personne ou société a dans plus d'un État contractant divers établissements de commerce

Digitized by Google

entièrement séparés économiquement, il peut y avoir autant de procédures préventives de faillite que d'établissements commerciaux.

Chapitre II.

Universalité de la faillite et de ses effets.

Art. 416. La déclaration d'incapacité du débiteur en faillite produit dans les États contractants des effets extraterritoriaux.

Art. 417. La déclaration de faillite prononcée dans un État contractant sera exécutoire dans les autres, dans les cas et suivant les formes établis dans la présente Convention pour les décisions judiciaires; mais elle produira, du jour ou elle sera définitive et vis-à-vis des personnes pour lesquelles elle sera rendue, les effets de la chóse jugée.

Art. 418. Les pouvoirs et fonctions des syndics nommés dans un des États contractants, conformément aux dispositions de la présente Convention auront effet extraterritorial dans les autres, sans nécessité d'aucune formalité locale.

Article 419. L'effet rétroactif de la déclaration de faillite et l'annulation de certains actes par suite de ces jugements, seront déterminés par la loi de ces procédures et seront applicables au territoire des autres États contractants.

Art. 420. Les actions réelles et les droits de même caractère restent soumis, nonobstant la déclaration de faillite, à la loi de la situation des choses qu'elles concernent et à la compétence des juges du lieu ou elles se trouvent.

Chapitre III.

Du concordat et de la réhabilitation.

Art. 421. Le concordat entre les créanciers et le failli ou le débiteur en déconfiture aura des effets extraterritoriaux dans les autres États contractants, sauf le droit des créanciers par action réelle quand ils ne l'auraient pas accepté.

Digitized by Google

Art. 422. La réhabilitation du failli a également un effet extraterritorial dans les autres États contractants, à partir du jour où est définitive la décision judiciaire qui l'ordonne, et conformément à ses termes.

Titre X. Exécution de jugements rendus par les tribunaux étrangers.

Chapitre I.

Matière civile.

Art. 423. Tout jugement civil ou contentieux administratif rendu dans l'un des États contractants aura autorité et pourra être exécuté dans les autres, s'il réunit les conditions suivantes;

1°. Que le tribunal ou le juge qui l'a rendu ait compétence pour connaître de l'affaire et la juger conformément aux règles de la présente Convention;

2°. Que les parties aient été citées personnellement, ou par leur représentant légal, à l'instance;

3°. Que le jugement ne soit pas contraire à l'ordre public ou au droit constitutionnel du pays ou il doit être exécute;

4°. Qu'il soit exécutoire dans l'État où il est rendu;

5°. Qu'il soit traduit d'une manière autorisée par un fonctionnaire ou interprète officiel de État où il doit être exécuté. si la langue de ce pays est différente;

6°. Que l'acte dans lequel il se trouve, réunisse les conditions nécessaires pour être considéré comme authentique dans l'État dont il provient et celles qui sont exigées pour que fasse foi la législation de l'État dans lequel est sollicitée l'exécution du jugement.

Art. 424. L'exécution doit être demandée au juge ou tribunal compétent pour faire exécuter la décision, d'accord avec les formalités requises par la législation intérieure.

Art. 425. Contre la décision judiciaire, dans le cas auquel se réfère l'article précédent, sont admis tous les recours que les lois de cet État accordent contre les jugements définitifs

Digitized by Google

rendus sur la procédure ordinaire dite en *juicio declarativo de mayor cuantia.*

Art. 426. Le juge ou le tribunal à qui est demandée l'exécution entendra, avant de l'ordonner ou de la refuser, et après un délai de vingt jours, la partie contre laquelle elle est demandée et le procureur ou ministère public.

Art. 427. La citation de la partie qui doit être entendue sera opérée par requête ou commission rogatoire, suivant les dispositions de la présente Convention, si elle a son domicile à l'étranger et n'a pas dans le pays un représentant autorisée et dans la forme fixée par le droit local si elle est domiciliée dans l'État.

Art. 428. Passé le délai fixé par le juge ou le tribunal pour la comparution, la marche de l'affaire continuera, que la personne citée ait comparu ou ait fait défaut.

Art. 429. Si l'exécution est refusée, le dossier sera retourné à celui qui l'a présenté.

Art. 430. Quand il sera décidé d'exécuter le jugement, cette exécution sera conforme aux formalités déterminées par la loi du juge ou du tribunal pour ses propres jugements.

Art. 431. Les jugements définitifs rendus par un État contractant dont certaines dispositions ne sont pas susceptiles d'exécution produiront dans les autres les effets de la chose jugée s'ils réunissent les conditions fixées à cette fin par la présente Convention, sauf celles qui sont relatives à leur exécution.

Art. 432. La procédure et ses effets déterminés par les articles précédents s'appliqueront dans les États contractants aux jugements rendus dans l'un d'eux par des arbitres ou amiables compositeurs, à condition que l'affaire qui les motive puisse être l'objet d'un compromis suivant la législation du pays où est demandée l'exécution.

Art. 433. La même procédure s'appliquera également aux jugements civils rendus dans l'un des États contractants par un tribunal international, à l'égard de personnes ou d'intérêts privés.

Digitized by Google

Chapitre II

Actes de juridiction volontaire.

Art. 434. Les dispositions prises sur procédure de juridiction volontaire en matière commerciale par les juges ou tribunaux d'un État contractant ou par ses agents consulaires, seront exécutées dans les autres suivant les formalités et dans la forme indiquées au chapitre précédent.

Art. 435. Les décisions sur procédure de juridiction volontaire, en matière civile, provenant d'un État contractant seront admises par les autres si elles réunissent les conditions exigées par la présente Convention pour la valadité des actes passés en pays étranger et émanent d'un juge ou tribunal compétent et y auront en conséquence des effets extraterritoriaux.

Chapitre III.

Matière pénale.

Art. 436. Aucun État contractant n'exécutera les jugements rendus dans l'un des autres en matière pénale, en ce qui concerne les sanctions de cet ordre qu'elles infligent.

Art. 437. Lesdits jugements pourront toutefois être exécutés en tout ce qui touche à la responsabilité civile et à ses effets sur les biens du condamné, s'ils ont été rendus par le juge ou le tribunal compétent suivant la présente Convention et après avoir entendu l'intéressé, et que soient remplies les autres conditions de forme et de procédure établies au chapitre 1er de ce Titre.

Digitized by Google

Verschiedene Mitteilungen.

Exterritorialität der Mitglieder und der Beamten des Ständigen Internationalen Gerichtshofes im Haag.

Der Völkerbundrat hat, laut der Drucksache C. 268, 1928 V der „Publications" des Völkerbundes, in der Sitzung vom 5. Juni 1928 folgenden Bericht *Scialojas* angenommen:

I. Bericht *Scialojas*.

Lors de sa session de mars dernier, le Conseil qui avait été saisi par le Secrétaire général du texte d'une lettre à lui adressée le 13 décembre 1927 par le Greffier de la Cour permanente de Justice internationale de la question de la situation extérieure des Membres de la Cour, avait décidé d'ajourner cette question jusqu'à la présente session, afin de permettre à Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères des Pays-Bas et à Monsieur le Président de la Cour d'arriver par des conversations directes à la solution de la question.

Les conversations eurent lieu à partir du 28 mars et plus particulièrement du 10 au 22mai dernier, et elles ont abouti à un accord sur un certain nombre de points.

L'accord enregistré par notes du 22 mai 1928[1]) a été exprimé sous la forme de quatre „principes généraux" suivis d'un „règlement d'application". Copie de ces documents est annexée à ce rapport[2]).

Le Conseil sera sans doute heureux de constater que les négociations en vue desquelles il avait décidé d'ajourner l'examen de cette question ont abouti à une solution satisfaisante. Je puis donc me borner à proposer au Conseil de prendre acte de l'arrangement intervenu, et de remercier notre collègue Monsieur le Ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, ainsi que Monsieur le Président de la Cour, de l'esprit de bonne entente qu'ils n'ont cessé de témoigner dans le règlement de cette affaire. Nous avons l'assurance que la Cour continuera à jouir de la haute situation qui lui revient en vertu du Pacte et de son Statut.

[1]) S. Seite 173—175.
[2]) S. Seite 175—178.

Digitized by Google

II. Briefwechsel zwischen dem Präsidenten *Anzilotti* und dem Außenminister *Beelaerts*.

1. Lettre du Président de la Cour à S. Exc. M. *le Jonkheer Beelaerts van Blokland*, Ministre des Affaires Etrangères de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas.

La Haye, le 22 mai 1928.

Monsieur le Ministre,

Le 13 décembre 1927, la Cour Permanente de Justice Internationale a cru devoir soumettre à l'examen du Conseil de la Société des Nations la question de la situation extérieure de ses Membres à La Haye.

Cette question ayant été inscrite à l'ordre du jour de la 49ème session du Conseil, tenue au mois de mars dernier, le rapporteur du Conseil a officiellement demandé à la Cour si elle accepterait l'idée d'une reprise de discussions avec le Gouvernement néerlandais afin de régler la question dont il s'agit au moyen de négociations directes entre la Cour et ledit Gouvernement, et afin de mettre ainsi le Conseil en mesure d'enregistrer la solution qui aurait été adoptée. S. Exc. M. *Scialoja* a ajouté qu'il avait écrit dans le même sens au Gouvernement des Pays-Bas. La réponse de la Cour à la question ainsi posée fut affirmative, et je crois savoir que la réponse du Gouvernement néerlandais fut donnée dans le même sens.

Le 9 mars 1928, le Conseil approuva une proposition de son rapporteur tendant à ce que, considérant que le Ministre des Affaires Etrangères des Pays-Bas et le Président de la Cour étaient également disposés à reprendre les négociations directes au sujet de la question de la situation extérieure des Membres de la Cour, cette question fut ajournée jusqu'à la prochaine session du Conseil.

Par la suite, une série d'entretiens eut lieu entre Votre Excellence et moi-même à partir du 28 mars 1928, entretiens qui aboutirent à un accord sur un certain nombre de questions en jeu. L'accord ainsi établi fut exprimé sous la forme de quatre „Principes généraux" auxquels s'ajoutait un „Règlement d'application".

Digitized by Google

J'ai l'honneur de faire parvenir à Votre Excellence, ci-joint, copie des documents en question et de la prier de bien vouloir confirmer que leur teneur correspond bien à celle sur laquelle nous sommes tombés d'accord.

Au sujet du point No. IV, paragraphe 2, des „Principes généraux", je crois devoir admettre sur la base des entretiens auxquels je viens de me référer, que „la situation .... du Secrétaire général de la Cour d'arbitrage, telle quelle a été établie par la pratique" est bien celle d'un fonctionnaire international.

Dès réception par moi de la confirmation que je me suis permis de demander à Votre Excellence, le Greffe de la Cour fera parvenir, en suivant la voie officielle, le texte de l'accord établi entre nous au Conseil de la Société des Nations, conformément à la suggestion du rapporteur.

Veuillez agréer, etc.

Le Président de la Cour,
(s) D. Anzilotti.

2. Son Excellence M. *le Jonkheer Beelaerts van Blokland*, Ministre des Affaires Etrangères de S. M. la Reine des Pays-Bas, à M. le Président de la Cour.

La Haye, le 22 mai 1928.

Monsieur le Président,

En accusant réception à Votre Excellence de la note qu'Elle a bien voulu m'adresser en date d'aujourd'hui, ainsi que des quatre Principes généraux et du Règlement d'Application qui s'y trouvaient annexés concernant la situation extérieure des Membres de la Cour permanente de Justice internationale, je m'empresse de lui confirmer que la teneur de ces documents correspond bien à celle sur laquelle nous sommes tombés d'accord.

Au sujet du point IV, paragraphe 2, des Principes généraux, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que la situation du Secrétaire général de la Cour per-

Digitized by Google

manente d'arbitrage, telle qu'elle a été établie par la pratique, est bien celle d'un fonctionnaire international.

Veuillez agréer, etc.

(s) Beelaerts van Blokland.

III. Ausführungsbestimmungen.

1. Principes généraux.

I. Les privilèges et immunités diplomatiques que, vu l'article 19 du Statut de la Cour permanente de Justice internationale, les autorités néerlandaises reconnaissent aux Membres de la Cour sont les mêmes que ceux qu'elles accordent d'une manière générale aux chefs de mission accrédités près Sa Majesté la Reine des Pays-Bas.

Les facilités et prérogatives spéciales que les autorités néerlandaises accordent, d'une manière générale, aux Chefs de mission accrédités près Sa Majesté la Reine des Pays-Bas seront étendues aux Membres de la Cour.

Pour ce qui concerne les immunités et privilèges diplomatiques ainsi que les facilités spéciales susvisées, le Greffier de la Cour est assimilé aux Membres de la Cour.

II. Vu l'article 7, alinéa 4, du Pacte de la Société des Nations, les fonctionnaires supérieurs de la Cour bénéficieront, en principe, au point de vue des immunités et privilèges diplomatiques, de la même situation que les fonctionnaires diplomatiques attachés aux Légations à La Haye.

III. Vis-à-vis des autorités néerlandaises, la Cour permanente de Justice internationale occupe une position analogue à celle du Corps diplomatique.

Lorsque le Corps diplomatique et la Cour sont invités à assister simultanément à des cérémonies officielles néerlandaises, la Cour prend rang immédiatement après le Corps diplomatique.

IV. La préséance d'un Membre de la Cour de nationalité non néerlandaise vis-àvis des autorités néerlandaises sera établie comme s'il s'agissait d'un Envoyé extraordinaire et

Digitized by Google

Ministre plénipotentiaire accrédité près Sa Majesté la Reine des Pays-Bas.

La situation du Greffier de la Cour, sous le même rapport, sera conforme à celle du Secrétaire général de la Cour permanente d'arbitrage, telle qu'elle a été établie par la pratique.

V. Un règlement d'application complétera et précisera les principes ci-dessus énoncés.

2. *Règlement d'application.*

Les dispositions suivantes complètent et précisent sans préjudice des règles antérieurement établies par des communications émanant du Ministère néerlandais des Affaires étrangères et adressées aux autorités de la Cour antérieurement au mois de novembre 1927, les principes régissant la situation extérieure des Membres et des fonctionnaires de la Cour.

A. Les Membres et le Greffier de la Cour.

1. — en général.

Les autorités néerlandaises observeront, relativement à la préséance des Membres de la Cour entre eux, les règles établies dans le Règlement de la Cour.

2. — de nationalité non-néerlandaise.

a) Les Membres et le Greffier de la Cour jouissent lorsqu'ils se trouvent sur territoire néerlandais, des immunités et privilèges accordés, d'une manière générale, aux chefs de mission diplomatique accrédités près Sa Majesté la Reine des Pays-Bas.

b) La femme ainsi que les enfants non mariés des Membres et du Greffier de la Cour partagent la condition du chef de famille s'ils vivent avec lui et sont sans profession.

c) La suite privée (institutrices, gouvernantes, secrétaires particuliers, domestiques, etc.) des Membres et du Greffier de la Cour bénéficieront de la même situation que celle qui est accordée à la suite privée des chefs de mission diplomatique accrédités près Sa Majesté la Reine des Pays-Bas.

Digitized by Google

3. — *de nationalité néerlandaise.*

Les Membres et le Greffier de la Cour n'ont point à répondre, devant la juridiction locale, des actes qu'ils accomplissent en leur qualité officielle et dans la limite de leurs attributions. Les traitements qui leur sont alloués sur le budget de la Cour sont exonérés des impôts directs.

B. Le Greffier-adjoint et les fonctionnaires de la Cour.

1. — *en général.*

a) Les fonctionnaires supérieurs de la Cour comprennent actuellement, outre le Greffier-adjoint, les secrétaires rédacteurs.

b) Toute question concernant la situation extérieure des fonctionnaires de la Cour de toutes catégories sera, en cas de doute, tranchée eu égard, autant que possible, aux dispositions dûment approuvées par les autoritées compétentes de la Société des Nations en ce qui concerne les fonctionnaires correspondants des institutions de la Société établies à Genève.

c) Les autorités néerlandaises ne feront pas d'objection à ce qu'il soit délivré par les autorités compétentes de la Cour aux fonctionnaires de la Cour des différentes catégories des cartes d'identité leur permettant, le cas échéant, de faire connaître immédiatement quelle est leur situation extérieure, d'après les présents principes et règlement.

2. — *de nationalité non-néerlandaise.*

a) Les fonctionnaires supérieurs de la Cour jouissent lorsqu'ils se trouvent sur territoire néerlandais, des immunités et privilèges diplomatiques accordés, d'une manière générale, aux fonctionnaires diplomatiques attachés aux Légations à La Haye.

b) La femme ainsi que les enfants non mariés des fonctionnaires supérieurs de la Cour partagent la condition du chef de famille s'ils vivent avec lui et sont sans profession.

c) La suite privée des fonctionnaires supérieurs de la Cour bénéficiera de la même situation que celle qui est accor-

Digitized by Google

dée à la suite privée des fonctionnaires diplomatiques attachés aux Légations à La Haye.

d) En cas de violation d'une loi ou d'un règlement par un fonctionnaire de la Cour, le Greffier de la Cour pourra; avec l'approbation du Président, à la suite de l'examen du cas par les autorités nationales compétentes et d'un rapport de renseignements circonstancié qui sera transmis au Greffier, renoncer à l'immunité couvrant le fonctionnaire.

e) Les fonctionnaires supérieurs de la Cour bénéficieront, au point de vue du protocole; le Greffier-adjoint, de la situation d'un Conseiller attaché à une Légation à La Haye, et les secrétaires rédacteurs de celle de Secrétaires attachés aux Légations à La Haye.

3. — de nationalité néerlandaise.

Les fontionnaires supérieurs n'ont point à répondre devant la juridiction locale, des actes qu'ils accomplissent en leur qualité officielle et dans la limite de leurs attributions. Les traitements qui leur sont alloués sur le budget de la Cour sont exonérés des impôts directs.

Digitized by Google

Dokumente.

I.

Schiedsverträge (compromis d'arbitrage) der französischen Republik auf Anhängigmachung des Streitverfahrens vor dem internationalen Haager Gerichtshof.

Durch den Generalsekretär des Völkerbundes ist den Mitgliedern des Völkerbundes von der Einleitung zweier Prozesse vor dem Internationalen Gerichtshof folgendermaßen Kenntnis gegeben:

A.

Französisch-Brasilianischer Streitfall.

a) Note des Völkerbundes an die Völkerbund-Mitglieder vom 7. Mai 1928 (Drucksache C. 196. M. 64. 1928 V.) — [Affaire relative au paiement, en or, des emprunts fédéraux brésiliens contractés en France]:

A la demande du Greffier de la Cour permanente de Justice internationale, agissant en vertu de l'alinéa 3 de l'article 40 du Statut de la Cour, le Secrétaire général a l'honneur d'informer les membres de la Société des Nations que les Gouvernements de la République française et de la République des États-Unis du Brésil ont, le 26 et le 27 avril 1928, respectivement adressé au Greffier de la Cour permanente une copie certifiée conforme du Compromis d'Arbitrage, signé, de leur part, à Rio de Janeiro le 27 août 1927, pour soumettre à la Cour permanente de Justice internationale une affaire relative au paiement, en or, des emprunts fédéraux brésiliens contractés en France.

Une copie certifiée conforme du Compromis d'Arbitrage, est jointe à la présente communication.

Digitized by Google

b) Compromis d'arbitrage vom 27. August 1927:

Compromis d'arbitrage entre la France et le Brésil, pour soumettre a l'arbitrage le différend relatif au paiement, en or, des emprunts fédéraux Brésiliens contractés en France.

Le Président de la République française

et

Le Président de la République des États-Unis du Brésil[1]),

Considérant qu'une contestation s'est élevée entre le Gouvernement fédéral brésilien et les porteurs français de divers emprunts fédéraux brésiliens, concernant la question de savoir si le service de ces emprunts doit être effectué sur la base de la valeur du franc-or ou du franc-papier, et s'inspirant des dispositions de la Convention d'arbitrage franco-brésilienne du 7 avril 1909, sont tombés d'accord pour soumettre ce différend à la Cour permanente de Justice internationale, et, à cette fin, ils ont désigné comme plénipotentiaires[2]):

Le Président de la République française:

Son Excellence M. *Alexandre Robert Conty*, ambassadeur de France au Brésil,

et le Président de la République des États-Unis du Brésil:

Son Excellence M. *Octavio Mangabeira*, ministre des Relations extérieures du Brésil,

qui, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, reconnus en bonne et due forme, sont convenus du compromis ci-après:

---

[1]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement brésilien:
Le Président de la République des États-Unis du Brésil
et
Le Président de la République française.

[2]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement brésilien:
Le Président de la République des États-Unis du Brésil:
Son Excellence M. *Octavio Mangabeira*, ministre des Relations extérieures du Brésil,
Le Président de la République française:
Son Excellence M. *Alexandre Robert Conty*, ambassadeur de France au Brésil.

Digitized by Google

Art. I. La Cour permanente de Justice internationale sera priée de statuer sur la question suivante:

En ce qui concerne les emprunts du Gouvernement fédéral brésilien 5 % 1909 (Port de Pernambuco), 4 % 1910 et 4 % 1911, le paiement des coupons échus et non prescrits à cette date, et des coupons à échoir, ainsi que le remboursement des titres amortis et non effectivement remboursés, qui ne seraient pas couverts par la prescription à la date de la décision de la Cour, ou à amortir ultérieurement, doivent-ils être effectués entre les mains des porteurs français par le versement, pour chaque franc, de la contre-valeur, dans la monnaie du lieu du paiement, au cours du jour, de la vingtième partie d'une pièce d'or pesant 6 grammes 45161 au titre de 900/1000 d'or fin, ou doivent-ils être effectués, comme jusqu'à présent, en francs-papier, c'est-à-dire dans la monnaie française ayant cours forcé?

Art. II. Dès la mise en vigueur du présent compromis, la question définie dans l'article premier sera portée devant la Cour permanente de Justice internationale, par voie de notification dudit compromis adressé au Greffe de ladite Cour par l'une ou l'autre Partie.

Art. III. Les Parties sont d'accord pour proposer à la Cour permanente de Justice internationale, agissant conformément à l'article 48 de son Statut et à l'article 33 de son Règlement, de fixer, à compter de la date déterminée dans l'Ordonnance rendue par la Cour à cet effet, les délais impartis au Gouvernement de la République française et au Gouvernement de la République des États-Unis du Brésil, pour le dépôt de leurs Mémoires respectifs, exposant leurs vues sur la question posée, et formulant leurs conclusions, à savoir: à deux mois pour la France et à trois mois pour le Brésil; ces délais devant être, respectivement, les mêmes pour la remise des Contre-Mémoires.

Les Parties sont également d'accord pour se tenir chacune un mois après le dépôt de son Contre-Mémoire, à la disposition de la Cour.

Digitized by Google

Art. IV. Toute la procédure aura lieu en français, et le jugement sera prononcé en cette langue, conformément aux Statuts de la Cour permanente de Justice internationale.

Art. V. Le présent compromis sera ratifié, après l'accomplissement des formalités légales dans chacun des pays contractants, et les ratifications seront échangées à Rio de Janeiro dans le plus court délai possible. Il entrera en vigueur dès l'échange des ratifications.

Art. VI. Dans l'appréciation de toute loi nationale de l'un ou l'autre pays et applicable au litige, la Cour permanente de Justice internationale ne sera pas liée par la jurisprudence des tribunaux respectifs.

Art. VII. Pour tout ce qui n'est pas prévu par le présent compromis, les dispositions du Statut de la Cour permanente de Justice internationale seront appliquées.

Fait à Rio de Janeiro, le vingt-sept août mil neuf cent vingt-sept.

(Signé [1]) *A. R. Conty.*
Octavio Mangabeira.
Pour copie certifiée conforme:
le Ministre plénipotentiaire,
Directeur des Affaires politiques et commerciales:
(Signé) *Corbin.*

c) Noten der Streitparteien an den internationalen Gerichtshof.

1. Frankreich:

Lettre du Ministre de France à La Haye au Greffier

La Haye, le 26 avril 1928.

Monsieur le Greffier,

Me référant à l'article 40 du Statut de la Cour permanente de Justice internationale et à l'article 35 de son Règle-

[1]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement brésilien:

(Signé) *Octavio Mangabeira.*
A. R. Conty.

Digitized by Google

ment, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, en vous priant de vouloir bien la transmettre au Président de la Cour, la copie certifiée conforme d'un compromis d'arbitrage[1]) intervenu, le 27 août 1927, entre le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de la République des Etats-Unis du Brésil, en vue de soumettre à cette haute juridiction la question du paiement des coupons des emprunts du Gouvernement fédéral brésilien.

Je suis également autorisé à vous faire connaître que M. le professeur *Basdevant*, jurisconsulte-adjoint du Département des Affaires étrangères, a été désigné pour remplir les fonctions d'agent du Gouvernement français dans cette affaire.

D'autre part, pour toutes notifications et communications qui auront à lui être faites dans la même instance, mon Gouvernement élit domicile en la Légation de France à La Haye, 8 Korte Voorhout.

Je vous prie, etc.

(Signé) *H. de Marcilly.*

2. Brasilien:

Lettre du Ministre du Brésil à La Haye au Greffier

La Haye, le 27 avril 1928.

Monsieur le Greffier,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir la copie certifiée conforme du compromis d'arbitrage[1]) intervenu, le 27 août 1927, entre le Gouvernement des États-Unis du Brésil et le Gouvernement de la République française aux fins de soumettre à la haute juridiction de la Cour permanente de Justice internationale la contestation qui s'est élevée quant à la manière dont doit être effectué le service de certains emprunts fédéraux brésiliens.

Mon Gouvernement élit domicile juridique pour cette affaire en la Légation du Brésil, 16 Korte Voorhout, La Haye.

[1]) Voir ci-après n° 3. (Siehe oben, S. 180. — Herausgeber)

Digitized by Google

A la fin de satisfaire à l'article 35 du Règlement de la Cour, je vous prie de bien vouloir informer Son Excellence le Président que je recevrai toute notification relative à l'affaire, me réservant de communiquer en dû temps le nom de l'agent que mon Gouvernement a spécialement désigné pour ces fonctions.

Veuillez agréer, etc.

(Signé) *Luis Guimaras.*

B.

Französisch-Südslawischer Streitfall.

a) Note des Völkerbundes an die Völkerbund-Mitglieder vom 21. Juni 1928 (Drucksache C. 327. M. 87. 1928 V). — Affaire concernant certaines questions relatives au paiement de divers emprunts serbes émis en France]:

A la demande du Greffier de la Cour permanente de Justice internationale, agissant en vertu de l'alinéa 3 de l'article 40 du Statut de la Cour, le Secrétaire général a l'honneur d'informer les membres de la Société des Nations que les Gouvernements de la République française et du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ont, par l'entremise de leurs Légations à la Haye, adressé au Greffier le 24 mai 1928 une copie certifiée conforme d'un Compromis d'Arbitrage, signé à Paris le 19 avril 1928, en vue de soumettre à la Cour permanente certaines questions relatives au paiement de divers emprunts serbes émis en France.

Une copie certifiée conforme du Compromis d'Arbitrage est jointe à la présente communication.

b) Compromis d'arbitrage vom 19. April 1928:

Compromis d'arbitrage signé a Paris le 19 avril 1928 entre les Gouvernements français et Serbe, Croate, Slovène, pour soumettre a la Cour permanente de Justice internationale certaines questions relatives au paiement de divers emprunts Serbes émis en France.

Digitized by Google

Le Gouvernement de la République française

et

Le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes [1]),

Considérant qu'une contestation s'est élevée entre le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et les porteurs français des emprunts serbes 4 % 1895, 5 % 1902, 4½ % 1906, 4½ % 1909, 5 % 1913, ainsi que des obligations foncières 4½ % 1910 et des obligations communales 4½ % 1911 Ouprava Fondava et des Lots de la Société de la Croix rouge serbe à l'effet de savoir sur quelles bases monétaires le service financier de ces emprunts doit être effectué;

Le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes payant et considérant qu'il est en droit de payer en francs français aux porteurs des emprunts serbes ci-dessus énumérés les coupons échus mais impayés et ceux à échoir, ainsi que les titres sortis aux tirages mais non remboursés et ceux à sortir;

Les porteurs français considérant que le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes est obligé de payer les coupons échus mais impayés et ceux à échoir, ainsi que les titres sortis aux tirages mais non remboursés et ceux à sortir des emprunts serbes ci-dessus énumérés, en or ou en monnaies étrangères;

Sont tombés d'accord pour soumettre ce différend à la Cour permanente de Justice internationale, et, à cette fin, ils ont désigné comme plénipotentiaires [2]):

---

[1]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes:

Le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes

et

Le Gouvernement de la République française.

[2]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes:

Sa Majesté le Roi des Serbes, Croates, Slovènes:

S. Exc. M. *Spalaikovitch*, Son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le Président de la République française,

Le Président de la République française:

S. Exc. M. *Aristide Briand*, député, ministre des Affaires étrangères.

Digitized by Google

Le Président de la République française:

S. Exc. M. *Aristide Briand*, député, ministre des Affaires étrangères,

Sa Majesté le Roi des Serbes, Croates, Slovènes:

S. Exc. M. *Spalaikovitch*, Son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le Président de la République française,

qui, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, reconnus en bonne et due forme, sont convenus du compromis ci-après:

Art. I. La Cour permanente de Justice internationale sera priée de dire et juger:

a) Si, selon l'avis du Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, celui-ci a le droit d'effectuer en francs-papier français le service de ces emprunts 4 % 1895, 5 % 1902, 4½ % 1906, 4½ % 1909, 5 % 1913, ainsi qu'il l'a fait jusqu'à présent;

b) ou, au contraire, si le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, selon l'avis des porteurs français, a l'obligation de payer en or ou en monnaies étrangères et sur les places indiquées ci-après, le montant des titres sortis aux tirages mais non remboursés et de ceux à sortir, ainsi que des coupons échus mais impayés, et de ceux à échoir des emprunts serbes ci-dessus énumérés et notamment:

1° En ce qui concerne l'emprunt serbe 4 % 1895, si les porteurs de titres de cet emprunt ont, quelle que soit leur nationalité, le droit d'obtenir, à leur libre choix, le paiement du montant nominal de leurs coupons échus mais impayés, et de ceux à échoir, ainsi que de leurs titres sortis aux tirages mais non remboursés et de ceux à sortir, à Paris, Londres, Berlin, Vienne, Genève et Belgrade, dans la monnaie ayant cours sur l'une de ces places;

2° En ce qui concerne les emprunts 5 % 1902, 4½ % 1906, 4½ % 1909, 5 % 1913, et, complémentairement en ce qui concerne l'emprunt ci-dessus 4 % 1895, si les porteurs de ces titres ont le droit d'obtenir le paiement du montant nominal de leurs coupons échus mais impayés et de ceux à échoir, ainsi

Digitized by Google

que de leurs titres sortis aux tirages mais non remboursés et de ceux à sortir, en francs-or sur les places de Belgrade, Paris, Bruxelles, Genève, ou à la contrevaleur dudit montant au change du jour dans la monnaie locale à Berlin, Vienne et Amsterdam en ce qui concerne les emprunts 1902, 1906 et 1909;

3° Enfin, comment, pour les paiements ci-dessus, la valeur du franc-or sera déterminée entre les Parties.

Art. II. Il est entendu que, dans le délai d'un mois à dater du prononcé de la décision à intervenir sur la question formulée dans l'article premier, le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes et les représentants des porteurs engageront des négociations à l'effet de conclure un arrangement qui:

1° Au cas où la sentence de la Cour serait conforme aux vues du Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes, déterminerait si des considérations d'équité n'exigent pas que le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes fasse aux porteurs certaines concessions en plus de ce que — dans le cas d'une sentence de la Cour favorable à son opinion — il serait strictement tenu de faire.

2° Au cas où la sentence de la Cour reconnaîtrait le bien-fondé des réclamations des porteurs, ferait au Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes, en raison de ses facultés économiques et financières et de sa capacité de paiement, certaines concessions sur ce que ceux-ci seraient strictement en droit d'exiger.

A défaut de la conclusion d'un tel arrangement dans le délai de trois mois, à compter de l'ouverture des négociations visées au premier alinéa du présent article, il appartiendra à chacune des deux Parties contractantes de saisir de la question des concessions et des modalités d'exécution prévues au paragraphe précédent un ou plusieurs arbitres, dont la désignation sera faite dans le délai de deux mois à compter de

Digitized by Google

l'expiration du délai précédent, d'accord entre le Gouvernement français et le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes, ou, à défaut, par le Président de la Cour permanente de Justice internationale.

Cette seconde sentence arbitrale devra intervenir et sera exécutoire dans le délai d'un an à dater du prononcé de la sentence de la Cour permanente de Justice internationale, même au cas où l'une des deux Parties ferait défaut.

Art. III. Dès l'échange des ratifications du présent compromis, le différend, tel qu'il est déterminé à l'article premier entre les deux Gouvernements, sera porté devant la Cour permanente de Justice internationale par voie de notification adressée au Greffe de ladite Cour par l'une ou l'autre des Parties.

Art. IV. Les Parties sont d'accord pour proposer à la Cour permanente de Justice internationale, agissant conformément à l'article 48 de son Statut et à l'article 33 de son Règlement, de fixer à deux mois, à compter de la date déterminée dans l'Ordonnance rendue par la Cour à cet effet, le délai imparti au Gouvernement de la République française et au Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates, Slovènes pour le dépôt de leurs Mémoires respectifs, exposant leurs vues sur les questions posées et formulant leurs conclusions, et à deux mois, à dater du dépôt desdits Mémoires, pour le dépôt de leurs Contre-Mémoires en réponse, en y formulant, s'il y a lieu, leurs conclusions complémentaires.

Ces Mémoires, Contre-Mémoires et conclusions seront rédigés en français.

Art. V. Pour tout ce qui n'est pas prévu par le présent compromis, les dispositions du Statut de la Cour permanente de Justice internationale seront appliquées.

Art. VI. Le présent compromis sera ratifié et les ratifications seront échangées à Paris aussitôt que faire se pourra.

Digitized by Google

En foi de quoi les plénipotentiaires ci-dessus désignés ont signé le présent compromis.

Fait à Paris, en double exemplaire, le 19 avril 1928.

(L. S.) (Signé) *A. Briand.*
(L. S.) (Signé) *M. Spalaikovitch* [1]).

Pour copie certifiée conforme:
Le Ministre plénipotentiaire,
Chef du Service du Protocole:
(Signé) *P. de Fouquières.*

c) Noten der Streitparteien an den internationalen Gerichtshof.

1. Frankreich:

Lettre du Ministre de France à La Haye au Greffier

La Haye, le 24 mai 1928.

Monsieur le Greffier,

Me référant à l'article 40 du Statut de la Cour permanente de Justice internationale et à l'article 35 de son Règlement, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, en vous priant de vouloir bien la transmettre au Président de la Cour, la copie certifiée conforme d'un compromis d'arbitrage [2]) intervenu, le 19 avril 1928, entre le Gouvernement de la République française et le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, en vue de soumettre à cette haute juridiction la question du paiement de divers emprunts serbes.

---

[1]) Dans le texte déposé au Greffe au nom du Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes:

(L. S.) (Signé) *M. Spalaikovitch.*
(L. S.) (Signé) *Ar. Briand.*

Pour copie certifiée conforme:
Le Ministre des Affaires étrangères du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes:
(Signé) Dr. *V. Marinkovitch.*

[2]) Voir ci-après n° 3. (Siehe oben, S. 184. — Herausgeber.)

Digitized by Google

Conformément à l'article 35 du Règlement de la Cour, mon Gouvernement élit domicile en la Légation de France, 8 Korte Voorhout, pour toutes notifications et communications à adresser à l'agent du Gouvernement de la République.

Je vous ferai connaître, dès qu'il sera désigné, le nom de cet agent.

Je vous prie, etc.

(Signé) *F. de Marcilly.*

2. Südslawien:

Lettre du Ministre du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas au Greffier.

Londres, le 24 mai 1928[1]).

Monsieur le Greffier,

Me référant à l'article 40 du Statut de la Cour permanente de Justice internationale et à l'article 35 de son Règlement, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, en vous priant de vouloir bien la transmettre au Président de la Cour, la copie certifiée conforme d'un compromis d'arbitrage[2]) intervenu, le 19 avril 1928, entre le Gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et de la République française, en vue de soumettre à cette haute juridiction la question du paiement de divers emprunts serbes.

Je suis autorisé à vous faire connaître, conformément à l'article 42 du Statut de la Cour, que Monsieur le professeur *Z. Spassoyevitch* remplira les fonctions d'agent du Gouvernement royal au cours de la procédure judiciaire visée par le compromis.

Conformément à l'article 35 du Règlement de la Cour, mon Gouvernement élit domicile chez Monsieur l'avocat *J. H. Telders*, à La Haye, pour toutes notifications et communications à adresser à l'agent du Gouvernement royal.

Je vous prie, etc.

(Signé) *G. Diouritch.*

---

[1]) Reçu au Greffe le 4 juin 1928.

[2]) Voir ci-après n° 3. (Siehe oben, S. 184. — Herausgeber.)

Digitized by Google

II.

Polnisches Gesetz vom 2. August 1926, betreffend internationales Privatrecht*).

I. Personen.

Art. 1. 1. Die persönliche Fähigkeit einer physischen Person wird nach dem Recht des Staates beurteilt, dessen Staatsangehörigkeit die Person besitzt; kann die Staatsangehörigkeit nicht festgestellt werden, so ist das an dem Wohnsitz der Person geltende Recht anzuwenden.

2. Ein Wechsel der Staatsangehörigkeit bewirkt nicht den Verlust der bereits erlangten Volljährigkeit.

3. Die Fähigkeit juristischer Personen sowie aller Gesellschaften und Vereinigungen wird nach dem an ihrem Sitz geltenden Recht beurteilt.

Art. 2. Die persönliche Fähigkeit eines Kaufmanns in seinem geschäftlichen Verkehr wird nach dem an dem Sitze seines Unternehmens geltenden Recht bestimmt.

Art. 3. Hat ein nach dem Recht, das für seine Person galt (Art. 1), nicht fähiger Ausländer in Polen ein Rechtsgeschäft errichtet (Art. 9 Abs. 1), welches in Polen wirksam werden soll, so ist seine Fähigkeit, wenn es die Sicherheit des ehrlichen Verkehrs erfordert, nach dem in Polen geltenden Recht zu beurteilen.

Verschollen-, Vermißt- oder Todeserklärung.

Art. 4. 1. Für die Verschollen-, Vermißt- oder Todeserklärung einer Person sind die Behörden und das Recht desjenigen Staates maßgebend, dem die Person zuletzt angehört hat.

2. Falls erforderlich, können die polnischen Behörden nach dem in Polen geltenden Recht einen Ausländer für ver-

*) Der vorliegende Text ist der Monatsschrift „Ostrecht“ (Dr. *H. Freund*, Dr. *E. Loewenfeld*, Dr. *U. Rukser*), Zweiter Jahrgang, 1926, Heymanns Verlag, Berlin, S. 1090 ff. entnommen.

Vgl. dazu *E. Frankenstein*, ebenda S. 1086 ff.

Digitized by Google

schollen, vermißt oder tot erklären, soweit es sich um Rechtsfolgen im Gebiete des polnischen Staates handelt.

II. Form eines Rechtsgeschäfts.

Art. 5. Für die Form eines Rechtsgeschäfts gilt dasjenige Recht, welches für das Rechtsgeschäft selbst maßgebend ist; es genügt jedoch die Anwendung des am Orte der Errichtung des Rechtsgeschäfts geltenden Rechts, wenn dieser Ort nicht zweifelhaft ist.

III. Dingliche Rechte.

Art. 6. 1. Besitz- und dingliches Recht unterliegen dem Gesetz desjenigen Staates, in dem sich der Gegenstand befindet.

2. Ersitzung, Verjährung und Verschweigen werden nach dem Gesetz desjenigen Ortes beurteilt, an dem sich die bewegliche Sache zur Zeit des Fristablaufs befand. Derjenige, der das Recht erwirbt, kann sich auch auf das Gesetz des Ortes berufen, an welchem sich die bewegliche Sache zur Zeit des Fristbeginns befand.

3. Erwerb, Änderung oder Tilgung dinglicher Rechte an einem in Polen belegenen Grundstück, wie auch Verpflichtungen aus Rechtsgeschäften, auf Grund deren solche Rechte erworben, verändert oder getilgt werden sollen, unterliegen hinsichtlich der Form wie auch der sonstigen Voraussetzungen für die Gültigkeit ausschließlich dem in Polen geltenden Recht. Dies betrifft jedoch nicht Verpflichtungen aus Familienverhältnissen oder dem Erbrecht.

IV. Verpflichtungen.

Art. 7. Die Parteien können ein Schuldverhältnis dem Recht des Heimatstaates, dem Recht des Wohnsitzes, dem Recht des Ortes der Errichtung des Rechtsgeschäftes, dem Recht des Erfüllungsortes oder dem Recht des Ortes der belegenen Sache unterwerfen.

Art. 8. Haben die Parteien das anzuwendende Recht nicht bezeichnet, so ist anzuwenden:

Digitized by Google

1. auf Verträge, die an der Börse oder auf öffentlichen Märkten abgeschlossen werden — das dort geltende Recht;
2. auf Verträge, die sich auf Grundstücke beziehen — das Recht des Ortes, wo das Grundstück liegt;
3. auf Verträge, die im Kleinhandel geschlossen werden — das Recht des Ortes, an dem sich der Sitz des Verkäufers befindet;
4. auf Werk-, Arbeits-, Bau- und Lieferungsverträge mit dem Staat — das an dem Sitz der mitwirkenden Behörde geltende Recht und auf Verträge, die mit anderen öffentlichen Verbänden abgeschlossen werden — das an dem Sitz derselben geltende Recht;
5. auf Versicherungsverträge — das an dem Sitz der Versicherungsanstalt geltende Recht; auf Verträge, die mit der in Polen ansässigen Vertretung einer ausländischen Versicherungsanstalt abgeschlossen werden, ist das in Polen geltende Recht anzuwenden;
6. auf Verträge mit Notaren, Rechtsanwälten und anderen Personen, welche berufliche Tätigkeit ausüben, findet hinsichtlich dieser Tätigkeit das Recht des Ortes Anwendung, an welchem diese Personen ihren Beruf ständig ausüben;
7. auf Werkverträge zwischen Arbeitnehmern und gewerblichen, Handels- und Bergwerksunternehmern — das Recht des Ortes, an welchem das Werk ausgeführt wird.

Art. 9. 1. Auf die in Art. 8 Ziffer 1—7 nicht genannten Verträge ist das Recht des Staates anzuwenden, in welchem beide Parteien zur Zeit des Vertragschlusses ihren Wohnsitz haben. Wohnen die Parteien in verschiedenen Staaten, so ist, wenn die Verpflichtung einseitig eingegangen wird, das Recht desjenigen Staates anzuwenden, in welchem der Schuldner wohnt; ist die Verpflichtung beiderseitig, so ist das Recht des Staates anzuwenden, in welchem der Vertrag abgeschlossen ist. Ein Vertrag zwischen Abwesenden gilt

Digitized by Google

als an dem Orte geschlossen, an welchem der Anbietende die Annahme des Angebots erhält.

2. Das an dem Ort des Vertragsschlusses geltende Recht findet auch dann Anwendung, wenn der Wohnsitz, der für das anzuwendende Recht maßgebend ist, nicht festgestellt werden kann.

3. Hat der Schuldner, welcher ein einseitiges Rechtsgeschäft errichtet, nicht selbst das anzuwendende Recht bezeichnet, so gilt für ihn das Recht seines Wohnsitzes; kann der Wohnsitz nicht festgestellt werden, so gilt das Recht des Ortes der Errichtung des Rechtsgeschäfts.

4. Wohnsitz eines Kaufmanns ist hinsichtlich seines geschäftlichen Verkehrs der Sitz seines Unternehmens; hat der Kaufmann mehrere Unternehmungen, so ist der Sitz desjenigen Unternehmens maßgebend, mit dem das Rechtsverhältnis eingegangen ist.

Art. 10. In allen vorgenannten Fällen (Art. 7—9) sind die Parteien durch die besonderen gesetzlichen Verbote gebunden, durch die mit dem Gesetz in Widerspruch stehende Rechtsgeschäfte für nichtig erklärt werden und die in den Staaten gelten, in welchen der Schuldner einen Wohnsitz hat und die Verpflichtung von ihm zu erfüllen ist.

Art. 11. 1. Verpflichtungen aus strafbaren Handlungen und anderen Rechtsereignissen unterliegen dem Recht desjenigen Staates, in dem sich die die Verpflichtung begründende Tatsache ereignet hat.

2. Dasselbe Recht entscheidet darüber, ob eine in ihrer persönlichen Fähigkeit beschränkte Person für den verursachten Schaden haftet.

V. Eherecht.

Eingehung einer Ehe.

Art. 12. 1. Die rechtliche Fähigkeit zur Eingehung einer gültigen Ehe wird für jede Partei nach dem Gesetz ihres Heimatstaates beurteilt.

2. Ausländer, welche nach dem Recht ihres Heimatstaates eine Ehe eingehen könnten, dürfen eine Ehe in Polen vor den

Digitized by Google

inländischen Behörden trotzdem nicht eingehen, wenn einer solchen Ehe nach dem in Polen geltenden Recht einer der folgenden, im Wege des Dispenses nicht zu beseitigenden Hinderungsgründe gegen eine gültige Ehe entgegensteht:

1. Verwandtschaft oder Schwägerschaft;
2. Nachstellung nach dem Leben des Ehegatten;
3. eine vorher eingegangene Ehe;
4. Religionsunterschied, höhere priesterliche Weihen und feierliches Ordensgelübde.

Art. 13. 1. Die Form der Eheschließung unterliegt dem Recht, welches am Ort der Eheschließung gilt.

2. Zur Gültigkeit einer außerhalb des Staatsgebiets Polens geschlossenen Ehe genügt die Wahrung der Form, welche von dem Recht des Heimatstaates beider Ehegatten vorgeschrieben ist.

Die persönlichen und vermögensrechtlichen Beziehungen der Ehegatten zueinander.

Art. 14. 1. Für die persönlichen und vermögensrechtlichen Beziehungen der Ehegatten zueinander ist das Recht ihres Heimatstaates maßgebend. Werden die Ehegatten nach der Eheschließung verschiedenen Staaten angehören, so sind die Beziehungen zueinander nach dem Recht desjenigen Staates zu beurteilen, dem sie zuletzt angehört haben.

2. Das jeweilige Recht des Heimatstaates der Eheleute entscheidet darüber, ob sie während des ehelichen Zusammenlebens einen Güterrechtsvertrag schließen oder einen zwischen ihnen bestehenden Vertrag auflösen oder abändern können.

3. Ein Wechsel der Staatsangehörigkeit allein hat an sich noch keinen Einfluß auf die Änderung des gesetzlichen ehelichen Güterrechts: für dieses gilt das Recht des Heimatstaates des Ehemannes aus der Zeit der Eingehung der Ehe weiter.

Art. 15. Für Güterrechtsverträge sowie Schenkungen zwischen Ehegatten oder Verlobten gilt das Recht desjenigen

Digitized by Google

Staates, dem der Ehemann oder der Verlobte zur Zeit des Vertragsschlusses angehört hat.

Art. 16. Die Art. 14 und 15 finden keine Anwendung, sofern der Staat, in dessen Gebiet Grundstücke der Eheleute belegen sind, die Anwendung des eigenen Rechts auf diese Grundstücke verlangt.

Ehescheidung und Trennung von Tisch und Bett.

Art. 17. 1. Für die Ehescheidung und Trennung von Tisch und Bett sind die Behörden und das Recht des Staates zuständig, dem die Eheleute zur Zeit des Ehescheidungs- oder Trennungsbegehrens hinsichtlich ihrer Person angehören. Besitzen die Eheleute zu dieser Zeit verschiedene Staatsangehörigkeit, so sind die Behörden und das Recht desjenigen Staates zuständig, dem die Eheleute zuletzt gemeinschaftlich angehört haben.

2. Haben die Eheleute die Staatsangehörigkeit gewechselt, so darf eine Tatsache, die vor dem Wechsel der Staatsangehörigkeit liegt, nur insofern einen Ehescheidungs- oder Trennungsgrund bilden, als dadurch die Ehescheidung oder Trennung auch nach dem vor dem Wechsel geltenden Recht begründet wird.

3. Für Eheleute, die die polnische Staatsangehörigkeit besitzen oder deren letzte gemeinschaftliche Staatsangehörigkeit die polnische war, sind die polnischen Behörden oder die Behörden des Staates, in dem sie ihren Wohnsitz haben, zuständig; haben jedoch die Behörden des fremden Staates nicht das polnische Recht angewandt, so werden ihre Entscheidungen im Gebiet der Republik Polen weder anerkannt noch vollstreckt.

4. Hat sich der Staat, dem die in Polen wohnhaften Ausländer angehören, nicht die ausschließliche Rechtsprechung vorbehalten, so entscheiden die polnischen Behörden über Ehescheidung und Trennung solcher Ausländer; die Gründe werden nach dem Heimatrecht der Eheleute bewertet. Selbst wenn der fremde Staat sich die ausschließliche Rechtsprechung vorbehalten hat, können die polnischen Behörden den

Digitized by Google

in Polen wohnhaften Ausländern vorläufig ein getrenntes Wohnen gestatten und die Unterhaltsverpflichtung nach dem in Polen geltenden Recht regeln.

VI. Die Beziehungen der Eltern und Kinder zueinander.

Eheliche Abstammung.

Art. 18. 1. Über die eheliche Abstammung eines Kindes entscheidet das Heimatrecht des Ehemannes der Mutter zur Zeit der Geburt des Kindes.

2. Lebte der Ehemann zu dieser Zeit nicht mehr, so ist das für ihn zur Zeit seines Todes geltende Recht anzuwenden.

Eltern und eheliche Kinder.

Art. 19. 1. Für die Verhältnisse zwischen Eltern und ehelichen Kindern ist ihr Heimatrecht maßgebend.

2. Kommen verschiedene und abweichende Rechte in Betracht, so gilt das Recht desjenigen Staates, dem die Parteien zuletzt gemeinschaftlich angehört haben.

3. Die Rechte der Eltern und des Kindes auf ein Grundstück, welches Eigentum des Kindes ist, werden nach den Gesetzen desjenigen Staates beurteilt, in welchem das Grundstück belegen ist, wenn der Staat die Anwendung seines Rechtes verlangt.

4. Die Beziehungen der Eltern zu einer verheirateten Tochter werden, sofern die Berechtigungen der Eltern aus dem für sie geltenden Gesetz zu den Berechtigungen des Ehemannes aus dem für ihn geltenden Gesetz in Widerspruch stehen, nach dem Heimatgesetz des Ehemannes der Tochter beurteilt.

Uneheliche Kinder.

Art. 20. Das Verhältnis eines unehelichen Kindes zu seiner Mutter wird nach dem Recht desjenigen Staates beurteilt, dem die Mutter und das Kind angehören; sollten jedoch später für die Mutter und für das Kind verschiedene und abweichende Rechte anzuwenden sein, so gilt das zuletzt gemeinschaftliche Recht.

Digitized by Google

Art. 21. 1. Für die Feststellung der unehelichen Vaterschaft, der gegenseitigen Rechte und Pflichten des Vaters und des Kindes sowie des Vaters und der Mutter ist das Recht desjenigen Staates maßgebend, dem die Mutter und das Kind zur Zeit der Geburt des Kindes angehört haben.

2. Haben zu dieser Zeit sowohl der uneheliche Vater als auch die Mutter ihren Wohnsitz in Polen, so ist das in Polen geltende einschlägige Recht anzuwenden, wenn es für das Kind vorteilhafter ist.

Anerkennung unehelicher Kinder (Legitimation).

Art. 22. Für die Anerkennung eines unehelichen Kindes ist das Heimatrecht des Vaters zur Zeit der Anerkennung und, wenn der Vater zu dieser Zeit nicht mehr gelebt hat, das Recht zur Zeit seines Todes maßgebend.

Annahme an Kindes Statt (Adoption).

Art. 23. Für die Annahme an Kindes Statt ist das Recht desjenigen Staates maßgebend, dem der Annehmende angehört.

VII. Vormundschaft.

Art. 24. Das Heimatrecht und die Heimatbehörden einer Person, die eine Rechtsfürsorge (Vormundschaft, Pflegschaft, Gehilfe, gerichtlicher Beistand) bedarf, sind für alle Angelegenheiten, die in den Bereich dieser Rechtsfürsorge gehören, zuständig.

Art. 25. Die polnischen Vormundschaftsbehörden können den Behörden eines fremden Staates die Vormundschaft über einen polnischen Staatsangehörigen, der in dem fremden Staate wohnt oder Vermögen besitzt, anvertrauen, jedoch nur insofern, als dort eine genügende persönliche oder vermögensrechtliche Fürsorge für den polnischen Staatsangehörigen gewährleistet ist.

Art. 26. Für Ausländer, die in Polen ihren Wohnsitz haben oder Vermögen besitzen und einer Vormundschaft be-

Digitized by Google

dürfen, wird, sofern es die Behörde des fremden Staates nicht in ausreichendem Maße tut, die polnische Behörde nach den inländischen Gesetzen alle erforderlichen dauernden oder vorübergehenden Anordnungen hinsichtlich einer Vormundschaft erlassen. Die Gründe und die Fristen für die Einleitung und die Auflösung einer Vormundschaft werden nach dem Gesetz des Heimatstaates des Ausländers beurteilt.

Art. 27. Die vorhergehenden Artikel (24—26) finden keine Anwendung auf eine Pflegschaft (Vormundschaft) für einzelne Angelegenheiten.

VIII. Erbrecht.

Art. 28. 1. Für Erbangelegenheiten ist das Heimatrecht des Erblassers, welches zur Zeit seines Todes galt, anzuwenden.

2. Die Erben müssen die Fähigkeit zum Erwerb des Nachlasses nicht nur nach dem für das Erbrecht geltenden Gesetz, sondern auch nach dem Gesetz ihres Heimatstaates besitzen.

Art. 29. Auf Verfügungen von Todes wegen und Erbverträge findet das Heimatrecht des Ausländers Anwendung, welches zur Zeit der Errichtung des Rechtsgeschäfts galt.

Art 30. 1. Vermögen, über die der Erblasser durch eine Verfügung von Todes wegen nicht bestimmen kann (Fideikommisse), unterliegen dem Recht des Staates, in welchem sie sich befinden.

2. Dasselbe Recht findet Anwendung auf öffentlich-rechtliche Beschränkungen, denen der Nachlaß oder Teile desselben unterliegen.

Art. 31. Ein nach dem Heimatrecht des Erblassers erbenloses Vermögen unterliegt als erbenloser Nachlaß dem Recht des Staates, auf dessen Gebiet es sich zur Zeit des Todes des Erblassers befindet. Als erbenlos gilt ein Vermögen, welches nach dem Heimatrecht des Erblassers mangels anderer Erben von Gesetzes wegen dem Staat oder anderen juristischen Personen zufällt.

Digitized by Google

Nachlässe polnischer Staatsangehöriger.

Art. 32. Eine in Polen stattfindende Nachlaßregelung umfaßt den gesamten Nachlaß eines polnischen Staatsangehörigen, selbst wenn sich Vermögen im Auslande befindet.

Nachlässe von Ausländern.

Art. 33. Die polnischen Behörden beschränken sich im Grundsatz auf die Sicherstellung des Nachlasses eines Ausländers.

Art. 34. Auf Verlangen einer in Polen wohnhaften oder die polnische Staatsangehörigkeit besitzenden Person, welche ihre Erbberechtigung nachweist, werden die polnischen Behörden mit einem in Polen befindlichen Nachlaß jedoch so verfahren, als wenn er von einem polnischen Staatsangehörigen hinterlassen worden wäre. Hierbei wird das Heimatrecht des Erblassers (Art. 28) angewandt werden.

Art. 35. 1. Die Ausfolgung eines Nachlasses aus dem Gebiet Polens geschieht erst nach der Befriedigung oder gehörigen Sicherstellung der Erbansprüche und Erbberechtigungen polnischer Staatsangehöriger, in Polen wohnhafter Ausländer und des Staatsfiskus.

2. Wer seine Berechtigung nicht auf Grund des einschlägigen Rechtes nachweist, kann sich der Ausfolgung eines Nachlasses durch die polnischen Behörden nicht widersetzen.

IX. Allgemeine Vorschriften.

Verweisung auf ein anderes Recht.

Art. 36. Ist nach einem, in diesen Vorschriften als maßgebend bezeichneten fremden Heimatrecht ein Rechtsverhältnis nach einem anderen Recht zu beurteilen, so ist in Polen dieses andere Recht anzuwenden.

Nichteinheitliches Recht.

Art. 37. Gelten in einem Staate, dessen Recht in diesem Gesetz als maßgebend bezeichnet worden ist, mehrere voneinander abweichende Zivilgesetze, so entscheidet die innere Gesetzgebung des Staates, welches Recht anzuwenden ist.

Digitized by Google

Beschränkte Anwendung des fremden Rechts.

Art. 38. Die Vorschriften des fremden Rechts sind in Polen nicht rechtsverbindlich, wenn sie zu den in Polen geltenden fundamentalen Grundsätzen der öffentlichen Ordnung oder zu den guten Sitten in Widerspruch stehen.

Feststellung des Wortlautes, des Inhalts und des Geltungsbereichs des fremden Rechts.

Art. 39. 1. Das Gericht kann den Justizminister um Mitteilung des Textes fremder Gesetze oder um Erläuterung fremder Gerichtspraxis angehen.

2. Ist es nicht möglich, den Inhalt eines fremden Rechts oder die in letzter Linie über das anzuwendende Recht entscheidende Tatsache festzustellen, so wenden die zuständigen Behörden das in Polen geltende Recht an.

Vergeltung.

Art. 40. In bezug auf einen Staat, der im Geltungsbereich des Privatrechts polnische Staatsangehörige schlechter behandelt als die eigenen oder schlechter als die Angehörigen anderer fremder Staaten oder ihnen überhaupt den unter Kulturstaaten üblichen Rechtsschutz verweigert, kann der Ministerrat eine Verordnung erlassen, in welcher die Materie, die Richtung und der Umfang bestimmt werden, in denen im Verhältnis zu diesem fremden Staat und seinen Angehörigen der Grundsatz der Vergeltung anzuwenden ist.

Art. 41. Dieses Gesetz tritt nach Ablauf von 30 Tagen seit seiner Verkündung in Kraft[1]).

Ausführung des Gesetzes.

Art. 42. Die Ausführung dieses Gesetzes wird dem Justizminister, dem Minister des Innern, dem Minister der Auswärtigen Angelegenheiten sowie dem Minister für Religionsbekenntnisse und Volksaufklärung übertragen.

---

[1]) Das Gesetz ist verkündet am 13. Oktober 1926.

Digitized by Google

III.

Staatsangehörigkeitsgesetz vom 1. August 1925 für Palästina.

(Ordonnance en conseil pour réglementer l'acquisition de la nationalité palestinienne du 1er août 1925.)[1])

Première Partie.

1. (I). Les sujets turcs ayant leur résidence habituelle sur le territoire de la Palestine le 1er août 1925 deviendront citoyens palestiniens.

(II). Toute personne de plus de 18 ans d'âge qui, en vertu du présent article, devient citoyen palestinien, peut, dans une période de deux années à partir du 6 août 1924, par déclaration faite de la manière prévue ci-après, déclarer son option pour la nationalité turque et sous réserve des dispositions du présent article, cesser d'être citoyen palestinien.

Mais cette personne, aux fins de la présente ordonnance, ne doit être considérée comme ayant cessé d'être citoyen palestinien, que si elle a obtenu un certificat du fonctionnaire désigné par règlement, en vertu de cette ordonnance, attestant qu'elle a transféré son lieu de résidence hors de Palestine.

(III). Toute personne, de plus de 18 ans d'âge, qui, en vertu du § 1er du présent article, devient citoyen palestinien et diffère par la race de la majorité de la population de Palestine, peut, de la même manière et sous réserve des mêmes conditions, opter pour la nationalité de l'un des États où la majorité de la population est de même race que la personne qui exerce le droit d'option, sous réserve du consentement de cet État. Elle cessera en conséquence d'être citoyen palestinien.

2. Les nationaux turcs de plus de 18 ans d'âge, qui sont originaires de Palestine et qui le 1er août ont leur résidence

---

[1]) Abgedruckt nach Annuaire de législation étrangère, publié par la société de législation comparée. 53. Jahrgang (1925), Paris, 20 Rue Soufflot. 1926, S. 561 ff.

Digitized by Google

habituelle à l'étranger, peuvent obtenir la nationalité palestinienne en optant de la manière prescrite par les règlements pris en vertu de la présente ordonnance, sauf le consentement du gouvernement de Palestine; sous la réserve que le consentement de ce gouvernement peut être refusé, sauf si un accord sur la matière a été conclu entre le dit gouvernement et le gouvernement du pays où réside la personne intéressée. Ce droit d'option peut être exercé dans les deux années du 6 août 1924.

3. Au point de vue des dispositions qui précèdent, le statut d'une femme mariée sera régi par celui de son mari, et le statut des enfants qui n'ont pas atteint l'âge de la majorité par celui de leurs parents.

Deuxième Partie.

4. Sous réserve des dispositions de la première partie de la présente ordonnance, seront considérées comme citoyens palestiniens:

a) Toute personne née d'un légitime mariage en Palestine, dont le père à la date de la naissance de cette personne était citoyen palestinien;

b) toute personne née en légitime mariage, hors de Palestine, dont le père était citoyen palestinien à l'époque de la naissance de cette personne et était né en Palestine ou y avait obtenu un certificat de naturalisation;

c) toute personne née d'un légitime mariage ou hors mariage, en Palestine, qui, par sa naissance ou par une légitimation subséquente, n'aura pas acquis la nationalité d'un autre Etat ou dont la nationalité est inconnue.

5. (I). La nationalité palestinienne peut être acquise par toute personne de plus de 18 ans qui, dans les deux années qui suivront l'entrée en vigueur de la présente ordonnance, par déclaration faite de la manière prévue ci-après, témoigne du désir de devenir citoyen palestinien et justifie à l'autorité devant laquelle la déclaration est faite qu'elle remplit les conditions suivantes:

Digitized by Google

(1) que le déclarant est né en Palestine et a acquis à sa naissance ou postérieurement et possède encore la nationalité turque et (2) que le déclarant aura résidé en Palestine pendant non moins de six mois précédant immédiatement la date à laquelle a été faite cette déclaration.

Sous cette réserve que *(a)* le déclarant, pendant sa résidence dans un pays autre que la Palestine, n'a pas acquis une nationalité étrangère et qu'il n'y a pas de disposition de loi au pays où il réside lui interdisant de faire une telle déclaration et qu'en outre *(b)* dans chaque cas le Haut Commissaire approuvera la remise d'un certificat de nationalité palestinienne à la personne qui fera cette déclaration.

(II). Aucun enfant mineur de la personne qui fera la déclaration prévue par le présent article n'acquerra la nationalité palestinienne en vertu de la déclaration faite par cette personne. Mais cet enfant, lorsqu'il atteindra sa majorité, et se trouvera en Palestine, pourra faire de la manière prescrite ci-après, la déclaration de son intention de devenir citoyen palestinien et à condition qu'il n'ait pas préalablement acquis une nationalité étrangère, ou qu'il y renonce, acquérir la nationalité palestinienne à partir de cette date.

6. (I). Les personnes qui ont fait la déclaration de leur intention d'opter pour la nationalité palestinienne, conformément à l'article 2 de l'ordonnance de 1922 sur l'élection du Conseil législatif de Palestine, et qui ont reçu des certificats provisoires de nationalité palestinienne seront considérés comme ayant fait la déclaration prescrite par l'article 6 de cette ordonnance et comme ayant droit d'acquérir la nationalité palestinienne, en vertu de cet article.

A condition:

a) qu'il n'y ait pas de disposition dans la loi du pays où réside le déclarant qui lui interdise de faire une telle déclaration;

b) que dans chaque cas le Haut Commissaire donne son approbation à la remise du certificat de la nationalité palestinienne à la personne qui fait une telle déclaration.

Digitized by Google

(II). Les dispositions de l'art. 5 (II) s'appliqueront aux personnes mentionnées à la sous-section (1) du présent article.

7. (I). Le Haut Commissaire peut accorder un certificat de naturalisation en qualité de citoyen palestinien à toute personne qui lui en fait la demande et établit:

a) qu'elle a résidé en Palestine pendant une durée non moindre de deux ans sur les trois années qui ont précédé immédiatement la date de sa demande;

b) qu'elle est de bonnes mœurs et qu'elle connaît suffisamment l'anglais, l'arabe ou l'hébreu;

c) qu'elle a l'intention, si sa demande est accordée, de résider en Palestine.

(II). Le certificat de naturalisation n'aura d'effet que si le demandeur a prêté le serment d'allégeance dans la forme fixée à l'annexe à la présente ordonnance; mais toute personne autorisée à faire une déclaration ou affirmation solennelle au lieu de prêter serment pourra remplacer le serment par cette déclaration ou affirmation.

(III). La délivrance d'un certificat de naturalisation sera à la discrétion absolue du Haut Commissaire, qui pourra, en donnant des motifs ou non, remettre ou refuser le certificat, suivant ce qu'il croit mieux convenir à l'intérêt public; aucun appel ne sera recevable contre sa décision.

(IV). S'il s'agit d'une femme, qui était Palestinienne avant son mariage avec un étranger, et dont le mari est mort ou dont le mariage a été dissous, les conditions de résidence ne seront pas exigées.

(V). Le Haut Commissaire peut, dans chaque cas particulier, s'il le juge à propos, délivrer un certificat de naturalisation, bien que les deux années de résidence ne fassent pas partie des trois années qui précèdent immédiatement la date de la demande.

8. Une personne à laquelle un certificat de naturalisation est délivré par le Haut Commissaire, sera investie, sous réserve des dispositions de la présente ordonnance, de tous les

Digitized by Google

droits, pouvoirs et privilèges politiques et autres et sera soumise à toutes les obligations, charges et responsabilités dont un citoyen Palestinien est investi ou auxquelles il est soumis.

9. (I). Un enfant mineur d'une personne qui sollicite un certificat de naturalisation, peut, avec l'approbation du haut commissaire, être compris nominalement dans le certificat de naturalisation accordé à ses parents et deviendra en conséquence citoyen palestinien. Sous cette réserve que cet enfant pourra dans les douze mois qui suivront sa majorité faire une déclaration d'extranéité et cessera en conséquence d'être citoyen palestinien.

(II). Le haut commissaire pourra, dans des cas particuliers, délivrer un certificat de naturalisation à un mineur, que les conditions prescrites par cette Ordonnance aient été ou non remplies.

(III). Sauf dispositions différentes dans la présente Ordonnance, un certificat de naturalisation ne sera pas délivré à une personne incapable.

10. (I). Quand il apparaît au haut commissaire qu'un certificat de naturalisation accordé par lui a été obtenu par une fausse déclaration ou une fraude, ou par la dissimulation de circonstances matérielles ou que la personne à qui le certificat est accordé, a, depuis cette délivrance, pendant une période de non moins de cinq ans résidé normalement hors de Palestine, ou s'est montrée par ses actes ou ses propos détachée du gouvernement de Palestine ou déloyale envers lui, le Haut Commissaire peut par ordonnance révoquer le certificat et l'ordonnance de révocation aura effet à partir de la date que le haut commissaire fixera.

(II). Le haut commissaire peut, pour les mêmes raisons, annuler une déclaration d'acquisition ou de maintien de la nationalité palestinienne faite conformément aux dispositions de la présente ordonnance.

(III). Quand le Haut Commissaire révoquera un certificat de naturalisation ou annulera une déclaration, il pourra or-

Digitized by Google

donner que le certificat de naturalisation ou toute preuve écrite de l'acceptation de la déclaration lui soit restitué et détruit, et toute personne qui refusera ou négligera de rendre le certificat ou les pièces sera passible d'une condamnation à une amende n'excédant pas cent livres égyptiennes.

11. (I). Quand un certificat de naturalisation sera révoqué, le Haut Commissaire pourra par ordonnance prescrire que la femme et les enfants mineurs (ou certains d'entre eux) de la personne dont le certificat est révoqué, cesseront d'être citoyens palestiniens; cette femme et ces enfants deviendront étrangers; mais, sauf le cas où le Haut Commissaire aura rendu la décision susdite, la nationalité de la femme et des enfants mineurs de la personne dont le certificat est révoqué ne seront pas affectés par la révocation, et ils resteront citoyens palestiniens.

Sous les réserves suivantes:

a) il sera permis à la femme de ladite personne, dans les six mois qui suivront l'ordonnance de révocation, de faire une déclaration d'extranéité; en conséquence elle et tous les enfants mineurs nés d'elle et de son mari cesseront d'être citoyens palestiniens pour devenir étrangers;

b) le Haut Commissaire ne rendra pas une décision semblable dans le cas d'une femme citoyenne palestinienne à sa naissance, sauf quand il aura la preuve que si cette femme avait été en possession d'un certificat de naturalisation pour son compte, le certificat aurait dû être révoqué en vertu de la présente ordonnance.

(2) Les dispositions du présent article, en ce qui concerne les personnes qu'elles intéressent, auront effet en se substituant à toutes autres dispositions de cette ordonnance relatives aux conséquences de la perte de la nationalité palestinienne quant à la femme et aux enfants de ce Palestinien, et en conséquence ces autres dispositions ne seront pas applicables en pareil cas.

(3) Quand un certificat de naturalisation sera révoqué, son ancien titulaire sera considéré comme étranger et comme

Digitized by Google

sujet de l'État auquel il appartenait lors de la délivrance du certificat.

Troisième Partie.

12. La femme d'un citoyen palestinien sera considérée comme étant citoyenne palestinienne et la femme d'un étranger sera considérée comme étrangère: sous cette réserve que, si un homme cesse pendant la durée du mariage d'être citoyen palestinien, sauf dans les cas prévus par l'article 11 de la présente ordonnance, il sera permis à sa femme si elle réside en Palestine et vit séparée de son mari, de déclarer, de la manière prévue ci-après, qu'elle désire conserver le statut de citoyen palestinien; en conséquence elle sera considérée comme restée citoyenne palestinienne.

13. Une femme qui, après avoir été citoyenne palestinienne, est par son mariage, ou à la suite de cette union, devenue étrangère, ne cessera pas d'être étrangère, en raison seulement du décès de son mari ou de la dissolution de son mariage; de même toute femme qui, après avoir été étrangère est, par son mariage ou à la suite de cette union, devenue citoyenne palestinienne ne cessera pas de l'être, en raison seulement du décès de son mari ou de la dissolution de son mariage.

14. (I). Quand une personne cessera d'être citoyenne palestinienne, soit par déclaration d'extranéité ou autrement, sauf dans le cas prévu à l'article 11 de ladite ordonnance, tout enfant mineur de cette personne cessera par suite d'être citoyenne palestinienne, si cet enfant a déjà acquis ou acquiert, quand son auteur cessera d'être citoyen palestinien, la nationalité de quelque autre pays.

Sous cette réserve que, quand une veuve qui est citoyenne palestinienne épouse un étranger, tout enfant né d'elle et de son premier mari ne cessera pas, en raison seulement de son mariage, d'être citoyen palestinien, qu'il réside ou non hors de Palestine.

(II). Tout enfant, qui a ainsi cessé d'être citoyen palestinien, peut dans l'année qui suivra sa majorité, déclarer qu'il

Digitized by Google

veut reprendre le statut de citoyen palestinien: il deviendra ainsi citoyen palestinien à la date de sa déclaration.

15. Le citoyen palestinien capable qui, dans un Etat étranger, en obtenant un certificat de naturalisation ou par tout autre moyen volontaire et formel, devient ainsi naturalisé, sera par suite considéré comme ayant cessé d'être citoyen palestinien.

16. Toute personne qui, après l'entrée en vigueur de la présente ordonnance, est par sa naissance devenue citoyen palestinien, mais qui, à sa naissance ou pendant sa minorité, est devenue, en vertu de la loi d'un autre Etat, nationale de cet Etat et conserve encore cette nationalité, pourra, si elle est majeure et capable, faire une déclaration d'extranéité, et par cette déclaration cessera d'être citoyen palestinien.

17. Quand un citoyen palestinien cesse de l'être, il ne sera pas par là libéré de toute obligation, charge ou responsabilité, vis-à-vis d'actes permis avant d'avoir cessé d'être citoyen palestinien.

18. La déclaration d'extranéité ou d'acquisition, de recouvrement, ou de conservation de la nationalité palestinienne, sera faite en Palestine devant le fonctionnaire désigné par le règlement pris en vertu de la présente ordonnance, ou, en dehors de la Palestine, devant un fonctionnaire du service diplomatique ou consulaire de la Grande-Bretagne.

19. (I). Le Haut Commissaire peut, d'une manière générale, faire des règlements pour l'exécution des objets de la présente ordonnance et en particulier, relativement aux matières suivantes:

a) La forme et l'enregistrement des certificats de naturalisation délivrés par le Haut Commissaire;

b) la forme et l'enregistrement des déclarations d'option pour la nationalité turque ou d'extranéité et des déclarations d'acquisition, de recouvrement ou de conservation de la nationalité palestinienne;

Digitized by Google

c) les droits à payer pour toute déclaration ou délivrance de certificat conforme à la présente ordonnance.

(II). Le Haut Commissaire peut, par proclamation dans la *Gazette*, à toute époque, dans l'année qui suivra l'entrée en vigueur de la présente ordonnance et à condition d'avoir préalablement obtenu l'approbation d'un secrétaire d'Etat, modifier, annuler, ou compléter les dispositions de la présente ordonnance dans le but d'accomplir les fins qu'elle poursuit et pourvoir à toutes autres matières nécessaires pour l'exécution de ces dispositions.

20. Quand, en exécution de la présente ordonnance, le nom d'un enfant est compris dans une déclaration d'acceptation de la nationalité palestinienne ou dans un certificat de naturalisation, cet enfant sera au point de vue de la présente ordonnance, considéré comme une personne qui a accepté par déclaration la nationalité palestinienne ou à qui un certificat de naturalisation a été accordé suivant le cas.

21. Au point de vue de la présente ordonnance:

(I). L'expression „Palestine" comprend les territoires auxquels le mandat pour la Palestine s'applique, sauf les parties du territoire comprises dans le Palestine à l'Est du Jordan et de la Mer Morte définies par l'ordonnance du Haut Commissaire en date du 1er septembre 1922.

(II). L'expression „citoyen palestinien" s'entend d'une personne qui est par naissance ou devient par naturalisation ou autrement citoyen palestinien.

(III). L'expression „étranger" s'entend d'une personne qui n'est pas citoyen palestinien.

(IV). L'expression „incapacité" s'applique à l'état d'une femme mariée, d'un mineur, d'un aliéné ou d'un idiot, ou de toute autre personne légalement incapable.

Digitized by Google

IV.

Verträge der Vereinigten Staaten von Amerika und anderer amerikanischer Republiken über Untersuchungskommissionen und Schiedswesen.

A.

Vertrag über Untersuchungskommissionen vom 7. Februar 1923, proklamiert durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika am 15. Juni 1925 [1] [2].

A Proclamation.

Whereas a convention between the United States of America and the Republics of Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua, and Costa Rica, for the establishment of International Commissions of Inquiry was concluded and signed by their respective Plenipotentiaries at Washington on the seventh day of February, one thousand nine hundred and twenty-three, the original of which convention, being in the Spanish and English languages is word for word as follows:

Convention for the Establishment of International Commissions of Inquiry.

The Government of the United States of America and the Governments of the Republics of Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua and Costa Rica, desiring to unify and recast in one single convention, the conventions which the Government of the United States concluded with the Government of Guatemala on September 20, 1913, with the Government of El Salvador on August 7, 1913, with the Government

---

[1] Gedruckt: Washington, Government Printing Office, 1925. — Treaty series, No. 717.

[2] Das Titelblatt vermerkt:
Signed at Washington, February 7, 1923.
Ratification advised by the Senate, January 28, 1925.
Ratified by the President, April 7, 1925.
Ratifications deposited with the Government of the United States, June 13, 1925.
Proclaimed, June 15, 1925.

Digitized by Google

of Honduras on November 3, 1913, with the Government of Nicaragua on December 17, 1913, and with the Government of Costa Rica on February 13, 1914, all relating to the Establishment of International Commissions of Inquiry, have for that purpose, named as their Plenipotenciaries:

The President of the United States of America:

The Honorable *Charles E. Hughes*, Secretary of State of the United States of America.

The Honorable *Sumner Welles*, Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary.

The President of the Republic of Guatemala:

Señor Don *Francisco Sánchez Latour*, Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary to the United States of America.

The President of the Republic of El Salvador:

Señor Doctor Don *Francisco Martinez Suárez*, President of the Supreme Court.

Señor Doctor Don *J. Gustavo Guerrero*, Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary to Italy and Spain.

The President of the Republic of Honduras:

Señor Doctor Don *Alberto Uclés*, Ex-Minister forForeign Affairs.

Señor Doctor Don *Salvador Córdova*, Ex-Minister Resident in El Salvador.

Señor Don *Raúl Toledo López*, Chargé d'Affaires in France.

The President of the Republic of Nicaragua:

Señor General Don *Emiliano Chamorro*, Ex-President of the Republic and Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary to the United States of America.

Señor Don *Adolfo Cárdenas*, Minister of Finance.

Señor Doctor Don *Maximo H. Zépeda*, Ex-Minister for Foreign Affairs.

Digitized by Google

The President of the Republic of Costa Rica:

Señor Licenciado Don *Alfredo González Flores*, Ex-President of the Republic.

Señor Licenciado Don *J. Rafael Oreamuno*, Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary to the United States of America.

Who, after having exhibited to one another their respective full powers which were found to be in good and proper form, have agreed upon the following articles:

Article I. When two or more of the Contracting Parties shall have failed to adjust satisfactorily through diplomatic channels a controversy originating in some divergence or difference of opinion regarding questions of fact, relative to failure to comply with the provisions of any of the treaties or conventions existing between them and which affect neither the sovereign and independent existence of any of the signatory Republics, nor their honor or vital interests, the Parties bind themselves to institute a Commission of Inquiry with the object of facilitating the settlement of the dispute by means of an impartial inquiry into the facts.

This obligation ceases if the parties in dispute should agree by common accord to submit the question to arbitration or to the decision of another Tribunal.

A Commission of Inquiry shall not be formed except at the request of one of the Parties directly interested in the investigation of the facts which it is sought to elucidate.

Article II. Once the case contemplated in the preceding article has arisen, the Parties shall be common accord draw up a protocol in which shall be stated the question or questions of fact which it is desired to elucidate.

When, in the judgment of one of the interested Governments, it has been impossible to reach an agreement upon the terms of the Protocol, the Commission will proceed with the investigation, taking as a basis the diplomatic correspondence upon the matter, which has passed between the parties.

Digitized by Google

Article III. Within the period of thirty days subsequent to the date on which the exchange of ratifications of the present Treaty has been completed, each of the Parties which have ratified it shall proceed to nominate five of its nationals, to form a permanent list of Commissioners. The Governments shall have the right to change their respective nominations whenever they should deem it advisable, notifying the other Contracting Parties.

Article IV. When the formation of a Commission of Inquiry may be in order, each of the Parties directly interested in the dispute shall be represented on the Commission by one of its nationals, selected from the permanent list. The Commissioners selected by the Parties shall by common accord, choose a President who shall be one of the persons included in the permanent list by any of the Governments which has no interest in the dispute.

In default of said common agreement, the President shall be designated by lot, but in this case each of the Parties shall have the right to challenge no more than two of the persons selected in the drawing.

Whenever there shall be more than two Governments, directly interrested in a dispute and the interests of two or more of them be identical, the Government or Governments, which may be parties to the dispute, shall have the right to increase the number of their Commissioners from among the members of the permanent list nominated by said Government or Governments, as far as it may be necessary, so that both sides in the dispute may always have equal representation on the Commission.

In case of a tie, the President of the Commission shall have two votes.

If for any reason any one of the members appointed to form the Commission should fail to appear, the procedure for his replacement shall be the same as that followed for his appointment. While they may be members of a Commission of Inquiry, the Commissioners shall enjoy the immunities

Digitized by Google

which the laws of the country, where the Commission meets, may confer on members of the National Congress.

The diplomatic representatives of any of the Contracting Parties accredited to any of the Governments which may have an interest in the questions which it is desired to elucidate, shall not be members of a Commission.

Article V. The Commission shall be empowered to examine all the facts, antecedents, and circumstances relating to the question or questions which may be the object of the investigation, and when it renders its report it shall elucidate said facts, antecedents, and circumstances and shall have the right to recommend any solutions or adjustments which, in its opinion, may be pertinent, just and advisable.

Article VI. The findings of the Commission will be considered as reports upon the disputes, which were the objects of the investigation, but will not have the value or force of judicial decisions or arbitral awards.

Article VII. In the case of arbitration or complaint before the Tribunal created by a Convention signed by the five Republics of Central America, on the same date as this Convention, the reports of the Commission of Inquiry may be presented as evidence by any of the litigant Parties.

Article VIII. The Commission of Inquiry shall meet on the day and in the place designated in the respective protocol and failing this, in the place to be determined by the same Commission, and once installed it shall have the right to go to any localities which it shall deem proper for the discharge of its duties. The Contracting Parties pledge themselves to place at the disposal of the Commission, or of its agents, all the means and facilities necessary for the fulfilment of its mission.

Article IX. The signatory Governments grant to all the Commissions which may be constituted the power to summon and swear in witnesses and to receive evidence and testimony.

Digitized by Google

Article X. During the investigation the Parties shall be heard and may have the right to be represented by one or more agents and counsel.

Article XI. All members of the Commission shall take oath before the highest judicial authority of the place where it may meet, duly and faithfully to discharge their duties.

Article XII. The Inquiry shall be conducted so that both Parties must be heard. Consequently, the Commission shall notify each Party of the statements of fact submitted by the other, and shall fix periods of time in which to receive evidence.

Once the Parties are notified, the Commission shall proceed to the investigation, even though they fail to appear.

Article XIII. As soon as the Commission of Inquiry is organized, it shall, at the request of any of the Parties to the dispute, have the right to fix the status in which the Parties must remain, in order that the conditions may not be aggravated and matters may remain in the same state pending the rendering of the report by the Commission.

Article XIV. The report of the Commission shall be published within three months, to be reckoned from the date of its inauguration unless the Parties directly interested decrease or increase the time by mutual consent.

The report shall be signed by all the members of the Commission. Should one or more of them refuse to sign it, note shall be taken of the fact, and the report shall always be valid provided it obtains a majority vote.

In every case the vote of the minority, if any, shall be published with the report of the Commission.

One copy of the report of the Commission and of the vote of the minority, if any, shall be sent to each of the Ministries of Foreign Affairs of the Contracting Parties.

Article XV. Each Party shall bear its own expenses and a proportionate share of the general expenses of the Commission.

Digitized by Google

The President of the Commission shall receive a monthly compensation of not less than 500 dollars, American gold, in addition to his travelling expenses.

Article XVI. The present Convention, signed in one original, shall be deposited with the Government of the United States of America, which Government shall furnish to each of the other Signatory Governments an authenticated copy thereof. It shall be ratified by the President of the United States of America, by and with the advice and consent of the Senate thereof, and by the Executive and Legislative Powers of the Republics of Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua, and Costa Rica, in conformity with their constitutions and laws.

The ratifications shall be deposited with the Government of the United States of America, which will furnish to each of the other Governments an authenticated copy of the procés verbal of the deposit of ratification. It shall take effect for the parties which ratify it immediately after the day on which at least three of the Contracting Governments deposit their ratifications with the Government of the United States of America. It will continue in force for a period of ten years, and shall remain in force thereafter for a period of twelve months from the date on which any one of the Contracting Governments shall have given notification to the others, in proper form, of its desire to denounce it.

The denunciation of this Convention by one or more of the said Contracting Parties shall leave it in force for the Parties which have ratified it but have not denounced it, provided that these be no less than three in number. Should any Central American States bound by this Convention form a single political entity, this Convention shall be considered in force as between the new entity and the Contracting Republics, which may have remained separate, provided that these be no less than two in number. Any of the Signatory Republics, which should fail to ratify this Convention, shall have the right to adhere to it while it is in force.

Digitized by Google

In witness whereof the abovenamed Plenipotentiaries have signed the present convention and affixed thereto their respective seals.

Done at the City of Washington, the seventh day of February, one tousand nine hundred and twenty-tree.

[seal] *Charles E. Hughes*
[seal] *Sumner Wells*
[seal] *Francisco Sánchez Latour*
[seal] *F. Martínez Suárez*
[seal] *J. Gustavo Guerrero*
[seal] *Alberto Uclés*
[seal] *Salvador Córdova*
[seal] *Raúl Toledo López*
[seal] *Emiliano Chamorro*
[seal] *Adolfo Cárdenas*
[seal] *Máximo H. Zepeda*
[seal] *Alfredo González*
[seal] *J. Rafael Oreamuno*

And whereas, the said Convention has been duly ratified on the parts of the United States of America, Guatemala, Honduras, Nicaragua and Costa Rica, and the ratifications of the said Governments were, in conformity with Article XVI of the said Convention, deposited with the Government of the United States on the thirteenth day of June, one thousand nine hundred and twenty-five;

Now, therefore, be it known that I, *Calvin Coolidge*, President of the United States of America, have caused the said Convention to be made public, to the end that the same and every article and clause thereof may be observed and fulfilled with good faith by the United States and the citizens thereof.

In testimony whereof, I have hereunto set my hand and caused the seal of the United States to be affixed.

Digitized by Google

Done at the city of Washington, this fifteenth day of June, in the year of our Lord one thousand nine hundred and twenty-five, and of the Independence of the United States of America the one hundred and forty-ninth.

[seal] *Calvin Coolidge.*

By the President:

Frank B. Kellogg

Secretary of State

B.

Vertrag vom 3. Mai 1923, proklamiert durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika am 12. Januar 1927[1][2][3].

A Proclamation.

Whereas a Treaty between the United States of America, Venezuela, Panama, Uruguay, Ecuador, Chile, Guatemala, Nicaragua, the United States of Brazil, Colombia, Cuba, Paraguay, the Dominican Republic, Honduras, Argentina, and Haiti, to avoid or prevent conflits between the American States, was concluded and signed by their respective Plenipotentiaries at Santiago, Chile, on the third day of May, one thousand nine hundred and twenty-three, the original of which Treaty, being in the English, Spanish, Portuguese and French languages, is word for word as follows:

---

[1]) Gedruckt: Government Printing Office, Washington 1927. — Treaty series, No. 752.

[2]) Das Titelblatt vermerkt:
Signed at Santiago, May 3, 1923.
Ratification advised by the Senate, March 18, 1924.
Ratified by the President, April 21, 1924.
Ratification of the United States deposited with the Government of Chile, May 30, 1924.
Proclaimed, January 12, 1927.

[3]) Vgl. den Bericht in dieser Zeitschrift Bd. XXXIII, S. 418 ff.

Digitized by Google

Treaty to avoid or prevent conflicts between the American States.

The Governments represented at the Fifth International Conference of American States, desiring to strengthen progressively the principles of justice and of mutual respect which inspire the policy observed by them in their reciprocal relations, and to quicken in their peoples sentiments of concord and of loyal friendship which may contribute toward the consolidation of such relations,

Confirm their most sincere desire to maintain an immutable peace, not only between themselves but also with all the other nations of the earth;

Condemn armed peace which increases military and naval forces beyond the necessities of domestic security and the sovereignty and independence of States, and,

Whit the firm purpose of taking all measures which will avoid or prevent the conflicts which may eventually occur between them, agree to the present treaty, negotiated and concluded by the Plenipotentiary Delegates whose full powers were found to be in good and due form by the Conference:

Venezuela: *César Zumeta, José Austria.*

Panamá: *José Lefevre.*

United States of America: *Henry P. Fletcher, Frank B. Kellogg, Atlee Pomerene, Willard Saulsbury, George E. Vincent, Frank C. Partridge, William Eric Fowler, Leo S. Rowe.*

Uruguay: *Eugenio Martínez Thedy.*

Ecuador: *José Rafael Bustamante.*

Chile: *Manuel Rivas Vicuña, Cárlos Aldunate Solar, Luis Barros Borgoño, Emilio Bello Codesido, Antonio Huneeus, Alcibiades Roldán, Guillermo Subercaseaux, Alejandro del Rio.*

Guatemala: *Eduardo Poirier, Máximo Soto Hall.*

Digitized by Google

Nicaragua: *Carlos Cuadra Pasos, Arturo Elizondo.*

United States of Brazil: *Afranio de Mello Franco, Sylvino Gurgel do Amaral, Helio Lobo.*

Colombia: *Guillermo Valencia.*

Cuba: *José C. Vidal Caro, Cárlos García Vélez, Arístides Agüero, Manuel Márquez Sterling.*

Paraguay: *Manuel Gondra.*

Dominican Republic: *Tulio M. Cestero.*

Honduras: *Benjamin Villaseca Mujica.*

Argentina: *Manuel E. Malbrán.*

Haiti: *Arturo Rameau.*

Article I. All controversies which for any cause whatsoever may arise between two or more of the High Contracting Parties and which it has been impossible to settle through diplomatic channels, or to submit to arbitration in accordance with existing treaties, shall be submitted for investigation and report to a Commission to be established in the manner provided for in Article IV. The High Contracting Parties undertake, in case of disputes, not to begin mobilization or concentration of troops on the frontier of the other Party, nor to engage in any hostile acts or preparations for hostilities, from the time steps are taken to convene the Commission until the said Commission has rendered its report or until the expiration of the time provided for in Article VII.

This provision shall not abrogate nor limit the obligations contained in treaties of arbitration in force between two or more of the High Contracting Parties, nor the obligations arising out of them.

It is understood that in disputes arising between Nations which have no general treatis of arbitration, the investigation shall not take place in questions affecting constitutional provisions, nor in questions already settled by other treaties.

Article II. The controversies referred to in Article I shall be submitted to the Commission of Inquiry whenever it has

Digitized by Google

been impossible to settle them through diplomatic negotiations or precedure or by submission to arbitration, or in cases in which the circumstances of fact render all negotiation impossible and there is imminent danger of an armed conflit between the Parties. Any one of the Governments directly interested in the investigation of the facts giving rise to the controversy may apply for the convocation of the Commission of Inquiry and to this end it shall be necessary only to communicate officially this decision to the other Party and to one of the Permanent Commissions established by Article III.

Article III. Two Commissions to be designated as permanent shall be established with their seats at Washington (United States of America) and at Montevideo (Uruguay). They shall be composed of the three American diplomatic agents longest accredited in said capitals, and at the call of the Foreign Offices of those States they shall organize, appointing their respective chairmen. Their functions shall be limited to receiving from the interested Parties the request for a convocation of the Commission of Inquiry, and to notifying the other Party thereof immediately. The Government requesting the convocation shall appoint at the same time the persons who shall compose the Commission of Inquiry in representation of that Government, and the other Party shall, likewise, as soon as it receives notification, designate its members.

The Party initiating the procedure established by this Treaty may address itself, in doing so, to the Permanent Commission which it considers most efficacious for a rapid organization of the Commission of Inquiry. Once the request for convocation has been received and the Permanent Commission has made the respective notifications the question or controversy existing between the Parties and as to which no agreement has been reached, will *ipso facto* be suspended.

Article IV. The Commission of Inquiry shall be composed of five members, all nationals of American States, appointed in the following manner: each Government shall appoint two at the time of convocation, only one of whom may be a

Digitized by Google

national of its country. The fifth shall be chosen by common accord by those already appointed and shall perform the duties of President. However, a citizen of a nation already represented on the Commission may not be elected. Any of the Governments may refuse to accept the elected member, for reasons which it may reserve to itself, and in such event a substitute shall be appointed, with the mutual consent of the Parties, within thirty days following the notification of this refusal. In the failure of suc hagreement, the designation shall be made by the President of an American Republic not interested in the dispute, who shall be selected by lot by the Commissioners already appointed, from a list of not more than six American Presidents to be formed as follows: each Government party to the controversy, or if there are more than two Governments directly interested in the dispute, the Government or Governments on each side of the controversy, shall designate three Presidents of American States which maintain the same friendly relations with all the Parties to the dispute.

Whenever there are more than two Governments directly interested in a controversy, and the interest of two or more of them are identical, the Government or Governments on each side of the controversy shall have the right to increase the number of their Commissioners, as far as it may be necessary, so that both sides in the dispute may always have equal representation on the Commission.

Once the Commission has been thus organized in the capital city, seat of the Permanent Commission which issued the order of convocation, it shall notify the respective Governments of the date of its inauguration, and it may then determine upon the place or places in which it will function, taking into account the greater facilities for investigation.

The Commission of Inquiry shall itself establish its rules of procedure. In this regard there are recommended for incorporation into said rules of procedure the provisions contained in Articles 9, 10, 11, 12 and 13 of the Convention signed in Washington, February, 1923, between the Government of

Digitized by Google

the United States of America and the Governments of the Republics of Guatemala, El Salvador, Honduras, Nicaragua and Costa Rica, which appear in the appendix to this Treaty.

Its decisions and final report shall be agreed to by the majority of its members.

Each Party shall bear its own expenses and a proportionate share of the general expenses of the Commission.

Article V. The Parties to the controversy shall furnish the antecedents and data necessary for the investigation. The Commission shall render its report within one year from the date of its inauguration. If it has been impossible to finish the investigation or draft the report within the period agreed upon, it may be extended six months beyond the period established, provided the Parties to the controversy are in agreement upon this point.

Article VI. The findings of the Commission will be considered as reports upon the disputes, which were the subjects of the investigation, but will not have the value or force of judicial decisions or arbitral awards.

Article VII. Once the report is in possession of the Governments parties to the dispute, six months' time will be available for renewed negotiations in order to bring about a settlement of the difficulty in view of the findings of said report; and if during this new term they should be unable to reach a friendly arrangement, the Parties in dispute shall recover entire liberty of action to proceed as their interests may dictate in the question dealt with in the investigation.

Article VIII. The present Treaty does not abrogate analogues conventions which may exist or may in the future exist between two or more of the High Contracting Parties; neither does it partially abrogate any of their provisions, although they may provide special circumstances or conditions differing from those herein stipulated.

Article IX. The present Treaty shall be ratified by the High Contracting Parties, in conformity with their respec-

Digitized by Google

tive constitutional procedures, and the ratifications shall be deposited in the Ministry for Foreign Affairs of the Republic of Chile, which will communicate them through diplomatic channels to the other Signatory Governments, and it shall enter into effect for the Contracting Parties in the order of ratification.

The Treaty shall remain in force indefinitely; any of the High Contracting Parties may denounce it and the denunciation shall take effect as regards the Party denouncing one year after notification thereof has been given.

Notice of the denunciation shall be sent to the Government of Chile, which will transmit it for appropriate action to the other Signatory Governments.

Article X. The American States which have not been represented in the Fifth Conference may adhere to the present Treaty, transmitting the official documents setting forth such adherence to the Ministry for Foreign Affairs of Chile, which will communicate it to the other Contracting Parties.

In witness whereof, the Plenipotentiaries and Delegates sign this Convention in Spanish, English, Portuguese and French and affix the seal of the Fifth International Conference of American States, in the city of Santiago, Chile, on the 3rd day of May in the year one thousand nine hundred and twenty three.

This Convention shall be filed in the Ministry for Foreign Affairs of the Republic of Chile in order that certified copies thereof may be forwarded trough diplomatic channels to each of the Signatory States.

(Signed) For Venezuela: *C. Zumeta, José Austria;* for Panamá: *J. E. Lefevre;* for the United States of America: *Henry P. Fletcher, Frank B. Kellogg, Atlee Pomerene, Willard Saulsbury, George E. Vincent, Frank C. Partridge, William Eric Fowler, L. S. Rowe;* for Uruguay: *Eugenio Martinez Thedy,* with reservations relative to the provisions of Article I, (first) in so far as they exclude from the investigation questions that affect constitutional provisions; for Ecuador: *José*

Digitized by Google

Rafael Bustamante; for Chile: *Manuel Rivas Vicuna, Carlos Aldunate S., L. Barros B., Emilio Bello C., Antonio Huneeus. Alcibíades Roldán, Guillermo Subercaseaux, Alejandro del Rio;* for Guatemala: *Eduardo Poirier, Máximo Soto Hall;* for Nicaragua: *Carlos Cuadra Pasos, Arturo Elizondo;* for the United States of Brazil: *Afranio de Mello Franco, S. Gurgel do Amaral, Helio Lobo;* for Columbia: *Guillermo Valencia:* for Cuba: *J. C. Vidal Caro, Carlos García Vélez, A de Agüero, M. Márquez Sterling;* for Paraguay: *M. Gondra;* for the Dominican Republic: *Tulio M. Cestero;* for Honduras: *Benjamin Villaseca M.;* for the Argentine Republic: *Manuel E. Malbrán;* for Haytí: *Arthur Rameau.*

Appendix.

Article I. The Signatory Governments grant to all the Commissions which may be constituted the power to summon witnesses, to administer oaths and to receive evidence and testimony.

Article II. During the investigation the Parties shall be heard and may have the right to be represented by one or more agents and counsel.

Article III. All members of the Commission shall take oath duly and faithfully to discharge their duties before the highest judicial authority of the place where it may meet.

Article IV. The Inquiry shall be conducted so that both Parties shall be heard. Consequently, the Commission shall notify each Party of the statements of facts submitted by the other, and shall fix periods of time in which to receive evidence.

Once the Parties are notified, the Commission shall proceed to the investigation, even though they fail to appear.

Article V. As soon as the Commission of Inquiry is organized, it shall at the request of any of the Parties to the dispute, have the right to fix the status in which the Parties must remain, in order that the situation may not be aggra-

Digitized by Google

vated and matters may remain in *statu quo* pending the rendering of the report by the Commission.

[Folgen die spanischen, portugiesischen und französischen Texte.]

And whereas the said Treaty has been duly ratified by the Government of the United States, by and with the advice and consent of the Senate thereof, and by the Governments of the United States of Brazil, Cuba, Venezuela, Haiti and Paraguay;

now, therefore, be it known that I, *Calvin Coolidge*, President of the United States of America, have caused the said Treaty to be made public, to the end that the same and every article and clause thereof may be observed and fulfilled with good faith by the United States and the citizens thereof.

In Testimony whereof, I have hereunto set my hand and caused the seal of the United States to be affixed.

Done at the City of Washington this twelfth day of January in the year of our Lord one thousand nine hundred and twenty-seven, and of the Independence of the United States of America the one hundred and fifty-first.

[seal] *Calvin Coolidge*

By the President:

Frank B. Kellogg

Secretary of State

Digitized by Google

Rechtsprechung.

[Entscheidungen, welche wegen ihres normativen Inhaltes grundsätzliche Bedeutung haben, oder welche allgemein wissenschaftliche und rechtspolitische Probleme berühren.]

Deutschland.

Namenserteilung von seiten eines deutschen Ehemannes an das ausländische uneheliche Kind seiner Ehefrau.

RG. 23. 11. 1927 (IV B. 56/27).

Am 9. April 1917 hat die damals ledige *M. N.* in Dresden eine Tochter *G. N.* geboren, welche die tschechoslowakische Staatsangehörigkeit besitzt. Vormundschaftsgericht ist das Bezirksgericht in Friedland in Böhmen, für das gemäß höchstrichterlicher Anordnung das Amtsgericht in Döbeln (Sachsen) die Vormundschaft verwaltet. Die Mutter heiratete später den sächsischen Staatsangehörigen *G.* in Dresden. Dieser hat in öffentlich beglaubigter Urkunde vom 12. August 1926 dem unehelichen Kinde seiner Ehefrau seinen Namen erteilt. Die Mutter und der Vormund des Kindes haben in derselben Urkunde ihre Einwilligung erklärt. Entsprechend einem Antrag der Eheleute *G.* ist auf Ersuchen des örtlich zuständigen Amtsgerichts Dresden im Geburtsregister auf der Geburtsurkunde des Kindes am 16. Oktober 1926 vom Standesbeamten am Rande vermerkt worden, daß der Ehemann *G.* nach § 1706 BGB. dem Kinde den Familiennamen *G.* erteilt habe. Da über das anzuwendende Recht und die dadurch bedingte Zulässigkeit des Randvermerks nachträglich Bedenken entstanden, beantragte der Rat der Stadt Dresden als standesamtliche Aufsichtsbehörde gemäß §§ 65, 66 PStG. beim Amtsgericht Dresden, den Randvermerk für ungültig zu erklären. Das Amtsgericht wies den Antrag zurück. Auch die Beschwerde des Rates wurde vom Landgericht zurückgewiesen. Der Rat hat weitere Beschwerde eingelegt. Das Oberlandesgericht möchte der Entscheidung der Vorinstanzen beitreten, sieht sich aber durch einen Beschluß des Kammergerichts vom 3. Juli 1925, abgedruckt

Digitized by Google

JFG. Bd. 3, S. 130, daran gehindert und hat daher gemäß § 28 FGG. die weitere Beschwerde dem Reichsgericht vorgelegt.

Die Voraussetzungen für das Verfahren nach § 28 Abs. 2, 3 FGG. sind gegeben. Es handelt sich um die Entscheidung der Frage, ob die Namenserteilung durch den Ehemann der unehelichen Mutter hier nach deutschem oder nach ausländischem Recht zu beurteilen ist. Trifft das letztere zu, so würde, da die *G. N.* die tschechoslovakische Staatsangehörigkeit besitzt, § 165 Abs. 2 des Österreich. Allgemeinen Bürgerlichen Gesetzbuchs (Nov. I vom 12. Oktober 1914) anzuwenden sein (vgl. *Tomforde*, Recht des unehel. Kindes S. 57, *Bergmann*, Internat. Ehe- und Kindschaftsrecht Bd. 2, S. 681, 432), wonach der Ehemann der Mutter dem Kinde durch Erklärung bei der politischen Landesverwaltung mit Einwilligung der Mutter und des Kindes oder, wenn dieses minderjährig ist, des gesetzlichen Vertreters und des Gerichts seinen Namen geben kann. Von diesen Erfordernissen ist, wenn man zunächst von der Frage der Zuständigkeit der Behörde zur Entgegennahme der Erklärung absieht, jedenfalls die Einwilligung des Gerichts (Vormundschaftsgerichts) in die Namenserteilung nicht vorhanden; der Randvermerk wäre daher bei Zugrundelegung des ausländischen Rechts unstatthaft. Er ist es nicht, wenn die Vorschriften des deutschen Rechts in § 1706 Abs. 2, Satz 2 BGB. anzuwenden sind, die eine Einwilligung des Gerichts nicht erfordern und hier im übrigen erfüllt sind. Die Entscheidung hierüber ist dem Art. 20 EG. z. BGB. zu entnehmen, der in Satz 1 bestimmt, daß das Rechtsverhältnis zwischen einem unehelichen Kinde und seiner Mutter nach den deutschen Gesetzen beurteilt wird, wenn die Mutter — was hier infolge ihrer Verheiratung mit einem Deutschen zutrifft — eine Deutsche ist.

Zu prüfen bleibt also, ob und wieweit im Sinne dieser Vorschrift bei der Namenserteilung des Ehemannes der unehelichen Mutter an das Kind das Rechtsverhältnis zwischen ihr und dem Kind in Frage kommt. Die weitaus herrschende Meinung (vgl. außer den im Beschluß des Kammergerichts angezogenen Kommentaren zum Bürgerlichen Gesetzbuch

Digitized by Google

und zum Personenstandsgesetz noch *Frese* in ZBlFG., Jahrgang 5, S. 135, *Örtel* in *Fischers* Zeitschr. Bd. 29, S. 226/27, *Bergmann*, Intern. Ehe- und Kindschaftsrecht I, S. 54, *Eck* in Zeitschr. f. Standesamtswesen 1925, S. 344, auch Erlaß des Pr. Min. d. Innern vom 26. März 1904 in der Zeitschrift „Das Standesamt" 1904, S. 171) bejaht die Frage. Das Kammergericht verneint sie mit der Begründung, daß das mit der Geburt erlangte Recht des unehelichen Kindes auf den Familiennamen der Mutter (§ 1706 Abs. 1 BGB.) sogleich ein eigenes, absolutes und höchstpersönliches Recht des Kindes sei und deshalb spätere Änderungen des Geburtsnamens nur das Namensrecht des Kindes, nicht aber das Rechtsverhältnis zwischen Mutter und Kind berührten. Diese Erwägung geht fehl. Unter Rechtsverhältnis versteht man allgemein die vom Recht geordneten Beziehungen einer Person zu einer anderen Person oder zu einer Sache, die fortgesetzt rechtliche Bedeutung beanspruchen. Bestehen solche rechtlichen Beziehungen zwischen Mutter und Kind auch für die Namensführung und wird in diese Beziehungen durch die Namenserteilung des Ehemannes eingegriffen, so liegt ein Rechtsverhältnis im Sinne des Art. 20 EG. vor. Aus der Vorschrift in § 1706 Abs. 1 BGB., wonach das uneheliche Kind den Familiennamen der Mutter erhält, folgt nicht nur sein Recht, sondern auch seine Pflicht zur Führung dieses Namens; diese Pflicht besteht insbesondere auch seiner Mutter gegenüber (*Planck*, Anm. 5 zu § 1706, Anm. 1a zu § 1616; *Staudinger*, Anm. 2 zu § 1706, Anm. 2 zu § 1616, Anm. II 5 zu § 12 BGB.; Mot. Bd. 4, S. 712) und wird insoweit durch die Vorschrift des § 1706 Abs. 2, S. 2 ausdrücklich anerkannt, die der Mutter die Einwilligung in die Namenserteilung vorbehält. Sie ist aus dem bestehenden Familienverhältnis als Rechtsfolge abgeleitet, nicht anders als das Einwilligungsrecht der Mutter bei der Eheschließung (§ 1305), der Legitimation (§ 1726) und der Adoption des Kindes (§ 1747), für die im übrigen besondere Kollisionsnormen in Art. 13, 22 EG. aufgestellt sind. Hiernach handelt es sich bei der in Rede stehenden Namenserteilung um eine Einwirkung auf das seit der Geburt be-

Digitized by Google

stehende Rechtsverhältnis zwischen Mutter und Kind, das insoweit eine Änderung erfährt, und keineswegs etwa nur um eine neu geschaffene Rechtsbeziehung zwischen dem Kinde und dem Ehemann.

Richtig ist, daß dem Kind das Namensrecht als eigenes und selbständiges Persönlichkeitsrecht zukommt und daß auch dieses von der Namenserteilung betroffen wird. Darin erschöpfen sich aber nach dem Gesagten die Rechtswirkungen des Vorgangs nicht. Er greift vielmehr zugleich auch in den Rechtskreis der Mutter ein. Ist das aber der Fall, so muß nach Art. 20 EG. das deutsche Recht der deutschen Mutter maßgebend sein, auch wenn das Personalstatut des ausländischen Kindes eine andere Regelung vorsieht. Sinn und Zweck der deutschen Herrschaftsregel gebieten, daß überall da, wo rechtliche Beziehungen zwischen der deutschen Mutter und ihrem unehelichen Kind bestehen, das deutsche Recht anzuwenden ist, ohne daß zu fragen wäre, welche Bedeutung für das Kind die Anwendbarkeit seines (des ausländischen) Rechts hat.

Dieser Anschauung steht der vom Kammergericht für seine Ansicht verwertete Umstand nicht entgegen, daß das Rechtsverhältnis zwischen Mutter und unehelichem Kind durch die Namensänderung auch in anderen Fällen, z. B. dann nicht beeinflußt wird, wenn die uneheliche Tochter bei der Heirat den Namen ihres Mannes erhält (§ 1355 BGB., Art. 14 EG.). Denn hier erreicht das Rechtsverhältnis der Namensführung sein Ende kraft Gesetzes. Von einem zwischen Mutter und Kind bestehenden Rechtsverhältnis im Sinne des Art. 20 kann ferner dann nicht mehr die Rede sein, wenn die Mutter stirbt und damit ihr Einwilligungsrecht wegfällt. Der Fall, daß dem Kind durch obrigkeitlichen Akt ein anderer Name beigelegt wird, gehört dem Gebiete des öffentlichen Rechts an und kann für die Beurteilung von Privatrechtsverhältnissen nicht maßgebend sein.

Es bedarf bei dieser Rechtslage nicht der Heranziehung der Entstehungsgeschichte der angeführten gesetzlichen Vorschriften, zumal da sich aus ihr für die Richtigkeit der einen

Digitized by Google

oder anderen Ansicht nichts Sicheres entnehmen läßt. Der Art. 20 EG. war in seiner jetzigen Fassung bereits Bestandteil der Bundesratsvorlage von 1896 (als deren Art. 19 und gleichlautend mit § 2256 des II. Entwurfs z. BGB.). Die Vorschrift des § 1706 Abs. 2 Satz 2 BGB. ist — nach Ablehnung eines ähnlichen Antrags in der Reichtagskommission — durch einen späteren Beschluß des Reichstags in das Gesetz aufgenommen worden (Stenogr. Berichte, Ausg. von Guttentag. S. 678 flg., 892 flg.). Ob man diese Vorschrift durch ihre Einfügung gerade in die von den Rechtsbeziehungen zwischen Mutter und unehelichem Kind handelnden Bestimmungen der §§ 1705 bis 1707 bewußt zu einer von Art. 20 EG. umfaßten Vorschrift hat erklären wollen, kann zweifelhaft sein, da die Vorarbeiten und Verhandlungen nichts über eine solche Absicht des Gesetzgebers ergeben und immerhin die Möglichkeit besteht, daß die Einordnung jener Vorschrift in § 1706 nur deshalb erfolgte, weil in diesem Paragraphen das Namensrecht des unehelichen Kindes schon im übrigen geregelt war. Der Schluß, daß auch die Namenserteilung der Kollisionsnorm des Art. 20 unterstellt werden sollte, ist daher nicht zwingend. Unter diesen Umständen darf auf die Entstehungsgeschichte kein entscheidendes Gewicht gelegt werden.

Anmerkung: Ueber die in der neuesten Literatur vielfach erörterte Frage der Namenserteilung (BGB. § 1706, Abs. 2, Satz 2) vgl. insbesondere die eindringende Abhandlung von Prof. Dr. ***Hans Reichel*** in Hamburg in „Beiträge zur Erläuterung des deutschen Rechts" *(Gruchot)*, 70. Jahrg., 1928, S. 51 ff. Der Herausgeber.

Darlehnsgeschäft. — Bestimmung des maßgeblichen Rechtes durch den Vertragswillen*). Art. 30 EG. z. BGB. hinsichtlich der Anwendung ausländischen Aufwertungsrechtes**).

RG. 14. 12. 1927 (I 144/27).

Die Beklagten sind deutsche Staatsangehörige und Mitinhaber der Firma *H. & D.*, die ihre Niederlassung in Schön-

*) Vgl. Ztsch. XVIII 138, 174, 350; XX 101, 233, 487; XXI 62, 81; XXII 312; XXIII 260; XXIV 320, 321; XXIX 402, 403; XXX 253; XXXVIII 149. Der Herausgeber.

**) Vgl. Ztschr. XX 91; XXIV 138; XXIX 242; XXX 253; XXXV 496, 497, 499; XXXVIII 1 ff., 156, 178. Der Herausgeber.

Digitized by Google

linde in der Tschechoslovakei hat. Der Erblasser der Kläger *Ernst K.* hatte im Jahre 1859 seinem Onkel *Karl D.* ein Darlehen von einigen Tausend Mark gegeben; das Geld stammte aus einer dem *K.* angefallenen Erbschaft. Die Urkunden über das Darlehen sind in Leipzig ausgestellt worden; *K.* war anscheinend Sachse, jedenfalls Deutscher. Im Jahre 1867 übernahm die Firma *H. & D.* in Schönlinde diese Schuld, wobei ausgemacht wurde, daß die Zinsen an jedem Jahresschluß auf 8 % ergänzt werden sollten. *K.* wurde sodann Prokurist der Firma *H. & D.* Gleichzeitig wurde ihm ein Konto in Markwährung angelegt, das bis zu seinem Ausscheiden, angeblich im Jahre 1909, weitergeführt wurde. Es wies damals einen Betrag von über 200 000 Mark auf. Der Mehrbetrag stammte aus Rücklagen seines Gehalts. Auch nach dem Ausscheiden des *K.* wurde das Konto weitergeführt, bis *K.* am 6. März 1922 verstarb. Damals betrug sein Guthaben 228 000 Mark. Er hat die vier Kläger zu Erben eingesetzt. Sie verlangen von den Beklagten als Mitinhabern der Firma *H. & D.* Aufwertung und klagen auf Zahlung von zunächst 6000 *RM.*

Die Beklagten lehnen die Aufwertung ab. Sie berufen sich darauf, daß das Rechtsverhältnis nach tschechoslovakischem Rechte zu beurteilen sei, dieses aber eine Aufwertung nicht kenne. Sie weisen weiter darauf hin, daß es sich um eine Forderung aus laufender Rechnung handle, die auch nach deutschem Rechte nicht aufzuwerten sei.

Das Landgericht gab der Klage statt. Das Oberlandesgericht wies sie ab. Die Revision der Kläger blieb erfolglos.

Gründe: Das Berufungsgericht nimmt an, daß das Rechtsverhältnis der Parteien dem tschechoslovakischen Recht unterstehe. Schuldverhältnisse seien nach dem Recht zu beurteilen, dem die Vertragsteile sich unterworfen hätten. Dem ständen nicht die §§ 6 und 20 des beim ursprünglichen Vertragsschluß in Sachsen in Geltung gewesenen sächsischen Bürgerlichen Gesetzbuchs entgegen. Sowohl die Firma wie der Erblasser der Kläger hätten den Willen gehabt, ihr

Digitized by Google

Rechtsverhältnis dem in Schönlinde geltenden Rechte zu unterwerfen. Daran werde nichts durch den Umstand geändert, daß das Konto des *K.* in deutscher Reichswährung geführt worden sei. Es komme mithin tschechoslovakisches Recht zur Anwendung, und zwar nicht nur gegenüber der Firma, sondern auch gegenüber den beiden beklagten Mitinhabern der Firma; denn deren Haftung leite sich nur aus ihrer Mitinhaberschaft her. In der Tschechoslovakei gelte noch das allgemeine österreichische Bürgerliche Gesetzbuch. In eingehenden Ausführungen legt sodann das Berufungsgericht dar, daß nach diesem Gesetzbuch ebenso wie nach der Rechtsprechung des tschechoslovakischen Obersten Gerichtshofs in Brünn die Aufwertung einer Markforderung nicht anerkannt werde.

Hiergegen erhebt die Revision folgende Bedenken. Sie macht geltend, daß deutsches Recht zur Anwendung komme, und weist zur Begründung darauf hin, daß *K.* in Deutschland seinem Onkel das Darlehen gegeben habe, mit dem dieser dann im Verein mit anderen deutschen Teilhabern die Firma in Österreich gegründet habe, daß gegen die Gesellschafter die ursprüngliche Forderung ihrem Charakter nach in vollem Umfang in Kraft geblieben sei, daß endlich die Schuld von vornherein und auf die Dauer in deutscher Währung ausgedrückt worden sei. Alles dies zeige den Willen der Vertragschließenden, sich dem deutschen Rechte zu unterwerfen. In zweiter Reihe macht die Revision geltend, daß die Anwendung eines Rechts, das jegliche Aufwertung versage, gegen die guten Sitten und den Zweck der deutschen Gesetzgebung verstoße. Das deutsche Recht halte grundsätzlich eine Aufwertung aus sittlichen Gründen für berechtigt. Das Recht der Tschechoslovakei dagegen stehe grundsätzlich auf dem entgegengesetzten Standpunkt, wenngleich es in Ausnahmefällen eine Aufwertung zulasse. Die Anwendung eines solchen Rechts durch deutsche Gerichte widerspreche dem Sinne des deutschen Rechts.

Diese Bedenken vermögen das Urteil des Berufungsgerichts nicht zu erschüttern.

Digitized by Google

Zunächst ist mit Recht angenommen worden, daß der Erblasser der Kläger *K.* und der verstorbene Gründer der Firma *H. & D.* das zwischen ihnen entstandene Rechtsverhältnis dem österreichischen Rechte haben unterstellen wollen. Allerdings ist das Darlehen, das *K.* dem *D.* gewährt hat und das den Grund zu ihrer geschäftlichen Verbindung gelegt hat, in Deutschland gegeben worden. Ebenso sind die ersten Abrechnungen in Deutschland aufgestellt worden. Auch waren beide Personen von Abstammung und jedenfalls zunächst Deutsche. Aber schon im Jahre 1864 ist eine Vereinbarung, die zwischen ihnen getroffen wurde, aus Zyrardow datiert; die Übernahme der Schuld des *D.* auf die Firma ist 1867 in Schönlinde vereinbart worden. Das zeigt, daß beide Vertragsteile damals schon ihren Wohnsitz in Böhmen hatten oder sich wenigstens dort aufhielten. Daran ist im weiteren Verlauf nichts geändert worden; beide sind die langen Jahre bis zu ihrem Tode in Schönlinde verblieben. Der Mittelpunkt ihrer geschäftlichen Tätigkeit lag in Böhmen; *K.* war Prokurist der Firma des *D.* in Schönlinde. Dort besaß er eine Villa, hat er sein Testament gemacht, seine Tochter ist in Windisch-Kannitz verheiratet. Auf Grund aller dieser Umstände kann nach dem zu vermutenden Willen beider Personen nur angenommen werden, daß sie ihre Rechtsverhältnisse nach dem am Orte ihres Wohnsitzes geltenden Rechte regeln wollten. Demgegenüber ist dem Umstand kein Gewicht beizulegen, daß das Konto des *K.*, auf dem sein Gehalt verbucht wurde, bei der Firma in deutscher Währung geführt worden ist. Das kann auf äußerlicher Gewohnheit beruhen; jedenfalls zwingt dieser vereinzelte Umstand nicht zu der Annahme, daß für die Vertragsteile deutsches Recht gelten solle. Die Revision beruft sich darauf, daß die Forderung des *K.* jedenfalls ursprünglich dem deutschen Recht unterstanden habe und daß sie späterhin in derselben Art in Kraft geblieben sei. Dem ist jedoch nicht zuzustimmen. Die Forderung der Kläger gegen die Beklagten leitet sich allein aus der Eigenschaft der letzteren als Mitinhaber der in der jetzigen Tschechoslovakei ansässigen Handelsgesellschaft her.. Daß die Beklagten auch

Digitized by Google

als Erben des *D.* für die Zahlung einer persönlich gegen diesen gerichteten Forderung zu haften hätten, ist weder in den Instanzen unter Angabe von Tatsachen geltend gemacht worden, noch irgendwie aus der Sachlage ersichtlich. Haften aber die Beklagten nur als Mitinhaber der Firma, so untersteht die gegen sie geltend gemachte Forderung demselben Rechte wie die Forderung gegen die Gesellschaft.

Die Revision macht weiter geltend, daß das tschechoslovakische Recht nach Art. 30 EG. z. BGB. auf den Streitfall keine Anwendung finden könne. Das Berufungsgericht habe festgestellt, daß jenes Recht keine Aufwertung kenne. Eine solche Rechtsnorm verstoße grundsätzlich gegen die deutschen Rechtsanschauungen. Auch dieser Ausführung der Revision kann nicht zugestimmt werden. Art. 30 bestimmt, daß die Anwendung eines ausländischen Gesetzes ausgeschlossen ist, wenn die Anwendung gegen die guten Sitten oder gegen den Zweck eines deutschen Gesetzes verstoßen würde. Nun hat das Berufungsgericht in einer für die Revisionsinstanz bindenden Weise festgestellt, daß nach tschechoslovakischem Recht die Aufwertung grundsätzlich verneint, ja als gesetzwidrig bezeichnet und nur in bestimmten Fällen zugelassen wird. Von vornherein ist klar, daß die Anwendung eines Rechts, das eine Aufwertung nur in Ausnahmefällen zuläßt, den guten Sitten, wie sie in Deutschland aufgefaßt werden, nicht widerspricht. Es kommt also nur in Frage, ob die Anwendung gegen den Zweck eines deutschen Gesetzes verstoßen würde. Auch das muß verneint werden. Nach der einmütigen Ansicht der deutschen Rechtslehre unterliegt es Schwierigkeiten, den Begriff eines Verstoßes gegen den Zweck eines Gesetzes eindeutig zu bestimmen (*Zitelmann*, Internat. Privatrecht, Bd. I, S. 369 flg.; *Niedner*, Komm. zum EinfGes. Art. 30 Anm. 5flg.). Die Begriffsbestimmung eines solchen Verstoßes ist nicht aus dem Begriff des „ordre public" zu entnehmen, wie früher vielfach versucht wurde, auch nicht aus dem etwa zwingenden Charakter eines deutschen Gesetzes. Vielmehr läßt sich eine Entscheidung nur von Fall zu Fall treffen. Die Rechtsprechung des Reichsgerichts nimmt aus-

Digitized by Google

nahmslos an, daß die Rechtsfolgen eines Zusammenstoßes ausländischer Schiffe, namentlich in deutschen Gewässern, nach deutschem Recht zu beurteilen sind (RGZ. Bd. 19, S. 12, Bd. 29, S. 91). Dagegen ist beispielsweise das Verbot, eine Vollmacht als unwiderruflich anzusehen, nicht als eine „Prohibitivnorm im Sinne des internationalen Privatrechts" erachtet worden (RGZ. Bd. 30, S. 124). Die Entscheidung RGZ. Bd. 106, S. 84 sagt, daß die Vorschrift eines ausländischen Rechts über die Unverjährbarkeit einer Forderung innerhalb eng begrenzter Voraussetzungen nicht unter Art. 30 fällt. Gleiches ist in RGZ. Bd. 95, S. 272 für abweichende ausländische Vorschriften über Namensführung angenommen worden. Endlich ist in den Urteilen RGZ. Bd. 60, S. 296, Bd. 73, S. 368, Bd. 93, S. 182, Bd. 110, S. 175 der Sinn des Art. 30 dahin entwickelt worden, daß keinesfalls eine wenn auch grundsätzliche Verschiedenheit der einheimischen Gesetze und des ausländischen Gesetzes genüge; vielmehr müsse der Unterschied der staatspolitischen oder sozialen Anschauungen so erheblich sein, daß durch Anwendung des ausländischen Rechts die Grundlagen des deutschen staatlichen oder wirtschaftlichen Lebens angegriffen würden. Für die Entscheidung des vorliegenden Falles kommt in erster Reihe in Betracht, daß die Regelung der Frage der Aufwertung nur nach den inneren Verhältnissen des einzelnen Landes getroffen werden kann. In Deutschland ist man der Einführung der Aufwertung erst näher getreten, als der Sturz der Währung so rasche Fortschritte machte, daß ein Gläubiger bei Rückzahlung einer nicht sofort fälligen Forderung nur einen Bruchteil von ihrem wahren Wert erhielt. Wenn ein ausländischer Staat, dessen Währung keinen so starken Fall erlebt hat, sich nicht veranlaßt sieht, die Aufwertung einzuführen, so können dagegen vom Standpunkt der deutschen Auffassung keinerlei Bedenken erhoben werden. Wie hieraus ohne weiteres folgt, sind dann auch keine Bedenken dagegen zu erheben, daß deutsche Gerichte bei der Beurteilung von Fällen, die nach deutschem Gesetz einem keine Aufwertung kennenden Recht unterstehen, dieses fremde Recht anwenden;

Digitized by Google

das verstößt nicht gegen den Zweck eines deutschen Gesetzes, steht vielmehr in Übereinstimmung mit der Auffassung, daß jeder Staat Aufwertungsfragen nur nach den Notwendigkeiten seiner Lage regeln kann. Diese Folgerung würde nicht dem geringsten Zweifel unterliegen, wenn beide Parteien Angehörige des fremden Staates wären. Es ändert aber auch nichts an der Beurteilung, daß hier die Beklagten Deutsche sind. Allerdings widerspricht es dem deutschen sozialen Empfinden, wenn eine Forderung, die aus Rücklagen eines Arbeitnehmers bei seinem Arbeitgeber hervorgegangen ist, auf ein Nichts zurückgeführt werden soll. Aber diese Folge leitet sich allein daraus her, daß der Staat, dem die Kläger angehören, es nicht für geboten erachtet hat, Vorsorge für die Rückzahlung einer in ausländischer Währung ausgedrückten Forderung zu treffen. Wenn das in einem einzelnen Falle für die Angehörigen jenes Staates ungünstig wirkt, so läßt sich doch nicht schon um deswillen sagen, daß die Anwendung seines Rechts dem Zweck eines deutschen Gesetzes widerspricht. Letzteres kann um so weniger gelten, als es sich hier um eine Forderung aus einer laufenden Rechnung handelt und das deutsche Recht solchen Forderungen grundsätzlich — allerdings abgesehen von einer gerade hier zutreffenden Ausnahme — auch seinerseits die Aufwertung versagt. Sonach unterliegt die Anwendung des tschechoslovakischen Rechts im Streitfalle keinen Bedenken. Da dieses nach der bereits erwähnten verbindlichen Feststellung des Berufungsgerichts eine Aufwertung der eingeklagten Forderung nicht kennt, ist die Klage mit Recht abgewiesen worden.

Seeversicherungsvertrag. — Vertragsdissens. — Miterstversicherung oder Rückversicherung? — Kraft Vertragswillens) deutsches Recht für die Frage des Zustandekommens des Vertrages, englisches Recht für die Vertragsverpflichtungen maßgebend.*

RG. 4. 12. 1926 (451/25 I).

Eine englische Firma hatte durch Vermittlung der Klägerin für Beförderung von Äpfeln von Amerika nach Eng-

*) Vgl. oben S. 232. Der Herausgeber.

Digitized by Google

land bei mehreren englischen Versicherungsgesellschaften für die Zeit vom 1. März 1922 bis zum 28. Februar 1923 Versicherungsschutz mit einem Dampfermaximum von 18 000 £ genommen. Die Standard Marine Insurance Co. Ltd. in Liverpool war mit 9000 £ beteiligt. Die Firma *B. & Co.* in Hamburg schloß als Maklerin für die Klägerin in mündlicher Abmachung an der Börse am 5. Dezember 1922 mit den Vertretern mehrerer deutscher Versicherer eine Versicherung ab, welche sie in dem Bestätigungsschreiben vom gleichen Tage als „Mitversicherung an die Standard" bezeichnete. Die Versicherung lautet danach auf „Äpfel, Maximum: 4000 £ als Teil von 18000 £". Die Firma *D. & Co.*, welche Agentin mehrerer deutscher Versicherungsgesellschaften, darunter auch der Beklagten, ist, beteiligte sich mit 250 £. Die Zeichnung der Police durch die Beteiligten erfolgte erst im März 1923. Für die Beklagte zeichnete die Firma *D. & C.* Die als „Floating Policy" bezeichnete Police entsprach formularmäßig einer Lloyds Policy. Die Versicherung ist in ihr bezeichnet als „Co-Insurance of £ 9000 at the Standard Marine Insurance Co. Ltd., Liverpool, part of £ 18 000 limit on any one steamer". Es findet sich ferner eine Bemerkung „Being a Co-Insurance applying to policy or policies of the Standard Marine Insurance Co. Ltd. Liverpool subject to the same clauses and conditions as same and to pay as may be paid thereon". Als Versicherungsnehmerin ist die Klägerin mit dem Zusatz „and/or as agent" angegeben. Die Klägerin hat behauptet, daß die Standard Marine Insurance Co. Ltd. £ 21 827.7.10 an Schäden auf die von ihr übernommene Versicherung habe zahlen müssen. Sie verlangt hiervon 6¼ % mit £ 1364.4.3 von der Beklagten. Die Beklagte hat u. a. eingewendet: 1. Ein Versicherungsvertrag sei wegen Dissenses nicht zustande gekommen. Ihr Agent sei auf Grund mündlicher Äußerungen beim Abschluß wie auch auf Grund des Wortlautes der Urkunden der Meinung gewesen, es handele sich um eine direkte Mitversicherung des Interesses am Gute als Erstversicherer, während die Klägerin eine Rückversicherung der Erstversicherin habe abschließen wollen. 2. Der Versicherungsvertrag sei aus

Digitized by Google

diesem Grunde auch wegen falscher Bezeichnung des versicherten Interesses ungültig. Die Beklagte hat ferner die Schadenshöhe bestritten. Sie ist der Auffassung, daß die Rechtsbeziehungen der Parteien nach deutschem Recht zu beurteilen seien. Die Klägerin hat vortragen lassen: Die Parteien hätten sich, wie aus der Police und deren Klauseln hervorgehe, englischem Recht unterworfen. Nach diesem sei die besondere Bezeichnung des versicherten Interesses nicht notwendig. Daß es sich um die Versicherung des Interesses der Erstversicherin gehandelt habe, ergebe sich aus der Fassung der Vertragsurkunden. Somit komme auch ein Dissens nicht in Frage. Die Klägerin macht die Klageforderung als einen Anspruch aus einer von ihr für die Standard Marine Insurance Co. abgeschlossenen Versicherung geltend. Sie geht davon aus, daß die Beklagte auf Grund des Vertragsschlusses es übernommen habe, der genannten Versicherungsgesellschaft im Schadensfalle für das von dieser übernommene Erstversicherungsrisiko zum Teile von 250 £ einzustehen. Sie läßt es dabei dahingestellt, ob der abgeschlossene Vertrag als typische Rückversicherung oder als eine nach ihrer Behauptung neuerdings üblich gewordene „Abdeckungsversicherung" anzusehen sei. Unter der letzteren versteht sie einen Vertrag, in welchem die Beklagte, wenn auch der äußeren Form nach in Höhe des von ihr übernommenen Risiko als unmittelbare Miterstversicherin eintretend, der Standard Marine Insurance Co. gegenüber sich verpflichtet habe, das von dieser übernommene Risiko in der vereinbarten Höhe abzudecken, während diese Gesellschaft dem Erstversicherungsnehmer gegenüber im Risiko verblieben sei (vgl. *Pauly* in HRZ. 1924,82). Die Beklagte hat dagegen den Standpunkt vertreten, daß ihr Agent für sie eine unmittelbare Miterstversicherung habe abschließen, mit der Standard Marine Insurance Co. aber nicht in Vertragsbeziehungen habe treten wollen. Sie leitet daraus her, daß wegen der nicht übereinstimmenden Auffassungen der Parteien über den Vertragsinhalt ein Vertrag nicht zustande gekommen sei.

Das Berufungsgericht hat angenommen, es sei wegen versteckten Einigungsmangels der Parteien zu einem Vertrags-

Digitized by Google

schluß nicht gekommen. Es hat zunächst die Frage geprüft, nach welchem Rechte die Beziehungen der Parteien zu beurteilen seien, und ist dabei zu dem Ergebnis gelangt, es seien auf den Vertrag, abgesehen von der Frage des Haftungsumfanges der Beklagten, welche von dem Inhalt des von der Standard Marine Insurance Co. nach englischem Recht abgeschlossenen Erstversicherungsvertrages abhängig und daher nach diesem zu würdigen sei, die Bestimmungen des deutschen Handelsgesetzbuches über Seeversicherung anzuwenden. Zum mindesten aber hält es für die Frage, ob ein Vertrag zwischen den Parteien zustande gekommen sei, deutsches Recht für maßgebend. Ausgehend von diesem Standpunkte hat es dann unter Anwendung deutschen Rechts erörtert, ob die für einen Vertragsschluß zu erfordernden Voraussetzungen gegeben seien. Unter Würdigung der in Betracht kommenden Erklärungen der Klägerin im einzelnen hat es ausgeführt: Eine unzweideutig den Willen zum Abschluß eines Rückversicherungsvertrages zum Ausdruck bringende Erklärung der Klägerin sei nicht abgegeben worden, vielmehr hätten deren mündliche und schriftliche Äußerungen auch in dem Sinne einer Beteiligung der Beklagten an einer unmittelbaren Miterstversicherung verstanden werden können und seien auch von dieser so aufgefaßt worden. Wenn auch zwei dem Wortlaut nach übereinstimmende Willenserklärungen der Parteien vorlägen, so habe doch jede Seite mit ihrer Erklärung einen anderen Willen zum Ausdruck bringen wollen und habe die Erklärung der Gegenseite in ihrem Sinne verstehen können und auch verstanden. Es sei somit eine Einigung der Parteien über den Vertragsinhalt tatsächlich nicht erfolgt. Die Frage, ob den Gegenstand des Vertrages eine Miterstversicherung oder eine Rückversicherung bilde, betreffe auch einen wesentlichen Punkt des Vertragsinhaltes. Somit sei ein Vertrag wegen versteckten Einigungsmangels nicht zustande gekommen.

Die Darlegungen des Berufungsgerichts sind von Rechtsirrtum beeinflußt. Es ist ihm allerdings darin beizupflichten, daß für die Frage, ob zwischen den Parteien ein Vertrag zu-

Digitized by Google

stande gekommen ist, deutsches Recht zur Anwendung zu kommen hat.

Dem Vertrag liegt zwar eine Versicherungspolice auf englischem Formular und mit englischen Klauseln, in welchen auf eine in England geschlossene Versicherung Bezug genommen wird, zugrunde. Auch der Versicherungsnehmer ist Engländer. Der Vertrag ist aber unter Mitwirkung eines deutschen Versicherungsmaklers und eines deutschen Versicherungsagenten mit einer deutschen Versicherungsgesellschaft in Deutschland geschlossen worden. Die ersten Verhandlungen haben an der Hamburger Börse stattgefunden. Unter diesen Umständen erscheint es nicht geboten, einen Willen der Parteien dahin anzunehmen, daß die Frage, ob überhaupt das Zustandekommen eines Vertrages erfolgt sei, fremdem Recht zu unterstellen sei. Es erscheint vielmehr als das nach dem Willen der Parteien natürlich Gegebene, diese Frage nach deutschem Recht zu beurteilen, da in dessen Herrschaftsgebiet die Erklärungen der Parteien erfolgten, die zum Vertragsschluß führen sollten (vgl. *Neumann*, BGB., Bd. III EG. Art. 11, Anm. 4). Dieser Auffassung steht nicht entgegen, daß vorliegendenfalls die Allgemeinen Deutschen Seeversicherungsbedingungen von 1919 oder andere in den hanseatischen Versicherungskreisen übliche allgemeine Bedingungen nicht vereinbart sind, während die Bestimmungen des Handelsgesetzbuchs über Seeversicherung nach der hanseatischen Übung Versicherungsschlüssen überhaupt nur in Ausnahmefällen zugrundegelegt werden. Es handelt sich vorliegendenfalls zunächst nicht darum, welche Sonderbestimmungen des Versicherungsrechts zur Anwendung zu kommen haben, sondern allein um die Frage, ob die nach allgemeinen Rechtsgrundsätzen für den Vertragsschluß erforderlichen Voraussetzungen vorhanden waren. Gerade daß es sich nicht um die Anwendung von Sonderbestimmungen des Versicherungsrechts, sondern um allgemeine Grundsätze handelt, spricht für den mutmaßlichen Willen der beim Vertragsschluß Mitwirkenden, daß diese allgemeinen Grundsätze aus dem deutschen Recht entnommen werden sollten.

Digitized by Google

Dagegen ist die Frage, welchen Inhalt der Vertrag haben sollte, nach englischem Rechte zu beantworten. Der zu schließende Vertrag stand zu dem bereits von der Standard Marine Insurance Co. abgeschlossenen und nach englischem Recht zu beurteilenden Versicherungsvertrage in einem Abhängigkeitsverhältnis. Das ergibt sich schon aus der Klausel der Police: „. . . . applying to policy or policies of the Standard Marine Insurance . . . . subject to the same clauses and conditions as same". Unter diesen Umständen ist ohne weiteres anzunehmen, daß die Vertragschließenden den Inhalt ihrer Abreden dem englischen Recht unterwerfen wollten. Es läßt sich auch durchaus miteinander vereinbaren, daß Vertragsparteien die Frage, ob ein Vertrag überhaupt zustande gekommen ist, nach dem Gesetze des Ortes beurteilt wissen wollen, an dem die an dem Vertragsschluß Mitwirkenden geschäftlich tätig sind und die Vertragsverhandlungen stattfanden, den Inhalt des abgeschlossenen Vertrags aber mit Rücksicht auf seine Abhängigkeit von einem anderen, fremdem Recht unterworfenen Vertrage diesem fremden Recht unterstellen wollen.

Die abweichende Auffassung des angefochtenen Urteils ist rechtsirrig.

Rechtsirrtümlich ist es daher auch, wenn das Berufungsgericht bei der Erörterung dessen, ob der Wille der Parteien einen verschiedenen Vertragsinhalt betraf, von der nach deutschem Recht bestehenden Verschiedenheit zwischen Mitversicherung und Rückversicherung ausgegangen ist.

Da der Vertragsinhalt nach englischem Recht zu beurteilen ist, so ist dieses auch dafür maßgebend, welcher Inhalt dem Vertragsangebot der Klägerin beizulegen war. Dieser war daher nicht, wie es das angefochtene Urteil getan hat, nach deutscher, sondern nach englischer Rechtsauffassung zu würdigen.

Insoweit ist der Angriff der Revision begründet. Bei der sich als notwendig erweisenden erneuten Verhandlung und Entscheidung der Sache wird unter Berücksichtigung der

Digitized by Google

englischen Auffassung des Wesens der Rückversicherung und der Abdeckungsversicherung einerseits und der unmittelbaren Mitversicherung andererseits zu prüfen sein, ob sich das Vertragsangebot der Klägerin unzweideutig als ein Angebot zum Abschluß eines Vertrages der in Betracht kommenden Arten darstellt, oder ob sein Inhalt zweideutig ist. Nur in letzterem Falle kann ein versteckter Einigungsmangel der Parteien in Frage kommen. Er würde gemäß § 155 BGB. dann das Zustandekommen eines Vertrages verhindern, wenn die Verschiedenheit des von den Parteien gewollten Vertragsinhaltes unter Berücksichtigung der englischen Rechtsauffassung einen so wesentlichen Punkt beträfe, daß die Parteien ohne eine Bestimmung über ihn den Vertrag nicht geschlossen haben würden.

Die Frage, ob das Vertragsangebot der Klägerin einen bestimmten Inhalt hatte oder zweideutig war, ist unter Anwendung der in § 157 BGB. niedergelegten Grundsätze zu prüfen. Für diese Prüfung kommt im wesentlichen der Inhalt der Police in Frage, da dieser das endgültige, von der Beklagten durch Unterzeichnung angenommene Vertragsangebot der Klägerin enthält. Soweit die vorhergehenden mündlichen und schriftlichen Erklärungen der Parteien für die Auslegung der Police von Bedeutung sein können, werden auch sie heranzuziehen sein. Bei der Auslegung der danach in Betracht kommenden Erklärungen kommt es gemäß § 157 BGB. nicht auf ihren Wortlaut an, sondern darauf, welcher Inhalt ihnen nach Treu und Glauben unter Berücksichtigung der Verkehrssitte beizulegen ist. Es läßt sich nicht erkennen, daß das Berufungsgericht bei der von ihm vorgenommenen Auslegung diesem Grundsatze völlig gerecht geworden ist. Welcher Inhalt einer Erklärung nach der Verkehrssitte beizulegen ist, wird sich vorliegendenfalls erst ermitteln lassen, wenn festgestellt wird, welche Bedeutung ihr ein Versicherungspraktiker unter Berücksichtigung des englischen Rechts beimißt. Die Ausführungen des Berufungsgerichts, welches einen solchen nicht herangezogen hat, lassen die Möglichkeit offen, daß es die Bedeutung der Verkehrssitte für die Aus-

Digitized by Google

legung des Inhalts der von ihm herangezogenen Parteierklärungen verkannt hat.

Die Revisionen der Klägerin sind nach den vorstehenden Darlegungen begründet. Die angefochtenen Urteile waren somit aufzuheben und die Sache zur anderweiten Verhandlung und Entscheidung, bei welcher gegebenenfalls auf die weiteren Einwendungen gegen die Klageforderung einzugehen sein wird, an das Berufungsgericht zurückzuverweisen. Es erschien angemessen, von der Befugnis zur Verweisung an einen anderen Senat Gebrauch zu machen.

Anmerkung: Die in diesem Urteil angewendete Behandlung der international-privatrechtlichen Frage enthält eine Kraftprobe auf den unglücklichen Gesichtspunkt des Parteiwillens, und zwar mit dem Ergebnis zweifachen Scheiterns, einerseits bezüglich der Annahme, die Parteien hätten sich für die Teilung der international-privatrechtlichen Frage (Zustandekommen des Vertrages, Verpflichtungsinhalt) entschieden, sodann bezüglich der Annahme, die Parteien hätten für die Frage des Zustandekommens des Vertrages ein bestimmtes Recht ausgesucht und als maßgebend bestimmt. Beide Annahmen sind tatsächlich absurd. Hinsichtlich der Frage des Zustandekommens tritt die rechtliche Absurdität hinzu, daß konsequent die Vorfrage aufgeworfen werden müßte, welches Recht für die Frage maßgebend ist, ob die Parteien in dieser Hinsicht das maßgebende Recht bestimmen dürfen. Die von dem Urteil stillschweigend vorausgesetzte Bejahung dieser letzten Frage ist völlig haltlos.

Niemeyer.

Lebensversicherungsvertrag, in Wien auf österreichische Währung gestellt. — Aufwertung.

RG. 27. 1. 1928 (465/27 VII).

Der Kläger, deutscher Staatsangehöriger, hat am 1. Juli 1909 in Wien, wo er damals in Stellung war, bei der Beklagten eine Lebensversicherung im Betrage von 100 000 österreichischen Kronen genommen. Die Versicherungssumme sollte mit dem Tode des Klägers, spätestens aber am 1. Juli 1924, fällig werden. Die in Kronen zahlbaren Prämien sind regelmäßig an die Kasse der Beklagten in Stuttgart, einige Prämien auch an die Generalvertretung der Beklagten in Wien gezahlt worden. Die Prämie für 1923 ist wegen der Geldentwertung nicht mehr eingefordert worden. Der Kläger begehrt Aufwertung der am 1. Juli 1924 fällig gewordenen Versicherungs-

Digitized by Google

summe auf 45 323 österreichische Goldkronen oder 38 524,55 ℛℳ nebst 10 % Zinsen. Das Landgericht hat die Beklagte zur Zahlung von 17 000 ℛℳ nebst Zinsen verurteilt und den weitergehenden Klageanspruch abgewiesen. Das Berufungsgericht hat auf Berufung beider Parteien den Klageanspruch dem Grunde nach mit der Maßgabe für gerechtfertigt erklärt, daß der Kläger nicht aus dem Aufwertungsstock, sondern nur aus dem sonstigen Vermögen der Beklagten Befriedigung fordern kann. Das Reichsgericht hat die Revision der Beklagten zurückgewiesen. 1. Das Berufungsgericht hat angenommen, daß auf das Versicherungsvertragsverhältnis der Parteien deutsches Recht anzuwenden sei. Die Revision will dies nicht gelten lassen; sie hält das österreichische Recht für maßgebend, weil der Kläger zur Zeit des Vertragsschlusses in Wien seinen Wohnsitz gehabt hat, der Vertrag durch die Wiener Generalvertretung abgeschlossen worden ist, österreichische Kronenwährung vereinbart wurde, die Wiener Gerichte für alle Streitigkeiten aus dem Versicherungsvertrage zuständig sein sollten, und weil schließlich zu den allgemeinen Versicherungsbedingungen der Beklagten gewisse Zusatzbestimmungen hinzugetreten seien, die von der österreichischen Aufsichtsbehörde als Voraussetzung für die Aufnahme des Geschäftsbetriebes der Beklagten in Österreich verlangt wurden. Außerdem habe der Kläger die österreichische Versicherungssteuer aus den von ihm gezahlten Prämien vergüten müssen. Dieser Revisionsangriff kann keinen Erfolg haben. Das Berufungsgericht ist in Übereinstimmung mit der reichsgerichtlichen Rechtsprechung davon ausgegangen, daß in erster Linie für die Frage, welches Recht anzuwenden ist, der Wille der Vertragsparteien maßgebend sei, und daß, wenn der Vertrag eine ausdrückliche Vereinbarung darüber nicht enthalte, im Wege ergänzender Vertragsauslegung (§ 157 BGB.) zu ermitteln sei, was die Parteien bei vernünftiger und billiger Berücksichtigung aller Umstände mutmaßlich über das anzuwendende Recht bestimmt haben würden. Es beruft sich namentlich auf die Entsch. RG. 68, 203, insbesondere S. 207. Dort ist wiederholt ausgesprochen, daß, wenn

Digitized by Google

auch im allgemeinen der Erfüllungsort über das anzuwendende Recht entscheiden möge, doch bei gegenseitigen Verträgen unter Deutschen, wenngleich der Erfüllungsort für den einen Kontrahenten im Auslande liege, regelmäßig das ganze Vertragsverhältnis dem deutschen Recht zu unterstellen sei, da dies der mutmaßlichen Absicht der Kontrahenten entsprechen werde. Nun ist zwar dieser Satz dort nur als ein Beispiel angeführt worden, um darzulegen, daß das RG. stets bemüht war, einheitliche Vertragsverhältnisse nicht nach zwei verschiedenen Rechtssystemen zu beurteilen, je nachdem es sich um die Verpflichtungen der einen oder der anderen Partei handelte, sondern ein Rechtssystem zu finden, nach welchem das Vertragsverhältnis einheitlich zu beurteilen sei. Anschließend ist auf weitere solcher Beispiele aus der Rechtsprechung hingewiesen. Die Revision meint nun, in den Entsch. RG. 13, 122; 40, 197; 59, 114, worauf das RG. als Belege für den oben wiedergegebenen Satz Bezug genommen hat, habe es sich um Fälle gehandelt, wo besondere Beziehungen der Vertragsparteien zu dem Orte des Vertragsabschlusses oder zu dem Lande, dem dieser Ort angehörte, nicht vorgelegen hätten. Wenn dies wirklich richtig wäre — für den in RG. 59, 114 beurteilten Fall ist es jedenfalls nicht richtig —, so würde daraus gegen die Allgemeingeltung des Satzes noch nicht zu folgern sein, daß, wenn zwischen Deutschen ein gegenseitiger Vertrag geschlossen wird, auch dann, wenn der Abschlußort im Auslande liegt, die eine Partei im Auslande wohnt, die andere durch einen im Auslande ständig bestellten Vertreter handelt, die Vertragsparteien mutmaßlich das ganze Vertragsverhältnis nach deutschem Recht beurteilt wissen wollen. Es müssen schon besondere Umstände vorliegen, aus denen zwingend die Anwendung des ausländischen Rechtes zu folgern ist. Es ist zwar richtig, daß in einer Entscheidung aus dem Jahre 1891 das RG. in einem einen Versicherungsvertrag betreffenden Falle (Seuff. Arch. 47, Nr. 2) einmal ausgesprochen hat, daß ein von einem Agenten einer deutschen Versicherungsgesellschaft am Wohnort des deutschen Versicherten geschlossener Vertrag ein-

Digitized by Google

heitlich von dem Rechte dieses Wohnorts beherrscht werde. Aber es handelte sich damals nicht um die Frage, ob deutsches oder ausländisches Recht, sondern ob hessisches oder preußisches Recht anzuwenden sei; also um einen Fall, der heute nicht mehr geltendes Recht betraf. In der Entsch. RG. 68, 203 ist er auch nur angezogen, um, wie schon erwähnt, darzulegen, daß das RG. stets darauf hingewirkt hat, einheitliche Vertragsverhältnisse einem einzigen Rechtssystem zu unterstellen. Nun hat das Berufungsgericht alle die Umstände, aus welchen die Revision die Anwendung österreichischen Rechtes auf den vorliegenden Fall herleiten will, erwogen, aber daraus nicht die Überzeugung erlangt, daß es dem Willen der Parteien entsprach, sich österreichischem Rechte zu unterwerfen. Diese Vertragsauslegung gehört dem der Revision verschlossenen Gebiete der Tatsachenwürdigung an. Ein Rechtsirrtum ist in dieser, immerhin möglichen, Auslegung nicht erkennbar. 2. Was ferner die Passivlegitimation der Beklagten anlangt, so hat das Berufungsgericht sie bejaht, indem es annimmt, daß das österreichische Gesetz vom 30. September 1921 (Bundesgesetzblatt 1921 Nr. 547) — wonach das Bundesministerium für Inneres und Unterricht auf Antrag der beteiligten Versicherungsanstalten im Einvernehmen mit dem Bundesministerium für Justiz aussprechen kann, daß die übernehmende Versicherungsanstalt aus den betreffenden inländischen Versicherungsverhältnissen allein berechtigt und verpflichtet ist —, wenn es auch für die österreichischen Versicherungsnehmer bindend sein möge, die deutsche Beklagte nicht von ihrer nach den einheimischen Gesetzen begründeten Haftung befreien könne. Der Phönix sei also dadurch, daß die Beklagte ihre österreichischen Versicherungsverträge auf ihn übertragen hat, dem Kläger gegenüber in bezug auf ihre Verpflichtungen aus dem mit ihr abgeschlossenen Versicherungsvertrage nicht an ihre Stelle getreten. Auch der hiergegen gerichtete Angriff der Revision ist unbegründet. Da das Vertragsverhältnis unter deutschem Rechte steht, so würde nach § 415 BGB. die Beklagte von ihrer Verpflichtung aus dem Vertrage nur befreit worden

Digitized by Google

sein, wenn der Kläger die Übernahme dieser Verpflichtung durch den Phönix genehmigt hätte. Diese Genehmigung ist nicht behauptet. Der österreichische Gesetzgeber konnte freilich das österreichische Gesetz, das dem § 415 BGB. entspricht, abändern, nicht aber das hier maßgebliche deutsche Gesetz. 3. Die Revision bekämpft schließlich die Ansicht des VR., daß nach deutschem Recht ein auf ausländische Währung lautender Versicherungsanspruch frei aufgewertet werden könne. Auch in dieser Hinsicht muß der Revision der Erfolg versagt werden. Die Meinung der Revision, daß die Aufwertung von Versicherungsansprüchen durch das AufwG. und die zu ihm ergangenen VO. erschöpfend geregelt worden sei, und zwar auch sofern sie auf ausländische Währung lauten, ist nicht als richtig anzuerkennen. Das Aufw.G. vom 16. Juli 1925 regelt nur die Aufwertung von Versicherungsansprüchen, die auf Markwährung oder eine andere nicht mehr geltende inländische Währung lauten; denn § 1 AufwG. bildet die Grundlage für das ganze AufwG., also auch für die die Aufwertung von Versicherungsansprüchen betreffenden Bestimmungen der §§ 59—61. Auf Grund des § 59 Abs. 2 AufwG. konnten und können daher auch nur Bestimmungen über die Aufwertung von Ansprüchen aus Versicherungsverträgen anderer als der in Abs. 1 bezeichneten Art erlassen werden, sofern die Ansprüche die Haftung einer bestimmten in Mark oder einer anderen nicht mehr geltenden inländischen Währung ausgedrückten Geldsumme zum Gegenstand haben. Daher ist schon aus diesem Grunde die Anwendung der VO. vom 22. Mai 1926 hier ausgeschlossen (vgl. Urteil des erkennenden Senats vom 1. März 1927 in Seuff Arch. 81, 302), und es bedarf nicht mehr der vom Berufungsgericht angestellten Prüfung der Frage, ob der Art. 3 dieser Verordnung sich auf Lebensversicherungsverträge bezieht. Aus dem gleichen Grunde konnten auch in der Durchführungsverordnung zum AufwG. vom 29. November 1925 Bestimmungen über die Aufwertung von Versicherungsansprüchen, die auf eine Auslandswährung lauten, nicht getroffen werden, und sie sind darin auch nicht getroffen

Digitized by Google

worden. Das ergibt sich schon aus Art. 95 der Durchführungsverordnung, wo es im Satz 2 heißt: „Die Ansprüche müssen .... die Zahlung einer bestimmten in Mark oder einer anderen nicht mehr geltenden inländischen Währung ausgedrückten Geldsumme zum Gegenstand haben". Die Vorschriften in Art. 101 Abs. 1 und Art. 109 haben denn auch mit der Frage der Aufwertung von Fremdwährungsansprüchen nichts zu tun, sondern regeln nur die Beteiligung solcher Ansprüche an dem für Versicherungsansprüche in inländischer Währung gebildeten Aufwertungsstocke. Das folgt schon daraus, daß in den genannten Vorschriften von Fremdwährungsansprüchen ganz allgemein gesprochen wird, also auch solche einbegriffen und wahrscheinlich in erster Linie gemeint sind, bei denen eine Aufwertung überhaupt nicht in Frage kommt, weil die betreffenden Währungen (z. B. Dollars, Schweizer Franken, englische Pfunde) unter Geldentwertung nicht oder doch nur unwesentlich gelitten haben. Daß die in einer wertbeständig gebliebenen Währung Versicherten sich mit der Beteiligung am Aufwertungsstock begnügen müßten, ist aber sicherlich nicht der Sinn der genannten Bestimmungen. Wenn somit die deutsche Aufwertungsgesetzgebung keinerlei Bestimmungen über die Aufwertung von Ansprüchen in ausländischer Währung enthält, so ist die Frage, ob und in welchem Maße solche Ansprüche aufzuwerten sind, nach allgemeinen Grundsätzen des hier in Betracht kommenden deutschen Rechtes zu bewerten. Dazu bedarf es nicht der Bezugnahme auf § 62 AufwG., der sich übrigens auch nur auf Ansprüche in inländischer Währung bezieht. Nun hat zwar das RG. in mehreren Entscheidungen (JW. 1925, 1986 Nr. 2; 1926, 1323 Nr. 3; WarnRspr. 1925 Nr. 105) die Aufwertung von Ansprüchen in ausländischer Währung abgelehnt. Aber in den diesen Entscheidungen zugrunde liegenden Fällen handelte es sich um französische Franken und niederländische Gulden, und die Ablehnung der Aufwertung beruhte im wesentlichen auf der Erwägung, daß diese Währungen zwar von mehr oder minder starken Kursverlusten, nicht aber von einer so katastrophalen Geldentwertung, wie die deutsche

Digitized by Google

Mark, betroffen worden seien. Ganz anders liegt die Sache aber bei der österreichischen Kronenwährung. Auch die Krone ist gleich der Mark von einer katastrophalen Entwertung betroffen worden. Die 100 000 Kronen, welche die Versicherungssumme bildeten, sind gänzlich wertlos geworden. Dieselben Billigkeitsgründe, aus denen die Aufwertung von Markforderungen für gerechtfertigt erachtet worden ist, müssen bei Anwendung deutschen Rechtes auch zur Aufwertung von Forderungen in österreichischen Kronen führen. Nach dem Grundsatz von Treu und Glauben (§ 242 BGB.) kann die Beklagte den Kläger nicht mit dem Angebot von 100 000 österreichischen Kronen, die übrigens außer Kurs sind, abfinden. Wie die österreichische Gesetzgebung und die österreichische Rechtsprechung sich zur Aufwertungsfrage stellen, hat, da hier die Grundsätze des deutschen Rechtes anzuwenden sind, außer Betracht zu bleiben.

Wechsel. — Gefälligkeitsakzept. — Wertersatzforderung. — Maßgeblichkeit des Rechtes des (deutschen) Erfüllungsortes.

RG. 27. 1. 1928 (331/27 II).

Anfang 1914 gab die Klägerin gefälligkeitshalber dem Beklagten vier in Paris zahlbare Akzepte ihrer Pariser Niederlassung über je 60 000 franz. Franken, fällig am 30. Juli, 5. und 30. September und 30. Oktober 1914. Der Beklagte wollte sich durch Diskontierung der Akzepte unter Ausnutzung des niedrigeren Diskontsatzes auf Paris Geld für den Umbau seines Leipziger Hauses beschaffen; er hatte deshalb, wie er der Klägerin am 6. Januar 1914 (Bl. 7 der Anlage) bestätigt hat, diese Akzepte „bei Verfall selbst zu decken". Versehen mit seiner Ausstellerunterschrift diskontierte er die Wechsel dann auch bei der Dresdner Bank, die sie nach Frankreich weiterbegeben hat. Zur Deckung des ersten Akzeptes hat der Beklagte rechtzeitig vor dem 30. Juli 1914 der in Leipzig befindlichen Hauptniederlassung der Klägerin einen Scheck auf Paris in Höhe von 60 000 franz. Fr. zugehen lassen. Auf die drei übrigen Wechsel hat er nichts bezahlt.

Digitized by Google

Die Klägerin behauptet, diese drei Wechsel seien vom franz. Sequester ihrer alsbald nach Kriegsausbruch unter Zwangsverwaltung gestellten Pariser Niederlassung im Mai 1916 mit Mitteln derselben zugunsten franz. Banken eingelöst worden. Sie erachtet den Beklagten für verpflichtet, ihr, sei es aus dem Vertrag, sei es aus ungerechtfertigter Bereicherung, den vollen Goldwert ihrer Zahlungen in Höhe von 144 000 ℛℳ zu erstatten und sie hat mit der am 26. September 1925 zugestellten Klage beantragt, den Beklagten zur Zahlung des dem Werte von 50 000 ℛℳ am Zahlungstag entsprechenden Betrags nebst 5 % Zinsen hieraus seit dem 1. November 1919, und zwar nach seiner Wahl entweder in deutscher Reichswährung oder in franz. Franken nach dem Umrechnungskurs am Zahlungstage zu verurteilen. In zweiter Instanz hat sie hilfsweise Verurteilung des Beklagten zur Zahlung von 180 000 franz. Franken und Erstattung des in der Entwertung des Franken bestehenden Verzugsschadens verlangt. Das Landgericht hat nach dem Hauptantrag, das Berufungsgericht zum Teil nach dem Hilfsantrag verurteilt, das Reichsgericht hat das erste Urteil wiederhergestellt. Auszugehen ist davon, daß der französische Kriegssequester der Pariser Zweigniederlassung der Klägerin die beiden am 5. bezw. 30. September 1914 fällig gewesenen Wechsel über je 60 000 franz. Fr. am 24. Mai 1916 gegenüber der als Wechselgläubigerin legitimierten Bank von Frankreich mit 120 000 franz. Fr. Hauptsumme und 9758,35 franz. Fr. Zinsen, sowie am 27. Mai 1916 den weiteren am 30. Oktober 1914 fällig gewesenen Wechsel über 60 000 französische Fr. der gleichermaßen legitimierten Société Générale gegenüber mit 60 000 franz. Fr. Stamm und 4494 franz. Fr. Zinsen eingelöst hat, und zwar mit Mitteln eben dieser Niederlassung. Das Vermögen der Pariser Zweigniederlassung war eigenes Vermögen der Klägerin und dies auch trotz der Sequestration durch die französische Regierung noch im Zeitpunkte der Einlösung der Wechsel gewesen (vgl. auch das englische Verhältnisse betr. Urteil: RG. 116, 330 ff.). Durch die Einlösung der Wechsel sind die Akzeptverpflichtungen der Klägerin, aber auch, worauf von hier aus im besonderen

Digitized by Google

hinzuweisen ist, die Regreßverbindlichkeiten des Beklagten aus den Wechseln, die er diskontiert hatte, getilgt worden, und diese Tilgung ist mit Mitteln der Klägerin erfolgt durch eine Person, die hierzu befugt war. Die Wechsel waren jedoch von der Klägerin nach der in Leipzig zwischen den daselbst ansässigen reichsdeutschen Parteien getroffenen Abmachung nur gefälligkeitshalber akzeptiert worden; sie gingen deshalb im Innenverhältnis der Parteien den Beklagten an; er hatte der Klägerin gegenüber für deren Einlösung aufzukommen. Eben aus diesem der Wechselakzeptierung zugrunde liegenden Rechtsverhältnis will Klägerin ihre jetzigen Ansprüche gegen den Beklagten herleiten.

Mit Recht nimmt das Berufungsgericht an, daß Erfüllungsort für diese Ansprüche Leipzig ist und daß sie demgemäß nach deutschem Recht zu beurteilen sind.

Nicht zu beanstanden ist endlich die weitere Folgerung des Berufungsgerichts, daß die Klägerin hiernach wegen der aus ihrem Vermögen erfolgten Tilgung der Wechselforderung von dem Beklagten gemäß § 670 BGB. Aufwendungsersatz verlangen könne. Dagegen verneint das Berufungsgericht zu Unrecht eine Haftung des Beklagten auch aus dem Rechtsgrund der ungerechtfertigten Bereicherung, auf den die Klage mit abgestellt ist. Durch die Einlösung der Wechsel ist der Beklagte der Gefahr enthoben worden, aus denselben als Aussteller von seinen Nachmännern in Anspruch genommen zu werden, mit anderen Worten, er ist durch deren Befriedigung aus dem Vermögen der Klägerin von diesen seinen Regreßverpflichtungen befreit worden und damit der Diskonterlös endgültig seinem Vermögen verblieben. Da die Wechsel im Innenverhältnis der Parteien ihn allein angingen, ist er allerdings insofern — Befreiung von den Regreßschulden — auf Kosten der Klägerin „ohne Rechtsgrund" bereichert. Diese in der Befreiung von Schulden bestehende Bereicherung konnte ihrer Natur nach in der Folge nicht wieder wegfallen oder sich mindern. Beizustimmen ist aber dem Berufungsgericht wiederum darin, daß die Ersatzansprüche der Klägerin gegen den Beklagten weder

Digitized by Google

von den Bestimmungen des VV., insbesondere denjenigen des Art. 297 Nr. 2 b, noch von den darauf sich gründenden Liquidationsmaßnahmen der französischen Regierung gegen die Pariser Zweigniederlassung ergriffen wurden. Ebensowenig handelt es sich insofern um Ansprüche, die dem Ausgleichsverfahren (Art. 296 Nr. 2 VV. und §§ 7, 25 AusglG in der Fassung vom 20. November 1923 [RGBl. I, 1135]) unterliegen würden oder unterlegen hätten. Im Gegensatz zu dem Landgericht vertritt das Berufungsgericht nun aber weiterhin die Auffassung, daß die Klägerin, weil sie aus ihrem Vermögen franz. Franken nicht Mark aufgewendet habe, mit der sich aus § 244 BGB. für den Schuldner ergebenden Möglichkeit auch nur eine Ersatzforderung in franz. Franken, nicht aber in Reichsmark habe; es lehnt ferner den Standpunkt ab, daß der Beklagte, für die zwischen der Zahlung der Wechsel und der Mahnung (20. Februar 1925) eingetretene Entwertung des franz. Franken aufzukommen habe, weil dieselbe bis dahin eine verhältnismäßig geringfügige gewesen sei, die Frankenforderung der Klägerin auch während des Verfalls der deutschen Mark Vorteile geboten habe, hiernach eine Aufwertung nicht veranlaßt erscheine; dagegen bejaht es die Haftung des Beklagten für die seit der Mahnung (20. Februar 1925) weiter fortgeschrittene Entwertung des franz. Franken aus dem rechtlichen Gesichtspunkte der Verzugsschadensersatzpflicht. Die hiergegen gerichtete Revision muß im wesentlichen Erfolg haben. Die Ansprüche der Klägerin, die ausdrücklich auf §§ 670 und 812 ff. BGB. gestützt sind, richten sich im einen, wie im andern Falle auf Wertersatz. Dabei kann es keinen Unterschied ausmachen, ob die Einlösung der Wechsel mit an und für sich schon vorhandenen Geldern geschehen ist oder ob zu diesem Behuf erst noch Waren der Pariser Niederlassung durch den Sequester versilbert werden mußten und versilbert worden sind. Auch wenn es sich bloß um die Aufwendung baren Geldes handelte, war der verwendete Geldbetrag nur das Maß für den zu ersetzenden Wert (s. *Mügel*, 5. Aufl., S. 148 ff.). Der Klägerin müssen demnach die Aufwendungen, die im Mai 1916 der Sequester aus ihrem

Digitized by Google

Vermögen gemacht hat bezw. die damals der Beklagte hätte machen müssen, dem damaligen Werte nach entsprechend dem jetzigen Geldstand erstattet werden. Es handelt sich also gar nicht um ein eigentliches Aufwertungsproblem, vielmehr um eine Umwertungsfrage, mag nun eine Franken- oder Markforderung vorliegen. Würde man der Geldentwertung hier — vom Falle des Zahlungsverzugs abgesehen — ohne weiteres die Berücksichtigung versagen, so würde dies im Kern auf gar nichts anderes, als auf eine teilweise Aberkennung des Erstattungsanspruchs hinauslaufen. Dafür fehlt es an jedem Rechtsgrund. Hierzu kommt, daß gerade im vorliegenden Fall die Abmachungen der Parteien nach Treu und Glauben doch nur dahin verstanden werden können, daß die Klägerin durch ihre „Gefälligkeit", die dem Beklagten die Diskontierung der Wechsel ermöglicht und so mittelbar die von ihm „wertbeständig" angelegte Diskontsumme verschafft hat, nicht in Nachteil geraten soll, zumal sie ihm weiterhin durch Tilgung der Wechselansprüche und damit auch seiner Regreßverbindlichkeiten aus ihrem Vermögen den Besitz und Genuß des Diskonterlöses erst noch endgültig gesichert hat. Nach alledem kann es im vorliegenden Falle auch vom Standpunkte einer billigen Interessenabwägung aus gesehen als mit Treu und Glauben nicht unvereinbar gelten, daß die „Gefahr" einer „zufälligen" Geldentwertung, die hier tatsächlich eine sehr beträchtliche gewesen ist, zu Lasten des Beklagten geht. Besondere Umstände, die zu einer anderen Beurteilung Anlaß geben könnten, sind nicht dargetan. Daß die Klägerin, wie das Berufungsgericht meint, ihre Ansprüche wegen der Geldentwertung nur auf den Gesichtspunkt des Verzugsschadens gestützt hätte, ist unzutreffend. Sie hat dieselben vielmehr mit aus §§ 670, 812 ff. BGB. hergeleitet. Schuldet aber der Beklagte Wertersatz, hat er also den Wert zu leisten, den die Frankenzahlungen der Klägerin im Mai 1916 nach dem damaligen Frankenkurs hatten, dann spielt die Frage, ob eine Valutaschuld vorliegt oder nicht, im praktischen Ergebnis keine Rolle. Denn ob der Beklagte gegebenenfalls unter Abzug eines Verarmungsfak-

Digitized by Google

tors mit der facultas alternativa der Reichsmarkzahlung (§ 244 BGB.) verurteilt wird, so viel franz. Franken zu zahlen, als nach dem jetzigen niedrigeren Frankenkurs zum Ausgleich des Wertes der Frankenzahlung vom Mai 1916 erforderlich sind, oder ob umgekehrt die Verurteilung auf den entsprechenden Reichsmarkbetrag mit der facultas alternativa der Zahlung in Franken geht, bedeutet im Erfolg dasselbe. Insofern ist nicht ersichtlich, wieso der Beklagte sachlich durch das Urteil erster Instanz beschwert sein sollte. Im übrigen ist der Anspruch der Klägerin auch Markanspruch. Richtig ist zwar, daß aus ihrem Vermögen französische Franken aufgewendet wurden und aufgewendet werden mußten, weil die Wechselverbindlichkeiten Frankenschulden waren. Diese Franken sind auch nicht etwa durch Umwandlung eines Markguthabens erst beschafft worden. Darauf kommt es aber nicht entscheidend an. Eine ausdrückliche Bestimmung darüber, in welcher Währung der Beklagte etwaige Aufwendungen zu ersetzen habe, ist unstreitig nicht getroffen. Die Parteien waren zur Zeit des Vertragsabschlusses Deutsche und in Leipzig ansässig; hier hatten sie ihre gewerbliche Niederlassung und hier hat der Beklagte den Ersatzanspruch zu erfüllen. Irgendwelche Anhaltspunkte für eine stillschweigende Vereinbarung auf Leistung eines etwaigen Ersatzes in Frankenwährung bestehen nicht. An und für sich greift deshalb § 361 HGB. ein. Danach ist im Zweifel in der Währung des Erfüllungsortes zu leisten. Erfüllungsort der Ersatzschuld des Beklagten ist aber Leipzig, gleichviel ob sie auf dem Rechtsgrunde des Auftrages oder der ungerechtfertigten Bereicherung beruht. Aus der Natur des Anspruchs folgt nichts Gegenteiliges. Er geht auf Wertersatz. Wären Sachwerte aus dem Vermögen der Klägerin im Interesse des Beklagten aufgewendet, z. B. Waren versilbert worden, so könnte es für die Währung, in der Ersatz zu leisten ist, nicht ausschlaggebend sein, ob sie seinerzeit etwa mit Mark- oder Fremdvaluta beschafft worden sind. Vielmehr müßte insoweit in Ermangelung anderweiter Abmachung § 361 HGB. zur Anwendung kommen. Es ist aber nicht abzusehen,

Digitized by Google

weshalb dann etwas anderes gelten sollte, wenn die Aufwendung in gesetzlichen oder usuellen Zahlungsmitteln einer Fremdwährung bestand. Auch hier hat vielmehr die Zahlung in Fremdwährung nur die Bedeutung eines Rechnungsfaktors für die Ermittlung der Höhe des Wertersatzes. Der Beklagte kann sich seiner Erstattungspflicht, sei es ganz, sei es teilweise, auch nicht unter Berufung darauf entschlagen, was geschehen wäre, wenn die Wechsel von dem Sequester nicht eingelöst worden wären. Es mag sein, daß die zu deren Tilgung verwendeten Beträge alsdann mit dem sonstigen Vermögen der Pariser Zweigniederlassung im Besitz des Sequesters verblieben und letzten Endes damit ebenfalls der Liquidation durch den französischen Staat anheimgefallen wären mit der Folge, daß sich die Klägerin gemäß § 2 des Liquidationsschädengesetzes in der Fassung vom 20. November 1923 (RGBl. I, 1148) bis auf weiteres mit einer Entschädigung von zwei Tausendsteln durch das Reich hätte zufrieden geben müssen. Dies ist aber unerheblich, weil längst vor dem Friedensvertrag nebst Anhangsgesetzen die fraglichen Mittel der Klägerin zur Bereinigung der im Innenverhältnis den Beklagten angehenden Wechselschulden verwendet und damit der Erstattungsanspruch der Klägerin gegen ihn erwachsen war, der eben nicht mehr das Schicksal des übrigen in der Pariser Zweigniederlassung der Klägerin festgelegten Vermögens teilte. Ebensowenig kann der Beklagte mit Erfolg geltend machen, daß er, wenn die Wechsel von dem Sequester nicht bezahlt und alsdann im Ausgleichsverfahren abgerechnet worden wären, nach § 25 RAusglG. vom 20. November 1923 (RGBl. I, 1135) nur ein Zweihundertstel des Vorkriegskurses zu zahlen gehabt hätte. Wiederum ist dem entgegenzuhalten, daß längst vor dem Inkrafttreten des Friedensvertrages und des AusglG. tatsächlich die Wechsel mit dem Gelde der Klägerin eingelöst wurden und damit ihre Ersatzforderung entstanden war. Hätte sie damals alsbald von diesem Sachverhalt Kenntnis erlangt und wäre sie in der Lage gewesen, die Einlösung der Wechsel nachzuweisen, so ist nicht abzusehen, wieso sich der Beklagte zu jener Zeit seiner Verpflichtung

Digitized by Google

zum vollen Ersatz mit Erfolg hätte entziehen können. Der Umstand aber, daß die Klägerin von den anspruchsbegründenden Tatsachen erst sehr viel später erfahren hat, vermag an der Rechtslage nichts zu ändern. Fehl geht endlich die Berufung des Beklagten darauf, daß die Klägerin mit ihren Gläubigern einen Zwangsvergleich geschlossen habe. Dieser Umstand ist von Bedeutung für das Verhältnis der Klägerin zu ihren Gläubigern, berührt aber die Verpflichtungen ihrer Schuldner nicht. Sie können irgendwelche Rechtsvorteile daraus nicht herleiten. Die Erwägungen, auf Grund deren das Landgericht, das noch einen Verarmungsfaktor von 30 bis 40 % berücksichtigt, den Klagantrag in Höhe von mindestens 50 000 RM für begründet erklärt hat, lassen auch sonst einen Rechtsverstoß nicht erkennen. Zur Hauptsache mußte deshalb die Revision der Klägerin vollen Erfolg haben. Dagegen erweist sich ihr Zinsenanspruch, da die Verjährung erst durch die am 26. September 1925 erfolgte Klagzustellung unterbrochen worden ist und der Beklagte die Verjährungseinrede erhoben hat, gemäß §§ 197, 201 BGB. erst ab 1. Januar 1921 als unbegründet; mit ihrem weitergehenden Zinsenanspruch war die Klägerin abzuweisen.

Aufhebungsklage gegen ausländische Schiedssprüche.

RG. 7. 2. 1928 (436/27 VII).

Die Klägerin hat nach der Behauptung der Beklagten im Herbst 1925 von dieser unter den Bedingungen und Usancen der Börse für landwirtschaftliche Produkte in Wien zwei Waggonladungen rumänische Walnüsse gekauft und sich für etwaige Streitigkeiten aus diesem Vertrage der Entscheidung des Schiedsgerichts der bezeichneten Börse unterworfen. Über die Abnahme und Bezahlung der Nüsse gerieten die Parteien in Streit, so daß sich die Verkäuferin veranlaßt sah, diese öffentlich versteigern zu lassen. Den dabei erlittenen Ausfall am Kaufpreis klagte sie darauf bei dem genannten Börsenschiedsgericht in Wien ein. Dieses hat durch Spruch vom 22. Dezember 1925, der den Parteien zugestellt ist, die Be-

Digitized by Google

klagte für schuldig erklärt, an die Klägerin 1371,55 $ nebst Zinsen zu zahlen, und ihr auch die Kosten des Schiedsverfahrens auferlegt. Die Beklagte hat mit der Behauptung, daß das Schiedsverfahren unzulässig gewesen sei, beim Landgericht klagend die Aufhebung des Schiedsspruchs verlangt und dort auch ein obsiegendes Urteil erstritten. Das Berufungsgericht hat aber in Abänderung dieses Urteils die Klage abgewiesen, indem es angenommen hat, daß für die Aufhebungsklage gegen den Schiedsspruch die deutschen Gerichte nicht zuständig seien. Die Revision der Klägerin ist zurückgewiesen. Das Berufungsgericht geht richtig davon aus, daß eine Aufhebungsklage gegen den Schiedsspruch des Schiedsgerichts der Börse für landwirtschaftliche Produkte in Wien grundsätzlich nur in Frage kommen kann, wenn dieses Schiedsgericht auf Grund einer Vereinbarung der Parteien in Tätigkeit getreten ist, also ein vertragliches Schiedsgericht war. Daß das Berufungsgericht letzteres unterstellt, gereicht der Klägerin nicht zur Beschwer. Denn würde es sich um den Spruch eines Schiedsgerichts handeln, das durch staatliche Anordnung zur Entscheidung des Streites der Parteien berufen gewesen ist, so hätte die Aufhebungsklage schon darum der Abweisung unterlegen, weil für einen solchen Fall die Vorschriften der §§ 1025 ff. ZPO. überhaupt nicht gelten (RG. 108, 198; JW. 1920, 157). Aber auch bei der Unterstellung, daß das Schiedsverfahren ein vertragliches war, ist die Abweisung der Aufhebungsklage gerechtfertigt. Ohne Rechtsirrtum hat das Berufungsgericht angenommen, daß der erlassene Schiedsspruch ein ausländischer ist. Denn das Schiedsgericht, das den Spruch gefällt hat, war eine ausländische Einrichtung und hat auch sein Verfahren nach dem an seinem Sitz geltenden österreichischen Recht bestimmt. Gegen einen ausländischen Schiedsspruch findet aber, wie der erkennende Senat bereits in der Entscheidung RG. 116, 194 ausgesprochen hat, die Aufhebungsklage aus § 1041 ZPO. nicht statt. Wie dort ausgeführt ist, würde es die Tragweite einer ausländischen Entscheidung wesentlich beeinträchtigen und auch mit der Gerichtshoheit des ausländischen Staates nicht zu vereinen

Digitized by Google

sein, wenn das inländische Gericht die Macht hätte, die ausländische Entscheidung außer Kraft zu setzen. Dies muß für Schiedssprüche ebenso gelten, wie für Urteile, denn die fremde Staatshoheit schützt die in ihrem Gebiet erlassenen Schiedssprüche, wenn es sie anerkennt, in gleicher Weise, wie die Urteile der staatlichen Gerichte. Äußerstenfalls könnte deren Aufhebung auch nur mit Wirkung für das Inland geschehen. Eine solche Beschränkung aber würde Rechtsverwirrung schaffen, und selbst mit ihr würde die Vernichtung des Schiedsspruches durch eine Aufhebungsklage der deutschen ZPO. nicht zu erreichen sein, weil für die Aufhebung eines ausländischen Schiedsspruches nur die Mittel des ausländischen, nicht aber des deutschen Prozeßrechts zur Verfügung stehen und ausreichen. Die Ausführungen der Revision geben zu einer Aufgabe des vom Senat in der Entscheidung RG. 116, 194 vertretenen Standpunktes keinen Anlaß. Ohne weiteres schutzlos ist damit der Schuldner nicht. Denn er kann die Aufhebung des Schiedsspruches vor den österreichischen Gerichten betreiben und auch durch den Antrag auf Ablehnung des bei dem deutschen Gericht gestellten Gesuchs um Vollstreckbarerklärung des Schiedsspruches Schutz suchen. Dabei mag zwar, wie in der angezogenen Entscheidung schon hervorgehoben ist, infolge des Ausschlusses der Aufhebungsklage gegen den ausländischen Schiedsspruch die Lage des Schuldners schlechter sein können als beim inländischen Schiedsspruch, aber das ist für sich allein kein Grund, die Aufhebungsklage auch gegen ausländische Schiedssprüche zuzulassen (vgl. auch *Jonas:* JW. 1927, 1297 und *Kisch* ebenda, S. 1375). Auch der zwischen dem Deutschen Reich und der Republik Österreich geschlossene Staatsvertrag über Rechtsschutz und Rechtshilfe vom 21. Juni 1923 (RGBl. 1924 II. S. 55 ff.), in dem übrigens vertragliche Schiedssprüche nicht besonders erwähnt sind, ändert im gegebenen Falle an der Rechtslage nichts. Sollte sie eine Einschränkung der Vollstreckbarerklärung ausländischer Schiedssprüche zur Folge haben, so kann zwar die Frage entstehen, welche Bedeutung es hat, daß in diesem Vertrage der erst durch die Zivilprozeß-

Digitized by Google

novelle vom 24. Februar 1924 (RGBl. I, 135 ff.) eingeführten und wegen der Unzulässigkeit der Aufhebungsklage gegen ausländische Schiedssprüche für diese besonders erheblichen Änderung des § 1042 der deutschen ZPO. nicht Rechnung getragen ist. Aber sie bedarf hier ebensowenig der Entscheidung wie die Frage, ob in der Verordnung des österreichischen Bundeskanzlerrates vom 5. Oktober 1924 über die Vollstreckung der Schiedssprüche und der vor dem Schiedsgericht abgeschlossenen Vergleiche im Verhältnis zum Deutschen Reich (Österreichisches Bundesgesetzblatt 1924, 1289) die Folgen der neuen Fassung des § 1042 der deutschen ZPO. richtig erkannt worden sind.

Darlehnsvertrag zwischen einem Dänen als Darlehnsgeber und einem Deutschen in Rußland geschlossen. — Maßgeblichkeit des dänischen Rechtes kraft Vertragswillens.

RG. 12. 3. 1928 (530/27 III).

Der seinerzeit als Leiter einer dänischen Handelsniederlassung in Tschita (Transbaikalien) ansässig gewesene, inzwischen nach seiner dänischen Heimat zurückgekehrte *Kl.* hat laut den Schuldscheinen vom 8. Juli 1918 und 16. Mai 1918 dem Beklagten *H.* und seinem ursprünglichen Streitgenossen *S.*, welche beide sich damals als Angehörige des deutschen Heeres in Tschita in russischer Kriegsgefangenschaft befanden, Darlehn gewährt. Der Schuldschein vom 8. Juli 1918 lautet: „Wir Unterzeichneten *(H.* und *S.)* bescheinigen hierdurch, von Herrn *N. P. Nielsen* in Tschita 2000 Rubel empfangen zu haben, und verpflichten uns in solidum hierfür 2400 Kronen dänischer Währung in Kopenhagen an die „Den Danske Landmandsbank, Hypothek- og Vekselbank" auf *Nielsens* Sparkassenkonto Nr. 39717 kostenlos einzuzahlen. — Sollte die Einzahlung hinüber den 15. Oktober a. c. ausbleiben, so zahlen wir, ebenso in solidum, für die überschreitende Zeit 6 % jährliche Zinsen". Der Schuldschein vom 16. Mai 1918 hat denselben Wortlaut mit dem Unterschiede, daß die empfangene Summe auf 6000 Rubel und die zurückzuzahlende

Digitized by Google

Summe auf 7200 Kronen dänischer Währung angegeben ist. Aus dem Schuldschein vom 8. Juli 1918 hat der Kläger gegen *H.* und *S.* auf Zahlung eines Restbetrages des darin verbrieften Darlehns im Urkundenprozeß Klage erhoben. Gegen *H.* hat er das Vorbehaltsurteil des Landgerichts III in Berlin vom 23. April 1926 erwirkt, durch das dieser Beklagte als Gesamtschuldner neben dem durch ein vorangegangenes Versäumnisurteil verurteilten Streitgenossen *S.* dem Klageantrage gemäß verurteilt worden ist, 1840 dänische Kronen nebst 6 % Zinsen seit dem 15. Oktober 1918 zu zahlen. Im Nachverfahren ist dieses Urteil durch das Urteil des Landgerichts vom 15. Oktober 1926 für vorbehaltlos erklärt. Zugleich ist die Widerklage abgewiesen, mit der der Beklagte *H.* nachdem der Kläger ihn aufgefordert hatte, auf das Darlehn vom 16. Mai 1918 den Restbetrag von 5120 dänischen Kronen zurückzuzahlen, die Feststellung beantragt hat, daß dem Kläger eine Forderung von 5120 dänischen Kronen nebst Zinsen auf die in Tschita gegebenen Darlehn nicht zustehe. Das KG. hat die Berufung des Beklagten gegen das Urteil vom 15. Oktober 1926 zurückgewiesen. Mit der Revision erstrebt der Beklagte, daß unter Aufhebung der Vorentscheidungen die Klage abgewiesen und der Widerklage stattgegeben werde. Der Kläger ist vor dem RG. unvertreten geblieben. Der Beklagte hat die Erlassung des Versäumnisurteils gegen ihn beantragt. Hat der deutsche Richter über ein schuldrechtliches Vertragsverhältnis zu entscheiden, für dessen Beurteilung die Rechte verschiedener Rechtsgebiete in Frage kommen, so ist für ihn nach den in der Rechtsprechung des RG. feststehenden Grundsätzen in erster Linie das Recht maßgebend, dem die Vertragschließenden das Vertragsverhältnis ausdrücklich oder stillschweigend unterworfen haben oder nach der Gesamtheit der Sachumstände vernünftigerweise unterworfen haben würden, wenn sie die ihrer Bestimmung unterliegende Frage erwogen hätten; ist eine wirkliche oder mutmaßliche Willenseinigung der Vertragsparteien über die einheitliche Anwendung eines bestimmten örtlichen Rechtes nicht feststellbar, so ist das Recht des Ortes maß-

Digitized by Google

gebend, an dem die streitige Verpflichtung zu erfüllen ist (RG. 95, 165; 103, 261; 108, 243; WarnRspr. 1923/24 Nr. 118, 1925 Nr. 32, 1926 Nr. 189). Für den vorliegenden Fall ist mit dem Berufungsgericht nicht zu bezweifeln, daß es den sich zur Zeit schwerster, alle Grundlagen der Rechtsordnung erschütternder innerrussischer Wirren in Sibirien aufhaltenden Vertragsparteien, dem dort zu Handelszwecken weilenden dänischen Kläger und seinen beiden dort als Kriegsgefangene festgehaltenen deutschen Vertragsgegnern fern gelegen hat, das von Deutschland aus in Dänemark abzuwickelnde Schuldverhältnis dem russischen Rechte zu unterwerfen, dessen Herrschaftsbereich beide Teile sich so schnell wie möglich zu entziehen bemüht waren. Die von dem Beklagten vertretene Auffassung der Anwendbarkeit des russischen Rechts ist danach in den Vorentscheidungen mit Recht abgelehnt. Es fragt sich nur, ob deutsches oder dänisches Recht anzuwenden ist. Das Berufungsgericht nimmt eine stillschweigende Vereinbarung der Anwendung des dänischen Rechtes an, weil die Verpflichtung zur Zahlung dänischer Kronen in Kopenhagen zu einem wesentlichen Vertragsbestandteil erhoben, es dem Gläubiger auch freigestellt sei, die Schuldner, statt bei den Gerichten ihres Wohnsitzes in Deutschland, beim dänischen Gerichte zu verklagen. Diese Begründung stimmt im wesentlichen überein mit dem Standpunkte, den das Oberlandesgericht Hamburg in seinem Urteil vom 24. September 1926, V 160/26, eingenommen hat. Dort ist für einen Fall, in dem es sich um ein von demselben Kläger auch im Jahre 1918 in Sibirien anderen kriegsgefangenen Deutschen unter denselben Vertragsbedingungen, wie denen der vorliegenden Schuldscheine, gegebenes Darlehen handelte, die Anwendbarkeit des dänischen Rechts deshalb bejaht, weil es das Recht des Erfüllungsortes sei. Die Revision stellt (für den Fall der Ablehnung der Anwendbarkeit des russischen Rechts) zur Erwägung, ob aus den Schuldscheinen nicht als die Absicht der Vertragsparteien entnommen werden müßte, daß das Recht d e s Staates habe zur Anwendung kommen sollen, vor dessen Gericht Streitigkeiten nach Wahl des Gläubigers ent-

Digitized by Google

schieden würden. Diese Auffassung würde zu dem Ergebnis führen, daß, wenn der Gläubiger den einen der beiden Darlehnsschuldner vor einem deutschen, den anderen vor einem dänischen Gericht oder denselben Schuldner wegen eines Teilbetrages vor einem deutschen, wegen eines anderen Teilbetrages vor einem dänischen Gericht verklagt haben würde, bei diesem Gericht dänisches, bei jenem deutsches Recht hätte angewendet werden müssen. Eine solche Zwiespältigkeit der Rechtsanwendung mit Bezug auf die gleiche streitige Verpflichtung aus einem einseitigen Vertrage kann von den Vertragschließenden, selbst wenn sie rechtlich möglich sein sollte, vernünftigerweise nicht gewollt sein und darf ihrem Willen deshalb nicht unterstellt werden, und zwar um so weniger, als es nach jener Auffassung für die Zeit vor Anhängigkeit eines Rechtsstreites an einer Bestimmung über das anzuwendende Recht fehlt. Es kann der Revision auch nicht zugegeben werden, daß das Berufungsgericht den Unterschied zwischen der Festsetzung des Erfüllungsortes und der Verpflichtung der Schuldner verkannt habe, Geld dem Gläubiger an seinem von dem Erfüllungsorte verschiedenen Wohnsitz zu übermitteln. Das Berufungsgericht hat eben den Gesamtinhalt der Schuldscheine unter Berücksichtigung der Umstände, unter denen die Darlehen gegeben wurden, dahin gewürdigt, daß keine bloße Übermittelungspflicht übernommen ist, sondern daß die Rückgewährpflicht der Darlehnsschuldner in der Heimatswährung des Gläubigers an dessen Heimatsort erfüllt werden sollte, und es hat hieraus sowie aus der dem Gläubiger eingeräumten Möglichkeit, vor einem dänischen Gerichte zu klagen, auf die wiedergegebene stillschweigende Vereinbarung geschlossen. Das ist vom Rechtsstandpunkte nicht zu beanstanden. Bei der Anwendbarkeit des dänischen Rechts auf das Streitverhältnis können in der Sache selbst Normen des deutschen BGB., auf die sich die Revision stützt, nicht verletzt sein. Die Richtigkeit der Anwendung des dänischen Rechts unterliegt nicht der Nachprüfung des Revisionsgerichts (§§ 549, 562 ZPO.). Prozeßrechtliche Angriffe sind nicht erhoben.

Digitized by Google

Haftung eines Deutschen wegen einer im Ausland begangenen unerlaubten Handlung. Art. 12 EG. z. BGB.

RG. 29. 9. 1927 (VI 37/27).

Der Beklagte, welcher die deutsche Reichsangehörigkeit besitzt, beging im Jahre 1920, während er bei der Klägerin, einer böhmischen Firma, angestellt war, Betrug und Diebstahl zu ihrem Nachteil und wurde am 7. Januar 1922 vom Kreisgericht in Böhmisch-Leipa wegen Verbrechens des Betruges und Diebstahls zu einem Jahre verschärften Kerkers rechtskräftig verurteilt. Mit der im April 1926 erhobenen Klage verlangt der Kläger Schadensersatz. Der Beklagte beruft sich, gestützt auf Art. 12 des EGBGB. und auf § 852 BGB., auf Verjährung. Das Landgericht hat ihn verurteilt, das Berufungsgericht die Klage abgewiesen. Auf die Revision des Klägers wurde das Berufungsurteil aufgehoben. Zwar ist der Ausgangspunkt des Berufungsgerichts zutreffend. Es ist richtig, daß die Verjährung nach demjenigen Rechte zu beurteilen ist, das überhaupt auf das Rechtsverhältnis Anwendung findet (RG. 74, 171; 106, 83; JW. 1911, 148; Urteil vom 4. Mai 1918 V 8/18, teilweise abgedruckt in RG. 93, 23), daß dies aber bei unerlaubten Handlungen, sofern die Klage gegen einen Deutschen gerichtet ist, nach Art. 12 EGBGB. seine Grenze an den deutschen Grenzen hat. Die Auslegung des Landgerichts, welches Einreden nicht unter Art. 12 bringen will, entspricht nicht dem Sinne dieser Vorschrift. Nach Art. 12 soll bei einem deutschen Beklagten geprüft werden, wie der Fall nach ausländischem und wie er nach deutschem Recht zu entscheiden ist; ergibt der Vergleich, daß sich der Beklagte nach deutschem Recht günstiger steht, so darf über dieses nicht hinausgegangen werden (RG. 96, 98). Gibt also das deutsche Recht dem Beklagten eine Einrede, die er nach ausländischem Rechte nicht hat, so ist nach Art. 12 zugunsten des deutschen Beklagten insoweit das deutsche Recht anzuwenden. Aus der Wortfassung des Art. 12

Digitized by Google

läßt sich nicht herleiten, daß die Vorschrift für Einreden keine Bedeutung habe. Wenn die Revision meint, Art. 12 sei nur ein Anwendungsfall des in Art. 30 ausgedrückten allgemeinen Rechtsgedankens, und die verschiedene Länge der Verjährungsfristen könne die Anwendung des Art. 30 nicht rechtfertigen, so ist dem entgegenzuhalten, daß der Fall der unerlaubten Handlung in Art. 12 eine besondere Regelung erfahren hat, welche über die des Art. 30 hinausgeht (vgl. *Planck*, 3. Aufl., Art. 12, Anm. 2 b). Selbst wenn daher Art. 30 nicht ausreichen sollte, um dem Beklagten die Verjährungseinrede zu geben, so könnte er sie doch aus Art. 12 entnehmen. Daß Art. 12 die Verjährungseinrede mitumfaßt, ist offenbar auch die Ansicht von *Staudinger-Riezler* im Komm. zum BGB. (9. Aufl. I, 766), wenngleich sie dort nur für Art. 21 EGBGB. ausgesprochen wird (vgl. auch *Rehbein*, BGB. I, 336, *Zitelmann*, Internat. Privatrecht II, 509, *Walker*, Internat. Privatrecht, 4. Aufl., S. 469, *Habicht*, Internat. Privatrecht, S. 97). Die Revisionsklägerin kann eine Hemmung der Verjährung (§§ 202 bis 205 BGB.) nicht daraus herleiten, daß ihr der Aufenthaltsort des Beklagten zeitweilig unbekannt war. Wäre daher der Klagegrund nur unter dem Gesichtspunkte der unerlaubten Handlung zu beurteilen, so könnte der Beklagte sich mit Erfolg auf den Ablauf der Verjährungsfrist nach § 852 Abs. 1 BGB. berufen. Nun bestimmt aber Art. 12 EGBGB. nicht, daß aus einer im Ausland begangenen unerlaubten Handlung gegen einen Deutschen nicht weitergehende Ansprüche geltend gemacht werden können, als nach den deutschen Gesetzen über unerlaubte Handlungen, sondern als „nach den deutschen Gesetzen", d. h. nach den deutschen Gesetzen überhaupt begründet sind. Jene einschränkende Auslegung wird zwar von *Zitelmann* (Internation. Privatrecht II, 506) und von *Walker* (Internat. Privatrecht, S. 467) vertreten, sie wird aber weder durch den Wortlaut noch durch den Zweck des Art. 12 gefordert. Fällt der von der Klägerin vorgetragene Tatbestand noch unter ein anderes deutsches Gesetz und ist nach diesem die Verjährungseinrede nicht begründet, so kann sich der Beklagte zu ihrer Geltend-

Digitized by Google

machung auf Art. 12 EGBGB. nicht berufen. Es ist Sache des Gerichts, den Klagevortrag unter allen in Betracht kommenden rechtlichen Gesichtspunkten zu prüfen (RG. 105, 302 [303], 349, [351]). Übrigens hatte die Klägerin schon im ersten Rechtszuge auf den Gesichtspunkt der ungerechtfertigten Bereicherung hingewiesen. Das Berufungsgericht ist bisher hierauf nicht eingegangen, wird dies aber nunmehr nachzuholen haben. Hat der Beklagte durch seine unerlaubte Handlung auf Kosten der Klägerin etwas erlangt, so ist er nach der ausdrücklichen Vorschrift des zweiten Absatzes des § 852 BGB. auch nach der Vollendung der im ersten Absatze bestimmten Verjährungsfrist zur Herausgabe nach den Vorschriften über die Herausgabe einer ungerechtfertigten Bereicherung verpflichtet. Es liegt alsdann der Fall nicht vor, daß die Klägerin, gleichviel unter welchem rechtlichen Gesichtspunkt sie klagt, gegen den Beklagten einen weitergehenden Anspruch geltend macht, als nach den deutschen Gesetzen begründet ist, vorausgesetzt nur, daß sie nicht mehr und nichts anderes verlangt, als die deutschen Vorschriften über die Herausgabe einer ungerechtfertigten Bereicherung zulassen. Aber noch ein anderes deutsches Gesetz ist auf seine Anwendbarkeit zu prüfen. Nach dem Klagevortrage war der Beklagte zur Zeit der Begehung seiner Straftaten bei der Klägerin angestellt, und zwar, wie es scheint, als Handlungsgehilfe. Trifft das zu, so hat er nach deutschem Rechte nicht nur unerlaubte Handlungen gegen die Klägerin begangen, sondern auch seinen Dienstvertrag, der ihn zur Treue verpflichtete (vgl. § 72 Ziff. 1 HGB.), positiv verletzt und haftet der Klägerin auch aus dieser Vertragsverletzung (vgl. *Staudinger*, 9. Aufl., § 241 BGB. Anm. 5, RGK., 5. Aufl., § 241, Anm. 2). Bei Zusammentreffen von Haftung aus unerlaubter Handlung und aus Vertragsverhältnis gilt aber für letztere Haftung nach deutschem Rechte eine besondere Verjährungsfrist (RG. 66, 86; vgl. auch 74, 434; 88, 435), so daß der Beklagte sich auch aus diesem Grunde auf Art. 12 EGBGB. nicht berufen könnte.

Digitized by Google

Kontokorrentverhältnis. — Maßgeblichkeit des Rechtes des Erfüllungsortes.

RG. 16. 10. 1926 (I 54/26).

Im Jahre 1919 waren die Beklagten der in Manchester wohnenden Klägerin für käuflich bezogene Waren u. a. 10 000 £ schuldig geworden. Im November 1919 verhandelten sie mit der Klägerin durch deren Vertreter *W.*, wie diese Pfundschuld angesichts des Steigens des Pfundkurses zweckmäßig zu tilgen sei. *W.* schrieb am 6. November 1919 an die Klägerin: „Die Herren machen mir . . . den Vorschlag, Ihnen eine Million Mark zu übersenden zu Ihrer freien Verfügung, Zinsen zu Ihren Gunsten, doch mit dem Vorbehalt, daß Sie die Umwechslung nicht vornehmen, bis der Kurs wieder Pfund = 100 Mark erreicht hat". Die Klägerin ging darauf ein, teilte ihr Einverständnis den Beklagten drahtlich mit und schrieb an sie am 14. November 1919: „Am 6. November teilte uns Herr *W.* mit, daß Sie eine Million Mark zu unserer freien Verfügung, Zinsen zu Ihren Lasten, mit uns (with us) zu deponieren wünschten, bis der Kurs auf 100 Mark per Pfund fällt, an welchem Tage die Summe Ihnen zu kreditieren sei. Wir haben den Vorschlag sorgfältig überlegt und, um Ihnen entgegenzukommen, sind wir bereit, dieses Depositum anzunehmen und erwarten gern Scheck für die Summe . . . ." Am 15. November 1919 stellten die Beklagten der Klägerin eine Million Mark bei der Deutschen Bank, Filiale Köln, zur Verfügung und schrieben ihr am 17. November 1919: „Wir empfingen Ihr Schreiben vom 14. cr. nebst Faktura und haben Ihnen wunschgemäß bereits vorgestern durch die Deutsche Bank eine Million Mark unter den Ihnen durch Herrn *W.* vorgeschlagenen Bedingungen zur Verfügung gestellt, und zwar: 1. Betrag zu Ihrer freien Verfügung, Zinsen zu Ihren Gunsten; 2. Umrechnung bezw. Abrechnung kann erst dann erfolgen, wenn das englische Pfund den Kurs von 100 Mark wiedererreicht hat . . . ." Im Februar 1922 verlangte die Klägerin mit Rücksicht auf das dauernde Weitersinken der Papiermark von den Beklagten Bezahlung ihrer

Digitized by Google

Pfundforderung nebst Zinsen und beantragte mit ihrer im Juni 1922 erhobenen Klage Verurteilung der Beklagten zur Zahlung von 13 280.10.10 £. Die Beklagten stellten sich auf den Standpunkt, daß die Pfundforderung durch die Überweisung der einen Million Mark getilgt sei; hilfsweise verlangten sie Anrechnung des überwiesenen Papiermarkbetrags nach dem Werte des Überweisungstags und Absetzung der von der Klägerin berechneten Zinsen ihrer Pfundforderung. — Das Landgericht erachtete die Beklagte für schuldig, der Klägerin 10 000 £ ohne Zinsen und unter Anrechnung der überwiesenen Million Papiermark nach dem Pfundkurs bei Erhebung der Klage zu zahlen und verurteilte sie demgemäß zur Zahlung von 9320 £ nebst 5 % Zinsen seit dem Tage der Klagezustellung. Dagegen legten die Beklagten mit dem Antrage völliger Klageabweisung Berufung ein, der sich die Klägerin anschloß. Das Oberlandesgericht wies die Anschlußberufung der Klägerin zurück und verurteilte die Beklagten, insoweit deren Berufung stattgebend, zur Zahlung von nur 5820 £ mit 5 % Zinsen seit 1. Juni 1922. Auf die Revision der Beklagten verurteilte das RG. sie zur Zahlung von 5227.14.2 £ nebst 5 % Zinsen von 3957.14.2 seit dem 1. Juni 1922 und wies im übrigen die Revision zurück.

Aus den Gründen des RG.:

Die Revision erweist sich zum überwiegenden Teil als unbegründet. 1. Der Vorderrichter prüft zunächst, ob deutsches oder englisches Recht anzuwenden ist, und entscheidet sich für ersteres, weil der Umstand, daß die Klägerin Engländerin sei und die Ware, deren Bezahlung gefordert werde, von England aus geliefert wurde, die Anwendung englischen Rechts nicht zu begründen vermöge, andere Umstände aber, welche die Anwendung englischen Rechts forderten, nicht hervorgetreten seien. Übrigens, so fährt er fort, lasse sich die Entscheidung des Streitfalles, der den außergewöhnlichen Verhältnissen des Währungsverfalls seine Entstehung verdanke, nicht aus positiven Bestimmungen des einen oder anderen Rechts entnehmen, sondern könne nur abgeleitet werden aus

Digitized by Google

allgemeinen Grundsätzen von Vernunft und Billigkeit, wie sie beiden Rechten eigneten und im deutschen Recht in den §§ 133, 157, 242 BGB. zum Ausdruck kämen. — Die Vereinbarung der Streitteile vom November 1919 legt er als Stundungsabkommen aus, verbunden mit einer Überweisung von 1 Million Mark derart, daß bei Erreichung eines Kursstandes von 100 die Pfundforderung, vorbehaltlich der inzwischen aufgelaufenen Zinsen, habe beglichen sein sollen. Da die ins Auge gefaßte Möglichkeit eines Kurses von 100 sich nicht verwirklicht habe und für diesen Fall keine Bestimmung getroffen worden sei, müsse die Vereinbarung nach ihrem vernünftigen Sinn und Zusammenhang ergänzt werden. Zweifelhaft könne dabei nur sein, zu welchem Werte sich die Klägerin die Marküberweisung anrechnen lassen müsse. Der Wert des Überweisungstags könne nicht in Betracht kommen, weil die Überweisung keine die Pfundforderung tilgende Zahlung gewesen sei und die Verrechnung erst später habe vorgenommen werden sollen. Aber auch der Weg des ersten Richters, Anrechnung nach dem Wert zur Zeit der Klageerhebung, sei nicht gangbar, weil der Betrag der Klägerin zur freien Verfügung überlassen wurde. Von dieser Befugnis habe die Klägerin denn auch Gebrauch gemacht. Das Oberlandesgericht legt im einzelnen dar, wie die Klägerin vom 10. Dezember 1919 ab die ihr überwiesene Million Mark verwendet hat, und kommt zu dem Ergebnis: Die Million war „mindestens" zu dem Werte vom 10. Dezember 1919 anzurechnen. Dieser Wert betrug 5450. — Andererseits billigt das Oberlandesgericht der Klägerin grundsätzlich die von ihr begehrte Verzinsung der Pfundforderung bis zur Zeit der Klageerhebung zu, und zwar von 5 % mit 1270 £; bis zur Klageerhebung deshalb, weil sinngemäß die Klägerin damals die Abrechnung habe verlangen können. Der erste Richter war zu einer anderen Beurteilung gelangt auf Grund eines von ihm festgestellten Handelsbrauches, wonach bei Stundungen die Verzinsung fortfalle, falls nichts Gegenteiliges vereinbart worden sei. Das Oberlandesgericht bezweifelt, ob sich ein derartiger Handelsbrauch nachweisen lasse, hält aber auf alle Fälle einen solchen gegen-

Digitized by Google

über der Klägerin nicht für maßgebend, weil ihr als einer englischen Firma dessen Kenntnis nicht zugemutet werden könne und weil ferner aus den Parteivereinbarungen geschlossen werden müsse, daß die Verzinsung der Pfundforderung durch die Stundung nicht habe berührt werden sollen. Hiernach berechnet das Oberlandesgericht: Die Pfundforderung belief sich auf 10000 £, wozu 5 % Zinsen davon für zwei Jahre und 6½ Monate mit 1270 £ traten. In Abzug kam die Überweisung von 1 Million Papiermark mit ihrem Wert vom 10. Dezember 1919, also mit 5450 £, so daß die Klageforderung in Höhe von 5820 £ nebst 5 % Zinsen seit dem 1. Juni 1922 begründet ist. 2. Die Revision bemängelt zunächst, daß das Oberlandesgericht unentschieden gelassen habe, ob deutsches oder englisches Recht zur Anwendung käme, und bezieht sich dafür, daß schon hiernach die Aufhebung des Vorderurteils geboten sei, auf das Urteil des RG. vom 4. Oktober 1921, VII 339/20. Es ist richtig, daß das RG. es stets mißbilligt hat, wenn die Vorinstanz sich der Entscheidung darüber, ob deutsches oder fremdes Recht anzuwenden sei, mit der Begründung entzogen habe, nach beiden Rechten sei die zu beurteilende Rechtsfrage in gleicher Weise geregelt (zu vgl. außer der angeführten Entscheidung, abgedruckt bei Warn. 1921 Nr. 148, die weiteren Nachweise bei *Sydow-Busch-Krantz*, ZPO. § 549, Anm. 4 a. E.; ferner Urteil vom 8. Oktober 1924 in I 341/23). Ob aber das mißbilligte Verfahren in jedem Falle und besonders im vorliegenden zur Aufhebung führen muß, kann dahingestellt bleiben, weil das Oberlandesgericht, wenn auch mit knapper Begründung, zutreffend annimmt, daß deutsches Recht zur Anwendung kommt, und seine weiteren, von der Revision beanstandeten Erwägungen, wie die Anknüpfung mit „übrigens" zeigt, nur Hilfserwägungen sind. Die Anwendbarkeit des deutschen Rechts, die zudem im ganzen Verlauf des Rechtsstreits von keiner Seite jemals angezweifelt wurde, ist in der Tat gegeben. Daß aus den Parteiverhandlungen eine Willenseinigung über das anzuwendende Recht nicht zu entnehmen sei, hat der Vorderrichter bedenkenfrei angenommen. Es entscheidet daher das Recht des Erfüllungs-

Digitized by Google

orts, der seinerseits nur nach deutschem Recht bestimmt werden kann (RGZ. 73, 387; 95, 165; 96, 272; 109, 298; RG. bei Warn. 1924 Nr. 183 und das vorhergenannte Urteil I 341/23 vom 8. Oktober 1924). Erfüllungsort für die Verpflichtung der Beklagten aus dem Abkommen vom November 1919 war der Ort ihrer gewerblichen Niederlassung, Köln, und es entscheidet daher deutsches Recht. 3. Die Revision rügt ferner die Auslegung der Parteivereinbarungen vom November 1919 als fehlerhaft und leitet gleichzeitig aus der Art der Begründung eine Prozeßrüge im Sinne von § 551 Nr. 7 ZPO. her. Letztere geht fehl, weil das Oberlandesgericht seine Auslegung keineswegs ohne Gründe gelassen hat und es in Wirklichkeit nur die angebliche Mangelhaftigkeit der Begründung ist, gegen die sich die Revision wendet (RGZ. 109, 201). Die Auslegung des Abkommens selbst aber gibt den Beklagten keinen Grund zur Beschwerde. Darüber, daß die Klägerin mit dem Eingehen auf den ihr durch W. unterbreiteten Vorschlag der Beklagten diesen nur ein Entgegenkommen bewiesen hat, kann nach den getroffenen Feststellungen und dem Briefwechsel, worin die Beklagten das selbst anerkennen, kein Zweifel bestehen. Ebensowenig zweifelhaft aber ist nach dem Briefwechsel und mit vollem Recht von den Vorinstanzen angenommen worden, daß die Papiermarküberweisung bis auf weiteres den Bestand der Pfundforderung ganz unberührt ließ und erst mit dem Augenblick deren Tilgung herbeiführen sollte, wo der Pfundkurs wieder auf 100 heruntergegangen war. Der Zweck der Überweisung geht aus dem Briefwechsel mit voller Klarheit hervor. Die Klägerin hatte ständig auf Begleichung ihres stark angewachsenen Pfundguthabens gedrängt, verschloß sich aber auch nicht der Einsicht, daß diese Begleichung durch das Sinken der Mark der Beklagten erschwert war. Darum wollte sie sich zunächst mit irgendeiner Sicherstellung begnügen. Ein geeignetes Mittel erblickten die Streitteile in der gewählten Art der Überweisung, die es nach ihrer Vorstellung den Beklagten ermöglichen sollte, künftig bei der erwarteten Besserung der Mark die Pfundforderung mit dem Überweisungsbetrag zu beglei-

Digitized by Google

chen. Es war also ganz klar, daß vorläufig die Pfundforderung durch die Überweisung bis zur Erreichung eines Kurses von 100 in ihrem Bestand unberührt und die Forderung aus der Überweisung eine Forderung der Beklagten blieb. — Der Zweck des Abkommens war lediglich der: es sollte den Beklagten die Möglichkeit offen gelassen werden, die Pfundschuld mit der Marküberweisung begleichen zu können. 4. Für die Frage, wie die Marküberweisung auf die Pfundforderung anzurechnen ist, ergeben sich zwei Möglichkeiten. Denkbar ist es, die Rechtslage so aufzufassen, daß sich lediglich zwei Forderungen gegenüberstanden, die abredegemäß in einem bestimmten Zeitpunkt gegeneinander ausgeglichen werden sollten. Dann würde die Papiermarkforderung nur bei entsprechender Aufwertung einen ausgleichsfähigen Wert abgegeben haben. Erörtert werden müßte also bei solcher Betrachtung die Aufwertungsfrage, wobei namentlich der sogenannte Verarmungsfaktor von Bedeutung sein könnte, zumal da die Beklagten selber angegeben haben, durch die Geldentwertung bedeutende Verluste erlitten zu haben. Denkbar ist aber auch die Auffassung, daß die beiden Forderungen sich nicht wie zwei beliebige Ansprüche gegenüberstanden, sondern daß auf alle Fälle der hergegebene Markwert von Anfang an dazu bestimmt war, in irgendwelcher Höhe zur Tilgung der Pfundforderung zu dienen, daß es sich also um eine zweckbestimmte Markforderung handelte. Diese Betrachtungsweise hat vor jener den Vorzug, weil nur sie der Eigenart des Streitfalls gerecht wird. Dann aber kann auch der Grund des Oberlandesgerichts nicht durchschlagen, aus dem es die Markforderung nur mit ihrem Wert vom 10. Dezember 1919 anrechnen will. Getilgt werden sollte freilich die Pfundforderung durch die Überweisung der Markforderung noch nicht. Aber das Geld war zur Vorbereitung der später vorzunehmenden Tilgungshandlung bestimmt und seine Überweisung lief, wirtschaftlich betrachtet, auf dasselbe hinaus, wie eine Teilzahlung. Deshalb liegt es ganz im Sinne der Vereinbarung, die Markforderung schon vom Tage der Überweisung, dem Eintritt der Verwertungsmöglichkeit, anzurechnen,

Digitized by Google

nicht erst vom Zeitpunkt der wirklichen Verwertung. Letztere war unbestimmt und lag im Belieben der Klägerin. Sie hätte auch erst zu einer viel späteren Zeit, als es geschah, von der Marküberweisung Gebrauch machen können. Nach Treu und Glauben ist nicht anzunehmen, daß davon die Wertanrechnung abhängig sein sollte. Die Revisionsrüge, daß das Oberlandesgericht zu Unrecht die Markforderung erst mit ihrem Wert vom 10. Dezember 1919 angerechnet habe, greift hiernach durch. Am 15. November 1919 stand das englische Pfund auf 165,50 Papiermark gegenüber einem Kurse von 183,47 am 10. Dezember 1919. Dementsprechend betrug der Wert der überwiesenen Million Mark am 15. November 1919 6042.5.10 £ gegenüber 5420 £ am 10. Dezember 1919, also am 15. November 1919 um 592.5.10 £ mehr. Demnach beläuft sich die Hauptforderung der Klägerin nur auf 10000 — 6042.5.10 = 3957.14.2 £. In Höhe des der Klägerin vom Vorderrichter zuerkannten Mehrbetrages von 592.5.10 £ war sie deshalb mit der Klage abzuweisen. 5. Unbegründet ist dagegen die weitere Rüge der Revision, daß das Oberlandesgericht zu Unrecht eine Verzinsung der Pfundforderung angenommen habe. Die Revision vertritt unter Bezugnahme auf Rechtsprechung und Schrifttum die Anschauung, daß jemand, der sich auf ausländische Handelsgeschäfte großen Stils einlasse, die dafür geltenden Handelsbräuche gegen sich gelten lassen müsse. Nun hat aber das Oberlandesgericht seiner Ansicht, daß die Zinsen für die Pfundforderung weiterliefen, noch eine andere Begründung gegeben. Es schließt aus dem Briefwechsel und den Umständen des Falles, daß die Verzinsung der Pfundforderung durch die Stundung nicht berührt werden sollte. Denn — so sind seine Ausführungen zu verstehen — aus den Schreiben der Streitteile gehe hervor, daß man die Zinsenfrage sehr wohl erwogen habe. Erwähnt sei darin aber nur, daß die Beklagten keine Verzinsung ihres Markguthabens verlangen könnten; daß ein gleiches auch von der Verzinsung der Pfundforderung gelten solle, sei nicht gesagt. Also müsse angenommen werden, daß die Zinsen der Pfundforderung hätten weiterlaufen sollen, was auch durchaus erklär-

Digitized by Google

lich sei. Denn die Markzinsen seien kein gleichwertiges Entgelt für die Pfundzinsen gewesen und die Zuwendung des in der Zubilligung der Markzinsen liegenden Vorteils an die Klägerin erkläre sich aus deren Entgegenkommen, das sie den Beklagten bewiesen habe. Diese Begründung — Schluß aus dem Gegenteil mit Begründung aus der Sonderlage des Falles — verstößt nicht gegen Rechtsregeln. Ob daneben der erste Grund des Oberlandesgerichts stichhaltig ist, bedarf keiner Erörterung. 6. Die letzte Revisionsrüge greift durch. Hier wird gerügt, daß das Oberlandesgericht der Klägerin Zinseszinsen zuspreche. Gemeint sind die in der Urteilssumme steckenden Zinsen der Pfundforderung für 2 Jahre und 6½ Monate im Betrage von 1270 £. Gegenüber dem Verbot der Berechnung von Zinseszinsen in BGB. § 289 S. 1 hätte deren Zubilligung besonderer Begründung bedurft, sei es als Kontokorrentzinsen (HGB. § 355), sei es als nachträglich vereinbarte Zinsen (RGZ. 95, 18), sei es als Schadenersatz (BGB. § 289 S. 2). Nach den letzten beiden Richtungen hat die Klägerin keine schlüssigen Behauptungen aufgestellt. Dagegen ist über die Frage der Verpflichtung der Entrichtung von Zinseszinsen als Kontokorrentzinsen in den Vorinstanzen ausführlich verhandelt worden, und zwar haben die Beklagten ausdrücklich bestritten, daß ein Kontokorrentverhältnis bestanden habe, während sich die Klägerin im wesentlichen darauf berief, daß die Beklagten die ihnen zugesandten Kontoauszüge widerspruchslos entgegengenommen hätten. Tatsächlich liegt es also so, daß die Klägerin den Beklagten längere Zeit hindurch Webwaren geliefert und ihnen von Zeit zu Zeit Abrechnungen in Form saldierter Kontoauszüge zugesandt hat. Daraus allein geht jedoch der Abschluß eines Kontokorrentsvertrages nicht hervor. Von der Zinsforderung, die aus der Pfundforderung erwuchs, konnten deshalb keine Zinsen zugesprochen werden. Nach alledem ergibt sich folgende Berechnung: Auf die Pfundforderung der Klägerin von 10000 £ ist die Marküberweisung mit Wert vom 15. November 1919, also mit 6042.5.10 £ anzurechnen. Zu der verbleibenden Restforderung von 3957.14.2 £ tritt die zuletzt er-

Digitized by Google

wähnte Zinsforderung von 1270 £, was zusammen 5227.14.2 £ ausmacht und wovon nur der Betrag von 3957.14.2 £ zu verzinsen ist.

Schiffsdienstvertrag. — Maßgeblichkeit des Rechtes der Flagge.

RG. 30. 10. 1926 (I 433/25) [Khedive IV].

Der Beklagte ließ durch einen deutschen Bevollmächtigten für seine im Jahre 1923 auf der Germaniawerft in Kiel erbaute Motoryacht „Nimet Allah" eine größtenteils deutsche Besatzung anheuern. Die Yacht verließ unter der Führung des Kapitäns, Grafen *v. d. R.* im November 1923 Kiel und fuhr über Vlissingen und den Piräus als Zwischenhäfen in kleinasiatische Gewässer. Die Kläger, welche nach ihrer Behauptung zur Besatzung gehörten, wollen zu Unrecht in den ihnen vertraglich zustehenden Bezügen gekürzt und in einem kleinasiatischen Hafen ohne Grund fristlos entlassen sein. Sie machen — außer einem Anspruch auf Schmerzensgeld wegen der ihnen seitens des Beklagten widerfahrenen Behandlung, welcher sich noch in der ersten Instanz befindet — in der vorliegenden Klage Ansprüche geltend auf Zahlung der vereinbarten Heuer. Sie fordern ferner Schadensersatz für die ihnen vertraglich zustehende, vom Dienstantritt bis zum 20. Oktober 1923 aber nicht gewährte Unterkunft und Verpflegung, und eine Entschädigung wegen unzureichender Verpflegung, die ihnen vom 1. Dezember 1923 bis zum Tage der Entlassung, dem 25. Februar 1924, nur im Werte von 60 % der ihnen nach den in Vlissingen am 10. November 1923 abgeschlossenen schriftlichen Verträgen zustehenden Sätzen gewährt worden sei, sowie dafür, daß ihnen die vertraglich zugesagte Dienstkleidung nicht gewährt worden sei.

Sie fordern schließlich Ersatz des Unterschieds zwischen den gezahlten Heimreisekarten III. Klasse und denen II. Klasse.

Das Landgericht Kiel hat durch Teilurteil vom 16. April 1925 den letztgenannten Anspruch abgewiesen. Es hat im

Digitized by Google

übrigen die Ansprüche der Kläger als dem Grunde nach berechtigt anerkannt und unter Nachprüfung ihrer Höhe im wesentlichen nach den Klaganträgen erkannt.

Das Oberlandesgericht Kiel hat das erstinstanzliche Urteil durch Herabsetzung der zugesprochenen Beträge etwas abgeändert, im übrigen aber die Berufung zurückgewiesen.

Die Revision des Beklagten, die Abweisung aller Ansprüche begehrt, ist zurückgewiesen aus folgenden

Gründen: Das Berufungsgericht hat zunächst dargelegt, daß für die Rechtsbeziehungen der Parteien bis zum Zeitpunkt des Flaggenwechsels im Piräus deutsches Recht zur Anwendung zu kommen habe. Es hat zur Begründung hierfür zunächst auf den allgemeinen Grundsatz des deutschen zwischenstaatlichen Rechts verwiesen, nach welchem Schiffsdienstverträge dem Recht der Flagge folgen. Es hat ferner ausgeführt, daß nach den Umständen, unter welchen der mündliche Vertragsabschluß in Kiel, der schriftliche in Vlissingen erfolgt sei, auf den Willen der Parteien, ihre Rechtsbeziehungen dem deutschen Recht zu unterwerfen, geschlossen werden könne. Es hat in dieser Beziehung hervorgehoben, daß in den schriftlichen Verträgen auf deutsche Rechtsgrundsätze und Vorschriften ausdrücklich hingewiesen sei. Es hat schließlich zur Begründung der Unterstellung der Rechtsbeziehungen der Parteien unter deutsches Recht, so lange die „Nimet Allah" die deutsche Flagge trug, die Bestimmungen des § 26 Abs. 1, Satz 1 und 2 (an deren Stelle ist Abs. 1, Satz 1 und Abs. 2 zu lesen) des Flaggengesetzes vom 22. Juni 1899 und 29. Mai 1901 herangezogen.

Die Revision hat hiergegen Angriffe nicht gerichtet. Das von dem Berufungsgericht gewonnene Ergebnis ist auch bedenkenfrei. Schon die beiden ersten in dem angefochtenen Urteil herangezogenen Gründe vermögen es einwandfrei zu tragen. Es erübrigt sich daher eine Erörterung der nicht unstreitigen Tragweite der erwähnten Vorschriften des Flaggengesetzes.

Digitized by Google

Von der Unterstellung der „Nimet Allah" unter die türkische Flagge an unterwirft das angefochtene Urteil die Rechtsbeziehungen der Parteien türkischem Recht. Es legt weiter dar, daß nach § 65 Abs. 1 des türkischen Seehandelsgesetzbuches für Schiffsdienstverträge in erster Linie die bestehenden geschriebenen Verträge und die Gewohnheiten des Ortes des Dienstantrittes maßgebend und danach die Vertragsbeziehungen der Parteien auch nach dem Flaggenwechsel nach dem Inhalt der getroffenen Vereinbarungen zu beurteilen seien.

Soweit es sich bei diesen Ausführungen des Berufungsgerichts um die Auslegung türkischen Rechts handelt, kann ihre Nachprüfung in dieser Instanz nicht erfolgen.

Was die Frage der Anwendung türkischen Rechts angeht, so hat das angefochtene Urteil Untersuchungen darüber, inwieweit der beim Vertragsschluß bestehende Wille der Parteien der Unterstellung ihrer Vertragsbeziehungen unter deutsches Recht nach dem Flaggenwechsel noch Einwirkung ausübte und ausüben konnte, nicht angestellt. Selbst wenn aber deutsches Recht hätte zur Anwendung kommen sollen, so sind die Parteien durch seine Nichtanwendung doch nicht beschwert.

Auch nach deutschem Recht war für die Beziehungen der Parteien in erster Linie der Inhalt der abgeschlossenen Verträge maßgebend. Das angefochtene Urteil hat ausgeführt, die Kläger hätten dem Beklagten einen Grund zur sofortigen Entlassung durch einen groben Verstoß gegen den Dienstvertrag oder die Schiffsordnung im Sinne des § 9 des schriftlichen Vertrages dadurch nicht gegeben, daß sie dem aus dem Dienste des Beklagten ausscheidenden Schiffskommandanten bei seinem in früher Morgenstunde erfolgten Vonbordgehen drei Hurras ausgebracht hätten. Soweit dies Verhalten der Kläger vom Berufungsgericht nach türkischen Rechtsgrundsätzen beurteilt worden ist, ist es, wie erwähnt, der Nachprüfung entzogen. Prüft man aber die Ausführungen des angefochtenen Urteils unter Anwendung deutscher Rechtsgrundsätze nach, so läßt sich ein Rechtsirrtum nicht er-

Digitized by Google

kennen. Das Berufungsgericht stellt tatsächlich fest, daß eine Absicht der Kläger, den Beklagten durch unehrerbietiges Benehmen zu kränken, nicht bestanden habe, daß sie vielmehr mit ihrem Verhalten nur einem alten Seemannsbrauch hätten folgen wollen. Es folgert daraus, ein grober Verstoß im Sinne des angezogenen § 9 liege nicht vor, selbst wenn den Klägern bekannt sein sollte, daß der Kommandant im Unfrieden mit dem Beklagten das Schiff verlassen habe. Diese Ausführungen enthalten nach deutschen Rechtsgrundsätzen nichts Rechtsirriges. Berücksichtigt man, daß die Kläger nach ausdrücklicher Feststellung des Berufungsgerichts nur einem eingebürgerten Seemannsbrauch haben nachkommen wollen und daß von einfachen Mitgliedern der Schiffsbesatzung eine besondere Feinfühligkeit nicht verlangt werden kann, so kann in ihrem Verhalten, mag es auch ihnen bewußt eine Spitze gegen den Schiffseigentümer enthalten haben, ein grober Verstoß gegen Dienstvertrag und Schiffsordnung nicht erblickt werden. Es kann in diesem Zusammenhang darauf verwiesen werden, daß nicht bereits jede Ungebühr im Sinne des § 96 der Seemannsordnung den dort festgesetzten Strafanspruch und die Berechtigung zur sofortigen Entlassung gemäß § 70 Abs. 1 Ziffer 2 der Seemannsordnung zur Folge hat, sondern nur eine gröbliche (vgl. *Loewe*, Seemannsordnung, § 70). Der in dieser Hinsicht von der Revision gegen das angefochtene Urteil gerichtete Angriff muß also erfolglos bleiben.

Der Beklagte hatte in der Berufungsinstanz zur Begründung der fristlosen Entlassung der Kläger vortragen lassen, daß diese wiederholt den Gehorsam verweigert hätten. Das Berufungsgericht hat dieses Vorbringen nach § 529 Abs. 2 ZPO. zurückgewiesen, weil es in grober Nachlässigkeit verspätet geltend gemacht sei und durch ein Eingehen auf den mit ihm verbundenen Beweisantrag die Erledigung des Rechtsstreits verzögert werden würde. Hiergegen richtet sich ein Verfahrensangriff der Revision. Seine Ausführung, durch eine Beweisaufnahme in zweiter Instanz werde das Verfahren nicht verzögert, wenn die Beweisaufnahme, falls in erster Instanz erfolgt, die gleiche Zeitdauer in Anspruch genommen

Digitized by Google

hätte, vermag ihm nicht zur ausreichenden Begründung zu dienen. Entscheidend dafür, ob durch das Eingehen auf ein Vorbringen eine Verzögerung in der Erledigung eines Rechtsstreits stattfindet, ist lediglich, ob der Rechtsstreit in der Lage, in welcher er sich zur Zeit dieses Vorbringens befindet, ohne Eingehen auf dieses zeitiger zum Abschluß kommen würde. Gleichgültig ist, welche Zeit die Behandlung dieses Vorbringens, wenn es früher erfolgt wäre und ein Eingehen auf es stattgehabt hätte, erfordert hätte. Ohne Bedeutung ist es auch, daß ein Teil der Klageansprüche noch in erster Instanz schwebt. Bei der Frage, ob eine Verzögerung in der Erledigung des Rechtsstreites in Betracht kommt, handelt es sich immer nur um den Teil des Rechtsstreits, der zur Entscheidung reif ist. Das ergibt sich schon aus dem Zwecke der in Rede stehenden Gesetzesbestimmung, der Verzögerung der Entscheidung über einen dazu an sich reifen Anspruch durch Prozeßverschleppung entgegenzuwirken. Dem Berufungsgericht, welches nach diesen Grundsätzen verfahren ist, fällt ein Verfahrensverstoß nicht zur Last. Ein Verkennen des Begriffes der groben Nachlässigkeit ist dem Berufungsgericht nicht vorgeworfen worden und läßt sich aus seinen Ausführungen auch nicht ersehen.

Der Beklagte hat in zweiter Instanz behauptet, die Kläger hätten auf alle jetzt mit ihrer Klage geltend gemachten Ansprüche freiwillig verzichtet. Das Berufungsgericht stellt fest, daß dieser Verzicht zwar tatsächlich erfolgt, aber vom Beklagten mit Drohungen erzwungen worden sei. Den vom Beklagten für die Freiwilligkeit des Verzichts versuchten Beweisantritt hat es unter Berufung auf § 529 Abs. 2 ZPO. zurückgewiesen. Die Revision rügt dies mit der bereits oben erörterten Begründung als Verfahrensverstoß. Wegen der mangelnden Berechtigung dieser Rüge kann auf die obenstehenden Ausführungen verwiesen werden.

In seinen weiteren Ausführungen erklärt das angefochtene Urteil den Verzicht als rechtswirksam angefochten. Es stellt sich dabei auf den Standpunkt, daß, soweit nach türki-

Digitized by Google

schem Recht die Anfechtung wegen Drohung in weniger weitgehendem Maße als nach deutschem Recht gegeben sei, eine Anwendung dieser ausländischen Rechtsgrundsätze gemäß Art. 30 EG. BGB. nicht in Frage komme, weil sie gegen den Zweck der §§ 123, 124 BGB., die freie Willensbestimmung in dem dort vorgesehenen Maße zu schützen, verstoßen würde. Die Revision meint, die Anwendung des Art. 30 EG. BGB. sei nicht gerechtfertigt, da das Berufungsgericht davon ausgehe, daß Bestimmungen zum Schutze des freien Willens dem türkischen Recht nicht gänzlich fremd, sondern nur in beschränkterem Umfange vorhanden seien. Der Revisionsangriff erscheint nicht gerechtfertigt. Das angefochtene Urteil geht mit Recht davon aus, daß der Schutz des freien Willens in den Bestimmungen der §§ 123, 124 BGB. grundsätzlich ausgesprochen sei. Es folgert daraus, daß eine diesen Schutz einschränkende fremdländische Bestimmung gegen den Zweck dieser deutschen Rechtsbestimmungen verstoße. Es hat dabei offenbar sachliche Einschränkungen des Schutzes der persönlichen Willens- und Handlungsfreiheit, nicht rein formelle (z. B. eine sich in angemessenen Grenzen haltende Verkürzung der Anfechtungsfrist), im Auge. Seine so verstandenen Ausführungen sind rechtsirrtumsfrei. Ob das angefochtene Urteil formelle türkische Rechtsbestimmungen, soweit solche zur Anwendung zu bringen sein sollten, verletzt hat, ist der Nachprüfung in dieser Instanz entzogen. Soweit deutsches Recht anwendbar sein sollte, sind Rechtsgrundsätze jedenfalls nicht verletzt.

Die Angriffe der Revision gegen das angefochtene Urteil erweisen sich somit als unbegründet.

Auslieferung. — Deutsch-spanischer Auslieferungsvertrag.
RG. 25. 6. 1926 (1 D 360/26).

Mit der Behandlung einer Verletzung des § 6 des Auslieferungsvertrags zwischen dem Deutschen Reich und Spanien vom 2. Mai 1878 (RGBl. 213 ff.) will der Verteidiger ersichtlich rügen, daß sich die von der spanischen Regierung

Digitized by Google

bewilligte Auslieferung des Angeklagten nicht auf die von dem Schwurgericht festgestellten Taten erstrecke. Die Rüge ist zwar zulässig, aber nicht begründet. Nach dem Inhalte der bei den Akten befindlichen Mitteilung des bayerischen Staatsministeriums der Justiz an den Untersuchungsrichter bei dem Landgericht in Frankenthal vom 16. November 1925 muß angenommen werden, daß die spanische Regierung den Angeklagten bedingungslos und ohne jedweden Vorbehalt ausgeliefert hat. Dies ist ersichtlich auf Grund des Art. 1 Nr. 1 des erwähnten Vertrags geschehen, nach dem diejenigen Personen auszuliefern sind, die unter anderem wegen Mordes in Anklagezustand versetzt oder zur gerichtlichen Untersuchung gezogen worden sind und sich im Gebiete des anderen Teiles aufhalten. Da hiernach die Auslieferung des Angeklagten wegen dreier Verbrechen nach § 211 StGB. erfolgt ist, konnte er auch wegen dieser Straftaten von dem Schwurgerichte verurteilt werden. Denn der Tatbestand des § 211 a. a. O. unterscheidet nicht, ob die Tat im einzelnen Falle aus politischen Beweggründen hervorgegangen ist oder politischen Zwecken dienen sollte oder nicht. Allerdings enthält der § 6 Abs. 1 Satz 1 des angezogenen Auslieferungsvertrags die weitere Vereinbarung, daß die Bestimmungen des Vertrags auf solche Personen keine Anwendung finden, die sich irgendeines politischen Verbrechens oder Vergehens schuldig gemacht haben. Es ist indes Sache des um die Auslieferung ersuchten Staates, sich vor seiner Entschließung über die politische oder unpolitische Natur der Straftat zu entscheiden. Stellt sich nach der Auslieferung heraus, daß er die politische Natur der Straftat verkannt hat, daß er also durch eine irrtümliche Beurteilung des von ihm geprüften Sachverhaltes zur Erteilung der Auslieferungsbewilligung bestimmt worden ist, so steht dies der Fortsetzung des Strafverfahrens dann nicht entgegen, wenn die Auslieferung vorbehaltlos erfolgt und an keine Bedingung geknüpft worden ist. Denn eine allgemein anerkannte völkerrechtliche Regel des Inhaltes, daß eine jede Auslieferung unter der stillschweigenden Voraussetzung der unpolitischen Natur der Straftat erfolge, hin-

Digitized by Google

sichtlich deren die Auslieferung bewilligt wird, besteht nicht (vgl. RGSt. 60, 202, 205). Die sachliche Rechtmäßigkeit der Auslieferung auf Grund des hierüber abgeschlossenen Staatsvertrags untersteht ebensowenig wie die Gesetzmäßigkeit des Auslieferungsverfahrens der gerichtlichen Prüfung. Denn der Auslieferungsvertrag zwischen dem Deutschen Reich und Spanien enthält keine Vorschriften, die geeignet und bestimmt wären, dem Ausgelieferten selbst Rechte gegenüber den vertragschließenden Staaten einzuräumen; er regelt lediglich die Auslieferungspflicht der beiden Staaten in ihrem Verhältnis zueinander. Dies wird nicht dadurch in Frage gestellt, daß nach der Bestimmung des Art. 6 Abs. 1, Satz 2 des Vertrags die Person, welche wegen eines der in Art. 1 und 2 angeführten gemeinen Verbrechen oder Vergehen ausgeliefert worden ist, in demjenigen Staate, an den die Auslieferung erfolgt ist, in keinem Falle wegen eines von ihr vor der Auslieferung verübten politischen Verbrechens oder Vergehens noch wegen einer Handlung zur Untersuchung gezogen und bestraft werden kann, die mit einem solchen politischen Verbrechen oder Vergehen im Zusammenhang steht. Denn insoweit handelt es sich lediglich um eine Aufzählung der Fälle, in denen die Verfolgung des Ausgelieferten wegen einer vor der Auslieferung begangenen anderen Straftat als der, wegen deren die Auslieferung erfolgt ist, unzulässig sein soll (vgl. das Reichsgerichtserkenntnis in RGSt. 31, 234, 236, das sich auf den dem Art. 6 des deutsch-spanischen Auslieferungsvertrags entsprechenden Art. 6 des deutsch-belgischen Auslieferungsvertrags vom 24. Dezember 1874 — RGBl. 1875, 73 — bezieht). Ausgeliefert worden ist aber der Angeklagte wegen der drei gemeinen Verbrechen des Mordes. Der Umstand, daß nach Art. 6 Abs. 1 Satz 1 des deutsch-spanischen Auslieferungsvertrags eine Auslieferungspflicht wegen politischer Straftaten nicht besteht, begründet nicht eine nach innen wirkende Beschränkung des Auslieferungsrechtes der vertragschließenden Staaten. Deshalb können selbst außervertragliche Auslieferungen von dem Ausgelieferten nicht beanstandet werden

Digitized by Google

(vgl. RGSt. 42, 309, 311/12; 59, 313/14). Rechtsirrig ist hiernach die Ausführung der Revision, „der maßgebende Auslieferungsvertrag wolle nicht nur die Auslieferung, sondern auch die Verurteilung bei politischen Delikten oder bei mit solchen im Zusammenhang stehenden Delikten verhindern". Die Vorschriften des Auslieferungsvertrags und die Frage der Erfüllung der von dem ausliefernden Staate etwa gestellten Bedingungen haben nur Bedeutung für eine verfahrensrechtliche Voraussetzung der Verfolgung des Täters. Für den Rechtsbestand des angefochtenen Urteils kann daher nicht gefordert werden, daß es in der bezeichneten Richtung eine Feststellung enthalte, wie sie der § 267 Abs. 1 Satz 1 StPO. für die gesetzlichen Merkmale der strafbaren Tat vorschreibt, wegen deren der Angeklagte verurteilt wird (vgl. RGSt. 32, 122, 125). Vielmehr hat sich der Tatrichter, wenn er auch die verfahrensrechtlichen Voraussetzungen der Strafverfolgung von Amts wegen zu prüfen hat, über deren Vorhandensein im Urteil nur dann auszusprechen, wenn Einwendungen in dieser Richtung erhoben worden sind. Im gegebenen Falle geht weder aus der Sitzungsniederschrift, noch aus dem Urteilsinhalt hervor, daß in der Hauptverhandlung die Zulässigkeit der Strafverfolgung im Hinblick auf den Auslieferungsvertrag von einem der Beteiligten, insbesondere von dem Angeklagten oder seinem Verteidiger, in Frage gestellt worden ist. Das Schwurgericht war daher nicht genötigt, im Urteil den „politischen Charakter" der dem Angeklagten zur Last gelegten strafbaren Handlungen zu erörtern. Demzufolge ist auch die Rüge einer Verletzung des § 267 Abs. 1 Satz 1 und des § 338 Nr. 7 StPO. unbegründet.

*Exterritorialität, §§ 18, 19 GVG. — **Entscheidung der ordentlichen Gerichte.***

Oberlandesgericht Darmstadt 20. 12. 1926 (St. W. 106/25).

Der Angeschuldigte hatte gegen die Eröffnung der Voruntersuchung Einwand erhoben und damit begründet, daß er als Mitglied oder Bediensteter einer fremden Mission ex-

Digitized by Google

territorial und somit (§§ 18 und 19 GVG.) der deutschen Strafgerichtsbarkeit entzogen sei. SeinEinwand wurde verworfen. Man ging im Anschluß an ein Gutachten eines Rechtslehrers von der Auffassung aus, daß die Frage, ob einer bestimmten Person das Recht der Exterritorialität zustehe, der Entscheidung der ordentlichen Gerichte entzogen sei, daß die ordentlichen Gerichte vielmehr formell an die Erklärung des auswärtigen Amtes gebunden seien.

Nach dem Erlaß dieses Beschlusses ist die Voruntersuchung auf neue Anklagepunkte ausgedehnt worden. Der Angeschuldigte hat erneut Einwendungen erhoben und sie in gleicher Weise wie früher begründet. Durch Beschluß des Landgerichts sind die Einwendungen verworfen.

Bei der Entscheidung der sofortigen Beschwerde ging das Oberlandesgericht von folgenden Erwägungen aus:

Die nunmehr zum Teil von dem Angeschuldigten, zum Teil von Amts wegen herbeigeschafften Rechtsgutachten einer ganzen Reihe von Lehrern des Völkerrechts und Äußerungen des Auswärtigen Amts geben Anlaß, die in dem früheren Beschluß des Senats niedergelegte Rechtsauffassung einer Nachprüfung zu unterziehen. Das erkennende Gericht kann nach dieser erneuten Prüfung seine frühere Ansicht, wonach die Erklärung des Auswärtigen Amts über die Exterritorialität die Gerichte formell bindet, nicht mehr aufrecht erhalten, kommt vielmehr zu der Auffassung, daß dem Gericht die selbständige Entscheidung dieser Frage obliegt. Nach deutschem Staats- und Verwaltungsrecht sind die Gerichte nur in den in einzelnen Gesetzen festgelegten Fällen, von denen hier keiner vorliegt, an die Auffassung von Verwaltungsbehörden gebunden. Auch das Auswärtige Amt vertritt diese Meinung und erklärt, „zu keiner Zeit sei der Standpunkt vertreten worden, daß seine Meinung für die Urteilsfindung eines deutschen Gerichts bindend sei".

Die Frage, ob der Angeschuldigte exterritorial sei, ist allein nach innerstaatlichem Recht zu beantworten. Grundsätze des zwischenstaatlichen, des Völkerrechts sind nur in-

Digitized by Google

soweit anzuwenden, als sie, sei es durch ausdrückliche Vorschrift, sei es durch Gewohnheitsrecht oder durch schlüssige Handlung als innerstaatliches Gesetz anerkannt sind.

Nach § 18 GVG. erstreckt sich die inländische Gerichtsbarkeit nicht auf die Chefs und die Mitglieder der bei dem Deutschen Reiche beglaubigten Missionen; nach § 19 findet diese Bestimmung auf die Familienmitglieder und das Geschäftspersonal der in § 18 erwähnten Personen gleichfalls Anwendung.

Aus diesen Bestimmungen ergibt sich nicht, unter welchen Umständen und Voraussetzungen eine Persönlichkeit als Mitglied einer bei dem Deutschen Reich beglaubigten Mission oder als Geschäftspersonal usw. anzusehen ist. Das Gesetz bedarf also insoweit der Ergänzung. Naturgemäß kann diese Ergänzung nur dem Völkerrecht entnommen werden; hier greift nun Art. 4 der Reichsverfassung vom 11. August 1919 ein, wonach die allgemein anerkannten Sätze des Völkerrechts als bindender Bestandteil des deutschen Reichsrechts anzusehen sind.

Bei der Beurteilung der hier zu entscheidenden Frage ist von dem als Grundlage allen Völkerrechts anerkannten Grundsatz der Unabhängigkeit und Selbständigkeit der einzelnen Staaten auszugehen. Von dem aus diesem Grundsatz folgenden Recht der unbedingten Herrschaft über alle Personen und Sachen, die sich im Staatsgebiet befinden, bildet das Recht der sog. Exterritorialität eine Ausnahme. Sie ist als Ausnahme einschränkend zu interpretieren.

Als unbestrittene Folgerung aus dem Grundsatz der Unabhängigkeit der Staaten ergibt sich, daß kein Staat rechtlich gezwungen ist, die Gesandtschaft irgendeines anderen Staates zu empfangen. Die weitere logische Folge ist aber, daß auch kein Staat verpflichtet ist, wenn er den völkerrechtlichen Verkehr durch beiderseitige Gesandtschaften mit einem anderen Staate aufnimmt, irgendeine bestimmte Person als Mitglied einer fremden Mission zu empfangen. Die Annahme, daß ein Staat rechtlich genötigt werden könnte,

Digitized by Google

irgendeine bestimmte Person als Mitglied einer fremden Mission anzunehmen, widerspricht dem Grundsatz der Unabhängigkeit und bedürfte als Ausnahme von diesem Grundsatz des strikten Nachweises, und könnte nur gelten, wenn er sich als positives Gewohnheitsrecht entwickelt hätte.

Ein solcher Nachweis ist aber nicht geführt. Für die Person des Gesandten selbst ist der oben aufgestellte Grundsatz durch positive Übung im zwischenstaatlichen Verkehr als rechtlich bindend für den Friedensverkehr durch die Einholung des sog. Agrements anerkannt, für nachgeordnete Beamte der Gesandtschaft, für Bedienstete usw. wird eine solche vorgängige Genehmigung nicht eingeholt. Der Grund liegt einzig in der geringeren Bedeutung dieser Stellen. Aus der geschilderten Übung darf aber nicht geschlossen werden, daß der Empfangsstaat rechtlich verpflichtet sei, jeden nachgeordneten Beamten der Mission zu empfangen und damit als exterritorial anzuerkennen. Diese Folgerung müßte als positives Gewohnheitsrecht nachgewiesen sein; sie ergibt sich nicht aus der Nichteinholung des vorgängigen Agrements, auch nicht daraus, daß ein Fall einer solchen Zurückweisung nicht bekannt geworden ist. Sie könnte nur anerkannt werden, wenn eine Zurückweisung eines solchen nachgeordneten Beamten durch den Empfangsstaat von dem Absendestaat nicht anerkannt und von dem Empfangsstaat darauf aus Rechtsgründen, nicht aus politischen Gründen nicht aufrechterhalten worden wäre. Nach alledem ist zu sagen: ein nachgeordneter Beamter erlangt in der Regel als Folge der Ernennung durch den Absendestaat die Exterritorialität, verliert sie aber, sobald der Wille des Empfangsstaates, ihn nicht zu empfangen, klar und deutlich dem Absendestaat bekannt wird.

Diese vom Auswärtigen Amt vertretene, aus dem grundlegenden Rechtssatz von der Unabhängigkeit der Staaten gefolgerte Auffassung entspricht der Praxis der englischen Gerichte (vgl. die Entscheidung des court of appeal vom 1. Juni 1891).

Digitized by Google

Als weitere Folgerung ergibt sich, daß die Exterritorialität überhaupt nicht entsteht, wenn dem Absendestaat schon bei der Ernennung bekannt ist, daß der Ernannte dem Empfangsstaat nicht genehm ist. Eine andere Auffassung wäre für den Empfangsstaat untragbar.

Außer durch die eben behandelte Erklärung des Empfangsstaates erlischt die Exterritorialität einer bestimmten Person durch Verzicht des Absendestaates und durch Lösung des Anstellungsverhältnisses zu dem Absendestaat. Die zuletzt genannte Art des Erlöschens ist eine Selbstverständlichkeit, über die kein Wort verloren zu werden braucht. Der Verzicht kann von dem Absendestaat allein erklärt werden, ohne daß es der Zustimmung des von dem Verzicht betroffenen Beamten bedurfte. Das Recht der Exterritorialität ist nicht im persönlichen Interesse der Mitglieder der Mission, sondern ausschließlich im Interesse des Absendestaates — ne impediatur legatio! — gegeben.

Bei der Anwendung dieser Rechtsgrundsätze auf den vorliegenden Fall muß vorweg scharf betont werden, daß es sich nur um die Entscheidung der prozessualen Frage handelt, ob die Strafverfolgung gegen den Angeschuldigten zulässig ist. Diese Frage ist zu bejahen, wenn er jetzt, d. h. zur Zeit des Erlasses dieses Beschlusses nicht mehr exterritorial ist.

Mit der Feststellung, daß die Exterritorialität des Angeschuldigten erloschen sei, soll nicht zum Ausdruck gebracht werden, daß sie bis dahin bestanden habe. Diese Frage ist nur als unerheblich für die hier zu fällende Entscheidung ausgeschieden worden und muß dahingestellt bleiben. Das gleiche gilt für die Frage des Einflusses der mala fides auf den Erwerb der Exterritorialität, die Frage der Bedeutung der Diplomatenlisten. Ebensowenig kommt es hier darauf an, ob der Angeschuldigte sich für exterritorial hielt. Denn die subjektive Seite ist für die Frage der Zulässigkeit des Rechtswegs ohne jede Bedeutung.

Digitized by Google

Sparkassendarlehen einer deutschen Sparkasse in einem später an Dänemark abgetretenen Gebietsteil.

Oberlandesgericht Kiel 24. 6. 1927 (3 U. 63/27) [Nordborger Sparkasse / Schleswig] (Schleswig-Holsteinische Anzeigen 1927, S. 270).

Die klagende Sparkasse, die ihren Sitz auf der infolge des Versailler Friedensvertrages an Dänemark abgetretenen Insel Alsen hat, hat dem beklagten Kreise gegen Schuldschein vom 3. November 1917 ein Darlehen von 50 000 Mark gewährt. Sie hat das Darlehn zum 1. Juli 1926 zur Auszahlung gekündigt, die von dem Beklagten verweigert ist.

Die Klägerin ist der Ansicht, gemäß § 242 BGB. volle Aufwertung der Darlehnsforderung beanspruchen zu können. Vorbehaltlich ihrer weitergehenden Ansprüche verlangt sie mit der Klage Zahlung von 5000 Mark nebst 10 % Prozeßzinsen. Der Beklagte, der Abweisung der Klage begehrt, hat eingewendet, daß das Anleiheablösungsgesetz auch der Klägerin gegenüber zur Anwendung gelangen müsse und der Rechtsweg für den Aufwertungsanspruch nach § 6 a. a. O. daher ausgeschlossen sei.

Das Landgericht hat die Klage abgewiesen, Urteil abgedruckt S. 63 des Jahrganges 1927 der Schleswig-Holsteinischen Anzeigen. Die Berufung ist zurückgewiesen aus folgenden

Gründen: Es handelt sich im vorliegenden Falle um ein Schuldverhältnis, das in Deutschland zwischen zwei deutschen Körperschaften begründet ist. Ein Zweifel darüber, daß auf dieses Schuldverhältnis nach dem Willen der Parteien das deutsche Recht Anwendung finden sollte, kann danach überhaupt nicht aufkommen. Das bestreitet auch die Klägerin nicht. Sie will auf das Schuldverhältnis auch nicht etwa deshalb, weil sie selbst nach dem Ausscheiden Nordschleswigs aus dem deutschen Reichsverbande nicht mehr der deutschen, sondern der dänischen Oberhoheit untersteht, das

Digitized by Google

dänische Recht angewendet wissen, sie ist jedoch der Ansicht, daß ihr gegenüber das deutsche Recht hinsichtlich ihrer Darlehnsforderung nur so zur Anwendung kommen könne, wie es sich bis zur Abtretung Nordschleswigs an Dänemark gestaltet habe. Die späteren Änderungen des deutschen Rechts, insbesondere infolge der Aufwertungsgesetze, brauche sie in Beziehung auf ihre Forderung nicht gegen sich gelten zu lassen, da ihr als einer nunmehr ausländischen Gesellschaft jede Einwirkung auf die deutsche Gesetzgebung versagt sei. Diesen Ausführungen kann nicht beigetreten werden.

Die Frage, ob das bei der Abtretung Nordschleswigs an Dänemark geltende oder das jetzt geltende deutsche Recht zur Anwendung zu bringen ist, würde höchstens dann zweifelhaft sein, wenn Norburg Erfüllungsort wäre. Denn nach den hier heranzuziehenden Rechtsgrundsätzen des internationalen Privatrechts ist für die Frage des anzuwendenden Rechts bei Schuldverhältnissen das Recht des Erfüllungsortes maßgebend. Erfüllungsort für die Rückzahlung des Darlehns ist aber mangels abweichender Abmachung nach § 269 Abs. 1 BGB Schleswig, der Sitz des Schuldners. Die Behauptung der Klägerin, es sei allgemeines Gewohnheitsrecht, daß bei Darlehen von Sparkassen Erfüllungsort der Sitz der Kasse sei, entbehrt jeder tatsächlichen Unterlage. Ist aber Schleswig der Erfüllungsort, so ist das deutsche Recht maßgebend in der Gestalt, in der es jetzt, wo die Erfüllung begehrt wird, dort gilt.

Auf die Entscheidung des Reichsgerichts RGZ. 107, 123 kann die Klägerin sich für ihre gegenteilige Ansicht nicht stützen. In dem jener Entscheidung zugrunde liegenden Falle war der Sachverhalt in dem wesentlichsten Punkte anders als hier. Dort hatte mit der Souveränität das Recht am Erfüllungsort gewechselt, während sich hier in dieser Beziehung am Erfüllungsorte nichts geändert hat. Mit Recht weist der Beklagte darauf hin, daß die Entscheidung des

Digitized by Google

Reichsgerichts nur die Frage der Einwirkung eines am Erfüllungsorte mit dem Souveränitätswechsel neu eingeführten Rechts behandelt, die hier, wo der Erfüllungsort unter der gleichen Oberhoheit und unter der Herrschaft des gleichen Rechts verblieben ist, garnicht zur Entscheidung steht. Wenn das für das streitige Schuldverhältnis maßgebende, am Erfüllungsorte geltende deutsche Recht die Aufwertung von Forderungen aus Schuldverschreibungen öffentlicher Körperschaften durch das Anleiheablösungsgesetz eingeschränkt hat, so gilt dieses Gesetz zugunsten des Beklagten auch gegenüber der jetzt ausländischen, klagenden Gläubigerin. Es kann der Klägerin nicht zugestanden werden, daß sie ein wohlerworbenes Recht auf eine volle Aufwertung nach § 242 BGB. habe.

Verfehlt ist auch der Hinweis der Klägerin auf das deutsch-französische Staatsabkommen vom 16. Juni 1926 (RGBl. 1926 II, S. 347 ff.) und der daraus gezogene Schluß, daß ohne ein solches Abkommen das Aufwertungsgesetz und das Anleiheablösungsgesetz den zu Franzosen gewordenen Elsaß-Lothringern gegenüber nicht gültig sein würden, und beide mangels eines gleichen Abkommens zwischen Deutschland und Dänemark daher auch den Nordschleswigern gegenüber nicht gültig seien. Das genannte Abkommen zwischen Deutschland und Frankreich geht im Gegenteil davon aus, daß die deutschen Aufwertungsgesetze grundsätzlich auch für Forderungen französischer Staatsangehöriger gegen in Deutschland ansässige Schuldner gelten. Ebenso müssen auch die jetzt unter dänischer Staatsoberhoheit stehenden Gläubiger inländischer deutscher Schuldner das Aufwertungs- wie das Anleiheablösungsgesetz gegen sich gelten lassen. Daß die Klägerin aber, wenn dieses letztere Gesetz auf ihre Darlehnsforderung gegen den Beklagten Anwendung findet, zurzeit nicht auf Zahlung einer Geldsumme im ordentlichen Rechtswege klagen kann, bedarf im Hinblick auf die Vorschriften der §§ 40 ff. des Gesetzes keiner weiteren Ausführung (vgl. auch RG. in D. R. Z. 1927 Nr. 457).

Digitized by Google

Lebensversicherungsvertrag. — Maßgeblichkeit des von den Parteien konkludent bestimmten (schweizerischen) Rechtes. — Entscheidend die Stellung der Versicherung auf Schweizer Franken.

Oberlandesgericht Köln 30. 3. 1927 (3 U 446/26) [Concordia · Schmies].

Die Frage, welches Recht, ob Schweizer oder Deutsches Recht, auf das hier in Betracht kommende Versicherungsverhältnis anzuwenden ist, bestimmt sich nach Deutschem Recht. In Literatur und Rechtsprechung hat sich der Grundsatz ausgebildet, daß das Recht anzuwenden ist, das die Parteien, wenn auch nur stillschweigend, vereinbart haben. Der Gebrauch der Deutschen Sprache im Vertrag, die Bezugnahme auf Paragraphen des Deutschen Gesetzes, die Eigenschaft der Parteien als Deutsche, spielen hierbei keine entscheidende Rolle. Der Senat nimmt an, daß die Parteien ihr Versicherungsverhältnis dem Schweizer Recht untergeordnet haben und unterordnen wollten. Maßgebend für diese Annahme ist zunächst die Tatsache, daß der Kläger damals in der Schweiz domiziliert war. Sein Aufenthalt in der Schweiz war keineswegs ein vorübergehender, wie er behauptet. Die Tatsache, daß er noch bis 1908 in der Schweiz geblieben ist, deutet darauf hin, daß sein dortiges Domizil 1904, zur Zeit des Vertragsschlusses als ein dauerndes anzusehen war. Auch die Beklagte hatte, wie unstreitig ist, und wozu sie nach dem Bundesgesetz vom 25. Juni 1885 verpflichtet war, um überhaupt Geschäfte in der Schweiz betreiben zu können, neben ihrem Kölner Domizil ein Hauptdomizil in der Schweiz, in dem sie gerichtlich belangt werden konnte und in dem all ihre Verbindlichkeiten zu erfüllen waren. Ausschlaggebende Bedeutung für die Beantwortung der Frage der Vereinbarung hinsichtlich des anzuwendenden Rechts hat aber die Stellung der Versicherung auf Schweizer Franken. Wenn Kläger meint, er habe sich hiermit gegen den Währungsverfall sichern wollen, so ist diese Einlassung unhaltbar. Die Deutsche Mark war 1904 ungefährdet und mindestens so stabil wie der Schweizer Franken. Er hat die Versicherung auf

Digitized by Google

Schweizer Franken offenbar gewünscht, weil er sich damals, wenn auch nicht rechtlich, doch tatsächlich als Schweizer Bürger fühlte. Die Beklagte hat sich dem angeschlossen und die Versicherung auf Schweizer Franken gestellt. Hiermit haben die Parteien ihre Rechtsbeziehungen aus dem Vertrag dem Schweizer Recht unterstellt. Diesen Standpunkt hat Kläger später auch direkt bestätigt. Mit Schreiben vom 25. Januar 1923 hat die Beklagte den Kläger unzweideutig darauf hingewiesen, daß auf die Versicherung das Deutsch-Schweizerische Abkommen Anwendung finde und weitere Zahlungen nicht mehr bei der Beklagten, sondern auf Sperrkonto der Schweizer Nationalbank in Bern zu zahlen seien. Demgemäß hat der Kläger mehrere Raten dahin abgeführt. Wenn er behauptet, er habe das getan, um nur etwas zu tun in der Sache, so ist diese Einlassung nicht verständlich. Mit der Zahlung an die Schweizerische Nationalbank hat der Kläger anerkannt, daß die Versicherung zum schweizerischen Versicherungsbestande gehöre, also dem Schweizer Recht unterstellt sei. Demgegenüber ist es ohne Bedeutung, ob nach Abschluß der Versicherung der Kläger später nach Deutschland zog und Prämienzahlungen an verschiedenen Stellen in Deutschland, zum Teil auch in Köln, machte. Ohne Bedeutung in dieser Hinsicht ist auch die Korrespondenz von 1920. Wenn Kläger am 12. 4. 1920 an die Beklagte schrieb, er halte es angesichts der Valutaverhältnisse für notwendig, festzustellen, daß seine Lebensversicherungspolice in Schweizer Frankenwährung abgeschlossen sei, bisher sei diese Frage weniger wichtig, jetzt sei es aber notwendig, sich gegenseitig in unzweideutiger Weise auf Schweizer Franken zu verpflichten und die Beklagte hierauf antwortete, mit Schreiben vom 7. Juni 1920, sie bestätige, daß die Versicherung auf 10 000 Schweizer Franken abgeschlossen sei, so hat diese allerdings im Inlande gepflogene Korrespondenz für die Frage des anzuwendenden Rechts keine Änderung gebracht, da sie lediglich die bestehenden Rechtsbeziehungen bestätigt. Bei Anwendung des Schweizer Rechts ist das zitierte Bundesgesetz vom 8. April 1924 entscheidend, das im Verfolg des

Digitized by Google

Deutsch-Schweizerischen Abkommens erlassen worden ist. Nach Art. III dieses Gesetzes tritt an die Stelle des Versicherungsanspruchs gegen die Deutsche Gesellschaft, also gegen die Beklagte, der Anspruch gegenüber der Beklagten auf das Deckungskapital. Ein direkter Zahlungsanspruch gegen die Beklagte ist hiernach ausgeschlossen. Übrigens konnte die Entscheidung auch nicht anders fallen, wenn Deutsches Recht zur Anwendung käme, da auch nach Deutschem Recht gemäß Art. 109 der Durchführungsverordnung zum Aufwertungsgesetz ein Verteilungsverfahren stattfindet, das einen direkten Anspruch gegen die Versicherung auf Zahlung ausschließt. Man kann auch nicht sagen, daß die Beklagte infolge der Korrespondenz im Jahre 1920 gemäß den Grundsätzen von Treu und Glauben (§ 242 BGB.) verpflichtet sei, den eingeklagten Frankenbetrag zu zahlen, nachdem sie im Anschluß an die Korrespondenz noch eine Zeitlang von dem Kläger die Prämien in Frankenwährung einkassiert hat, trotzdem damals der Kläger nur unter schwierigen Verhältnissen die Franken sich beschaffen konnte. Die Gesetze, die die Beklagte von der direkten Zahlungspflicht befreien, liegen später und konnten damals nicht vorausgesehen werden.

Demnach war der Kläger mit seiner Klage abzuweisen und das Urteil erster Instanz auf die Berufung entsprechend abzuändern.

Lebensversicherungsvertrag, 1892 in London von einer dortigen Versicherungsgesellschaft mit einem Bevollmächtigten des Versicherungsnehmers in Hamburg geschlossen, 1901 Gerichtsstand Hamburg vereinbart. — Maßgeblichkeit des englischen Rechtes, aber mit Aufwertungspflicht gemäß dem deutschen Recht, zufolge Art. 30 EG. z. BGB.

Hanseatisches Oberlandesgericht 22. 7. 1927 (Bf. III 11/27) [Schwarzkopf / London & Scottish Assurance Corporation].

Der am 13. Januar 1860 in Hongkong geborene Kläger hat mit der damals in London ansässigen *London & Lancashire Life Assurance Company* einen Lebensversicherungs-

Digitized by Google

vertrag geschlossen, über welchen die Police vom 20. Dezember 1892 ausgestellt ist. Danach beträgt die Versicherungssumme 10 000 Mark und wurde fällig mit dem 60. Lebensjahre des Klägers, mithin am 13. Januar 1920. Der Vertrag ist durch den damaligen Generalbevollmächtigten der genannten Versicherungsgesellschaft, *Andreas Burmester* in gleichnamiger Firma in Hamburg, vermittelt worden. Diesem hatte die *London & Lancashire Life Assurance Company* unterm 17. Februar 1880 Vertretungsvollmacht beschränkten Umfanges erteilt. Die Vollmachtsurkunde ist unterm 18. März 1880 beim Landgericht Hamburg als dem Handelsgericht im Sinne des Art. 12 Allg. Deutsch. HandelsGB. deponiert worden. Als die *London & Lancashire Life Assurance Company* im September 1901 vor Inkrafttreten des Vers. Aufs. Ges. und mit Rücksicht auf dieses Gesetz ihren Geschäftsbetrieb in Deutschland einstellte, hob sie die an *Burmester* erteilte Vollmacht auf und gab zum Handelsregister die Erklärung ab, daß sie sich verpflichtete, „für alle aus der gedachten Vollmacht noch resultierenden Verbindlichkeiten in der Person ihres bisherigen Generalbevollmächtigten in Firma *Andreas Burmester* in Hamburg vor den hamburgischen Gerichten Recht zu nehmen". Diese Erklärung hat der Registerrichter im Reichsanzeiger und in den hamburgischen Blättern veröffentlichen lassen. Die beklagte Gesellschaft ist dann später die Rechtsnachfolgerin der *London & Lancashire Life Assurance Company* geworden, welche in sie aufgegangen ist.

Der Kläger verlangt unter Berufung darauf, daß der Versicherungsfall eingetreten sei, und daß er auch während des Krieges die Prämien pünktlich in Gold an die auf Grund der Kriegsgesetzgebung eingesetzte deutsche Aufsichtsperson bezahlt habe, Zahlung der Versicherungssumme, und zwar in Goldmark.

Die Beklagte hat um Klagabweisung gebeten und in erster Linie die Einrede der Unzuständigkeit des Gerichts erhoben. In zweiter Linie hat sie geltend gemacht, auf den Versicherungsvertrag könne nur englisches Recht angewandt werden und dieses Recht kenne keine Aufwertung.

Digitized by Google

Das Landgericht hat zunächst durch Zwischenurteil die Einrede der Unzuständigkeit des Gerichts verworfen und dann nach weiterer Verhandlung die Klage abgewiesen.

Auf die Berufung des Klägers ist der Klaganspruch dem Grunde nach für berechtigt erklärt durch Urteil des Hans. OLG. ZS. III vom 22. Juli 1927 Bf. III 11/27.

Gründe: Es liegt vor ein vor dem Kriege geschlossener Versicherungsvertrag. Ist ein solcher Vertrag von der Zweigstelle einer Versicherungsgesellschaft geschlossen, deren Hauptniederlassung sich in einem in der Folge feindlich gewordenen Lande befindet, so bestimmt § 13 der Anlage hinter Art. 303 des Fried. Vertr., daß der Vertrag, falls er nicht selbst eine gegenteilige Bestimmung enthält, dem Gesetz des Ortes unterliegt. Wenn auch die Voraussetzung, daß die Hauptniederlassung sich in einem feindlich gewordenen Lande (London) befindet, erfüllt ist, so kann diese Regelung des internationalen Privatrechts hier um deswillen keine Anwendung finden, weil die Police nicht von der Hamburger Agentur, sondern von der Hauptniederlassung der Rechtsvorgängerin der Beklagten ausgestellt und unterzeichnet worden ist. Eine Zweigstelle mit Abschlußvollmacht bestand in Hamburg nicht. *Andreas Burmester* war lediglich Vermittlungsagent, wie das bereits zutreffend vom Landgericht ausgeführt worden ist. Er hatte nach der beim Handelsgericht deponierten Vollmacht Versicherungsanträge zu gewinnen und entgegenzunehmen, Quittungen über Prämien und über andere mit der Versicherung zusammenhängende Zahlungen zu leisten. Die Policen selbst wurden ausgestellt und unterzeichnet von der Gesellschaft in London.

In der Vollmacht vom 17. Februar 1880 heißt es nun aber am Schlusse: „And we the Company do hereby further undertake and agree to accept service of process by or through our said Attorney and to abide by and submit ourselves to the laws and regulations and to the judgments given by the Court of Hamburg and all other places to which this present

Digitized by Google

power of Attorney shall extend in all or any of the matters or things aforesaid".

Auch wenn sich die Beklagte auf den Inhalt dieser beim Handelsgericht im Sinne des Art. 15 des Allg.D.HGB. niedergelegten Vollmacht berufen kann, weil die in ihr enthaltenen Erklärungen generell für alle in Hamburg und Umgebung vermittelten Versicherungen gelten sollten, diese Erklärungen also als ein Teil der Versicherungsbedingungen der Rechtsvorgängerin der Beklagten anzusehen sind (einer ausdrücklichen Annahme derselben bedurfte es nach § 151 BGB. nicht), so kann doch der erkennende Senat aus den angeführten Worten nicht folgern, daß die Rechtsvorgängerin der Beklagten sich auch den materiellen Normen des jeweils in Hamburg geltenden Rechts, also jetzt des Reichsrechts, hat unterwerfen wollen. Daraus, daß die englische Versicherungsgesellschaft erklärte, in Hamburg Recht nehmen zu wollen, kann nicht ohne weiteres gefolgert werden, daß auch für den Umfang ihrer Verpflichtungen aus dem Versicherungsvertrage die lex fori maßgebend sein sollte. Andererseits dürfte es auch kaum in der Absicht des Versicherungsnehmers, des Klägers, gelegen haben, den Versicherungsvertrag allen Umfanges dem deutschen Recht zu unterwerfen. Der Kläger hatte seinen Wohnsitz und sein Geschäft in Hongkong, wo er auch geboren ist, und war nur vorübergehend in Hamburg anwesend, als er die Versicherung nahm. Mangels irgend welcher Angaben darüber, aus welchem Anlaß er sich gerade in Hamburg in die dortige Agentur der englischen Versicherungsgesellschaft zwecks Vermittlung des Versicherungsvertrages gewandt hat, ist daher nicht anzunehmen, daß er, der seinen Wohnsitz und geschäftlichen Mittelpunkt in einer englischen Kolonie hatte, der auch seinen Namen anglisiert hatte und sich *Blackhead* nannte, zudem auch nicht die deutsche Reichsangehörigkeit besaß, sondern bestenfalls Staatenloser war, wenn ihm dies auch vielleicht nicht bewußt gewesen ist, die Absicht gehabt haben sollte, daß für den Versicherungsvertrag nicht englisches, sondern deutsches Recht gelten sollte.

Digitized by Google

Da nun die Versicherungspolice nichts darüber besagt, welches Recht anzuwenden sein soll, so fehlt es an irgend einer vertraglichen Abmachung hierüber. Die Frage, welches Recht zur Anwendung zu kommen hat, ist also nach den allgemeinen Grundsätzen des Internationalen Privatrechts zu entscheiden, und zwar sind für den deutschen Richter in erster Linie die deutschen Normen des internationalen Privatrechts maßgebend. Diesen hat sich die Rechtsvorgängerin der Beklagten nach den oben zitierten Worten in der Vollmacht vom 17. Februar 1880 auch unterworfen.

Erachtet man mit der überwiegende Praxis des Reichsgerichts das am Erfüllungsort geltende Recht für maßgebend, so gelangt man zur Anwendung des englischen Rechts. Denn die Verpflichtung der Beklagten ist unzweifelhaft zu erfüllen an dem Sitze ihrer Handelsniederlassung, in London. Auch *v. Bar*, Internationales Privatrecht, Band 2, läßt den Versicherungsvertrag bezüglich der Verpflichtung des Versicherers dem Rechte unterliegen, welches am Sitze des Versicherungsunternehmens gilt. Unbedenklich wird man mit *Staudinger* 7./8. Auflage, Bd. VI, S. 57 zu Art. 11 des EG. z. BGB. bei Versicherungsverträgen eine Unterwerfung des Versicherungsnehmers unter das Gesetz, das am Sitze der Gesellschaft gilt, zumal unter Berücksichtigung der Umstände des vorliegenden Falles, annehmen dürfen.

Zu demselben Ergebnis gelangt man, wenn man das Gewicht darauf legt, wo der Vertragsschluß zustande gekommen ist. Der vom Kläger gestellte Versicherungsantrag ist in London von der Versicherungsgesellschaft angenommen worden, dort ist auch die Police ausgestellt und unterzeichnet. Der Ort des Vertragsschlusses ist also London. Auch nach dem Grundsatz des Personalstatuts unterliegt der Vertrag dem englischen Recht. Der Versicherer war eine englische Gesellschaft und der Versicherungsnehmer war in Hongkong geboren und dort wohnhaft und besaß keine fremde Staatsangehörigkeit.

Wenn der Kläger schließlich glaubt, sich auf § 48 VVG. berufen zu können, so steht dem entgegen, daß diese Vor-

Digitized by Google

schrift sich nicht beziehen kann auf Versicherungsverträge, welche über ein Jahrzehnt vor dem Inkrafttreten dieses Gesetzes vor einer ausländischen Versicherungsgesellschaft, welche seit Herbst 1901 keine Geschäfte mehr in Deutschland betreibt, abgeschlossen worden sind. Selbst wenn man entgegen dem Wortlaute des Art. 4 des Einführungsgesetzes, in welchem § 48 nicht aufgeführt ist, der Meinung ist, daß die Bestimmung des § 48 rückwirkende Kraft hat, so kann sich daraus lediglich der besondere Gerichtsstand der gewerblichen Niederlassung des Versicherungsagenten ergeben, keineswegs aber auch etwas darüber, welches Recht anzuwenden ist. Schließlich hat das Landgericht auch den ferneren, aus § 88 VAufG. hergeleiteten Einwand bereits zutreffend zurückgewiesen, so daß weitere Ausführungen hierzu sich erübrigen.

Ist sonach grundsätzlich das englische Recht anzuwenden, so steht dem Klageanspruch entgegen, daß die englischen Gerichte bisher, soweit bekannt geworden, an dem Grundsatz Mark gleich Mark festgehalten haben. Es sei hier verwiesen auf das Urteil des Court of Appeal, abgedruckt in auszugsweiser Übersetzung auf Blatt 1364 der Juristischen Wochenschrift von 1926. Ob sich diese Auffassung in absehbarer Zeit ändern sollte, steht dahin. Es ergibt sich aber die Frage, ob der Anwendung des englischen Rechtes, wenn es im vorliegenden Falle eine Aufwertung der in Mark ausbedungenen Versicherungssumme nicht zuläßt, insoweit nicht Art. 30 EG. z. BGB. entgegensteht, welcher die Anwendung eines ausländischen Gesetzes dann ausschließt, wenn seine Anwendung gegen die guten Sitten oder gegen den Zweck eines deutschen Gesetzes verstoßen würde. Diese Frage ist im Gegensatz zu den Ausführungen des Landgerichts unbedenklich zu bejahen. Der Kläger hat 25 Jahre hindurch die Prämien in vollwertigem Gelde an die Beklagte bezahlt. Würde der Kläger nun überhaupt keine Gegenleistung erhalten, — denn 10000 Papiermark, zu deren Zahlung die Beklagte bereit ist, sind ein Nichts, ein überhaupt nicht mehr zahlbares Bruchteil eines Goldpfennigs —, so würde das eine

Digitized by Google

durchaus unbillige Härte sein. In der angezogenen englischen Entscheidung, bei welcher es sich um einen keineswegs so krassen Fall, wie in dem vorliegenden handelt, hat das englische Gericht auch nicht verkannt, daß seine Entscheidung eine große Härte für den Versicherungsnehmer bedeute und hat der verklagten Versicherungsgesellschaft anheim gegeben, freiwillig diese Härte zu mildern. Würde die Beklagte im vorliegenden Falle nichts zu zahlen haben, so würde das nicht nur im Widerspruch mit dem heutigen deutschen Rechtsempfinden, sondern auch mit dem Anstandsgefühl aller billig und gerecht Denkenden stehen, also gegen die guten Sitten verstoßen.

Andererseits würde eine solche Bevorzugung der Beklagten auch gegen den Zweck eines deutschen Gesetzes verstoßen. Wie das Reichsgericht wiederholt ausgesprochen hat (RGZ. Bd. 60, S. 297, Bd. 93, S. 183, Bd. 95, S. 272), ist diese Voraussetzung dann gegeben, wenn der Unterschied zwischen den staatspolitischen und sozialen Entscheidungen, auf denen das ausländische und das deutsche Recht beruhen, so erheblich ist, daß die Anwendung des ausländischen Rechts die Grundlagen des deutschen staatlichen oder wirtschaftlichen Lebens angreifen würde. Für die Aufrechterhaltung des deutschen Staats- und Wirtschaftslebens ist der die Rechtsprechung der deutschen Gerichte beherrschende Grundsatz der Aufwertbarkeit von Forderungen, welche durch die Geldentwertung vernichtet worden sind, von so wesentlicher Bedeutung, daß seine Geltung auch nicht mittelbar in Zweifel gestellt werden darf.

In diesem Sinne, daß nämlich die Versagung jeglicher Aufwertung gegen die guten Sitten und den Zweck eines deutschen Gesetzes verstößt, hat das Reichsgericht auch bereits entschieden (RGZ. Bd. 114, S. 171). Diese Entscheidung betrifft zwar unmittelbar nur die Anwendung des § 328 Abs. 1, Nr. 4 ZPO., aber die gesamte Bestimmung ist im wesentlichen gleichlautend und in bewußter Anlehnung und Anschluß an Art. 30 EG. z. BGB. getroffen worden.

Digitized by Google

Im vorliegenden Falle fehlt es auch nicht an einer Beziehung zwischen dem deutschen Wirtschaftsleben und der Klagforderung; denn der Kläger ist schon seit vor dem Kriege nach Deutschland zurückgekehrt und hat seinen Wohnsitz in Hamburg genommen. Da er in Deutschland ansässig ist, muß er einem Deutschen gleichgestellt werden, ganz abgesehen davon, daß er deutscher Abstammung ist und nur aus formellen Gründen keine deutsche Staatsangehörigkeit besitzt.

Der vom Kläger geltend gemachte Anspruch auf die Versicherungssumme ist also aufzuwerten und zwar nach allgemeinen Rechtsgrundsätzen. Die §§ 59 ff. Aufw.-Gesetz sind deshalb hier nicht anwendbar, weil die Beklagte nicht zu den der staatlichen Aufsicht in Deutschland unterworfenen Versicherungsgesellschaften gehört. Was nun den Anspruch auf die eigentliche Versicherungssumme angeht, muß auch gelten für den Anspruch auf den sogenannten Bonus.

Der Anspruch auf Versicherungssumme zuzüglich Bonus unterliegt daher der Aufwertung, und der Klaganspruch ist an sich begründet. Über die Höhe der Aufwertung kann bisher noch nicht entschieden werden, da die hierzu notwendigen Grundlagen noch fehlen. Es bedarf dazu noch weiterer Verhandlung und die Sache ist deshalb gemäß § 538 Nr. 3 ZPO. an das Landgericht zurückzuverweisen.

Erbrecht. — Deutscher Erbschein über die Erbfolge nach einem im Ausland verstorbenen Sowjetrussen in Ansehung eines deutschen Grundstücks.

Kammergericht, Beschluß 30. 9. 1926 (1. X. 579/26).

Der Beschluß geht von folgenden Fragen aus: 1. Richtet sich die Erbfolge nach einem im Auslande verstorbenen Sowjetrussen in Ansehung eines in Deutschland belegenen Grundstücks, abweichend von Art. 25 EG. z. BGB. nach deutschem Recht? 2. Ist das deutsche Recht auch für die formellen Voraussetzungen eines gegenständlich beschränkten Erbscheins maßgebend? Hierzu wird ausgeführt:

Digitized by Google

Bei einer ausschließlichen Anwendung der Vorschriften des BGB. und des EG. z. BGB. wäre die erstere Frage dahin zu beantworten, daß sich nach dem in den Art. 24, 25 BGB. im allgemeinen zur Geltung gebrachten Staatsangehörigkeitsgrundsatze die Beerbung nach russischem Rechte richtet, sofern nicht das russische Recht auf das deutsche Recht zurückverweist (Art. 27 EGBGB.); eine Ausnahme hätte nur dann zu gelten, wenn die Anwendung dieses russischen Rechtes dem Sinn und Geiste unserer Rechtsordnung widerstreben würde (Art. 30 EG.). — Hinsichtlich der formellen Voraussetzungen für die Erteilung eines solchen gegenständlich beschränkten Erbscheins ist dagegen, wie in der Rechtslehre und Rechtsprechung anerkannt ist, das deutsche Recht maßgebend (KGJ. 21, A 5; 27, A 250; 36, A 109; *v. Staudinger*. BGB., Anm. 1 zu § 2369, Anm. III A zu Art. 30 EG.; RGR.-Komm. § 2369 Anm. 1; *Leonhard*, Erbrecht § 2369 Anm. 1 c; *Kretzschmar*, Erbrecht § 66 II 2. und 3.; *Drewes* in der DNot.-Zeitung 1923, 50 ff.; 1926, 450 ff.).

Diese Grundsätze gelten indes nur insoweit, als nicht im Einzelfalle durch Staatsverträge etwas anderes vereinbart ist. In dieser Hinsicht kommt vorliegend der Vertrag zwischen dem Deutschen Reiche und der Union der sozialistischen Sovjetrepubliken vom 12. Oktober 1925 in Betracht, der als deutsches Reichsgesetz vom 6. Januar 1926 verkündet ist (RGBl. 1926 II, 1 ff.). Er enthält als Anl. z. Art. 22 ein zwischen den beiden Staaten getroffenes Nachlaßabkommen (RGBl. 1926 II, 72 ff.), das nach Art. 3 des Gesetzes vom 6. Januar 1926 auf alle nach dem 22. Mai 1922 eingetretenen Erbfälle Anwendung findet.

§ 13 dieser Anlage enthält folgende Vorschrift:

Abs. 1: Die erbrechtlichen Verhältnisse bestimmen sich in Ansehung des beweglichen Nachlasses nach den Gesetzen des Staates, dem der Erblasser zur Zeit seines Todes angehörte.

Abs. 2: In Ansehung des unbeweglichen Nachlasses bestimmen sich die erbrechtlichen Verhältnisse nach den Gesetzen des Staates, in dessen Gebiet der Nachlaß liegt.

Digitized by Google

Durch diese Vorschriften ist zweifelsfrei klargestellt, daß in Ansehung des in Deutschland befindlichen unbeweglichen Nachlasses eines Sowjetrussen für dessen Beerbung, abweichend von Art. 25 EGBGB., die deutschen Gesetze maßgebend sind (vgl. Art. 27 EG.). Verfehlt ist die Meinung der Beschwerdeführerin, daß durch § 13 Abs. 2 des Nachlaßabkommens nur mit Rücksicht darauf, daß dem sowjetrussischen Rechte ein Erbrecht in Ansehung des unbeweglichen Nachlasses unbekannt sei, die Frage habe entschieden werden sollen, was zum unbeweglichen Nachlaß eines Sowjetrussen innerhalb Deutschlands gehöre. Der Begriff des „erbrechtlichen Verhältnisses" ist klar und eindeutig. Er umfaßt nicht nur den Begriff des Nachlasses, sondern er betrifft auch, und zwar in erster Linie die Erbfolge, d. h. die Frage, wem die Erbschaft angefallen, wer Erbe geworden ist. Für die Annahme, daß nach § 13 Abs. 2 dieser auch in Abs. 1 des § 13 enthaltene Begriff eine beschränktere Bedeutung haben sollte, fehlt es an jedem Anhalt. In § 15 des Nachlaßabkommens wird im Gegenteil der Begriff des erbrechtlichen Verhältnisses dahin klargestellt, daß darunter insbesondere das durch einen Erbschein bezeugte Recht des Erben falle. Zu Unrecht beruft sich auch die Beschwerdeführerin für ihre abweichende Meinung auf die Erläuterungen zu dem Nachlaßabkommen *v. Mersmann*-Soest und *Wohl* (Deutsch-russische Verträge vom 12. Oktober 1925). Diese Erläuterungen enthalten insoweit (S. 229 zu II a) lediglich den Satz: „Was zum unbeweglichen Nachlaß eines Sowjetrussen gehört, regelt sich nunmehr nach deutschem Recht". Mit keinem Worte wird aber auch nur angedeutet, daß sich die Bedeutung des § 13 Abs. 2 in dieser Regelung erschöpfe; im Gegenteil stellen die genannten Schriftsteller an die Spitze ihrer diesbezüglichen Ausführungen (S. 229) den Satz, daß der § 13 die Anwendung deutschen Erbrechts auf den in Deutschland liegenden unbeweglichen Nachlaß von Sowjetrussen ausdrücklich festgelegt habe.

Digitized by Google

Hinsichtlich der formellen Voraussetzungen für die Erteilung des Erbscheins enthält der § 15 des Nachlaßabkommens lediglich folgende Bestimmung:

„Ein Zeugnis über ein erbrechtliches Verhältnis, insbesondere über das Recht des Erben oder eines Testamentsvollstreckers (Erbschein, Testamentsvollstreckerzeugnis), das von der zuständigen Behörde des Staates, dem der Erblasser angehörte, nach dessen Gesetzen ausgestellt ist, genügt, soweit es sich um beweglichen Nachlaß handelt, zum Nachweise dieses Verhältnisses auch für das Gebiet des anderen Vertragsstaates".

Diese Bestimmung beschränkt sich hiernach auf beweglichen Nachlaß. Für unbeweglichen Nachlaß fehlt es an einer entsprechenden Vorschrift. Hier bleibt es also bei dem Rechtsgrundsatz, daß für die Erteilung eines gegenständlich beschränkten Erbscheins nach § 2369 BGB. in formeller Hinsicht die §§ 2353 ff. BGB. maßgebend sind.

Die Vorschrift des § 17 des Nachlaßabkommens führt zu keinem gegenteiligen Ergebnis. Sie kann zutreffend nur im Zusammenhang mit den vorhergehenden Bestimmungen des Nachlaßabkommens beurteilt werden. Die Vorschriften der §§ 1—16 enthalten, wie § 1 zweifelsfrei ergibt, eine Regelung hinsichtlich des beweglichen und unbeweglichen Nachlasses ausschließlich für den Fall, daß ein Angehöriger des einen vertragschließenden Teils im Gebiet des anderen Teils gestorben ist. In § 17 ist nun eine entsprechende Anwendung der vorhergehenden Vorschriften, d. h. also der §§ 1—16 bezüglich des beweglichen und unbeweglichen Vermögens angeordnet worden, das sich im Gebiet des einen vertragschließenden Teils befindet und zu dem Nachlaß eines außerhalb dieses Gebietes gestorbenen Angehörigen des anderen Teils gehört. Diese entsprechende Anwendung ergibt, daß die unter den Voraussetzungen des § 1 in den §§ 1—16 in Ansehung des beweglichen und unbeweglichen Nachlasses gegebenen Vorschriften auch unter den Voraussetzungen des § 17 zu gelten haben, d. h. also: was unter der Voraussetzung des § 1 für bewegliches Vermögen be-

Digitized by Google

stimmt ist, gilt für bewegliches Vermögen auch unter der Voraussetzung des § 17, und die unter der Voraussetzung des § 1 in den §§ 1—16 für unbeweglichen Nachlaß gegebenen Vorschriften finden auf den unbeweglichen Nachlaß auch unter den Voraussetzungen des § 17 Anwendung. Davon, daß die in den §§ 1—16 für beweglichen Nachlaß aufgestellten Vorschriften auch für unbeweglichen Nachlaß unter den Voraussetzungen des § 17 zu gelten haben, kann keine Rede sein.

Für die Erteilung des Erbscheins in formeller Hinsicht ist also deutsches Recht (§ 2353 BGB.) maßgebend.

Eheschließung. — Oesterreichische Dispensehe.

Kammergericht 5. 11. 1926 (26 1a X 678/26).

Frau *Anna H.* ist österreichische Staatsangehörige katholischer Konfession. Sie hat 1915 in Budapest mit dem katholischen Österreicher *Julius H.* die Ehe geschlossen. Durch Beschluß des Bezirksgerichts Wien vom 26. November 1924 ist den Ehegatten die Scheidung von Tisch und Bett bewilligt worden. Frau *H.* will sich mit dem preußischen Staatsangehörigen *N.* verheiraten. Das Bundeskanzleramt in Wien hat ihr unter dem 13. Juli 1925 Dispens vom Ehehindernisse des Ehebandes und ihr ein Zeugnis dahin erteilt, daß dem Amte kein Umstand bekannt sei, der nach österreichischem Rechte dem Abschluß der Ehe mit *N.* entgegenstehe. Der Standesbeamte des Standesamts Berlin hat den Antrag auf Erlaß des Aufgebots abgelehnt, weil die Antragstellerin mangels Auflösung ihrer Ehe nicht berechtigt sei, eine neue Ehe einzugehen. Das Amtsgericht hat den Antrag auf Anweisung des Standesbeamten zurückgewiesen. Das Landgericht hat ihn angewiesen, von dem Bedenken des Ehehindernisses eines bestehenden Ehebandes Abstand zu nehmen. Weitere Beschwerde hatte Erfolg. Die Vorinstanzen sind mit Recht davon ausgegangen, daß die Frage, ob die Antragstellerin die beabsichtigte Ehe mit *N.* schließen darf, gemäß Art. 13 Abs. 1 EGBGB. nach österreichischem Rechte

Digitized by Google

zu beurteilen ist. Es fragt sich zunächst, ob der Standesbeamte (StB.) überhaupt befugt ist, gegenüber dem ihm vorgelegten, in formeller Hinsicht einwandfreien Ehefähigkeitszeugnis (Efz.) in eine Prüfung des österreichischen materiellen Rechts einzutreten. Das muß angesichts der §§ 44, 48, 59 PStG. bejaht werden. Allerdings entbindet die Beibringung des in Art. 43 § 1 PrAG-BGB (vgl. § 1315 Abs. 2 BGB.) vorgeschriebenen Efz. den StB. von der sonst ihm obliegenden Pflicht, die materiellen Eheerfordernisse nach dem ausländischen Rechte zu prüfen. Der StB. ist durch das Efz. gedeckt. Das schließt aber nicht aus, daß er, wenn er im Einzelfalle trotz Vorliegens des Efz. ein Ehehindernis als vorhanden ansieht, die Eheschließung ablehnt und eine etwaige gerichtliche Anweisung abwartet (*Stölzel-Spieber*, PStG. [2] Anm. 7 II B zu § 1315, S. 139). Das Vorhandensein des Efz. nimmt also dem StB. nicht die Befugnis, in eine Prüfung darüber einzutreten, ob nicht gleichwohl ein Ehehindernis vorliegt (StAZ. 1925, 279). Andernfalls hätte es gegenüber den vorerwähnten Vorschriften des PStG. einer dahingehenden ausdrücklichen Bestimmung bedurft. Hiernach fragt es sich, ob der StB. nach dem insoweit gemäß Art. 13 Abs. 1 EGBGB. maßgebenden österreichischen Rechte mit Recht angenommen hat, daß die Ehe der Antragstellerin mit *H.* noch fortbestehe. Denn in diesem Falle bestand gemäß § 62 ÖstABGB. das Ehehindernis des bestehenden Ehebandes und die Antragstellerin darf dann nach dem für sie maßgebenden Heimatsrechte die von ihr beabsichtigte Ehe mit *N.* nicht eingehen.

Das Landgericht hat sich nun auf den Standpunkt gestellt, daß der von der österreichischen Verwaltungsbehörde erteilte Dispens vom Ehehindernisse des bestehenden Ehebandes die Ehe der Antragstellerin gänzlich aufgelöst habe. Wäre dies richtig, so bestände nach österreichischem Rechte für die Antragstellerin jenes Ehehindernis nicht mehr und damit fiele auch das vom Amtsgericht unter Hinweis auf den Art. 30 EGBGB. erhobene Bedenken fort. Trifft die Auffassung des Landgerichts aber nicht zu, so liegt nach dem maßgeben-

Digitized by Google

den österreichischen Rechte das Ehehindernis des bestehenden Ehebandes vor und es könnte sich dann nur fragen, ob etwa Art. 30 EGBGB. insoweit der Anwendung des österreichischen Gesetzes, also der Anerkennung des Vorhandenseins dieses Ehehindernisses, entgegenstände. Die Rechtsansicht des Landgerichts kann aber nicht für zutreffend erachtet werden. Allerdings geht die vom Landgericht erwähnte österreichische Verwaltungspraxis dahin, daß auf Grund des § 83 Öster. ABGB. Dispense vom Hindernisse des Ehebandes erteilt werden können und es sind und werden dann auch in zahlreichen Fällen auf Grund solcher Dispense in Österreich Eheschließungen vorgenommen (sog. Dispensehen). Würde man nun etwa den Art. 13 Abs. 1 EGBGB., der hier die Anwendung des österreichischen Rechts vorschreibt, dahin verstehen dürfen, daß nur rein tatsächlich zu prüfen sei, ob die Antragstellerin in Österreich „heiraten" könnte (so *Bergmann* in StAZ. 1925, 365), so wäre, da diese Frage bejaht werden müßte, für eine weitere Prüfung des StB. nach der rechtlichen Seite hin kein Raum mehr. Der Art. 13 Abs. 1 EGBGB. verweist aber nicht auf die im Heimatsstaate des Ausländers bestehende Verwaltungspraxis, sondern auf die dort geltenden Gesetze, so daß bei einem Gegensatze zwischen der Verwaltungspraxis und den Gesetzen lediglich die letzteren maßgebend sind. Nun kann nach § 111 ÖstABGB. das Band einer gültigen Ehe zwischen katholischen Personen nur durch Tod eines der Ehegatten getrennt werden. Durch Art. 66 des Vertrages von St. Germain, der für Österreich die Verpflichtung ausspricht, alle Ungleichheiten zwischen den Konfessionen zu beseitigen, ist nach der Auffassung der österreichischen Gerichte das bestehende Gesetz (§ 111) nicht geändert oder aufgehoben worden (vgl. *v. Hofmannsthal* in JW. 1925, 337), und dieser Auffassung ist beizupflichten. Ein Versuch der österreichischen Regierung, nach dem Umsturz vom November 1918 ein Gesetz durchzubringen, durch das die grundsätzliche Trennbarkeit auch katholischer Ehen eingeführt werden sollte, ist gescheitert. Danach ist der § 111 ÖstABGB. in Geltung geblieben. Nach

Digitized by Google

§ 83 ÖstABGB. kann zwar aus wichtigen Gründen von der Landesbehörde die Nachsicht von Ehehindernissen gewährt werden und diese Bestimmung ist nach dem Umsturz von der österreichischen Landesregierung abweichend von der früher im allgemeinen herrschenden Auffassung dahin ausgelegt worden, daß sie sich nicht nur auf sog. auflösliche Ehehindernisse, sondern auch auf das zu diesen nicht gehörende Ehehindernis des bestehenden Ehebandes beziehe. Der österreichische VerwGerHof hat jedoch durch Entscheidung vom 19. März 1921 diese Praxis für unzulässig erklärt und eine solche Dispensverfügung aufgehoben. In Übereinstimmung hiermit hat auch der Ob. GerHof in Wien in einem Gutachten vom 5. Juli 1921 ausgeführt, das Ehehindernis des Ehebandes sei unauflöslich und die auf Grund Dispenses geschlossene Ehe sei, wenn auch keine „Nicht-Ehe", so doch eine nichtige Ehe (*Ehrenzweig*, System des österreichischen allgemeinen Privatrechts [6], II, 2 S. 66). Auf diesem Standpunkte stehen auch außer den bei *Ehrenzweig*, a. a. O., S. 66, Anm. 59 aufgeführten österreichischen GerEntsch. die Entsch. des OLG. Jena (StAZ. 1922, 41, 50) und des Bay. OLG. (JFG. 1, 112), ferner das LG. III Berlin (StAZ. 1925, 365, 366) sowie u. a. *Schey*, ÖstABGB. [21] 1926, Anm. 3—4a zu § 83, Anm. 9 zu § 111; *Rosenberg*, Ehescheidung und Eheanfechtung, Berlin 1926, S. 102, 103). Die Ansicht des LG., daß der Dispens eine gänzliche Auflösung der Ehe im Verwaltungswege bedeute, ist danach nicht zutreffend. Ihr steht schon der vom VerwGerHofe betonte Umstand entgegen, daß die Auflösung einer Ehe nicht in die Macht der Verw.Beh. gegeben sei (StAZ. 1921, 111); gegen die Auffassung des LG. spricht ferner auch die in § 63 des Pensionsgesetzes für Bundesbeamte vom 17. Dezember 1921 und in andern (bei *Ehrenzweig*, a. a. O., S. 66, Anm. 61 erwähnten) Gesetzen getroffene Regelung der Witwenpensionen nach doppelt verheirateten Beamten. Danach ist mit *Ehrenzweig* a. a. O. S. 67 (vgl. auch *Backrach* in JW. 1925, 323) jetzt als „klargestellt" anzusehen, daß weder der Dispens für sich allein, noch die Schließung der Dispensehe die erste Ehe aufhebt (vgl. auch

Digitized by Google

OLG. Jena und Gutachten des Ob. GerHofs in Wien; — StAZ. 1922, S. 49, 50). Bleibt diese also trotz der Dispenserteilung bestehen, so ist nach § 62 ÖstABGB. eine weitere Eheschließung der betreffenden Ehegatten unzulässig. Nach den gemäß Art. 13 Abs. 1 EGBGB. maßgebenden österreichischen Gesetzen ist daher die Antragstellerin an der von ihr beabsichtigten Verehelichung gehindert, weil letztere gegen den in § 62 Öst.ABGB. aufgestellten Grundsatz der Einehe verstoßen würde. Daß der Art. 30 EGBGB. der Anwendung des österreichischen Rechts hier nicht entgegensteht, ist bereits vom Bay. OLG. (JFG. 2, 1, 113, 114) mit zutreffender Begründung dargelegt worden. Der Gesichtspunkt, daß die Unauflöslichkeit katholischer Ehen den heutigen Anschauungen nicht mehr entspricht, könnte nur die Bestrebungen rechtfertigen, die auf eine Abänderung des geltenden Rechtszustandes abzielen; bis zu einer solchen Abänderung muß es bei letzterem sein Bewenden behalten. Die Weigerung des StB., das Aufgebot der Antragstellerin mit *N.* anzuordnen und die Eheschließung vorzunehmen, war daher gerechtfertigt. Im Ergebnis erweist sich danach die Entscheidung des Amtsgerichts in der Hauptsache als zutreffend.

Eheschließung. — Österreichische Dispensehe.

Bayerisches Oberstes Landesgericht 23. 4. 1928 (Reg. III 42/1928).

I. Der Dekorationsmaler *Peter Sch.* in M., katholisch und Angehöriger der Österreichischen Republik, hatte sich im Deutschen Reiche mit *Viktoria Z.* verheiratet. Am 11. November 1925 wurde vom Landesgericht Wien die Scheidung von Tisch und Bett ausgesprochen. *Peter Sch.* beabsichtigt, mit der bayerischen Staatsangehörigen *Maria Schütz* sich wieder zu verehelichen. Er hat das von der zuständigen österreichischen Behörde ausgestellte Ehefähigkeitszeugnis, die von der zuständigen Kärntner Landesregierung erteilte Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes und eine Erklärung seiner Ehefrau *Viktoria Sch.* vorgelegt, wonach diese mit seiner Wiederverehelichung bedingungslos einverstanden ist.

Digitized by Google

Das Standesamt M. III weigerte sich, das Aufgebot zu erlassen, weil trotz der erteilten Nachsicht die erste Ehe noch nicht gelöst sei. Der Antrag des *Peter Sch.*, das Standesamt zur Erlassung des Aufgebots anzuweisen, wurde vom Amtsgericht M. am 30. Januar 1928 und die Beschwerde des *Sch.* vom Landgericht M. I am 14. Februar 1928 als unbegründet zurückgewiesen. Gegen diesen Beschluß hat *Sch.* in einer von einem Rechtsanwalt unterzeichneten Schrift am 21. März die weitere Beschwerde eingelegt.

II. Das Rechtsmittel ist zulässig, aber nicht begründet.

1. Der Antragsteller *Peter Sch.*, katholisch und österreichischer Staatsangehöriger, will sich in M. mit einer katholischen bayerischen Staatsangehörigen wieder verehelichen. Nach dem für die Form der Eheschließung geltenden deutschen Rechte (Art. 13 Abs. 1 EG. z. BGB.) soll der Eheschließung ein Aufgebot vorhergehen (§ 1316 BGB.; § 41 PStG. mit Art. 46 Nr. II EG. z. BGB.). Aus § 45 Abs. 1, §§ 48 und 69 PStG. folgt, daß der deutsche Standesbeamte die Anordnung des Aufgebots abzulehnen hat, wenn aus der Sachlage sich offenbart, daß nach dem maßgebenden bürgerlichen Rechte ein Ehehindernis besteht (BOLGZ. 21, 154, 413; *Stölzel*, PStG. § 45 Anm. 6, § 48 Anm. 1, § 41 Anm. 5 a).

2. Die erste Ehe des *Peter Sch.* als eines katholischen österreichischen Staatsangehörigen ist vom österreichischen Gerichte nur nach Tisch und Bett, nicht dem Bande nach geschieden. Es fragt sich nun, ob dieser Umstand im Zusammenhalte mit der Tatsache, daß die zuständige österreichische Verwaltungsbehörde von dem Ehehindernisse des Ehebandes Nachsicht erteilt hat, noch ein wirksames Ehehindernis bildet oder ob die Erteilung der Nachsicht die Scheidung von Tisch und Bett in eine Scheidung dem Bande nach verwandelt hat.

a) Die Fähigkeit zur Eingehung einer Ehe wird, wenn der eine Verlobte Inländer, der andere Ausländer ist, in Ansehung eines jeden nach den Gesetzen des Staates beurteilt, dem er angehört (Art. 13 Abs. 1 EG. z. BGB.). Dies gilt im besonderen für die Frage, ob in der Person eines der Verlobten

Digitized by Google

ein Ehehindernis begründet ist und welche Wirkungen ihm zukommen. Die Frage, ob die Nachsicht die Kraft hat, die Trennung von Tisch und Bett zu einer Scheidung dem Bande nach zu steigern, betrifft die Scheidung der Ehe und ist nach den Gesetzen des Staates zu beurteilen, dem der Ehemann zur Zeit der Erteilung der Nachsicht angehört. Dies folgt aus dem Gedanken des Art. 17 Abs. 1 EG. z. BGB., wonach das Scheidungsrecht vom Staatsangehörigkeitsgrundsatze beherrscht werden soll. In jedem Falle ist daher hier das österreichische Recht anzuwenden, da *Peter Sch.* stets österreichischer Staatsangehöriger war.

§ 4 des österreichischen Allgemeinen Bürgerlichen Gesetzbuchs (ö. BGB.) — dazu Art. 27 EG. z. BGB. — steht dem nicht entgegen. Danach bleiben die österreichischen Staatsbürger in Handlungen und Geschäften, die sie außerhalb des Staatsgebiets vornehmen, an die österreichischen Gesetze nur gebunden, insoweit ihre persönliche Fähigkeit, sie zu unternehmen, eingeschränkt wird, und diese Handlungen oder Geschäfte zugleich im österreichischen Staatsgebiete rechtliche Folgen hervorbringen sollen. Im vorliegenden Falle, wo der Bräutigam, nicht die Braut österreichischer Staatsangehöriger ist, die Ehefrau kraft der Heirat und die Kinder kraft der Geburt österreichische Staatsangehörige werden und das Heimatrecht des Mannes erlangen (vgl. hierzu das Ehefähigkeitszeugnis der Bezirkshauptmannschaft Klagenfurt vom 8. September 1927), wird nicht geleugnet werden können, daß die Ehe vom Antragsteller in der Absicht geschlossen werden will, mit ihr rechtliche Folgen in Österreich hervorzubringen. Tatsachen, die eine gegenteilige Annahme rechtfertigen, sind den Akten nicht zu entnehmen (vgl. dazu RGZ. 78, 234; BZ. 1914, S. 314).

Auch aus Art. 30 EG. z. BGB. kann nichts anderes gefolgert werden. Hat die Nachsicht auch nach österreichischem Rechte nicht die Kraft der Scheidung dem Bande nach, so bleibt das Ehehindernis des Ehebandes sowohl nach österreichischem (§§ 62, 111 öBGB.) als nach deutschem Rechte (§§ 1309 1326 BGB.) bestehen. Hat aber die Nachsicht diese Kraft, so

Digitized by Google

liegt kein Verstoß gegen § 1309 BGB. mehr vor und der deutschrechtliche Grundsatz, daß innerhalb des Deutschen Reiches eine Ehe nur durch richterliches Urteil geschieden werden kann, hat keine so wesentliche und weitgehende Bedeutung, daß eine im Auslande nach dem maßgeblichen ausländischen Rechte in anderer Weise rechtsgültig erfolgte Scheidung gegen die guten Sitten oder den Zweck der deutschen Scheidungsvorschriften verstoßen würde. Es wird hier nicht davon gesprochen werden können, daß durch die Anerkennung einer solchen Scheidung die Grundlagen des deutschen staatlichen oder wirtschaftlichen Lebens angegriffen werden, die durch die deutschen Scheidungsvorschriften geschützt werden sollen (vgl. RGZ. 60, 296; 63, 18; 73, 366; 80, 132; BOLGZ. 6, 549 — Seuff. Arch. 61, 463; dazu Zeitschr. f. intern. Priv.-Recht 20, 529; a. M. *Küstner*, Z. f. StAW. 1927, S. 342). Das Erkenntnis des bayerischen Obersten Landesgerichts vom 30. März 1921 (BOLGZ. 21, 153 — OLG. 42, 87) steht nicht entgegen, da es sich dort um die Scheidung einer Ehe innerhalb des Deutschen Reiches handelte.

Die beiden die Eheschließung und die Ehescheidung betreffenden Haager Abkommen vom 12. Juni 1902 (RGBl. 1904, S. 221, 231) sind von Österreich nicht ratifiziert worden und demzufolge nicht anwendbar (*Achilles-Greiff* BGB. Vorbem. vor Art. 7 Anm. 9; a. M. *Kahl* JW. 1911, S. 375 Anm.).

b) Nach § 11 ö. BGB. kann die Ehe eines Katholiken nur nach Tisch und Bett, nicht dem Bande nach geschieden werden. Nach § 62 dieses Gesetzes bildet die nur nach Tisch und Bett getrennte Ehe ein Hindernis für eine neue Ehe. Nach § 83 a. a. O. kann die zuständige Verwaltungsbehörde aus wichtigen Gründen Nachsicht von Ehehindernissen erteilen.

Wenn auch vereinzelt die Ansicht vertreten wurde, daß letztere Vorschrift auch auf das Ehehindernis des Ehebandes anwendbar sei, so hat doch die österreichische Rechtsprechung stets mit zutreffenden Gründen daran festgehalten, daß von dem Ehehindernisse des Ehebandes keine Nachsicht

Digitized by Google

erteilt werden könne und eine trotz Nachsicht geschlossene neue Ehe des nur von Tisch und Bett getrennten Ehegatten ungültig sei (vgl. Gutachten des Obersten Gerichtshofes in Wien vom 23. März 1921 in JW. 1921, S. 1419, dazu JW. 1922, S. 1112; Gruch. Beitr. 65, 255 Nr. 3; Rechtsprechung des Verwaltungsgerichtshofs in Wien in JW. 1922, S. 1113; *Bachrach*, JW. 1927, S. 2876 in Anm. 1.) Die Rechtsprechung war von der entscheidenden Erwägung getragen, daß das Staats- und Familienleben auch nach österreichischem Rechte auf der Einehe beruhe (§ 62 ö. BGB.) und demzufolge das Ehehindernis des Ehebandes ein unauflösliches Ehehindernis sei. Ihr war mit Recht die deutsche Rechtsanwendung gefolgt (BOLGZ. 21, 411; KG. in Z. f. StAW. 1927, S. 18; OLG. München Bay. Z. 1927, S. 443 — Z. f. StAW. 1928, S. 2 und die hier angeführten weiteren Belege). Das Aufgebot für eine neue Ehe wurde im Deutschen Reiche verweigert, auch wenn von der zuständigen österreichischen Verwaltungsstelle vom Ehehindernisse des Ehebandes Nachsicht erteilt war. Gleichwohl wurde indessen in Österreich eine große Anzahl sogenannter Dispensehen oder — benannt nach ihrem geistigen Urheber — Severehen geschlossen (*Bachrach*, a. a. O.).

Der österreichische Verfassungsgerichtshof hat nun in einem Erkenntnisse vom 11. November 1927 (JW. 1927, S. 2870; öster. GerZeit. 78 Nr. 21, S. 332) ausgesprochen, daß die bürgerlichen Gerichte nicht befugt seien, in einem Eheungültigkeitsstreite die Rechtsgültigkeit der von der Verwaltungsbehörde erteilten Nachsicht zur Eingehung einer Ehe nachzuprüfen, und hat in einem weiteren Erkenntnisse vom 3. März 1928 (auszugsweise abgedruckt in der „Neuen Freien Presse" vom gleichen Tage) nicht nur an diesem Standpunkte festgehalten, sondern dazu noch ausgeführt, die Annahme, der Dispensakt sei gültig, die Dispensehe aber ungültig, sei unhaltbar, denn die vom Dispensakte beabsichtigte Rechtswirkung bestehe darin, das Ehehindernis des Ehebandes zu beseitigen. Diese Erkenntnisse vermögen jedoch an der bisherigen Auffassung von der bürgerlichrechtlichen Bedeutung des Ehehindernisses des Ehebandes nichts zu ändern,

Digitized by Google

wie denn auch anscheinend die österreichische Rechtsprechung bislang ihre frühere Ansicht nicht aufgegeben hat. Im Deutschen Reiche hat, soweit ersichtlich, nur das preußische Staatsministerium des Innern in einer Entschließung vom 5. Januar 1928, betreffend die Anerkennung österreichischer Ehehindernisse für die Zulassung des Aufgebots (Z. f. StAW. 1928, S. 17), den Standesämtern mitgeteilt, daß jetzt kein Grund mehr bestehe, die materielle Rechtslage zu prüfen, wenn die österreichische Verwaltungsbehörde vom Ehehindernisse des Ehebandes Nachsicht erteilt hat.

Es kann zugegeben werden, daß die bürgerlichen Gerichte in Österreich nicht zur Nachprüfung der Frage befugt sind, ob die Nachsicht von der örtlich zuständigen Verwaltungsbehörde und sachlich rechtgemäß erteilt wurde, ob also wichtige Gründe vorlagen, die die Erteilung rechtfertigten. Das Gegenteil widerspräche der Trennung der Gewalten (Art. 94 des österreichischen Bundesverfassungsgesetzes vom 1. Oktober 1920/30. Juli 1925, BGBl. 1920, S. 1791 ff., 1925, S. 927 ff.). Zur Abhilfe dient nur das gegen Bescheide der Verwaltungsbehörden zugelassene „administrative" Rechtsmittelverfahren, was sich deutlich aus Art. 129 des österreichischen Bundesverfassungsgesetzes und aus § 68 des österreichischen Allgemeinen Verwaltungsverfahrensgesetzes vom 21. Juni 1925 ergibt (vgl. auch *Kelsen*, Österr. Staatsrecht, S. 209 ff.). Aus der Vorschrift im § 190 der österreichischen Zivilprozeßordnung, welche die Unterbrechung des bürgerlich-rechtlichen Verfahrens betrifft, kann nichts Gegenteiliges gefolgert werden, da es sich bei der Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes um eine Angelegenheit handelt, die ausschließlich den Verwaltungsbehörden zur Entscheidung überwiesen ist (vgl. dazu auch § 1 der österreichischen Jurisdiktionsnorm vom 1. August 1895, RGBl. Nr. 111, *Hermann*, ö. ZPO. § 190 Anm. 5 bis 11 sowie die ähnliche Vorschrift im § 148 der ZPO. mit § 13 d. GVG.; RGZ. 60, 36; 91, 95; *Sydow-Busch*, ZPO. § 148, Anm. 4).

Ein anderes aber ist es, ob der österreichische Verfassungsgerichtshof berechtigt ist, mit bindender Wirkung für

Digitized by Google

die bürgerlichen Gerichte auszusprechen, daß das bürgerliche Recht Österreichs auch eine Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes kenne und daß die Nachsicht von diesem Ehehindernisse die Trennung von Tisch und Bett in eine Scheidung der Ehe dem Bande nach verwandele. Allein auf diese Frage kommt es an und sie ist zu verneinen.

Zunächst wird nicht bestreitbar sein, daß den Erkenntnissen des österreichischen Verfassungsgerichtshofes insoweit, als sie nur einen angeblichen Kompetenzkonflikt entscheiden, keine allgemein verbindliche Bedeutung, keine Gesetzeskraft beigemessen werden darf. Dies folgt aus § 12 ö. BGB., in welchem den richterlichen Entscheidungen ausdrücklich die Gesetzeskraft abgesprochen und ihre Geltung auf den entschiedenen Einzelfall beschränkt ist, sowie aus der Tatsache, daß weder im österreichischen Bundesverfassungsgesetz, in welchem die Zuständigkeit des Verfassungsgerichtshofs geregelt ist, noch im Verfassungsgerichtshofsgesetze vom 18. Dezember 1925 (BGBl. S. 1951 ff.) noch in anderen Gesetzen eine gegenteilige Ordnung getroffen ist (vgl. auch *Bachrach* a. a. O.). Die Vorschrift im Art. 140 Abs. 3 des Bundesverfassungsgesetzes darf nicht verallgemeinert werden.

Es mag dahingestellt bleiben, ob der österreichische Verfassungsgerichtshof unter Aufgabe seines früheren Beschlusses vom 13. Oktober 1926 (Österr. Ger.-Zeit. 78, 332) auf Grund des Art. 138 des österreichischen Bundesverfassungsgesetzes und des § 42 des österreichischen Verfassungsgerichtshofsgesetzes mit Recht oder Unrecht einen „Kompetenzkonflikt" zwischen den bürgerlichen Gerichten und den Verwaltungsbehörden für gegeben erachtete, wenn es sich nur darum handelte, klarzustellen, daß die bürgerlichen Gerichte in einem Ehegültigkeitsstreite die Tatsache anzuerkennen haben, daß die Verwaltungsbehörde vom Ehehindernisse des Ehebandes Nachsicht erteilt hat. Einen „Kompetenzkonflikt" über die zu entscheidende Hauptsache, ob die neue Ehe gültig oder ungültig ist, hielt der Verfassungsgerichtshof selbst nicht für vorliegend. Mit gewichtigen Gründen wird im

Digitized by Google

österreichischen Schrifttume die Annahme eines Kompetenzkonflikts für solche Fälle bekämpft (*Wahle*, Jur. Blätter 57, 57 ff.), während sie freilich von anderer Seite wieder gebilligt wird (*Bachrach* a. a. O., auch Österr. Anwaltszeitung 4, Nr. 23, S. 381; *Granitsch*, Neue Freie Presse vom 3. März 1928). Für die Regel wird zum Wesen des Kompetenzkonflikts gehören, daß die bürgerlichen Gerichte und die Verwaltungsbehörden kraft der von ihnen behaupteten oder verneinten Zulässigkeit des Rechtswegs die Entscheidung der Streitsache selbst für sich in Anspruch nehmen. Damit stimmt auch der Wortlaut des § 42 des Verfassungsgerichtshofsgesetzes überein. Verweigern die bürgerlichen Gerichte in einem bei ihnen anhängigen Rechtsstreit einem Verwaltungsakte die ihm gebührende Anerkennung, von dessen Bestand oder Auslegung die Entscheidung des Rechtsstreits abhängig ist, so kann nur in dem Rechtsmittelzug Abhilfe gesucht werden, der gegenüber den Entscheidungen der bürgerlichen Gerichte zugelassen ist. Ein Kompetenzkonflikt, der einen Streit über die Zulässigkeit des Rechtswegs zum Gegenstand hat, wird nicht schon dadurch geschaffen, daß im bürgerlichen Rechtsstreit ein für dessen Entscheidung bedeutsamer Verwaltungsakt zu beurteilen ist oder eine hierfür bedeutsame Vorfrage auftaucht, die dem öffentlichen Rechte angehört oder sonst den Verwaltungsbehörden zur Entscheidung überwiesen ist (vgl. für das deutsche Recht *Stein-Jonas* ZPO. Vorbem. vor § 1, I D bei Note 82, 83; RGZ. 24, 36; 48, 333; 70, 371; 108, 118).

Keinesfalls ist der Verfassungsgerichtshof als Kompetenzkonfliktsgerichtshof befugt, außerhalb der Abgrenzung des Zuständigkeitsbereichs mit allgemein verbindlicher Kraft oder nur mit Wirkung für die zu entscheidende Streitfrage in die Gestaltung des bürgerlichen sachlichen Rechtes oder des bürgerlichen Verfahrensrechtes einzugreifen. In den österreichischen Gesetzen, vornehmlich im Bundesverfassungsgesetz und hier wieder besonders in den Art. 137 bis 148, die seinen Wirkungskreis bestimmen, wie im Verfassungsgerichtshofsgesetz ist ihm hierzu keine Ermächtigung erteilt.

Digitized by Google

Die Gesetzgebung in „Zivilrechtssachen“ und in der „Justizpflege“ ist als Bundessache dem Nationalrat und dem Bundesrate vorbehalten (Art. 10 Nr. 6, Art. 24 des Bundesverfassungsgesetzes). Aus der Berechtigung, die Kompetenzkonflikte zwischen den bürgerlichen Gerichten und den Verwaltungsbehörden zu entscheiden (Art. 138 Abs. 1 a des österr. Bundesverfassungsgesetzes), kann eine solche Ermächtigung nicht abgeleitet werden; sie beschränkt sich darauf, mit bindender Kraft für den Einzelfall zu bestimmen, ob nach den für die Kompetenzausscheidung geltenden Grundsätzen zur Verhandlung und Entscheidung eines Rechtsstreits der Rechtsweg vor den bürgerlichen Gerichten eröffnet oder die Zuständigkeit der Verwaltungsbehörden begründet ist. Art. 140 des Bundesverfassungsgesetzes überträgt ihm die Entscheidung über die Verfassungswidrigkeit von Bundesgesetzen. Daß die hier in Betracht kommenden Rechtssätze des bürgerlichen Rechtes mit den österreichischen Verfassungsgesetzen, z. B. Art. 7 Abs. 1 des Bundesverfassungsgesetzes, in Widerspruch stünden, ist bislang nicht angenommen worden. Der Verfassungsgerichtshof beruft sich in den erwähnten Erkenntnissen auch nicht auf solche Vorschriften, er bezeichnet diese Erkenntnisse selbst als Regelung eines „Kompetenzkonflikts“ und hat bisher auch sonst die Verfassungswidrigkeit jener Rechtssätze nicht festgestellt. Auf die Vorschrift im Art. 140 Abs. 3 des Bundesverfassungsgesetzes kann deshalb hier nicht Bezug genommen werden. Das Verfassungsgerichtshofsgesetz enthält nur die Organisation des Verfassungsgerichtshofs und regelt das Verfahren vor ihm, in den §§ 42 bis 52 im besonderen das Verfahren in den Fällen des Art. 139 Abs. 1 des Bundesverfassungsgesetzes und im § 42 das Verfahren bei den Kompetenzkonflikten zwischen Gerichten und Verwaltungsbehörden; er enthält aber keine Ergänzung der Zuständigkeitsbestimmungen, und zudem läßt § 31 deutlich erkennen, daß das Erkenntnis des Verfassungsgerichtshofs sich ausschließlich auf die Entscheidung der „Kompetenz“ und ihre verfahrensrechtlichen Folgen zu beschränken hat. Wird daher das Urteil eines bürger-

Digitized by Google

lichen Gerichts vom Verfassungsgerichtshof entsprechend dieser Vorschrift aufgehoben, weil für die Streitsache selbst die Zuständigkeit der Verwaltungsbehörden gegeben ist, so fehlt es für eine weitere Tätigkeit des bürgerlichen Gerichts an der erforderlichen Zulässigkeit des Rechtswegs und ein weiteres Verfahren vor dem bürgerlichen Gericht ist unzulässig. Wird aber, wie hier, das Urteil des bürgerlichen Gerichts nur aufgehoben, weil die Entscheidung der auch nach der Ansicht des Verfassungsgerichtshofs vor die bürgerlichen Gerichte gehörenden Streitsache angeblich von einem Verwaltungsakt abhängig ist, so bleibt hiervon nicht nur die Zulässigkeit des Rechtswegs in der Streitsache selbst, sondern auch die bürgerlichrechtliche Beurteilung des Verwaltungsakts unberührt. Es kann nicht ein neuer Kompetenzkonflikt entstehen, wenn die bürgerlichen Gerichte im weiteren Verfahren dem Verwaltungsakt eine bürgerlichrechtliche Beurteilung zuteil werden lassen, die der Ansicht des Verfassungsgerichtshofs nicht entspricht. Aus § 68 des österreichischen Allgemeinen Verwaltungsverfahrensgesetzes läßt sich nichts anderes entnehmen, da er sich mit der bürgerlichrechtlichen Wirkung der Verwaltungsbescheide nicht befaßt.

Gibt es daher nach dem österreichischen bürgerlichen Rechte, wie es die bisherige Rechtsprechung annahm, keine Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes und vermag danach eine gleichwohl von der Verwaltungsbehörde erteilte Nachsicht die Trennung von Tisch und Bett nicht in eine Scheidung dem Bande nach zu verwandeln, so kann das Gegenteil hiervon nicht durch die „Kompetenzentscheidung" des Verfassungsgerichtshofs zum Rechte werden, mag auch im einzelnen Falle der Ausspruch, daß die Erteilung der Nachsicht für das Gericht bindend sei, mit der Entscheidung über die Gültigkeit der neuen Ehe zusammenfallen. Selbst für den einzelnen Fall, für welchen der Verfassungsgerichtshof dem bürgerlichen Gerichte die Nachprüfung der Rechtsgültigkeit der Nachsicht versagt, ist das bürgerliche Gericht in der Beurteilung der ihr nach bürgerlichem Recht zukommenden Bedeutung und Wirkung in keiner Hinsicht gebun-

Digitized by Google

den; es hat die Ungültigkeit der neuen Ehe auszusprechen, wenn es an der bisherigen Rechtsprechung festhält. Die Ansicht des Verfassungsgerichtshofs, die Annahme, der Dispens sei gültig, die Dispensehe aber ungültig, sei unhaltbar, beruht auf einem Fehlschlusse. Sie übersieht, daß die Frage, welche sachlichrechtliche Bedeutung und Wirkung der von der Verwaltungsbehörde erteilten Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes zukommt, ob es eine Befreiung von diesem Ehehindernisse gibt, ob sie die Kraft hat, die Trennung von Tisch und Bett zu einer Scheidung dem Bande nach zu steigern und so die neue Ehe gültig zu machen, ausschließlich eine Frage des bürgerlichen Rechts ist, deren Entscheidung auch nach österreichischem Rechte uneingeschränkt zur Zuständigkeit der bürgerlichen Gerichte gehört (vgl. die Verordnung des österr. Justizministeriums vom 9. Dezember 1897, betr. das Verfahren in streitigen Eheangelegenheiten, RGBl. Nr. 283, abgedruckt auch bei *Hermann*, a. a. O., S. 919 ff.; *Klein-Engel*, ö. ZPr.R., S. 104). Wie es nicht zweifelhaft sein kann, daß, wenn es eine Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes nach österreichischem Rechte gibt, zur Erteilung der Nachsicht nur die Verwaltungsbehörde befugt ist, so wenig kann es einem Zweifel begegnen, daß, wenn das bürgerliche Recht keine Nachsicht von diesem Ehehindernisse kennt, das bürgerliche Gericht nicht gezwungen sein kann, eine Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes als im Rechte begründet anzuerkennen, nur deshalb, weil die Verwaltungsbehörde — sei es mit Recht oder Unrecht — sie erteilt und der Verfassungsgerichtshof den „Kompetenzkonflikt“ in Ansehung ihrer Erteilung zu Gunsten der Verwaltungsbehörde entschieden hat. Die Ansicht des Verfassungsgerichtshofs bedeutet einen unzulässigen Übergriff auf das Anwendungsgebiet des sachlichen bürgerlichen Rechtes und im praktischen Endergebnisse zugleich eine unzulässige Beschränkung oder Ausschaltung der bürgerlichen Gerichtsbarkeit, die der Verfassungsgerichtshof für den Eheungültigkeitsstreit grundsätzlich selbst für gegeben erachtet. Die vorhin berührten Fragen können nur auf

Digitized by Google

dem Rechtsmittelweg ausgetragen werden, der nach dem österreichischen Verfahrensrechte gegen die Urteile der bürgerlichen Gerichte vorgesehen ist (§§ 461, 502 ö. ZPO.). Der Verfassungsgerichtshof, als Kompetenzkonfliktsgerichtshof hat weder die Stellung eines Berufungsgerichts noch die des Revisionsgerichts. Versagt die Rechtsprechung in dem gewollten Sinne und kann der Weg des Art. 140 des Bundesverfassungsgesetzes nicht beschritten werden, so vermag eine Änderung der Rechtslage nur durch die Gesetzgebung herbeigeführt zu werden.

Für den erkennenden Senat besteht zurzeit kein Grund, in Ansehung des Ehehindernisses des Ehebandes von der bisherigen Rechtsprechung der österreichischen Gerichte und der bisherigen deutschen Rechtsanwendung abzugehen. Die von den deutschen und den österreichischen Gerichten bisher aufgestellten Grundsätze müssen nach obigen Ausführungen auch gegenüber den beiden Erkenntnissen des österreichischen Verfassungsgerichtshofs vom 11. November 1927 und 3. März 1928 zur Geltung gebracht werden.

Anders wäre es, wenn der österreichische Oberste Gerichtshof seine Rechtsauffassung ändern würde. Der Senat würde sich dann dem österreichischen Obersten Gerichtshof anschließen und seine eigenen Bedenken zurückstellen. Denn zunächst handelt es sich um eine Frage des österreichischen Rechtes.

Dies alles gilt auch für den Fall, daß nur der eine Verlobte Österreicher, der andere Verlobte aber Deutscher ist. Das Ehehindernis des Ehebandes ist, auch wenn es nur in der Person des einen Verlobten begründet ist, d. h. auch wenn nur der eine Verlobte in einer noch nicht aufgelösten Ehe lebt (§ 1309 BGB.), eine Tatsache, die den anderen Verlobten an der Eingehung mit diesem Verlobten auch vom Standpunkte des für ihn geltenden Rechtes (Art. 13 EG. z. BGB.) hindert, und die österreichische Verwaltungsbehörde könnte selbstverständlich nur den österreichischen Verlobten von dem für diesen geltenden Ehehindernis des Ehebandes befreien, nicht aber den anderen, den deutschen Verlobten.

Digitized by Google

Für den deutschen Verlobten bleibt der andere, der österreichische Verlobte, nur von Tisch und Bett getrennt, nicht dem Bande nach geschieden, auch wenn der österreichische Verlobte von dem aus der bloßen Ehetrennung folgenden Ehehindernisse des Ehebandes befreit, ihm Nachsicht gewährt wurde. Nur wenn die österreichischen Gerichte sich zu der Rechtsauffassung bekennen, daß die dem österreichischen Verlobten gewährte Nachsicht das Trennungsurteil in eine Scheidung verwandelt, lebt eben der österreichische Verlobte nicht mehr in einer Ehe und damit entfällt auch für den deutschen Verlobten das Ehehindernis des Ehebandes.

Das Aufgebot wurde daher im vorliegenden Falle mit Recht versagt, wenngleich die österreichische Verwaltungsbehörde die Nachsicht vom Ehehindernisse des Ehebandes erteilt hat. Eine Anerkennung der beiden Erkenntnisse im Sinne des § 328 ZPO. und der Justizministerialbekanntmachung vom 9. März 1928 über die Anerkennung österreichischer Urteile in Eheangelegenheiten österreichischer Staatsangehöriger (JMBl. 1928, S. 24) ist bei der Sachlage hier ohne jede Bedeutung, ganz abgesehen davon, ob sie nicht unter den obwaltenden Verhältnissen nach § 328 Abs. 1 Nr. 4 oder 5 ZPO. ausgeschlossen wäre.

3. Vereinzelt wird die Meinung vertreten, daß es sich nach österreichischem Rechte bei der Erteilung der Nachsicht zur Eingehung einer neuen Ehe im Falle einer Trennung von Tisch und Bett nicht um die Befreiung von einem Ehehindernisse des Ehebandes, sondern um die Befreiung vom Ehehindernisse des Katholizismus, d. h. von den Vorschriften im § 111 ö. BGB. handle, welche die gänzliche Trennung der Ehe dem Bande nach bei Katholiken verbieten (vgl. *Kahl*, JW. 1918, S. 375). Dies könnte aber nur dazu führen, auf Grund der Nachsicht und der Vorschrift im § 115 a. a. O. nunmehr die gerichtliche Scheidung der Ehe dem Bande nach zu begehren. Solange diese Scheidung nicht von den bürgerlichen Gerichten ausgesprochen ist, besteht die nur nach Tisch und Bett getrennte Ehe noch zu Recht und müßte

Digitized by Google

wiederum das Ehehindernis des Ehebandes begründen und dies sowohl nach österreichischem wie nach deutschem Rechte, so daß Art. 30 EG. z. BGB. für eine andere Beurteilung nicht herangezogen werden kann. Die Ehe des Antragstellers ist dem Bande nach noch nicht geschieden; es kann daher auch von diesen Gesichtspunkten aus das Aufgebot im Deutschen Reiche nicht erlassen werden.

Die weitere Beschwerde war hiernach als unbegründet zurückzuweisen.

Nach Art. 131 EG. z. BGB. fallen die Kosten des Rechtsmittels dem Beschwerdeführer zur Last. Als Wert des Beschwerdegegenstandes erscheint ein Betrag von 50.— *RM* angemessen.

Vormundschaft. — Art. 23 EG. z. BGB. — Haager Abkommen 12. 6. 1902.

***Kammergericht** 4. 2. 1927 (1a X 1190/26).*

Das Amtsgericht hat Frau *B.* gesch. *H.* als Pfleger für ihren minderjährigen Sohn *Hans* bestellt, um dessen Unterhaltungsansprüche gegen den Vater geltend zu machen. Beschwerde und weitere Beschwerde des letzteren waren erfolglos. Die Ehe *H.* ist rechtskräftig aus alleinigem Verschulden des Ehemannes geschieden. Das Kind, das sich bei der Mutter befindet, ist schweizerischer Staatsangehörigkeit. In dem Antrag auf Einleitung der Pflegschaft ist geltend gemacht, die Bestellung sei dringend. Da der Vater des Kindes seinen Wohnsitz im Auslande (Straßburg) habe, fehle dem Kinde ein inländischer Wohnsitz. Das Kind habe aber seinen Aufenthalt im Bezirke des Amtsgerichts. Sachlich stehe einer Pflegschaft nicht der Art. 23 EGBGB. entgegen.

Das im Verhältnis zwischen dem Deutschen Reich und der Schweiz geltende Haager Abkommen, insbesondere der Art. 7 geht innerhalb seines Anwendungsbereiches den Vorschriften des Art. 23 EGBGB. vor. Allein das Abkommen

Digitized by Google

gilt nur für die Vormundschaft im eigentlichen Sinne und unter die Vormundschaft im Sinne des Abkommens fallen nicht Maßnahmen zur Einschränkung der elterlichen oder väterlichen Gewalt, auch nicht die Pflegschaft oder die ihr etwa entsprechende Beistandschaft des Art. 392 des Schweiz. Zivilgesetzbuchs (*Walker*, Internationales Privatrecht [4.] 1926, 790; *Meili* und *Mamelok*, Das internationale Privat- und Zivilprozeßrecht auf Grund der Haager Konventionen, 1911, S. 274 ff.). Auch auf Grund des Art. 7 des Abkommens kann daher eine Pflegerbestellung nur erfolgen, wenn und soweit dadurch die Tätigkeit eines (noch nicht bestellten oder am Eingreifen verhinderten) Vormunds ersetzt werden soll, nicht aber in Fällen, in denen, wie hier, wegen Bestehens einer elterlichen Gewalt eine Vormundschaft im eigentlichen Sinne nicht in Frage kommt (*Zitelmann*, Internationales Privatrecht Bd. 2, S. 935, 936). Danach ist nunmehr auf die Vorschrift des Art. 23 EGBGB. einzugehen. Nach Art. 23 Abs. 1 kann eine Vormundschaft oder eine Pflegschaft im Inland auch über einen Ausländer, sofern der Staat, dem er angehört, die Fürsorge nicht übernimmt, angeordnet werden, wenn der Ausländer nach den Gesetzen dieses Staates der Fürsorge bedarf, und nach Art. 23 Abs. 2 kann das deutsche Vormundschaftsgericht vorläufige Maßregeln treffen, solange eine Vormundschaft oder Pflegschaft nicht angeordnet ist. Aus dem Zusammenhange der beiden Absätze ergibt sich sonach, daß die Bestellung eines Vormundes oder Pflegers als vorläufige Maßregel (Art. 23 Abs. 2) ausgeschlossen ist, weil darin eben die Anordnung einer Vormundschaft oder Pflegschaft (Art. 23 Abs. 1) läge. Die Anordnung einer Pflegschaft für einen Ausländer ist „hier an die engeren Voraussetzungen des Art. 23 Abs. 1 gebunden" (*Zitelmann*, a. a. O.; KGJ. 31 A 49). Die Voraussetzungen des Art. 23 Abs. 1 sind aber bisher nicht festgestellt und auf die Vorschrift des Art. 23 Abs. 2 kann nach dem oben Dargelegten die Anordnung der Pflegschaft nicht gestützt werden. Sollte daher selbst die Unterhaltsklage gegen den Vater von der Mutter auf Grund ihrer Bestellung zum Pfleger bereits pro-

Digitized by Google

zessual ordnungsmäßig erhoben und deshalb in dem anhängigen Rechtsstreit der Vater an der Vertretung des Kindes kraft Gesetzes verhindert sein (vgl. KGJ. A 10 und 13), so gibt es doch keine vorläufige Maßregel, mit welcher von dem Vormundschaftsgericht für die Vertretung des *Hans H.* im Zivilprozeß gesorgt werden könnte (KGJ. 27, A 166). Die angeordnete Pflegschaft kann nach alledem nicht aufrechterhalten werden.

Darlehen auf österreichische Währung gestellt, Rückzahlung in Mark versprochen.

Amtsgericht Hamburg 15. 12. 1926 (XII Z. Nr. 8325/1926).

Schauspieler *Walther Sch.*, Berlin, gegen *Ernst St.*, Hamburg.

Kläger behauptet, dem Beklagten im Jahre 1909 in Stuttgart aus Gefälligkeit ein Darlehen von 5000.— österreichischen Kronen gegeben zu haben, über das Beklagter am 2. Dezember 1909 in Stuttgart einen Schuldschein ausgestellt und auf das Beklagter inzwischen einen Teil zurückgezahlt hat, so daß er noch 3926.83 österreichische Kronen schuldet. Da laut Schuldschein das Darlehen in deutscher Reichswährung zurückzuzahlen sei, verlangt Kläger Aufwertung und beantragt vorerst, den Beklagten zur Zahlung von 450.— *RM* zu verurteilen. Die Klage ist abgewiesen durch Urteil des Amtsgerichts Hamburg vom 15. Dezember 1926, XII Z. Nr. 8325/1926.

G r ü n d e : Für die Frage, ob eine Aufwertung überhaupt stattfinden kann, ist zunächst zu untersuchen, welches Recht zur Anwendung kommen muß. Darauf, daß in dem Schuldschein die Rückzahlung in deutscher Reichswährung versprochen ist, kann sich der Kläger nicht berufen. Der Schuldschein lautet an sich auf österreichische Kronen. Wenn sich der Beklagte verpflichtet hat, monatlich 50.— Mk. in deutscher Reichswährung zu zahlen, so bedeutet das nicht, daß er nur mit deutscher Mark die Schuld tilgen kann, sondern

Digitized by Google

es ist ihm, da er derzeit in Deutschland wohnte, gestattet worden, in Mark zu zahlen. Wäre etwas anderes gewollt gewesen, so hätte nichts näher gelegen, als daß auch die 5000.— österreichischen Kronen in deutsche Währung umgerechnet worden wären. Das Entscheidende ist und bleibt, daß durch den Schuldschein eine Kronenschuld festgelegt ist.

Ob das Darlehen in Wien oder in Stuttgart gegeben worden ist, kann dahingestellt bleiben. Nach der Rechtsprechung des Reichsgerichts (RG. 9, S. 227, 73, S. 388, 103, S. 259) kommt bei der Frage, welches Recht anzuwenden ist, wenn kein bestimmtes Recht vereinbart worden ist, in Betracht, welches Recht die Parteien bei Vertragsschluß als selbstverständlich anwendbar angesehen haben.

Wenn wirklich das Darlehen in Stuttgart gegeben sein sollte, so wird sich der Kläger damals nur vorübergehend in Deutschland aufgehalten haben, wie daraus hervorzugehen scheint, daß er mindestens am 2. Dezember 1909 in Österreich unter Kuratel gestanden hat. Daß ein Österreicher sich bei vorübergehendem Aufenthalt in Deutschland hinsichtlich eines Darlehens dem deutschen Recht habe unterwerfen wollen, ist nicht sehr wahrscheinlich. Auch das mag aber dahingestellt bleiben. Die Parteien haben es nämlich für nötig gefunden, das Schuldverhältnis durch einen Schuldschein sicherzustellen. Zu diesem Zweck ist vom Kläger auf österreichischem Stempelpapier ein Schuldschein entworfen worden, in dem die Genehmigung der österreichischen Kuratelbehörde vorbehalten war. In dem Schuldschein ist die Schuld in österreichischer Währung verlautbart. Aus der Genehmigungspflicht der österreichischen Kuratelbehörde mußte der Beklagte ersehen, daß es die Absicht des Klägers war, das Schuldverhältnis dem österreichischen Recht zu unterwerfen, denn er konnte nur damit rechnen, daß die österreichische Kuratelbehörde nur dann ihre Einwilligung geben würde, wenn sie den Vertrag nach dem ihr bekannten einheimischen Recht ohne weiteres zu prüfen in der Lage war. Da er dem Inhalt des Schuldscheins in keiner

Digitized by Google

Weise widersprochen hat, so hat sich der Beklagte gleichfalls dem österreichischen Recht unterworfen. Es hat demgemäß österreichisches Recht Anwendung zu finden.

In Österreich gibt es aber für bloße Geldsummenforderungen, als welche sich ein Darlehen darstellt, keine Aufwertung (JW. 1925, S. 1327 a. E., HansRZ. 1925, S. 294). Die Klage mußte daher abgewiesen werden.

Doppelehe. — Ehebruch. — Rechtsirrtum.

RG. 20. 1. 1928 (II 348/27).

Die Parteien haben am 21. Mai 1916 in Indianopolis im Staate Indiana (U.S.A.) geheiratet. Sie sind im Jahre 1919 nach Deutschland übergesiedelt. Seit dem 9. Juni 1921 leben sie getrennt: der Beklagte, der deutscher Staatsangehöriger ist, in Berlin, die Klägerin in Winterthur (Schweiz). Die Klägerin war zur Zeit der Eingehung der Ehe mit dem Beklagten verheiratet mit *K. G.*, der ebenso wie sie die schweizerische Staatsangehörigkeit besaß. Die Ehe mit *G.* war am 8. Januar 1910 in Salt Lake City (Staat Utah, U.S.A.) geschlossen worden. Zur Zeit der Eingehung ihrer Ehe mit dem Beklagten lebte die Klägerin getrennt von *G.*; ihre Ehe mit ihm ist erst später (am 23. Dezember 1918) geschieden worden. Der Beklagte hat nach der Feststellung eines Urteils des erweiterten Schöffengerichts Berlin-Schöneberg vom 6. Mai 1925 (in der Strafsache gegen den Beklagten wegen Doppelehe, § 171 StGB.) vom Bestehen der Ehe der Klägerin mit *G.* erst im Jahre 1921 Kenntnis erhalten, worauf die Trennung der Parteien erfolgte. Auf seine Anfrage bei einer amerikanischen Militärkommission in Stettin erhielt der Beklagte die Auskunft, daß seine Ehe mit der Klägerin ohne weiteres, d. h. ohne gerichtliche Entscheidung, nichtig sei, da die Klägerin zur Zeit der Eingehung der Ehe mit ihm anderweitig verheiratet gewesen sei. Daraufhin schloß der Beklagte am 28. April 1924 in Berlin eine neue Ehe mit *Charlotte S.*, ohne vorher den gerichtlichen Ausspruch der Nichtigkeit seiner Ehe mit der Klägerin herbeizuführen.

Digitized by Google

Die Klägerin hat Anfang März 1925 Klage auf Scheidung ihrer Ehe mit dem Beklagten erhoben, und zwar wegen Ehebruchs mit seiner zweiten Frau und wegen Doppelehe. Der Beklagte macht in erster Linie Nichtigkeit seiner Ehe mit der Klägerin geltend, weil diese damals mit *G.* verheiratet gewesen sei. Auf alle Fälle habe er seine Ehe mit der Klägerin aus diesem Grunde für nichtig gehalten und auch halten dürfen.

Beide Vorinstanzen gaben der Klage statt. Die Revision des Beklagten führte zur Abweisung der Klage.

Gründe: Die Klägerin war, als sie am 21. Mai 1916 in Indianopolis die Ehe mit dem Beklagten einging, in gültiger Ehe mit *G.* verheiratet. Ihre Ehe mit dem Beklagten ist formell gültig zustande gekommen, da die nach Art. 11, Satz 2 EG. z. BGB. für die Form maßgebenden Gesetze von Indiana nach der vorgelegten Heiratsurkunde beobachtet worden sind. Diese Ehe ist aber aus materiellen Gründen ungültig, weil ihre Eingehung unzulässig war (§§ 1309, 1326 BGB.). Maßgebend für die Frage des anzuwendenden Rechts ist Art. 13 EG. z. BGB. Danach gilt deutsches Recht für den Beklagten, der Deutscher war und noch ist, und schweizerisches Recht für die Klägerin, die bis zu ihrer Eheschließung mit dem Beklagten Schweizerin war. Nach beiden Rechten ist die Eingehug einer Ehe ungültig, wenn der eine Teil oder beide Teile in noch nicht aufgelöster oder noch nicht für nichtig erklärter anderer Ehe verheiratet sind.

Nach beiden Rechten ist aber eine Ehe deshalb nicht ohne weiteres nichtig, sondern es bedarf dazu, wie das Berufungsgericht zutreffend annimmt, des gerichtlichen Ausspruchs (§ 1329 BGB., Art. 121 schweiz. ZivilgesBuch). Es handelt sich hier um die sog. unvollkommene Nichtigkeit im Gegensatz zur vollkommenen Nichtigkeit des § 1324 Abs. 1 BGB., die im Falle der Nichtbeobachtung der im § 1317 BGB. für die Eheschließung vorgeschriebenen Form eintritt. Nur in diesem letzteren Falle bedarf es keines gerichtlichen Ausspruchs der Nichtigkeit der Ehe; in den anderen, durch

Digitized by Google

§§ 1325 bis 1328 BGB. geregelten Fällen, also auch in dem hier vorliegenden Falle des § 1326, muß dagegen die Nichtigkeit auf Grund erhobener Nichtigkeitsklage ausgesprochen werden. Dies ist für die Ehe der Parteien bisher nicht geschehen, die Nichtigkeitsklage ist weder von einer der Parteien noch von der Staatsanwaltschaft erhoben worden. Die Scheidungsklage ist daher an sich zulässig. Das Berufungsgericht hat aber den § 151 ZPO. dadurch verletzt, daß es unterlassen hat, das Verfahren auszusetzen und dem Beklagten eine Frist zur Erhebung der Nichtigkeitsklage zu bestimmen. Den fehlenden Antrag mußte der Berufungsrichter durch Anwendung des § 139 ZPO. erwirken. Er konnte aber auch unabhängig hiervon die Akten von Amts wegen der Staatsanwaltschaft mitteilen zur Erhebung der Nichtigkeitsklage. Diese Verfahrensmängel führen jedoch nicht zur Aufhebung des Berufungsurteils, da die Revision zurzeit nicht auf Verletzung des § 139 ZPO. gestützt werden kann.

Da die Ehe der Parteien trotz ihrer Nichtigkeit so lange als gültig zu behandeln ist, bis sie für nichtig erklärt ist und das Urteil zu Lebzeiten der Ehegatten Rechtskraft erlangt hat, so ist der Beklagte durch seine Eheschließung mit *Charlotte S.*, tatsächlich eine Doppelehe eingegangen. Der Zeitpunkt der Geburt des aus dieser Ehe hervorgegangenen Kindes läßt übrigens erkennen, daß der Beklagte schon vor Eingehung seiner Ehe mit *Charlotte S.* mit dieser geschlechtlich verkehrt hat. Es kommt jedoch hierauf nicht an. Objektiv betrachtet wäre dieses Verhalten des Beklagten Ehebruch, es läge also ein Fall des § 1565 BGB. vor und nicht bloß ein Fall des § 1568, wie das Berufungsgericht annimmt. Denn der die objektive Seite treffende Einwand des Beklagten, daß seine Ehe mit der Klägerin nichtig sei, schlägt nach dem Gesagten nicht durch, weil es sich nur um einen Fall der unvollkommenen Nichtigkeit handelt.

Wohl aber ist sein weiterer, auf die subjektive Seite sich beziehender Einwand beachtlich, daß er bisher der Überzeugung gewesen sei, seine Ehe mit der Klägerin sei wegen

Digitized by Google

ihrer zur Zeit der Schließung der Ehe der Parteien noch bestehenden Ehe mit *G.* nichtig, ohne daß es einer gerichtlichen Entscheidung hierüber bedurft habe. Das Berufungsgericht stellt zwar fest, daß der Beklagte von der Nichtigkeit seiner Ehe mit der Klägerin überzeugt gewesen sei auf Grund der Auskunft der amerikanischen Militärkommission in Stettin, an die er sich unter Darlegung des Sachverhalts gewandt hatte. Es meint aber, die vom Beklagten auf diesem Wege gewonnene Überzeugung sei nicht ausreichend, weil er sich bei einiger Überlegung hätte sagen müssen, daß eine solche Kommission nicht die zuständige Stelle zur Beantwortung derartiger Rechtsfragen sei; er habe also fahrlässig gehandelt.

Der Umstand, daß jene Kommission zu einer solchen Auskunft nicht zuständig war und daß ihre Auskunft inhaltlich von der des amerikanischen Rechtsberaters des Beklagten vom 4. Juni 1921 abwich, ist nicht geeignet, seinen Glauben an die Richtigkeit des ihm von der Kommission Mitgeteilten als rechtlich unerheblich erscheinen zu lassen. Der Gesichtspunkt fahrlässiger Unkenntnis, auf den das Berufungsgericht abstellt, weil der Beklagte schuldhaft die Sachkunde der Kommission angenommen habe, ist hier nicht maßgebend. Vielmehr ist grundsätzlich anzunehmen, daß ein Ehegatte die Rechtsbeständigkeit seiner Ehe kennen muß, wenn bei ihm von einem die Scheidung rechtfertigenden Ehebruch oder von einer schweren Eheverfehlung nach § 1568 BGB. die Rede sein soll. Der positiven Kenntnis kann der bedingte Vorsatz rechtlich gleichgestellt werden, nicht aber die bloße Fahrlässigkeit, und zwar auch dann nicht, wenn es sich im gegebenen Fall um grobe Fahrlässigkeit handelt.

Damit steht nicht im Widerspruch, daß § 1568 BGB. für die Zerrüttung des ehelichen Verhältnisses nur Verschulden fordert, also auch Fahrlässigkeit genügen läßt. Denn das Erfordernis des Verschuldens bezieht sich dort auf ganz andere Umstände. Die Kenntnis der Ehe ist für eine Verletzung des § 1568 ebenso Voraussetzung wie für eine solche des § 1565 (vgl. WarnRspr. 1915 Nr. 144). Danach fehlt es an

Digitized by Google

dem für die Annahme einer schweren Eheverfehlung des Beklagten erforderlichen subjektiven Moment.

Diese dem Beklagten günstige Beurteilung ist nur so lange möglich, als bei ihm eine Unkenntnis von der Gültigkeit seiner Ehe mit der Klägerin vorhanden, solange also nicht durch gerichtliches Urteil ihre Nichtigkeit ausgesprochen ist. Daraus ergibt sich, daß der Beklagte, wenn ihm durch Zustellung dieses Urteils Gelegenheit gegeben sein wird, sich von der Unrichtigkeit seiner Rechtsauffassung zu überzeugen, in seinem Interesse darauf bedacht sein muß, so bald als möglich die Klage auf Feststellung der Nichtigkeit seiner Ehe mit der Klägerin zu erheben. Denn nur dadurch kann er der Möglichkeit einer wiederholten Ehescheidungsklage der letzteren mit den dann nicht mehr vermeidbaren Folgen für seine nunmehrige Ehe und für die Frage der Ehelichkeit des daraus hervorgegangenen Kindes begegnen.

Versicherungsvertrag. — Aufwertungsrecht.

RG. 27. 1. 1928 (VII 465/27).

Der Kläger, deutscher Staatsangehöriger, hat am 1. Juli 1909 in Wien, wo er damals in Stellung war, bei der Beklagten eine Lebensversicherung im Betrage von 100 000 österreichischen Kronen genommen. Die Versicherungssumme sollte mit dem Tode des Klägers, spätestens aber am 1. Juli 1924 fällig werden. Die in Kronen zahlbaren Prämien sind regelmäßig an die Kasse der Beklagten in Stuttgart, einige Prämien auch an die Generalvertretung der Beklagten in Wien gezahlt worden. Die Prämie für 1923 wurde wegen der Geldentwertung nicht mehr eingefordert. Der Kläger begehrt Aufwertung der am 1. Juli 1924 fällig gewordenen Versicherungssumme auf 45 323 österreichische Goldkronen oder 38 524,55 ℛℳ nebst 10 % Zinsen. Das Landgericht verurteilte die Beklagte zur Zahlung von 17 000 ℛℳ nebst Zinsen und wies den weitergehenden Klaganspruch ab. Die Beklagte hat mit der Berufung vollständige Klagabweisung, der Kläger mit der Anschlußberufung Verurteilung der Beklagten zur

Digitized by Google

Zahlung weiterer 21 524,55 ℛℳ nebst Zinsen beantragt. Das Oberlandesgericht erklärte den Klaganspruch dem Grunde nach für gerechtfertigt mit der Maßgabe, daß der Kläger nicht aus dem Aufwertungsstock, sondern nur aus dem sonstigen Vermögen der Beklagten Befriedigung fordern könne. Die Revision der Beklagten blieb erfolglos.

Gründe:

1. Das Berufungsgericht nimmt an, daß auf das Vertragsverhältnis der Parteien deutsches Recht anzuwenden sei. Die Revision will dies nicht gelten lassen; sie hält österreichisches Recht für maßgebend, weil der Kläger zur Zeit des Vertragsschlusses seinen Wohnsitz in Wien gehabt habe, der Vertrag durch die Wiener Generalvertretung der Beklagten abgeschlossen und österreichische Kronenwährung vereinbart worden sei, weil ferner die Wiener Gerichte für alle Streitigkeiten aus dem Versicherungsvertrag zuständig sein sollten und weil schließlich zu den allgemeinen Versicherungsbedingungen der Beklagten gewisse Zusatzbestimmungen hinzugetreten seien, die von der österreichischen Aufsichtsbehörde als Voraussetzung für die Aufnahme des Geschäftsbetriebs der Beklagten in Österreich verlangt worden waren. Außerdem habe der Kläger die österreichische Versicherungssteuer aus den von ihm gezahlten Prämien vergüten müssen. Dieser Revisionsangriff kann keinen Erfolg haben.

Das Berufungsgericht geht in Übereinstimmung mit der reichsgerichtlichen Rechtsprechung davon aus, daß für die Frage, welches Recht anzuwenden ist, in erster Linie der Wille der Vertragsparteien maßgebend sei und daß, wenn der Vertrag keine ausdrückliche Vereinbarung darüber enthält, im Wege der ergänzenden Vertragsauslegung (§ 157 BGB.) zu ermitteln sei, was die Parteien bei vernünftiger und billiger Berücksichtigung aller Umstände mutmaßlich über das anzuwendende Recht bestimmt hätten. Der Vorderrichter beruft sich namentlich auf die Entscheidung RGZ. Bd. 68, S. 203, insbesondere S. 207. Dort ist ausgesprochen,

Digitized by Google

daß, wenn auch im allgemeinen der Erfüllungsort über das anzuwendende Recht entscheiden möge, doch bei gegenseitigen Verträgen unter Deutschen, wenngleich der Erfüllungsort für den einen Vertragsteil im Auslande liege, regelmäßig das ganze Vertragsverhältnis dem deutschen Recht zu unterstellen sei, da dies der mutmaßlichen Absicht der Vertragschließenden entsprechen werde. Dieser Satz ist zwar dort nur als Beispiel angeführt, um darzulegen, daß das Reichsgericht stets bemüht gewesen sei, einheitliche Vertragsverhältnisse nicht nach zwei verschiedenen Rechtssystemen zu beurteilen, je nachdem es sich um die Verpflichtungen der einen oder der anderen Partei handle, sondern ein Rechtssystem zu finden, wonach das Vertragsverhältnis einheitlich zu beurteilen sei. Anschließend ist auf weitere solche Beispiele aus der Rechtsprechung hingewiesen. Die Revision meint nun, in den Entscheidungen RGZ. Bd. 13, S. 122, Bd. 40, S.197, Bd. 59, S. 114, worauf obiges Urteil zum Beleg für den wiedergegebenen Satz Bezug genommen hat, habe es sich um Fälle gehandelt, wo keine besonderen Beziehungen der Vertragsparteien zu dem Orte des Vertragsabschlusses oder zu dem Lande vorgelegen hätten, dem dieser Ort angehörte. Wenn dies wirklich richtig wäre (für den in RGZ. Bd. 59, S. 114 beurteilten Fall ist es jedenfalls nicht richtig), so würde daraus noch nichts zu folgern sein gegen die Allgemeingeltung des Satzes, daß beim Abschluß eines gegenseitigen Vertrags unter Deutschen die Beteiligten mutmaßlich das ganze Vertragsverhältnis nach deutschem Recht beurteilt wissen wollen, und zwar auch dann, wenn der Abschlußort im Ausland liegt und die eine Partei im Ausland wohnt, die andere aber durch einen ständig für das Ausland bestellten Vertreter handelt. Es müssen in solchem Falle schon besondere Umstände vorliegen, aus denen sich zwingend die Anwendung des ausländischen Rechts ergibt. Allerdings hat das Reichsgericht in einer Entscheidung aus dem Jahre 1891, die einen Versicherungsvertrag betrifft (Seuff. Arch. Bd. 47, Nr. 2), ausgesprochen, daß ein vom Agenten einer deutschen Versicherungsgesellschaft am Wohnort des deutschen Versicherten

Digitized by Google

geschlossener Vertrag einheitlich vom Recht dieses Wohnorts beherrscht werde. Aber es handelte sich damals nicht um die Frage, ob deutsches oder ausländisches Recht, sondern darum, ob hessisches oder preußisches Recht anzuwenden sei, also um einen Fall, der sich auf heute nicht mehr geltendes Recht bezieht. In der Entscheidung RGZ. Bd. 68, S. 203 ist jener Fall auch nur angezogen, um, wie schon erwähnt, darzulegen, daß das Reichsgericht stets darauf hingewirkt habe, einheitliche Vertragsverhältnisse einem Rechtssystem zu unterstellen.

Das Berufungsgericht hat alle Umstände erwogen, aus denen die Revision im vorliegenden Falle die Anwendung österreichischen Rechts herleiten will, es hat aber daraus nicht die Überzeugung erlangt, daß es dem Willen der Parteien entsprochen habe, sich dem österreichischen Recht zu unterwerfen. Diese — immerhin mögliche — Vertragsauslegung gehört dem der Revision verschlossenen Gebiete der Tatsachenwürdigung an; ein Rechtsirrtum ist dabei nicht erkennbar.

2. Die Passivlegitimation der Beklagten wird vom Berufungsgericht bejaht. Das Urteil nimmt an, daß das österreichische Gesetz vom 30. September 1921 (wonach das Bundesministerium für Inneres und Unterricht auf Antrag der beteiligten Versicherungsanstalten im Einvernehmen mit dem Bundesministerium für Justiz aussprechen kann, daß die übernehmende Versicherungsanstalt aus den betreffenden inländischen Versicherungsverhältnissen allein berechtigt und verpflichtet ist) die deutsche Beklagte nicht von ihrer nach den einheimischen Gesetzen begründeten Haftung befreien könne, wenn es auch für die österreichischen Versicherungsnehmer bindend sein möge. Die Versicherungsanstalt „Phönix" sei also dadurch, daß die Beklagte ihre österreichischen Versicherungsverträge auf sie übertragen habe, dem Kläger gegenüber in bezug auf ihre Verpflichtungen aus dem mit ihr abgeschlossenen Versicherungsvertrag nicht an ihre Stelle getreten. Auch der hiergegen gerichtete Angriff

Digitized by Google

der Revision ist unbegründet. Da das Vertragsverhältnis unter deutschem Rechte steht, so wäre die Beklagte nach § 415 BGB. von ihrer Verpflichtung aus dem Vertrag nur befreit worden, wenn der Kläger die Übernahme dieser Verpflichtung durch den „Phönix" genehmigt hätte. Eine solche Genehmigung ist nicht behauptet. Der österreichische Gesetzgeber konnte freilich das österreichische Gesetz abändern, das dem § 415 BGB. entspricht, nicht aber das hier maßgebende deutsche Gesetz.

3. Die Revision bekämpft schließlich die Ansicht des Vorderrichters, daß nach deutschem Recht ein auf ausländische Währung lautender Versicherungsanspruch frei aufgewertet werden könne. Auch in dieser Hinsicht muß der Revision der Erfolg versagt werden. Ihre Meinung, daß die Aufwertung von Versicherungsansprüchen durch das Aufwertungsgesetz und die zu ihm ergangenen Verordnungen erschöpfend geregelt worden sei, und zwar auch insofern, als sie auf ausländische Währung lauten, ist nicht als richtig anzuerkennen. Das Aufwertungsgesetz regelt nur die Aufwertung von Versicherungsansprüchen, die auf Markwährung oder eine andere nicht mehr geltende inländische Währung lauten; denn § 1 daselbst bildet die Grundlage für das ganze Aufwertungsgesetz, also auch für die Vorschriften der §§ 59 bis 61, welche die Aufwertung von Versicherungsansprüchen betreffen. Auf Grund des § 59 Abs. 2 Aufw.G. konnten und können daher auch nur Bestimmungen über die Aufwertung von Ansprüchen aus Versicherungsverträgen anderer als der im Abs. 1 bezeichneten Art erlassen werden, sofern die Ansprüche die Zahlung einer bestimmten in Mark oder einer anderen nicht mehr geltenden inländischen Währung ausgedrückten Geldsumme zum Gegenstand haben. Schon aus diesem Grunde ist die Anwendung der Verordnung vom 22. Mai 1926 über Aufwertung von Versicherungsansprüchen (RGBl. I, S. 249) hier ausgeschlossen (vgl. Urteil des erkennenden Senats vom 1. März 1927 in Seuff. Arch. Bd. 81, Nr. 183) und es bedarf daher nicht mehr des Eingehens auf

Digitized by Google

die vom Berufungsgericht erörterte Frage, ob sich Art. 3 dieser Verordnung auch auf Lebensversicherungsverträge bezieht. Aus dem gleichen Grunde konnten auch in der Durchführungsverordnung zum Aufwertungsgesetz vom 29. November 1925 keine Bestimmungen über die Aufwertung von Versicherungsansprüchen getroffen werden, die auf eine Auslandswährung lauten, und sie sind auch darin nicht getroffen worden. Das ergibt sich schon aus Art. 95 DurchfVo., wo es im Satz 2 heißt: „Die Ansprüche müssen . . . . . die Zahlung einer bestimmten in Mark oder einer anderen nicht mehr geltenden inländischen Währung ausgedrückten Geldsumme zum Gegenstand haben". Die Vorschriften in Art. 101 Abs. 1 und Art. 109 DurchfVo. haben denn auch mit der Frage der Aufwertung von Fremdwährungs-Ansprüchen nichts zu tun, sondern regeln nur die Beteiligung solcher Ansprüche an dem für Versicherungsansprüche in inländischer Währung gebildeten Aufwertungsstock. Das folgt schon daraus, daß in den genannten Vorschriften ganz allgemein von Fremdwährungs-Anprüchen gesprochen wird, daß also auch solche inbegriffen und wahrscheinlich in erster Linie gemeint sind, bei denen eine Aufwertung überhaupt nicht in Frage kommt, weil die betreffenden Währungen (z. B. Dollars, Schweizerfranken, englische Pfunde) nicht oder doch nur unwesentlich unter der Geldentwertung gelitten haben. Daß die in einer wertbeständig gebliebenen Währung Versicherten sich mit der Beteiligung am Aufwertungsstock begnügen müßten, ist aber sicherlich nicht der Sinn der genannten Bestimmungen.

Wenn somit die deutsche Aufwertungsgesetzgebung keine Bestimmungen über Aufwertung von Ansprüchen in ausländischer Währung enthält, so ist die Frage, ob und in welchem Maße solche Ansprüche aufzuwerten sind, nach den allgemeinen Grundsätzen des hier anzuwendenden deutschen Rechts zu beurteilen. Dazu bedarf es nicht der Bezugnahme auf § 62 AufwG., der sich übrigens auch nur auf Ansprüche in inländischer Währung bezieht. Nun hat zwar das Reichsgericht in mehreren Entscheidungen (JW. 1925, S. 1986 Nr. 2, 1926, S. 1323 Nr. 3, WarnRspr. 1925, Nr. 105) die Aufwertung

Digitized by Google

von Ansprüchen in ausländischer Währung abgelehnt. Aber in den diesen Entscheidungen zugrundeliegenden Fällen handelte es sich um französische Franken und niederländische Gulden und die Ablehnung der Aufwertung beruhte im wesentlichen auf der Erwägung, daß diese Währungen zwar von mehr oder minder starken Kursverlusten, nicht jedoch von einer so tiefgreifenden Geldentwertung betroffen worden seien wie die deutsche Mark. Ganz anders liegt die Sache bei der österreichischen Kronenwährung. Auch die österreichische Krone ist gleich der Mark einer weitgehenden Entwertung anheimgefallen. Die 100 000 Kronen, welche die Versicherungssumme bildeten, sind gänzlich wertlos geworden. Dieselben Billigkeitsgründe, aus denen die Aufwertung von Markforderungen für gerechtfertigt erachtet wurde, müssen bei Anwendung deutschen Rechts auch zur Aufwertung von Forderungen in österreichischen Kronen führen. Nach dem Grundsatz von Treu und Glauben (§ 242 BGB.) kann die Beklagte den Kläger nicht mit dem Angebot von 100 000 österreichischen Kronen abfinden, die übrigens außer Kurs sind. Wie die österreichische Gesetzgebung und die österreichische Rechtsprechung sich zur Aufwertungsfrage stellen, hat außer Betracht zu bleiben, da hier nur die Grundsätze des deutschen Rechts anzuwenden sind.

Österreich.

*Gültigkeit der Dispensehen**).

Österreichischer Verfassungsgerichtshof 5. 11. 1927 (K 6/27) [Juristische Wochenschrift 1927, S. 2876[1]*].*

N. hat am 27. Juni 1915 eine Ehe nach römisch-katholischem Ritus mit *Maria Sch.* geschlossen. Mit Beschluß des

*) Vgl. oben S. 305, 309. Der Herausgeber.

[1]) Geheimer Justizrat Dr. *Adolf Bachrach*, Wien, gibt a. a. O. zu diesem Urteil folgenden Kommentar:

„Eine Entscheidung von außerordentlicher Tragweite. Mehr denn fünfzigtausend Dispensehen wurden in Österreich geschlossen. Ihre Zulässigkeit oder Unzulässigkeit bilden seit Jahren Gegenstand harter Kämpfe in Schrifttum und bei Gerichts- und Verwaltungsbehörden.

Digitized by Google

Landgerichtes für Zivilrechtssachen vom 18. März 1921 wurde diese Ehe von Tisch und Bett geschieden. *N.* erwirkte beim Wiener Magistrate Abt. 50 als politische Landesbehörde den

---

Bekanntlich läßt das auf konfessioneller Grundlage aufgebaute österreichische Eherecht für österreichische Eheleute, wenn auch nur ein Teil z. Zt. der Eheschließung der katholischen Religion zugetan war, die Trennung der Ehe (nach deutscher Terminologie: Scheidung) nicht zu. Ihre Ehe kann nur durch den Tod des einen Ehegatten gelöst werden (§§ 62 u. 111 ABGB. und Hofdekrete vom 2. August 1814 u. 17. Juli 1835). Sie können nur Scheidung von Tisch und Bett (nach deutscher Terminologie: Trennung), separatio perpetua thori, mensae et habitationis, erwirken. Die Folgen dieser Unlösbarkeit solcher Ehen, des Ehehindernisses des Katholizismus, sind ungezählte Male dargelegt worden. Sie wurden in der Kriegs- und Nachkriegszeit unerträglich.

Einen Notausgang eröffnete die niederösterreichische Landesregierung und in zweiter Instanz das Staatsamt des Innern. Sie schufen die Dispensehen, nach ihrem Schöpfer auch Severehen genannt. § 83 ABGB. gibt nämlich der „Landesstelle" das Recht, aus wichtigen Gründen Nachsicht von Ehehindernissen (Dispens) zu erteilen. Zwischen auflöslichen und unauflöslichen Ehehindernissen wird in dieser Gesetzesstelle nicht unterschieden. Die Redaktoren des ABGB. lehnten dies mit gutem Vorbedacht ab. (*Julius Ofner*, Der Urentwurf und die Beratungsprotokolle zum österreichischen ABGB. I, 111, § 87; II, 339, Anm., Abs. 6 usw.). Das Gesetz sollte und wollte den wechselnden sittlichen Anschauungen nicht vorgreifen. Die genannten Behörden entschlossen sich nun, zunächst nur in krassen Fällen auch Nachsicht vom Ehehindernis des Ehebandes (§ 62 zit.) zu erteilen. Sehr vereinzelt war dies auch in der alten österreichischen Monarchie vorgekommen. Nunmehr aber häuften sich die Fälle. Bis sie die eingangs erwähnte Zahl überstiegen.

Die hierdurch entstandene „Eherechtsanarchie" führte zu argen Verwicklungen. Das Bundesministerium für Justiz ersuchte deshalb nach Zulaß des Gesetzes den Obersten Gerichtshof um Abgabe eines Gutachtens. Es geht im wesentlichen dahin, daß die Dispensehe, solange sie nicht für ungültig erklärt wurde, keine Nichtehe sei; daß sie sich aber der Ungültigkeitserklärung nicht entziehen könne, wenn das Gericht angerufen wird, und daß sie ebenso wie die erteilte Nachsicht auf den rechtlichen Bestand der ersten Ehe rechtlichen Einfluß zu üben nicht imstande sei. Seither hat der Oberste Gerichtshof in jedem Einzelfalle, der seiner Entscheidung unterlag, Dispensehen für ungültig erklärt. Die meisten Richter erster Instanz und die OLG. schlossen sich an. Auch der VerwGH. (Slg. 12 783 A und 13 122 A) billigte diese Rechtsauffassung.

Während somit die beiden Höchstgerichte die Unzulässigkeit der Dispenserteilung von dem Ehehindernisse des § 62 zit. dauernd aussprachen, ließen sich die Verwaltungsbehörden, die bisher solche Dispense gewährt hatten, also insbesondere der Wiener Magistrat als „Landesstelle" des Bundeslandes Wien, nicht beirren. Sie bewilligten unentwegt Nachsicht von dem Ehehindernis des Ehebandes. Allerdings unter gewissen Vorsichten und Voraussetzungen. Aber ebenso unentwegt kehrten sich die Gerichte, w e n n angerufen, nicht an diese verwaltungsbehördlichen Akte. Sie vernichteten durch ihren Spruch jede Dispensehe. So durfte ein aktiver hervorragender Wiener Richter das harte Wort aussprechen: „Zum Schutze der monogamen Ehe ist der Oberste Gerichtshof ins Feld gezogen; das Ergebnis ist, daß er Heiratslustigen

Digitized by Google

Dispens vom Ehehindernisse des Ehebandes und heiratete darauf am 21. April 1922 vor dem Magistrate der Stadt Wien die *K.* Die Dispensehegattin brachte am 16. Februar 1927

---

eine jederzeit auflösbare Ehe zur Verfügung stellt. Was er beklagte, daß die Dispensehen leichtsinnig geschlossen werden, das wird durch nichts mehr gefördert als durch die gegenwärtige Rechtsprechung".

Abhilfe ward bisher vergebens angestrebt. Die österreichische Liga für Menschenrechte veranstaltete Ende April d. J., über die Eherechtsreform eine großangelegte Enquête — die stenographische Aufnahme wird demnächst im Druck veröffentlicht —; der österreichische Richtertag setzte den Gegenstand auf seine Tagesordnung. Er wurde hier im Sinne einer Neuregelung des Eherechts eindringlich behandelt. In kaum übersehbaren Artikeln der Fach- und Tagesblätter wurde das Eherechtschaos erörtert. Gleichwohl blieb infolge der Zusammensetzung des Nationalrates jedem Streben nach Gesetzesänderung der Erfolg versagt.

Der Gedanke lag nahe, ob es unter solchen Umständen nicht auch bei unverändertem Gesetzesbestand irgendeine Abhilfe gäbe. Ein inzwischen verstorbenes Mitglied des Obersten Gerichtshofes, Senatspräsident *Peter Paul Burkart*, versuchte die bisherige Rechtsprechung des Obersten Gerichtshofes durch Argumente aus dem FrV. von St. Germain und den Staatsgrundgesetzen aus dem Sattel zu heben. Vergebens. Der Oberste Gerichtshof verwarf diese Beweisführung. Lehnte auch alle anderen Auslegungsversuche ab.

Ich glaubte, hervorheben zu sollen, daß das Problem im letzten Grunde nicht laute: Gültigkeit oder Ungültigkeit der Dispensehen, sondern nach dem staatsgrundgesetzlich verankerten Grundsatze der Trennung der Gewalten: Gebundenheit der Gerichte an die verwaltungsbehördlichen Verfügungen oder Möglichkeit der Überprüfung dieser durch die Gerichte. Ich vertrat in diesem Konflikte den Standpunkt: Die Gerichte sind an die Dispensbewilligung der politischen Behörde gebunden. Der gleichen Rechtsüberzeugung wurde auch sonst vielseitig Ausdruck geliehen. Sie ist nunmehr in folgender Weise durchgedrungen.

In einem entsprechend gelagerten Einzelfalle rollte der Verteidiger des Ehebandes, RA. Dr. *M. L. Weiß*, Wien, wieder einmal die regelmäßig gestellte Frage auf, ob das Wiener LG. zuständig sei, die Dispenserteilung durch den Wiener Magistrat, also einen Verwaltungsakt, zu überprüfen. Er erblickte in der Tatsache, daß die politische Behörde sich für die Erteilung der Nachsicht von dem Ehehindernis des Ehebandes, das Gericht für dieselbe Frage durch Ablehnung dieser Nachsicht zuständig erklärte, einen bejahenden Kompetenzkonflikt zwischen Verwaltungs- und Gerichtsbehörde. Für die Entscheidung in solchen Fällen ist nach österreichischem Bundesverfg. (§ 138/1) der VerfGH. zuständig.

Wiewohl dieser in einem vorausgegangenen Falle die diesfällige Anzeige a limine abgewiesen hatte, wandte sich der Ehebandsverteidiger dennoch nach Zulaß des Bundesges. vom 18. Dezember 1925, Nr. 454 (VerfGHG.) an das Bundeskanzleramt (Inneres) als die zuständige oberste Verwaltungsbehörde mit dem Antrage, die Entscheidung des Kompetenzkonflikts durch den VerfGH. herbeizuführen. Das Bundeskanzleramt ließ den Antrag unerledigt. Er wurde daher nach Ablauf der gesetzlich vorgesehenen vierwöchigen Frist von dem Einschreiter unmittelbar beim VerfGH. wiederholt. Dieser leitete das Verfahren ein. Am 11. November 1927 wurde das oben veröffentlichte Urteil verkündet.

Digitized by Google

beim Landesgerichte Wien für Zivilrechtssachen den Antrag zu Protokoll, ihre Ehe für ungültig zu erklären. Diesem Antrage schloß sich der Dispensgatte und die im Laufe des Verfahrens im Requisitionswege vernommene *Maria N.* geb. *Sch.* (die Gattin erster Ehe) an.

Mit Urteil des Landgerichtes für Zivilrechtssachen in Wien vom 12. Mai 1927 (Cg. IX 54/27) wurde die Dispensehe für ungültig erklärt mit der Begründung, daß die Landesbehörde mit dem erteilten Dispens ihren Wirkungskreis überschritten und das Gericht daran nicht gebunden sei. Der zum Ehebandsverteidiger bestellte RA. Dr. *W.* brachte gegen dieses Urteil die Berufung an das OLG. Wien ein und stellte, nachdem ein von ihm beim Gericht eingebrachter Unterbrechungsantrag erfolglos geblieben war, den Antrag an das Bundeskanzleramt, es solle im Sinne des § 42 OrgG. beim VerfGH. den Antrag auf Entscheidung des seiner Meinung nach zwischen dem Gerichte und der Verwaltungsbehörde, die den Dispens erteilt hat, entstandenen positiven Kompetenzkonfliktes stellen.

Nach § 83 AllgBGB. ist die Landesstelle und sohin nunmehr der Landeshauptmann befugt, Dispensationen von Ehehindernissen zu erteilen. Erteilt der Landeshauptmann eine derartige Dispensation, so setzt er damit einen Verwaltungsakt, dessen Rechtswirkungen nunmehr nach den Bestimmungen des AllgVerwVerfG. (Bundesgesetz vom 21. Juli 1925 [BGBl. Nr. 274] über das allgemeine Verwaltungsverfahren), und zwar nach § 68 dieses Gesetzes zu beurteilen sind. Aus diesen Bestimmungen ergibt sich — wie der VerfGH. bereits mit seinem Erkenntnis vom 6. Juli 1927, K 4/27, ausgesprochen hat —, „daß ein Verwaltungsakt — abgesehen von den nur

Gemäß § 12 ABGB. sind theoretisch weder der VerfGH. selbst noch die Zivilgerichte an die in dem einzelnen Falle getroffene Entscheidung gebunden. Ihre praktische präjudizielle Bedeutung ist aber selbstverständlich. So faßten es auch die Tagesblätter auf, die nunmehr die Dispensehen als unanfechtbar erklären. Damit ist aber nur eine allerdings zu begrüßende teilweise Ordnung geschaffen. Eine Fülle von Streitfragen, deren Erörterung Raum und Ziel dieser Ausführungen weit überschreiten müßte, bleibt unerledigt. Gründliche Abhilfe vermag nur Änderung des Gesetzes zu bieten".

Digitized by Google

für die Frage der formellen Rechtskraft relevanten Fällen, in denen der Verwaltungsakt infolge eines von der Partei angebrachten Rechtsmittels aufgehoben wird — von Amts wegen nur von der Verwaltungsbehörde, die den Akt selbst gesetzt hat oder von der sachlich in Betracht kommenden Oberbehörde aufgehoben bezw. für nichtig erklärt werden kann, woraus sich ergibt, daß ein Verwaltungsakt von jedermann insolange als rechtsverbindlicher Akt anzusehen ist, als er nicht von der zuständigen Verwaltungsbehörde aufgehoben oder für nichtig erklärt wurde, und daß insbesondere auch die Gerichte die materielle Rechtskraft des Verwaltungsaktes zu respektieren haben".

Wird, wie im vorliegenden Falle, die Ungültigkeitserklärung einer Ehe beantragt, so sind zu dem hierüber einzuleitenden Verfahren gemäß § 50 lit. 2 der Jurisdiktionsnorm unzweifelhaft die Zivilgerichtshöfe erster Instanz zuständig. Wenn es sich hierbei um die Frage der Ungültigkeit einer Ehe handelt, die auf Grund eines vom Landeshauptmann erteilten Ehedispenses geschlossen wurde, ergibt sich in dem Zivilprozesse die Vorfrage nach der Rechtswirksamkeit des von dem Landeshauptmann gesetzten Verwaltungsaktes. Der Umstand, daß § 68 AllgVerwVerfG. die Rechtskraft dieses Verwaltungsaktes auch den Gerichten gegenüber statuiert, bedeutet, daß diese zu einer selbständigen Entscheidung über die Frage, ob ein Ehedispens rechtmäßig oder nicht rechtmäßig erteilt wurde, auch wenn diese Frage nur als eine Vorfrage auftaucht, nicht mehr zuständig sind.

Andernfalls würden die Gerichte, indem sie eine auf Grund eines vom Landeshauptmann erteilten Ehedispenses geschlossene Ehe für ungültig erklären, weil sie diesen Ehedispens als rechtswidrig erteilt erachten, mit ihrem Urteil, im offenen Widerspruche zu den Bestimmungen des § 68 Allg.VerwVerfG., den vom Landeshauptmann gesetzten Verwaltungsakt, wenn auch indirekt, aufheben. Steht zur Beurteilung der Zivilgerichte die Gültigkeit einer sog. Dispensehe, so sind die Gerichte bei ihrem Urteil über diese Ehe an die Rechtsverbindlichkeit des dispensierenden Ver-

Digitized by Google

waltungsaktes insolange gebunden, als dieser nicht von der zuständigen Verwaltungsbehörde selbst aufgehoben ist. Nehmen die Gerichte die Befugnis einer selbständigen Entscheidung über die Frage der Rechtswirksamkeit eines im Verwaltungsverfahren erteilten Ehedispenses für sich in Anspruch, dann liegt, da dieselbe Frage von der Verwaltungsbehörde, dadurch, daß sie den Dispens erteilte, bereits entschieden wurde, ein bejahender Kompetenzkonflikt zwischen Gericht und Verwaltungsbehörde im Sinne des § 42 VerfGHG. vor.

Wie der Verfassungsgerichtshof bereits in mehreren Erkenntnissen angenommen hat (vgl. Erkenntnis vom 6. Juli 1927, K 4/27, und 11. Oktober 1926, K 3/26), ist ein bejahender Kompetenzkonflikt im Sinne des § 42 VerfGHG. nicht nur dann gegeben, wenn ein Gericht und eine Verwaltungsbehörde in der Hauptfrage die Entscheidung derselben Sache für sich in Anspruch nehmen, sondern auch dann, wenn das Gericht über eine Vorfrage selbständig entscheiden will oder entschieden hat, über die die Verwaltungsbehörde als Hauptfrage die Entscheidung in Anspruch nimmt oder bereits getroffen hat. Zumal dann, wenn die Entscheidung des Gerichtes über die Hauptfrage gänzlich durch die Entscheidung über die Vorfrage bestimmt ist, wie dies der Fall ist, wenn es sich um die gerichtliche Entscheidung über die Gültigkeit einer Dispensehe handelt und dabei nur die Frage der Rechtmäßigkeit des Dispensationsaktes in Betracht kommt.

Dazu kommt, daß der Verfassungsgerichtshof seit der Verfassungsnovelle von 1925 ständig die Praxis beobachtet, bei Klagen gem. Art. 137 BundesVerfG. sich auf die Prüfung und selbständige Entscheidung der Vorfrage nicht einzulassen, ob ein von der Verwaltungsbehörde gesetzter Verwaltungsakt rechtmäßig sei oder nicht, sofern der Verfassungsgerichtshof nicht zur Aufhebung dieses Aktes zuständig ist. Und dies geschieht ausschließlich und allein unter dem Gesichtspunkte: um einen Kompetenzkonflikt zwischen Verfassungs- und Verwaltungsgerichtshof zu vermeiden.

Digitized by Google

In den allgemeinen Erwägungen des Verfassungsgerichtshofes spielte auch die Frage eine Rolle, ob im Falle der Ungültigkeitserklärung einer Dispensehe durch ein noch nicht rechtskräftig gewordenes zivilgerichtliches Urteil ein Kompetenzkonflikt im Sinne des § 42 Verf.GHG. vielleicht darum nicht gegeben sei, weil in der Hauptsache ein rechtskräftiger Spruch der Verwaltungsbehörde vorliege. § 42 bestimmt nämlich, daß ein Antrag auf Entscheidung eines Kompetenzkonfliktes nur so lange gestellt werden könne, als nicht in der Hauptsache ein rechtskräftiger Spruch gefällt ist. Der Verfassungsgerichtshof ist zu dem Ergebnis gekommen, daß die fragliche Bestimmung auf den vorliegenden Fall keine Anwendung finden könne. Denn abgesehen davon, ob unter dem „rechtskräftigen Spruch" des § 42 nicht nur ein gerichtliches Urteil, sondern auch ein Verwaltungsakt zu verstehen ist — der Sprachgebrauch versteht im allgemeinen unter „Spruch" nur das gerichtliche Urteil —, kann der Sinn der Vorschrift des § 42 — falls unter „Spruch" auch ein Verwaltungsakt zu verstehen ist — offenbar nur der sein, den rechtskräftigen Verwaltungsakt, ebenso wie das rechtskräftige richterliche Urteil zu sichern. Es soll, wenn es zu einem rechtskräftigen Verwaltungsakt gekommen ist, bei diesem ebenso sein Bewenden haben, wie wenn das Verfahren zu einem rechtskräftigen Urteil gediehen ist, dieses nicht mehr in einem Kompetenzkonfliktsverfahren aufgehoben werden soll. Wird durch ein gerichtliches Urteil eine Dispensehe einzig und allein aus dem Grunde der Rechtswidrigkeit des Dispenses für ungültig erklärt, so wird dadurch, wie früher dargelegt, der Dispensationsakt aufgehoben und sohin die Rechtskraft, die dieser Verwaltungsakt möglicherweise schon besaß, wieder beseitigt. Daß ein Verwaltungsakt, der, wenn auch unzulässigerweise und nur indirekt, durch ein richterliches Urteil aufgehoben wird, rechtskräftig sei, kann ernstlich nicht behauptet werden. Ein Kompetenzkonfliktsverfahren mit Hinweis auf die Rechtskraft dieses Verwaltungsaktes auszuschließen, wäre um so widersinniger, als nur dadurch, daß das den Verwaltungsakt in-

Digitized by Google

direkt aufhebende richterliche Urteil im Kompetenzkonfliktsverfahren beseitigt wird, die zu Unrecht verletzende Rechtskraft des Verwaltungsaktes erst wieder hergestellt wird.

Im vorliegenden Falle hat das Landgericht für Zivilrechtssachen Wien in den Gründen seines Erkenntnisses vom 12. Mai 1927, Cg IX 54/27, ausgesprochen, daß die Landesbehörde mit dem Ehedispens, den sie dem *N.* erteilt hat, „ihren Wirkungskreis überschritten" habe, und daß daher das Gericht nicht daran gebunden sei. Das Landesgericht für Zivilrechtssachen geht dabei von der Rechtsanschauung aus, daß die Landesstelle im Widerspruche zu den Bestimmungen des BGB. von einem unauflöslichen Ehehindernisse Dispens erteilt habe. Gleichgültig, ob diese Rechtsanschauung des Zivillandesgerichtes zutrifft oder nicht, war es keinesfalls zuständig, über die Frage der Rechtmäßigkeit des Verwaltungsaktes selbständig zu entscheiden. Indem es diese Entscheidung in Anspruch nahm, hat es einen Kompetenzkonflikt mit der Verwaltungsbehörde hervorgerufen, der das Zivillandesgericht zu Unrecht die Zuständigkeit abgesprochen hat.

Das Urteil, mit welchem das Landesgericht für Zivilrechtssachen Wien die Ehe zwischen *N.* und *M. N.* geb. *K.* für ungültig erklärt, stützt sich einzig und allein auf die Rechtswidrigkeit des von der Landesstelle erteilten Ehedispenses, sohin auf die Entscheidung einer Vorfrage, zu deren Entscheidung das Zivillandesgericht nicht zuständig war. Es steht somit das ganze Urteil des Zivillandesgerichtes dem Erkenntnis des Verfassungsgerichtshofes entgegen, daß zur Entscheidung dieser Vorfrage ausschließlich die Verwaltungsbehörde zuständig sei.

Gültigkeit der Dispensehen.

Österreichischer Verfassungsgerichtshof 27. 2. 1928 (K. 14/27) *).

Zur Entscheidung der Rechtsfrage, ob die niederösterreichische Landesregierung innerhalb ihres Wirkungskreises

*) Vergl. oben S. 305, 309, 336.

Digitized by Google

befugt war, dem *F. K.* die Nachsicht vom Ehehindernisse des bestehenden Ehebandes zur Eingehung einer Ehe mit *M. R.* auf Grund der Bestimmungen des bürgerlichen Gesetzbuches zu erteilen, ist ausschließlich die Landesregierung bezw. die ihr vorgesetzte Verwaltungsbehörde zuständig.

Das Landesgericht Wien für Zivilrechtssachen, ebenso das Oberlandesgericht Wien waren daher nicht zuständig, über diese Rechtsfrage als Vorfrage selbständig zu entscheiden.

Die betreffenden Urteile des Landesgerichtes Wien für Zivilrechtssachen und des Oberlandesgerichtes Wien werden gemäß § 51 des Bundesgesetzes vom 18. Dezember 1925 über die Organisation und das Verfahren des Verfassungsgerichtshofes, BGBl. Nr. 454, aufgehoben.

Entscheidungsgründe: *F. K.* hat im Jahre 1898 nach römisch-katholischem Brauch geheiratet. Diese Ehe wurde im Jahre 1910 einverständlich gerichtlich geschieden. In der Folge ist *F. K.* aus der römisch-katholischen Kirche aus- und in die evangelische Konfession eingetreten. Nachdem ihm die niederösterreichische Landesregierung im Jahre 1919 die Nachsicht vom Ehehindernisse des bestehenden Ehebandes erteilt hatte, hat er am 14. Oktober 1919 die *M. R.* nach evangelischem Brauche geheiratet.

Mit Urteil vom 17. März 1927 hat das Landesgericht für Zivilrechtssachen auf Antrag der Gattin erster Ehe die am 14. Oktober 1919 von *F. K.* geschlossene zweite Ehe für ungültig erklärt, und es hat das Oberlandesgericht mit Urteil vom 27. Mai 1927 der gegen das erste Urteil vom Ehebandsverteidiger ergriffenen Berufung keine Folge gegeben.

Über die von *F.* und *M. K.* beantragte Revision hat der Oberste Gerichtshof noch nicht entschieden.

Im Sinne des § 48 des Bundesgesetzes vom 18. Dezember 1925 BGBl. Nr. 454 haben *F.* und *M. K.* unmittelbar beim Verfassungsgerichtshof beantragt, den zwischen der niederösterreichischen Landesregierung, die den Dispens erteilt hat, und den Gerichten, die diesen Verwaltungsakt nicht re-

Digitized by Google

spektieren, entstandenen positiven Kompetenzkonflikt zugunsten der Verwaltungsbehörde zu entscheiden.

Wie der Verfassungsgerichtshof bereits mit seinem Erkenntnis vom 5. November 1927, K. 6/27, ausgesprochen hat, liegt ein bejahender Kompetenzkonflikt zwischen Gericht und Verwaltungsbehörde vor, wenn ein Gericht über die Frage der Rechtswirksamkeit eines im Verwaltungsverfahren erteilten Ehedispenses auch nur als über eine Vorfrage selbständig entscheidet, da dieselbe Frage von der Verwaltungsbehörde dadurch, daß sie den Dispens erteilte, bereits entschieden wurde.

Diese Auffassung des Begriffes eines bejahenden Kompetenzkonfliktes ist durch die Bestimmung des § 42 des Verfassungsgerichtshofgesetzes begründet. Diese Bestimmung stammt aus dem Jahre 1925 und bedeutet eine sehr wesentliche Erweiterung des bis dahin gesetzlich festgelegten Begriffes eines bejahenden Kompetenzkonfliktes. Während nämlich früher ein bejahender Kompetenzkonflikt nur für den Fall angenommen wurde, daß ein Gericht und eine Verwaltungsbehörde die Entscheidung in derselben Sache in Anspruch genommen haben, ist nunmehr ein bejahender Kompetenzkonflikt auch in dem Falle gegeben, als beide Behörden in der Sache selbst entschieden haben. Dadurch ist die Möglichkeit gegeben, daß ein Kompetenzkonflikt nicht nur dadurch entsteht, daß ein Gericht in einer Sache entscheidet, sondern auch dadurch, wie ein Gericht in einer Sache entscheidet, über die die Verwaltungsbehörde bereits entschieden hat. Wenn das Gericht über den Antrag, eine Dispensehe für ungültig zu erklären, in der Weise entscheidet, daß es den von der Verwaltungsbehörde erteilten Dispensationsakt in seiner Rechtswirksamkeit unberührt läßt, weil es etwa den Antrag zurückweist oder die Ehe aus einem anderen Grunde als aus dem der Unwirksamkeit des Dipensationsaktes für ungültig erklärt, setzt es sich in keinen Konflikt zu der Verwaltungsbehörde und es liegt daher auch kein Kompetenzkonflikt vor; während wenn das Gericht nur aus dem Grunde des bestehenden und durch den vom Gerichte

Digitized by Google

für unwirksam erklärten Dispensationsakt nicht beseitigten Ehehindernisse des bestehenden Ehebandes die Ehe für ungültig erklärt, ein Kompetenzkonflikt gegeben ist. Daß sich das Gericht durch eine derartige Entscheidung zu der Verwaltungsbehörde in Konflikt setzt, kann ernstlich nicht bestritten werden. Daß dieser Konflikt ein Kompetenzkonflikt ist, ergibt sich für jede nicht rein formalistische Betrachtung aus der Erwägung: daß der Grund des Konfliktes und damit der ganze Widerspruch zwischen Gericht und Verwaltung seinem Wesen nach darin besteht, daß jenes die Frage, ob in dem konkreten Falle eine Dispensation von dem Ehehindernisse des bestehenden Ehebandes zulässig ist, anders entscheidet als diese, angesichts dieses Umstandes, der den wahren Kernpunkt des zwischen den zwei Behörden sich ergebenden Gegensatzes darstellt, ist es von nebensächlicher Bedeutung, daß die Verwaltungsbehörde die maßgebende Frage als Hauptfrage, das Gericht aber nur als Vorfrage entschieden hat. Einen Kompetenzkonflikt aber nur dann anzunehmen, wenn beide Behörden dieselbe Frage nur als Hauptfrage zu entscheiden beanspruchen oder entscheiden, ist durch den Wortlaut des § 42 des Verfassungsgerichtshofgesetzes keineswegs geboten. Dieser spricht nicht von einer Entscheidung derselben „Frage", sondern derselben „Sache". Die Identität der „Sache" aber ist gänzlich unabhängig davon, ob es sich um die Entscheidung einer Hauptfrage oder einer Vorfrage handelt; zumal dann, wenn die Beantwortung der Hauptfrage durch die Beantwortung der Vorfrage restlos bestimmt und die Vorfrage so eigentlich die Hauptfrage ist.

Die Annahme, das die Dispensehe für ungültig erklärende Gerichtsurteil läßt die Gültigkeit des Dispensationsaktes unberührt, das Gericht entscheide nur über die Gültigkeit der Ehe, nicht aber über die Gültigkeit des Dispensationsaktes, ist unhaltbar. Denn die Gültigkeit des Dispensationsaktes besteht ausschließlich in seiner Rechtswirkung, und die wesentliche Rechtswirkung des Dispensationsaktes, jene Rechtswirkung, die er seinem Sinne nach identiert, ist

Digitized by Google

die Gültigkeit der auf Grund der Dispensation geschlossenen Ehe, genauer: die von dem Dispensationsakt identierte Rechtswirkung besteht darin, daß das Ehehindernis des bestehenden Ehebandes durch den Dispensationsakt beseitigt wird, so daß es der auf Grund der Dispensation geschlossenen Ehe nicht mehr entgegengehalten werden kann.

Daß es ausschließlich und allein der Gesichtspunkt der Zuständigkeit ist, unter dem der fragliche Konflikt zwischen Gericht und Verwaltungsbehörde steht, das ergibt sich daraus, daß das allgemeine bürgerliche Gesetzbuch die Erteilung von Ehedispensen in die Zuständigkeit der Verwaltungsbehörden und nicht — was möglich gewesen wäre — in die Zuständigkeit der Gerichte gestellt hat. Indem es aber dies getan, hat es die Verwaltungsbehörden und nicht die Gerichte zur Anwendung und daher zur Interpretation seiner die Erteilung von Ehedispensen betreffenden Normen berufen. Indem ein Gericht einen von einer Verwaltungsbehörde im Rahmen ihrer Zuständigkeit erteilten Dispensationsakt — sei es direkt, sei es indirekt — für unwirksam erklärt, greift es in die gesetzliche Zuständigkeit der Verwaltungsbehörde ein, indem es seine Autorität an Stelle der durch das bürgerliche Gesetzbuch berufenen Autorität der Verwaltungsbehörden stellt. Inwiefern es aber auch gegen die Bestimmungen des § 8 des allgemeinen Verwaltungsverfahrensgesetzes verstößt, hat der Verfassungsgerichtshof in seinem eingangs zitierten Erkenntnis ausgesprochen.

Indem der Verfassungsgerichtshof von der Verfassung als oberste Instanz zur Entscheidung von Kompetenzkonflikten eingesetzt ist, ist er allein zur Anwendung und daher zur Interpretation der die Kompetenzkonflikte betreffenden Bestimmungen der Verfassung und des sie ausführenden Verfassungsgerichtshofgesetzes, und er allein zur Entscheidung der Frage berufen, ob ein Kompetenzkonflikt vorliegt oder nicht. Er ist bei der Beantwortung dieser Frage von dem Gedanken geleitet, Sinn und Zweck der Verfassung zu erfüllen, die mit ihren, den Kompetenzkonflikt betreffenden

Digitized by Google

Bestimmungen nichts anderes erreichen will, als daß die verschiedenen Behördengruppen innerhalb des ihrer Funktion durch die Gesetze gezogenen sachlichen Bereiches bleiben, daß eben solche Konflikte vermieden werden, wie sie bei der Frage der Dispensehe aufgetreten sind, wo sehr zum Nachteile der staatlichen Autorität und auf Kosten der Interessen der Parteien Gerichte und Verwaltungsbehörden gegeneinander arbeiten.

Schweiz.

ZGB. Art. 252. — Schweizerisches Kantonsbürgerrecht.

Regierungsrat des Kantons Bern, 17. 4. 1928.

Im Jahre 1913 wurde eine Frau *Johanne Rosa W.* gesch. *D.* mit ihren Kindern in die Heimatgemeinde ihres gewesenen Ehemannes *Gottfried D.* von S. transportiert. Unter diesen befand sich auch ein am 22. Februar 1912 geborener Sohn *Charles*. Laut dem vorliegenden Geburtsschein wurde dieser letztere in S., Provinz Liège (Belgien) geboren und daselbst als Sohn des *Joseph B.* und der ledigen *Jeanne Rosa W.* eingetragen. Aus dem Eheregister B. und dem Burgerrodel von S. ist ersichtlich, daß die genannte Mutter *Johanne Rosa W.* sich am 8. Juli 1899 in Apolda mit *Gottfried D.*, Sohn des *Johannes* und der *Elisabeth* geb. *B.* von S., verehelichte und daß diese Ehe durch das am 24. Juni 1912 rechtskräftig gewordene Urteil des Landgerichts I in Cassel geschieden wurde. Die abgeschiedene Frau *Johanne Rosa W.* hat sich daraufhin am 13. Juni 1915 in Silschede-Asbeck (Preußen) mit *Giuseppe Antoni B.* von Laste di Cognola (Tirol) verehelicht. Bei diesem Anlasse hat der Ehemann den am 22. Februar 1912 in S. geborenen Sohn *Charles* als den seinigen anerkannt. Die Anmerkung dieser Anerkennung erfolgte aber im Geburtsregister nicht.

Die Geburtseintragung des *Charles B.* enthält offenbar irrtümliche Angaben. Seine Mutter war im Momente ihrer Niederkunft nicht ledig, sondern die gesetzliche Ehefrau des

Digitized by Google

genannten *Gottfried D.* von S. Bei richtiger Orientierung des Zivilstandsbeamten von S. über die Personenstandsverhältnisse der Kindesmutter hätte derselbe den Sohn *Charles* als eheliches Kind der Ehegatten *D.-W.* und nicht als Sohn des *Joseph B.* und der ledigen *Jeanne Rosa W.* eintragen müssen. Eine Anerkennung durch *B.* konnte nicht stattfinden, da das Kind im Ehebruch erzeugt wurde (Art. 304 ZGB. und Art. 335 des Belgischen code civil).

Laut Art. 252 ZGB. gilt ein während der Ehe oder innerhalb 300 Tagen nach deren Auflösung geborenes Kind als ehelich. Die Ehelichkeit kann vom Ehemann binnen drei Monaten, nachdem er von der Geburt Kenntnis erhalten hat, beim Richter angefochten werden. Der in S. geborene Sohn *Charles* hat als Kind einer mit einem Schweizerbürger verheirateten Mutter im Momente seiner Geburt das Heimatrecht der Mutter erworben, da eine Anerkennung mit Standesfolgen durch *B.* gesetzlich unzulässig war. Ebensowenig war eine Legitimation durch die nachfolgende Ehe der Mutter mit *B* statthaft, da eine erfolgreiche Anfechtung der Ehelichkeit durch den Ehemann *Gottfried D.* bisher nicht erfolgte, so daß *Charles* noch heute gemäß Art. 252 ZGB. als ehelicher Sohn des *Gottfried D.* und der *Johanne Rosa W.* betrachtet werden muß. Erst nachdem er durch richterliches Urteil als außerehelicher Sohn der Mutter erklärt worden ist, kann geprüft werden, welche Wirkungen die bei der Eheschließung *B.-W.* seitens des Ehemannes abgegebene Vaterschaftsanerkennung nach dem heimatlichen Rechte des Ehemannes *B.* auf den Personenstand des Sohnes *Charles* hat. Nach der feststehenden Praxis des Bundesgerichts verliert ein Schweizer diese Staatsangehörigkeit nur, wenn er infolge Standesänderung eine neue Staatsangehörigkeit erwirbt (Eheschließung, Anerkennung und Legitimation).

Der Sohn *Charles* wurde auf Rechnung des Staates Bern erzogen und verlangte nach seiner Admission von der Gemeinde S. einen Heimatschein, welcher ihm verweigert wurde, da seine Geburt weder im Geburtsregister noch im Burgerrodel verzeichnet ist. Die Polizeidirektion konnte gestützt

Digitized by Google

auf den vorliegenden Geburtsschein des *Charles B.* dessen Eintragung in S. nicht anordnen, da der Vater *Giuseppe Antoni B.* nicht in S. heimatberechtigt ist. Erst nachdem der Sohn *Charles* als Angehöriger des Kantons Bern anerkannt worden ist, kann dessen Eintragung in den Zivilstands- und Bürgerregistern der Heimatgemeinde vorgenommen werden. Eine stillschweigende Anerkennung als Berner liegt in der Tatsache, daß er vom Kanton Bern übernommen und erzogen worden ist. Solange er als Berner zu betrachten ist, muß er auch als ehelicher Sohn der Ehegatten *D.-W.* gelten. Dadurch wird der Ehemann *Gottfried D.* in seinen Rechten auf Anfechtung des ehelichen Standes des Sohnes *Charles* nicht eingeschränkt, falls er von der Existenz dieses Sohnes nicht Kenntnis gehabt haben sollte. Der Sohn *Charles* bedarf zu seinem ferneren Aufenthalt in der Schweiz und zu seinem ungehinderten Fortkommen eines Staatsangehörigkeitsausweises, welcher ihm von dem Heimatstaate seiner Mutter nicht verweigert werden darf, so lange dieser nicht den Nachweis erbringen kann, daß der Sohn infolge Legitimation durch die Ehe seiner natürlichen Eltern eine andere Staatsangehörigkeit erworben und damit das Schweizerbürgerrecht verloren hat.

Kantonsgericht St. Gallen 26. 3. 1927 (II. Ziv.-K.)
[Schweizerische Juristenzeitung 1928, S. 382].

Die Kompetenz der st. gallischen Gerichte zur Regelung der streitigen Nebenfolgen der Scheidung ist unbestritten geblieben und darf auf Grund folgender Überlegungen als erstellt gelten: Scheidungsklagen von Ausländern dürfen nach Art. 7 h des Bundesgesetzes vom 25. Juni 1891 betr. die zivilrechtlichen Verhältnisse der Niedergelassenen und Aufenthalter (vgl. SchlT. zum ZGB. Art. 59) von schweizerischen Gerichten nur dann an Hand genommen werden, wenn nachgewiesen wird, daß das Recht ihres Heimatstaates den geltend gemachten Scheidungsgrund zuläßt und den schweizerischen Gerichtsstand anerkennt. Es steht nun allerdings fest, daß die Tschechoslowakei den schweizerischen Gerichten

Digitized by Google

die Kompetenz zur Scheidung ihrer Staatsangehörigen abspricht (vgl. *Stauffer:* Das Internationale Privatrecht der Schweiz auf Grund des ZivrVerhG., S. 51, Randnote 14; SJZ. 19, S. 256). Daraus folgt jedoch nicht ohne weiteres, daß auch Urteile schweizerischer Gerichte über die Nebenfolgen einer in der Tschechoslowakei ausgesprochenen Scheidung dort nicht anerkannt würden. Maßgebend ist, daß § 19 des tschechischen Gesetzes betr. Abänderungen der Bestimmungen des bürgerlichen Rechtes über die Förmlichkeiten des Ehevertrages, die Ehetrennung und die Ehehindernisse vom 22. Mai 1919 hinsichtlich der Regelung der Nebenfolgen der Trennung (nach schweizerischer Terminologie: „Scheidung") auf §§ 106 und 108 des z. Z. in der Tschechoslowakei noch geltenden allgemeinen bürgerlichen Gesetzbuches für das Kaiserreich Österreich von 1811 (ABGB.) verweist, von denen § 108 die Bestimmungen des § 117 ABGB. hinsichtlich der Regelung der Nebenfolgen als anwendbar erklärt. Nach dieser letzteren Bestimmung muß bei Streitigkeiten über die Nebenfolgen zunächst ein Sühneverfahren vor dem ordentlichen Richter stattfinden, der die Parteien, falls der Sühneversuch mißlingt, auf ein ordentliches Verfahren zu verweisen hat. Daraus darf geschlossen werden, daß für die Durchführung dieses Verfahrens der ordentliche Richter am Wohnsitz der beklagten Partei zuständig ist. Der Anhandnahme der vorliegenden Streitsache steht also nichts im Wege, weil nach den zitierten Gesetzesbestimmungen angenommen werden darf, daß das tschechische Recht den schweizerischen Gerichtsstand wenigstens für die Regelung der Scheidungsfolgen anerkennt. Die Kompetenz der st. gallischen Gerichte wäre auch dann gegeben, wenn (nach Art. 144 ZGB.) der Richter am Wohnort der klagenden Partei zuständig wäre.

Hinsichtlich der Rechtsanwendung gilt, daß nach Art. 7 h Abs. 3 ZivrVerhG. die Scheidung, sofern die Voraussetzungen von Art. 7 h Abs. 1 leg. cit. gegeben sind, nach schweizerischem Recht erfolgt. Das muß auch für die Nebenfolgen gelten und kann um so unbedenklicher angenommen werden, als die tschechische Regelung derselben mit der schweize-

Digitized by Google

rischen im wesentlichen übereinstimmt (vgl. §§ 91, 117, 1264 ff. ABGB. und *v. Schey*, Kommentar zu § 1264 ABGB., Anm. 8 und 10).

Rumänien.

Kaufgeschäft zwischen Eheleuten. — Kollision zwischen rumänischem und siebenbürgischem Recht.

Urteil des Landesgerichts Ilfov 22. 4. 1926.

(Zeitschrift für Ostrecht 1927, S. 133; „Curierul Judiciar" Nr. 30/1926, S. 477 ff.)

In Alt-Rumänien ist der Kauf zwischen Ehemann und Ehefrau durch Art. 1307 rum. BGB. für nichtig erklärt. Dagegen enthalten die in Siebenbürgen in Kraft gebliebenen Gesetze keine derartige Norm.

Ein Siebenbürger verkaufte im Jahre 1922 seiner Ehefrau sein bewegliches Vermögen, und zwar durch notariellen Kaufvertrag. Beide ließen sich nachträglich in Bukarest nieder. Ein Gläubiger des Gatten, dessen Forderung nach dem getätigten Verkaufe entstanden war, legte auf das im Hause des Schuldners befindliche bewegliche Vermögen Beschlag. Dem Einspruch der Frau wurde stattgegeben mit der Begründung, daß Art. 1307 rum. BGB. auf einen in Siebenbürgen zwischen Eheleuten getätigten Verkauf keine Anwendung finden könne.

Tschechoslowakei.

Uneheliche Vaterschaft. — Deutsche Mutter mit deutschem Wohnsitz. — Retorsion gegen Art. 21 EG. zum deutschen BGB.

Oberster Gerichtshof Brünn 9. 12. 1927 (c j Rv 1 1850/27)).*

Den Streitgegenstand bildet der Anspruch auf Anerkennung der Vaterschaft und Zahlung des Unterhalts, welcher

*) Abgedruckt nach Juristische Wochenschrift 1928 S. 1476 (mitgeteilt von AGR Dr *Rothschild*, Frankfurt a. M., mit dem Bemerken „Der ObGH. hatte nach anfänglichem Schwanken in der letzten Zeit ständig gegenteilig entschieden" [Entsch.-Sammlung des ObGH Nr. 2888, 3885, 6464, 6591]).

Digitized by Google

gegen einen inländischen Staatsbürger erhoben wurde von einem in Deutschland von einer Mutter, die als deutsche Staatsangehörige dauernd in Deutschland wohnt, wo sie auch mit dem Beklagten geschlechtlich verkehrte, geborenen Kinde. Der Beklagte wendet ein, daß die uneheliche Mutter in der kritischen Zeit auch mit einem anderen Manne geschlechtlich verkehrt habe. Da diese Einwendung (exeptio plurium concubentium) nach deutschem Rechte zulässig, nach dem tschechoslowakischen Rechte aber ausgeschlossen ist, ist vor allem zu entscheiden, nach welchem Rechte das Rechtsverhältnis der Streitteile beurteilt werden soll. Der ObGH. hat beschlossen, in dieser zweifelhaften Frage von seiner bisherigen Judikatur abzuweichen, und erkannt, daß über die Einwendung des Beklagten nach dem in Deutschland geltenden Rechte entschieden werden soll.

Das Rechtsverhältnis zwischen dem unehelichen Kinde und seiner Mutter auf der einen und dem unehelichen Vater auf der anderen Seite ist, wenn die Parteien Angehörige verschiedener Staaten sind, nach seiner natürlichen Beschaffenheit ein solches, daß Gründe für die Anwendung des Rechtes dieses sowie jenes Staates gefunden werden können und daß es einer besonderen Rechtsregel, der sog. Kollisionsnorm, bedarf, die den Bereich des inländischen und fremden Rechtes abgrenzen und bestimmen würde, welches Recht angewendet werden soll. Die tschechoslowakische Rechtsordnung hat bisher keine solche Rechtsvorschrift. In den spärlichen Bestimmungen des allgemeinen Gesetzbuches (§§ 4, 34 bis 38, 300), der Exekutionsordnung (§§ 79—86) und anderer tschechoslowakischer Gesetze über das internationale Privatrecht ist nicht einmal eine Vorschrift vorfindig, die wenigstens sinngemäß bei der Lösung dieser Frage angewendet werden könnte. Dies kann allerdings keinen Grund dafür bilden, daß das Gericht nach seiner Willkür entscheide. Nach § 7 ABGB. ist es verpflichtet, sich in solchen Fällen nach den natürlichen Rechtsgrundsätzen zu richten, darunter sind aber heute die Gebote der allgemeinen rechtlichen Überzeugung zu verstehen, wie sie sich unter dem Einfluß der gel-

Digitized by Google

tenden inländischen Rechtsordnung und im Einklange mit derselben unter den heutigen wirtschaftlichen, sozialen und sittlichen Verhältnissen und Anschauungen gestaltet hat. Es ist nicht notwendig, sich erst in dem jetzt verhandelten einzelnen Falle mit diesen Grundsätzen umständlich zu befassen und in demselben eine Regel für die Lösung der strittigen Frage zu suchen. Dies ist schon allgemein und auf eine die volle Objektivität und Verläßlichkeit verbürgende Art und Weise geschehen. In den Entwürfen des Gesetzes über das internationale Privatrecht aus den Jahren 1912 und 1913, die zu wiederholten Malen Gegenstand der Verhandlungen einer besonderen, zu diesem Zwecke fachmännisch zusammengesetzten Kommission bildeten, wurde die strittige Frage durch eine selbständige Kollisionsnorm gelöst, und diese wurde ohne Änderung als § 36 in den Entwurf des Subkomitees für die Revision des bürgerlichen Gesetzbuches für die tschechoslovakische Republik übernommen (Všeobecná část občanského zákoníka a práve obligační, Referent Dr. *Jan Krčmář*). Die beantragte Norm lautet: „Verpflichtungen des unehelichen Vaters. 1. Für die Feststellung der Vaterschaft zu einem unehelichen Kinde, die Unterhaltsansprüche des unehelichen Kindes und die Ansprüche der außerehelichen Mutter gegen den Kindesvater gilt die Rechtsordnung des Staates, dem die Mutter zur Zeit der Geburt des Kindes angehört. 2. Haben der Vater und die Mutter zur Zeit der Geburt des Kindes im Inland den Wohnsitz, so sind die inländischen Gesetze anzuwenden, sofern sie für die Mutter oder das Kind günstiger sind". Diese Regel ist derzeit als ein objektiver Beleg für die allgemeine rechtliche Überzeugung zu betrachten und nach § 7 ABGB. solange anzuwenden, als die strittige Frage nicht durch eine positive Rechtsvorschrift geregelt werden wird. Der zweite Absatz der beantragten Norm ist für den verhandelten Fall gegenstandslos, denn die Mutter wohnte zur Zeit der Geburt des Kindes in Deutschland. Es gilt ihr erster Absatz, weshalb der eingeklagte Anspruch und insbesondere die Einwendung plurium concubentium nach dem deutschen Rechte beurteilt werden müssen.

Digitized by Google

Für die Anwendung dieses Rechtes spricht aber noch ein weiterer aus dem § 33 ABGB. geschöpfter Grund. Durch dieses Vorrecht werden den Fremden gleiche Rechte zugestanden und gleiche Verbindlichkeiten wie den Staatsbürgern auferlegt, allein die ihnen gewährleistete Gleichberechtigung ist an die Bedingung geknüpft, daß auch ihr Heimatsstaat den hierländischen Staatsangehörigen gleiche Rechte wie seinen eigenen Angehörigen gewährt. Wenn der fremde Staat diese Gegenseitigkeit (formelle Reziprozität) nicht einhält, ist es eine Sache der inländischen Gerichte, das Retorsionsrecht anzuwenden und den Anspruch des Fremden so zu beurteilen, wie sein Heimatstaat die Ansprüche der hierländischen Angehörigen behandelt, sofern allerdings nicht besondere positive Rechtsvorschriften im Wege stehen, die jedoch für die strittige Frage, wie bereits angeführt, bisher noch nicht erlassen wurden. Es muß daher im verhandelten Falle, wo der Kläger ein nach Deutschland zuständiges und dort wohnhaftes Kind ist, geprüft werden, was die deutsche Rechtsordnung in analogen Fällen über die Ansprüche der inländischen unehelichen Kinder und ihrer Mütter gegen fremde uneheliche Väter bestimmt. Die diesbezügliche ausschließliche Erkenntnisquelle ist das BGB. für das Deutsche Reich vom 18. August 1896. Das deutsche Gesetz gewährt nach Art. 21 EGBGB. fremden unehelichen Kindern und Müttern nicht die gleichen Rechte wie den inländischen, sondern verordnet, daß bei der Beurteilung ihrer Rechtsansprüche entweder von den Gesetzen ihrer Heimat oder von den deutschen Gesetzen Gebrauch gemacht werde, je nachdem, welche für den unehelichen Vater günstiger sind. Die Verletzung des Grundsatzes der im § 33 ABGB. bestimmten formellen Reziprozität ist klar und unbestreitbar. Es kann nicht eingewendet werden, daß das tschechoslowakische Recht den unehelichen Müttern und Kindern teils gleiche Rechte, teils mehr Recht gewährt als das deutsche Recht, so daß sie in der Praxis bei den deutschen Gerichten denselben Erfolg wie die deutschen unehelichen Mütter und Kinder erreichen. Die deutschen und tschechoslowakischen Rechtsregeln über das

Digitized by Google

Verhältnis der unehelichen Kinder und Mütter zu dem Vater gehen noch heute, obwohl sie teilweise durch die erste Teilnovelle zu dem ABGB. in Einklang gebracht wurden, außer der Frage der Einwendung plurium concubentium auch in anderen Einzelheiten auseinander, so z. B. bei der Bestimmung der kritischen Zeit des Empfängnisses und des Umfanges der Unterhaltspflicht des Vaters, weshalb auch vom Gesichtspunkte der jetzt geltenden Gesetzesvorschriften, die allerdings sowohl in Deutschland als auch in der Tschechoslowakei abgeändert werden können, während die deutsche Kollisionsnorm in Geltung bleibt, die Möglichkeit nicht ausgeschlossen ist, daß in einzelnen Fällen den inländischen Angehörigen seitens der deutschen Gerichte mit Rücksicht auf die Bestimmungen der tschechoslowakischen Gesetze nicht soviel zugesprochen werden wird, als unter den gleichen Umständen den deutschen Angehörigen zugesprochen würde. Aus dem Grunde der im § 33 ABGB. vorgeschriebenen Reziprozität können die tschechoslowakischen Gerichte die Ansprüche der deutschen unehelichen Kinder und Mütter nicht günstiger beurteilen als die deutsche Rechtsordnung über die Ansprüche der inländischen Staatsangehörigen bestimmt (vgl. *Ungar*, System I, S. 305; *Tilsch*, Obcanske pravo Art. 100; *Ehrenzweig*, System 1925, S. 98). Bis zur Inkraftsetzung einer anderen Kollisionsnorm muß im Verkehr mit Deutschland infolge des Retorsionsrechtes die im Art. 21 des EinfG. zum deutschen BGB. bestimmte Kollisionsnorm angewendet werden. Das Verhältnis des deutschen unehelichen Kindes und seiner Mutter zu dem Vater muß nach deutschem Rechte beurteilt werden, es können aber dem Vater nicht größere Pflichten auferlegt werden, als sie die tschechoslowakischen Gesetze zulassen.

Digitized by Google

Berichte über Kongresse, Konferenzen, Gesellschaften, Institute.

Fünfte und sechste Haager Konferenz für internationales Privatrecht.

Vom 12. Oktober bis 7. November 1925 fand im Haag die fünfte Konferenz[1]), vom 5. Januar bis 28. Januar 1928 die sechste Konferenz für internationales Privatrecht statt, welche die Wiederaufnahme der Arbeiten darstellen, die mit der Konferenz von 1893 (12. bis 27. September) begannen und sich dann in der zweiten Konferenz 25. Juni bis 13. Juli 1894, der dritten Konferenz 29. Mai bis 18. Juni 1900, der vierten Konferenz 16. Mai bis 7. Juni 1904 fortgesetzt haben[2]).

---

[1]) Die Verhandlungsprotokolle und die sonstigen Materialien der ersten fünf Konferenzen sind textlich, in ausgezeichneter Form, von der niederländischen Regierung in der Weise zum Druck gebracht, daß für die beiden ersten Konferenzen je ein Band unter dem Namen „Actes", 1893 und 1894, für die dritte und vierte Konferenz je zwei Bände, der eine mit den Protokollen unter dem Titel „Actes", der andere mit den sonstigen Materialien unter dem Titel „Documents", 1900 und 1904, herausgekommen ist. Für die fünfte Konferenz sind 1925 drei Hefte „Documents préliminaires" (I, II, III) erschienen; die Protokolle und Materialien der Konferenz selbst sind 1926 in zwei Bänden („Actes" und „Documents") herausgekommen. — Berichte über die fünfte Konferenz hat *J. Kosters* in der „Revue de droit international et de législation comparée" (*De Visscher*), LV. Jahrgang 1926, S. 156—201, S. 245—280 erstattet. Ein übersichtlicher Bericht befindet sich in „Rivista internazionale", Bd. XVIII, S. 72—98.

[2]) Über die Konferenzen von 1893 und 1894 ist in dieser Zeitschrift, Bd. IV S. 1—10, Bd. V S. 1—24 von Legationsrat Dr. *W Cahn* in Berlin, über diejenige von 1900 von Dr. *Franz Kahn* in Heidelberg, Bd XII S. 1—21, 201—261, 385—437, Bd. XIII S. 229-351, Bd. XV, S. 125—264 berichtet, über die „Familienrechtskonvention" vom 12. Juni 1902 von dem Herausgeber in Bd. XIV S. 507—545, und von Dr. *Ernst Bettelheim* in Wien Bd. XVII S. 597—645. — Unter den vielen zusammenfassenden Darstellungen, welche in der Weltliteratur erschienen sind, stehen an erster Stelle die Publikationen: „Les conventions de la Haye (1896 et 1902) sur le droit international privé" von *Louis Renault*, Paris 1903, „Das internationale Privatrecht und die Staatenkonferenzen im Haag" von *F. Meili*, Zürich 1900), und „Das internationale Privat- und Zivilprozeßrecht auf Grund der Haager Konventionen" von *F. Meili* und Dr. *A. Mamelok* in Zürich.

Digitized by Google

Es sei daran erinnert, daß diese Konferenzen nicht bloß indirekt, sondern durch das Zusammenwirken des Italieners *P. S. Mancini* und des Holländers *T. M. C. Asser*, direkt auf die italienischen Bestrebungen für die Kodifikation des internationalen Privatrechts zurückzuführen sind, welche im Zusammenhang mit dem italienischen *codice civile* von 1865, nach verschiedenen Unterbrechungen, *Mancini* im Jahre 1881 mit großer Energie aufnahm, welche dann aber mit dem Rücktritt *Mancinis* vom politischen Leben Oktober 1885 (er starb am 26. Dezember 1888) zunächst erloschen[3]), bis sie durch *T. M. C. Asser* aufgenommen wurden. Der unermüdlichen Tätigkeit *Assers* war die Einladung der niederländischen Regierung an die anderen Staaten zu verdanken, durch welche dann die Konferenz von 1893 zustande kam.

Das Ergebnis der beiden letzten Konferenzen ist zusammengefaßt in dem folgenden Schlußprotokoll vom 28. Januar 1928:

Protocole final.

Les soussignés, Délégués des Gouvernements de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, de la Finlande, de la France, de la Grande Bretagne, de la Hongrie, de l'Italie, du Japon, de la Lettonie, du Luxembourg, de la Norvège, des Pays-Bas, de la Pologne, du Portugal, de la Roumanie, de l'Etat Serbe-Croate-Slovène, de la Suède, de la Suisse et de la Tchécoslovaquie se sont réunis

---

[3]) Über diese Vorgänge gibt ein Grünbuch Aufschluß, welches 1885 (Groß-4°) in Rom (Tipografia della camera dei Deputati, Stabilimenti del Fibreno) gedruckt ist mit dem Kopf: „Atti parlamentari legislatura XV, prima sessione 1882-83-84-85" und mit dem Titel: „Documenti diplomatici presentati alla camera dal ministro degli affari esteri (*Mancini*) con lettera alla presidenca in data 28 giugno 1885. Negoziati e convocazione di conferenza diplomatica in Roma per norme di diritto internazionale privato e per la excuzione dei giudicati stranieri (1881—85)". — Das Grünbuch umfaßt 231 Seiten. — Über die Vorgänge 1881—1885 vgl auch *Mancini* in *Clunets* Journal Bd. XIII, 1886, S. 35 bis 56, *Neubauer* in der Zeitschrift für Handelsrecht Bd. XXXVI, 1889, S. 397 ff. Die Entwicklung der Bestrebungen von 1861—1919 ist in den Grundzügen mitgeteilt in dem internationalen Privatrecht von *Gustav Walker*, IV. Auflage 1926, S. 48—56.

Digitized by Google

à la Haye, le 5. janvier 1928, sur l'invitation du Gouvernement des Pays-Bas dans le but d'arriver à une entente sur divers points de droit international privé.

A la suite des délibérations consignées dans les procès-verbaux des séances plénières et des commissions, ils sont convenus de soumettre à l'appréciation de leurs Gouvernements:

A) Les projets de Convention suivants:

I. — Projet de Convention sur les conflits de lois et de juridictions en matière de successions et de testaments.

Art. 1er. Les successions, en ce qui concerne la désignation de successibles, l'ordre dans lequel ils sont appelés, les parts qui leur sont attribuées, l'obligation au rapport, le partage, la quotité disponible et la réserve, sont soumises à la loi nationale du défunt au moment de son décès, quels que soient la nature des biens et le pays où ils se trouvent.

La même règle s'applique à la validité intrinsèque et aux effets des dispositions testamentaires.

La présente Convention s'applique seulement aux droits successoraux des personnes physiques.

Art. 2. Lorsque la loi de l'Etat auquel appartenait le défunt au moment où il a fait la donation à ses successibles, les dispense en tout ou en partie de l'obligation de rapporter ce qu'ils ont reçu, le rapport n'est du que dans la mesure fixée par ladite loi.

Art. 3. Dans la mesure où l'application d'une disposition de la loi nationale du défunt est manifestement incompatible avec les principes de l'ordre public reconnus dans un des Etats contractants, elle pourra y être exclue ou même être exceptionnellement remplacée par l'application de la loi territoriale.

Les mêmes règles déterminent la loi applicable à certaines catégories de biens soumis à un régime particulier.

Art. 4. Les biens héréditaires ne sont acquis à l'Etat sur le territoire duquel ils se trouvent que s'il n'y a aucun ayant-

Digitized by Google

droit testamentaire ou, abstraction faite de l'Etat dont la loi est applicable à la succession, aucun successible ab intestat.

La même règle s'applique aux personnes morales, pour autant qu'elles remplacent l'un ou l'autre des Etats mentionnés à l'alinéa 1er.

Art. 5. A l'égard des matières visées dans l'article 1er, les étrangers, ressortissants de l'un des Etats contractants, sont entièrement assimilés aux nationaux.

Art. 6. Les testaments sont valables quant à la forme, s'ils satisfont aux prescriptions, soit de la loi du lieu où ils sont faits, soit de la loi du pays auquel appartenait le défunt au moment où il a disposé ou au moment de son décès.

Néanmoins, lorsque, pour le testament fait par une personne hors de son pays, sa loi nationale exige ou défend une forme déterminée sous peine de nullité l'inobservation de cette règle entraînera la nullité du testament dans le pays dont le testateur était le ressortissant et pour les seuls biens qui s'y trouvent.

Art. 7. Les règles de l'article 1er, alinéa 2, et de l'article 6 concernant une disposition testamentaire sont également applicables à la révocation d'une pareille disposition.

Art. 8. Les actions ayant pour objet les matières visées à l'article 1er seront de la compétence de la juridiction:

1. de l'Etat auquel appartenait le défunt au moment du décès:

a) si les parties à l'instance sont d'accord pour en accepter la compétence;

b) si les successibles, abstraction faite des légataires à titre particulier, étaient, au moment du décès du défunt, tous des ressortissants de cet Etat;

c) si les successibles, abstraction faite des légataires à titre particulier, étaient, au moment du décès du défunt, tous domiciliés dans cet Etat;

d) si des immeubles ou des fonds de commerce et d'industrie représentant la majeure partie du patrimoine sont situés dans cet Etat;

Digitized by Google

2. de l'Etat où le défunt avait son dernier domicile, lorsque des situations analogues à celles visées sous *a), b), c), d)* se produisent par rapport à ce dernier Etat.

En dehors des cas réglés ci-dessus, les actions ayant pour objet les matières visées à l'article 1er peuvent être portées soit devant la juridiction de l'Etat dont le défunt, au moment du décès, était le national, soit devant celle de l'Etat où le défunt avait son dernier domicile. Lorsque la demande est formée devant les deux juridictions, la cause serà jugée par le tribunal le premier saisi.

Si le juge du pays d'origine du défunt et celui du dernier domicile, saisis de la même action héréditaire, se déclarent tous deux compétentes par suite d'appréciations différentes des conditions visées dans l'alinéa 1er sous les numeros 1 et 2, la cause sera jugée par le tribunal le premier saisi.

Art. 9. La juridiction territoriale est réservée pour les actions héréditaires concernant les biens soumis à un régime particulier. Il en est de même dans la mesure où les lois du lieu de la situation des biens s'opposent, pour des raisons d'ordre public, à l'application de la loi prévue à l'article 1er.

Art. 10. L'autorité des décisions rendues, en application de la présente Convention dans un des Etats contractants, sera reconnue dans les autres Etats contractants à la condition:

1. que les clauses de la présente Convention aient été observées;

2. que la reconnaissance de la décision ne soit pas contraire à l'ordre public ou aux principes du droit public de l'Etat où la décision est invoquée;

3. que, d'après la loi de l'Etat où la décision a été rendue, elle soit passée en force de chose jugée;

4. que la partie défaillante, contre laquelle la décision est invoquée, ait été régulièrement citée et si, lors de la citation, elle avait son domicile dans un Etat contractant autre que celui où la décision a été rendue, que cette citation l'ait atteinte ou que la signification ait eu lieu dans la forme prescrite par la loi de son domicile ou par les traités en vigueur.

Digitized by Google

L'examen à faire par les autorités de l'Etat où la décision est invoquée, se borne aux conditions énumérées dans l'alinéa 1er. Ces autorités peuvent examiner d'office si ces conditions sont remplies.

L'exequatur est accordé aux mêmes conditions.

Dans le cas où la reconnaissance ou l'exécution est refusée pour inobservation des conditions visées sous les numéros 1 à 4 et qu'il ne se trouve pas d'autre juridiction compétente, la juridiction territoriale sera compétente.

Art. 11. Les autorités de l'Etat sur le territoire duquel se trouvent des biens appartenant à la succession devront, pour autant que faire se pourra selon les lois du pays, prendre les mesures nécessaires pour en assurer la conservation, à moins qu'il n'y soit pourvu, en vertu de conventions spéciales, par les agents diplomatiques ou consulaires autorisés par l'Etat dont le défunt était le ressortissant.

Art. 12. En ce qui concerne les matières visées à l'article 1er sous réserve de ce qui est prévu à l'article 11, les autorités compétentes tant de l'Etat auquel appartenait le défunt au moment de son décès que de celui de son dernier domicile et de celui de la situation des biens, sont en droit de procéder, d'office ou à la requête des intéressés, à tous les actes de juridiction non contentieuse prescrits par leurs lois respectives.

L'intervention des autorités compétentes d'un de ces Etats s'oppose à ce que les autorités de l'autre Etat puissent prendre des mesures semblables, à moins qu'il ne s'agisse de mesures n'ayant pas d'équivalent dans cet Etat ou de mesures de nature strictement territoriale.

Toutefois, les autorités de l'Etat auquel appartenait le défunt sont exclusivement compétentes pour tous les actes de juridiction non contentieuse concernant: 1. la désignation des héritiers, y compris la délivrance de certificats d'héritier et les notifications à faire aux successibles à la suite de l'ouverture du testament; 2. la déclaration en vue de l'annulation d'une disposition de dernière volonté ou d'une convention d'hérédité; 3. l'exécuteur testamentaire; 4. l'acceptation et la

Digitized by Google

répudiation de la succession; 5. le partage amiable. Les mesures visées aux numéros 1—5, une fois prises, n'empêchent pas les intéressés de s'adresser, sur la base de celles-ci, à la juridiction non contentieuse des autres Etats.

Les mesures prises par les autorités compétentes en vertu des alinéas precédents seront, comme telles, reconnues et produiront leurs effets dans les autres Etats contractants, à la condition qu'elles ne soient pas contraires à l'ordre public ou aux principes du droit public de l'Etat où elles sont invoquées, que leur authenticité soit établie, et que les clauses de la présente Convention aient été observées.

Les dispositions précédentes concernant l'exercice de la juridiction non contentieuse ne préjudicient pas à l'exercice de la juridiction contentieuse.

Art. 13. La juridiction territoriale est réservée pour les actes de procédure non contentieuse concernant les biens soumis à un régime particulier. Il en est de même dans la mesure où les lois du lieu de la situation des biens s'opposent, pour des raisons d'ordre public, à l'application de la loi prévue à l'article 1er.

Art. 14. Les dispositions des articles 8 à 13 ne préjudicient pas aux règles de compétence pour ce qui concerne les successions vacantes.

Art. 15. La présente Convention s'applique lorsque le défunt, au moment de son décès était:

1. national d'un des Etats contractants; ou

2. un apatride ayant sa résidence habituelle dans un des Etats contractants. Pour tous les effets de cette Convention sera considérée comme la loi nationale de l'apatride celle du pays où il avait sa résidence habituelle.

En ce qui concerne une personne ayant plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi de sa résidence habituelle où, à défaut de résidence habituelle, la loi de sa résidence. Toutefois, chacun des Etats dont elle a la nationalité peut la considérer comme soumise exclusivement à sa propre loi.

Digitized by Google

Aucun Etat ne s'oblige, par la présente Convention, à appliquer une loi qui ne serait pas celle d'un Etat contractant.

Art. 16. Chacun des Etats contractants conserve la faculté d'avoir avec un Etat contractant ou non contractant une convention spéciale relative aux successions de ses nationaux.

Les Etats contractants s'engagent à communiquer aux autres Etats contractants les conventions spéciales visées à l'alinéa précédent.

Si la présente Convention se trouve être en tout ou en partie incompatible avec une convention spéciale de ce genre, celle-ci s'appliquera entre les Etats qui l'auront conclue, sans qu'ils aient à tenir compte de la présente Convention. De leur côté les autres Etats contractants pourront, dans ce cas, ne pas appliquer la présente Convention dans la mesure où elle se trouvera exclue par la Convention spéciale.

Art. 17. La présente Convention sera ratifiée et les ratifications en seront déposées à La Haye, dès que deux des Etats contractants seront en mesure de le faire.

Il sera dressé de tout dépôt de ratifications un procès-verbal, dont une copie certifiée conforme sera remise par la voie diplomatique à chacun des Etats contractants.

Art. 18. La présente Convention s'applique de plein droit au territoire métropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat, ou dans ses circonscriptions consulaires judiciaires, il notifiera son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans les rapports entre les Etats qui répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés pour lesquels la notification

Digitized by Google

aura été faite. La déclaration affirmative sera déposée de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Art. 19. La présente Convention entrera en vigueur le soixantième jour après celui du dépôt des ratifications prévu par l'article 17, alinea 1er.

Dans le cas de l'article 18, alinéa 2, elle entrera en vigueur cent vingt jours après la date de la déclaration affirmative.

Il est entendu que les notifications prévues par l'article 18, alinéa 2, ne pourront avoir lieu qu'après que la présente Convention aura été mise en vigueur conformément à l'alinéa 1er du présent article.

Art. 20. Les Etats représentés à la Sixième Session de la Conférence de la Haye de Droit International Privé sont admis à signer la Convention jusqu'au dépôt des ratifications prévu par l'article 17, alinéa 1er.

Après ce dépôt, ils seront toujours admis à y adhérer purement et simplement. L'Etat qui désire adhérer notifie son intention par un acte qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui ci en enverra, par la voie diplomatique, une copie certifiée conforme à chacun des Etats contractants.

Les Etats non représentés à la Sixième Session de ladite Conférence ne pourront donner leur adhésion à la présente Convention que du consentement préalable de tous les Etats ayant ratifié celle-ci.

Art. 21. La présente Convention aura une durée de cinq ans à partir de la date indiquée dans l'article 19, alinéa 1er.

Ce terme commencera à courir de cette date, même pour les Etats qui auront adhéré postérieurement et aussi en ce qui concerne les déclarations affirmatives faites en vertu de l'article 18, alinéa 2.

La Convention sera renouvelée tacitement de cinq ans en cinq ans, sauf dénonciation.

Digitized by Google

La dénonciation sera notifiée par écrit, au moins six mois avant l'expiration du terme visé aux alinéas 2 et 3 du présent article, au Gouvernement des Pays-Bas, qui en donnera connaissance à tous les autres Etats contractants.

La dénonciation peut ne s'appliquer qu'aux possessions, colonies, protectorats, territoires placés sous mandat et aux circonscriptions consulaire judiciaires, pour lesquels une notification a été faite en vertu de l'article 18, alinéa 2.

La dénonciation ne produira son effet qu'à l'égard de l'Etat qui l'aura notifiée. La Convention reste en vigueur pour les autres Etats contractants.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente Convention et l'ont revêtue de leurs sceaux.

Fait à la Haye, le . . . en un seul exemplaire, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas et dont une copie, certifiée conforme, sera remise par la voie diplomatique à chacun des Etats qui ont été représentés à la Sixième Session de la Conférence de La Haye de Droit International Privé.

II. — Projet de Convention relative à l'assistance judiciaire gratuite et à la délivrance gratuite d'extraits des actes de l'état-civil.

Assistance judiciaire.

Art. 1er. En matière civile et commerciale les ressortissants de chacun des Etats contractants seront admis dans tous les autres Etats contractants au bénéfice de l'assistance judiciaire gratuite, comme les nationaux eux-mêmes, en se conformant à la législation de l'Etat où l'assistance judiciaire gratuite est réclamée.

L'octroi de l'assistance judiciaire implique qu'aucune caution ni dépôt, sous quelque dénomination que ce soit, ne peut être imposé à raison soit de leur qualité d'étranger, soit de défaut de domicile ou de résidence dans le pays, aux nationaux d'un des Etats contractants, ayant leur domicile

Digitized by Google

dans un de ces Etats, qui seront demandeurs ou intervenants devant les tribunaux d'un autre de ces Etats.

Dans les Etats où existe l'assistance judiciaire en matière administrative, les dispositions édictées dans les deux alinéas ci-dessus s'appliqueront également aux affaires portées devant les tribunaux compétents en cette matière.

Art. 2. Dans tous les cas, le certificat ou la déclaration d'indigence doit être délivrée ou reçue par les autorités de la résidence habituelle de l'étranger, ou, à défaut de celles-ci, par les autorités de sa résidence actuelle. Dans le cas où ces dernières autorités n'appartiendraient pas à un Etat contractant et ne recevraient pas ou ne délivreraient pas des certificats ou des déclarations de cette nature, il suffira d'un certificat ou d'une déclaration, délivrée ou reçue par un agent diplomatique ou consulaire du pays auquel l'étranger appartient.

Si le requérant ne réside pas dans le pays où la demande est formée, le certificat ou la déclaration d'indigence sera légalisée gratuitement par un agent diplomatique ou consulaire du pays où le document doit être produit.

Art. 3. L'autorité compétenté pour delivrer le certificat ou recevoir la déclaration d'indigence pourra prendre des renseignements sur la situation de fortune du requérant auprès des autorités des autres Etats contractants.

L'autorité chargée de statuer sur la demande d'assistance judiciaire conserve dans les limites de ses attributions, le droit de contrôler les certificats, déclarations et renseignements qui lui sont fournis et de se faire donner, pour s'éclairer suffisamment, des informations complémentaires.

Art. 4. Lorsque l'indigent se trouve dans un pays autre que celui dans lequel l'assistance judiciaire gratuite doit être demandée, sa demande tendant à obtenir, le cas échéant, d'autres pièces justificatives utiles à l'instruction de la demande, pourra être transmise par le consul de son pays à l'autorité compétente pour statuer sur ladite demande ou à l'autorité désignée par l'Etat où la demande doit être instruite.

Digitized by Google

Toutes les difficultés qui s'élèveraient à la suite de cette transmission seront réglées par la voie diplomatique.

Chaque Etat contractant peut déclarer, par une communication adressée aux autres Etats contractants, qu'il entend que les pièces visées dans l'alinéa 1 lui soient transmises par la voie diplomatique.

Les dispositions qui précèdent ne s'opposent pas à ce que deux Etats contractants s'entendent pour admettre la transmission directe de ces pièces entre leurs autorités respectives.

Art. 5. Sauf entente contraire, la requête et les certificats doivent être rédigés, soit dans la langue de l'autorité requise, soit dans la langue convenue entre le deux Etats intéressés, ou bien ils doivent être accompagnés d'une traduction faite dans une de ces langues et certifiée conforme par un agent diplomatique ou consulaire de l'Etat requérant ou par un traducteur assermenté de l'Etat requis.

Art. 6. En cas d'incompétence de l'autorité requise, la requête et ses annexes seront transmises d'office à l'autorité judiciaire compétente du même Etat, suivant les règles établies par la législation de celui-ci.

Art. 7. Si le bénéfice de l'assistance judiciaire a été accordé à un ressortissant d'un des Etats contractants, les significations, quelle qu'en soit la forme, relatives à son procès, et qui seraient à faire dans un autre de ces Etats, ne donneront lieu à aucun remboursement de frais par l'Etat requérant à l'Etat requis.

Il en sera de même des commissions rogatoires, exception fait des indemnités payées à des experts.

Art. 8. Si la loi de l'Etat où la bénéfice de l'assistance judiciaire a été accordé à un étranger indigent ressortissant à l'un des Etats contractants autorise dans certaines cas le recouvrement total ou partiel des frais et dépens à charge du demandeur ou intervenant, les condamnations aux frais et dépens prononcées contre celui-ci dans cet Etat seront, sur une demande faite par la voie diplomatique, rendues gratuitement exécutoires par l'autorité compétente dans chacun des autres Etats contractants.

Digitized by Google

La même règle s'applique aux décisions judiciaires par lesquelles le montant des frais du procès est fixé ultérieurement.

Les dispositions qui précèdent ne s'opposent pas à ce que deux Etats contractants s'entendent pour permettre que la demande d'exequatur soit aussi faite directement par la partie intéressée.

Art. 9. Les décisions relatives aux frais et dépens seront déclarées exécutoires sans entendre les parties, mais sauf recours ultérieur de la partie condamnée, conformément à la législation du pays où l'exécution est poursuivie.

L'autorité compétente pour statuer sur la demande d'exequatur se bornera à examiner:

1° si, d'après la loi du pays où la condamnation a été prononcée, l'expédition de la décision réunit les conditions nécessaires à son authenticité;

2° si, d'après la même loi, la décision est passée en force de chose jugée;

3° si le dispositif de la décision est rédigé, soit dans la langue de l'autorité requise, soit dans la langue convenue entre les deux Etats intéressés ou bien s'il est accompagné d'une traduction faite dans une de ces langues et, sauf entente contraire, certifiée conforme par un agent diplomatique ou consulaire de l'Etat requérant ou par un traducteur assermenté de l'Etat requis.

Pour satisfaire aux conditions prescrites par l'alinéa 2, numéro 1 et 2, il suffira soit d'une déclaration de l'autorité compétente de l'Etat requérant constatant que la décision est passée en force de chose jugée, soit de la présentation des pièces dument légalisées de nature à établir que la décision est passée en force de chose jugée. La compétence de l'autorité ci-dessus mentionnée sera, sauf entente contraire, certifiée par le plus haut fonctionnaire préposé à l'administration de la Justice dans l'Etat requérant. La declaration et le certificat dont il vient d'être parlé doivent être rédigés ou traduits conformément à la règle contenue dans l'alinéa 2 n. 3.

Digitized by Google

L'autorité compétente pour statuer sur la demande d'exequatur évaluera, pourvu que la partie le demande en même temps, le montant des frais d'attestation de traduction et de législation visés à l'alinéa 2 n. 3. Ces frais seront considérés comme des frais et dépens et dépens du procès.

Délivrance gratuite d'extraits des actes de l'état-civil.

Art. 10. Les indigents ressortissants d'un des Etats contractants pourront, dans les mêmes conditions que les nationaux, se faire délivrer gratuiment des extraits des actes de l'état-civil. Les pièces nécessaires à leur mariage seront légalisées sans frais par les agents diplomatiques ou consulaires des Etats contractants.

Dispositions finales.

Art. 11. La présente Convention sera ratifiée et les ratifications en seront déposées à La Haye, dès que trois des Hautes Parties contractantes seront en mesure de la faire.

Il sera dressé de tout dépôt de ratifications un procès-verbal, dont une copie, certifiée conforme, sera remise par la voie diplomatique à chacun des Etats contractants.

La présente Convention entrera en vigueur entre les Etats qui auront participé à ce dépôt de ratifications, quatre-vingt dix jours après ce dépôt, et pour les Etats qui auront ratifié postérieurement le même délai sera observé pour l'entré en vigueur de la Convention.

Art. 12. La présente Convention s'applique de plein droit au territoire métropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat, ou dans ses circonscriptions consulaires judiciaires, il notifiera son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans les rapports entre les Etats qui

Digitized by Google

répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés, pour lesquels la notification aura été faite. La déclaration affirmative sera déposée, de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Cette déclaration affirmative aura effet cent-vingt jours après qu'elle aura été notifiée au Gouvernement des Pays-Bas.

Art. 13. Les Etats représentés à la Sixième Conférence de Droit International Privé sont admis à signer la présente Convention jusqu'au dépôt des ratifications prévu par l'article 11 alinéa premier.

Après ce dépôt tout Membre de la Société des Nations et tout Etat non Membre seront, si leur législation connaît l'institution de l'assistance judiciaire gratuite, admis à adhérer purement et simplement à la présente Convention. L'Etat qui désivera adhérer, notifiera son intention par un acte qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas; cet Etat, à moins qu'il ait été représenté à la Sixième Conférence de Droit International Privé, remettra en même temps un exposé détaillé de sa législation concernant l'assistance judiciaire gratuite devant ses tribunaux.

Le Gouvernement des Pays-Bas enverra, par la voie diplomatique, à chacun des Etats contractants une copie, certifiée conforme, de l'acte d'adhésion et de l'exposé susmentionné.

L'adhésion a effet cent quatre-vingt jours après que l'acte d'adhésion a été notifié au Gouvernement des Pays-Bas.

Art. 14. La présente Convention aura une durée de cinq ans à partir de la date du dépôt des ratifications.

Ce terme commencera à courir de cette date, même pour les Etats qui auront fait le dépôt après cette date ou qui auraient adhéré plus tard.

La Convention sera renouvelée tacitement de cinq ans en cinq ans, sauf dénonciation.

Digitized by Google

La dénonciation devra être notifiée, au moins avant l'expiration du terme visé aux alinéas précédents, au Gouvernement des Pays-Bas, qui en donnera connaissance à tous les autres Etats contractants.

La dénonciation peut ne s'appliquer qu'aux possessions, colonies, protectorats, territoires placés sons mandat et aux circonscriptions consulaires judiciaires, compris dans une notification fait en vertu de l'article 12, alinéa 2.

La dénonciation ne produira son effet qu'à l'égard de l'Etat qui l'aura notifiée. La Convention restera exécutoire pour les autres Etats.

III. — Projet de Convention complémentaire de la Convention du 17 juillet 1905 relative à la procédure civile.

Art. 1er. L'alinéa final de l'article 19 est remplacé et complété par les dispositions suivantes:

„Pour satisfaire aux conditions prescrites par l'alinéa 2, numéro 1 et 2, il suffira soit d'une déclaration de l'autorité compétente de l'Etat requérant constatant que la décision est passée en force de chose jugée, soit de la présentation des pièces dument légalisées de nature à etablir que la décision est passée en force de chose jugée. La compétence de l'autorité ci-dessus mentionnée sera, sauf entente contraire, certifiée par le plus haut fonctionnaire préposé à l'administration de la Justice dans l'Etat requérant. La déclaration et le certificat dont il vient d'être parlé doivent être rédigés ou traduits conformément à la régle contenue dans l'alinéa 2, n. 3.

L'autorité compétente pour statuer sur la demande d'exequatur évaluera, pourvu que la partie le demande en même temps, le montant des frais d'attestation de traduction et de législation visés à l'alinéa 2 n. 3. Ces frais seront considérés comme des frais et dépens du procès".

Art. 2. L'article 20 est remplacé par la disposition suivante:

„En matière civile et commerciale les ressortissants de chacun des Etats contractants seront admis dans tous les

Digitized by Google

autres Etats contractants au bénéfice de l'assistance judiciaire gratuite, comme les nationaux eux-mêmes, en se conformant à la législation de l'Etat où l'assistance judiciaire gratuite est réclamée.

Dans les Etats où existe l'assistance judiciaire en matière administrative, les dispositions édictées dans l'alinéa ci-dessus s'appliqueront également aux affaires portées devant les tribunaux compétentes en cette matière".

Art. 3. L'article 22 est complété par l'adjonction en fine des mots indiqués ci-dessus:

„et de se faire donner, pour s'éclairer suffisamment, des informations complémentaires".

Art. 4. Il est ajouté un article 22 *bis* conçu comme suit:

„Lorsque l'indigent se trouve dans un pays autre que celui dans lequel l'assistance judiciaire gratuite doit être demandée, sa demande tendant à obtenir l'assistance judiciaire, accompagnée des certificats, déclarations d'indigence et, le cas échéant, d'autres pièces justificatives utiles à l'instruction de la demande, pourra être transmise par le consul de son pays à l'autorité compétente pour statuer sur ladite demande ou à l'autorité désignée par l'Etat où la demande doit être instruite.

Les dispositions contenues dans l'article 9, alinéas 2, 3 et 4 et dans les articles 10 et 12 ci-dessus concernant les commissions rogatoires sont applicables à la transmission des requêtes en obtention de l'assistance Judiciaire gratuite et de leurs annexes".

Art. 5. L'article 23 est remplacé par la disposition suivante:

„Si le bénéfice de l'assistance judiciaire a été accordé à un ressortissant d'un des Etats contractants, les significations, quelle qu'en soit la forme, relatives à son procès, et qui seraient à faire dans un autre de ces Etats, ne donneront lieu à aucun remboursement de frais par l'Etat requérant à l'Etat requis.

Digitized by Google

Il en sera de même des commissions rogatoires, exception faite des indemnités payées à des experts".

Art. 6. Il est ajouté un article 23 *bis* ainsi conçu:

„Les indigents ressortissants d'un des Etats contractants pourront, dans les mêmes conditions que les nationaux, se faire délivrer gratuitement des extraits des actes de l'état-civil. Les pièces nécessaires à leur mariage seront légalisées sans frais par les agents diplomatiques ou consulaires des Etats contractants".

Art. 7. La présente Convention sera ratifiée et les ratifications en seront déposées à la Haye, dès que six des Puissances signataires seront en mesure de le faire.

Elle entrera en vigueur cent quatre-vingt jours après le dépôt de toutes les ratifications.

B) Les modifications suivantes à apporter à la Convention du 12 juin 1902 pour régler les conflits de lois en matière de mariage:

1° à ajouter à l'article 1 les trois alinéas suivants:

„Si l'un des futurs époux est apatride, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, la loi de sa résidence lors de la célébration du mariage.

Si l'un des futurs époux a plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi du lieu de sa résidence habituelle; à défaut de résidence habituelle, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi du lieu de sa résidence lors de la célébration du mariage; s'il n'a sa résidence dans aucun des Etats dont il est ressortissant, il suffira que le droit de contracter mariage lui soit reconnu par l'une de ses lois nationales.

Digitized by Google

Toutefois, lorsque le mariage doit etre célébré dans l'un des Etats dont il a nationalité, cet Etat aura la faculté de lui appliquer exclusivement sa propre loi, quel que soit le lieu de la résidence, et le mariage ainsi célébré sera reconnu valable dans tous les autres Etats".

2° à ajouter au premier alinéa de l'article 8 les mots suivants:

„ou est apatride rattaché à l'un de ces Etats en vertu de l'art. 1, al. 2".

3° à insérer après l'article 8 suivant:

Art. 8 *bis*. — La présente Convention s'applique de plein droit au territoire métropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat, ou dans ses circonscriptions consulaires judiciaires, il notifiera son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans les rapports entre les Etats qui répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés, pour lesquels la notification aura été faite. La déclaration affirmative sera déposée, de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Cette déclaration affirmative aura effet cent-vingt jours après qu'elle aura été notifiée au Gouvernement des Pays-Bas.

4° à supprimer dans l'article 9 les mots suivants:

„qui ne s'applique qu'aux territoire européens des Etats contractants".

Digitized by Google

C) Les modifications suivantes à apporter à la Convention du 12 juin 1902 pour régler les conflits de lois et de juridiction en matière de divorce et de séparation de corps:

1° à insérer après l'article 3 les deux articles suivants:

Art. 3 *bis*. — Si l'un des époux est apatride, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, la loi de sa résidence.

Art. 3 *ter*. — Si l'un des époux a plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, de sa résidence.

Toutefois, chacun des Etats dont il a la nationalité peut le considérer comme soumis exclusivement à sa propre loi.

2° à remplacer le texte actuel de l'article 8 par le texte suivant:

Art. 8. — Si l'un seul des époux change de nationalité après le mariage, leur dernière législation commune devra, pour l'application des articles précédents, etre considérée comme leur loi nationale. Si les époux n'ont jamais eu la même nationalité, ou s'ils cessent d'avoir une nationalité commune en acquérant chacun une nationalité différente, le divorce ne pourra etre prononcé que si, dans le cas dont il s'agit, il est admis tant par la loi nationale du mari que par la loi nationale de la femme. Il en est de même de la séparation de corps.

3° à ajouter au premier alinéa de l'article 9 les mots suivants:

„ou est un apatride rattaché à l'un de ces Etats en vertu de l'article 3 bis".

Digitized by Google

4° à inserer après l'article 9 l'article suivant:

Art. 9 *bis*. — La présente Convention s'applique de plein droit au territoire metropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat, ou dans ses circonscriptions consulaires, il notifie a son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans le rapports entre les Etats qui répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, judiciaires, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés, pour lesquels la notification aura été faite. La déclaration affirmative sera déposée, de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Cette déclaration affirmative aura effet cent-vingt jours après qu'elle aura été notifiée au Gouvernement de Pays-Bas.

5° à supprimer dans l'article 10 les mots suivants:

„qui ne s'applique qu'aux territoires européens des Etats contractants".

6° à annexer à la Convention les Protocols suivants:

Les Etats signataires du présent Protocole admettent que, nonobstant les dispositions de la Convention (12 juin 1902) pour régler les conflits de lois et de juridictions en matière de divorce et de séparation de corps, chacun des Etats contractants se réserve de régler par sa propre législation la question de savoir si la demande en divorce ou en séparation de corps fait par une femme qui, malgré son mariage avec un étranger,

Digitized by Google

a conservé sa nationalité, qui possède encore cette nationalité et qui a sa résidence habituelle dans le Etat dont elle est ressortissante, sera recevable devant la juridiction de cet Etat et pourra être accueillie à raison d'une cause de divorce ou de séparation de corps reconnue par la loi de cet Etat.

L'Etat dont le mari est ressortissant et les autres Etats ont toutefois la faculté de ne pas reconnaître le divorce ou la séparation de corps prononcé dans ces circonstances.

Les Etats signataires du présent Protocole admettent que, nonobstant les dispositions de la Convention (12 juin 1902) pour régler les conflits de lois et de juridictions en matière de divorce et de séparation de corps, chacun des Etats contractants se réserve de régler par sa propre législation la question de savoir si la demande en divorce faite par une femme ayant sa résidence habituelle dans un des Etats contractants dont elle possédait la nationalité lors de son mariage avec un étranger et dont elle a acquis à nouveau la nationalité, après séparation de corps, sera recevable devant la juridiction de cet Etat et pourra etre accueillie à raison d'une cause de divorce reconnue par la loi nationale de cet Etat.

L'Etat dont le mari est ressortissant et les autres Etats ont toutefois la faculte de ne pas reconnaître le divorce prononcé dans ces circonstances.

D) Les modifications suivantes à apporter à la Convention du 12 juin 1902 pour régler la tutelle des mineurs:

1° à ajouter à l'article 1 les trois alinéas suivants:

„Si le mineur est apatride, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, la loi de sa résidence habituelle.

Si le mineur a plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi de sa résidence habituelle ou, à defaut de résidence ha-

Digitized by Google

bituelle, de sa résidence. S'il n'a sa résidence dans aucun des Etats dont il est ressortissant, l'Etat de sa résidence pourra s'adresser, en vue de l'organisation de la tutelle, à l'un quelconque des Etats dont le mineur possède la nationalité.

Toutefois, chacun des Etats dont le mineur a la nationalité peut le considérer comme soumis exclusivement à sa propre loi. Si la tutelle est organisée dans plus d'un des Etats nationaux, les Etats non nationaux seront tenus de reconnaître la tutelle organisée dans l'Etat national de la résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle sur le territoire d'un des Etats nationaux, dans l'Etat national de la résidence; en l'absence de toute résidence dans l'un des Etats nationaux, la tutelle organisée la première sera reconnue par les Etats non nationaux

2° à insérer après l'article 8 l'article suivant:

Art. 4 *bis* — Si le mineur change de nationalité, la tutelle sera régie par sa nouvelle loi nationalité, sauf le respect du aux droits acquis.

La tutelle précédemment organisée subsistera jusqu'à ce que l'Etat dont le mineur a acquis la nationalité ait notifié à l'autre Etat que la tutelle a été organisée sur son territoire.

3° à insérer après l'article suivant:

Art. 8 *bis* — L'autorité publique de l'Etat de la tutelle pourra s'adresser aux autorités d'un autre Etat contractant pour leur demander de lui fournir les renseignements et de transmettre les communications nécessaires à la gestion de la tutelle. La procédure à suivre est celle qui est prévue aux art. 9 et 10 de la Convention du 17 juillet 1905 relative à la procedure civile.

4° à ajouter à l'article 9 alinéa suivant:

„Sont assimilés aux ressortissants d'un Etat les apatrides rattachés à cet Etat en vertu de l'art. 1, al. 2".

Digitized by Google

5° à insérer après l'article 9 l'article suivant:

Art. 9 *bis*. -- La présente Convention s'applique de plein droit au territoire métropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat ou dans ses circonscriptions consulaires judiciaires, il notifiera son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans les rapports entre les Etats qui répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés, pour lesquels la notification aura été faite. La déclaration affirmative sera déposée, de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Cette déclaration affirmative aura effet cent-vingt jours après qu'elle aura été notifiée au Gouvernement des Pays-Bas.

6° à supprimer dans l'article 10 les mots suivantes:

„qui ne s'applique qu'aux territoires européens des Etats contractants".

E) Les modifications suivantes à apporter à la Convention du 17 juillet 1905 concernant les conflits de lois relatifs aux effets du mariage sur les droits et les devoirs des époux dans leurs rapports personnels et sur les biens des époux:

1° à ajouter au premir alinéa de l'article 1 la phrase suivante:

„Si les époux n'ont jamais eu la même nationalité au cours du mariage ces droits et ces devoirs seront régis par la loi nationale du mari lors de la célébration du mariage".

Digitized by Google

2° à ajouter au premier alinéa de l'article 4 la phrase suivante:

„Si les époux n'ont jamais eu la même nationalité au cours du mariage la loi du mari sera seule applicable".

3° à ajouter au premier alinéa de l'article 5 la phrase suivante:

„Si les époux n'ont jamais eu la même nationalité au cours du mariage la loi du mari sera seule applicable".

4° à insérer après l'article 9 les deux articles suivantes:

Art. 9 *bis*. — Si l'un des époux est apatride, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, la loi de sa résidence.

Art. 9 *ter*. — Si l'un des époux a plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en même temps la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, de sa résidence.

Toutefois chacun des Etats dont il a la nationalité peut le considérer comme soumis exclusivement à sa propre loi.

F) Les modifications suivantes à apporter à la Convention du 17 juillet 1905 concernant l'interdiction et les mesures de protection analogues:

1° à ajouter à l'article 1 les trois alinéas suivantes:

„Si la personne à interdir est apatride, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, la loi de sa résidence habituelle.

Si la personne à interdir a plus d'une nationalité, sera considérée comme sa loi nationale, au sens des dispositions de la présente Convention, celle de ses lois nationales qui est en

Digitized by Google

même temps la loi de sa résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle, de sa résidence. Si la personne à interdir n'a sa résidence dans aucun des Etats dont elle est ressortissante, l'Etat de la résidence pourra s'adresser en vue de l'interdiction à l'un quelconque des Etats don telle possède la nationalité.

Toutefois chacun des Etats dont la personne à interdir possède la nationalité peut la considérer comme soumise exclusivement à sa propre loi. Si la interdiction est prononcée dans plus d'un des Etats nationaux, les Etats non nationaux seront tenus de reconnaître celle qui a été prononcée par l'Etat national de la résidence habituelle ou, à défaut de résidence habituelle dans l'un des Etats nationaux, par l'Etat national de la résidence; en l'absense de toute résidence dans l'un des Etats nationaux l'interdiction prononcée la première sera reconnue par les Etats non nationaux".

2° à insérer après l'article 9 l'article suivant:

Art. 9 *bis*. — L'autorité publique de l'Etat de la tutelle pourra s'adresser aux autorités d'un autre Etat contractant pour leur demander de lui fournir les renseignements et de transmettre les communications nécessaires à la gestion de la tutelle. La procédure à suivre est celle qui est prévue aux article 9 et 10 de la Convention du 17 juillet 1905 relative à la procédure civile.

3° à insérer après l'article 11 l'article suivant:

Art. 11 *bis*. — Si l'interdit change de nationalité, l'interdiction sera régie par sa nouvelle loi nationale, sauf le respect dû aux droits acquis.

La tutelle précédemment organisée subsistera jusqu'a ce que l'Etat dont l'interdit a acquis la nationalité ait notifié à l'autre Etat que la tutelle a été organisée sur son territoire ou qu'il a lévé l'interdiction.

Digitized by Google

4° à ajouter à l'article 14 l'alinéa suivant:

„Son assimilés aux ressortissants d'un Etat les apatrides rattachés à cet Etat en vertu de l'art. 1, al. 2".

G) La rédaction suivante de l'article 4 du projet de Convention sur la reconnaissance et l'exécution de décisions judiciaires étrangères:

„Les transactions judiciaires intervenues entre parties à un procès dans l'un des Etats contractants seront reconnues et déclarées exécutoires dans un autre Etat contractant, si elles satisfont aux prescriptions des articles précédents, en tant qu'elles sont applicables".

H) Les dispositions finales suivantes à ajouter aux projets de Convention sur la faillite et sur la reconnaissance et l'exécution de décisions judiciaires etrangères elaborés en 1920:

Art. *a.* La présente Convention sera ratifiée et les ratifications en seront déposées à La Haye, dès que deux des Etats contractants seront en mesure de le faire.

Il sera dressé de tout dépot de ratifications un procès-verbal, dont une copie certifiée conforme sera remise par la voie diplomatique à chacun des Etats contractants.

Art. *b.* La présente Convention s'applique de plein droit au territoire métropolitain des Etats contractants.

Si un Etat contractant en désire la mise en vigueur dans ses possessions, colonies, protectorats ou territoires placés sous son mandat, ou dans ses circonscriptions consulaires judiciaires, il notifiera son intention à cet effet par un acte, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants. La Convention entrera en vigueur dans les rapports entre les Etats qui répondront par une déclaration affirmative à cette notification et les possessions, colonies, protectorats, territoires et circonscriptions ci-dessus visés, pour lesquels la notification aura

Digitized by Google

été faite. La déclaration affirmative sera déposée, de même, dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, qui en enverra par la voie diplomatique une copie, certifiée conforme, à chacun des Etats contractants.

Art. *c*. La présente Convention entrera en vigueur le soixantième jour après celui du dépot des ratifications prévu par l'article *a*, alinéa 1er.

Dans le cas de l'article *b*, alinéa 2, elle entrera en vigueur cent-vingt jours après la date de la déclaration affirmative.

Il est entendu que les notifications prévues par l'article *b*, alinéa 2, ne pourront avoir lieu qu'après que la présente Convention aura été mise en vigueur conformément à l'alinéa 1er du présent article.

Art. *d*. Les Etats représentés à la Sixième Session de la Conférence de La Haye de Droit International Privé sont admis à signer la présente Convention jusqu'au dépot des ratifications prévu par l'article a, alinéa 1er.

Après ce dépot, il seront toujours admis à y adhérer purement et simplement. L'Etat qui désire adhérer notifie son intention par un acte qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas. Celui-ci en enverra, par la voie diplomatique, une copie certifiée conforme à chacun des Etats contractants.

Les Etats non représentés à la Sixième Session de ladite Conférence ne pourront donner leur adhésion à la présente Convention que du consentement préalable de tous les Etats ayant ratifié celle-ci.

Art. *e*. La présente Convention aura une durée de cinq ans à partir de la date indiquée dans l'article *c*, alinéa 1er.

Ce terme commencera à courir de cette date, meme pour les Etats qui auront adhéré postérieurement et aussi en ce qui concerne les déclarations affirmatives faites en vertu de l'article *b*, alinéa 2.

La Convention sera renouvelée tacitement de cinq ans en cinq ans, sauf dénonciation.

La dénonciation sera notifiée par écrit, au moins six mois avant l'expiration du terme visé aux alinéas 2 et 3 du présent

Digitized by Google

article, au Gouvernement des Pays-Bas, qui en donnera connaissance à tous les autres Etats contractants.

La dénonciation peut ne s'appliquer qu'aux possessions, colonies, protectorats, territoires placés sous mandat et aux circonscriptions consulaires judiciaires, pour lesquels une notification a été faite en vertu de l'article *b*, alinéa 2.

La dénonciation ne produira son effet qu'à l'égard de l'Etat qui l'aura notifiée. La Convention reste en vigueur pour les autres Etats contractants.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente Convention et l'ont revêtue de leurs sceaux.

Fait à la Haye, le . . . . en un seul exemplaire, qui sera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas et dont une copie, certifiée conforme, sera remise par la voie diplomatique à chacun des Etats qui ont été représentés à la Sixième Session de la Conférence de La Haye de Droit Internationale Privé.

I) Le projet de Protocole suivant à signer à la Haye pour favoriser la conclusion de traités bilateraux et plurilateraux de droit international privé et en créer une archive centralisée:

„Tout Gouvernement représenté à la Conférence de La Haye de Droit International Privé, ayant conclu avec un ou plusieurs autres Gouvernements un traité concernant quelque matière appartenant au domaine du droit international privé, s'engage à en faire part au Gouvernement des Pays-Bas et à lui en faire parvenir une copie, certifiée conforme, par la voie diplomatique, après quoi le Gouvernement des Pays-Bas en enverra par la même voie des copies, certifiées conformes, à chacun des Etats qui ont été représenté à la Sixième Session de la Conférence de La Haye de Droit International Privé.

Le Gouvernement des Pays-Bas se déclare disposé à prêter ses bons offices à tout Gouvernement qui voudrait s'adresser à lui afin d'obtenir des informations de nature historique, ju-

Digitized by Google

ridique, judiciaire ou économique, dont il croira avoir besoin en vue de la conclusion d'un traité.

Les soussignés, à ce dûment autorisés par leurs Gouvernements respectifs, ont signé le présent Protocole qui portera la date de ce jour et qui restera ouvert à la signature des Etats qui ont été réprésentés à la Sixième Session de la Conférence de La Haye de Droit International Privé".

J) Le projet de Protocole suivant à signer à la Haye pour reconnaître à la Cour Permanente de Justice internationale la compétence d'interpréter les Conventions de droit international privé:

„Les Etats signataires du présente accord reconnaissent la compétence de la Cour Permanente de Justice internationale pour connaître de tout différend entre eux concernant l'interprétation des Conventions élaborées par la Conférence de Droit International Privé, dont ils sont signataires ou auxquelles ils ont adhéré. Le différend sera porté devant la Cour par requête présentée par Etat le plus diligent".

Enfin la Conférence a emis le voeu:

„que le Gouvernement des Pays-Bas nomme un Comité spécial qui sera chargé de préparer un projet sur la vente, destiné, après consultation des Gouvernements représentés, à être soumis à la Septième Session".

Fait à La Haye, le vingt-huit janvier mil neuf cent vingt-huit, en un seul exemplaire qui restera déposé dans les archives du Gouvernement des Pays-Bas, et dont une copie légalisée sera remise par la voie diplomatique à chacun de Gouvernements représentés à la Conférence.

Digitized by Google

Berichte über Staatsverträge.*)

Regesten der Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge seit 1914.[1])

Bearbeitet von Dr. **Annemarie Niemeyer,** Kiel.

A. Vorbemerkungen:

I. Um den Rahmen der folgenden Zusammenstellung möglichst allgemein und möglichst zweifelsfrei zu bestimmen, werden, entsprechend dem in den „Publications de la Société des Nations" angewendeten Sprachgebrauch, als Gegenstand der nachfolgenden Liste hiermit die seit 1914 abgeschlossenen „Traités d'arbitrage et de conciliation"[2]) bezeichnet. Damit

*) Das in den Bänden XXX—XXXVI dieser Zeitschrift unter der Bezeichnung „Regesten von Staatsverträgen" durchgeführte Unternehmen hat in seiner nur für eine Übergangszeit berechneten und berechtigten Form mit Band XXXVI seinen Abschluß gefunden. Durch das in Bd. XXXVII S. 425 angezeigte „Répertoire général des traités etc." des Institut Intermédiaire international nebst dem „Bulletin de l'Institut Intermédiaire International à la Haye", sowie durch den „Recueil des Traités et des Engagements internationaux enregistrés par le Secrétariat de la Société des Nations" (bis jetzt 69 Bände) in Verbindung mit „*Martens*, Recueil général de traités" herausgegeben von *H. Triepel*, ist das Bedürfnis, welchem jene „Regesten" dienten, in vollkommenerer Weise befriedigt. Die alte Rubrik der Zeitschrift „Berichte über Staatsverträge" wird fortan auf Berichte in der neben den Regesten auch in den früheren Bänden angewendeten Weise beschränkt.

Der Herausgeber.

[1]) Für die vor 1914 geschlossenen Verträge ist in erster Linie auf das in der Vorbemerkung **III** mit C. bezeichnete Werk (Traités généraux d'arbitrage, herausgegeben vom Bureau international de la cour permanente d'arbitrage) hinzuweisen, ferner auf die Abhandlungen in dieser Zeitschrift Bd. XXII S. 317—325 von *H. Wehberg*, Bd. XXVII S. 283—313 von *Th. Niemeyer*.

[2]) Dem entspricht der offizielle deutsche Sprachgebrauch: „Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge" zur Bezeichnung der in der nachfolgenden Aufstellung unter **Nr. 62, 94, 105, 114, 122, 137, 140, 153, 171, 180** angeführten deutschen Staatsverträge.

Digitized by Google

sind die „Traités de garantie et de sécurité mutuelle“ und die „Traités de Locarno“ ausgeschlossen. — Ausgeschlossen sind ferner die auf die „Cour permanente de justice internationale“ bezüglichen Verträge [1]). Ausgeschlossen sind auch die „*Bryan*-schen“ Verträge, 1913 ff., für die Einführung von Untersuchungskommissionen. — Nicht ausgeschlossen sind die auf Verlängerung oder Erneuerung bestehender Schiedsverträge gerichteten Staatsverträge [2]).

II. Eine äußere Gruppierung innerhalb dieses Rahmens nach Maßgabe des Inhaltes und der Struktur der einzelnen Verträge, wie sie z. B. die Publikation des Völkerbundes C. 653, M. 216, 1927, V vornimmt: 1. Traités d'arbitrage [3]), 2. Traités de conciliation [4]), 3. Traités mixtes d'arbitrage et de conciliation [5]), ist

---

[1]) Dies ist nicht so selbstverständlich, wie es zunächst erscheinen mag. Der Völkerbundbericht A hat auf S. 83 das Statut des Internationalen Gerichtshofes in die Liste aufgenommen. Die in dieser Zeitschrift Bd. XXXIX S. 179—190 abgedruckten Verträge lassen anschaulich erkennen, daß die Anrufung des Gerichtshofes weniger verschieden von der Einleitung eines Schiedsverfahrens ist, als vielfach angenommen wird.
Der Herausgeber.

[2]) S. folgende Nummern unserer Aufstellung:
1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 22, 23, 24, 27, 30, 35, 36, 39, 41, 43, 44, 46, 47, 48, 53, 54, 55, 58, 59, 64, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 98, 110, 113, 116, 118, 141, 142.

[3]) Der Völkerbundbericht A (s. Vorbemerkung III) teilt als hierhergehörig den Text folgender Nummern unserer Aufstellung mit:

34, 63, 69, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 86, 87, 98, 100, 110, 113, 115, 120, 121, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 141, 142.

[4]) Der Völkerbundbericht A teilt als hierhergehörig den Text folgender Nummern unserer Aufstellung mit:

50, 57, 68, 70, 83, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 98, 105, 111, 112, 116, 123, 152.

[5]) Der Völkerbundbericht A teilt als hierhergehörig den Text folgender Nummern unserer Aufstellung mit:

62, 85, 94, 95, 101, 103, 105, 108, 114, 119, 124, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 143, 145, 147, 150, 151, 154, 156, 157, 158, 161, 162, 167, 169.

Digitized by Google

nicht unternommen, weil eine solche Gruppierung sich für das Bedürfnis der Übersichtlichkeit und auch der Auffindbarkeit der einzelnen Verträge nicht als förderlich erweist.

III. In der nachfolgenden Tabelle sind folgende Abkürzungen angewendet:

A. = Société des Nations. Arbitrage et Sécurité. Étude méthodique des conventions d'arbitrage et de traités de sécurité mutuelle deposés auprès de la Société des Nations. Deuxième édition revue et augmentée contenant tous les traités enregistrés avant le 15 décembre 1927. Genève 1927. [Publication C. 653, M. 216, 1927, V.]

Die beigefügten Ziffern bezeichnen die Seite.

Brit. Pap. = British and foreign State papers. London.

Die beigefügten Ziffern bezeichnen Band und Seite.

C. = Traités généraux d'arbitrage communiqués au Bureau international de la Cour Permanente d'Arbitrage. Troisième Série. Edition revue et augmentée. La Haye 1928.

Die beigefügten Ziffern bezeichnen die Seite.

G. = Gaceta de Madrid. Madrid.

M. = Nouveau Recueil général de traités et autres actes relatifs aux rapports de droit international *(Martens-Triepel)*. 3e Série. Leipzig.

Die beigefügten Ziffern bezeichnen den Band und die Seite.

R. = Recueil des Traités et des Engagements internationaux enregistrés par le Secrétariat de la Société des Nations. Genève.

Die beigefügten Ziffern bezeichnen den Band und die Seite.

RGB. = Reichsgesetzblatt.

RG. = Revue générale de droit international public (Paris).

Riv. = Rivista di diritto internazionale. Roma.

Digitized by Google

B. Liste der Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge.

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d Unterzeichnung[1])	Ratifikation	Abdruck des Textes[2])
		1914		
1.	Großbritannien–Italien	31.1.		M. 8, 724
2.	Großbritannien — Spanien	15.2.		M. 8, 725
3.	Frankreich—Spanien .	18.2.		G. 23.2.14
4.	Costarica — Vereinigte Staaten von Amerika .	16.3.	12.11.14	M. 9, 59
5.	Österreich—Vereinigte Staaten von Amerika .	6.5.	18.5.14	M. 8, 726
6.	Niederlande-Vereinigte Staaten von Amerika .	9.5	20.8.15	M. 9, 366
7.	Salvador — Vereinigte Staaten von Amerika .	13.5.	21.8.14	M. 9, 60
8.	Großbritann.—Schweiz	10.6.	3.2.15	C. 13
9.	Norwegen — Vereinigte Staaten von Amerika .	24.6.	21.10.14	C. 17
10.	Argentinien — Frankreich	3.7.	4.10.16	C. 20
11.	Chile—Ver. Staaten v. Amerika	24.7.	19.1.16	M. 9, 367
12.	Brasilien—Ver. Staaten v. Amerika	24.7.	28.10.16	M. 9, 658
13.	Italien—Uruguay . .	19.8.	16.12.18	Riv. XII 336
14.	Paraguay–Ver. Staaten v. Amerika	29.8.	9.3.15	M. 9, 98

[1]) Es sind auch diejenigen Staatsverträge registriert, deren Abschluß zuverlässig bekundet ist, ohne daß die Texte bislang zugänglich waren.

[2]) Nur wo R. A. und C. versagen, sind M. und andere Quellen angeführt.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
	1914			
15.	China—Ver. Staaten v. Amerika	15.9.	22.10.15	M. 9, 372
16.	Frankreich–Ver. Staaten v. Amerika . . .	15.9.	9.3.15	M. 9, 98
17.	Großbritannien — Ver. Staaten v. Amerika .	15.9.	10.11.14	M. 9, 110
18.	Spanien—Ver. Staaten v. Amerika	15.9.	21.12.14	M. 9, 101
19.	Italien—Uruguay . .	1.10.		Riv. XII 337
20.	Schweden—Ver. Staaten v. Amerika . . .	13.10.	11.1.15	M. 9, 116
21.	Ecuador—Ver. Staaten v. Amerika	13.10.	22.1.16	M. 9, 375
22.	Großbritannien — Norwegen	9.11.		M. 9, 64
23.	Großbritann. — Schweden	9.11.		M. 9, 379
24.	Großbritann.—Schweiz	15.11.		RG. XXII 428
25.	Großbritannien — Portugal	16.11.		C. 22
	1915			
26.	Italien—Schweiz . .	4.3.		Riv. IX 139
27.	Großbritannien — Niederlande	25.3.	12.7.15	M. 9, 381
28.	China-Niederlande . .	1.6.	20.4.16	C. 24
29.	Paraguay—Spanien .	3.7.	18.3.16	G. 9. 3. 17

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1916		
30.	Dänemark — Großbritannien	3.5.	31.7.16	M. 9, 667
31.	Columbia—Venezuela .	3.11.	20.7.17	Brit. Pap. 110, 829
32.	Brasilien—Uruguay .	27.12.	10.6.18	Brit. Pap. 111, 672
		1917		
33.	Bolivia—Uruguay . .	27.4.	23.10.18	[1])
34.	Peru—Uruguay . . .	18.7.	15.2.22	R. 14, 360
		1918		
35.	Frankreich-Vereinigte Staaten von Amerika.	27.2.	15.5.18	M. 10, 638
36.	Norwegen—Vereinigte Staaten von Amerika.	30.3.	1.7.18	M. 10, 639
37.	Frankreich—Uruguay.	18.4.	22.10.18	C. 26
38.	Großbritannien — Uruguay	18.4.	11.2.19	C. 28
39.	Großbritannien — Ver. Staaten von Amerika.	3.6.	24.9.18	M. 10, 900
40.	Italien—Uruguay . .	13.7.		Riv. XII 338
41.	Frankreich — Großbritannien	8.10.		Brit. Pap. 112, 719
42.	Bolivia—Columbia . .	13.11.	19.2.23	M. 15, 483

[1]) Anexos a la Memoria que presenta el Ministro de relaciones exterioreal Congreso National de 1921, La Paz, Bolivia, 1921 S. 494.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1919		
43.	Großbritannien–Italien	31.1.		Brit. Pap. 112, 753
44.	Großbritannien — Spanien	1.2.		Brit. Pap. 112, 77
45.	Großbritannien — Spanien	1.3.		G. 14.3.19
46.	Spanien — Ver. Staaten von Amerika . . .	8.3.	14.10.19	M. 10, 902
47.	Niederlande-Vereinigte Staaten von Amerika .	8.3.	22.8.19	M. 10, 125
48.	Italien — Ver. Staaten von Amerika . . .	20.3.	13.10.19	M. 10, 904
49.	Chile — Großbritannien	28.3.	23.10.19	Brit. Pap. 112, 717
50.	Brasilien — Großbritannien	4.4.	11.3.21	R. 5, 46
51.	Bolivia — Venezuela .	12.4.		[1])
52.	Armenien — Georgien .	3.11.		[2])
53.	Großbritannien — Norwegen	8.11.		Brit. Pap. 112, 759
54.	Großbritann. — Schweden	9.11.		M. 10, 126
55.	Großbritannien — Portugal	16.11.		C. III, 23

[1]) Anexos a la Memoria que presenta el Ministro de relaciones exterioreal Congreso National de 1921, La Paz, Bolivia, 1921 S. 510.

[2]) Bulletin de l'Institut Intermédiaire II, 437.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1920		
56.	Estland—Lettland . .	22.3.		R. 2, 188
57.	Chile—Schweden . .	26.3.	3.5.21	R. 4, 272 A. 145
58.	Großbritannien — Niederlande	1.7.	11.7.20	R. 1, 292
59.	Portugal—Ver. Staaten v. Amerika	14.9.	29.9.21	R. 7, 254
60.	Lettland—Litauen . .	28.9.		R. 2, 234
		1921		
61.	Norwegen—Ver. Staaten v. Amerika . . .	30.6.	22.8.21	R. 14, 20
62.[1][2]	Deutschland–Schweiz	3.12.	25.4.22	R. 12, 272 A. 201, C. 31

[1]) Die Texte der nachstehend angeführten Verträge sind in dem Jahrbuch des Völkerrechts (herausgegeben von *Th. Niemeyer*) Bd. IX S. 331—497 abgedruckt:

Nr. 62, 70, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 111, 112, 114, 115, 117, 120, 123, 124, 127, 128, 129, 132, 134, 135, 137, 138, 140, 145.

[2]) Im Artikel 2 des Reichsgesetzes vom 17. Februar 1928 über die Anrufung des Ständigen Internationalen Gerichtshofs im Haag (RGBl. II S. 19) ist die Reichsregierung ermächtigt worden, Maßnahmen zu treffen, durch die in Abänderung der bereits bestehenden allgemeinen Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge die Gerichtsbarkeit des Ständigen Internationalen Gerichtshofes in Ansehung aller im Artikel 36 Abs. 2 des Statuts des Gerichtshofs aufgeführten Arten von Streitigkeiten begründet oder ausgedehnt wird. Auf Grund dieser Ermächtigung sind mit der Schweizerischen Regierung, die bekanntlich ebenso wie Deutschland die Fakultativklausel gezeichnet und ratifiziert hat, Verhandlungen über eine entsprechende Abänderung des deutsch-schweizerischen Schiedsgerichts- und Vergleichsvertrags vom 3. Dezember 1921 geführt worden. Diese Verhandlungen haben am 29. August 1928 zur Unterzeichnung eines Protokolls geführt, das eine Streichung der Vertragsbestimmungen über den Ausschluß der Schiedsgerichtsbarkeit unter gewissen Voraussetzungen

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1922		
63.	Spanien—Uruguay . .	23.3.	14.8.22	R. 63, 233 A. 140
64.	Dänemark — Großbrit.	1.5.		R. 12, 12
65.	Großbritannien—Island	1.5.	28.7.22	R. 12, 16
66.	Chile—Peru	20.7.	15.1.23	R. 21, 142
67.	Chile—Schweden . .	3.7.-3.8.		R. 11, 389
		1923		
68.	Schweden—Uruguay .	24.2.	24.2.27	R. 63, 239 A. 189
69.	Uruguay-Venezuela .	28.2.	15.6.25	R. 36, 452 A. 114
70.	Österreich—Ungarn .	10.4.	14.7.23	R. 63, 239 A. 189
71.	Amerikanische Staaten	3.5.	[1])	R. 33, 26 A. 83 [2])
72.	Großbritannien — Ver. Staaten v. Amerika .	23.6.	29.12.23	R. 23, 88 A. 93
73.	Frankreich—Ver. Staaten v. Amerika . . .	19.7.	3.3.24	R. 25, 406 A. 101

(§ 4 des Vertrages vom 3. Dezember 1921) und ferner in Abänderung des Artikels 8 des Vertrages die Möglichkeit der Anrufung des Ständigen Internationalen Gerichtshofes vorsieht. Das Abkommen unterliegt der Ratifikation, die seitens der Schweiz erst nach Zustimmung des Parlaments erfolgen kann. Die Bekanntgabe des Wortlauts der getroffenen Vereinbarungen muß daher zunächst noch vorbehalten bleiben, bis die Vorlage bei dem Schweizerischen Parlament erfolgt.

Der Herausgeber.

[1]) Vereinigte Staaten 21.4.24; Brasilien 13.8.24; Cuba 27.8.24; Venezuela 15.3.25; Paraguay 20.5.25; Haiti 22.7.25; Chile 23.9.25; Mexiko 21.10.27.

[2]) S. diese Zeitschrift Bd. XXXIX S. 219—227.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1923		
74.	Großbritann.—Italien .	14.8.		R. 21, 128 A. 92
75.	Japan—Ver. Staaten v. Amerika	23.8.	26.4.24	R. 30, 264 A. 106
76.	Frankreich — Großbritannien	29.8.		R. 20, 184 A. 90
77.	Portugal—Ver. Staaten v. Amerika	5.9.	16.4.26	A. 123
78.	Österreich—Polen . .	13.11.	26.2.25	R. 34, 400 C. 45
79.	Norwegen—Ver. Staaten v. Amerika . . .	26.11.	8.3.24	R. 23, 250 A. 96
		1924		
80.	Großbritann.—Spanien	9.2.		R. 25, 18 A. 98
81.	Niederlande — Verein. Staaten v. Amerika .	13.2.	5.4.24	R. 25, 270 A. 99
82.	Frankreich—Spanien .	11./16.2.		R. 25, 410
83.	Schweden—Schweiz .	2.6.	14.2.25	R. 33, 200 A. 171
84.	Dänemark—Schweiz .	6.6.	18.5.25	R. 34, 176 A. 176
85.	Schweiz—Ungarn . .	18.6.	13.5.25	R. 34, 388 A. 210 C. 48

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1924		
86.	Brasilien—Schweiz .	23.6.	7.4.25	R.33, 416 A. 109 C.53
87.	Schweden—Ver. Staaten v. Amerika . . .	24.6.	18.3.25	R.33, 274 A.108 C.55
88.	Dänemark—Finnland .	27.6.	7.3.25	R.33, 132 A.162
89.	Dänemark—Norwegen	27.6.	14.3.25	R.33, 174 A.168
90.	Dänemark—Schweden	27.6.	7.3.25	R.33, 150 A.165
91.	Finnland—Norwegen .	27.6.	4.8.24	R.29, 404 A.155
92.	Finnland—Schweden .	27.6.	13.9.24	R. 29, 20
93.	Norwegen—Schweden	27.6.	30.8.24	R.28, 310 A. 149
94.	Deutschland-Schweden	29.8.	21.11.25	R.42, 111 A. 219
95.	Italien—Schweiz . .	20.9.	29.9.25	R.33, 92 A.207 C.59
96.	Österreich—Schweiz .	11.10.	1.5.25	R.33, 424 A.174
97.	Salvador—Uruguay .	7.11.		[1]
98.	Großbritann.—Schweden	9.11.		R.34, 382 A. 111

[1] Diario Oficial, Salvador, Bd. 98, 1925, S. 1217.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1924		
99.	Argentinien—Schweiz.	17.11.		[1])
100.	Japan—Schweiz . .	26.12.	19.11.25	R. 43, 394 A. 119 C. 64
		1925		
101.	Estland — Finnland — Lettland—Polen . .	17.1.	[2])	R. 38, 358 A. 214 C. 66
102.	Japan—Rußland . .	20.1.	15.4.25	R. 34, 32
103.	Belgien—Schweiz . .	13.2.	11.6.26	M. 16, 65
104.	Polen—Schweiz . . .	7.3.	16.6.26	R. 50, 261 A. 241 C. 72
105.	Deutschland—Finnland	14.3.	27.1.26	R. 43, 347 A. 226
106.	Lettland—Schweden .	28.3.	24.9.25	R. 37, 132
107.	Frankreich—Schweiz ..	6.4.		B. 1925 II, 431
108.	Polen — Tschechoslowakei	23.4.	14.4.26	R. 48, 383 A. 236 C. 77
109.	Polen—Schweden . .	3.5.	23.3.27	R. 3, 17, 22
110.	Großbritannien — Norwegen	13.5.		R. 36, 436 A. 113

[1]) Bundesblatt der schweiz. Eidgen. 1925, I, S. 451.

[2]) Estland, Finnland 12. 8. 25; Lettland 7. 9. 25; Polen 14. 10. 25.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1925		
111.	Estland—Schweden .	29.5.	25.2.26	R.46, 289 A. 179
112.	Litauen—Schweden .	11.6.	29.10.26	R.57, 191 A. 186
113.	Großbritannien-Niederlande	12.7.		R.38, 208 A. 115
114.	Deutschland—Estland .	10.8.	1.6.27	R.63, 111 A. 284
115.	Norwegen—Schweiz .	21.8.	8.7.26	R.51, 89 A. 182
116.	Großbritannien — Portugal	29.8.		R.38, 214 A. 117
117.	Griechenland—Schweiz	21.9.		[1])
118.	Norwegen — Schweden	23.10.		R.39, 154
119.	Polen—Schweden . .	3.11.	28.3.27	R.62, 263 A.277 C.83
120.	Norwegen—Schweden .	25.11.	10.3.27	R.60, 295
121.	Großbritannien — Siam	25.11.	2.2.27	R.63, 161 A.140 C.88
122.	Deutschland—Polen .	1.12.	14.9.26	C. 90
123.	Niederlande—Schweiz .	12.12.	11.6.27	R.63, 289 A. 192

[1]) Bundesblatt der schweiz Eidgen. 1926, I, S. 382.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1926		
124.	Schweden — Tschechoslowakei	2.1.	24.4.26	R. 48, 173 A. 232
125.	Dänemark — Schweden	14.1.	20.7.26	R. 51, 251 A. 124 C. 95
126.	Dänemark — Norwegen	15.1.	9.3.27	R. 60, 311 A. 133 C. 100
127.	Finnland — Schweden .	29.1.	28.5.26	R. 49, 367 A. 120
128.	Dänemark — Finnland .	30.1.	26.6.26	R. 51, 367 A. 127 C. 106
129.	Finnland — Norwegen .	3.2.	15.3.27	R. 60, 353 A. 135
130.	Rumänien — Schweiz .	3.2.	27.8.26	R. 55, 91 A. 249 C. 116
131.	Liberia — Ver. Staaten v. Amerika	10.2.	27.9.26	R. 56, 279 A. 129 C. 121
132.	Österreich — Tschechoslowakei	5.3.	31.5.26	R. 51, 349 A. 245
133.	Österreich — Polen . .	16.4.	2.4.27	R 62, 329 A. 280 C. 124

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1926		
134.	Schweiz—Spanien . .	20.4.	29.1.27	R.60, 23 A. 257 C. 129
135.	Dänemark—Polen . .	23.4.	4.4.27	R.61, 245 A. 265 C. 136
136.	Belgien-Schweden . .	30.4.	27.9.27	R.67, 91 A. 297
137.	Deutschland — Niederlande	20.5.	4.7.27	R.66, 103 A. 291 C. 141
138.	Österreich — Schweden	28.5.	29.3.27	R.60, 193 A. 260
139.	Frankreich—Türkei .	30.5.	12.8.26	[1]
140.	Dänemark — Deutschland.	2.6.	9.4.27	R.61, 325 A. 269 C. 154
141.	Dänemark — Großbritannien	4.6.	15.3.27	A. 138
142.	Großbritannien–Island	4.6.	15.3.27	A. 139
143.	Frankreich–Rumänien	10.6.	8.11.26	R.58, 234 A. 253
144.	Dänemark–Frankreich	5.7.	4.4.28	C. 168
145.	Italien—Spanien . .	7.8.	16.10.26	R.67, 365 A. 313
146.	Griechenland — Jugoslawien	17.8.		
147.	Jugoslawien—Polen .	18.9.		A. 342

[1]) Journal Officiel de la République française 1926, S. 9706.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1926		
148.	Litauen—Rußland . .	28.9.	9.11.26	[1])
149.	Albanien—Italien . .	27.11.	24.1.27	Riv. XIX, 131
150.	Dänemark—Tschechoslowakei	30.11.	23.9.27	R. 67, 104 A. 301 C. 173
151.	Dänemark—Litauen .	11.12.	12.10.27	R. 67, 333 A. 310 C. 178
152.	Dänemark—Estland .	18.12.	7.7.27	R. 63, 363 A. 196
153.	Deutschland—Italien .	29.12.	20.3.28	RGB. II 1927, 461
		1927		
154.	Belgien—Schweiz . .	5.2.	12.11.27	R. 68, 45 A. 320 C. 183
155.	Chile—Italien . . .	24.2.	2.12.27	R. 69, 277 A. 329
156.	Belgien—Dänemark .	3.3.	30.9.27	R. 67, 117 A. 305 C. 189
157.	Belgien—Finnland . .	4.3.	19.11.27	R. 69, 361 A. 333
158.	Italien—Ungarn . .	5.4.	8.8.27	R. 67, 399 A. 317
159.	Niederlande–Schweden	21.5.		[2])
160.	Chile—Spanien . . .	29.5.		
161.	Belgien—Portugal . .	9.7.		A. 337

[1]) European economic and political survey 1926, S. 83.

[2]) Staatsblad van het Koninkrijk der Nederlanden Nr. 175.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
	1927			
162.	Belgien—Spanien . .	19.7.		A. 346
163.	Kolumbien—Schweiz .	20.8.		[1])
164.	Italien—Litauen . .	17.9.	22.2.28	Riv. XX, 271
165.	Belgien — Luxemburg .	17.10.		
166.	Frankreich-Luxemburg	20.10.		
167.	Frankreich — Jugoslawien	11.11.	2.12.27	R. 68, 381 A. 325
168.	Finnland—Schweiz. .	16.11.	11.6.28	C. 195
169.	Chile—Italien . . .	21.12.	2.12.27	R. 329
	1928			
170.	Portugal—Spanien . .	18.1.	28.5.28	[2])
171.	Deutschland—Litauen.	29.1.		
172.	Frankreich—Ver. Staaten v. Amerika . . .	6.2.		[3])
173.	Frankreich—Schweden	3.3.		
174.	Frankreich — Niederlande	10.3.		
175.	Dänemark—Spanien .	14.3.	24.5.28	C. 201
176.	Griechenl.—Rumänien	21.3.		
177.	Dänemark—Haïti . ..	5.4.		[4])

[1]) Bundesblatt der Schweiz. Eidgen. 1927, Nr. 46, 454.

[2]) Diario do Governo v. 2. 6. 1928, 1. Serie Nr. 125.

[3]) American Journal of international law, vol. 22, Official Documents, S. 37.

[4]) Le Moniteur. Journal Officiel de la République d'Haïti v. 6. Aug. 1928.

Digitized by Google

Lfd. Nr.	Vertragschließende Staaten	Datum d. Unterzeichnung	Ratifikation	Abdruck des Textes
		1928		
178.	Italien — Ver. Staaten von Amerika . . .	19.4.		
179.	Schweden—Spanien .	26.4.	16.6.28	[1]
180.	Deutschland — Verein. Staaten v. Amerika .	5.5.		[2]
181.	Dänemark—Vereinigte Staaten von Amerika	18.5.		
182.	Italien—Türkei . . .	28.5.		
183.	Finnland — Vereinigte Staaten von Amerika .	7.6.		
184.	Finnland—Niederlande	9.6.		
185.	Dänemark—Vereinigte Staaten von Amerika .	14.6.		
186.	Frankreich—Portugal.	7.7.		
187.	Polen —Verein. Staaten von Amerika	16.8.		
188.	Österreich—Vereinigte Staaten von Amerika .	16.8.		
189.	Tschechoslowakei-Ver. Staaten von Amerika .	16.8.		
190.	Finnland—Italien . .	21.8.		
191.	Griechenland—Italien .	21.8.		

[1]) Sveriges Överenskommelser med främmande Makter 1928, Nr. 14.

[2]) *Niemeyers* Zeitschrift für internationales Recht, Bd. XXXIX.

Digitized by Google

Uebersicht der internationalen Schiedsgerichtsverträge nach Maßgabe der die Gegenstände festsetzenden Formeln.

Bearbeitet im Redaktionsbüro unter Leitung des Herausgebers.

A. Vorbemerkungen.

I. Die nachstehende Uebersicht ist eine neue Auflage des von dem Herausgeber 1918 im 27. Band dieser Zeitschrift, S. 304—313 mitgeteilten Anhanges zu der Abhandlung (S. 283 bis 304): „Die internationale Schiedsgerichtsbarkeit und des Deutschen Reiches Beteiligung an ihrer Entwickelung". — Wie damals ist auch jetzt, neben dem Wunsche den Praktikern, den Theoretikern und den Lernenden Arbeitserleichterung zu gewähren, diese Zusammenstellung durch den besonderen Gesichtspunkt bestimmt, die gesetzmäßig auf Vereinfachung und Vereinheitlichung hinstrebende Entwickelung der Schiedsvertragsformeln übersichtlich zu veranschaulichen.

II. Nur die dem obligatorischen Schiedsgerichtsverfahren unterworfenen Gegenstände sind in der Aufstellung ins Auge gefaßt und aus dem Gesamtbestand der Streitschlichtungsverträge herausgeschält. Daraus ergibt sich, daß sowohl die nur die Schaffung von Streitschlichtungsorganen (commissions d'enquête, commissions de conciliation, cour d'arbitrage, cour de justice) betreffenden, als die das Verfahren regelnden Vertragsbestimmungen außer Betracht gelassen sind. — Durch den Sinn dieses Maßstabes ist die Einbeziehung derjenigen Vereinbarungen gegeben, welche die Kompetenz der Cour de Justice Internationale gemäß Art. 36 des Völkerbundstatuts und Art. 36 des Statuts der Cour stipulieren, während die zahlreichen sonstigen Verträge, welche lediglich die prozessuale Kompetenz der Cour de justice statuieren, nicht berücksichtigt sind.

III. Für die Verträge bis 1913 sind wie in der Aufstellung von 1918 nur die Jahreszahlen angeführt, für die späteren

Digitized by Google

auch die Daten, welche in diesen Fällen mit Hilfe der oben auf Seite 390—404 mitgeteilten Quellenzitate die Einsicht der Texte vermitteln. Die Benutzbarkeit der Aufstellung S. 390 bis 404 wird durch die erste Anmerkung auf Seite 394 unterstützt.

Der Herausgeber.

B. Liste der Schiedsverträge.

1. Allgemeine obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit ohne Einschränkungsklausel.

Belgien-Hawaii 1862
Schweiz-Hawaii 1868
Belgien-Siam 1868
Dänemark-Venezuela 1869
Spanien-Venezuela 1882
Schweiz-Salvador 1883
Belgien-Venezuela 1884
Belgien-Ecuador 1887
Spanien-Ecuador 1888
Schweiz-Ecuador 1888
Schweiz-Kongostaat 1889
Spanien-Honduras 1894
Spanien-Columbia 1894
Italien-Argentinien 1898
Brasilien-Chile 1899
Dänemark-Holland 1904
Dänemark-Italien 1905
Dänemark-Portugal 1907
Costarica, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Salvador 1907
Bolivia-Peru 1909
Holland-Italien 1909
Italien-Uruguay 19. 8. 1914
China-Niederlande 1. 6. 1915
Peru-Uruguay 18. 7. 1917
Frankreich-Uruguay 18. 4. 1918

Digitized by Google

Großbritannien-Uruguay 18. 4. 1918
Armenien-Georgien 3. 11. 1919
Spanien-Uruguay 23. 3. 1922
Uruguay-Venezuela 28. 2. 1923
Österreich-Ungarn 10. 4. 1923
Brasilien-Schweiz 23. 6. 1924
Italien-Schweiz 20. 9. 1924
Argentinien-Schweiz 17. 11. 1924
Estland-Finnland-Lettland-Polen 17. 1. 1925
Polen-Schweiz 7. 3. 1925
Polen-Tschechoslowakei 23. 4. 1925
Griechenland-Schweiz 21. 9. 1925
Polen-Schweden 3. 11. 1925
Norwegen-Schweden 25. 11. 1925
Deutschland-Polen 1. 12. 1925
Niederlande-Schweiz 12. 12. 1925
Schweden-Tschechoslowakei 1. 1. 1926
Dänemark-Schweden 14. 1. 1926
Finnland-Schweden 29. 1. 1926
Dänemark-Finnland 30. 1. 1926
Finnland-Norwegen 3. 2. 1926
Rumänien-Schweiz 3. 2. 1926
Österreich-Tschechoslowakei 5. 3. 1926
Österreich-Polen 16. 4. 1926
Schweiz-Spanien 20. 4. 1926
Dänemark-Polen 23. 4. 1926
Belgien-Schweden 30. 4. 1926
Österreich-Schweden 28. 5. 1926
Dänemark-Frankreich 5. 7. 1926
Frankreich-Rumänien 10. 6. 1926
Italien-Spanien 7. 8. 1926
Jugoslavien-Polen 18. 9. 1926
Dänemark-Tschechoslowakei 30. 11. 1926
Dänemark-Litauen 11. 12. 1926
Dänemark-Estland 18. 12. 1926
Deutschland-Italien 29. 12. 1926
Belgien-Schweiz 5. 2. 1927

Digitized by Google

Chile-Italien 24. 2. 1927
Belgien-Dänemark 3. 3. 1927
Belgien-Finnland 4. 3. 1927
Italien-Ungarn 5. 4. 1927
Belgien-Portugal 9. 7. 1927
Belgien-Spanien 19. 7. 1927
Italien-Litauen 17. 9. 1927
Frankreich-Jugoslavien 11. 11. 1927
Portugal-Spanien 18. 1. 1928
Dänemark-Spanien 14. 3. 1928.

2. Allgemeine obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit mit folgenden Einschränkungsklauseln:

I. Ausschluß der Fragen, welche die Verfassung der Staaten berühren,

es sei denn, daß es sich handelt:

a) um Auslegung oder Anwendung von Verträgen der Vertragsstaaten;

b) um Auslegung oder Anwendung eines Völkerrechtsprinzips.

Italien-Argentinien 1907.

II. Ausschluß der Fragen, welche die Verfassung der Staaten berühren,

es sei denn, daß es sich handelt:

a) um Geldentschädigungen für Verluste oder Schäden, die einer der Staaten oder einer seiner Angehörigen erlitten in Verfolg von unerlaubtem Tun oder Unterlassen des anderen Staates, der öffentlichen Gewalten und ihrer Beamten;

b) um Auslegung oder Anwendung der Bestimmungen über rein juristische, verwaltungstechnische, wirtschaftliche, Handels- und Schiffahrtsfragen;

c) um Rechtsverweigerung.

Italien-Honduras 1913.

Digitized by Google

III. Ausschluß aller mit Verfassungsfragen belasteter Streitigkeiten,

Argentinien-Uruguay 1899
Argentinien-Paraguay 1899
Argentinien-Bolivia 1902
Argentinien-Chile 1902
Spanien-San Domingo 1902
Spanien-Salvador 1902
Spanien-Uruguay 1902
Spanien-Bolivia 1902
Spanien-Columbia 1902
Spanien-Honduras 1902
Spanien-Nicaragua 1904
Argentinien-Brasilien 1905
Dänemark-Brasilien 1911
Argentinien-Columbia 1912.

IV. Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit oder Selbständigkeit berühren,

Holland-Portugal 1894.

V. Ausschluß der Fragen, welche Unabhängigkeit oder Integrität berühren,

es sei denn, daß es sich handelt:

a) um Auslegung oder Anwendung von Verträgen der Vertragsstaaten;
b) um Geldentschädigungen in gewissen Fällen.

Italien-Norwegen 1910.

VI. Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit der Vertragsstaaten berühren, oder in anderer Art ihrer ganzen Natur nach sich nicht zur Schiedssprechung eignen.

Spanien-Columbia 1894.

VII. Ausschluß der Fragen, welche Unabhängigkeit oder Lebensinteressen berühren,

Digitized by Google

es sei denn, daß es sich handelt:

a) um Anwendung oder Auslegung von Verträgen der Vertragsstaaten;

b) um gewisse Geldschulden.

Dänemark-Spanien 1905
Spanien-Schweden-Norwegen 1905.

VIII. Ausschluß der Fragen, welche Unabhängigkeit oder Integrität oder Lebensinteressen berühren,

Dänemark-Schweden 1908
Dänemark-Norwegen 1908.

IX. Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit, territoriale Integrität, Lebensinteressen, Souveränität, Ehre berühren,

Bolivia-Brasilien 1909
Griechenland-Spanien 1909 (jedoch ohne „territoriale Integrität").

X. Ausschluß der Fragen, welche Unabhängigkeit oder nationale Ehre berühren,

a) es sei denn, daß es sich handelt:

um diplomatische Vorrechte, Grenzen, Schiffahrtsrechte, oder Gültigkeit, Inhalt und Erfüllung von Verträgen der Vertragsstaaten.

Argentinien, Bolivia, Guatemala, Salvador, San Domingo, Mexiko, Paraguay, Peru 1902
Italien-Guatemala 1913.

b) es sei denn, daß es sich handelt:

1. um gewisse Geldentschädigungen;
2. um Auslegung oder Anwendung der Bestimmungen über rein juristische, verwaltungstechnische, wirtschaftliche Handels- und Schiffahrtsverträge;

Digitized by Google

3. um Rechtsverweigerung.

Italien-Mexiko 1907
Italien-Costarica 1910
Italien-Ecuador 1911
Italien-Bolivia 1911.

c) es sei denn, daß es sich handelt:

1. um Nachteile oder Vermögensschäden, die der eine Staat oder seine Angehörigen erlitten durch unrechtmäßiges Tun oder Unterlassen des anderen Staates oder seiner Angehörigen;
2. um Auslegung und Anwendung von Verträgen usw. über Schutz des künstlerischen, literarischen, gewerblichen Eigentums, wie über Vorrechte, Erfindungspatente, Fabrikmarken, Handelsfirmen, Münz- und Gewichtswesen, gesundheitliche Maßnahmen einschließlich der tierpolizeilichen und der gegen die Reblaus;
3. um Auslegung oder Anwendung von Verträgen usw. über Erbfolge, Rechtshilfe und Gerichtsverkehr;
4. um gegenseitige oder künftige Verträge usw., um Regeln des Völker-, des internationalen Zivil- und Strafrechtes in Geltung zu setzen;
5. um Fragen, die sich beziehen auf Auslegung oder Durchführung von Freundschafts-, Schiffahrts- und Handelsverträgen.

Spanien-Mexiko 1902
Spanien-Guatemala 1902.

d) es sei denn, daß es sich handelt:
um Streitigkeiten über diplomatische Vorrechte, Konsulargerichtsbarkeit, Zölle und Schiffahrtsabgaben, Gültigkeit, Auslegung und Ausführung von Verträgen und Geldansprüche ohne Rücksicht auf Ursprung und Vorgänge.

Italien-Peru 1905
Columbia-Peru 1905.

Digitized by Google

e) es sei denn, daß es sich handelt um:

1. Geldentschädigungen für Verluste oder Schäden, die einer der Staaten oder einer seiner Angehörigen erlitten in Verfolg von unerlaubtem Tun oder Unterlassen des anderen Staates, der öffentlichen Gewalten und ihrer Beamten;
2. Auslegung oder Anwendung der Bestimmungen über rein juristische, verwaltungstechnische, wirtschaftliche, Handels- und Schiffahrtsfragen;
3. Rechtsverweigerung.

Italien-Mexiko 1907
Italien-Costarica 1910
Italien-Ecuador 1911
Italien-Bolivia 1911.

XI. Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit oder Verfassungsbestimmungen berühren oder mit den Interessen anderer Staaten kollidieren,

es sei denn, daß es sich handelt:

1. um Auslegung und Anwendung von Verträgen der Vertragsstaaten;
2. um Auslegung und Anwendung eines Völkerrechtsgrundsatzes.

Italien-Brasilien 1911.

XII. Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit, die Ehre, die nationale Sicherheit eines der vertragschließenden Staaten berühren oder mit den Interessen dritter Staaten kollidieren.

Chile-Italien 1913.

3. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für alle Rechtsstreitigkeiten
ohne Einschränkungsklausel.

Japan-Schweiz 26. 12. 1924.

Digitized by Google

4. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für alle Rechtsstreitigkeiten

mit folgender Einschränkungsklausel:

Ausschluß der Fragen, welche die Lebensinteressen, die Unabhängigkeit, die Ehre der vertragschließenden Staaten oder die Interessen dritter Mächte berühren.

Frankreich-Großbritannien 1903
Frankreich-Italien 1903
Großbritannien-Italien 1904
Frankreich-Spanien 1904
Großbritannien-Spanien 1904
Frankreich-Niederlande 1904
Spanien-Portugal 1904
Großbritannien-Portugal 16. 11. 1914
Frankreich-Schweden-Norwegen 1904
Deutsches Reich-Großbritannien 1904
Großbritannien-Schweden-Norwegen 1904
Großbritannien-Schweiz 1904
Großbritannien-Portugal 1904
Italien-Schweiz 1904
Frankreich-Schweiz 1904
Großbritannien-Niederlande 1905
Portugal-Schweden-Norwegen 1905
Portugal-Italien 1905
Portugal-Schweiz 1905
Dänemark-Frankreich 1905
Dänemark-Großbritannien 1905
Schweden-Norwegen 1905
Oesterreich-Ungarn-Portugal 1906
Frankreich-Portugal 1906
Spanien-Schweiz 1907
V. St. v. Amerika-Frankreich 1908
V. St. v. Amerika-Griechenland 1908
V. St. v. Amerika-Argentinien 1908
V. St. v. Amerika-Schweiz 1908
V. St. v. Amerika-Mexiko 1908

Digitized by Google

V. St. v. Amerika-Italien 1908
V. St. v. Amerika-Großbritannien 1908
V. St. v. Amerika-Norwegen 1908
V. St. v. Amerika-Portugal 1908
V. St. v. Amerika-Spanien 1908
V. St. v. Amerika-Schweden 1908
V. St. v. Amerika-Niederlande 1908
V. St. v. Amerika-Japan 1908
V. St. v. Amerika-Dänemark 1908
V. St. v. Amerika-China 1908
V. St. v. Amerika-Peru 1908
V. St. v. Amerika-Salvador 1908
Norwegen-Portugal 1908
Frankreich-Columbia 1908
Großbritannien-Columbia 1908
V. St. v. Amerika-Chile 1909
V. St. v. Amerika-Haiti 1909
V. St. v. Amerika-Ecuador 1909
V. St. v. Amerika-Bolivia 1909
V. St. v. Amerika-Uruguay 1909
V. St. v. Amerika-Costarica 1909
V. St. v. Amerika-Oesterreich-Ungarn 1909
V. St. v. Amerika-Brasilien 1909
V. St. v. Amerika-Paraguay 1909
Portugal-Brasilien 1909
Frankreich-Brasilien 1909
Brasilien-Spanien 1909
Brasilien-Mexiko 1909
Brasilien-Venezuela 1909
Brasilien-Costarica 1909
Brasilien-Ecuador 1909
Brasilien-Cuba 1909
Großbritannien-Brasilien 1909
Norwegen-Brasilien 1909
Portugal-Nicaragua 1909
Brasilien-China 1909
Portugal-Argentinien 1909

Digitized by Google

Brasilien-Peru 1909 (W. 72)
Brasilien-Haïti 1910
Oesterreich-Ungarn-Großbritannien 1910
Italien-Spanien 1910
Oesterreich-Ungarn-Brasilien 1910
Italien-Belgien 1910
Italien-Schweden 1913
Panama-Spanien 1912
Oesterreich-Ungarn-Schweiz 1913
Großbritannien-Schweiz 10. 6. 1914
Italien-Schweiz 4. 3. 1915
V. St. v. Amerika-Schweden 24. 6. 1924
Großbritannien-Siam 25. 11. 1925
V. St. v. Amerika-Liberia 10. 2. 1926

5. **Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für alle Rechtsstreitigkeiten**

mit folgender Einschränkungsklausel:

Ausschluß der Fragen, welche die Lebensinteressen, die Unabhängigkeit, die Ehre der vertragschließenden Staaten oder die Interessen dritter Mächte berühren:

a) es sei denn, daß es sich handelt um:

1. Geldansprüche wegen Schäden, wenn das Entschädigungsprinzip von den Parteien anerkannt ist;
2. Vertragsschulden, die eine Regierung von der anderen als ihren Staatsangehörigen geschuldet reklamiert;
3. Auslegung und Anwendung der Vertragsnormen über Handel und Schiffahrt;
4. Auslegung und Anwendung der Vertragsnormen über gewerbliches, literarisches, künstlerisches Eigentum, internationales, durch die Haager Abkommen geregeltes Privatrecht, internationalen Arbeitsschutz, Post und Telegraphie, Maße und Gewichte, sanitäre Fragen, unterirdische Kabel,

Digitized by Google

Fischfang, Tonnengehalt von Schiffen, Mädchenhandel.

Dänemark-Frankreich 1911.

b) es sei denn, daß es sich handelt um

gewisse Geldansprüche oder um Auslegung und Anwendung von Abkommen, an denen nicht dritte Staaten beteiligt sind.

Schweiz-Spanien 1913.

6. **Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für Rechtsstreitigkeiten, welche sich auf die Anwendung oder Auslegung eines zwischen den beteiligten Staaten geschlossenen Vertrages oder Geldforderungen auf Schadensersatz beziehen, wenn das Prinzip der Entschädigung durch die Parteien anerkannt ist.**

Polen-Oesterreich 13. 11. 1923.

7. **Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für Rechtsstreitigkeiten, welche sich auf die Auslegung oder Anwendung der von den beteiligten Staaten geschlossenen Verträge oder auf die Auslegung und Anwendung eines Prinzipes des internationalen Rechts beziehen**

mit folgender Einschränkungsklausel:

Les divergences concernant la nationalité des personnes demeurent exclues du nombre des cas obligatoirement soumis à l'arbitrage en vertu du présent traité.

Argentinien-Frankreich 3. 7. 1914.

8. **Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für Rechtsstreitigkeiten, welche zum Gegenstand haben**

a) die Auslegung eines Staatsvertrages;
b) irgendwelche Fragen des internationalen Rechts;
c) die Existenz einer Tatsache, die, wenn sie bewiesen wäre, der Verletzung einer internationalen Verpflichtung gleichkommen würde;

Digitized by Google

d) die Art oder den Umfang einer wegen Verletzung einer internationalen Verpflichtung geschuldeten Wiedergutmachung.

Kolumbien-Schweiz 20. 8. 1927.

Deutschland, Österreich, Belgien, Bulgarien, Dänemark, Estland, Ethiopien, Finnland, Haïti, Norwegen, Niederlande, Portugal, Schweden, Schweiz, Uruguay [1]).

[„Fakultativklausel" gemäß Art. 36 des Statuts der Cour Permanente de Justice Internationale (Art. 36 des Völkerbundstatutes).]

9. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit, mit Ausschluß der Fragen, welche die Unabhängigkeit, die Unversehrtheit des Gebietes oder andere höchste Lebensinteressen betreffen, für Rechtsstreitigkeiten, welche zum Gegenstand haben:

1. Bestand, Auslegung und Anwendung eines zwischen den beiden Parteien geschlossenen Staatsvertrages;
2. irgendeine Frage des internationalen Rechts;
3. das Bestehen einer Tatsache, die, wenn sie erwiesen wird, die Verletzung einer zwischenstaatlichen Verpflichtung bedeutet;
4. Umfang und Art der Wiedergutmachung im Falle einer solchen Verletzung.

Deutschland-Schweiz 3. 12. 1921
Schweiz-Ungarn 18. 6. 1924
Deutschland-Schweden 29. 8. 1924
Deutschland-Finnland 14. 3. 1925
Deutschland-Estland 10. 8. 1925
Deutschland-Niederlande 20. 5. 1926
Deutschland-Dänemark 2. 6. 1926.

[1]) Stand der effektiven Staatenbeteiligung an der Fakultativklausel am 15. Juni 1928, mitgeteilt in den Publications de la Cour Permanente de Justice Internationale, Série E, Nr. 4, S. 115.

Digitized by Google

10. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für alle Rechtsstreitigkeiten („differences which are justiciable in the nature by reason of being susceptible of decision by the application of the principles of law or equity")

mit folgender Einschränkungsklausel:

Ausschluß „of any dispute the subject matter of which:

a) is within the domestic jurisdiction of either of the high contracting parties,

b) involves the interests of third parties,

c) depends upon or involves the maintenance of the traditional attitude of the United States concerning American questions, commonly described as the Monroe Doctrine,

d) depends upon or involves the observance of the obligations of ....[1]) in accordance with the covenant of the League Nations."

V. St. v. Amerika-Frankreich 6. 2. 1928.
V. St. v. Amerika-Deutschland 5. 5. 1928.

11. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für in Form einer „Schiedsgerichtsklausel" besonders bestimmte Arten von Angelegenheiten

ohne Einschränkungsklauseln.

Beispiele:

1. Weltpostvertrag 1878 (wiederholt in neuer Fassung von 1906).
2. Auslieferungsvertrag Italien-Uruguay 1879.
3. Brüsseler Antisklaverei-Akte 1890.

---

[1]) France, Germany.

Digitized by Google

4. Deutsch-österreichischer Handelsvertrag 1891 nebst Zusatzvertrag 1905 (ebenso deutsche Handelsverträge mit Belgien, Italien, Rumänien, Schweiz, Serbien 1904, Bulgarien 1905, Portugal 1908, Schweden 1911).
5. Deutsch-norwegischer Telegraphen-Vertrag 1906, deutsch-holländischer Telegraphen-Vertrag 1908.
6. Deutsch-schweizerisch-italienischer Gotthard-Vertrag 1909.
7. Deutsch-französische Verträge über Marokko 1911.
8. Friedensinstrumente nach den Balkankriegen 1913 (Bukarest, Konstantinopel, Athen).
9. Friedensinstrumente nach dem Weltkrieg (Versailles, Artt. 336, 386, 415, 423).

12. Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit für besonders bestimmte Arten von Angelegenheiten mit Einschränkungsklauseln.

Beispiele:

1. Belgien-Schweiz 1904, Belgien-Schweden-Norwegen 1904, Schweiz-Schweden-Norwegen 1904, Rußland-Schweden-Norwegen 1904, Rußland-Dänemark 1905, Rußland-Brasilien 1910, Rußland-Italien 1910, Schweiz-Spanien 1913:

Der Schiedspflicht unterworfen sind:

a) Streitigkeiten über Anwendung oder Auslegung aller zwischen den Staaten abgeschlossener oder noch abzuschließender Konventionen, mit Ausnahme derjenigen, an denen dritte Staaten teilgenommen haben oder denen sie beigetreten sind;

b) Streitigkeiten über Geldansprüche wegen Schäden, wenn das Prinzip der Entschädigung von den Parteien anerkannt ist;

außer wenn es sich handelt um Fragen, welche Ehre, Unabhängigkeit, Souveränität berühren.

Digitized by Google

2. Belgien-Rußland 1904:

Der Schiedspflicht unterworfen sind:

a) Streitigkeiten betr. die Anwendung oder Auslegung jeder zwischen den Hohen Vertragschließenden schon abgeschlossenen oder noch abzuschließenden Konvention bezüglich auf

aa) Gegenstände des Internationalen Privatrechtes,

bb) Gesellschaftsrecht,

cc) Gegenstände des Prozeßverfahrens, und zwar Zivilprozeß wie Strafprozeß und Auslieferung;

b) Streitigkeiten über Geldforderungen auf Grund von Schädigungen, wenn der Entschädigungsanspruch dem Grunde nach von den Parteien anerkannt ist;

außer wenn es sich handelt um Fragen, welche Unabhängigkeit, Ehre, Lebensinteressen, Ausübung der Staatsgewalt der vertragschließenden Länder berühren.

3. Belgien-Rumänien 1905:

Der Schiedspflicht unterworfen sind:

a) Gegenstände des Internationalen Privatrechts;

b) Gesellschaftsrecht, Zolltarife, Behandlung der Schiffe und der Schiffahrt im allgemeinen, Schutz der Fabrikmarken und des künstlerischen oder literarischen Eigentums;

c) Gegenstände des Zivil- und Strafprozesses;

außer wenn es sich handelt um Fragen, welche Unabhängigkeit, Ehre, Souveränität, um staatliche Interessen der vertragschließenden Staaten oder um Verträge, an denen dritte Mächte beteiligt sind.

Digitized by Google

Der Kellogg-Pakt.

A. Entstehungsmomente.

Die konkrete Entstehungsgeschichte des am 27. August 1928 in Paris geschlossenen Kriegsächtungsvertrages wird in Frankreich von der seitens des französischen Außenministers *A. Briand* an den Korrespondenten der Associated Press in Paris am 6. April 1927 abgegebenen Erklärung datiert, deren Text in „Le Temps" vom 7. April 1927 mitgeteilt wurde. Dieselbe ist abgedruckt in der Publikation „Le Pacte Kellogg. Documents concernant le traité multilatéral contre la guerre, recueillis par A. Lysen". Leyden 1928.

Der erste formelle Schritt zum Abschlusse eines Staatsvertrages war die Vorlegung eines französisch-amerikanischen „Pacte d'amitié perpétuelle" seitens der französischen an die amerikanische Regierung am 20. Juni 1927.

In der Zeit bis April 1928 wurde eine Reihe von Noten gewechselt, bis am 13. April 1928 die amerikanische Regierung den Regierungen Deutschlands, Großbritanniens, Italiens und Japans den Text desjenigen Vertragsentwurfes vorlegte, welcher dann auch anderen Regierungen mitgeteilt wurde, und nach weiterem Notenwechsel in der hierunter mitgeteilten Gestalt am 27. August 1928 als „Traité multilatéral" Vertrag wurde.

B. Text.

Französisch.

Le président du Reich allemand, le président des Etats-Unis d'Amérique, Sa Majesté le roi des Belges, le président de la République française, Sa Majesté le roi de Grande-Bretagne, d'Irlande et des territoires britanniques au delà des mers, empereur des Indes, Sa Majesté le roi d'Italie, Sa Majesté l'empereur du Japon, le président de la République de Pologne, le président de la République tchécoslovaque,

Ayant le sentiment profond du devoir solennel qui leur incombe de développer le bien-être de l'humanité;

Digitized by Google

Persuadés que le moment est venu de procéder à une franche renonciation à la guerre comme instrument de politique nationale afin que les relations pacifiques et amicales existant actuellement entre leurs peuples puissent être perpétuées;

Convaincus que tous changements dans leurs relations mutuelles ne doivent être recherchés que par des procédés pacifiques et être réalisés dans l'ordre et dans la paix, et que toute puissance signataire qui chercherait désormais à développer ses intérêts nationaux en recourant à la guerre devra être privée du bénéfice du présent traité;

Espérant que, encouragés par leur exemple, toutes les autres nations du monde se joindront à ces efforts humanitaires et, en adhérant au présent traité dès qu'il entrera en vigueur, mettront leurs peuples à même de profiter de ses bienfaisantes stipulations, unissant ainsi les nations civilisées du monde dans une renonciation commune à la guerre comme instrument de leur politique nationale,

Ont décidé de conclure un traité et, à cette fin, ont désigné comme leurs plénipotentiaires respectifs, savoir:

Le président du Reich allemand: M. le docteur Gustav Stresemann, ministre des affaires étrangères;

Le président des Etats-Unis d'Amérique: l'Honorable Frank B. Kellogg, secrétaire d'Etat;

Sa Majesté le roi des Belges: M. Paul Hymans, ministre des affaires étrangères, ministre d'Etat;

Le président de la République française: M. Aristide Briand, ministre des affaires étrangères;

Sa Majesté le roi de Grande-Bretagne, d'Irlande et des territoires britanniques au delà des mers, empereur des Indes: pour la Grande-Bretagne et l'Irlande du nord et toutes les parties de l'empire britannique qui ne sont pas individuellement membres de la Société des nations: le Très Honorable lord Cushendun, chancelier du duché de Lancastre, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères par intérim; pour le Dominion du Canada: le Très Honorable William Lyon Macken-

Digitized by Google

zie King, premier ministre et ministre des affaires extérieures; pour le Commonwealth d'Australie: l'Honorable Alexander John McLachlan, membre du conseil exécutif fédéral; pour le Dominion de la Nouvelle-Zélande: l'Honorable sir Christopher James Parr, haut-commissaire de la Nouvelle-Zélande en Grande-Bretagne; pour l'Union de l'Afrique du Sud: l'Honorable Jacobus Stephanus Smit, haut-commissaire de l'Union de l'Afrique du sud en Grande-Bretagne; pour l'Etat libre d'Irlande: M. William Thomas Cosgrave, président du conseil exécutif; pour l'Inde: le Très Honorable lord Cushendun, chancelier du duché de Lancastre, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères par intérim;

Sa Majesté le roi d'Italie: le comte Gaetano Manzoni, son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Paris;

Sa Majesté l'empereur du Japon: le comte Uchida, conseiller privé;

Le président de la République de Pologne: M. A. Zaleski, ministre des affaires étrangères;

Le président de la République tchécoslovaque: le docteur Eduard Benès, ministre des affaires étrangères;

qui, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs, reconnus en bonne et due forme, sont tombés d'accord sur les articles suivants:

Art. 1er. Les hautes parties contractantes déclarent solennellement au nom de leurs peuples respectifs qu'elles condamnent le recours à la guerre pour le règlement des différends internationaux, et y renoncent en tant qu'instrument de politique nationale dans leurs relations mutuelles.

Art. 2. Les hautes parties contractantes reconnaissent que le règlement ou la solution de tous les différends ou conflits, de quelque nature ou de quelque origine qu'ils puissent être, qui pourront surgir entre elles, ne devra jamais être recherché que par des moyens pacifiques.

Art. 3. Le présent traité sera ratifié par les hautes parties contractantes désignées dans le préambule, conformément aux

Digitized by Google

exigences de leurs Constitutions respectives, et il prendra effet entre elles dès que tous les instruments de ratification auront été déposés à Washington.

Le présent traité, lorsqu'il aura été mis en vigueur, ainsi qu'il est prévu au paragraphe précédent, restera ouvert aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour l'adhésion de toutes les autres puissances du monde. Chaque instrument établissant l'adhésion d'une puissance sera déposé à Washington et le traité, immédiatement apries ce dépôt, entrera en vigueur entre la puissance donnant ainsi son adhésion et les autres puissances contractantes.

Il appartiendra au gouvernement des Etats-Unis de fournir à chaque gouvernement désigné dans le préambule et à tout gouvernement qui adhérera ultérieurement au présent traité une copie certifiée conforme dudit traité et de chacun des instruments de ratification ou d'adhésion. Il appartiendra également au gouvernement des Etats-Unis de notifier télégraphiquement auxdits gouvernements chaque instrument de ratification ou d'adhésion immédiatement après dépôt.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent traité établie en langue française et en langue anglaise, les deux textes ayant force égale, et y ont apposé leurs cachets.

Englisch.

The President of the United States of America, the President of the French Republic, His Majesty the King of the Belgians, the President of the Czechoslovac Republic, His Majesty the King of Great Britain, Ireland and the British Dominions beyond the Seas, Emperor of India, the President of the German Reich, His Majesty the King of Italy, His Majesty the Emperor of Japan, the President of the Republic of Poland;

Deeply sensible of their solemn duty to promote the welfare of mankind;

Digitized by Google

Persuaded that the time has come when a frank renunciation of war as an instrument of national policy should be made to the end that the peaceful and friendly relations now existing between their peoples may be perpetuated;

Convinced that all changes in their relations with one another should be sought only by pacific means and be the result of a peaceful and orderly process, and that any signatory power which shall hereafter seek to promote its national interests by resort to war should be denied the benefits furnished by this treaty;

Hopeful that, encouraged by their example, all the other nations of the world will join in this humane endeavor and by adhering to the present treaty as soon as it comes into force bring their peoples within the scope of its beneficent provisions, thus uniting the civilized nations of the world in a common renunciation of war as an instrument of their national policy;

Have decided to conclude a treaty and for that purpose have appointed as their respective plenipotentiaries:

— — — — — — — — — — — — — — —

Who, having communicated to one another their full powers found in good and due form have agreed upon the following articles:

Art. 1 The high contracting parties solemnly declare in the names of their respective peoples that they condemn recourse to war for the solution of international controversies, and renounce it as an instrument of national policy in their relations with one another.

Art. 2 The high contracting parties agree that the settlement or solution of all disputes or conflicts of whatever nature or of whatever origin they may be, which may arise among them, shall never be sought except by pacific means.

Art. 3 The present treaty shall be ratified by the high contracting parties named in the preamble in accordance

Digitized by Google

with their respective constitutional requirements, and shall take effect as between them as soon as all their several instruments of ratification shall have been deposited at Washington.

This treaty shall, when it has come into effect as prescribed in the preceding paragraph, remain open as long as may be necessary for adherence by all the other powers of the world. Every instrument evidencing the adherence of a power shall be deposited at Washington and the treaty shall immediately upon such deposit become effective as between the power thus adhering and the other powers parties hereto.

It shall be the duty of the Government of the United States of America to furnish each Government named in the preamble and every Government subsequently adhering to twis treaty with a certified copy of the treaty and of every instrument of ratification or adherence. It shall also be the duty of the Government of the United States of America telegraphically to notify such Governments immediately upon the deposit with it of each instrument of ratification or adherence.

In faith whereof the respective plenipotentiaries have signed this treaty in the French and English languages, both texts having equal force, and hereunto affix their seals.

Digitized by Google

Deutsch-amerikanischer Vergleichsvertrag und Schiedsgerichtsvertrag.

A. Die Texte.

Am 5. Mai 1928 sind folgende, als Drucksache Nr. 376 am 30. September 1928 vorgelegten Verträge geschlossen:

I. Vergleichsvertrag:

Der Deutsche Reichspräsident und der Präsident der Vereinigten Staaten von Amerika haben in dem Wunsche, die Bande der Freundschaft, die sie miteinander verbinden, zu befestigen und zugleich die Sache des allgemeinen Friedens zu fördern, beschlossen, zu diesem Zwecke einen Vertrag zu schließen, und haben hierfür zu ihren Bevollmächtigten ernannt:

Der Deutsche Reichspräsident

den Deutschen Botschafter in den Vereinigten Staaten von Amerika,

Herrn Dr. *Friedrich von Prittwitz und Gaffron*,

und

Der Präsident der Vereinigten Staaten von Amerika

Herrn *Frank B. Kellogg*,

den Staatssekretär der Vereinigten Staaten von Amerika,

die nach Austausch ihrer in gehöriger Form befundenen beiderseitigen Vollmachten die folgenden Artikel vereinbart und abgeschlossen haben:

Art. I. Alle zwischen der Deutschen Regierung und der Regierung der Vereinigten Staaten von Amerika entstehenden Streitfragen, welcher Natur sie auch immer sein mögen, sollen, wenn sie auf dem gewöhnlichen diplomatischen Wege nicht beigelegt werden konnten und die Hohen Vertragschließenden Parteien nicht die Entscheidung eines zuständigen Gerichts anrufen, zur Untersuchung und zum Bericht einer Ständigen Internationalen Kommission unterbreitet werden,

Digitized by Google

die gemäß dem im nächsten Artikel festgelegten Verfahren gebildet werden soll; die Hohen Vertragschließenden Parteien kommen überein, während der Untersuchung und vor der Erstattung des Berichts nicht den Krieg zu erklären oder die Feindseligkeiten zu eröffnen.

Art. II. Die Internationale Kommission soll aus fünf Mitgliedern bestehen, die wie folgt zu ernennen sind: je ein Mitglied soll durch die Regierung jedes der beiden Länder gewählt werden; je ein weiteres Mitglied soll von jeder Regierung aus einem dritten Lande gewählt werden; das fünfte Mitglied soll auf Grund einer Verständigung beider Regierungen gemeinsam gewählt werden, wobei Einverständnis darüber herrscht, daß dieses Mitglied nicht Angehöriger eines der beiden Länder sein darf. Die durch die Kommission verursachten Kosten sollen von beiden Regierungen zu gleichen Teilen bezahlt werden.

Die Internationale Kommission ist innerhalb von sechs Monaten nach dem Austausch der Ratifikationsurkunden zu diesem Vertrage zu bilden; frei werdende Stellen sind gemäß dem für die ursprüngliche Ernennung maßgebenden Verfahren zu besetzen.

Art. III. Falls es den Hohen Vertragschließenden Parteien nicht gelingt, eine Streitfrage auf diplomatischem Wege beizulegen, und falls sie nicht die Entscheidung eines zuständigen Gerichts anrufen, werden sie die Streitfrage sofort zum Zwecke der Untersuchung und Berichterstattung der Internationalen Kommission unterbreiten. Die Internationale Kommission kann indes auf Grund eines einstimmigen Beschlusses auch von sich aus ihre Dienste zu diesem Zwecke anbieten; sie wird in diesem Falle beide Regierungen benachrichtigen und sie um ihre Unterstützung bei der Untersuchung ersuchen.

Die Hohen Vertragschließenden Parteien werden der Ständigen Internationalen Kommission alle Hilfsmittel und Erleichterungen verschaffen, die für ihre Untersuchung und Berichterstattung erforderlich sind.

Digitized by Google

Der Bericht der Kommission soll innerhalb eines Jahres nach dem Tage fertiggestellt sein, an dem sie die Untersuchung als eingeleitet erklärt hat, es sei denn, daß die Hohen Vertragschließenden Parteien im gegenseitigen Einverständnis die Frist verkürzen oder verlängern. Der Bericht soll in dreifacher Ausfertigung hergestellt werden; je eine Ausfertigung wird jeder Regierung ausgehändigt, die dritte wird von der Kommission für ihre Akten zurückbehalten.

Die Hohen Vertragschließenden Parteien behalten sich das Recht vor, hinsichtlich des Gegenstandes der Streitfrage nach freiem Ermessen zu handeln, sobald der Bericht der Kommission erstattet worden ist.

Art. IV. Dieser Vertrag soll durch den Deutschen Reichspräsidenten gemäß den Vorschriften der deutschen Verfassung und durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika nach Anhörung und mit Zustimmung des Senats ratifiziert werden.

Die Ratifikationsurkunden sollen sobald als möglich in Washington ausgetauscht werden und der Vertrag soll am Tage des Austausches der Ratifikationsurkunden in Kraft treten. Er soll dann fortlaufend in Kraft bleiben, bis er von einer der Hohen Vertragschließenden Parteien der anderen gegenüber schriftlich mit einjähriger Kündigungsfrist aufgelöst wird.

Zu Urkund dessen haben die beiderseitigen Bevollmächtigten diesen Vertrag in doppelter Urschrift in deutscher und in englischer Sprache, wobei beide Texte gleichwertig sind, unterzeichnet und ihre Siegel daruntergesetzt.

Geschehen in Washington am fünften Tag des Mais im Jahre eintausendneunhundertachtundzwanzig.

II. Schiedsgerichtsvertrag:

Der Deutsche Reichspräsident und der Präsident der Vereinigten Staaten von Amerika

entschlossen, soweit es in ihrer Macht liegt, jede Unterbrechung der jetzt glücklicherweise zwischen den beiden Nationen bestehenden friedlichen Beziehungen zu verhindern,

Digitized by Google

von dem Wunsche erfüllt, ihr Bekenntnis zu der Politik zu erneuern, alle für ein Rechtsverfahren geeigneten Meinungsverschiedenheiten, die etwa zwischen ihnen entstehen sollten, einer unparteiischen Entscheidung zu unterwerfen,

in dem Bestreben, durch ihr Beispiel nicht nur zum Ausdruck zu bringen, daß sie den Krieg als Werkzeug der nationalen Politik in ihren gegenseitigen Beziehungen verurteilen, sondern auch den Eintritt des Zeitpunkts zu beschleunigen, in welchem der Abschluß internationaler Übereinkommen zur friedlichen Regelung internationaler Streitfragen für immer die Möglichkeit eines Krieges zwischen irgendwelchen Mächten der Welt beseitigen wird,

haben beschlossen, einen Schiedsgerichtsvertrag zu schließen und haben zu diesem Zwecke zu ihren Bevollmächtigten ernannt:

Der Deutsche Reichspräsident

den Deutschen Botschafter in den Vereinigten Staaten von Amerika,

Herrn Dr. *Friedrich von Prittwitz und Gaffron*,

und

Der Präsident der Vereinigten Staaten von Amerika

Herrn *Frank B. Kellogg*,

den Staatssekretär der Vereinigten Staaten von Amerika,

die nach Austausch ihrer in guter und gehöriger Form befundenen Vollmachten die folgenden Artikel vereinbart haben:

Art. I. Alle in internationalen Angelegenheiten zwischen den Hohen Vertragschließenden Parteien entstehenden Streitigkeiten, bei welchen die eine Partei gegenüber der anderen auf Grund eines Vertrags oder auf anderer Grundlage ein Recht in Anspruch nimmt, sollen, sofern sie nicht auf diplomatischem Wege geregelt werden konnten, sofern sie auch durch Anrufung einer dafür vorgesehenen Vergleichskommission nicht geregelt worden sind und sofern sie nach den Grund-

Digitized by Google

sätzen von Recht und Billigkeit entscheidbar und somit ihrer Natur nach für ein Rechtsverfahren geeignet sind, auf Grund einer in jedem Einzelfall durch eine besondere Vereinbarung zu treffenden Entscheidung dem durch das Abkommen vom 18. Oktober 1907 eingesetzten Ständigen Schiedshof im Haag oder einem anderen Gericht vorgelegt werden; die besondere Vereinbarung soll nötigenfalls die Bildung dieses Gerichts regeln, seine Befugnisse bestimmen, den Streitpunkt oder die Streitpunkte bezeichnen und die zu entscheidende Frage festsetzen.

Die besondere Vereinbarung soll in jedem Falle auf Seiten Deutschlands gemäß den Vorschriften seiner Verfassung, auf Seiten der Vereinigten Staaten von Amerika durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika nach Anhörung und mit Zustimmung des Senats geschlossen werden.

Art. II. Eine Berufung auf die Bestimmungen dieses Vertrages ist ausgeschlossen bei allen Streitfragen, deren Gegenstand

a) unter die einheimische Gerichtsbarkeit einer der Hohen Vertragschließenden Parteien fällt,
b) in die Interessen dritter Parteien eingreift,
c) auf der Aufrechterhaltung der gewöhnlich als Monroe-Doktrin bezeichneten herkömmlichen Haltung der Vereinigten Staaten in amerikanischen Fragen beruht oder in die Aufrechterhaltung dieser Doktrin eingreift,
d) auf der Beobachtung der Deutschland nach der Völkerbundssatzung obliegenden Verpflichtungen beruht oder in die Beobachtung dieser Verpflichtungen eingreift.

Art. III. Dieser Vertrag soll durch den Deutschen Reichspräsidenten gemäß den Vorschriften der deutschen Verfassung und durch den Präsidenten der Vereinigten Staaten von Amerika nach Anhörung und mit Zustimmung des Senats ratifiziert werden.

Die Ratifikationsurkunden sollen sobald als möglich in Washington ausgetauscht werden, und der Vertrag soll am

Digitized by Google

Tage des Austausches der Ratifikationsurkunden in Kraft treten. Er soll dann fortlaufend in Kraft bleiben, bis er von einer der Hohen Vertragschließenden Parteien der anderen gegenüber schriftlich mit einjähriger Kündigungsfrist aufgelöst wird.

Zu Urkund dessen haben die beiderseitigen Bevollmächtigten diesen Vertrag in doppelter Urschrift in deutscher und in englischer Sprache, wobei beide Texte gleichwertig sind, unterzeichnet und ihre Siegel daruntergesetzt.

Geschehen in Washington am fünften Tage des Mais im Jahre eintausendneunhundertachtundzwanzig.

B. Denkschrift.

Diese Vertragstexte sind dem Reichstag mit folgender Denkschrift vorgelegt:

I. Allgemeine Bemerkungen.

Die beiden mit den Vereinigten Staaten von Amerika abgeschlossenen Verträge entsprechen in ihren Grundzügen den zwischen Deutschland und europäischen Mächten bestehenden Schiedsgerichts- und Vergleichsverträgen. Die Verträge enthalten indes weniger Einzelbestimmungen als die übrigen deutschen Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge. Auch ist die äußere Trennung des Vergleichsvertrags von dem Schiedsgerichtsvertrage, wie sie in den Vereinigten Staaten vor dem Kriege ausnahmslos üblich war, aufrechterhalten worden. Trotz dieser äußeren Trennung bilden beide Verträge sachlich eine Einheit. Im Gegensatz zu den amerikanischen Vorkriegsverträgen ist das Vergleichsverfahren für Streitigkeiten jeder Art, also auch für Rechtsstreitigkeiten, vorgesehen. Der umfassende Vergleichsvertrag findet seine Ergänzung in dem Schiedsvertrage, der für Rechtsstreitigkeiten, wenn auf anderem Wege eine Verständigung nicht erzielt werden kann, die Lösung durch eine für die Parteien verbindliche Entscheidung eines Schiedsgerichts vorsieht.

Digitized by Google

II. Besondere Bemerkungen.

1. Der Vergleichsvertrag

Nach Art. I können alle Streitfragen irgendwelcher Art, die zwischen den beiden Regierungen entstehen könnten, einer ständigen internationalen Kommission zur Untersuchung und zum Bericht unterbreitet werden. Diese Kommission hat die gleiche Stellung wie der Ständige Vergleichsrat oder die Ständige Vergleichskommission der sonstigen deutschen Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge mit der Maßgabe, daß ihre Zuständigkeit sich ohne weiteres auch auf Rechtsstreitigkeiten erstreckt. Andererseits bleibt es bei Rechtsstreitigkeiten, wie aus Art. I des Schiedsgerichtsvertrags hervorgeht, jeder Partei unbenommen, jederzeit, auch ohne die Äußerung der Vergleichskommission abzuwarten, die sofortige Herbeiführung einer schiedsgerichtlichen Entscheidung zu betreiben. In Art. I des Vergleichsvertrags ist ferner eine ausdrückliche Verpflichtung der Parteien vorgesehen, vor der Erstattung des Berichts der Kommission nicht den Krieg zu erklären oder die Feindseligkeiten zu eröffnen.

In Art. II wird die Bildung der fünfgliedrigen Vergleichskommission im wesentlichen übereinstimmend mit Art. 14 des deutsch-schwedischen Schiedsgerichts- und Vergleichsvertrags (Reichgesetzbl. 1925, Teil II, S. 863) und mit Art. 13 des deutsch-dänischen Schiedsgerichts- und Vergleichsvertrags (Reichsgesetzbl. 1927, Teil II, S. 40) in der Form geregelt, daß jede Partei zwei Mitglieder zu ernennen hat, von denen sie eins aus ihren eigenen Staatsangehörigen wählen darf. Nur das fünfte Mitglied wird auf Grund einer Verständigung beider Regierungen gemeinsam bestimmt. Dieses Mitglied, dem der Vorsitz zufällt, darf natürlich ebenfalls nicht Angehöriger einer der beiden Parteien sein.

Nach Art. III kann die Vergleichskommission, die regelmäßig nur auf Anrufung einer Partei in Tätigkeit treten wird, auf Grund eines einstimmigen Beschlusses, also nur mit Einwilligung der nationalen Mitglieder, auch von sich aus den Parteien ihre Dienste anbieten.

Digitized by Google

Der Bericht der Vergleichskommission ist innerhalb eines Jahres zu erstatten. Die Parteien können aber eine andere Frist vereinbaren, haben es also in der Hand, bei einfacheren Tatbeständen die Frist wesentlich abzukürzen. Dem Wesen des Vergleichsverfahrens entsprechend, hat der Bericht der Kommission nicht den Charakter einer die Parteien bindenden Entscheidung.

Art. IV sieht vor, daß der Vertrag auf unbestimmte Zeit geschlossen wird, aber von jeder der Parteien jederzeit mit einjähriger Frist gekündigt werden kann. Der Artikel enthält ferner die Ratifikationsklausel. Die auf amerikanischer Seite ausdrücklich vorgesehene Zustimmung des Senats zur Ratifizierung der Verträge ist inzwischen erfolgt.

2. Der Schiedsgerichtsvertrag

In Art. I ist der Begriff der Rechtsstreitigkeiten unter Verwendung der in den Vereinigten Staaten gebräuchlichen Terminologie in der Form umgrenzt worden, daß es sich um Streitigkeiten handeln muß, bei denen eine Partei ein Recht in Anspruch nimmt und die nach den Grundsätzen von Recht und Billigkeit entscheidbar und somit ihrer Natur nach für ein Rechtsverfahren geeignet sind. Praktisch dürfte zwischen der hier gewählten Formulierung und der Begriffsbestimmung der Rechtsstreitigkeiten in den sonstigen deutschen Schiedsgerichtsverträgen kein Unterschied bestehen.

Im übrigen ist, wiederum in Übereinstimmung mit den sonstigen deutschen Schiedsgerichtsverträgen, vorgesehen, daß in jedem einzelnen praktischen Streitfalle eine besondere Vereinbarung über die schiedsgerichtliche Erledigung des Falles zu treffen ist, in der die Einzelheiten über die Bildung des Gerichts, seine Befugnisse usw. anzugeben sind. Eine Besonderheit ist lediglich, daß diese Vereinbarung auf amerikanischer Seite, entsprechend einer zwingenden Vorschrift der amerikanischen Verfassung, dem Senat zur Zustimmung vorgelegt werden muß, ein Vorbehalt, der auch in alle sonstigen bisher von der Regierung der Vereinigten Staaten mit anderen Mächten geschlossenen Schiedsverträge aufgenommen worden ist.

Digitized by Google

Als Schiedsgericht ist in erster Linie der Ständige Schiedshof im Haag vorgesehen worden, doch kann auch ein anderes Gericht vereinbart werden. Der Ständige Internationale Gerichtshof konnte als Schiedsgericht nicht allgemein vereinbart werden, da die Vereinigten Staaten ihm bisher nicht beigetreten sind.

In Art. II werden vier bestimmte Gruppen von Streitfragen von der schiedsgerichtlichen Entscheidung ausgenommen. Die erste Ausnahme betrifft alle Streitfragen, die unter die einheimische Gerichtsbarkeit einer Partei fallen. Diese Ausnahme ist dahin zu verstehen, daß sie nur dann Platz greift, wenn die nationale Gerichtsbarkeit nach Völkerrecht maßgebend ist, d. h. wenn das Völkererecht die Entscheidung einer Frage der nationalen Gerichtsbarkeit überläßt. Die Ausnahme gibt demnach nur einen selbstverständlichen Grundsatz wieder. Auch die zweite, den sonstigen Verträgen Deutschlands nicht bekannte Ausnahme, wonach Streitfragen von der Schiedsgerichtsbarkeit ausgeschlossen sind, die in die Interessen dritter Parteien eingreifen, stellt praktisch keine besondere Neuerung dar. Einerseits versteht es sich von selbst, daß die Entscheidungen des in einem zweiseitigen Vertrage vorgesehenen Schiedsgerichts nur zwischen den Parteien Recht schaffen können; andererseits wird es in der Regel möglich sein, die dem Schiedsgericht zur Entscheidung vorzulegende Streitfrage so zu formulieren, daß die Interessen dritter Parteien durch das Verfahren und die Entscheidung nicht berührt werden. Die dritte Ausnahme trägt der auch in Art. 21 der Völkerbundssatzung berücksichtigten Monroe-Doktrin der Vereinigten Staaten Rechnung. Die vierte enthält endlich einen entsprechenden Vorbehalt für die Verpflichtungen Deutschlands aus der Völkerbundssatzung.

In Art. III werden die Fragen der Inkraftsetzung und Dauer des Vertrages in Übereinstimmung mit den unter 1 erwähnten Bestimmungen des Vergleichsvertrags geregelt.

Digitized by Google

Berichte über Kongresse, Konferenzen, Gesellschaften, Institute.

1. Interparlamentarische Union.

Der vom 23. — 28. August 1928 in Berlin stattgehabte 25. Kongreß der Interparlamentarischen Union hat in der Plenarversammlung folgende Deklaration über die Rechte und Pflichten der Staaten*) angenommen:

1. Für die Beziehungen zwischen Staaten gelten dieselben Grundsätze von Recht und Moral wie für die Beziehungen zwischen Einzelpersonen.

2. Alle Staaten sind unter sich solidarisch und bilden eine tatsächliche und rechtliche Gemeinschaft.

3. Alle Mitglieder der Staatengemeinschaft sind vor dem Recht gleich. Jeder Staat besitzt in der Gemeinschaft nur die Rechte, die ihm durch das Völkerrecht eingeräumt werden.

4. Die Verträge sind für die Staaten Gesetz. Es ist ihre unumgängliche Pflicht, sie einzuhalten.

Ein Vertrag kann nur mit Zustimmung der beteiligten Staaten oder gemäß internationalem Recht aufgehoben oder abgeändert werden.

5. Alle Streitigkeiten zwischen Staaten, die nicht gütlich beigelegt werden können, müssen in einem gerichtlichen Verfahren (Schlichtung, Schiedsspruch oder Gerichtsurteil) erledigt werden. Jeder Staat muß ein ergangenes Urteil in guten Treuen ausführen.

6. Die Staaten haben nicht das Recht, zur Selbsthilfe zu greifen. Jeder bewaffnete Angriff stellt ein Verbrechen dar.

---

*) Als Vorgänge dieser Deklaration kommen in Vergleich die amerikanische Deklaration vom 6. I. 1916, die französische vom 11. XI. 1919, der dem Institut de Droit International in Rom am 8. X. 1921 mitgeteilte Entwurf. Diese Entwürfe sind mitgeteilt in dieser Zeitschrift Bd. XXX, S. 276–277.

Digitized by Google

Die verantwortlichen Einzelpersonen werden nach internationalen Normen belangt.

7. Ein mit bewaffneter Gewalt angegriffener Staat befindet sich in Notwehr; die Gesamtheit der übrigen Staaten ist verpflichtet, ihm beizustehen. Diese Beistandspflicht besteht ebenfalls bei Nichtachtung oder Verletzung anerkannter Rechte.

8. Die Unabhängigkeit jedes Staates ist unverletzlich; es gibt kein Eroberungsrecht.

9. Die Völker haben das unveräußerliche und unverjährbare Recht, frei über sich selbst zu verfügen.

Territoriale Verschiebungen können nur gemäß internationalem Recht stattfinden.

10. Die Staaten sollen die Völker, die eine anders geartete Zivilisation haben und ihrem Schutze unterstellt sind, nicht für ihren eigenen Vorteil ausbeuten. Sie haben vielmehr die Aufgabe, zusammenzuwirken, um den wirtschaftlichen, moralischen und intellektuellen Stand dieser Völker zu heben, damit sie möglichst bald in die Staatengemeinschaft aufgenommen werden können. Die wirtschaftliche und gewerbliche Betätigung in den von den genannten Völkern bewohnten Gebieten soll den Staatsangehörigen aller Staaten erlaubt sein.

11. Die Staaten sollen auf allen Gebieten menschlicher Tätigkeit zusammenwirken, besonders aber auf denen, die auf die Förderung des Gesamtwohls gerichtet sind.

Die Völkergemeinschaft soll jedem ihrer Glieder die unbedingt notwendigen wirtschaftlichen Voraussetzungen zu ihrer Existenz und ihrer Entwicklung gewährleisten.

12. Es soll in allen Staaten jedem Bürger, ohne Unterschied der Religion, der Rasse oder der Nationalität, das Recht auf die freie Entwicklung seiner kulturellen Eigenart zuerkannt werden.

13. Die Staaten sind verpflichtet, allen Bewohnern ihres Gebietes ohne Unterschied der Rasse, der Nationalität, des

Digitized by Google

Alters oder Geschlechtes und ohne Rücksicht auf Glaubensbekenntnisse, philosophische und soziale Überzeugungen dieselben Rechte wie den eigenen Staatsangehörigen zu gewähren, mit Ausnahme aller oder gewisser politischer Rechte.

14. Die Mitglieder der Staatengemeinschaft sollen geistig und körperlich Arbeitenden ihre Menschenwürde, ihr Recht auf Arbeit, auf Ruhe und Mußestunden und ein angemessenes Entgelt für ihre Arbeit garantieren.

2. International Law Association.

Das Plenum der in Wien 1926 stattgehabten Konferenz der International Law Association hat außer den in dieser Zeitschrift Bd. 37, Seite 404 ff. mitgeteilten Entwürfen, folgenden Entwurf einer internationalen Uebereinkunft zur Vereinheitlichung des internationalen Privatrechts der Kauf-, Werk- und Dienstverträge beschlossen, welcher nachstehend in der vom Plenum sanktionierten deutschen Uebersetzung mitgeteilt wird.

Entwurf eines Internationalen Abkommens zur Vereinheitlichung verschiedener Regeln des internationalen Privatrechts.

Das auf Kaufverträge, Werkverträge und Dienstverträge anzuwendende territoriale Recht (d. h. ausschließlich das Landesrecht) ist nach den Vorschriften dieses Abkommens zu bestimmen, es sei denn, daß nach den betreffenden Verträgen selbst oder auf andere Weise einwandfrei feststeht, daß die Parteien sich dahin geeinigt haben, daß das oben erwähnte territoriale Recht nicht Anwendung finden soll, wobei die Beweislast für eine solche Behauptung diejenige Partei trifft, die sich hierauf beruft.

Die Anwendung der Bestimmungen dieses Abkommens können die Gerichte eines Landes ablehnen, soweit es sich um die Geschäftsfähigkeit der Parteien oder um die Form des Vertrages handelt, oder die Rücksicht auf öffentliche Interessen, oder sonstige Gründe, die Nichtanwendung dieses Abkommens rechtfertigen.

Digitized by Google

I. Kaufverträge.

A. Kaufverträge über Liegenschaften.

Das für Kaufverträge über Liegenschaften anzuwendende Recht ist das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem der Gegenstand des Kaufvertrages belegen ist. Das territoriale Recht dieses Landes hat zugleich darüber zu entscheiden, ob der Gegenstand des Kaufvertrages als Liegenschaft anzusehen ist.

B. Verkauf von beweglichen Sachen.

(a) Das anzuwendende Recht ist das Recht des Verkäufers. Für die Zwecke dieses Abkommens ist das Recht des Verkäufers folgendermaßen zu bestimmen:

1. Ist der Verkauf durch eine Einzelperson im Betriebe ihres Handelsgewerbes oder von einer Firma oder Gesellschaft mit oder ohne eigene juristische Persönlichkeit abgeschlossen, so ist das Recht des Verkäufers das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem zur Zeit des Vertragsabschlusses die gewerbliche Niederlassung, welche den Vertrag abschließt, belegen ist, einerlei, ob diese die Hauptniederlassung oder eine Zweigniederlassung ist.

2. Falls der Verkauf durch eine Einzelperson außerhalb des von ihr betriebenen Handelsgewerbes erfolgt ist, ist das Recht des Käufers das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem dieser seinen gewöhnlichen Aufenthalt zur Zeit des Vertragsabschlusses hatte.

(b) Das Recht des Käufers, das nach den gleichen Grundsätzen zu bestimmen ist, wie dieses oben unter B. (a) 1 und 2 für das Recht des Verkäufers geschehen ist, findet indessen in folgenden Fällen Anwendung:

1. Falls der Verkäufer oder sein Agent oder Vertreter den Vertrag während eines Besuches im Lande des Käufers abschließt.

2. In denjenigen Fällen, in denen der Agent oder Vertreter des Verkäufers seine Haupt- oder Zweigniederlassung, welche den Vertrag abschließt, in dem Lande des Käufers hat und er den Vertrag im eigenen Namen abschließt.

Digitized by Google

3. In denjenigen Fällen, in denen der Agent oder Vertreter des Verkäufers seine Haupt- oder Zweigniederlassung, welche den Vertrag abschließt, in dem Lande des Käufers hat und der Gegenstand des Kaufvertrages zur Zeit des Vertragsabschlusses im Lande des Käufers belegen ist.

Als Land des Käufers ist für die Zwecke dieses Abkommens dasjenige Land anzusehen, in dem die Haupt- oder Zweigniederlassung des Käufers, welcher den Vertrag abschließt, zur Zeit des Vertragsabschlusses belegen ist, oder falls der Kauf durch eine Einzelperson außerhalb des Betriebes ihres Handelsgewerbes abgeschlossen ist, dasjenige Land, in dem die letztere zu diesem Zeitpunkt ihren gewöhnlichen Aufenthalt hat.

(c) Bei nachstehenden Kaufverträgen sind die folgenden Vorschriften anzuwenden:

1. Das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem der Vertrag abgeschlossen ist, ist bei solchen Kaufverträgen anzuwenden, die an einer Börse, auf einer Messe, im Wege einer Versteigerung oder in Veranlassung einer gerichtlichen Anordnung oder im Wege der Zwangsvollstreckung erfolgen.

2. Bei einem Verkauf von Schiffen jeder Art oder von Flugzeugen, welche eingetragen sind, ist das anzuwendende Recht das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem das betreffende Schiff oder Flugzeug eingetragen ist.

Die Vorschriften über den Verkauf beweglicher Sachen finden für den Zweck dieses Abkommens auch auf diejenigen Verträge Anwendung, bei denen die Vertragspartei, welche das Werk herzustellen hat, das hierfür erforderliche Material liefert.

II. Werkverträge und Dienstverträge

Das anzuwendende Recht ist das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem das Werk oder die Dienste auszuführen sind.

Das territoriale Recht derjenigen Partei, von der das Werk oder die Dienste auszuführen sind, ist indessen in fol-

Digitized by Google

genden Fällen anzuwenden, wobei dieses Recht im Sinne der unter B. (a) 1 und 2 zur Bestimmung des Rechts des Verkäufers niedergelegten Grundsätze festzustellen ist:

1. In denen der Vertrag keine Bestimmung darüber enthält, wo das Werk oder die Dienste ausgeführt werden sollen.

2. In denen das Werk oder die Dienste in der Hauptsache nicht in ein und demselben Land ausgeführt werden sollen.

Obige Regeln sind auf Beförderungsverträge aller Art oder auf die Anstellungsverträge von Besatzungen von Schiffen und Flugzeugen nicht anwendbar.

III. Kauf- und Werkverträge.

Sind die auf Grund eines der vorbezeichneten Verträge gelieferten Waren oder Werke von dem Empfänger zu untersuchen, so ist das territoriale Recht desjenigen Landes, in dem diese Untersuchung stattzufinden hat, maßgebend:

1. Für die Art und Weise der Untersuchung.

2. Für die Art und Weise, in der die Anzeige von Mängeln der Ware oder irgendeiner anderen Vertragsverletzung zu erfolgen hat.

3. Für die Art und Weise, in der die Anzeige von der Zurückweisung der Waren oder etwaige Vorbehalte bei ihrer Annahme zu erfolgen haben.

4. Für die Zeit, innerhalb derer die Untersuchung der Waren oder Werke oder die in Nummer 2 und 3 behandelten Anzeigen zu bewirken ist.

5. Für die Verpflichtungen und Rechte, die sich für die zurückweisende Partei hinsichtlich der weiteren Behandlung der Waren oder Werke ergeben.

IV. Insoweit Schiedsrichter ihre Entscheidung nach dem für den betreffenden Vertrag maßgebenden Recht zu fällen haben, sind von ihnen die Bestimmungen dieses Abkommens anzuwenden.

Digitized by Google

Literaturberichte.

I. Zeitschriftenschau.

[Verzeichnis der in Zeitschriften jüngst veröffentlichten internationalrechtlichen, rechtsvergleichenden, auslandsrechtlichen Abhandlungen.]

A. Deutsche Zeitschriften.

Archiv des öffentlichen Rechts. 1927. XIII, 3. Über die verschiedenen Gestaltungen des parlamentarischen Regierungssystems II. Zugleich eine Kritik der Lehre vom echten Parlamentarismus *(Scheuner)*. — Das evangelische Konkordat *(Liermann)*. — 1928. XIV, 1—3. Gesetzliche Vorschriften gegen die Auswüchse des Wahlkampfes. Vorbilder aus der amerikanischen und englischen Gesetzgebung *(Häntzschel)*.

Bank-Archiv. 1927. 1928. XXVII, 3—22, XXVIII, 1—2. Auslandsanleihen und Reparationen *(Spangenberg)*. — Die Dollaranleihe Polens *(Cremer)*. — Bemerkungen über den Zusammenhang von Reparationen, Auslandsanleihen, Währungs- und Konjunktur-Politik *(Simon)*. — Über internationale Finanzbelastungsvergleiche *(Mischke)*. — Polens Geld- und Kreditpolitik *(Kulscheuski)*. — Neuordnung des Geldwesens und gesetzliche Bestimmungen für die Banken in Italien *(Bianchini)*. — Das amerikanische Freigabegesetz *(Simon)*. — Die Ausdehnung des Bankkredites in den Vereinigten Staaten im Jahre 1927 *(Herrmann)*. — Die Währungsreformen in den Balkanstaaten Griechenland-Rumänien-Jugoslavien-Bulgarien *(Kerschagl)*. — The Mythology of Reparations *(Urbig)*. — Die Völkerbundsanleihen *(Reißner)*. — Zur Ordnung der Währung und der Staatsfinanzen in Frankreich *(Bergmann)*. — Abrechnung zwischen Bankier und Kunden über Londoner Vorkriegsdepots *(Boesebeck)*. — Die unsichtbaren Posten der amerikanischen Zahlungsbilanz *(Heichen)*. — Der Optimismus der Reparationsagenten *(Spangenberg)*. — Eine neue Form des amerikanischen Konsumtiv-Kredites *(Arzet)*.

Digitized by Google

Blätter für Internationales Privatrecht (Leipziger Zeitschrift für deutsches Recht). 1928. III, 3—10. Der Rechtsschutz Deutscher vor französischen Gerichten *(Richter)*. — Die neuen Prozeßrechtsabkommen Deutschlands mit Frankreich und Portugal *(Hugo Kaufmann)*. — Der deutsch-bulgarische Vertrag über den Rechtsverkehr *(Lutterloh)*. — Der gegenwärtige Stand des internationalen Privatrechts in Ungarn *(Meszlény)*. — Eine internationale Konvention für öffentliche Anleihen *(v. Hofmannsthal)*. — La nuova pratica italiana per gli check su estero *(Mossa)*. — Das englische Scheckrecht *(Oppenheimer)*. — Die Reform des französischen Eheschließungsrechts *(Rost)*. — Internationale Schiedsgerichte und Dawesplan *(Richter)*. — Die Fähigkeit zum Abschluß von Verträgen nach englischem Recht *(Stock)*. — Die familienrechtliche Stellung des natürlichen Kindes in den russischen Rechtsgebieten der Randstaaten und Rumäniens *(Kauschansky)*. — Das ukrainische und weißrussische Eherecht und das interterritoriale Eherecht der Sowjetunion *(Rabinowitsch)*. — Die Möglichkeit und Bedeutung einer allgemeinen Rechtslehre für das internationale Recht *(Richter)*. — Das neue russische Familienrecht *(Rabinowitsch)*. — Aus der rumänischen Konkursordnung *(Schwamm)*. — Zur Auslegung des deutsch-österreichischen Rechtshilfevertrages *(Chone)*. — Das neue polnische Aktiengesellschaftsrecht *(L. Wertheimer)*. — Das Exterritorialitätsproblem in China *(Engelmann)*.

Deutsche Juristenzeitung. 1928. XXXIII, 6 bis 20. Das Eigentumsrecht an den früheren deutschen Kolonien *(Hennig)*. — Autonomismus und Autonomistenverfolgung in Elsaß-Lothringen *(Schwalb)*. — Zur Frage der Rechtsgleichheit in Südtirol *(Reut-Nicolussi)*. — Der Schutz des Privateigentums im Völkerrecht der Nachkriegszeit *(Loewenfeld)*. — Neue Gesetzbestimmungen im ungarischen Strafrecht *(Auer)*. — Das Genfer Abkommen über die Vollstreckung von Schiedssprüchen vom 26. September 1927 *(Volkmar)*. — Die österreichische Handelsgesetznovelle, ein Musterbeispiel der Rechtsangleichung *(Engel)*. — Die Entwicklungskrise des

Digitized by Google

Minderheitenrechts *(Junckerstorff)*. — Die Ergebnisse der 6. Haager Privatrechtskonferenz *(Volkmar)*. — Versöhnung — nicht Verbitterung! (Der Miss Cavell-Film) *(de Louter)*. — Der Ausgang des elsaß-lothringischen Autonomistenprozesses *(Schwalb)*. — Der neue Entwurf des Zivilgesetzbuches für Ungarn *(v. Szladits)*. — Das neue französische Nationalitätsgesetz im Rahmen der Gesamtpolitik Frankreichs *(Schwalb)*. — Das Küstenmeer im Völkerrecht *(Coester)*.

Europäische Gespräche. 1928. VI, 3—9. Entstehung des Tschechoslowakischen Staates nach Benesch's Memoiren *(Silberstein)*. — Der Ursprung des Mandatssystems *(Hunter Miller)*. — Sowjetrußland und Europa *(Cleinow)* — Deutschland und der Waffenhandel nach China. — Panamerikanismus *(Vagts)*. — Islands Selbständigkeit *(Gretor)*. — Zur Entwicklung der Beziehungen zwischen römischer Kirche und italienischem Staate *(Gravina)*. — Deutsche Außenpolitik *(v. Rheinbaben)*. — Der Dreifrontenkampf des jugoslavischen Nationalausschusses *(Silberstein)*. — Le Pacte Kellogg vu de Genève *(Rappard)*. — The Kellogg Pact in England *(Trevelyan)*. — A propos du Pacte Kellogg *(d'Ormesson)*. — Der 18. Juli 1928 *(Mendelssohn Bartholdy)*. — Die kleine Entente und Ungarn *(Gratz)*. — Das Verhältnis der Außen- zur Innenpolitik in Südslavien *(Rappaport)*.

Die Friedenswarte. 1927. XXVII, 11—12. Völkerrecht und Krieg *(Herz)*. — Die Universalität des Völkerbundes *(Borel)*. — Völkerbund und geistige Zusammenarbeit *(Schücking)*. — Der Kampf um die Menschenrechte *(Großmann)*. — 1928. XXVIII, 1—11. Der Kampf um den Ständigen Schiedshof auf der ersten Haager Friedenskonferenz *(Wehberg)*. — Der Kernpunkt des Sicherheitsproblems *(Wehberg)*. — Die vermeintliche Hauptlücke der Locarno-Verträge *(Rauchberg)*. — Die allgemeinen Rechtsgrundsätze im Völkerrecht *(Verdroß)*. — Minderheitenrecht und Grenzberichtigung *(Wehberg)*. — Das Selbstbestimmungsrecht und die Loyalität der Minderheiten *(Skala)*. — Völkergemeinschaft und Verfassung des deutschen Volksstaates *(Kaufmann)*. — Amerika und der Weltgerichtshof *(Harder)*. — Internationale

Digitized by Google

innersoziale Friedensbewahrung und die internationale Arbeiterorganisation *(Métall)*. — Die XXV. Interparlamentarische Konferenz. — Die II. internationale Tagung der Kriegsdienstgegner *(Treuenfels)*. — Die Stockholmer Tagung des Völkerrechtsinstituts *(Wehberg)*.

Hanseatische Rechts- und Gerichtszeitschrift. 1928. XI, 1—10. Ordentliche Gerichte und Schiedsgerichte *(Nord)*. — Russenforderungen und Kriegsschädenschlußgesetz *(Haage)*. — Seerückversicherungsverträge deutscher Versicherungsgesellschaften mit englischen Rückversicherern und ihre Richtigkeit auf Grund des englischen Stempelgesetzes *(Möring)*. — Die Arbeiten des Cif-Ausschusses der International Law Association *(Sieveking)*. — Die Haftung für Verbindlichkeiten früherer russischer Firmen *(Lifschütz)*. — Das Verhältnis der York-Antwerpener Regeln 1924 zu den Landesrechten *(Heuer)*.

Juristische Wochenschrift. 1927. LVI, 45—53. Die Ehescheidung der Staatenlosen *(Rosenberg)*. — Strafrechtseinheit zwischen Deutschland und Österreich *(Kahl)*. — 1928. LVII, 1—27. Die Aufwertung im internationalen Privatrecht *(Neumeyer)*. — Das Recht des Kaufs im Auslande *(Stulz)*. — Die familienrechtlichen Beschlüsse der 6 .Haager Konferenz über internationales Privatrecht *(Volkmar)*. — Das neue Eherecht der Sovjetrepubliken im internationalen Verkehr *(Freund)*. — Der 1918 vertriebene elsaß-lothringische Richter. Das Reichsgesetz vom 11. Januar 1922 und der Personalabbau *(Jahrreiß)*. — Römische Konferenz zur Revision der revidierten Berner Union *(v. Harrant)*. — Die Freigabe des deutschen Eigentums in Amerika *(Großmann)*. — Die rechtlichen Grundlagen des ungarisch-rumänischen Optantenstreits *(E. Loewenfeld, Andru)*.

Marine-Rundschau. 1928. XXXIII, 3—7. China als Küstenland des Stillen Ozeans *(Moßdorf)*. — Mare liberum und Mare nostrum *(Hennig)*.

Wirtschaftsdienst. 1928. XIII, 9—35. Internationale Regelung der Ausstellungen und Messen *(Haeverecke)*. — Deutsch-russische Wirtschaftsverhandlungen *(Cleinow)*. —

Digitized by Google

Das amerikanische Freigabegesetz *(Kiesselbach)*. — Die Beratungsstelle für Auslandskredite *(Norden)*. — Der Außenhandel mit dem Osten und Südosten I. — Dawesplan und interalliierte Schulden *(Warburg)*. — Der Außenhandel mit dem Osten und Südosten II. — Liquidationserlöse und Dawes-Annuitäten *(Schoch)*. — Rationalisierung der österreichischen Industrie. — Die Vereinheitlichung des Notenumlaufs in England *(Keynes)*. — Grundlagen für die deutsch-ungarischen Wirtschaftsverhandlungen — Die Wirtschaftsorganisation des Völkerbundes. — Die britische Wirtschaftsenquete *(Landmann)*. — Haager Schiedsspruch und Dawesplan *(Mendelssohn-Bartholdy)*. — Die anglo-amerikanische Chemie-Kombination. — Frankreich und die Rheinschiffahrt *(Hennig)*. — Die Reparationsberichte. — Die Ursachen des amerikanischen Wohlstandes *(Angell)*. — Kellogg-Pakt und Weltwirtschaftsfrieden *(Mendelssohn Bartholdy)*. — Die Dollarinvestitionen in Lateinamerika *(Max)*. — Fragen der Investment Trusts *(Drummond-Fraser)*. — Afrikas Stellung als Absatzgebiet *(Weisflog)*.

Zeitschrift für ausländisches und internationales Privatrecht. 1928. I, 1—2. Rechtsvergleichung und internationale Rechtsprechung *(Rabel)*. — Die Neuordnung des schwedischen Erbrechts *(Pappenheim)*. — Der heutige Stand der Bestrebungen zur Vereinheitlichung des Wechselrechts *(v. Flotow)*. — Der holländische Entwurf eines Tarifvertraggesetzes von 1926 *(Nipperdey)*.

Zeitschrift für das gesamte Handelsrecht und Konkursrecht. 1927. 1928. Bd. 91, 1—4; 92, 1—2. Der Minderheitsvertreter im Gläubigerausschuß (nach österreichischem Konkursrecht) *(Meister)*. — Englische Entscheidungen *(Inhülsen)*. — Stellvertretung im Ausgleichsverfahren (nach österreichischem Recht) *(Meister)*.

Zeitschrift für öffentliches Recht. 1928. VII, 2. Völkerrechtskodifikation *(Strupp)*. — Zur Lehre vom Staatszweck *(Menzel)*. — Das Fundamentalproblem der Wissenschaft vom Staate *(Held)*. — Die schweizerische Neutrali-

Digitized by Google

tät und Artikel 16 der Völkerbundssatzung *(Guggenheim)*. — Zur Lehre von der Bundesexekution *(Weinschel)*.

Zeitschrift für Politik. 1927. VII, 4—8. Demokratie in Amerika *(Ephrussi)*. — La Follette und die Wisconsin-Idee *(Voegelin)*. — Die Genfer Demokratie vor Rousseau *(Ritterbusch)*. — Die englische Politik beim Ausbruch des Weltkrieges *(Brandenburg)*. — Die Zukunft des Fascismus *(Grabowsky)*. — Die tschechoslowakische Verwaltungsreform *(Rauchberg)*. — Englandhaß und Weltpolitik *(Kehr)*. — Japan in China *(Otte)*. — Das französische Kolonialreich in Afrika *(Hagemann)*. — Das islamische Gebiet als Brücke. — Die verkehrsgeographischen Probleme der Orientpolitik *(Kohn)*. — Politik und Wirtschaft der baltischen Länder, unter besonderer Berücksichtigung Lettlands *(Weer)*. — Das Problem Paneuropa *(Grabowsky)*. — Das Danziger und das Korridorproblem *(Loening)*. — Das Landprogramm der chinesischen Nationalregierung und die chinesische Agrarfrage *(Schöne)*. — Zyperns politische Probleme *(Fischer)*. — 1928. VIII, 1—4. Zur Soziologie des Mandatssystems *(Rappard)*. — Die europäisch-ägyptische Auseinandersetzung 1924—1928 *(Kohn)*. — England und Persien *(Hesse)*. — Die koreanische Frage *(Moßdorf)*. — Die kolonialen Probleme Frankreichs auf Grund der neuesten kolonialpolitischen Literatur *(Pröbster)*. — Der Kriegsächtungspakt *(Krohn)*. — Ungarn und Italien *(Berzeviczy)*. — Die sechste panamerikanische Konferenz *(Haas)*. — Die Friedensvermittlung des Präsidenten Wilson im Weltkrieg *(Kühn)*.

Zeitschrift für Standesamtswesen. 1928. VIII, 5—15. Das Deutschtum im Grenz- und Auslande (Forts.) *(v. Wrangel)*. — Die österreichische Dispensehe vor dem Verfassungsgericht *(Rieder)*. — Nochmals die österreichischen Dispensehen *(Küstner)*. — Das neue chinesische BGB. und seine „Nichtanwendung" *(van D'Elden)*. — Orientalische Zeitehen *(Bräu)*. — Beischreibung von Randvermerken über die Adoption französischer Kinder als „Mündel der Nation" im deutschen Standesregister *(Brandis)*. — Neues Namens-

Digitized by Google

recht in Italien *(Brandis)*. — Darf eine in zweiter Ehe geschiedene Deutsche gemäß § 1577 BGB. den Namen ihres in erster Ehe verstorbenen Ehemannes lettischer Staatsangehörigkeit wieder annehmen? *(Krosta)*. — Neues tschechoslowakisches Adoptionsrecht *(Brandis)*. — Das österreichische Personenstandsrecht *(Smolle)*. — Ein Beitrag zu der Frage, welche Staatsangehörigkeit in den Fällen der mehrfachen Staatsangehörigkeit einer Person die maßgebende ist *(Porzig)*. — Internationales Recht im Personenstandswesen *(Bergmann)*. — Die Beschlüsse der Sechsten Haager Konferenz über internationales Privatrecht von 1928 auf familienrechtlichem und personenstandsrechtlichem Gebiete *(Brandis)*. — Die neue schweizerische Verordnung über den Zivilstandsdienst *(Stampa)*. — Russisches Staatsangehörigkeitsrecht *(Brandis)*. — Personenstandsgesetzgebung in Chile *(Brandis)*. — Litauische Staatsangehörigkeit *(v. Büchler)*. — Wird eine Deutsche, die einen Türken heiratet, türkische Staatsangehörige *(Brandis)*. — Eheschließung von Ausländern und Staatenlosen in Hamburg *(Becker)*. — Die neue schweizerische Verordnung über den Zivilstandsdienst (Fortsetzung und Schluß) *(Stampa)*.

Zeitschrift für Völkerrecht. 1928. XIV, Ergänzungsheft 2 bis Heft 4. Minderheitenrecht als Völkerrecht *(Bruns)*. — Le litige roumano-hongrois sur les optants hongrois *(Alvarez)*. — Zur Lehre von der Staatensukzession *(Balás)*. — Die rechtliche Einteilung des politischen Machtbereichs der großen Mächte *(Langhans-Ratzeburg)*. — Der litauisch-russische Freundschafts- und Neutralitätsvertrag und die Wilnafrage im Lichte des Völkerrechts *(Rutenberg)*. — Beiträge zum Minderheitenrecht *(Junckerstorff)*. — Völkerrechtliche Chronik 1926 *(Marburg)*. — Abschluß und rechtliche Wirksamkeit der Staatsverträge des Deutschen Reiches *(Grimm)*. — Die Schiedsgerichts- und Vermittlungsverträge der Gegenwart in graphischer Darstellung *(Morgner)*.

Digitized by Google

B. Ausländische Zeitschriften *).

The American Journal of international Law. 1928. XXII, 2 und 3. The war prevention policy of the United States *(Kellogg)*. — Safeguarding peace — a constructive suggestion *(Hyde)*. — Treatment of enemy private property in the United States before the world war *(Turlington)*. — The international joint commission between the United States and Canada *(MacKay)*. — Unanimous consent in international organization *(Hill)*. — The development of international law since the war *(Hudson)*. — The sixth Pan American conference *(Brown Scott)*. — The new arbitration treaty with France *(Anderson, Hudson)*. — The settlement of war claims act of 1928 *(Borchard)*. — The new french code of nationality *(Garner)*. — The Mavrommatis case on readaptation of the Jerusalem concessions *(Kuhn)*. — International protection of property in news *(Hudson)*. — The three-mile limit *(Baty)*. — Denial of Justice in international law *(Eagleton)*. — Justiciable disputes *(Hedges)*. — Some disputed applications of the principle of state immunity *(Fairman)*. — Coordination between the League and the Pan American Union in regard to codification *(Kuhn)*. — The settlement of the Nanking incident *(Dennis)*. — The rule of unanimity and the fifth reservation to american adherence to the Permanent Court *(Marshall Brown)*. — Conservation of maritime life *(Wilson)*. — Annual meeting of the American Society of International Law *(Finch)*. — Reforms in the State Department and Foreign Service *(Stowell)*. — The Burton resolution on trade in munitions of war *(Woolsey)*. — Restatement of the law of neutrality in maritime war *(Borchard)*. — The third conference of teachers of international law *(Dickinson)*. — An annual report by the Secretary of State *(Hudson)*. — Enlargement of the publications of the Department of State *(Finch)*. — Arbitration of attorneys' fees under the settlement of war

*) Der oben, Bd. XXXIX, S. 1 ff. dieser Zeitschrift abgedruckte Aufsatz von Hughes, Rechtsprechungsmethode und das Problem im Falle Ogden c. Ogden ist aus Law Quarterly Review, April 1928, übersetzt. Die Quellenangabe war a. a. O. versehentlich unterblieben.

Digitized by Google

claims act *(Anderson)*. — Treatment of enemy private property in the United States before the World War *(Borchard)*.

The British Year Book of International Law. 1928. IX. International law and the property of aliens *(Fischer Williams)*. — The treatment of mails in the time of war *(Higgins)*. — The theory of implied state complicity in international claims *(Brierly)*. — The value of the right of capture at sea in time of war *(Richmond)*. — When do british treaties involve legislation? *(McNair)*. — Neutral commerce in the war of the spanish succession and the treaty of Utrecht *(Clark)*. — The admission of states to the League of Nations *(Friedlander)*. — The pre-war theory of neutrality *(Crichton)*.

Bulletin mensuel de la Société de législation comparée. 1927. LVI, 4—6. Organisation judiciaire de la république Argentine *(Demogue)*. — Les actions sans valeur nominale dans les sociétés américaines *(Barrault)*. — De la protection en Angleterre des droits intellectuels étrangers *(Loewenthal)*. — Le nouveau code de famille soviétique *(Champcommunal)*. — Les lois roumaines de commercialisation *(Tasca)*. — La réorganisation du pouvoir législatif en Hongrie *(Vadasz)*. — La nouvelle législation polonaise sur la répression de la concurrence déloyale *(Kuratow-Kuratowsky)*. — Le nouveau code civil turc *(Roger Secretan)*. — Le notariat en Angleterre *(Pappafava)*. — La réforme agraire en Roumanie et le conflit avec la Hongrie *(Le Fur)*. — Le transfert de la provision du chèque en droit international privé *(Janin)*. — Position de la question de la nationalité dans l'ensemble des disciplines juridiques *(Demey)*. — 1928. LVII, 1—9. Le droit romano-hollandais de nos jours *(Lee)*. — L'enfant naturel et sa mère *(Silbernagel-Caloyanni)*. — Le droit pénal codifié de Tonga, Samoa, Hawaï et Libéria *(Thót)*. — Le statut politique et international du Laos *(Goth)*. — Le contentieux administratif dans la conception du législateur roumain *(Botez)*. — Le projet de code civil hongrois *(Vadasz)*. — L'unification législative en Roumanie *(Polinger)*.

Digitized by Google

Foreign Affaires. 1927. 1928. IX, 1—11; X, 1—2. Great Britain's contribution to economic stability *(Swanwick)*. — The economic conference and Russia *(Varga)*. — The Geneva naval conference *(Kenworthy, Kawakami)*. — War-making and peace-making in the schools *(Badley)*. — Austria between fascim and revolution *(Kunfi)*. — The British Empire and the others *(Swanwick)*. — Mandates and sovereignty *(Harris)*. — Round about the protocol *(Swanwick)*. — The statutory commission on India *(Swanwick)*. — Poland, Lithuania and the League *(Mendelssohn Bartholdy)*. — International law at sea *(Kenworthy)*. — Social paralysis and foreign rule in India *(Andrews)*. — The Dawes-plan: Germany's critical year *(Welter)*. — Outlawry of war, or what you will *(Swanwick)*. — Russia's recovery *(Brailsford)*. — The ryot and the Indian government *(Garrat)*. — The truth of co-operation *(Tagore)*. — The economic foundations of modern China *(Tang-Leang-Li)*. — What Germany demands *(Nuschke)*.

Journal du droit international (Clunet). 1928. 1—3. Théorie générale des conflits de juridiction *(Bartin)*. — Application des traités internationaux au régime douanier chinois *(Padoux)*. — De la nationalité des Sociétés *(Mazeaud)*. — Aperçu sur la situation juridique des étrangers en Pologne (Nouvelles dispositions édictées en juin 1927) *(Babinski)*. — La sixième conférence de La Haye de Droit international privé *(Morandière)*. — Le projet de convention de La Haye de 1925 concernant la reconnaissance et l'exécution des jugements étrangers en Turquie *(Salem)*. — La théorie du renvoi quant à la loi applicable à la capacité des personnes dans le projet de code de droit international de l'Amérique latine *(Philonenko)*. — La structure juridique de la Société des Nations *(Nisot)*. — Le nouveau règlement de conciliation et d'arbitrage de la Chambre de commerce internationale *(Arnaud)*. — Les emprunts internationaux et le cours forcé *(Capitant)*. — La protection de la propriété immobilière des étrangers *(Witenberg)*. — Des recours ouverts aux particuliers contre la Société des Nations *(Oudinot)*. — Un étranger

Digitized by Google

peut-il acquérir un domicile en France depuis la loi du 10 août 1927 sur la nationalité? *(Valéry).* — Cours mixtes de Shanghaï *(Padoux).* — Le payement des dettes contractées en monnaies étrangères, en droit turc *(Salem).*

Notariatszeitung des österreichischen Notarenvereins. 1927. LXIX, 8—12. Reformen im ungarischen Notariatswesen *(Kubinyi).* — Das Notariat in Rumänien *(Prunca).* — Die praktische Bedeutung der Dispenseheentscheidung des Verfassungsgerichtshofes *(Köβler).* — 1928. LXX, 1—7. Das Nachlaßabkommen zwischen der Republik Österreich und dem Deutschen Reiche *(Giebl).* — Das Schwurgerichtsproblem bei uns und in Japan *(Köβler).* — Aus der ungarischen Gesetzgebung *(Kubinyi).*

Revue de droit international et de législation comparée *(de Visscher).* 1928. LV, 1—3, L'affaire du „Lotus" devant la Cour permanente de justice international *(Verzijl).* — Justice et médiation internationales *(de Visscher).* — L'assurance obligatoire des émigrants *(Muûls).* — Note sur la doctrine de Monroe *(Baty).* — L'excès de pouvoir du juge arbitral dans le droit international public *(Verdroβ).* — La valorisation des avoirs en numéraire dans la jurisprudence des Tribunaux arbitraux mixtes *(Archambault).* — Les projets de convention élaborés par le Comité d'arbitrage et de sécurité *(Erich).* — Le droit international public envisagé comme source du droit interne hellénique *(Tenekides).*

Revue de droit international privé (Darras) 1928. XXIII, 1—2. La nationalité française. Etude critique de la loi du 10 août 1927 *(E. Audinet).* — Le droit international privé de l'Espagne *(Trias de Bes).* — Un traitétype d'extradition. — L'arrestation provisoire *(Castorkis).* — L'accès des étrangers à la propriété foncière dans les Pays sous mandat français du Proche-Orient *(Cardahi).* — Le droit international privé en Grèce (nationalité condition des étrangers, conflit des lois) *(Carabiber).* — Les immunités des fonctionnaires internationaux *(Rey).*

Digitized by Google

Revue générale de droit internationale public. 1928. XXXV, 1—5. Remarques à propos de l'arrêt du T. A. M, du 10 janvier 1927 (*Sóboleuski*). — L'extradition des étrangers *(de Saint-Aubin)*. — La codification du droit international *(Urrutia)*. — La doctrine américaine en matière de reconnaissance de gouvernements étrangers (*Noël-Henry*). — Le litige au sujet de la compétence des tribunaux dantzicois (*Le Fur*). — Changements collectifs de nationalité (*Carabiber)*. — L'affaire du Lotus *(Fischer Williams)*. — Les travaux du Comité d'arbitrage et de sécurité et l'interprétation du Pacte de la S. D. N. *(Rousseau)*. — La responsabilité de l'Allemagne, du fait des confiscations pénales opérées en territoire polonais pendant la guerre *(Sachocki)*. — La conférence diplomatique pour l'abolition des prohibitions et restrictions douanières *(Lhomme)*. — De la réciprocité en matière d'extradition d'après la loi française du 10. 3. 27 et le nouveau projet allemand *(de Vabres)*. — La lutte internationale contre l'esclavage *(Goudal)*. — La question de Wilno *(Kutrzeba)*.

Rivista di Diritto Internazionale. 1925. XVII. La neutralizzazione del Lussemburgo e la sua ammissione nella Società delle Nazioni *(Borsi)*. — I soggetti del diritto internazionale *(Cavaglieri)*. — Ernst Zitelmann e il problema del diritto internazionale privato *(Belli)*. — The Permanent Court of International Justice and the Geneva „Peace Control" *(De Vineuil)*. — Di una particolare figura di successione di Stati (a proposito dell' annessione di Fiume) *(Romano)*. — Sulla personalità internazionale delle Unioni di Stati *(Ottolenghi)*. — Redemptus ab hostibus *(Albertoni)*. — Corte permanente di Giustizia internazionale. Lo Stato libero d'Irlanda e la Gran Bretagna nella Società delle Nazioni *(T. P.)*. — Il compromesso fra l'Italia e la Svizzera per la controversia relativa alle zone franche *(T. Perassi)*. — La quinta Conferenca dell' Aja di diritto internazionale privato. Precedenti storici. — 1926 XVIII. La radiotelegrafia e la radiotelefonia nei rapporti internazionali *(Cereti)*. — Il trattamento della proprietà privata nei territori occupati durante la guerra 1914—1918 e la competenza dei tribunali arbitrali

Digitized by Google

misti *(Udina)*. — Il decorso del tempo ed i suoi effetti sui rapporti giuridici internazionali *(Cavaglieri)*. — L'esecuzione delle sentenze straniere in Italia *(Gluron)*. — Il riconoscimento degli Stati *(Salvioli)*. — Gli accordi di Locarno *(Salvioli)*. — La V conferenza di diritto internazionale privato *(La Terza)*. — La prassi dei plebisciti nelle sistemazioni territoriali seguite alla guerra europea *(Lipartiti)*. — Il procedimento avanti al Consiglio della Società delle Nazioni per l'incidente greco-bulgaro *(T. Perassi)*. — Gli Stati Uniti d'America e la Corte permanente di giustizia internazionale *(T. P.)*. — Istituto internazionale per l'unificazione del diritto privato *(T. P.)*. — Conferenza internazionale di diritto marittimo. — Concorso al premio Wisser. — L'allargamento del Consiglio della Società delle Nazioni e le norme sull'elezione dei membri non permanenti (*T. Perassi*). — Conferenza internazionale del lavoro (*T. Perassi*). — 1927. XIX. Dionisio Anzilotti presidente della Corte permanente di Giustizia internazionale. — Circa l'indagine sulla competenza del magistrato straniero nei giudizi di delibazione *(Morelli)*. — Il problema del riconoscimento nel diritto internazionale *(Miceli)*. — Il diritto internazionale privato della repubblica polacca *(Udina)*. — Trapassi di territorio senza trattato *(Cavaglieri)*. — Conflitto di leggi in materia di divorzio (*Salvioli*). — Dell' occupazione di territorio austro-ungarico seguito all' armistizio e sull' incamerabilità dei beni privati tedeschi nelle nuove provincie italiane *(Ferrari)*. — Gli effetti della naturalizzazione straniera del cittadino rispetto all' ordinamento giuridico italiano. — Dell' onere finanziario incontrato dall' Italia per l'occupazione delle terre dalmate assegnate alla Jugoslawia *(Righetti)*. — Il caso del „Lotus" *(Salvioli)*. — La Corte permanente di giustizia internazionale e gli Stati Uniti d'America *(Baldoni)*. — L'abolizione della giurisdizione consolare nel Siam *(Laterza)*. — La IX Conferenza imperiale britannica. — 1928. XX. Fasc. I, II, III. Gli effetti della naturalizzazione straniera del cittadino rispetto all' ordinamento giuridico italiano *(Baldassarri)*. — Considerazioni sulla teoria della guerra nel diritto internazionale *(Enriques)*.

Digitized by Google

— La VI Conferenza di diritto internazionale privato *(Terza)*. — Il nuovo statuto dei Dominî Britannici *(Cucinotta)*. — Le regole dell' Avana sulla neutralità marittima *(Sandford)*. — Il diritto penale internazionale nel Progetto preliminare di un Nuovo Codice Penale *(Baldassari)*. — La forza obligatoria della consuetudine internazionale *(Balladore Pallieri)*. — Uno stato che si ritira dalla Società delle Nazioni può restare membro dell' Organizzazione internazionale del Lavoro? *(Perassi)*.

Yale Law Journal. 1927—1928. XXXVII, 2—7. English property reform and its american aspects *(Bordwell)*. — Legal personality *(Smith)*. — Zoning ordinances and restrictions in deeds *(van Hecke)*. — The Hornbook method and the conflict of laws *(Yutema)*. — The reorganization of corporations in Germany *(Weiner)*. — The french rules of the conflict laws *(Lorenzen)*. — Issuance of securities by public service corporations *(Rosenbaum, Lilienthal)*.

Zeitschrift für Schweizerisches Recht. 1927. XLVI, 5 und XLVII, 1—3. Der Schiedsvertrag nach schweizerischem Zivilprozeßrecht *(Suter)*. — Das Wesen des Völkerrechts *(Baumgarten)*. — Probleme der Reform des Nachlaßvertragsrechts *(Haab)*. — Die Vollstreckung ausländischer Schiedssprüche *(Steiner)*. — Die Rechtshilfe der Kantone auf dem Gebiete des Strafrechts *(Thormann)*.

II. Bücheranzeigen.

(Die Besprechung dieser Bücher bleibt vorbehalten.)

Allgemeine Rechtslehre. Rechtsphilosophie. Rechtsenzyklopädie.

Affolter, A. Das ethische Recht und der Staat. Stuttgart (Ferdinand Enke) 1928. 43 Seiten.

Prof. Dr. Emge, August. Sonderdrucke der Kant-Studien. 24. Bd. 1./2. Heft. Das Eherecht Immanuel Kants. Ein Beitrag zur Geschichte der Rechtswissenschaft. Berlin (Rolf Heise) 1924. 40 Seiten.

Digitized by Google

Dr. Haensel, Werner. Kants Lehre vom Widerstandsrecht. Berlin (Rolf Heise) 1926. 104 Seiten.

Hatschek, Julius. Einleitung in das öffentliche Recht. Leipzig (Deichert, A.) 1926. 111 Seiten.

Dr. Jahrreiß, Hermann. Berechenbarkeit und Recht. Leipzig (Theodor Weicher) 1927. 22. Heft. 110 Seiten.

Langhans-Ratzeburg, Manfred. Begriff und Aufgaben der geographischen Rechtswissenschaft. Berlin (Vowinckel) 1928. 76 Seiten.

Rappaport, Anatol. Die Marxistische Rechtsauffassung. Im Selbstverlage; Riga, Strēbniekn Jeha 2, Dz. 1. 1927. 54 S.

Schönfeld, Walther. Die logische Struktur der Rechtsordnung. Leipzig (Teubner) 1927. 85 Seiten.

Dr. Stern, Jacques. Der Universalgedanke im Recht. Berlin (Philo G. m. b. H.) 1926. 25 Seiten.

Dr. Sternberg, Kurt. Moderne Gedanken über Staat und Erziehung bei Plato. Berlin (Rothschild) 1924. 128 Seiten.

Del Vecchio, Giorgio. La Giustizia. Bologna (Zanichelli) 1924. 79 Seiten.

Dr. Vering, Carl. Platons Staat. Der Staat der königlichen Weisen. Frankfurt a. M. (Englert & Schlosser) 1926. 171 S.

Dr. Vering, Carl. Platons Gesetze. Die Erziehung zum Staate. Frankfurt a. M. (Englert & Schlosser) 1926. 190 Seiten.

Vierkandt, Alfred. Gesellschaftslehre. Zweite völlig umgearbeitete Auflage. Stuttgart (Ferdinand Enke) 1928. 484 Seiten.

Vierkandt, Alfred. Der geistig-sittliche Gehalt des neueren Naturrechtes. Wien (Wilhelm Braumüller) 1927. 35 Seiten.

Völkerrecht: Gesamtdarstellung und allgemeine Fragen, außer Völkerbund und Friedensverträgen.

Alvarez, Alejandro. La codification du droit international americain. Rio de Janeiro, Imprensa Nacional 1927. 65 S.

Brierly, J. L. The Law of Nations. An introduction of the international Law of Peace. Oxford, University Press, 1928 228 Seiten.

Digitized by Google

Fülster, Hans. Völkerrecht in Frage und Antwort. Gießen (Roth) 1927. 211 Seiten.

Dr. Hatschek, J. Völkerrecht im Grundriß. Leipzig (Deichert) 1926. 254 Seiten.

Dr. Huber, Max. Die soziologischen Grundlagen des Völkerrechts. Berlin-Grunewald (Rothschild) 1928. 101 Seiten.

Kosters, J. in Bibliotheca Visseriana. (E. J. Brill) „Les fondements du droit des gens". 1925. 273 Seiten.

De Olivart, Marqués. El Derecho internacional publico en los últimos veinticinco años. 1. und 2. Teil. Madrid (Espasa—Calpe) 1927. 543 u. 384 Seiten.

Wilson, George Grafton. Handbook of international Law. St. Paul, Wien (Publishing Co.) 1927. 567 Seiten.

Völkerrecht: Monographisches, außer Völkerbund und Friedensverträgen.

Dr. Baumgartner, Rudolf. Die Freiheit der Rheinschiffahrt. Ein Beitrag zur Rechtsgeschichte des internationalen Stromschiffahrtsrechtes. Bern (Paul Haupt vorm. Max Drechsel) 1926. 66 Seiten.

Böger, Marius. Die Immunität der Staatsschiffe. Kiel (Institut für internationales Recht) 1928. 215 Seiten.

Borchard, Edwin M. in Bibliotheca Visseriana. (E. J. Brill) „Les principes de la protection diplomatique". 1924. 52 S.

Dr. Buchet, Edmond-Edouard. Le „Status" des dominions britanniques en droit constitutionnel et en droit international. Paris (Recueil Sirey) 1928. 137 Seiten.

Eagleton, Clyde. The Responsibility of States. Washington (New York University Press) 1928. 291 Seiten.

Fortuin, Hugo. La question carélienne; un différend moderne de droit international (Universität Leiden).

Gibb, Andrew, Dewar. The international law of jurisdiction in England and Scottland. London (Sweet & Maxwell) 1926. 301 Seiten.

Hammarskjöld, Hj. L. in Bibliotheca Visseriana. (E. J. Brill) „La neutralité en général". 1924. 89 Seiten.

Digitized by Google

De Lapradelle, Le Fur, Mandelstam. Consultations. Paris (Jouve & Cie.) 1928. 112 Seiten.

Dr. Ruegger, Paul und Prof. Burkhardt. Die völkerrechtliche Verantwortlichkeit des Staates für die auf seinem Gebiete begangenen Verbrechen. Zürich (Orell Füßli) 1924. 32 Seiten.

Secretan, Jacques. Les immunités diplomatiques des représentants des états membres et des agents de la Société des Nations. Lausanne (Librairie Payot & Cie.) 1928. 120 S.

Söderhjelm, J. O. Démilitarisation et Neutralisation des Iles D'Aland en 1856 et 1921. Helsingfors (Söderström & Co.) 1928. 380 Seiten.

Dr. Spiropoulos, Jean. L'Individu en Droit International. Paris (Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence) 1928. 65 Seiten.

Strupp, Karl. La Question Carélienne et le Droit des Gens. Helsingfors (Helsinki) 1924. 38 Seiten.

De Visscher, Charles. Justice et Médiation Internationales. (Extrait de la Revue de Droit international et de Législation comparée 1928, nos 1-2-3.) Bruxelles (Bureau de la Revue) 1928. 70 Seiten.

Völkerbund.

Gsell-Trümpi, F. Zur rechtlichen Natur der Völkerbundsmandate. Glarus (Rud. Tschudy) 1928. 95 Seiten.

Liais, Michel. La question des stupéfiants manufacturés et l'œuvre de la Société des Nations. Paris (Librairie de Recueil Sirey) 1928. 208 Seiten.

Die Friedensverträge.

Dr. Dreist, Paul. Reichsgesetz über die Vergütung von Leistungen für die fremden Heere im besetzten Reichsgebiet und über die vereinfachte Abschätzung von Kriegsleistungen für das deutsche Heer vom 2. März 1919 in der Fassung des Reichsgesetzes vom 27. März 1920. Berlin (Franz Vahlen) 1924. 192 Seiten.

Digitized by Google

Krüger, Loewenfeld, Schalfsjew, Sperling, Fuchs, Bukofzer. Die Beschlagnahme, Liquidation und Freigabe deutschen Vermögens im Auslande. Berlin (C. Heymann). 1. Teil 1924, 186 Seiten. 2. Teil 1927, 324 Seiten. 3. Teil 1927, 74 Seiten.

Dr. Loewenfeld, Erwin. Der Schutz wohlerworbener Rechte von Ausländern im Völkerrecht und in den Friedensverträgen. 12. Heft. Berlin (R. L. Prager) 1928. 16 Seiten.

Raab, Friedrich. Handbuch der Londoner Vereinbarungen. Berlin (Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte m. b. H.). 377 Seiten.

Van Rees, D. F. W. Les Mandats Internationaux. Les principes généraux du régime des mandats. Paris (Rousseau & Cie.) 1928. 259 Seiten.

Schalfejew, E. und Lazarus, J. Kriegsschädenschlußgesetz und Härtefondsrichtlinien. Berlin (Carl Heymann) 1928. 152 Seiten.

Internationales Privatrecht.

Prof. Fritsche, Hans. Das Problem der Gesetzgebung über das internationale Privatrecht der Schweiz. Basel (Helbing & Lichtenhahn) 1927. 30 Seiten.

Dr. Lenhoff, Arthur. Auflösung der Ehe und Wiederverehelichung. Wien (Hölder-Pichler-Tempsky A. G.) 1926. 209 Seiten.

Marin, Xavier. Essai sur l'application dans le temps des règles de conflit dans l'espace. Paris (Société Anonyme du Recueil Sirey) 1928. 116 Seiten.

Merz, V. Die fünfte Haager Konferenz für internationales Privatrecht. Zürich (Art. Institut Orell Füßli) 1927. 74 S.

Dr. Mettgenberg, Wolfgang. Die Neugestaltung des deutschen Auslieferungsrechts. Tübingen (J. C. B. Mohr [Paul Siebeck]) 1927. 20 Seiten.

Dr. Mettgenberg, Wolfgang. Die Verträge mit der Tschechoslowakei über Rechtshilfe in Strafsachen. Mannheim (J. Bensheimer) 1925. 168 Seiten.

Digitized by Google

Niboyet, J.-P. Précis Élémentaire de Droit International Privé. Paris (Société Anonyme du Recueil Sirey) 1928. 361 Seiten.

Ramel, Eric. Le Moratorium de la Lettre de Change. Uppsala (Almqvist & Wiksells) 1925. 306 Seiten.

Dr. Stauffer, W. Das internationale Privatrecht der Schweiz. Aarau (Sauerländer & Co.) 1925. 172 Seiten.

de Vabres, Donnedieu H. Les principes modernes du droit pénal international. Paris (Librairie de Recueil Sirey) 1928. 470 Seiten.

Neue internationale Wissenschaft.

Dr. Görtz, Hermann. Auswärtige Anleihen. Marburg in Hessen (Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, G. Braun) 1927. 231 Seiten.

Nußbaum, Arthur. Vertraglicher Schutz gegen Schwankungen des Geldwertes. Goldklauseln und andere Abreden zur Minderung des Valutarisikos. Berlin (Walter de Gruyter & Co.) 1928. 95 Seiten.

Pallieri, Giorgio Balladore. Diritto Internazionale Ecclesiastico. Torino (Fratelli Bocca) 1927. 123 Seiten.

Staatsrecht. Verwaltungsrecht.

Dr. Andersen, Paul. Ungültige Verwaltungsakte mit besonderer Berücksichtigung der Ungültigkeitsgründe. Mannheim (J. Bensheimer) 1927. 419 Seiten.

Dr. Erler. Das Reichsbewertungsgesetz vom 10. August 1925. Mit Ausführungs- und Durchführungsbestimmungen. Berlin, Wien (Spaeth & Linde) 1927. Bd. III, 695 Seiten.

Schätzel, Walter. Das deutsche Staatsangehörigkeitsrecht. Das Reichs- und Staatsangehörigkeitsgesetz vom 22. Juli 1913. Berlin (Georg Stilke) 1928. 191 Seiten.

Politik.

Andreas, Willy. Die Wandlungen des großdeutschen Gedankens. Rede zur Reichsgründungsfeier der Universität Heidelberg. 18. Januar 1924. Stuttgart, Berlin, Leipzig (Deutsche Verlagsanstalt) 1924. 41 Seiten.

Digitized by Google

Batsell, Walter R. The debt settlements and the future. Paris (Lecram Press) 1927. 179 Seiten.

Cosmin, S. L'Entente et la Grèce pendant la Grande Guerre (1914—1917). Paris (Société Mutuelle d'Edition) 1926. 2 Bände, 324 u. 530 Seiten.

von Hippel, Ernst. Der französische Staat der Gegenwart. Breslau (Ferdinand Hirt) 1928. 160 Seiten.

Meinecke, Friedrich. Geschichte des deutsch-englischen Bündnisproblems 1890—1901. München und Berlin (R. Oldenbourg) 1927. 268 Seiten.

Dr. Schmitt, Carl. Die Rheinlande als Objekt internationaler Politik. Köln (Kommissionsverlag der Rheinischen Volkswacht) 1925. 30 Seiten.

Staemmler, D. Der Protestantismus in Polen. Posen (Verlag der Historischen Gesellschaft) 1925. 178 Seiten

Ausländisches Recht.

Beck, Sebastian. Das Afghanische Strafgesetzbuch vom Jahre 1924 mit dem Zusatz vom Jahre 1925. Berlin (Deutsche Gesellschaft für Islamkunde) 1928. 157 Seiten.

Dr. Mutzner, P. Kommentar zum Schweizerischen Zivilgesetzbuch, V. Band. Bern (Stämpfli & Cie) 1926. 263 S.

De Sanctis, Voderio. (Uebersetzt von Dr. S. Tschierschky.) Das Recht der Kartelle und anderer Unternehmenszusammenfassungen in Italien. Berlin (Carl Heymanns Verlag) 1928. 126 Seiten.

Dr. Schneider, G. Rechtsbuch der Schweiz. 1. und 2. Bd. Zürich (Polygraphischer Verlag A.-G.) 1927. 718 Seiten und 1571 Seiten.

Dr. Wettstein, Georg. The Swiss Federal Code of Obligations. Zürich (Jacques Bollmann) 1928. 400 Seiten.

Dr. Wohl, Paul. Die Nationalisierung der Bankaktiengesellschaften in Sowjetrußland und ihre Rechtswirkung im Ausland. Berlin W. 8 (Carl Heymann) 1925. 48 Seiten.

Désarmement, Arbitrage, Sécurité.

Dr. David, Eduard. Die Befriedung Europas. Berlin NW. 7 (Hensel & Co.) 1926. 31 Seiten.

Digitized by Google

Freund, Rudolf. Die Genfer Protokolle. Berlin (De Gruyter & Co.) 1924. 108 Seiten.

Professor Dr. Niemeyer, Theodor. Handbuch des Abrüstungsproblems. 3 Bände. (Systematischer Teil, 8 Stücke; Urkundenbuch I (Materialien 1816—1919) VI u. 395 Seiten; Urkundenbuch II (Völkerbundverhandlungen 1920—1925) XXXIV u. 982 Seiten. Berlin-Grunewald (Dr. W. Rothschild) 1928.

Minderheitenrecht.

Dr. Auerhahn, Jan. Die sprachlichen Minderheiten in Europa. (Übersetzt von Jan Langner.) Berlin-Friedenau (Hensel & Co.) 1926. 155 Seiten.

Geschichte.

Droysen, J. G. Deutsche Geschichtsquellen des XIX. Jahrhunderts. Aktenstücke und Aufzeichnungen zur Geschichte der Frankfurter Nationalversammlung. Stuttgart (Deutsche Verlagsanstalt) 1924. 848 Seiten.

Ehrenberg, Victor. Neugründer des Staates. (Ein Beitrag zur Geschichte Spartas und Athens im 6. Jahrhundert.) München (C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung) 1925. 133 Seiten.

Eidam, Heinrich. Deutschlands Besetzung durch die Römer. Dinkelsbühl i. Bayern (Alfred Krüger) 1928. 80 Seiten.

Frey, Siegfried. Das öffentlich-rechtliche Schiedsgericht in Oberitalien im XII. und XIII. Jahrhundert. Abhandlung zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich. Angenommnn auf Antrag von Herrn Prof. Dr. Karl Meyer. Luzern (Keller & Co. A. G.) 1928. 178 Seiten.

Allgemeines. Vermischtes. Vereinzeltes.

Prof. Fehr, Hans. Schweizerischer und deutscher Volksgeist in der Rechtsentwicklung. Frauenfeld und Leipzig (Huber & Co.) 1926. 103 Seiten.

Festschrift zur Feier des 75jährigen Bestehens der Andr. Deichertschen Verlagsbuchhandlung in Leipzig, 1852—1927.

Digitized by Google

Hauptverlagskatalog mit geschichtlichen Einleitungen und Bildern. 345 Seiten.

Dr. Germann, O. A. Vorarbeiten zur eidg. Gewerbegesetzgebung. Basel (Helbing & Lichtenhahn) 1927. 270 Seiten.

Dr. Goldschmit II, Friedrich. Das Kündigungsschutzgesetz (Gesetz über die Fristen für die Kündigung von Angestellten) vom 9. Juli 1926. Berlin (Spaeth & Linde) 1926. 79 Seiten.

Häntzschel, Kurt. Das deutsche Preßrecht. Die Preßgesetze des Erdballs. Band I. Berlin (Georg Stilke) 1928. 106 S.

Herrmann, Karl. Öffentliches Recht und Zuständigkeit. Gießen (Emil Roth) 1927. 34 Seiten.

Dr. Herzfeld, H. Internationale Bestrebungen zum Schutz des wissenschaftlichen Eigentums. Berlin (R. L. Prager) 1926. 23 Seiten.

Jacoby, Hans. Die Abwicklung deutscher Hausse-Engagements aus der Vorkriegszeit an der Londoner Börse. Marburg in Hessen (Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, G. Braun) 1926. 66 Seiten.

Dr. Kawerau, Siegfried. Denkschrift über die deutschen Geschichts- und Lesebücher, vor allem seit 1923. Berlin (Hensel & Co.) 1927. 207 Seiten.

Marcus, Josef. Erbschaftssteuergesetz vom 22. August 1925. Berlin und Wien (Spaeth & Linde) 1926. VI. Band. 421 Seiten.

Molitor, Erich. Europäisches Arbeitsvertragsrecht I. Teil (Belgien, Frankreich, Griechenland, Italien, Luxemburg, Portugal, Spanien). Marburg in Hessen (Elwertsche Verlagsbuchhandlung, G. Braun). 1928. 160 Seiten.

Dr. Runge, Kurt. Der Schiedsgerichtsgedanke in Recht und Wirtschaft. Einführung in Wesen und Aufgaben der Schiedsgerichtsbarkeit. Berlin W 9 (Franz Vahlen) 1926. 52 Seiten.

Dr. Satter, Karl. Soll das Einverständnis der Ehegatten zur Auflösung der Ehe genügen? Wien und Leipzig (Moritz Perles) 1925. 14 Seiten.

Digitized by Google

Dr. Schlegelberger, Franz. Das Recht der Neuzeit. Ein Führer durch das geltende Recht Deutschlands aus der Zeit von 1914 bis Ende 1924. Berlin W. 9 (Franz Vahlen) 1925. 176 Seiten.

Verhandlungen des 5. preußischen Richtertages und der Vertreterversammlung des Preußischen Richtervereins zu Cassel am 10. und 11. Oktober 1926. Berlin (Otto Liebmann) 1926. 163 Seiten.

Wolff, Marguerite. Das Preßrecht Großbritanniens. Die Preßgesetze des Erdballs. Band II. Berlin (Georg Stilke) 1928. 80 Seiten.

Wulf, Hans. Die Praxis der steuerlichen Buchprüfung. Berlin W. 10 (Spaeth & Linde) 1927. 192 Seiten.

III. Bücherbesprechungen.

Académie de droit international, Recueil des Cours 1925, I—V (Tome 6-10 de la Collection); 1926, I—V (Tome 11-15 de la Collection); 1927, I—II (Tome 16-17 de la Collection).

Die erstmalig am Ende des Jahres 1925 erfolgte Veröffentlichung der Vorträge der Haager Akademie für internationales Recht, die in fünf Bänden die Vorträge der ersten beiden Unterrichtsjahre 1923 und 1924 wiedergab*), ist in derselben ausgezeichneten Weise von dem Verlag Hachette in Paris erfolgreich fortgesetzt worden. 17 stattliche Bände, deren jeder an Umfang durchschnittlich 500—600 Seiten zählt, liegen zurzeit schon vor und umfassen die Vorträge sämtlicher Kurse, die bis einschließlich des Jahres 1926 alljährlich im Juli und August seit 1923 im Haager Friedenspalast stattgefunden haben. Ein Teil der Vorträge des letzten Jahres 1927 liegt ebenfalls in zwei Bänden schon vor; die Veröffentlichung der noch fehlenden Vorträge dürfte in nicht allzu langer Zeit zu erwarten sein.

Durch diese Publikationen erfährt der Wert der Haager Vorlesungen eine besondere Steigerung; nicht nur werden die jeweiligen Hörer die gehörten Vorträge mit besonderer Freude und besonderem Interesse nun auch nachträglich in gedruckter Form in Muße studieren und verarbeiten können und hiermit

*) Siehe diese Zeitschrift Bd. XXXV, S. 530 ff.

Digitized by Google

Gelegenheit haben, das gehörte Wort, das oft allzu schnell an ihrem Ohr vorbeigeeilt, durch Nachlesen des Gedruckten zu vertiefen, es erlauben die Publikationen auch demjenigen, der nicht minder als die Auditeurs der Akademie an den Vorträgen interessiert ist, dem aber aus zwingenden Gründen eine Reise nach dem Haag und ein Besuch der Vortragskurse versagt ist, nun doch wenigstens nachträglich sich mit dem Inhalt der Vorträge bekanntmachen zu können. Und so wächst das Auditorium, das im Haag dem einzelnen Vortragenden im bunten Gemisch der Nationen der ganzen Welt lauschte, zu einer jeden Vortragssaal sprengenden Lesergemeinde an, die sicherlich jede neue Serie der Haager Vortragskurse mit Interesse begrüßen wird. Denn wie der Inhalt der bisherigen Publikationen erweist, sind diese fast ausnahmslos in vielfacher Weise ausgezeichnet. Nicht nur weiß das Kuratorium der Akademie, das sich unter dem Vorsitz von Professor Lyon Caen aus den bedeutendsten und bekanntesten Vertretern der Theorie und Praxis des internationalen Rechts der Länder Europas wie Amerikas zusammensetzt, sich für jeden Kursus die Mitarbeit der berufenen Kenner des internationalen Rechts (Völkerrechts wie internationalen Privatrechts) und der damit im Zusammenhang stehenden Wissenschaften zu sichern, das Kuratorium versteht es in glücklicher Weise auch, den Lehrkörper immer wieder in der Weise zusammenzubringen, daß die Vortragenden den verschiedensten Staaten der Welt angehören (im Jahre 1925 stammten sie aus 11, im Jahre 1926 aus 13 verschiedenen Staaten). Auf diese Weise ist die Gewähr gegeben, daß die aus den internationalen Rechtsbeziehungen sich ergebenden Fragen nicht einseitiger Prüfung unterworfen werden, sondern eine unparteiische und allseitige Prüfung erleichtert wird. In der Unvoreingenommenheit, mit der die Probleme des Völkerrechts und der Völkerbeziehungen beleuchtet werden, ohne irgendwelche berechtigten nationalen Gefühle zu verletzen, liegt eine besondere Kennzeichnung dieser Vorträge. Eine weitere Auszeichnung ist dadurch gegeben, daß das Kuratorium für beide Studienabschnitte jeden Jahres die Vorträge nach systematischer Gliederung auswählt, so daß stets Völkerrecht und internationales Privatrecht Berücksichtigung finden, und zwar grundlegende Vorlesungen über die geschichtliche Entwicklung des internationalen Rechts, über die allgemeinen Prinzipien und über eine bestimmte Anzahl von Spezialgebieten des Völkerrechtes wie des internationalen Privatrechts, so über internationales Verwaltungsrecht, internationales Handels- und Wirtschaftsrecht, internationales Finanzrecht, über die „organisation internationale", über die

Digitized by Google

„jurisprudence internationale", über kontinentale und regionale Probleme, über Kriegs- und Neutralitätsrecht. Zeitgemäße Fragen aus dem großen Gesamtgebiete des internationalen Rechtes finden hierbei besondere Berücksichtigung.

Hiermit ist der Inhalt der vorliegenden 12 Bände im Umriß gekennzeichnet, die die Vorträge des Jahres 1925 und 1926 wie einen Teil der Vorträge des Jahres 1927 umfassen. Es erhellt daraus, daß sich diese Bände der Haager Akademie wahrhaft als eine Enzyklopädie des internationalen Rechtes dem Leser präsentieren, als eine Enzyklopädie, zu der die Beiträge von den besonderen Kennern der jeweiligen Materie geliefert sind. Das mag eine kurze, allerdings nicht erschöpfende Aufzählung einiger den Wert der Vorträge besonders kennzeichnender Themen, die in diesen Publikationen zum Abdruck gelangten, beweisen, wobei betont werden muß, daß die nichtgenannten Vorträge in keiner Weise als hinter den genannten zurückstehend betrachtet werden dürfen.

Es mag noch erwähnt werden, daß, wie die Vorträge, so naturgemäß auch die Publikationen in französischer Sprache als der offiziellen Sprache der Akademie abgefaßt sind.

Die Bände 7—10, die die Vorträge aus dem Jahre 1925 umfassen, beginnen mit dem hervorragenden Vortrag von Professor Politis über „Das Problem der Grenzen der Souveränität und die Theorie des Rechtsmißbrauchs in den internationalen Beziehungen", einem Vortrag, der für jeden Hörer ein Erlebnis bedeutete; der Herausgeber der bekannten Brüsseler Revue, der Genter Professor de Visscher, behandelt das aktuelle Thema der „Kodifikation des internationalen Rechts", Dr. Wehberg „Das Genfer Protokoll", der Professor an der Universität Paris Jèze die „Garantie der Staatsschulden", Professor Strupp (Frankfurt) das Thema „Intervention in Finanzangelegenheiten". Vom französischen Internationalprivatrechtler Pillet und von Professor Lewald aus Frankfurt sind Vorträge über hochwichtige Probleme des internationalen Privatrechts wiedergegeben, die die Theorie der wohlerworbenen Rechte und Fragen des internationalen Erbrechts behandelten. Ueber Grundsätze des Völkerrechts sprach außer de Visscher noch der Pariser Professor Gilbert Gidel in seinem grundlegenden Referat „Ueber die Rechte und Pflichten der Nationen". Spezialvorlesungen über Gebiete aus der Geschichte des Völkerrechts (von van der Vlugt, Goyau, Benoist) oder über spezielle Themen des modernen Völkerrechts (Exterritorialität, internationale Unionen, die avis consultatifs des Weltgerichtshofs, Immunität der Staaten, coopération intellectuelle internationale, die Rechtslage der Han-

Digitized by Google

delsschiffe, die Theorie vom ordre public, Ausführung fremder Urteile) erweisen die Vielseitigkeit der publizierten Vorträge.

Und durch dieselbe Vielseitigkeit, die sich paart mit besonderer Bedeutung der behandelten Probleme, sind die Bände 11—15 ausgezeichnet, die die Vorträge der Kurse des Jahres 1926 wiedergeben. Der Generalsekretär der interparlamentarischen Union, der Norweger Christian Lange (Geschichte des Pazifismus und sein Einfluß auf die Entwicklung des internationalen Rechts) und der frühere russische Professor in Petersburg, Baron Taube (Entwicklung des Völkerrechts in Osteuropa) behandeln geschichtliche Themen. Hinsichtlich der Prinzipien des Völkerrechts kommen als besondere Kenner der Leydener Professor Krabbe über „die moderne Staatsidee", der frühere Ministerpräsident Finnlands Professor Erich über „Entstehung und Anerkennung von Staaten", der Begründer der österreichischen Rechtsschule Kelsen über „das Verhältnis von nationalem zu internationalem Recht" und Professor Heilborn, Breslau, über „die Quellen des Völkerrechts" zu Worte; über grundsätzliche und spezielle Fragen des internationalen Privatrechts sprechen der Reichsgerichtspräsident Dr. Simons (das deutsche internationale Privatrecht), der Ehrenpräsident des Institut de droit international, der Genter Professor Baron Alberic Rolin (internationales Konkursrecht), und der Professor für internationales Privatrecht in Poitiers Audinet (internationales Eherecht). Spezialthemen des Völkerrechts sind u. a. durch den Pariser Professor Blociszewski (Donaustatut), durch Professor Laun, Hamburg (die internationale Rechtslage der Häfen), durch den Italiener Professor Griziotti in Padua (Besteuerung von Ausländern), sowie durch den englischen Kronjuristen Sir Cecil Hurst (diplomatische Privilegien und Immunität) vertreten. Aus dem Gebiete der „Jurisprudence internationale" seien die Vorträge von Professor Basdevant, Paris (über die Technik der Staatsverträge) und von dem Professor der Universität Budapest Magyary (die Rechtsprechung des Weltgerichtshofs) erwähnt. Aus dem Gebiete des Kriegsrechts ist der Vortrag über Prisenrechtsfragen zum Abdruck gelangt.

Die beiden bisher veröffentlichten Bände der Vorlesungen des Jahres 1927 geben zehn Vorträge wieder, die teils dem internationalen Privatrecht, teils dem Völkerrecht angehören. Niboyet spricht über das die Theorie wie die Praxis gleichermaßen interessierende Thema der Parteiautonomie im internationalen Privatrecht, Professor Diena über die Entwicklung und Regelung des internationalen Privatrechts in Doktrin und Praxis Italiens. In das Gebiet der Grundfragen des Völker-

Digitized by Google

rechts führen die beiden Vorträge von Herbert Kraus, Göttingen, über den Ethos im internationalen Verkehr und von Verdroß über die Grundlagen des Völkerrechts. „Franzisko de Vitoria im Lichte moderner Völkerrechtswissenschaft" ist eine Vorlesung des spanischen Professors Barcia Trelles, der dankenswerterweise diesen hochinteressanten Mann, der uns auch heute noch stark fesseln muß, zum Gegenstand seiner Betrachtung macht. Neben Materien des internationalen Finanzrechts, über das Sir Fischer Williams, das britische Mitglied der Reparationskommission, spricht, und des internationalen Strafrechts („Delikte gegen den Bestand fremder Staaten" von Bourquin, Brüssel) sind auch die modernen Probleme des Kriegs- und Neutralitätsrechts nicht vernachlässigt, wie die Vorlesung des Holländers Professor Eysinga über den „Gaskrieg und seine Unterdrückung" und des kalifornischen Advokaten Whitton über den „Begriff der Neutralität und Völkerbund" beweisen.

Ueberschaut man nicht nur den Inhalt der Bände, sondern sucht man seiner in wissenschaftlicher Durchdringung Herr zu werden, wird man zu dem Ergebnis kommen müssen, daß in diesen Bänden ernste, tiefschürfende Arbeit von Männern der ganzen Welt steckt, die alle das gleiche mit dem Ziel der Akademie sich deckende Streben kennzeichnet, durch ihre Vorträge vor einer auserlesenen Hörerschaft gemeinschaftlich zur Verbreitung und Entwicklung des Völkerrechts beizutragen, hierdurch die Grundlage für eine dauernde Zusammenarbeit zu schaffen und damit dem Recht den Weg zu ebnen, das in gleicher Weise Herrscher der Staaten werden muß, wie es im Einzelstaate Herr über die Staatsbürger ist.

Privatdozent Dr. ***Rühland,*** Kiel.

Grandin, A. Bibliographie générale des Sciences juridiques, politiques, économiques et sociales de 1800 à 1925—1926. Paris (Recueil Sirey) 1926; Supplément 1928, 224 S. 3 Bd.: I 794 S., II 854 S., III 691 S.

Die Verlags-Gesellschaft Recueil Sirey (Paris, Rue Soufflot 22) hat mit dem vorliegenden groß angelegten und sorgfältig durchgeführten Nachschlagebuch, der bis in das Jahr 1791 zurückreichenden Reihe glänzender juristischer Publikationen, großenteils repertoristischen und annalistischen Charakters, ein Werk hinzugefügt, welches keine Bibliothekverwaltung wird entbehren können und an welchem kein Fachmann der in dem Titel bezeichneten Zweige der Wissenschaft und der Praxis

Digitized by Google

wird vorbeigehen dürfen. Die beiden ersten Bände bilden den Katalog, der dritte Band enthält auf S. 1—236 ein alphabetisches Sachregister, auf S. 237—692 ein Autoren-Register nebst Verzeichnis der Anonyma und der Periodica. Einen erheblichen und begrüßenswerten Teil des Inhaltes bilden die zahlreichen Dissertationstitel. — Der Katalog beschränkt sich auf Publikationen in französischer Sprache. Es ist aber hervorzuheben, daß die Zahl der darin einbegriffenen Uebersetzungen ausländischer (insbesondere deutscher) Bücher recht erheblich ist. Die Systematik ist klar und übersichtlich gegliedert. Der Druck ist erstklassig, unter dankenswerter Anwendung reichlicher Spationierung. In fortgesetztem Gebrauch des Werkes hat der Referent dasselbe in jeder Hinsicht bewährt befunden.

R. E.

Stammler, Rudolf. Die Lehre von dem richtigen Rechte. Neu bearbeitete Auflage. Halle a. S. (Buchhandlung des Waisenhauses) 1926. 380 Seiten.

Die erste Auflage der Stammler'schen Lehre vom richtigen Rechte ist 1902 erschienen. Die vorliegende Neubearbeitung hat das Gesamtgefüge der Darstellung beibehalten und, wie es bei der „Einigkeit" Rudolf Stammlers selbstverständlich ist, an dem Inhalt nichts irgendwie Wesentliches geändert. Die Gesamtpotenz der Stammlerschen Rechtsphilosophie ist eines der bedeutendsten Geistesphänomene des in den letzten 40 Jahren in Deutschland wirksam gewordenen Strebens nach Vertiefung und philosophischer Durchdringung der Rechtsprobleme. Aus der neukantianischen Marburger Schule (Cohen, Natorp) hervorgegangen, hat Stammler das Rechtsproblem mit Kantischer Erkenntniskritik und mit Hegel'scher Konsequenz, aber in der Sache völlig selbständig und neu, als eine Phänomenologie des Rechtes projiziert, welche nicht nur ihr eigenes Koordinatensystem, sondern ihr eigenes Maß hat. Die „Lehre vom richtigen Rechte" nimmt in der Reihe der großen Werke Stammlers eine besondere Stellung ein, welche man vielleicht damit am verständlichsten charakterisieren kann, daß gemäß dem Gesamttitel und den Titeln der einzelnen Abschnitte und Paragraphen die aufgeworfenen Fragen als solche derart klar und praktisch bezeichnet sind, daß der denkende Leser nicht den geringsten Zweifel haben kann, worum es sich handelt. Als eines der schlagendsten und am leichtesten zugänglichen Beispiele mag der Abschnitt „Richtiges Recht und Gnade" (S. 97 bis 107 der neuen Auflage) empfohlen sein. Aber auch die prägnanteren Lehren von den „Grundsätzen des Achtens und des

Digitized by Google

Teilnehmens" (S. 148—152 a. a. O.), von der „Sondergemeinschaft" (in der ersten Auflage mit der Ueberschrift „Die Sondergemeinschaft" S. 281, in der neuen Auflage S. 188—199) und der Zentralbegriff des „sozialen Ideals" (S. 140 ff. a. a. O.) können hier in gleichem Sinn hervorgehoben werden. Der Referent kann nicht umhin, der auch in juristischen Fachkreisen verbreiteten Auffassung entgegenzutreten, daß dem Stammlerschen Werk zwar bewundernswerte Geisteskraft, aber keine praktische Befruchtung des Rechtslebens innewohne. Aber freilich muß der logischen Perzeption des Lesers eine durch Assoziation, Geistesschulung und Willen vermittelte lebendige Intuition folgen, welche im echt juristischen immer das wichtigste bleibt. Der Begriff der Sondergemeinschaft wäre unter dieser Voraussetzung imstande, eine juristisch-technische Bibliothek erst richtig nutzbar zu machen und eine Menge von Schädlichkeiten der Begriffsjurisprudenz zu paralysieren. — In eine Stellungnahme zu dem Inhalt selbst einzutreten, ist hier grundsätzlich nicht der Ort. Widerspruch aber kann der Völkerrechtler nicht unterdrücken gegenüber der Auffassung, welche Stammler in folgenden Sätzen (S. 163 bis 164 a. a. O.) vertritt: „Der Krieg ist eine Rechtseinrichtung, ... ein Mittel, um ein bedrohtes oder verletztes Recht zu schützen oder wiederherzustellen. Hier gilt das schöne Wort des Macchiavelli im letzten Kapitel des Principe: Hier ist volle Gerechtigkeit; denn der Krieg ist gerecht, welcher notwendig ist, und die Waffen sind fromm, außer wenn man keine Hoffnung mehr hat". „Der Krieg ist eine Zwangsvollstreckung unter den Staaten". (Den letzten Satz schreibt Stammler, nicht Macchiavelli). Stammler befindet sich mit diesen Thesen im Gegensatz zu der geschichtlichen Realität. Die Auffassung (welche freilich noch R. von Jhering vertreten hat), der Krieg sei ein völkerrechtliches Prozeßverfahren, ist heute nicht mehr möglich. Daß der Krieg als solcher, im Sinne der Stammler'schen Rechtsphilosophie in die Lehre vom richtigen Recht gehört, nämlich als möglicher Gegenstand rechtlicher Erfassung, ist nicht zu bestreiten, aber sicherlich eher durch den Gesichtspunkt der Kriegsächtung zu stützen, als durch des Macchiavelli Hinweis auf die Möglichkeit gerechter Kriege, welche ungerecht werden, „wenn man keine Hoffnung mehr hat". *Th. Niemeyer.*

Stammler, Rudolf. Rechts- und Staatstheorien der Neuzeit. Leitsätze zu Vorlesungen. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Berlin und Leipzig (Walter de Gruyter & Co.) 1925. 116 Seiten.

Digitized by Google

Diese schon als Kundmachung Stammlerscher Vorlesungs-Leitsätze interessante, aber dann auch als sachkundige Gruppierung der zerstreuten Bilder politischer Geistesgeschichte wertvolle (in der Form anspruchslose) Publikation, wird von Lernenden als ersehntes Vademecum, von der Gelehrtenrepublik wohl als ein pietätvoll zu wertender wissenschaftlicher Werkzeug-Schrein, von der politischen Welt als ein Blitzlichter über die Staatenprobleme der Jahrhunderte werfender Leuchtapparat gewürdigt werden.

R. R.

Lauterpacht, H., Dr. jur., Dr. Sc. Pol. (Vienna), L. L. D. (Lond.). Private Law Sources and Analogies of International Law (with special reference to international arbitration). London, 39 Paternoster Road, Longmans, Green & Co. 1927. XXIV u. 326 S.

Das vorliegende Buch ist entstanden auf der Grundlage der im Jahre 1925 der Londoner Universität vorgelegten Doktor-Dissertation des Verfassers, und mit Unterstützung des „Publications Fund" dieser Universität zur Drucklegung gekommen. — Der Verfasser ist zu dieser Publikation zu beglückwünschen. Der Universität gebührt Dank und Anerkennung der völkerrechtlichen Praktiker und Forscher für die durch das Buch ihnen geleistete Hilfe. Es gibt in der Gegenwart nichts, was dem Völkerrecht, das heißt seiner Wissenschaft, seiner positiven Entwicklung und für die praktische Anwendung des Völkerrechts, so notwendig wäre und was zugleich so unzulänglich gepflegt wird, wie die Problematik der Quellen des Völkerrechts. Das vorliegende Buch hat seinen Ausgang keineswegs von den theoretischen Problemen der Völkerrechtsquellen genommen. Der in dem englischen Titel meines Erachtens nicht glücklich zum Ausdruck gekommene Gegenstand des Buches ist die Frage nach der analogen Anwendung privatrechtlicher Rechtsvorschriften auf völkerrechtliche Tatbestände. Diese Frage ist praktisch, konkret, trivial. Die Kontroversen der Staatsservituten und der Staatensukzession, der Staatsverträge zugunsten Dritter, liefern dafür die bekanntesten Paradigmata. Diese und viele andere, zum Teil gleichfalls bekannte, zum größeren Teil latente, Probleme lassen sich durchaus nicht als reife, sagen wir für die völkerrechtliche Kodifikation reife, Fragen durch Willensentscheidung aus freier Faust zur praktischen Erledigung bringen, wie es auch von Völkerrechtsjuristen in der Hypnose des Kodifikationsfiebers manchmal angenommen wird. Vielmehr ist zweierlei Arbeit vorab zu tun: einerseits

Digitized by Google

die genaue und umfassende Sammlung und das eindringende Studium des bereits in der Staatenpraxis erwachsenen Materials, sodann vertiefte Durchforschung der Theorie der Völkerrechtsquellen auf der Grundlage der staatlichen Wirklichkeit, wobei das Wesen des Staates, der Souveränitätsbegriff und eine Reihe anderer Prinzipien dieser Art wenigstens soweit geklärt werden müssen, daß beispielsweise Anglo-Amerikaner und Ibero-Amerikaner, Italiener und Türken, Deutsche und Oesterreicher sich gegenseitig hinsichtlich der Fragestellungen verstehen. Der Verfasser des vorliegenden Buches hat die Probleme nach diesen beiden Seiten hin methodisch fest angegriffen und energisch herausgearbeitet. Es wird kein Praktiker oder Forscher und Lehrer des Völkerrechts ohne Bereicherung an positiver Kenntnis und ohne beträchtliche Anregungen diese tüchtige Arbeit studieren.

Th. Niemeyer.

Dr. *Lippert, Gustav,* Hofrat des österreichischen Verwaltungsgerichtes a. D., Dozent an der Universität. Handbuch des Internationalen Finanzrechts. Zweite neubearbeitete und vermehrte Auflage. Wien (Oesterreichische Staatsdruckerei) 1928. LIII u. 1275 Seiten.

Die erste 1912 erschienene Auflage dieses Werkes ist von dem besten Kenner des Internationalen Verwaltungsrechtes, von dessen Entdecker, Professor Karl Neumeyer (s. diese Zeitschrift Bd. XXXI, S. 202), im 24. Bande dieser Zeitschrift (S. 186-220) zum Gegenstand eingehender Würdigung gemacht worden. Diese Würdigung hat, ebenso wie die von Professor H. E. Vogel in der Zeitschrift für Privat- und öffentliches Recht, 1915, S. 491 bis 500 veröffentlichte Beurteilung, und wie die von mir in dieser Zeitschrift Bd. XXIX, S. 55 gemachten Bemerkungen den Mangel methodischer Abgrenzung und Begründung für den von Lippert aufgestellten neuen Begriff eines internationalen Finanzrechtes hervorgehoben, von dem Lippert (S. XVII) sagt: „Ich habe mir eben einen eigenen Grund- und Hauptbegriff Internationales Finanzrecht geschaffen". — Lippert bemerkt gegen Neumeyer und Vogel (S. XXIII): „Ich vermag nicht einzusehen, warum es gerade auf diese Seite — die dogmatische Verarbeitung — bei meinem Werke ankommen müßte".

Der Herausgeber dieser Zeitschrift fühlt sich zu dem Versuch verpflichtet, den Gegensatz zwischen einerseits den drei genannten Vertretern der Wissenschaft des internationalen Privatrechts, andererseits dem Verfasser des wie hier sogleich festgestellt sei, ungemein wertvollen Werkes, und der rückhaltlosen Aner-

Digitized by Google

kennung, die dasselbe im übrigen in der Literatur und in der Praxis gefunden hat, möglichst in das richtige Licht zu stellen. — Lippert hat für sich (S. XXIV) die Bismarcksche Aeußerung geltend gemacht, „das Staatsleben sollte sich nicht nach der grauen Theorie, sondern die Wissenschaft sich nach dem Leben richten". Diese Aeußerung in diesem Zusammenhang zu zitieren, ist ein Mißgriff. Die Wissenschaft ist nicht ein Teil des Staatslebens und hat sich weder nach Theorien noch nach dem Leben zu richten. Sie ist eine in der gewissensmäßig verantwortlichen Souveränität des menschlichen Geistes lebendige Potenz mit autonomem Maßstab. Nach diesem Maßstab ist zu entscheiden, welchen wissenschaftlichen Wert ein neu aufgestellter „Grund- und Hauptbegriff" besitzt. Die Entscheidung richtet sich gemäß unverzichtbarer wissenschaftlicher Methodik nach dem Maße der Prägnanz, welche dem Begriff eignet. Solche Prägnanz kann auch einem Begriff beiwohnen, welcher eine juristische Disziplin abgrenzt, nämlich dann, wenn die Zugehörigkeit von Rechtssätzen und Rechtsproblemen zu dieser Disziplin die Anwendbarkeit bestimmter Grundsätze und Methoden ergibt, welche für Rechtssätze und Rechtsprobleme anderer Disziplinen nicht gelten. Dies ist sicherlich bei einem großen Teil der im hergebrachten Sprachgebrauch angewendeten Disziplin-Bezeichnungen nicht der Fall, auch bei hochangesehenen Materien nicht, wie beim Handelsrecht, geschweige Landwirtschaftsrecht, Forstrecht, Arbeitsrecht, wohl aber bei Privatrecht, Strafrecht, beim internationalen Privatrecht und bei der von Neumeyer aufgedeckten Disziplin des internationalen Verwaltungsrechtes. Bestrittenheit der Abgrenzung und demgemäß der Tragweite der Prägnanz ändert grundsätzlich an dem Maßstabe nichts. Wo gar keine Prägnanz des Disziplinbegriffes vorliegt, sondern nur die äußere Zusammenfassung von juristisch-methodisch inkommensurablen, keinem gemeinschaftlichen Nenner zugänglichen Materien die Erfindung eines gemeinsamen Namens veranlaßt, muß man sagen, daß dieser Name keinem wissenschaftlichen Begriff als Träger dient, während man andererseits zugeben muß, daß es praktische Gründe geben kann, welche die Namengebung zweckmäßig erscheinen lassen. Lippert nennt (S. 1) internationales Finanzrecht den „Inbegriff jener Rechtsvorschriften, welche finanzrechtliche Verhältnisse mit Auslandsbeziehungen regeln". Das ist keine Disziplin-Begriffsbestimmung von wissenschaftlichem Wert. Aber der Name kennzeichnet praktisch verständlich das von Lippert verdienstvoll durchgeführte Unternehmen einer Sammlung von sonst nirgendwo auf einem Brett vereinten

Digitized by Google

Material an Gesetzen, Verordnungen, Staatsverträgen, Gerichts- und Verwaltungsentscheidungen, Literatur nebst eingehenden und verzweigten kritischen, dogmatischen, historischen Untersuchungen, für welche ein praktisches Bedürfnis hohen Ranges unleugbar bestand und besteht. Das Werk wird in keinem Ministerium, in keinem Industrie- oder Bankinstitut, in keinem größeren Anwaltbüro und in keiner Bibliothek fehlen können, wo Orientierung über die internationalen Verstrickungen der Finanzwirtschaften der Gegenwart gesucht wird.

Ich muß mit besonderem Nachdruck hinzufügen, daß Lipperts Werk der Wissenschaft des internationalen Rechtes, des Völkerrechtes und des internationalen Privatrechtes, insbesondere aber des internationalen Verwaltungsrechtes die Verpflichtung auferlegt und die Möglichkeit schafft, große Aufgaben zu verfolgen, zu denen zum Teil Lippert als erster die Wege gesucht hat. *Th. Niemeyer.*

Gorgé, Camille. Conseiller juridique au ministère des affaires étrangères du Japon. Une nouvelle sanction du droit international. Le projet Busch. Préface de M. W. E. Rappard, Professeur à l'Université de Genève. Lausanne, Payot & Cie. 1926. 105 S.

Der Verfasser, ein Schweizer Diplomat im japanischen Außendienst, tritt für ein Projekt ein, welches zuerst im September 1915 in der Neuen Züricher Zeitung erschien und welches nach seinem Urheber „projet Busch" genannt wird und welches folgenden Inhalt hat: Ein Friedenstrust aller Staaten (trust international de la paix) wird in der Weise gebildet, daß jeder Staat einen Kapitalbetrag (etwa 20 francs pro Kopf seiner Bevölkerung) bei einer zu errichtenden „banque de paix" einzahlt, wofür er „billets de banque de paix" erhält. Das auf diese Weise verfügbar gestellte Gesamtkapital ist die finanzielle Basis, auf welcher ein durch Entscheidung der Cour permanente d'arbitrage (sic) im Haag als Friedensbrecher geächteter Staat von der Staatengemeinschaft exequiert wird. Die erste automatisch einsetzende Strafe des Friedensbrechers ist der Verlust seines Anteils an dem Bankkapital. *Th. Niemeyer.*

Fraustädter, W. u. *Kreutzberger, M.* Das deutsche Ausländerrecht. Die Bestimmungen des Reichsrechtes und preußischen Landesrechtes. Textausgabe mit Erläuterungen und Sachregister. Berlin u. Leipzig 1927, Walter de Gruyter & Co. 396 S.

Digitized by Google

Daß dem buchhändlerisch geschickt gewählten Titel „Das deutsche Ausländerrecht" kein juristischer Begriff zugrunde liegt, braucht Juristen nicht gesagt zu werden und ist für Nichtjuristen gleichgültig. Die Brauchbarkeit des Buches wird weder für Juristen noch für Nichtjuristen dadurch berührt, daß eine begriffsmäßige Abgrenzung des mitgeteilten Stoffes von vornherein ausgeschlossen war. Gegen die Stoffabgrenzung, für welche die Herausgeber sich entschieden haben, muß aber geltend gemacht werden, daß praktisch wichtige Materien, insbesondere die Besteuerung der Ausländer in Deutschland und das Auslieferungsrecht ausgeschlossen sind und Materien, wie das internationale Privat- und Strafrecht, nur so oberflächlich berührt sind, daß das Buch in dieser Hinsicht an das Bedürfnis der Juristen wie der Nichtjuristen nicht heranreicht. Auch die Ausschließung der Landesrechte außer Preußen ist ein empfindliches Manko. Der § 12 der Reichsgewerbeordnung bestimmt, daß für den Gewerbebetrieb der juristischen Personen die Landesgesetze maßgebend sind! (S. 215.) — Der Schwerpunkt des Buches liegt in dem Paßrecht (S. 73—206). Mancher wird nicht wissen, daß für dieses Gebiet das Gesetz vom 12. Oktober 1867 (Bundesgesetzblatt S. 33) die geltende Grundlage bildet, freilich in der Fassung des Notgesetzes vom 24. Februar 1923 (RGBl. I, S. 147) und zum Schatten degradiert durch die Paßverordnungen vom 4. Juni und 22. Dezember 1924 (129 Paragraphen — Seiten 79—130 des vorliegenden Buches). Daß das höchst detaillierte und verzweigte, diese Bestimmungen umrankende Material an Verordnungen, Bekanntmachungen, Entscheidungen hier für jedermann erreichbar gemacht ist, genügt, um den Referenten zu verpflichten, auf diese Publikation anerkennend hinzuweisen.

Th. Niemeyer.

Vanderpol, Alfred. La Doctrine Scolastique Du Droit De Guerre. Paris (A. Pedone, 13 Rue Soufflos) 1925. 534 Seiten.

Das äußere Titelblatt dieser Publikation trägt die Jahresziffer 1925, das innere die Jahresziffer 1919, die Vorrede von Emile Chénon das Datum Paris 28 janvier 1918. Die Vorrede teilt mit, daß der Verfasser Alfred Marie Vanderpol, welcher 1854 geboren war, am 17. Juni 1915 gestorben ist. Der Herausgeber, Emile Chénon gibt in der Vorrede eine ausführliche Biographie unter Darlegung der Anschauungen, Bestrebungen, Leistungen des Verfassers in mannigfacher Hinsicht, insbesondere im Rahmen sozialer, kirchlicher, pazifistischer, kultureller Organisationen wie der Société Gratry und der Ligue des catholiques français pour la paix. Er charakterisiert den Freund durch

Digitized by Google

Hinweis darauf, daß der belgische Minister Bernaert ihn nannte: „le chevalier de la paix". — Die Umstände der Zeit sind dem Bekanntwerden des vorliegenden Werkes in Deutschland so ungünstig wie möglich gewesen. Es ist ein Verdienst des Carnegie Endowment for International Peace, daß es für die Verbreitung des Werkes seit dem Jahre 1925 Sorge getragen hat. Das Werk ist eine mit mustergültiger Sorgfalt und Umsicht geschriebene Darlegung der von Augustin und Thomas de Aquino bis auf Victoria und Suarez in der Literatur der katholischen Kirche vertretenen Anschauungen über das Recht und das Unrecht des Krieges. Es ist wünschenswert, daß die Bewegtheit der Gegenwart nicht verhindert, daß dieses schöne und weisheitsvolle Werk genug sorgfältige Leser und hingebende Gesinnung finde, um als gutgebettete Saat aufzugehen und Früchte zu tragen. *Th. Niemeyer.*

Lindley, M. F. The Acquisition and Government of Backward Territory, being a treatise on the law and practice to colonial expansiv. Londen 1926 (Longmans, Green and Co.). XX u. 391 S.

„Backward Territory" ist die aus praktischem Bedürfnis freigewählte Bezeichnung für unzivilisierte Landgebiete mit „natives", oder wie der Verfasser negativ sagt: „inhabited by any political society". Der erste Teil des Buches (S. 1—80) ist der Untersuchung gewidmet, wie weit völkerrechtlich solche Gebiete als territoria nullius der staatlichen Okkupation unterliegen. Der zweite Teil (S. 81—122) untersucht die Aktivlegitimation für die Okkupation, der dritte (S. 123—292) die völkerrechtlichen Erfordernisse des Okkupationsaktes, der vierte (S. 303 — 374) die Rechtsstellung des okkupierenden Staates. Die Behandlung ist die, daß auf der Grundlage positiver historischer Darstellung, welche Vollständigkeit anstrebt und sorgfaltig belegt ist, dogmatische Ergebnisse in Gestalt formulierter Rechtsgrundsätze formuliert werden, und zwar im Sinne geschärfter juristischer Konstruktion. Gute Register erhöhen die Brauchbarkeit des schönen Werkes, welches geleitet ist von dem Bewußtsein der Relativität und der Entwicklungstatsächlichkeit dieser Probleme, sub specie schiedsrichterlicher und richterlicher Fortbildung des Völkerrechts, jenseits des konkreten Staatenkonsenses. *Th. Niemeyer.*

Jessup, Philip C. Lecturer in International Law, Columbia University, New York. The Law of Territorial Waters and

Digitized by Google

Maritime Jurisdiction. New York (G. A. Jennings Co., 150 Nassau Str.) 1927. 548 Seiten.

Den Lesern dieser Zeitschrift ist in Band XXXVI, S. 4 ff. ein Ueberblick über die Literatur des Völkerrechts des Küstenmeers bis 1925, in Beschränkung auf die führenden Publikationen vorgelegt. Würden jene Regesten jetzt (November 1928) in zeitgemäßer Fortsetzung neu herausgegeben, so würde dabei nichts anderes zu geschehen haben, als daß die neue Jessup'sche Publikation hinzugefügt und außerdem auf die seit März 1927 stattgehabten Verhandlungen des Institut de droit international (Vorarbeiten und Verhandlungen der Session von Stockholm, August 1928), hingewiesen würde Das Jessup'sche Buch erfüllt in vollkommenem Maße die Funktion eines standard work für die Materie des Küstenmeers. Dasselbe kommt damit einem durch die Verstreutheit und Unzugänglichkeit vieler Quellen, gerade auch aus den letzten Jahren, sowie durch die starke Aktualität dieser Probleme bedingten Bedürfnis der Staatspraktiker, der Seefahrtsinteressenten sowie der lernenden und der lehrenden Akademiker entgegen, welche ja heute nicht mehr auf die nationalen Hochschulen beschränkt sind, sondern auf den internationalen Akademien sich zu neuen Forschungs- und Studiengemeinschaften zusammenschließen. In wissenschaftlicher Objektivität und Umsicht stellt Jessup übersichtlich die geschichtliche Entwickelung der Probleme und ihrer rechtlichen Behandlung in der Literatur und in der Praxis der einzelnen Seestaaten dar, überall das Material sorgsam gesammelt und zuverlässig bezeichnet darbietend. Für denjenigen, der die Materie, wie der Referent, seit mehr als 40 Jahren in enger Fühlung mit der Staatenpraxis und mit der wissenschaftlichen Forscherarbeit verfolgt hat, ist es eine befriedigende, das Vertrauen in die positive Entwickelung des Völkerrechts belohnende und stärkende Feststellung, daß der Inhalt des vorliegenden Werkes Gesamtergebnisse erhärtet, welche sich in geradezu kausaler Notwendigkeit folgendermaßen herausstellen: Dreimeilen-Erstreckung, territorialer Hoheitscharakter des Küstenmeeres, internationales Durchfahrtsrecht, Abtrennung der Fragen der wirtschaftlichen Nutzung, insbesondere der Fischereirechte, von dem Dreimeilen-Meer, Anerkennung und Zulassung besonderer rechtlicher Gestaltung besonderer Meeresteile (als jura quaesita und auf Grund neuen Staatenkonsenses).

Th. Niemeyer.

Kießelbach, Wilhelm. Probleme und Entscheidungen der deutsch-amerikanischen Schadens-Kommission. Mannheim, J. Bensheimer 1927. 473 S.

Digitized by Google

Der (in weiten Kreisen als hervorragender Jurist bekannte) Verfasser hat Deutschland und die deutschen Interessen in der durch den „Berliner Vertrag“ vom 25. August 1921 und das Abkommen vom 10. August 1922 gegründeten deutsch-amerikanischen Schadenskommission, „Mixed Claims Commission“, in Washington (s. Ztsch. XXXIII, 1924—25, S. 210—215) als Staatskommissar vertreten. In der vorliegenden Publikation legt er Aufzeichnungen vor, die Aufschluß geben über die Aufgaben, welche anläßlich der Feststellung der amerikanischen Ansprüche aus dem Weltkriege von jener Kommission zu lösen waren, sowie über einige der wichtigsten dabei zur Behandlung kommenden Probleme. Diese Aufzeichnungen bestehen einerseits (Teil I „Probleme“, S. IX—XV, S. 1—171) in Einzelaufsätzen des Verfassers über die Geschichte der Kommission sowie über einige Hauptfragen aus deren Tätigkeit mit bestimmten Stichworten (wie z. B. „Lusitania Cases“, die „Korporationsfrage“, „Naval and Military Works or Materials“), andererseits in auszugsweisen Uebersetzungen einer Anzahl von besonders wichtigen Entscheidungen (S. 173—473). Dem Verfasser gebührt lebhafter Dank für diese Publikation, die erste, welche authentische und zusammenhängende Mitteilungen über jene für uns so wichtigen Dinge, meist um so unheimlich klare Sachen, wie den in Decision I (S. 174 ff.) aufgestellten Grundsatz („neutrality claims“), daß Deutschland für jede (nicht nur für völkerrechtswidrige) während der amerikanischen Neutralität stattgehabte Handlung hafte, soweit ein Amerikaner dadurch Schaden erlitten hat (Stichwort: „Neutralitätsansprüche“, S. 22 bis 35). — Von nicht geringerer Bedeutung sind die „reparation claims paper“, welche eine gänzlich andere Behandlung vor der Mixed Claims Commission als bei der Reparationskommission des Versailler Vertrages gefunden haben. — Neben der materiellen, vermögensrechtlichen Erheblichkeit der verhandelten Angelegenheiten (ca. 13500 amerikanische Ansprüche mit einem Kapitalbetrag von rund 1½ Milliarden Dollars, im Ergebnis durch die Entscheidungen der Kommission auf etwa 11% herabgeführt) wohnt, wie der Verfasser darzulegen besonders bemüht ist, der in der Geschichte beispiellosen, in der Praxis und Wissenschaft des internationalen Rechtes jeden Vorbildes und fast jeden Anhaltes entbehrenden Tätigkeit der Kommission eine Problematik höchsten Ranges inne, einer der bedeutendsten Antriebe zur Revision unserer Grundauffassungen von dem Wesen und Inhalt des internationalen Rechtes, welche die tatsächliche Entwickelung des internationalen Rechtslebens überhaupt jemals gebracht hat. Der Schwerpunkt dieser Proble-

Digitized by Google

matik liegt in dem Verhältnis der international gelagerten Privatrechtsverhältnisse zu den Rechtsverhältnissen der Staaten. Es muß gesagt werden, und Kießelbach hat dies seinerseits stark unterstützt, daß es nicht mehr aufrechterhalten werden kann, die Rechtsverhältnisse der Staaten zueinander als solche und die internationalen Privatrechtsverhältnisse als in verschiedenen Dimensionen inkommensurabel aneinander vorbeilaufende Kategorien zu behandeln. Das Weltbild des Rechtes ist einheitlich oder es ist trügerisch. *Th. Niemeyer.*

Schwind, Ernst, Professor der Rechts- und Staatswissenschaften an der Universität Wien. Grundlagen und Grundfragen des Rechts. Rechtstheoretische Betrachtungen und Erörterungen. München (Max Hueber) 1928. 158 Seiten.

Der als Rechtshistoriker bekannte Verfasser geht für die Lösung der juristischen Grundfragen von der geschichtlichen Betrachtungsweise aus. Ihm ist das Recht etwas geschichtlich Gewordenes, das sich aus Gewohnheit und Gebräuchen, wirtschaftlichen Bedürfnissen, ethischen Ueberlegungen, einem, dem Menschen eingelebten Gerechtigkeitsgefühle entwickelt hat. Damit kommt er in lebhaften Widerspruch zu rechtsphilosophischen Auffassungen, die gerade in der Gegenwart, insbesondere im Rahmen der Wiener Universität sich geltend gemacht haben, namentlich zur Lehre von Hans Kelsen, deren Haltlosigkeit er zu erweisen sucht. Dabei wendet er sich insbesondere gegen die Auffassung, daß das Recht nur in einem Sollen bestehe, wogegen sprachliche Gründe und die Rechtserfahrung sprechen, sowie gegen die Auffassung, daß die Rechtsbildung auf eine Urnorm zurückgehe, aus der — rein formell — alles andere sich ableite.
J. C.

von Pufendorf, Samuel. De officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo. Vol. I. The photographic reproduction of the edition of 1862. Vol. II. The translation (by Frank Gardner Moore, Columbia University) New York, Oxford University Press 1927. 167 u. 152 Seiten.

Seit 1912 ist unter dem Sammeltitel „The classics of international law“ von dem Carnegie Endowment for International Peace, Division of International Law eine Reihe von Editionen alter Völkerrechtsschriften in verdienstlichster Weise derart veranstaltet, daß in je zwei Bänden eine photographische Wiedergabe des Urtextes und eine englische Uebersetzung, dazu eine wissenschaftliche Einleitung geboten wird. Die vorliegende Publikation ist mit einer Einleitung von Professor Walther Schücking versehen. *J. C.*

Digitized by Google

Strupp, Karl. Grundzüge des positiven Völkerrechts. Vierte vermehrte neubearbeitete Auflage. Bonn (Ludwig Röhrscheid) 1928. 291 Seiten.

Als Bestandteil einer Sammlung zur Einführung in das öffentliche Recht „Der Staatsbürger" erschienen, hat dieses Buch in der neuen Auflage den Charakter eines Einführungsbuches fast völlig abgestreift. Es geht über „Grundzüge des positiven Völkerrechts" weit hinaus und erscheint eher als ausführliches Kollegienheft mit allen Freiheiten und Vorzügen eines solchen, aber auch mit seinen Mängeln, wie insbesondere dem Fehlen ausreichender Literaturbelege und literarischer Stilstrengen.

R. F.

Schaeffer, C. u. *Brode, H.* Völkerrecht. Leipzig (C. L. Hirschfeld) 1928. 9.-11. Auflage. 178 Seiten.

Als 15. Bändchen eines von Oberlandesgerichtsrat C. Schaeffer herausgegebenen Grundrisses des privaten und öffentlichen Rechts sowie der Volkswirtschaftslehre, bieten hier die Verfasser eine übersichtliche, gewissenhafte und dem gegenwärtigen Stand der Entwickelung entsprechende Darstellung im Repetitorien-Stil guter Art, welche nicht nur Studierenden und angehenden Völkerrechtspraktikern empfohlen werden kann, sondern auch Journalisten, Parlamentariern, Historikern als Nachschlagebuch zur Orientierung empfohlen werden kann.

J. C.

Die obligatorische Krankenversicherung. Eine vergleichende Darstellung der Gesetze und Durchführungsergebnisse. Internationales Arbeitsamt. Studien und Berichte, Reihe M, Nr. 6. Genf 1927. 892 Seiten.

Der auf Grund einer auf der VII. Tagung der internationalen Arbeitskonferenz gefaßten Resolution erstattete Bericht bringt nach einer Einleitung über die historische Entwicklung und über die Tendenzen der obligatorischen Krankenversicherung eine vergleichende Betrachtung der wesentlichen Fragen in 6 Teilen: Anwendungsgebiet, Leistungen, Aufbringung der Mittel, Versicherungsträger und Aufsichtsbehörden, Streitverfahren, Lage der Ausländer. Methodisch werden zu jedem Teil, Abschnitt und Unterabschnitt zunächst die allgemeinen Voraussetzungen jeder Frage betrachtet, sodann die möglichen Lösungen erörtert, ferner die einzelstaatlichen Gesetze je nach ihrer Lösungsart zusammengefaßt. Abschließend folgt eine Be-

Digitized by Google

schreibung der einschlägigen Gesetze und ihrer Durchführungsergebnisse, welche im allgemeinen vom letzten Vorkriegsjahr bis 1925 wiedergegeben wird. Dabei ist der Versuch gemacht, die aus den einzelnen Staaten stammenden statistischen Mitteilungen nach Möglichkeit einheitlich darzustellen. In diesem Werk ist der großartige Versuch unternommen, aus 350 Gesetzen und Verordnungen, 220 Durchführungsberichten und verschiedenen Werken, die Zehntausende von Druckseiten und Tausende von statistischen Uebersichten die 15 verschiedene Sprachen umfassen, das wesentliche herauszukristallisieren und bündig darzustellen.

Dr. *Annemarie Niemeyer.*

Internationales Arbeitsrecht. Eine Ausführung von Clemens Nörgel, Berlin 1925. Verlagsgesellschaft des Allgemeinen Deutschen Gewerkschaftsbundes. 47 Seiten.

Die Schrift gibt neben der Aufzählung von für die internationale Sozialpolitik wichtigen Daten eine knappe Orientierung: erstens über die Entwicklung der internationalen Bestrebungen der Gewerkschaften, dazu im Wortlaut die Programme der internationalen Gewerkschaftskonferenzen von Leeds 1916, Bern 1917, und des Gewerkschaftskongresses, Wien 1924, zweitens über Organisation und Arbeit des Internationalen Arbeitsamtes und insbesondere über die von diesem jährlich einberufenen internationalen Arbeitskonferenzen.

Dr. *Annemarie Niemeyer.*

Digitized by Google

Alphabetisches Sachregister.

(Die Zahlen bezeichnen die Seiten.)

Amerikanische internationale Juristenkommission 1927 84.
Amerikanische Republiken, Verträge 211.
Arrêt der Cour Permanente de Justice 17.
Assistance judiciaire gratuite 366.
Auflösungsurteil 9.
Aufwertung 245, 330.
Aufwertungsrecht 232, 330.
Auslieferung 281.

Bigamie 326.
Brasilien, Streitfall zwischen B. und Frankreich 179.

Compromis d'arbitrage 179.
Cour Permanente de Justice Internationale 17, 172, 179, 386.

Darlehen 232, 261, 324.
Deklaration über die Rechte und Pflichten der Staaten 436.
Deutsch-amerikanischer Vergleichsvertrag u. Schiedsgerichtsvertrag 427.
Dispensehe, Oesterreichische 305, 309, 336, 343.
Doppelehe 326.

Ehebruch 326.
Eheliches Güterrecht 380.
Eherecht 194, 374, 376, 380.
Ehescheidung 376.
Eheschließung 305, 309.
Einschränkungsklauseln in Schiedsgerichtsverträgen 406 ff.
Entmündigung 381.
Erbrecht 199, 301, 359.
Erbschein 301.
Erfüllungsort als Grundlage des maßgeblichen Rechtes 251, 268.
Exterritorialität 172, 284.

Flagge, Recht der F. 276.
Frankreich, Streitfall zwischen F. und Brasilien 179, 184.

Gefälligkeitsakzept 251.

Haager Abkommen 1902 322.
Haager Gerichts- u. Schiedsgerichtssprüche 17.
Haager Internationaler Gerichtshof 17, 172, 179, 386.
Haager Konferenzen für internationales Privatrecht 357.

Internationaler Gerichtshof im Haag 17, 172 179, 386.
International Law Association, Wien 1926, 438.

Digitized by Google

Internationales Privatrecht, polnisches 191.
Interparlamentarische Union 436.

Juristenkommission, amerikanische 1927 84.

Kantonsbürgerrecht, schweizerisches 348.
Kauf 352.
Kellogg-Pakt 421.
Kodifikationsentwurf der International Law Association 438.
Kodifikationsvorschläge der amerikanischen Juristenkommission 84.
Konferenzen 84.
Kongresse 84.
Kontokorrentverhältnis 268.

Lebensversicherungsvertrag 245, 292, 294.

Minderheitenschulen 17.
Miterstversicherung 238.

Namenserteilung 228.

Ober-Schlesien, Minderheitsschulen 17.
Obligatorische Schiedsgerichtsbarkeit 406 ff.
Ogden (Fall) 1.

Palästina, Staatsangehörigkeit 202.
Polen, Minderheitsschulen 17.
Polnische Kodifikation 191.
Polnisches Gesetz, bt. IPR. 191, bt. Staatsangehörigkeit 202.
Privatautonomie, s. Vertragswille.

Rechtshilfe 366.
Rechtsirrtum 326.
Rechtsprechungsmethode 1.
Rechtsstreitigkeiten als Gegenstände obligatorischer Schiedsgerichtsbarkeit 413.
Regesten der Staatsverträge 387.
Rückversicherung 238.

Schiedsgerichtsklausel 478.
Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge 387, 390.
Schiedsgerichtsverträge 387, 405, 427.
Schiedsspruch, ausländischer, Aufhebungsklage 258.
Schiedsverträge 179, 387, 405, 427.
Schiffsdienstvertrag 276.
Seeversicherungsvertrag 238.
Séparation de corps 376.
Sparkassendarlehen 289.
Staaten, Deklaration über Rechte und Pflichten der St. 436.
Staatsangehörigkeit, Polen 202, Schweiz 348, 350.
Staatsangehörigkeitsgesetz, polnisches 202.

Staatsverträge:

Berichte über St. 387.
Schiedsgerichts- und Vergleichsverträge seit 1914 387—404.
Schiedsgerichtsverträge, Uebersicht nach Maßgabe der Gegenstände 405.
Deutsch-amerikanischer Schiedsgerichtsvertrag v. 5. 5. 1928 427.
Französische Schiedsverträge 179-190.
Amerikanische Verträge über Untersuchungskommissionen u. Schiedswesen 211—227.
Auslegung von St. 408, 409, 410, 411, 412, 415, 416, 417.

Digitized by Google

Standesamtliche Urkunden 366.
Ständiger internationaler Gerichtshof 17, 172, 179, 386.

Todeserklärung 191.
Traités d'arbitrage et de conciliation 387.

Uneheliche Kinder 228, 352.
Unerlaubte Handlung 265.
Untersuchungskommissionen 211.

Vaterschaft, uneheliche 228, 352.
Vergleichsverträge 387, 427.
Vermißterklärung 191.
Versicherungsvertrag 330.
Vertragsdissens 238.
Vertragswille als Grundlage des maßgeblichen Rechtes 232, 238, 261, 292.
Völkerrecht, Kodifikation 84.
Vollstreckung ausländischer Urteile 383.
Vorbehaltsklauseln in Schiedsgerichtsverträgen 405 ff.
Vormundschaft 198, 322, 378.

Währung 245, 324.
Wechsel 251.
Wertersatzforderung 251.

Zivilprozeßrecht, internationales 372.

Digitized by Google

Niemeyers

Zeitschrift für Internationales Recht.

Begründet von F. Böhm (1890).

Herausgegeben in Verbindung mit

L. Beer (Berlin), W. van Calker (Freiburg i. B.), O. v. Dungern (Graz), A. Hold-Ferneck (Wien), M. Fleischmann (Halle), M. Huber (Zürich), W. Jellinek (Kiel), E. Kaufmann (Berlin), G. Kleinfeller (Kiel), R. Laun (Hamburg), M. Liepmann (Hamburg), A. Mendelssohn Bartholdy (Hamburg), Ch. Meurer (Würzburg), K. Neumeyer (München), K. Perels (Hamburg), G. Radbruch (Heidelberg), C. Rühland (Kiel), W. Schoenborn (Kiel), W. Schücking (Kiel), L. Strisower (Wien), K. Strupp (Frankfurt a. M.), H. Triepel (Berlin), H. Wehberg (Berlin)

von

Th. Niemeyer.

XXXIX. Band. 1. und 2. Heft.

1928

Redaktions- und Verlagsbüro, Kiel, Dänische Straße 9

Gedruckt bei Schmidt & Klaunig in Kiel

Heft 3 des 39. Bandes erscheint Ende September 1928

Digitized by Google

Niemeyers Zeitschrift für internationales Recht

Begründet von F. Böhm 1890

Herausgegeben in Verbindung mit Gelehrten und Praktikern des internationalen Rechtes von

Dr. jur. Th. Niemeyer

o. ö. Professor des internationalen Rechts an der Universität Kiel, Geheimer Justizrat, Membre de l'Institut de droit international.

Jeder Band umfaßt 6 Hefte, welche nach Bedarf einzeln oder verbunden in zwanglosen Lieferungen ausgegeben werden, jährlich durchschnittlich ein Band im Umfang von 30—35 Druckbogen.

Der Preis ist *netto comptant* zahlbar und beträgt bei Erscheinen der ersten Lieferung jedes Bandes 20 Reichsmark *pro completo*, nach Erscheinen der zweiten Lieferung 22 Reichsmark.

Einzelhefte werden nicht abgegeben.

Bis jetzt sind 38 Bände erschienen.

Die Zeitschrift bringt in sorgfältiger Auswahl das aktuelle und zu gleicher Zeit dauernd wertvolle Material, und zwar je nach Bedürfnis im maßgeblichen Urtext oder in Uebersetzung. Besonderes Gewicht wird auf die Rechtsprechung der verschiedenen Länder gelegt, welche je nach ihrer Bedeutung berichtet oder in Urteilstexten mitgeteilt wird. Die Haager Gerichts- und Schiedsgerichtssprüche werden vollständig mitgeteilt. Die Regesten und sonstigen Berichte über Staatsverträge nehmen einen ständigen und hervorragenden Platz ein, desgleichen die Berichte über Kongresse, Konferenzen und sonstige Verhandlungen der völkerrechtlichen Institute, Gesellschaften, Anstalten, insbesondere des Völkerbundes.

Kritik in der Juristischen Wochenschrift (53. Jahrgang, S. 1342):

„Die Zeitschrift ist nach wie vor sowohl durch ihren theoretischen Teil als auch durch die mitgeteilten Entscheidungen und als Sammlung völkerrechtlicher Urkunden ein unentbehrliches Hilfsmittel für jeden, der sich mit internationalem Recht beschäftigt".

Bestellungen nimmt jede Buchhandlung sowie das Redaktions- und Verlagsbüro Professor Niemeyer Kiel Dänische Straße 9 entgegen

---

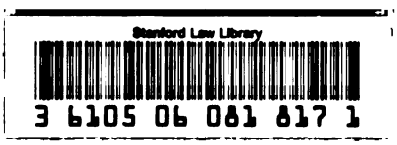
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



STANFORD UNIVERSITY LAW LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google